HISTOIRE ANCIENNE
I

A. MORET
HISTOIRE DE L'ORIENT
II

Histoire Ancienne

Première Partie

HISTOIRE DE L'ORIENT

HISTOIRE GÉNÉRALE
publiée sous la direction de GUSTAVE GLOTZ, membre de l'Institut

HISTOIRE ANCIENNE

PREMIÈRE PARTIE

HISTOIRE DE L'ORIENT

PAR

Alexandre MORET
Membre de l'Institut, Professeur au Collège de France

TOME II

IIe ET Ier MILLÉNAIRES

LES EMPIRES :
RIVALITÉ DES ÉGYPTIENS, SÉMITES, INDO-EUROPEENS



LES PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE
PARIS, 49, BOULEVARD SAINT-MICHEL

1936

CHAPITRE XI

*Nouvel Empire Thébain (1580-1085). Rivalité et entente des Égyptiens et Mitanniens. L'Empire égyptien sous la XVIIIe dynastie (1580-1320)**

I. — L'Égypte reconstituée jusqu'à Napata

LE NOUVEL EMPIRE, XVIIIe DYNASTIE

L'expulsion des Hyksôs avait rendu la Basse Égypte au roi Ahmès; la réunion des Deux-Terres le fit considérer comme le fondateur d'une nouvelle dynastie : c'est avec Ahmès que les Tables d'Abydos et de Saqqarah reprennent l'énumération des Pharaons authentiques, interrompue après la XIIe dynastie; les abréviateurs de Manéthon nomment Amosis « premier roi de la XVIIIe dynastie de rois Diospolitains ». Quant au papyrus de Turin, ses fragments s'arrêtent avant la XVIIIe dynastie. Aucune période égyptienne n'est comparable à celle-ci, pour la richesse et l'abondance des documents,

---

*BIBLIOGRAPHIE.

I. — *Ouvrages généraux* : Les mêmes qu'au chapitre x. Nous citons l'édition remaniée d'Ed. MEYER, *Gesch.*, II, 1, 1928. Ajouter : BILABEL, *Geschichte Vorderasiens und Ægyptens vom 16. Jahrh.*, I (1927, Heidelberg). Dates : celles de Meyer, sauf pour l'Assyrie (Weidner).

II. — *Sources principales* : Pour l'*Égypte* : SETHE, *Urkunden der 18. dyn.*, 1905 (abrév. : *Urk.*, IV), où tous les textes historiques sont réunis jusqu'à la fin d'Aménophis II; l'auteur a publié une traduction, qui s'arrête à la fin de Hatshepout, vers 1483. La plupart des textes sont traduits dans BREASTED, *Ancient Records*, II. *Rapports de l'Égypte et des Puissances asiatiques*, aux XVe-XIVe siècles : *Lettres d'El-Amarna* (*supra*, p. XVII), citées d'après l'édition de Knudtzon, où se trouvent aussi des *excursus* historiques. Les textes hittites sont publiés dans le recueil des *Boghazköi-Studien*, par Hrozny, Weidner; cf. Friedrich, *Staatsverträge des Hatti-Reichs* (ap. *Mitt. d. Vorder-As. Aeg. Gesch.*, 1926, 1.). — W. MAX MÜLLER, *Asien und Europa* (1893).

III. — *Ouvrages spéciaux* : G. LEFEBVRE, *Histoire des grands-prêtres d'Amon* (1929), excellent exposé, sobre et précis. T.-M. DAVIS, monographies sur les tombes de la reine *Hatshepsout*, de la reine *Tij* et de ses parents, de *Horemheb* et *Toutânkhamon*, avec notices historiques par G. Maspero, Caire, *Cat.*, dep. 1906. H. CARTER, *Tomb of Thutmosis IV* (*ibid.*, 1904); H. CARTER et MACE, *Tomb of Tutânkhamon*, 3 vol. dep. 1924, avec photos. Ed. NAVILLE, *Deir el-Bahari*, 6 vol. dep. 1907 (*E. E. F.*). K. SETHE, *Das Hatschepsut-Problem noch einmal untersucht* (ap. *Abh. Akad. Berlin*, 1932), rectifie ses études antérieures sur les querelles dynastiques au temps des trois premiers Thoutmès. N. de G. DAVIES, *The Rock Tombs of El Amarna*, 6 vol. dep. 1903. Nouvelle série sur *El Amarna* dep. 1926, par l'*Arch. Survey*.

IV. — *Iconographies* : Sur les momies royales de la XVIIIe dyn., public. du Cat. Caire : DARESSY, *Fouilles de la Vallée des Rois*; Elliot SMITH : *Egyptian Mummies*, 1924.

Statues, bas-reliefs, monuments : MASPERO, *H.*, II, *passim*; belles photog., ap. STEINDORFF, *Blütezeit des Pharaonenreichs*, II (1926), spécialement pour l'époque d'El-Amarna.

des édifices et tombeaux; les corps mêmes des rois et des reines nous sont conservés, presque sans exception. La chronologie est assurée tant par les monuments égyptiens que par le synchronisme avec les autres peuples de l'Orient. Désormais, l'Égypte, jusque-là retranchée dans sa vallée entre déserts, se lie délibérément au monde asiatique où elle va tenter d'établir sa prépondérance; nous aurons à relater les affaires non d'un royaume, mais d'un Empire égyptien. Aussi l'expression Nouvel Empire pour cette *plus grande Égypte* est-elle ici justifiée; ce Nouvel Empire comprend les XVIIIe, XIXe et XXe dynasties, de 1580 à 1085.

TABLEAU DE LA XVIIIe DYNASTIE (1580-1320)

Ahmès I	1580-1558.	Aménophis II Thoutmès IV	1450-1405.
Aménophis I Thoutmès I	1557-1508.	Aménophis III	1405-1370.
Thoutmès II Thoutmès III	avec Hatshepsout 1508-1483.	Aménophis IV	1370-1352.
Thoutmès III	seul 1483-1450.	Smenkhkarâ Toutânkhamon Aÿ Horemheb	1352-1320.

AHMÈS I RECONSTITUE L'ARMÉE

Les interminables sièges d'Avaris et de Sharouhana avaient montré les lacunes et faiblesses de l'armée égyptienne. Or la défense de l'Égypte contre une récidive des Hyksôs exigeait la conquête du couloir syro-palestinien, route des invasions, jusqu'à l'Euphrate. Ahmès créa une armée pour ce but, et les milices nationales en fournirent le noyau. Les textes de l'époque marquent, par des expressions pleines de sollicitude : « Nos soldats, notre armée », la place nouvelle que Pharaon accorde à cette classe militaire qu'il a réorganisée. Il est vraisemblable que la condition privilégiée des « guerriers », telle que nous la constatons à la fin du Nouvel Empire, où ils détiennent un tiers des terres cultivables (*infra*, p. 667), date de la XVIIIe dynastie. Depuis le roi Ahmès, nous apercevons, à travers les biographies des officiers, une noblesse militaire qui est pourvue de terres données « en récompense » (*m feqaou*), et d'esclaves prélevés sur le butin de guerre; ce domaine, personnel et indivisible, constitue un majorat transmis d'aîné en aîné, en paiement du « service » à l'armée[1]. Plus tard, les soldats du rang recevront aussi des terres en proportion. Pharaon exalte la bravoure et les vertus mili-

1. Expressions patriotiques : *Urk.*, IV, p. 38, 81; fiefs militaires, créés depuis Ahmès I : *A. R.*, II, § 6, 21-24, 39, avec dons d'esclaves; inscription de Mes, ap. *A. Z.*, XXXIX, p. 35.

taires par des distinctions, armes d'honneur, décorations (mouches et lion d'or et d'argent), et le brave capitaine Ahmès exprime son patriotisme belliqueux en ces termes : « Le nom d'un brave (*qen*) subsiste par ce qu'il a fait; il ne disparaîtra pas de cette terre, jamais! »[2]. Voilà un son nouveau dans la littérature égyptienne.

Cette armée fanatisée est pourvue d'un équipement qui vaut celui de ses adversaires. Sur les bas-reliefs, on voit défiler l'infanterie lourde, avec lances à pointes de bronze, boucliers cuirassés, haches et poignards, au son des trompettes et des tambours; l'infanterie légère reste composée d'archers (*pezet*), mais les pointes de flèches sont en bronze. Des chars à deux chevaux, montés par un écuyer et un guerrier qui manie arc et javelots, constituent une arme d'élite; le roi et les nobles ne combattent qu'en char, généralement par lignes serrées; les cavaliers n'apparaissent pas encore. Voici des troupes spécialisées dans l'attaque des villes : sapeurs qui s'abritent de larges boucliers pour manier le bélier et les échelles, pionniers qui creusent des tranchées et construisent des circonvallations[3]. Après la reprise des provinces nubiennes, les archers Mazoi et les nègres de Koush fourniront des auxiliaires armés à la légère et des troupes de choc. Des escadres croisent en Méditerranée, composées de rapides vaisseaux crétois (*keftiou*), byblites (*kebentiou*), et de transports égyptiens (*sektiou*)[4]. Sur le Nil, la marine de guerre remonte au delà des cataractes[5].

REPRISE DE LA BASSE NUBIE (OUAOUAT)

L'irruption des Hyksôs et la ruine de la puissance thébaine avaient délivré la Nubie du joug égyptien. L'examen des nécropoles montre que, malgré l'interdit de Senousret et la garnison installée à Semneh, les Koushites se répandent en masse vers le Nord. A El-Koubanieh, nous retrouvons les noms de chefs nubiens émancipés; le roi Kamès avoue qu'un *Nehesi* (Nubien ou Nègre) règne à Koush (Haute Nubie). Pacifier le Sud, reconquérir le Haut Nil fut la tâche nécessaire qui retarda l'intervention des Égyptiens en Canaan.

A peine Ahmès I avait-il mis à mort les Mentiou d'Asie, qu'il remonta

2. *Urk.*, IV, p. 2; *A. R.*, II, § 6.
3. Infanterie lourde et légère, à Deir el-Bahari : Maspero, *H.*, II, p. 213, 215; chars de guerre, p. 225. Ahmès I combat en char devant Avaris (*A. R.*, II, § 7). Les mots égyptiens pour char (*merkabat*) et cheval (*sesemt*) sont sémitiques et indiquent un emprunt aux Sémites et Hyksôs. Les chars de Thoutmès IV et Toutânkhamon ont été retrouvés dans leurs tombes. Cf. Wolf, *Die Bewafnung des Altaeg. Heeres.*
4. *Clans.*, p. 321 et fig. 341, 393; *Urk.*, IV, p. 707. *A. R.*, II, § 492.
5. Sous Thoutmès I, *A. R.*, II, § 80.

des édifices et tombeaux; les corps mêmes des rois et des reines nous sont conservés, presque sans exception. La chronologie est assurée tant par les monuments égyptiens que par le synchronisme avec les autres peuples de l'Orient. Désormais, l'Égypte, jusque-là retranchée dans sa vallée entre déserts, se lie délibérément au monde asiatique où elle va tenter d'établir sa prépondérance; nous aurons à relater les affaires non d'un royaume, mais d'un Empire égyptien. Aussi l'expression Nouvel Empire pour cette *plus grande Égypte* est-elle ici justifiée; ce Nouvel Empire comprend les XVIII[e], XIX[e] et XX[e] dynasties, de 1580 à 1085.

TABLEAU DE LA XVIII[e] DYNASTIE (1580-1320)

Ahmès I	1580-1558.	Aménophis II Thoutmès IV	1450-1405.
Aménophis I Thoutmès I	1557-1508.	Aménophis III	1405-1370.
Thoutmès II Thoutmès III	avec Hatshepsout 1508-1483.	Aménophis IV	1370-1352.
Thoutmès III	seul 1483-1450.	Smenkhkarâ Toutânkhamon Aÿ Horemheb	1352-1320.

AHMÈS I RECONSTITUE L'ARMÉE

Les interminables sièges d'Avaris et de Sharouhana avaient montré les lacunes et faiblesses de l'armée égyptienne. Or la défense de l'Égypte contre une récidive des Hyksôs exigeait la conquête du couloir syro-palestinien, route des invasions, jusqu'à l'Euphrate. Ahmès créa une armée pour ce but, et les milices nationales en fournirent le noyau. Les textes de l'époque marquent, par des expressions pleines de sollicitude : « Nos soldats, notre armée », la place nouvelle que Pharaon accorde à cette classe militaire qu'il a réorganisée. Il est vraisemblable que la condition privilégiée des « guerriers », telle que nous la constatons à la fin du Nouvel Empire, où ils détiennent un tiers des terres cultivables (*infra*, p. 667), date de la XVIII[e] dynastie. Depuis le roi Ahmès, nous apercevons, à travers les biographies des officiers, une noblesse militaire qui est pourvue de terres données « en récompense » (*m feqaou*), et d'esclaves prélevés sur le butin de guerre; ce domaine, personnel et indivisible, constitue un majorat transmis d'aîné en aîné, en paiement du « service » à l'armée[1]. Plus tard, les soldats du rang recevront aussi des terres en proportion. Pharaon exalte la bravoure et les vertus militaires par des distinctions, armes d'honneur, décorations (mouches et lion d'or et d'argent), et le brave capitaine Ahmès exprime son patriotisme belliqueux en ces termes : « Le nom d'un brave (*qen*) subsiste par ce qu'il a fait; il ne disparaîtra pas de cette terre, jamais! »[2]. Voilà un son nouveau dans la littérature égyptienne.

1. Expressions patriotiques : *Urk.*, IV, p. 38, 81; fiefs militaires, créés depuis Ahmès I : *A. R.*, II, § 6, 21-24, 39, avec dons d'esclaves; inscription de Mes, ap. *A. Z.*, XXXIX, p. 35.

Cette armée fanatisée est pourvue d'un équipement qui vaut celui de ses adversaires. Sur les bas-reliefs, on voit défiler l'infanterie lourde, avec lances à pointes de bronze, boucliers cuirassés, haches et poignards, au son des trompettes et des tambours; l'infanterie légère reste composée d'archers (*pezet*), mais les pointes de flèches sont en bronze. Des chars à deux chevaux, montés par un écuyer et un guerrier qui manie arc et javelots, constituent une arme d'élite; le roi et les nobles ne combattent qu'en char, généralement par lignes serrées; les cavaliers n'apparaissent pas encore. Voici des troupes spécialisées dans l'attaque des villes : sapeurs qui s'abritent de larges boucliers pour manier le bélier et les échelles, pionniers qui creusent des tranchées et construisent des circonvallations[3]. Après la reprise des provinces nubiennes, les archers Mazoi et les nègres de Koush fourniront des auxiliaires armés à la légère et des troupes de choc. Des escadres croisent en Méditerranée, composées de rapides vaisseaux crétois (*keftiou*), byblites (*kebentiou*), et de transports égyptiens (*sektiou*)[4]. Sur le Nil, la marine de guerre remonte au delà des cataractes[5].

REPRISE DE LA BASSE NUBIE (OUAOUAT)

L'irruption des Hyksôs et la ruine de la puissance thébaine avaient délivré la Nubie du joug égyptien. L'examen des nécropoles montre que, malgré l'interdit de Senousret et la garnison installée à Semneh, les Koushites se répandent en masse vers le Nord. A El-Koubanieh, nous retrouvons les noms de chefs nubiens émancipés; le roi Kamès avoue qu'un *Nehesi* (Nubien ou Nègre) règne à Koush (Haute Nubie). Pacifier le Sud, reconquérir le Haut Nil fut la tâche nécessaire qui retarda l'intervention des Égyptiens en Canaan.

A peine Ahmès I avait-il mis à mort les Mentiou d'Asie, qu'il remonta

2. *Urk.*, IV, p. 2; *A. R.*, II, § 6.
3. Infanterie lourde et légère, à Deir el-Bahari : Maspero, *H.*, II, p. 213, 215; chars de guerre, p. 225. Ahmès I combat en char devant Avaris (*A. R.*, II, § 7). Les mots égyptiens pour char (*merkabat*) et cheval (*sesemt*) sont sémitiques et indiquent un emprunt aux Sémites et Hyksôs. Les chars de Thoutmès IV et Toutânkhamon ont été retrouvés dans leurs tombes. Cf. Wolf, *Die Bewafnung des Altaeg. Heeres.*
4. *Clans.*, p. 321 et fig. 341, 393; *Urk.*, IV, p. 707. *A. R.*, II, § 492.
5. Sous Thoutmès I, *A. R.*, II, § 80.

le Nil pour « massacrer les Troglodytes » des pays en amont de la 1re cataracte. Ce roi fit trois campagnes en Basse Nubie (*Khent-hen-nefer* ou *Ouaouat*); sous Aménophis I, une forte expédition progressa même jusqu'à Koush, grâce à la bravoure des princes d'El Kab[6].

THOUTHMÈS I À LA 3e CATARACTE

L'occupation de la Haute Nubie, ou *Koush*, en amont de la 2e cataracte, est définitive à partir de l'an 2 de Thoutmès I (1556). Le roi érige à Tombos, île de la 3e cataracte, une stèle où s'exhale, en style ampoulé, la mégalomanie des conquérants[7] : « Son glaive touche aux deux extrémités de la terre » (nous verrons qu'en l'an 2, il avait poussé une armée jusqu'à l'Euphrate). En l'an 3, il fait creuser à nouveau les passes de la 1re cataracte[8] pour le retour glorieux de la flotte; à la proue du navire pendait la tête du « misérable vaincu, le prince des Troglodytes que Sa Majesté avait tué d'un coup de lance »[9].

THOUTMÈS III À NAPATA

En l'an 1 de Thoutmès II, une révolte de Koush nécessita un châtiment exemplaire : toute la famille du prince rebelle fut massacrée, à l'exception d'un fils qui, acceptant la sujétion totale, fut emmené en otage à Thèbes, avec les autres chefs du pays[10].

Son successeur, Thoutmès III, rebâtit les temples et forteresses de Semneh[11] en l'an 2 de son règne (1503). Au cours des 15 ou 16 campagnes qu'il mène en Canaan et au Naharina, il se préoccupe du tribut annuel de Koush, de Ouaouat et du pays de Pount[12]. Sa sœur-épouse, la reine Hatshepsout, a envoyé à Pount, en l'an 9, vers 1495, une expédition restée fameuse (*infra*, p. 520). Ce n'est que très tard, en l'an 47 de son règne, vers 1458, que Thoutmès III revient à la 1re cataracte dont il recreuse les canaux, puis il pousse jusqu'à la 4e cataracte (pays de Kari); là un barrage montagneux constitue un front défensif qu'il appelle « Corne de la Terre »[13]. Ainsi la fertile région du Dongola actuel devenait égyptienne. A Napata, en aval de la 4e cataracte, au pied d'une éminence abrupte de granit, « la Montagne pure » (*dou ouâb* = Gebel Barqal d'aujourd'hui), le roi érige sa stèle-frontière du Sud dont le texte apprend aux gens du Haut Nil ses merveilleuses conquêtes à

6. Ahmès I en Nubie : *Urk.*, IV, p. 6; *A. R.*, II, § 14-16, 39, 41-42. Stèle de Hormin, § 47-48
7. *Urk.*, IV, p. 82; *A. R.*, II, § 69-73.
8. *A. R.*, II, § 75.
9. *Ib.*, § 80.
10. *Ib.*, § 122.
11. *Ib.*, § 170; e pharaon y est adoré avec Amon et Doudoun, dieu local.
12. *Ib.*, § 502, 513, 538.
13. *Ib.*, § 649.

l'extrême Nord, sur l'Euphrate, où il a planté une stèle-frontière symétrique[14]. De retour à Thèbes, le roi grave une liste de villes et pays conquis en Nubie, et à Koush, qui dépasse 400 noms[15].

L'occupation du Soudan fut maintenue. Aménophis II, en l'an 3 (1447), érige des stèles de victoire à Éléphantine et Amâda; sur les murs de Napata, il plante la tête d'un prince asiatique « pour faire connaître ses victoires (en Asie) aux pays des Nehesiou »[16]. Thoutmès IV, en l'an 8, étouffe une rébellion à Konosso[17]; Aménophis III, de l'an 5 à l'an 6 (vers 1400), envoie ses troupes à Napata et Kari[18], s'assurant la possession définitive du Haut Nil.

LES VICE-ROIS DE KOUSH

Ces conquêtes doublaient l'étendue de la Haute Égypte : il y a 900 kilomètres de Memphis à Éléphantine, mais 1.220 kilomètres d'Éléphantine à Napata. Une large autonomie fut laissée au pays de Koush. Sous Aménophis I, nous connaissons un gouverneur de la Basse Nubie (*Ouaouat*), le prince Hormin[19]. Au début de Thoutmès I, il existe « un fils royal, directeur des pays du Sud », qui exerce le pouvoir à Éléphantine, Kouban, jusqu'à l'actuel Ouady Halfa[20]. Ses successeurs portent le titre « fils royal de Koush », titre qui n'implique pas descendance réelle de Pharaon, mais qui donne accès direct auprès de lui[21]. Leurs pouvoirs s'étendaient jusqu'à la 4e cataracte. Nous connaissons presque toute la série de ces vice-rois qui se prolonge jusqu'à la fin des Ramessides. Ainsi, Nehi, en charge entre les années 23 et 52 de Thoutmès III, réunit et administre tous « les tributs du Sud, en or, ivoire, ébène[22] ». A Semneh, sous Aménophis III, Mermès « directeur de tout le pays de Koush », lève une armée et ramène 1.052 prisonniers[23]. Toutânkhamon donne l'investiture à Houj : le directeur du Trésor lui remet « le sceau de Pharaon qui donne autorité de Nekhen à Napata ». Des fresques montrent Houj présentant à son roi les « tributs du Nord comme du Sud »; ceux-ci sont apportés par des Nubiens à teint rouge et des Nègres du plus beau noir, chefs de Koush, qui escortent des sacs de poudre d'or et d'encens, anneaux d'or, d'argent, armes de luxe,

14. *A. Z.*, LXIX (1933), p. 24.
15. Brugsch, *Thesaurus*, p. 1544-1553.
16. *A. R.*, II, § 797.
17. *Ib.*, § 825-829.
18. *Ib.*, § 842-845.
19. *Ib.*, § 48.
20. *A. R.*, II, § 55-60 et 63-66.
21. H. Gauthier, *R. T.*, XXXIX, p. 179.
22. *Ib.*, § 651.
23. *Ib.*, § 854.

boucliers, poignards[24]. Parmi le bétail amené, on remarque des autruches et une girafe portant un singe sur son cou; l'ébène, l'ivoire, les peaux de léopard, les plumes d'autruche s'amoncellent à côté. Tels étaient les tributs annuels qui venaient remplir le Trésor de Thèbes. Les textes nomment les mines d'or de Coptos et de Kouban (l'Etbaye); un proverbe, répandu dans tout le monde oriental, signalait l'immense richesse de Pharaon : « Dans ton pays, l'or est aussi abondant que la poussière... »

Les fils royaux de Koush allèrent résider à Napata où ils élevèrent leur palais et surtout un grand temple à Amon-Râ, au pied de la « Montagne pure »; le sanctuaire y portait le même nom qu'à Karnak : *Nest taoui*, « trône des Deux-Terres »; peut-être le clergé se recrutait-il à Karnak. Des relations se nouent entre les deux capitales, et nous verrons, sous la XXVe dynastie éthiopienne, que Napata est une filiale de Thèbes.

Depuis Thoutmès III, l'extension de la province africaine oblige à dédoubler l'administration. Le « fils de Koush » se réserve la direction des pays en amont de la 2e cataracte; un lieutenant (*idenou*) est chargé de la Tête du Sud et de la Basse Nubie, entre El-Kab et Ouady-Halfa[25].

RELATIONS AVEC LES LIBYENS

Les tribus libyennes des *Tehenou*, réparties, depuis l'ancien empire sur la rive occidentale du Nil inférieur, quoique batailleuses et souvent insaisissables à travers le désert, apportent leurs tributs aux Pharaons; sous la reine Hatshepsout : 700 dents d'éléphant et des peaux de panthère[26]. Les gens des Oasis relèvent, comme au Moyen Empire, de Thèbes et d'Abydos[27]. La colonisation du Haut Nil et la prospérité de Koush sous l'administration égyptienne attirent l'attention des Libyens : au VIIIe siècle, ils recueilleront l'héritage, à Napata, des Pharaons thébains; leurs chefs deviendront les Pharaons de la XXVe dynastie dite « éthiopienne ». Ces *Tehenou* présentent le type hamitique, au teint rouge comme les Nubiens et une partie des Égyptiens; ils s'en distinguent par une chevelure longue et bouclée, une barbe en pointe, leur parure de peau de bête, leur étui à phallus (*karnata*), de hautes plumes d'autruche sur la tête[28]. Aux monuments du Nouvel

24. *Ib.*, § 1035-1041; en couleur, ap. Ed. Meyer, *Geschichte Ægyptens*, Con Oncken (1887).
25. Houj a un adjoint, son frère, « fils royal de Koush, directeur du Sud ». *A. R.*, II, § 1030.
26. *A. R.*, II, § 321.
27. *Urk.*, IV, p. 57, 523 (Pouemrâ) et 963.
28. Aux tombeaux royaux sont figurées, en couleur, les 4 races qui diffèrent par le teint : les Hommes (Égyptiens), les Âmou, Nehesiou et les Temhou (Libyens) : *L. D.*, III, pl. 136, 204.

Empire commencent à apparaître de nouvelles tribus, venues d'Europe par le Sahara et les oasis. Ce sont les *Temhou*, à teint clair, aux yeux bleus, portant de longues mèches blondes sur les tempes, barbus et tatoués, vêtus de cuirs bariolés, avec *karnata* et plumes d'autruche[29]. Leur centre principal est encore la région de Barka et les oasis; sous les XIXe et XXe dynasties, ils se rapprocheront de l'Égypte, pour devenir, selon l'occasion, des mercenaires ou des agresseurs.

CONSÉQUENCES DE L'EXTENSION AFRICAINE

La barrière fortifiée de Semneh ne se ferme plus aux Nègres qui accompagnent les produits de l'Afrique centrale. Ils fournissent des troupes auxiliaires à l'armée, de la main-d'œuvre pour les travaux publics, des esclaves pour le service privé. Un thème fréquent de décoration dans les objets d'art, ou bibelots d'usage commun, nous rend le visage mafflu et lippu, les cheveux crêpus, le torse adipeux du vieux nègre, ou la sveltesse grêle des jeunes servantes[30]. En retour, l'influence égyptienne s'exerce, bien au delà de la zone politique, sur les Nègres migrateurs qui vont propager en tous sens, à travers l'Afrique centrale, l'outillage, la céramique, les bibelots, l'art et les procédés de la construction, les formes architecturales, et jusqu'au langage des Égyptiens de l'époque thébaine[31]. En Nubie, l'irruption des Nègres fait des Nubiens hamitiques une population de sang-mêlé. Le mot *Nehesiou* finit par englober les Nubiens nouveaux, issus de ce croisement nègre, et les Noirs authentiques.

Voyons les Pharaons thébains se retourner contre les ennemis d'Asie, plus dangereux que ceux d'Afrique.

II. — Conquêtes des Pharaons en Kharou, Rezenou et Naharina

I. — Premières campagnes sur l'Euphrate

PRÉPARATIFS D'UNE OFFENSIVE EN CANAAN

Après l'affaire de Sharohana, « le capitaine Ahmès a suivi son roi Ahmès I et capturé pour lui des prisonniers au pays de Zahi »[32], côte le long du Liban, habitée par les marins *Fenkhou*, qu'on appellera Phéniciens. Cette expédition,

29. G. Möller, *Die Ægypter und ihre libyschen Nachbarn*, ap. *Z. D. M. G.*, 78 (1924), p. 36. La stèle de Tombos, l. 5, mentionne les nouveaux Libyens, vêtus de cuir.
30. Figuration de Nègres et d'Asiatiques : Steindorff, *Blütezeit*, p. 204-205.
31. Les travaux de Mlle Homburger tendent à prouver que de nombreuses langues africaines actuelles dériveraient du vieil égyptien et du copte.
32. *A. R.*, II, § 20; cf. *supra*, p. 479.

en vue de reprendre Byblos et les ports, se place à la fin du règne : aux carrières de Toura, c'est en l'an 22 que nous voyons des Âmou charrier les pierres, avec des bœufs capturés au pays des *Fenkhou*[33].

La Méditerranée orientale préoccupe aussi Ahmès I : il prodigue les égards à sa mère, veuve de Seqenjenrâ, la reine Aâhhetep, et lui donne des titres insolites : « Souveraine des pays des *Haounebou*; son nom est haut en tout pays étranger; elle fait les destinées d'une multitude d'hommes, elle, femme, sœur, fille, mère de roi... Elle gouverne l'Égypte dont elle réunit et protège les armées; elle rassemble les proscrits (?), elle reçoit les émigrés, pacifie l'Égypte du Sud et écarte ses ennemis »[34]. On se demande, avec Ed. Meyer, si la veuve de Seqenjeurâ n'était pas originaire des îles méditerranéennes, ou alliée par le sang avec quelque Égéen, ce qui aurait donné à son fils, Ahmès I, l'appui de la flotte et des mercenaires crétois ? En fait, Ahmès I affirme que « tous les Haouebou disent de lui : « Nous le servons! »[35]. Ces titres signifient tout au moins que le commerce avec les îles de l'Égée et la maîtrise de la mer appartiennent à l'Égypte et à ses alliés du Nord. D'autre part, les nombreux bijoux d'or, sertis de pierres précieuses, et les armes d'apparat, déposés dans le cercueil de la reine Aâhhetep, sont décorés dans le style créto-mycénien et suggèrent des rapports entre la cour de Crète et celle de Thèbes[36]. Était-ce la conséquence de l'intervention sur les côtes du Zahi ? Une stèle de Karnak établit une distinction subtile : « Le glaive du roi est parmi les Nubiens; ses cris de guerre dans le pays des Fenkhou »[37]; au Sud, possession effective; contre le Nord, procédés d'intimidation, qui inspirent la terreur.

TERMINOLOGIE DES PAYS D'ASIE

Les Égyptiens ont emprunté aux pays, que traverse la voie qui mène d'Égypte en Asie, les noms géographiques dont ils useront. De l'isthme à l'Euphrate, la région du couloir syro-palestinien porte le nom général *Kharou* (depuis la colonisation par les Khourrites). Les divers compartiments naturels ont des noms spéciaux : 1° *Canaan* (akkadien : *Kinakhi*) pour la côte et le plateau de « Palestine », jusqu'au Carmel; 2° *Rezenou* pour la région du Carmel à l'Euphrate (d'après l'extension du royaume de Reseina, capitale des Mitanniens); on distingue le *Rezenou supérieur* (Galilée, Liban) et le *Rezenou inférieur* (Bekaa, Oronte);

33. *Ib.*, § 27.
34. *Annales*, IV, p. 27-29; *Urk.*, IV, p. 14.
35. *Urk.*, IV, p. 17. Hatshepsout = *Urk.*, IV, p. 284.
36. Winlock, ap. *J. E. A.*, X, p. 250.
37. *Urk.*, IV, p. 17.

3° à la côte adossée au Liban répond le nom de *Zahi*; 4° entre l'Oronte et le Khabour s'étend le *Naharina* (région des fleuves) que l'Euphrate coupe en deux. Aux lacs et marais, nombreux entre Alexandrette et l'Euphrate, on donne l'appellation « Confins marécageux de l'Asie » (*pehou Setiou*); 5° entre Qadesh, Damas et Byblos, le pays s'appelle parfois *Amourrou* et, plus tard, *Aram*.

THOUTMÈS I SUR L'EUPHRATE (1536)

Si Aménophis I (1557-1537 env.) n'a fait campagne qu'en Nubie, il marque une grande activité comme bâtisseur de temples à Karnak et Hetnoub[38]. Par contre, Thoutmès I, en l'an 2 (env. 1535), proclame, dans l'île de Tombos, « qu'à lui payent tribut les Heriou-shâ, les Âmou, les Khasetiou, que le dieu Râ tient en aversion, et les Haounebou... Il a ouvert des vallées inconnues des rois antérieurs et que n'avaient jamais vues les rois qui portent la double couronne. Sa frontière Sud est à la pointe de ce pays (Tombos); celle du Nord est à cette Eau qui tourne (à rebours du Nil), car elle descend pour aller au Sud »[39]. Il s'agit de l'Euphrate, et cette périphrase nous apprend qu'en 1535 une expédition rapide avait été déjà poussée — par voie de terre ou à partir des ports du Zahi ? nous ne le savons — jusqu'au Naharina. Thoutmès I « poussa jusqu'au Rezenou pour rafraîchir son cœur à travers les pays étrangers; Sa Majesté parvint jusqu'au Naharina et trouva ce vil vaincu (le roi adversaire) organisant ses troupes; Sa Majesté fit un grand carnage parmi elles et des prisonniers sans nombre »[40]. A Nij, au sud d'Alep, le roi tua de sa main force éléphants dont les défenses furent offertes à Amon-Râ, en son temple de Deir el-Bahari[41]. La puissance de Thoutmès I s'étendit jusqu'aux Haounebou et aux îles du Grand Cercle (la Méditerranée)[42].

Cette occupation du Naharina occidental et de Canaan fut-elle durable et positive ? Le roi comptait que « les gens du Sud continueraient à descendre, et les gens du Nord à remonter vers Thèbes, amenant leurs tributs annuels au Dieu-Bon (le Pharaon) »[43] : il semble que cet espoir se réalisa pendant quelques années. Thoutmès II, dont le règne fut court, ne guerroie en Asie que contre les Nomades pillards, les *Shasou*[44]; il constate que les tributs, de Nubie comme d'Asie,

38. *A. R.*, II, § 38-46.
39. Stèle de Tombos : *A. R.*, II, § 69-73. L'Euphrate est un Nil renversé, puisqu'en allant au Sud il descend à la mer. Voir les observations de Gardiner, *R. T.*, XXXIV, p. 63.
40. *A. R.*, II, § 58, et 85.
41. Texte reconstitué par Sethe, *Urk.*, IV, p. 103-104.
42. *A. R.*, II, § 73.
43. *Ib.*, l. 4-5.
44. *Ib.*, § 124.

arrivent ponctuellement : « Sa crainte remplit les régions des Haounebou ; sa frontière Sud est à la Corne de la Terre, celle du Nord aux Confins marécageux (du Naharina) ; l'Asie est la serve de Sa Majesté ; nul bras ne s'oppose à ses messagers à travers les terres des Fenkhou »[45]. La reine Hatshepsout, qui paralysa de son règne personnel (1504-1483) les règnes de ses deux co-régents Thoutmès II et Thoutmès III[46], n'oublie pas les atrocités des Hyksôs (*supra*, p. 473) et se vante de conserver les mêmes frontières lointaines[47]. Toutefois aucune campagne en Asie n'est expressément signalée. Les rois de Mitanni mirent certainement à profit cet interrègne d'une femme, incapable de conduire des armées, pour fomenter la révolte dans le Kharou. Dès la mort de Hatshepsout (vers 1483), Thoutmès III, souverain guerrier, dont la momie et les statues nous révèlent la stature héroïque, rouvrit l'ère des expéditions, car le Mitanni se dressait maintenant contre l'Égypte.

2. — Suprématie du Mitanni en Asie antérieure

DÉCADENCE DES HITTITES APRÈS 1800

La disette des monuments est générale en Asie antérieure, de 1800 à 1500 : la « Peste », nom donné par les Égyptiens aux Hyksôs, ne sévit pas seulement en Égypte ; elle cause d'autres catastrophes en Orient, ruinant les dominations récentes ou anciennes, celles des Hittites, des Amorrites, des Assyriens, des Babyloniens ; sur ce chaos s'élèvera l'empire des Mitanniens, encore dépourvus d'histoire écrite, mais dont divers témoignages étrangers révèlent la force et l'ambition.

Après Moursil I, conquérant éphémère d'Alep et de Babylone, s'était effondré le premier royaume hittite. Des rivalités dynastiques ont éclaté : Moursil est assassiné par ses nobles, à l'instigation de l'échanson Khantili, qui devient roi vers 1740. Puis, les attaques des princes d'Assyrie, tels que Samsiadad, « roi de l'Univers » (*supra*, p. 424), jaloux de conserver leur influence ancienne en Cappadoce, accélèrent la décadence. Suit une période confuse de complots, cabales, usurpations qui dure un siècle. La Cappadoce, Arzawa (Cilicie), le Naharina avec Carchémish et Alep, échappent aux rois de Boghaz-

45. *Ib.*, § 120-121 = *Urk.*, IV, p. 138.
46. *Ib.*, § 303 = *Urk.*, IV, p. 390.
47. Obélisque de Karnak : *Ib.*, § 321 = *Urk.*, IV, p. 368-372.

Keuï. Télébinious, 5e successeur de Moursil I, vers 1650, restaure l'ordre ; dans une longue inscription, il décrit les troubles passés, prêche la concorde aux « fils royaux », ses descendants[48]. Mais, après lui, nouvelle éclipse de la dynastie ; les noms mêmes des rois échappent à tout classement jusqu'à Doudkhalia II (vers 1500), qui reconstitue le royaume hittite avant l'arrivée de Thoutmès III sur l'Euphrate.

C'est au cours des deux siècles où s'effondre le premier empire hittite que s'édifie ce que nous appelons l'empire des Hyksôs : la maison royale de Boghaz-Keuï n'a donc pu fournir ses chefs à la grande migration qui a conquis l'Égypte. Ce rôle (cf. *supra*, p. 475) appartient à la maison royale des Khourrites. D'ailleurs, Télébinious avoue que, dès 1650, Alep est ville des Khourrites : ceux-ci avaient recueilli ce qui échappe aux Hittites en Naharina.

DYNASTIE ROYALE DE MITANNI

Les rois khourrites ne garderont pas la direction de l'empire hyksôs. La ruine de cet empire et la libération soudaine de l'Égypte, vers 1580, s'expliquent, en partie, par une rivalité entre Khourrites et Mitanniens. Depuis le début du XVe siècle apparaît, dans les documents asiatiques et égyptiens, le nom de *Maïteni* (à Kerkouk) et de *Mitan*, *Mitanni* (en Égypte), pour désigner le peuple dirigeant en Asie antérieure ; à sa tête, nous distinguons une nouvelle maison royale, fondée par le roi Shaushatar, dont l'histoire nous sera révélée par les archives de Boghaz-Keuï, d'El-Amarna et les textes retrouvés à Arrapkha (Kerkouk).

Les progrès des Mitanniens se révèlent à ceci : depuis le XVIe siècle, la population khourrite est pénétrée d'éléments aryens qui désignent : dieux, rois, cour, guerriers, grands fonctionnaires. Dans le pays khourrite-mitannien, sont adorées des divinités indiennes[49] : Indra, Mithra, Varouna, les jumeaux Nasatya, Agni, le soleil Sourya, déjà cité à propos des Kassites (*supra*, p. 423). Les signataires de traités avec les rois hittites et les Pharaons seront les rois Artatâma, Shoutarna, Doushratta, Mattiwaza, etc., dont les noms ont une signification en vieil indien. Dans le mot *Vashouganni*, qui désigne la ville khourrite de *Reseina*, se reconnaît aussi un vocable aryen. Nous verrons que la noblesse militaire, armature des troupes khourrites-mitanniennes, porte, dans les textes de Boghaz-Keuï, et d'El-Amarna, l'épithète *marjanni* (en ég. : *mrjn*, *merinaou*), conservée en védique par

48. Ed. Meyer, *Gesch.*, p. 28.
49. Hrozny, *Archiv. orient.*, I, p. 90 (traité qui lie Shoubbilouliouma à Mattiwaza).

marya « héros, jeune guerrier ». Les princes qui commandent les forteresses d'Amourrou, de Canaan, portent souvent des noms analogues, *mar*, *mare*, ce qui indique l'occupation de ces pays par les Mitanniens[50].

EXTENSION VERS CANAAN

Tel est l'état de fait que constatera Thoutmès III depuis 1483, à son arrivée en Canaan. L'infiltration aryenne s'est propagée jusqu'au Carmel : Carchémish, Alep, Qatna, Mageddo sont aux mains des *merinaou*, qui encadrent les contingents cananéens[52]. Pour les Égyptiens, ces Mitanniens ne se distinguent pas des Khourrites ; d'où le nom de *Kharou* donné à tout le pays de Canaan.

Le centre du Mitanni restait le Naharina, entre l'Oronte et le Khabour : les deux capitales, celle des autochtones, *Khourri*, et celle des Indiens, *Vashouganni* (Reseina), commandent le Balikh et le Khabour.

EXTENSION VERS ASSOUR

A l'Est, par Harran — ancienne colonie d'Our III, visitée par Abraham — et par Tell Khalaf, jadis centre sumérien, Shaushatar avait accès vers le Soubarou. Mais Assour prétendait garder la prépondérance sur la région entre Tigre et Euphrate. Rien de plus éphémère, cependant, que la tentative faite par l'ishakkou d'Assour, Samsiadad I, pour s'assurer la « royauté de l'Univers » (*supra*, p. 424). Sans doute a-t-il pu accélérer la décadence du premier empire hittite, mais ses propres successeurs sont dépossédés du Goutioum et réduits en vassalité par Agoum II, roi de Kardouniash, qui aspire, lui aussi, à reconstituer l' « Empire des quatre régions »[53]. Vu l'incertitude de la chronologie comparée à cette époque, nous ne pouvons fixer exactement la durée de la suzeraineté des Kassites sur l'Assyrie.

C'est pendant cette suzeraineté que débute à Assour une nouvelle dynastie de « prêtres du dieu Asour », fondée par *Pan Ninoua*, que les Grecs appelleront Ninos. Les descendants de Ninoua se succéderont au pouvoir jusqu'à la fin de l'Assyrie (612) ; ils constituent la plus longue « dynastie » asiatique qui soit connue[54]. Ils ont créé l'Assyrie comme puissance militaire et lui ont donné l'unité politique alors que la

50. *Reallexikon der Assyr.*, p. 144, *s. v.* : Arier. Cf. Mironov, *Aryan Vestiges in the Near East of the Second Millenar* (1933), p. 186.
51. Ed. Meyer, *Gesch.*, p. 83-103.
52. *Ib.*, p. 125 : d'après un traité de Moursil II. Le roi hittite Doudkhalia II et Shaushatar sont également contemporains de Thoutmès III, vers 1500.
53. *Reallexikon*, p. 248. Le roi kassite Agoum II ramène de Khana à Babylone les statues divines enlevées, lors de l'assaut de 1806, par les Soubariens et les Hittites (*sup.* p. 425).
54. *Reallexikon*, p. 247 et 275. Nous ne pouvons entrer dans le détail des rapports obscurs de la dynastie de Pan Ninoua avec les rois kassites. On les trouvera dans l'article de Forrer.

nature lui avait refusé l'unité géographique ; peu à peu, ils ont étendu leur domaine hors du triangle Ninive, Assour, Arbèles, et créé un grand royaume en Haute Mésopotamie.

Le premier souci des successeurs obscurs de Ninoua fut de sauver la civilisation sémitique d'Assour, mise en échec par les Kassites et les Mitanniens. C'est par les Mitanniens qu'Assour fut délivrée des Kassites, mais pour retomber dans une autre vassalité. Shaushatar conquiert le Sengar et le Soubarou ; sur le site d'Arappkha (Kerkouk), Chiera a retrouvé des contrats en langue khourrite, avec une lettre[55] « du roi de Maïteni, Shaushatar, fils de Parsatatar » (vers 1450). Or, les protocoles des traités de l'époque ultérieure mentionnent Shaushatar comme le fondateur de la maison royale du Mitanni, que Thoutmès III eut à combattre. L'extension des Mitanniens vers le Sud avait comme condition la conquête d'Assour. En effet, les textes de Boghaz-Keuï rappellent que Shaushatar a pillé Assour, d'où il ramène, pour son palais de Vashouganni, une porte d'or et d'argent[56]. C'était au temps où Assourrabi I et Assournirari III étaient ishakkou d'Assour ; devenus vassaux de ce royaume du Mitanni, qu'ils appellent *Khanigalbat*, leurs successeurs ne retrouvèrent l'indépendance que depuis Assourouballit (vers 1380-1341 ?).

Pendant les XVe et XIVe siècles, le Mitanni (ou Khanigalbat) resta le plus puissant État de l'Asie antérieure ; il était le continuateur de l'empire des Hyksôs, donc l'ennemi de Thoutmès III.

3. — Thoutmès III et ses successeurs, vainqueurs des Hyksôs

CAMPAGNES DE THOUTMÈS III

Le récit officiel, d'après « le journal de la Maison du roi », en est gravé au temple d'Amon-Râ à Karnak ; c'est ce que nous appelons « Annales de Thoutmès III »[57]. Il fallut environ 16 campagnes, de l'an 23 à l'an 42 (1482-1463), pour triompher des *Heqaou Khasetiou*. Les textes vont nous apprendre que les Mitanniens avaient suscité une coalition du Canaan et du Rezenou pour interdire aux Égyptiens l'accès de l'Asie.

55. Cf. Albright and Rowe, ap. *J. E. A.*, XIV (1931), p. 283. Speiser, *A Letter from Saushatar*, ap. *J. A. O. S.*, XLIX, p. 269 ; Contenau, *Tablettes de Kerkouk*, ap. *Babylionaca* (1926).
56. Weidner, *Bogh. k. Studien*, VIII, p. 39.
57. Le texte des Annales, ap. *Urk.*, IV, p. 665-756 ; *A. R.*, II, § 391-540 ; la stèle de Nayata ap. *A. Z.*, LIX (1933), p. 24 ; commentée par A. Moret, *C. R. Acad. I*^{ons}, 1933, p. 326.

A) *COALITION DES CANANÉENS ET DES MITANNIENS ET PRISE DE MAGEDDO (1483-1482)*

Vers la fin de l'an 22 (1483), Thoutmès III concentre son armée à Zalou[58]; il a reçu des nouvelles alarmantes : « La garnison (égyptienne ?) de Sharohana (était assiégée). Depuis Iraza (au sud de Joppé) jusqu'aux Confins marécageux de la Terre, on se révoltait contre Sa Majesté »[59]. L'armée franchit la frontière, passe par Gaza, le premier jour de l'an 23 (1482) et arrive, après onze jours de marche, à Yehem, au pied de la passe du Carmel. Le roi apprend que « le prince de Qadesh est entré à Mageddo après s'être coalisé avec les princes de tous les pays qui avaient reconnu (précédemment) l'autorité de l'Égypte, jusqu'au Naharina..., avec les Khourrites (*Kharou*), les gens de Qedou (Cilicie ?), leurs chevaux, leurs soldats, leurs hommes ». Pharaon franchit par surprise la passe du Carmel, débouche devant Mageddo, taille en pièces les coalisés, dont les survivants se réfugient dans la citadelle. Aussitôt, les Égyptiens ceignent Mageddo de tranchées et d'une circonvallation : « Tous les princes de tous les pays du Nord sont dans la ville; ce sera prendre mille villes que de prendre Mageddo. » — Ici la stèle de Napata nous informe que l'armée ennemie comprend 330 princes, chacun commandant ses troupes, qui venaient du Rezenou (l. 19-21); le siège dura sept mois (l. 20). — Enfin, le prince de Mageddo et ses alliés — (à l'exception du prince de Qadesh, qui a pu s'évader) — capitulent avec armes et bagages; le nombre des prisonniers n'est pas totalement conservé... « 340 vivants avec 2.041 chevaux, 924 chars de guerre, les tentes à poteaux d'argent, les belles armures des princes de Qadesh et de Mageddo, quantité d'armes, de l'argent, de l'or, du lapis, de la malachite en abondance, 1.929 têtes de gros bétail, 2.000 chèvres, 20.500 moutons blancs ».

OCCUPATION DU REZENOU SUPÉRIEUR

Le roi poursuivit la campagne jusqu'au Rezenou supérieur, c'est-à-dire au delà de la Galilée actuelle, dans la région du Liban : 3 villes, Yenoam, Nouges et Herenkarou, où s'étaient réfugiés les gens de Qadesh, furent capturées avec 130 nobles mitanniens (*merinaou*). Les riches plaines d'Esdraelon, cadastrées par les intendants du palais, fournirent environ 950.000 litres de grains, en plus des

58. Thoutmès III était à Zalou neuf jours avant la fin de sa 22e année, et à Gaza le premier jour de l'an 23; aussi date-t-on la campagne de 1483 à 1482. Les Annales dénombrent les campagnes de l'an 23 (1482) à l'an 42 : *Urk.*, IV, p. 734; *A. R.*, II, § 540.

59. Passage très mutilé. Gardiner suppose que c'est la garnison de Sharohana qui s'est rebellée : *J. E. A.*, V, p. 54.

prélèvements de l'armée pour sa subsistance. Toute la région conquise, apparemment jusqu'aux sources du Jourdain, dans la Bekaa, et jusqu'à Tyr[60] sur la côte, fut réorganisée et mise sous l'autorité de princes du pays, désignés par Thoutmès III. Une forteresse, dénommée « Menkheperrâ enchaîne les Nomades », commanda les accès du Liban. Après quoi, Thoutmès revint à Thèbes, pour ramener captifs et butin, et célébrer son triomphe à la grande fête d'Amon-Râ[61].

CADEAUX DU PRINCE D'ASSOUR

Sur la deuxième campagne (an 24), les détails manquent. Le roi « circula » en Canaan, et les princes du Rezenou vinrent déposer d'abondants tributs « en toute place où il avait planté sa tente ». A quel point la prise de Mageddo et de la Galilée avait ému les cours asiatiques, nous le voyons par ce fait : le prince d'Assour envoie quatre kilos et demi de lapis vrai, puis du lapis artificiel de Babylone (*Bebra*) et des vases d'Assour; la seconde fois, des chevaux, des chars et des bois précieux[62]. La défaite des Mitanniens, dont le joug pesait sur Assour, valait à Pharaon ces hommages intéressés.

B) *CONQUÊTE DES PORTS ET DE QADESH*

Les comptes rendus des 3e et 4e campagnes (ans 25 et 26) manquent. En l'an 29, la 5e est dirigée sur les ports du *Zahi*, jusqu'à *Arad* et vers *Tounep* (probablement au nord de Qadesh). « Les jardins (de la côte et des vallées intérieures) étaient pleins de fruits; dans les pressoirs ruisselait le vin comme de l'eau; les grains sur les terrasses (des montagnes) étaient plus abondants que le sable sur la côte... Aussi les soldats de Sa Majesté furent-ils ivres et frottés d'huile chaque jour, comme aux jours de fête en Égypte »[63] (1476).

Le résultat essentiel fut la possession des ports (*meniout*); on les organisa en bases d'opérations « approvisionnées en pains, huiles, vins », dûment inscrits sur les « journaux du palais »; les tributs annuels du Zahi partaient de là pour l'Égypte, sur des navires de Crète (*keftiou*), de Byblos (*kebentiou*), et sur des transports (*sektiou*) chargés de pins[64]. Désormais les troupes expédiées au Zahi prirent la route de

60. Tyr est nommée : *Urk.*, IV, p. 760, 5. Les trois villes d'Amon doivent commander les approches du Liban, en *Rezenou supérieur*. Une stèle retrouvée en Galilée, sans nom royal conservé, mentionne l'anéantissement des *Khasetiou* du Mitanni; elle se rapporte probablement à Thoutmès III (*J. E. A.*, XIV, p. 283). Les Annales ne nomment, sur la côte du Zahi, que Simyra et Arad, ports des Fenkhou; Byblos n'est citée qu'aux Lettres d'El-Amarna.

61. Pour les détails : *A. R.*, II, § 407-443; *Clans*, p. 313-319; *Cambridge H.*, II, p. 67-73; *R. B.*, 1909, p. 50 sqq. (Dhorme).

62. *A. R.*, II, § 445-449.

63. *Ib.*, § 456-462.

64. § 472 et 492.

mer : d'où sécurité accrue, grande économie de temps et de frais. Thoutmès III, ayant capturé des navires dans ces ports, les chargea de captifs, de cuivre, de bétail et fruits, et revint, par mer, en Égypte[65].

En l'an 30, le roi, débarqué à Simyra, marcha par la vallée du Nahr el-Kébir (?) sur Qadesh, centre des confédérés à la solde des Mitanniens. La ville fut dévastée, la population emmenée en captivité. Les enfants et les frères des princes furent expédiés en Égypte et logés dans un quartier de Thèbes, pour y être instruits dans « la doctrine de Pharaon »; ils servaient aussi d'otages et garantissaient la fidélité des princes locaux que le roi maintenait en fonctions : « Quand un de ces princes mourait, Sa Majesté mettait son fils en sa place »[66]. En l'an 31, des rébellions éclatèrent, notamment à Tounep, et furent châtiées; on équipa les ports pour la prochaine campagne en Naharina[67].

C) *LES ÉGYPTIENS SUR L'EUPHRATE ET AU MITANNI (1472)*

La 8e campagne de l'an 33 fut décisive, en ce sens que Thoutmès III, « arrivé en pays Rezenou », atteignit et traversa l'Euphrate. D'après les *Annales*, « Sa Majesté (planta une stèle), à côté de la stèle de son père Thoutmès I. Puis Sa Majesté remonta au Nord pour prendre les villes, et bouleversa les établissements des tribus de ce vaincu du misérable Naharina (le roi de Mitanni)... il remonta au Nord un long parcours de navigation, les poursuivant; pas un qui se retournât pour regarder derrière soi : ils fuyaient comme une harde de bouquetins; les chevaux galopaient... »[68]. On prit 3 princes, 30 femmes, leurs épouses, 80 hommes, 606 esclaves... Sa Majesté revint au Sud jusqu'à Nij.

D'autres textes confirment les Annales et ajoutent de précieux détails sur cette expédition décisive. Sur un obélisque (à Constantinople), on lit qu'en l'an 33, Sa Majesté « passa par Qatna (*supra*, p. 462, ville mitannienne) pour sa 8e campagne. Puis Sa Majesté traversa en bateau le *Grand circuit du Naharina* (la grande boucle de l'Euphrate) »[69]. La biographie d'un valeureux capitaine, Amonemheb, décrit brièvement un combat « à l'ouest d'Alep, et la marche sur Carchémish, où il traversa l'eau du Naharina »; il participe aux victoires de Thoutmès III en pays *Sengar* où se fit grand carnage; enfin, la ville de Qadesh s'étant soulevée pour couper la retraite, Amonemheb la

65. § 460.
66. § 464-467; les fils des princes à Thèbes : § 402.
67. § 469-473.
68. § 478-481.
69. § 479 *a* et 656.

prit d'assaut, y captura 2 merinaou, enleva la ville de Tikhesij et se trouva aux côtés de Thoutmès III lorsque celui-ci revint à Nij[70].

LA TRAVERSÉE DE L'EUPHRATE

La stèle de Napata (*supra*, p. 484) ajoute ici des détails et circonstances. Au lieu de suivre l'ordre chronologique de ses campagnes en Asie, et de s'étendre sur la prise de Mageddo (longuement décrite aux *Annales*) Thoutmès III commence son récit par l'exploit essentiel : la conquête du Naharina, en l'an 33. Pour la première fois, le Pharaon désigne en clair le but de cette expédition : détruire « la grande armée du Mitanni » (l. 6). Déclaration importante pour l'histoire : elle nomme les continuateurs des Hyksôs par leur véritable nom : les Mitanniens. En l'an 33, « le roi a brisé toute révolte des rebelles en ce pays de Naharina, dont le Seigneur s'est enfui, par crainte; il a détruit les villes et les tribus... capturé tout leur peuple et le bétail... razzié leurs récoltes, coupé toutes leurs plantations et tous leurs arbres fruitiers (l. 8-10) ». Pour arriver en pays Mitanni « j'ai traversé en bateau, vers les Confins marécageux de l'Asie. J'avais fait charpenter de nombreux navires de charge en bois de sapin qui sont sur les montagnes de la Terre-du-Dieu (Liban), dans le voisinage de la Dame de Byblos (Hathor). Placés sur des chars que des bœufs ont tirés, on les fit tourner devant moi, pour traverser ce grand fleuve qui fait le milieu entre ce pays étranger et le Naharina » (l. 11-12). Cette indication révèle l'identité des termes *Naharina* et *Mitanni* à cette époque. Thoutmès continue : « Certes, je suis un roi qui a traversé le *grand circuit*..., à la tête de son armée, pour aller à la recherche de ce vil vaincu du pays de Mitanni, qui s'est enfui à toutes jambes devant Sa Majesté, vers une autre terre, par peur... J'ai établi ma stèle sur la rive droite (occidentale) du Grand Circuit » (l. 12-13). Enfin, Sa Majesté se dirige vers le Sud, en passant par Nij[71] « pour y chasser et y former des troupeaux d'éléphants »; il se distingue par sa bravoure contre une troupe de 120 éléphants (l. 16-17). Nous savions déjà par Amonemheb que, lors de cette chasse « pour avoir des dents d'éléphant », il sauva la vie au roi en tranchant la trompe d'un des gros pachydermes qui l'attaquait[72]. En fait, l'armée de Shaushatar, loin d'être complètement détruite, s'était dérobée devant Thoutmès III; « les princes du Mitanni se sont (réfugiés) dans leurs cavernes », affirment des textes égyptiens[73]. On ne

70. § 581-588; *Urk.*, IV, p. 890 et suiv.
71. Stèle de Napata, ap. *C. R. Acad. Ions*, 1933, p. 335.
72. *Urk.*, IV, p. 890; *A. R.*, II, § 588.
73. *Urk.*, IV, p. 931 et stèle triomphale de Th. III, p. 613.

captura que 513 prisonniers esclaves (non des guerriers), 260 chevaux, 4 kilos d'or et de la vaisselle d'argent, 564 bœufs et 5.323 têtes de petit bétail[74] : razzia médiocre, comparée à celle qui suivit la prise de Mageddo (*supra*, p. 494).

TRIBUT DE SENGAR ET DES HITTITES

L'arrivée des Égyptiens en plein Mitanni émut les puissances voisines et réjouit les adversaires de Shaushatar. Le prince de Sengar (Soubarou central) envoie 2 kilos et demi de lapis de Babylone en cadeau, avec des objets d'art. Et voici la première mention, dans un texte officiel, égyptien, du *Grand Khéta*, probablement le roi hittite Doudkhalia II : il offre 36 kilos et demi d'argent en anneaux, un gros bloc de pierre précieuse, des bois rares[75]. Ces envois gracieux, que Thoutmès interprète comme « tributs », témoignent, sinon la sympathie envers l'intervention égyptienne, du moins l'hostilité des Hittites et des Soubariens contre les Mitanniens qui les menaçaient dans les régions d'Alep et de Kerkouk[76].

DERNIÈRES RÉACTIONS DES MITANNIENS (1471-1464)

En l'an 34, la 9e campagne se passe au pays de Zahi, où 3 villes, dans le district de Noukhassé, se sont soulevées, à l'instigation des Mitanniens qui voudraient couper l'armée égyptienne de ses bases du Sud, et l'isoler dans la région de l'Euphrate. Après la répression, le tribut payé par les princes du Rezenou fut varié et abondant. Pour la première fois s'y joint un envoi du prince d'*Isy* (*Alasya* = Chypre), qui offre 108 briques de cuivre pur, pesant 185 kilos et demi; 5 briques d'étain, du lapis, de l'ivoire et 1.200 porcs[77]. La 10e campagne (an 35) fait face à une réaction vigoureuse de Shaushatar en pays Zahi, où le « misérable vaincu du Naharina avait concentré chevaux et guerriers, depuis les extrémités de la terre », pour attaquer de front ses adversaires. Une bataille rangée s'engage à Iryna (sur le bas Oronte ?) : la bravoure de Thoutmès III et de ses soldats mit en déroute les *Khasetiou*[78]. Le récit des campagnes des années 36-37 est perdu. L'an

74. *A. R.*, II, § 482.
75. *Ib.*, § 484. Le Sengar (en cun. *Shanhar*) correspond au Djebel Sindjâr, r. g. du Khabour. La stèle de Napata indique que la stèle-frontière était dans la montagne du Naharina (falaise de l'Euphrate), sur la rive droite, et *non sur la rive gauche* comme Sethe l'avait déduit d'un passage mutilé (*Urk.*, IV, p. 697). Il est conforme à la nature que la frontière se trouvât en deçà du fossé naturel que constitue le large Euphrate.
76. *Reallexikon*, *l. c.*, p. 249; *J. E. A.*, XIV, p. 283.
77. *Urk.*, IV, p. 719-720, 724; *A. R.*, II, § 511-512, 521. Les briques de cuivre ont la forme dite « saumon », figurée aux tombeaux thébains (Rekhmarâ, ap. Maspero, *H.*, II, p. 285), confirmée par les blocs métalliques retrouvés à Chypre et en Crète.
78. *A. R.*, II, § 497-501.

38, nouvelle révolte à Noukhassé, également réprimée. Chypre offre son tribut de cuivre; le pays d'Arappkha (Kerkouk) envoie des esclaves, du cuivre, des bois de caroube[79]; si le nom est identifié exactement, cela indiquerait un échec des Mitanniens au sud-est de leur royaume, peut-être par action concertée avec les rois kassites : ceux-ci refoulent, à la même époque, une agression des nomades *Soutou* du Soubarou. Dans sa 14e campagne, c'est contre les *Shasou* que Thoutmès guerroie[80].

L'arrivée des tributs de Chypre et du Grand Khéta marque la fin de la 15e. Des faits de guerre signalent la 16e et dernière, en l'an 42 (vers 1463) : châtiment des Fenkhou, des villes d'Irkata (au nord de Tripoli), de Qatna, de Tounep, encore une fois révoltées, mais surtout de Qadesh, où se concentrent les alliés du Mitanni, que le « misérable vaincu du Naharina » animait en personne. Les *Annales* ne consignent que le riche butin recueilli par Pharaon, mais le brave Amonemheb raconte ses propres exploits : le prince de Qadesh s'est avisé, pour jeter le désordre dans l'armée égyptienne, de lâcher une cavale en rut parmi les étalons des chars ennemis; Amonemheb, à pied, gagne de vitesse la cavale, lui ouvre le ventre, présente la queue en trophée à Pharaon. Thoutmès III fait donner l'assaut; notre héros perce, le premier, la muraille et capture des Mitanniens, commandés par leurs nobles : les *merinaou*[81].

THOUTMÈS III VAINQUEUR DES KHASETIOU (HYKSÔS)

La prise de Qadesh marque la fin des campagnes de Thoutmès III, le succès complet de la revanche contre les Hyksôs; aussi insère-t-il dans sa titulature ces épithètes victorieuses : « L'Horus d'or qui a battu les *Heqaou Khasetiou* (Hyksôs) qui l'attaquaient, lorsque Râ eut décrété pour lui la victoire, sur toutes les terres réunies »[82]. La tradition recueillie par Manéthon, au IIIe siècle avant notre ère, attribuait encore l'expulsion des Hyksôs à un roi Misphragmouthôsis, où l'on reconnaît, un peu déformée, la combinaison des deux cartouches de Thoutmès III. Pour bouter l'ennemi hors d'Égypte, et ruiner sa domination en Asie, il avait fallu plus de cent ans d'efforts.

79. § 508-512.
80. § 517. De même Karindash guerroie contre les Soutou : *Reallexikon*, p. 250.
81. *A. R.*, II, § 520-537; Amonemheb à Qadesh : § 589-591; le guerrier mentionne la mort de Thoutmès III en l'an 54; il sert encore sous Aménophis II, qui le nomme lieutenant-général des troupes d'élite, § 808-809. Sur les campagnes 15-16, cf. Breasted, *Cambr. H.*, II, p. 83, n. 1.
82. Titre porté par Thoutmès III et Aménophis II : cf. *J. E. A.*, V, p. 39, n. 3. Une grande liste des peuples vaincus par Thoutmès III à Karnak : Maspero, *H.*, II, p. 261, figure.

D) *L'EMPIRE ÉGYPTIEN, SON ÉTENDUE*

Entre les stèles-frontières : celles du Sud à Napata, celle du Nord, sur la rive droite de l'Euphrate, près de Carchémish, l'empire égyptien s'étendait sur 3.400 kilomètres. A l'Est, le désert syrien limitait les territoires conquis; à l'Ouest, Chypre, la Crète, les îles de l'Égée (*Haounebou*) reconnaissaient à l'Égypte une suprématie de fait, par l'envoi régulier, annuel, de « présents » ou de « tributs »[83]. Un des généraux de Thoutmès III, Thouti, — à qui la renommée prêtait un exploit divertissant : la prise de Joppé (Jaffa) par des soldats cachés dans des paniers, puis introduits sur des ânes dans la forteresse[84], — se révèle à nous dans un rôle plus historique; son maître lui a donné une coupe d'or, en récompense de services « qui ont satisfait le cœur du roi, en toute terre, et dans les îles du milieu de la mer (Méditerranée), en remplissant le trésor de lapis, d'argent et d'or, comme gouverneur de ces pays et général d'armée[85] ». Dans le discours de bienvenue qu'Amon adresse à Thoutmès III, sur la stèle triomphale de Karnak[86], le dieu énumère, parmi les vaincus, les peuples du Zahi, du Mitanni, de la Crète, de Chypre, des îles au milieu de la Très-Verte, les Libyens, les Nubiens... « Je t'ai donné, par décret, la terre en sa longueur et sa largeur... Tu as traversé le fleuve, au grand circuit du Naharina, dans ta force et ta puissance... Je donne que tes conquêtes embrassent toutes les terres, et que les peuples viennent, sous leurs tributs, se courber devant Ta Majesté... » Tel était l'orgueil des Égyptiens et de leur dieu. Quant aux Asiatiques, ils regardèrent, pendant ce siècle, les Pharaons comme des suzerains auxquels revenait, pour un temps, l'obéissance due au chef, indigène ou étranger, que les dieux désignaient comme *shar kishshati* « roi de l'Univers ».

PRODROMES DE PAIX SOUS AMÉNOPHIS II ET THOUTMÈS IV

Le Kharou et le Mitanni étaient vaincus; mais en ces pays de races mélangées et querelleuses, en butte, d'ailleurs, aux nomades insoumis du proche désert (les Soutou), la paix comporte des guérillas continues entre mécontents ou rivaux et contre les pillards. Les successeurs de Thoutmès III en firent l'expérience pendant un siècle.

83. Porteurs de tributs des pays Keftiou, Khéta, Tounep, Qadesh : *A. R.*, II, § 773.
84. Maspero, *Contes*, p. 115-122.
85. La coupe est au Louvre : Steindorff, *Blütezeit*, p. 31.
86. Stèle triomphale, avec texte en style poétique, mais de fonds historique précis : *Urk.*, IV, p. 613; *A. R.*, II, § 655-662. Maspero, *H.*, II, p. 268.

Aménophis II (env. 1450-1424), guerrier vigoureux dont « nul parmi les gens d'Égypte ou de Rezenou n'aurait pu tendre l'arc », mène, en l'an 2, une expédition punitive au cours d'une tournée au Kharou et au Liban; puis il franchit l'Oronte (*Irant*), remonte vers l'Euphrate, et, arrivé « aux confins de la Terre, il voit des *Setiou* (Soutou) à cheval, qui s'approchent au galop... » Sa Majesté en fit un grand carnage; à son retour, les Asiatiques de Nij, debout sur les murs de leur ville, l'acclament et l'adorent. Il captura 550 *merinaou*, 300 chars, des vases d'or pesant plus de 600 kilos, environ 45 tonnes et demie de cuivre[87], formidable butin qui annonce la fin de la résistance sur la rive droite de l'Euphrate. Des stèles, plantées à Amâda, Éléphantine, Karnak, racontent que le roi ramena 7 princes, pris dans la ville de Tikhesi, pour les sacrifier de sa main au dieu Amon-Râ : six cadavres furent hissés sur les murs de Thèbes, le septième sur les murs de Napata[88].

LES MITANNIENS DEMANDENT LA PAIX (VERS 1430 ET 1420)

Au temps d'Aménophis II « les princes du Mitanni sont venus à lui, leurs tributs sur le dos, pour implorer de Sa Majesté les souffles de vie : événement capital dont on n'avait jamais entendu le pareil, depuis le temps du dieu Râ. Ce pays qui ne connaissait pas l'Égypte implore maintenant le Dieu-Bon (Pharaon) »[89]. A cette requête, pas de réponse.

Thoutmès IV (env. 1424-1405), à qui le grand Sphinx de Gizeh avait promis « la Terre en sa longueur et sa largeur »[90], se rend au Naharina en l'an 1, comme il ira plus tard à Napata[91], pour inspecter les frontières extrêmes de l'Empire. Il y reçoit les tributs réguliers, et ramène, de Kharou comme de Koush, des captifs qu'il installe sur la rive gauche de Thèbes : il leur fait construire son temple funéraire et les sanctuaires d'Amon[92]. L'événement capital de son règne fut la réalisation d'une entente cordiale avec le Mitanni[93].

87. *A. R.*, II, § 783-792. Un arc, retrouvé près de la momie du roi, porte les titres de style asiatique plutôt qu'égyptien : « Roi des rois, cheikh des cheikhs ».
88. Stèle d'Amâda, *A. R.*, II, § 797; Ch. Kuentz, *Bibliothèque d'Études*, de l'I. F. A. O., t. X.
89. E. de Rougé, *Inscriptions hiéroglyphiques*, p. 157-158; *A. R.*, II, § 804.
90. § 815.
91. § 818-820. Tributs de Naharina et du Rezenou : Maspero, *H.*, II, p. 151-155.
92. *A. R.*, II, § 821, 824.
93. Au tombeau de Thoutmès IV, on a retrouvé son char, orné de bas-reliefs, figurant le roi écrasant les guerriers du Naharina, jusqu'à Qadesh, « aussi brave, à cheval, que la déesse Astarté ».

III. — L'équilibre oriental aux XVe et XIVe siècles

CAUSES DE L'ENTENTE ÉGYPTO-MITANNIENNE

Vers 1450, à peine les Égyptiens avaient-ils pris leur revanche sur la première invasion indo-européenne que les prodromes d'une seconde se laissent deviner. Aux lettres d'El-Amarna[94], source principale de nos connaissances en Proche Orient, à cette époque, nous discernons, bien avant le règne d'Aménophis III, l'infiltration, en Zahi et Kharou, de groupes nomades, Loukou, Sheklal, Shardanes, Dananéens[95]. C'est l'avant-garde d'une nouvelle migration, celle des *Peuples du Nord et de la Mer*; elle ne prendra toute sa force que sous Ramsès II (*infra*, p. 547); mais déjà, sous sa pression, les Hittites d'Anatolie et de Cilicie se déplacent vers le Sud, par nécessité et aussi par ambition.

Reprendre Alep et Qadesh, jadis occupées par Moursil I (*supra*, p. 491) est le but des Hittites qui ont maintenant reconstitué leur armée. Lorsque les Égyptiens envahirent les abords du Naharina, le Grand Khéta (Doudkhalia II ?) envoya de l'infanterie (les *touherou*) à Tounep pour tirer profit des circonstances[96], mais, bousculé par Thoutmès III, il préféra ne pas se poser en adversaire, et présenta des cadeaux au Pharaon (*supra*, p. 498). Une occasion meilleure s'offrit au temps d'Aménophis II : le roi hittite, Khattousil II, vers 1430, reprit aux Mitanniens le royaume d'Alep[97].

Le Mitanni, entre Hittites et Égyptiens, serait-il réduit au rôle périlleux d'État tampon ? Par ailleurs, l'Assyrie était prête à la révolte, et le royaume de Kardouniash aspirait à l'expansion traditionnelle vers Soubarou et Canaan. De tous côtés, le Mitanni voyait décliner sa puissance, à mesure que croissaient les forces de ses voisins.

Quant à l'Égypte, laisserait-elle se développer le royaume hittite,

94. Les *Lettres d'El-Amarna* (cf. Bibliographie, p. XVII), retrouvées depuis 1887, sont écrites en cunéiformes et en dialecte akkadien (sauf deux en langue khourrite), quel que soit le pays du correspondant; l'akkadien est donc la langue diplomatique internationale en Asie. Il y a 366 pièces. D'autres lettres, de même nature, ont été retrouvées en Asie antérieure, dans ces dernières années. C'est la source la plus précieuse pour l'histoire du monde oriental aux XVe-XIVe siècles. Analyses détaillées ap. *Au temps des Pharaons*, p. 41-87; *Cambr. H.*, II, p. 296-351; Dhorme, *R. B.*, 1909, p. 50.

95. Hall, ap. *J. E. A.*, VII, p. 40.

96. *Urk.*, IV, p. 626; *A. R.*, II, § 459; sur les *touherou* hittites, cf. Ed. Meyer, *G.*, p. 162, n. 3.

97. La chronologie comparée des divers royaumes reste approximative. Cependant, les Lettres montrent que Doushratta, Shoubbiloulioumа, Assouroubаllit I, Aménophis III pour la fin de son règne, Aménophis IV et Bournabouriash II étaient contemporains. Nous suivons les computs qu'Ed. Meyer a soigneusement discutés : *Gesch.*, p. 157-160. — Pour la prise d'Alep par les Hittites, *ibid.*, p. 125; *J. E. A.*, XIV, p. 284.

force neuve, en ce Naharina où elle avait vaincu, après tant d'efforts, les Mitanniens ? Par les infiltrations de nomades, appuyés sur un État hittite bien organisé, naîtrait le danger d'une nouvelle invasion générale. Allait-on voir se rouvrir l'ère des Hyksôs ? Un intérêt égal poussait donc le Mitanni et l'Égypte à s'unir contre une menace commune, à s'entendre pour confirmer les positions acquises, de part et d'autre de l'Euphrate qui délimitait leurs zones d'influence. Ainsi se réalisa l'*entente entre les Égyptiens et les héritiers des Hyksôs*.

LES MARIAGES MITANNIENS

Cette entente se révèle surtout par des mariages qui unissent les pharaons Thoutmès IV, Aménophis III et IV à des princesses mitaniennes, soit en leur donnant le titre de reine, soit celui d'épouse royale dans le harem. Aux archives d'El-Amarna, une lettre (29) de Doushratta à Aménophis IV récapitule les modalités de ces mariages[98] :

1° Thoutmès IV épouse Moutemouia : « Lorsque (Thoutmès IV) le père de Nimmouria (Neb-maât-râ, nom de couronnement de Aménophis III) à Artatâma, mon grand-père, envoya (un messager), et demanda pour lui la fille d'Artatâma, sœur de mon père (Shoutarna), il envoya (ses messagers) 5 fois, 6 fois, et Artatâma ne la lui donna pas. Pour la 7e fois, il (ton père) envoya à mon grand-père; alors celui-ci la donna, mais à contre-cœur. » Or la résistance (apparente) d'Artatâma à une alliance qui l'honorait infiniment s'explique par des raisons d'étiquette, et par le souci d'obtenir, en échange de la princesse, des cadeaux magnifiques. Les lettres sont explicites sur ces marchandages. La Mitannienne reçut en Égypte le protocole d'une *reine*, « grande épouse royale », et le nom *Moutemouia*, seul nom sous lequel nous la connaissions; au temple de Louxor, dans la scène rituelle de la théogamie (*infra*, p. 517), nous la voyons sur la couche du dieu Amon (qui a pris les traits de Thoutmès IV); elle enfantera Aménophis III[99]. On a mis en doute l'identité de Moutemouia avec la fille d'Artatâma; toutefois il y a une lettre qui affirme : « Artatâma est le père de la mère de Nimmouria (Aménophis III) »[100]. Ce mariage doit remonter vers 1420; le futur grand empereur de l'Orient était donc, par sa mère, à demi aryen. Ce sang nouveau, dans la famille royale pharaonique, n'est-

98. Les numéros tels que (29) sont ceux des Lettres, éd. Knudtzon.

99. Sur la théogamie, cf. A. Moret, *Du caractère religieux de la royauté pharaonique*, p. 48-73.

100. Ed. Meyer conteste que Thoutmès IV soit le père d'Aménophis III, et que Moutemouia soit fille de Artatâma (*Gesch.*, p. 149, n. 2). Le premier fait résulte de nombreux textes égyptiens et des scènes (théogamie) figurées à Louxor, où Th. IV est désigné comme le père d'A. III. Le second fait, d'une Lettre citée par Jansen (*A. Z.*, XXVIII, p. 114), qui affirme que « Artatâma est le père de la mère de Nimmouria (Am. III). — A ce sujet, cf. Wolf, *A. Z.*, LXV, p. 99.

ce point la source de l'inclination vers l'Asie qui orientera dès lors la politique égyptienne, jusqu'à la fin de la XVIIIe dynastie ?

2° Aménophis III épouse une Asiatique, dès le début de son règne (1405) : Tij, fille d'un cheikh (*heqa*) du Zahi, nommé Iouia, et d'une dame Touia ; elle reçoit, elle aussi, le rang de *reine* ; toujours figurée sur les monuments à côté du Pharaon ; les Lettres attestent qu'elle joue un grand rôle dans la politique égyptienne, et lui prodiguent les marques de respect. Cette Asiatique du Zahi (cananéenne, ou mitannienne ?) fut la mère d'Aménophis IV, le réformateur monothéiste (sous le nom d'Ikhounaton). Dans celui-ci se trouve bien dilué, par l'ascendance maternelle et grand'maternelle, le sang divin, le sang solaire, jusqu'ici conservé pieusement dans son intégrité par les unions endogames des Pharaons avec des sœurs-épouses[101]. Le type physique d'Aménophis III, d'Aménophis IV et de Tij porte d'ailleurs des caractères nettement aryens.

3° Aménophis III épouse aussi des princesses mitanniennes : « En l'an 10 du règne d'Aménophis III et de la reine Tij vivante, on amena des merveilles à Sa Majesté, à savoir : la fille du Grand du Naharina, Satirna, (nommée) Kilougepa, à la tête de 317 femmes de sa maison »[102]. La Lettre 29 expose que Nimmouria avait demandé, par six fois, la fille de Shoutarna, et que cette princesse (ici nommée Kiloukhepa) lui fut envoyée avec de grands cadeaux. Dès lors, Doushratta, roi du Mitanni, appelle Aménophis III son frère, au sens réel ; dans les préambules de ses lettres, ses compliments s'adressent aussi bien à la reine Tij qu'à sa sœur qui est épouse royale, mais non reine.

Vers la fin de son règne, peut-être Kiloukhepa étant morte, Aménophis III demande à Doushratta la propre fille de celui-ci, la princesse Tadoukhepa. La Lettre 29 rapporte qu'un ambassadeur, Mane, vint dire, de la part de Pharaon : « Envoie-moi ta fille pour femme, comme reine d'Égypte (*baalit Misri*). » Doushratta consentit de suite, et envoya un ambassadeur, Gilia, pour négocier l'importante question des

101. Sous la XVIIIe dyn., les Pharaons envoient, pour faire part de leurs mariages, constructions, chasses, etc., des scarabées ; celui du mariage avec Tij a été tiré à nombreux exemplaires ; on y mentionne le père Iouia et la mère Touia de la reine. Une coupe porte le nom de « Iouia cheikh du Zahi » (P. S. B. A., XXXV, p. 63) ; on a contesté, à tort, l'authenticité du texte. Ed. Meyer, *Gesch.*, p. 323, n. 1, dénie toute origine asiatique à la reine Tij et à ses parents, surtout d'après l'aspect des momies de ces derniers. Elliot Smith, anthropologue qui a fait une étude spéciale des momies royales, attribue cependant à Iouia un type syrien. Pour l'iconographie de Tij et de ses parents : Steindorff, *Blütezeit*, p. 157 et pl. ; buste de la reine, p. 47 et 51 ; tête d'Aménophis III, abb. 127 ; p. 42, comparer ces types « aryens » avec les types « égyptiens » des reines Aâhmes (p. 15), Isis (p. 18), Hatshepsout (p. 23), et des rois Thoutmès I, II, III et IV (p. 19, 22, 27, 41), Aménophis II (p. 37).

102. Scarabée de Kilougepa (Geloukhepa en akkadien) : *A. Z.*, XVIII, p. 82.

cadeaux réciproques : la dot de Tadoukhepa comprend une profusion de bijoux, vêtements, meubles, chars et chevaux (22). Fait plus intéressant : Tadoukhepa amenait à son futur mari une statue d'Ishtar « pour le rasséréner ». En effet, le roi vieilli et malade demandait un miracle à une « statue guérisseuse » ; déjà Ishtar de Ninive n'était-elle pas venue, au temps de Shoutarna, en Égypte, où on l'avait fort honorée ? En l'occurrence présente, la déesse disait : « Vers l'Égypte, le pays que j'aime, je veux aller » (23). Ces lettres parvinrent à Thèbes en l'an 36 d'Aménophis III ; le roi mourut la même année.

On ne sait si Tadoukhepa fut épousée par le vieux roi malade ; mais elle devint la femme du fils et successeur, le jeune Aménophis IV. C'est à celui-ci que Doushratta fait l'énumération rétrospective des mariages étrangers, depuis Thoutmès IV : « Lorsque mon frère Nimmouria succomba, j'ai pleuré chaque jour... Mais que nous nous aimions encore, cela est dans nos cœurs... Et voici que Naphouria (transcription du nom de couronnement d'Aménophis IV), le grand fils de Nimmouria et de Tij, son épouse, m'écrit : « Je vais exercer la royauté ». Je lui dis alors : Nimmouria n'est donc pas mort, puisque son grand fils se tient en sa place, et il ne changera rien aux choses d'autrefois (29). » Une nouvelle liste de cadeaux pour la dot de Tadoukhepa, femme d'Aménophis IV, figure au dossier (25). Doushratta adresse dès lors sa correspondance « au roi d'Égypte, à ta mère Tij, à Tadoukhepa, ma fille, ta femme, à tes autres femmes, à tes enfants ». Tadoukhepa est traitée en reine d'Égypte, et non comme une « des autres femmes royales ». C'est vraisemblablement elle que les Égyptiens représentent aux côtés d'Aménophis IV, de même taille que lui, son égale et inspiratrice (rôle déjà tenu par Tij auprès d'Aménophis III) sous le nom de « grande femme royale, *Nefertiti* » ; un buste admirable fait revivre jusqu'à nous sa délicate beauté d'un type tout aryen[103].

Les mêmes traits nous apparaissent dans les figures juvéniles des plus notables héritiers d'Aménophis IV et de Nefertiti : le roi Toutânkhaton et son épouse Ankhesenaton[104] ; mais, faute de textes, nous ne connaissons pas la filiation exacte de ce dernier couple royal égyptien, à la fin de l'entente mitannienne.

103. L'iconographie de la reine est très remarquable : magnifique buste en calcaire peint (à Berlin, Steindorff, *l. c.*, abb. 1), couvercles de canopes, en forme de têtes (*ibid.*, p. 172), bas-reliefs (p. 175). Le type aryen de Nefertiti est significatif, comme celui d'Aménophis IV.

104. Formes « atoniennes » des noms Toutânkhamon et Ankhesenamon. Le type aryen de ce jeune couple apparaît sur toutes leurs effigies (Steindorff, *l. c.*, p. 201).

L'ÉGYPTE PROTECTRICE DU MITANNI

A lire les lettres du roi Doushratta, il semblerait que les rapports entre Pharaon et lui soient d'égalité complète. « Tes pères — écrit-il à Aménophis III — avaient entretenu leur amitié au plus haut point avec mes pères; tu l'as encore renforcée, avec mon père et avec moi-même; tu l'as rendue dix fois plus grande. Puisse Teshoub, mon Seigneur, et Amon (ton Dieu) la proclamer pour toujours, telle qu'elle existe maintenant » (19). Le même roi parlait en termes analogues à Aménophis IV (*supra*, p. 505). Où l'amitié se tendait un peu, c'est après des demandes d'or et de cadeaux, trop souvent réitérées par le Mitannien (28); alors Doushratta redoublait de zèle : « Reprenons l'amitié de nos pères, interroge ta mère, elle t'apprendra que ton père entretenait amitié (avec moi)... » L'attitude de Pharaon était celle d'un bienfaiteur bénévole, quoique désabusé; il garde les distances, ne consent jamais qu'une princesse d'Égypte devienne l'épouse d'un Mitannien, le « sang solaire » ne pouvant se mêler au sang étranger. En revanche, il aide et protège son allié. Au temps de Shoutarna (vers 1400), les rapports avec les Hittites sont hostiles, le royaume de Khatti, depuis le pays de Kizwadna jusqu'au pays d'Arzawa, c'est-à-dire du Pont-Euxin à la côte de Cilicie, est, en effet, encerclé par les Mitanniens. Pour reprendre pied à Alep et en pays khourrite qui gardaient leur autonomie avec des rois distincts, mais apparentés à la dynastie mitannienne[105], les rois hittites suscitent des intrigues et des compétitions entre parents. Après la mort de Shoutarna, son fils Artashoumara ne fit que passer sur le trône, car un prince Toukhi, soutenu par les Hittites[106], l'assassina et se fit donner la régence pendant la minorité de Doushratta, frère de la victime. Selon la Lettre 17, où Doushratta raconte les faits du passé à Aménophis III, ce Toukhi avait rompu avec les Égyptiens.

L'ÉGYPTE SOUTIENT LE MITANNI CONTRE LES HITTITES

Vers 1380, Doushratta qui reprend le pouvoir et « met à mort les assassins de son frère », renoue les liens d'alliance avec Aménophis III (qui avait épousé sa sœur Kiloukhepa en 1395) et le Pharaon lui envoie des secours contre les Hittites. Doushratta rappelle à son beau-frère « ce que celui-ci a (fait contre) le pays de Khatti tout entier. Lorsque les ennemis

105. Hrozny, *Archiv. orient.*, I, p. 91 et suiv.
106. D'après les préambules des traités ultérieurs entre Shoubbiloulіouma et Mattiwaza.

marchèrent contre mon pays, Teshoub, mon Seigneur, les mit dans ma main, et je les battis; aucun ne put retourner dans son pays. Voici, je t'ai envoyé un char, deux chevaux, un guerrier (*amelou*), une jeune fille, pris dans le butin provenant du pays de Khatti »[107]. Dans cette affaire, Doushratta et son allié, le Pharaon, avaient pour adversaire le fameux roi hittite Shoubbiloulіouma (1380-1346), alors à ses débuts, qui allait lutter opiniâtrement pour ruiner le royaume de Mitanni et démembrer l'Empire égyptien en Asie.

RAPPORTS DE L'ÉGYPTE ET DE L'ASSYRIE

Sous le règne d'Artatâma (contemporain de Thoutmès IV), l'Assyrie était encore vassale du Mitanni; on a retrouvé des stèles de fonctionnaires qui dirigeaient l'administration de Ninive et d'Assour pour le roi du Khanigalbat (Mitanni)[108]; c'est le temps où les Mitanniens envoient en Égypte, pour la première fois, la statue d'Ishtar capturée à Ninive. Il semble que les intrigues hittites contre les Mitanniens engagèrent le roi d'Assour, Eribaadad I, à s'allier avec Bournabouriash II, roi de Kardouniash; celui-ci coopérait à la délivrance de l'Assyrie avec d'autant plus d'ardeur qu'il aspirait à ramener Assour et Ninive sous l'antique suzeraineté de Babylone. Mais Eribaadad, chef d'Assour, entendait rester maître de ses destinées, et c'est lui, le premier, qui remplace l'humble appellation sacerdotale « ishakkou d'Assour », par le titre de « roi (*sharrou*) du pays d'Assour »[109]. Son fils et successeur, Assourouballit I (1380-1341), contemporain de Doushratta et de Shoubbiloulіouma, non seulement réussit à libérer complètement l'Assyrie du joug mitannien, mais il conjugue ses efforts avec ceux du Hittite, Shoubbiloulіouma, pour aider à la ruine du royaume de Khanigalbat. On comprend que l'attitude des Pharaons envers l'Assyrie ait varié selon les oscillations de l'équilibre asiatique. Il existe deux lettres d'Assourouballit à Aménophis IV. La première (15) relate un échange de cadeaux, la deuxième (16) où l'Assyrien s'intitule « le grand roi, ton frère », prétend à des égards et se réclame d'une politique indépendante. Le sharrou d'Assour rappelle le temps où son grand-père, Assournadinakhe, prédécesseur d'Eribaadad, envoya des présents à Aménophis III, duquel il reçut 20 talents d'or. Sous Eribaadad (?), c'est le « roi de Khanigalbat » (son suzerain, Doushratta) qui envoya des présents au même Pharaon et en reçut 20 talents d'or. « Mais, je suis (plus digne d'en recevoir ?) que le roi de Khanigalbat, et

107. Lettre 17.
108. Ed. Meyer, *Gesch.*, p. 134; *Reallexikon*, p. 251.
109. *Reallexikon*, p. 252.

cependant tu ne m'as envoyé que peu d'or... Si une bonne amitié est ton but, envoie beaucoup d'or. »

Par la suite, les victoires de Shoubbiloulioum a faciliteront l'émancipation d'Assour vis-à-vis du Mitanni. Assourouballit sera tantôt l'allié du Hittite, tantôt son rival, pour ne manquer aucun profit.

RAPPORTS DE L'ÉGYPTE AVEC KARDOUNIASH

Parmi les vieilles puissances asiatiques, celle qui gardait le plus de prestige et de prétentions, c'était le royaume de Kardouniash, avec les rois kassites de Babylone. Onze lettres subsistent de leur correspondance avec Aménophis III et IV. Aménophis III écrit deux fois « à Kadashmankharbé, roi de Kardouniash, mon frère » (1415-1390) : le Pharaon a reçu, pour son harem, une sœur du Kassite, et lui réclame encore une de ses filles en mariage, attachant ainsi de l'importance à ces liens du sang; toutefois, ces princesses kassites, à la différence des Mitaniennes, ne sont pas traitées en reines; leur présence au harem est presque un gage de vassalité. Aussi le roi kassite se plaint-il aigrement que l'on dérobe sa sœur à la vue des messagers qu'il envoie à la cour d'Égypte : que fait donc Pharaon des princesses qu'on lui envoie? « La femme qu'on m'a montrée, c'est la fille de quelque mendiant, ou d'un Barbare, ou d'un Khanigalbatéen, ou une du pays d'Ougarit... » Le Pharaon proteste : « Celle qu'Amon a faite une sœur de notre grande femme royale... ce serait une esclave, en Égypte?... (Si tes messagers ne l'ont pas vue), c'est que tu n'as envoyé personne qui connaisse ta sœur, mais des gens de rien, un ânier... ». Les vrais griefs de Kadashmankharbé sont autres : Aménophis III n'envoie pas assez d'or; d'autre part, il lui a refusé la réciprocité, c'est-à-dire une de ses filles royales comme épouse, disant que, « de toute antiquité, jamais une fille de roi d'Égypte n'a été donnée à personne ». A défaut, le Kassite se contenterait d'une belle femme quelconque, comme il y en a tant au harem de Pharaon; celui-ci n'a pas daigné comprendre. Alors : « Ne cherches-tu donc plus confraternité et bonne amitié, par moyen de mariage? Pourquoi mon frère ne m'a-t-il pas envoyé une seule femme?... Et, en ce qui concerne l'or, tu dois en envoyer, tant qu'il y en a, beaucoup... Si tu me l'envoies, je te donnerai ma fille... il faut 3.000 talents d'or » (4).

Bournabouriash II (1376-51), qui correspond avec Aménophis IV, se montre encore plus cupide. Après avoir rappelé qu'Aménophis III avait comblé d'or son père Kourigalzou II, il insiste : « Entre rois il y a fraternité, bonne amitié, société d'alliance, quand lourdes sont les pierres précieuses, lourd l'argent, lourd l'or » (11).

RAPPORTS AVEC ARZAWA ET ALASYA

Des souverains de second plan, comme ceux de Cilicie (Arzawa) et de Chypre, jouent un rôle utile, par leur situation géographique. Aménophis III écrit au roi d'Arzawa pour que celui-ci « envoie sa fille comme femme à Mon Soleil » (31). Labbayash répond en langue khourrite (32) pour assurer qu'il est disposé à « contracter une parenté par le sang » avec ce Pharaon[110].

Avec Alasya, il y a surtout des rapports commerciaux, fréquents d'après le nombre des lettres (33 à 40) : Chypre expédie du cuivre par quantités considérables, et semble avoir des commandes régulières. Des gens d'Alasya sont établis en Égypte; si l'un d'eux y meurt, ses biens sont liquidés et renvoyés à sa famille par les messagers de Pharaon (35). Parfois Pharaon se plaint que les pirates Loukou rançonnent les villes du Delta, avec la complicité d'Alasya; le roi se disculpe avec énergie et rappelle les rapports traditionnels qui ont lié ses pères et ceux d'Aménophis III (38); au nom de cette amitié, il met en garde le Pharaon contre la duplicité des rois de Khatti et de Sengar : « Avec eux, ne fais pas d'alliance! » (35).

RAPPORTS AVEC LES HITTITES

Deux lettres sont adressées par « Shoubbilouliouma, le grand roi, roi du pays khatti à Houria (*sic*), roi d'Égypte, mon frère »; il rappelle l'échange de messagers et de cadeaux qui existait au temps de leurs pères réciproques : « Pourquoi, mon frère, as-tu refusé de continuer les envois que ton père a exécutés pendant sa durée de vie? Aujourd'hui, mon frère, tu es monté sur le trône (c'est donc Aménophis IV, à son avènement, en 1370)... soyons bons amis. » En attendant des statues d'or promises par le père de Houria, le roi hittite envoie des objets en argent (41).

Nous verrons (*infra*, p. 533) qu'à ce moment Shoubbilouliouma attaquait à fond le Mitanni et Canaan; la réserve d'Aménophis IV était donc explicable.

SUCCÈS DE LA DIPLOMATIE PHARAONIQUE

L'Ancien Orient a donc connu et développé à l'extrême les problèmes, les ressources et les artifices de la diplomatie internationale. Les Hittites autant que les Mitanniens et les gens de Kardouniash rivalisaient de subtilité en ourdissant leurs intrigues autour de Thèbes, ou d'El-Amarna. Ces villes étaient les capitales de la politique orientale; Pharaon y tenait en ses mains les fils, solides ou

110. Le prof. Hrozny a reconnu dans le dialecte d'Arzawa la langue khourrite, survivance de l'ancien royaume des Khourrites englobé dans le Mitanni. Doushratta utilise lui-même cette langue dans une lettre à Aménophis III (24), qu'on croyait écrite en dialecte « mitannien ».

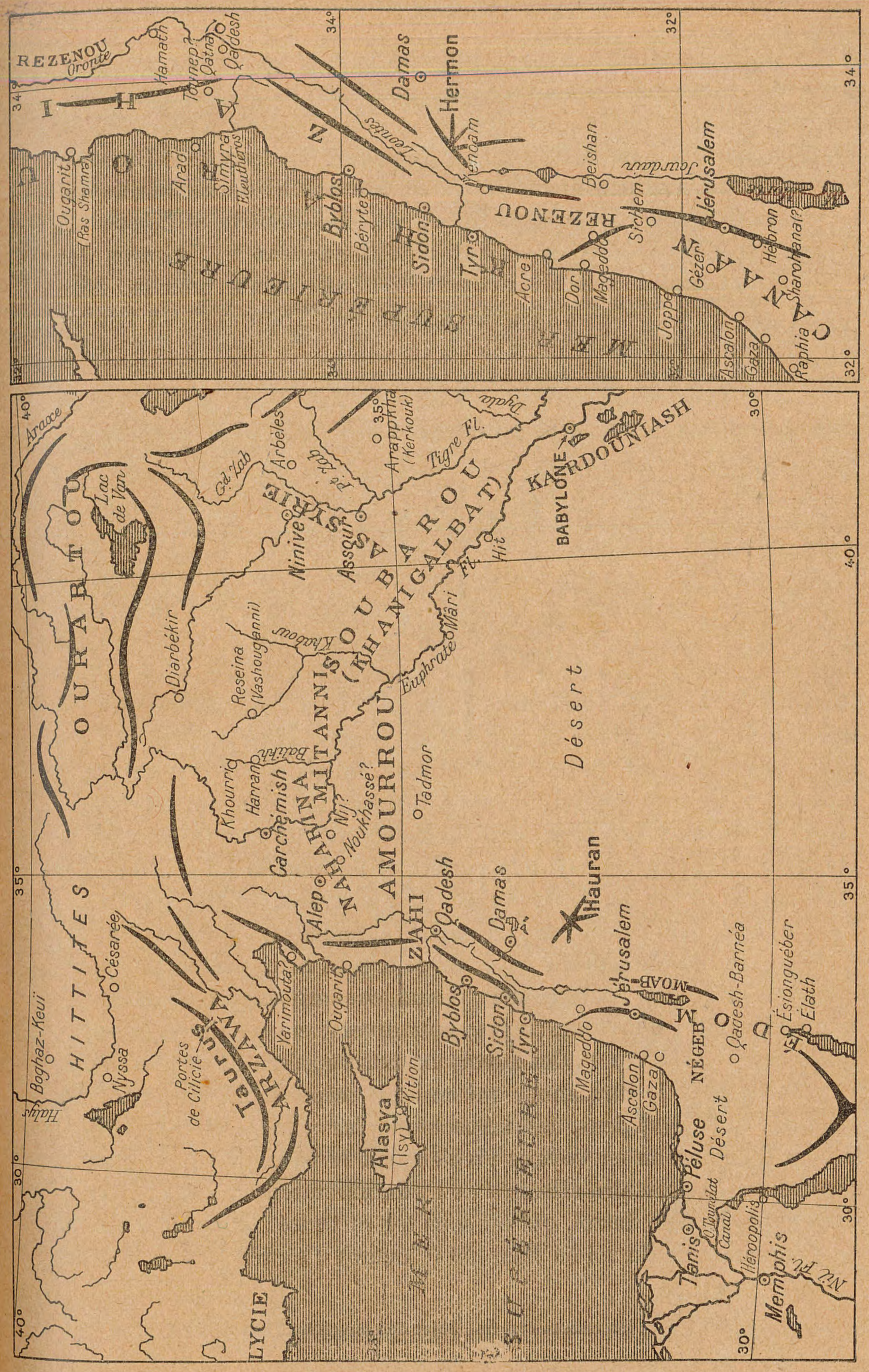
ténus, qui mouvaient à distance les chefs, les armées, les caravanes. Par le zèle et l'habileté de leurs scribes et de leurs ambassadeurs, les Aménophis avaient soudé, autour des provinces occupées en Asie, une chaîne de pays alliés ou neutres, qui, pendant un siècle, continrent les agressions des migrateurs, ou l'attaque des armées ennemies. De cette « paix égyptienne », la civilisation orientale tira grand profit.

ADMINISTRATION DES PROVINCES ÉGYPTIENNES D'ASIE

Depuis l'entente avec le Mitanni, aucun texte n'a été retrouvé qui fixe le tracé de la frontière septentrionale des provinces occupées par les Égyptiens. Bien que les Pharaons se vantent d'avoir leur stèle-frontière sur la rive droite de l'Euphrate, les guerres entre Mitanniens et Hittites nous montrent la région Carchémish-Alep tantôt aux mains des Hittites, tantôt aux mains des Mitanniens. Sans doute la puissance d'Aménophis III s'arrêtait-elle à une ligne idéale, d'Alexandrette jusqu'au sud du grand circuit de l'Euphrate. En principe, tous les pays, depuis cette ligne jusqu'à l'isthme, que les Égyptiens appelaient Zahi, Kharou, Rezenou, et que les Sémites dénommaient Amourrou et Canaan, étaient considérés comme propriété personnelle de Pharaon : « Canaan est ta terre; les gens t'appartiennent comme tes chiens », dit le roi kassite à Pharaon (8).

La suzeraineté égyptienne s'y montre libérale[111], et n'impose pas aux pays des cadres administratifs nouveaux. Chaque région garde, avec son nom originel, ses divisions anciennes dont la caractéristique est un extrême morcellement. Les Sédentaires se groupent par villes, non par États, ou provinces. Chaque ville, généralement fortifiée, forme avec sa banlieue une petite principauté indépendante des voisines. L'autorité y est exercée le plus souvent par un *amelou* (homme de condition) qui porte le titre de *rabisou* (en cananéen), ou *khazanou* (en babylonien); suivant l'importance de la ville, c'est un cheikh, prince, ou roitelet, — le *melek* des Sémites, l'*our* (Grand) des Égyptiens. Il arrive qu'au lieu de chef il y ait un Conseil des notables, tel que les « Enfants de la ville de Tounep », les « gens de la ville d'Ougarit », ou d'Arad, petites républiques où l'autorité est collective. Soit en Zahi, en Canaan, ou dans la région de Jérusalem, cet émiettement de l'autorité paraît avantageux à Pharaon qui le maintient partout. Chefs

111. Sur l'organisation de l'Empire égyptien d'Asie, voir Ed. Meyer, *Gesch.*, p. 134-146, et pour les villes de Palestine et Syrie, p. 83-103; les mœurs politiques et sociales de l'époque d'El-Amarna sont bien décrites par Cook, *Cambr. H.*, II, p. 296 et suiv.



Carte 9. — Provinces égyptiennes d'Asie et pays limitrophes.

ou Conseils correspondent sans intermédiaire avec lui. La majeure partie des Lettres est constituée par cette correspondance de petites gens avec les Aménophis. Par contre, et ceci accentue la diversité de condition parmi les sujets de Pharaon, le pays d'Amourrou, de Damas à Simyra, forme une principauté étendue, aux mains d'une famille qui deviendra dynastie royale, celle du prince Abdi-Ashirta et de son fils Azirou. Là où des rois existaient traditionnellement, Pharaon les reconnaissait comme tels et envoyait de l'huile sainte pour les faire sacrer (51). Nous avons vu (*supra*, p. 495) que Thoutmès III laissait aux cités leurs princes et faisait élever les enfants de ceux-ci en Égypte, jusqu'au jour où ils succédaient à leurs pères.

GARDE DU PAYS ET TRIBUTS ANNUELS

Le khazanou, quand il écrit à Pharaon, s'exprime avec la plus humble servilité : « Au roi, mon Seigneur, mon Dieu, mon Soleil, il est dit ceci : moi, khazanou de la ville N., ton serviteur.... je me roule sept fois dans la poussière autour de mon roi, Soleil du ciel, Je suis le serviteur du roi, le chien de sa maison; je garde le pays de N. pour le roi, mon maître... Le pays est en paix, les ordres du roi sont obéis, les tributs partent régulièrement. » Ses tâches essentielles sont ainsi définies : 1° maintenir la paix avec les forces locales, sans que l'Égypte y contribue autrement que par l'envoi d'instructeurs; ainsi Mageddo reçoit 2 archers du roi; Byblos 4 avec 20 chars; Tyr 20; ces Égyptiens encadrent, dirigent les recrues indigènes; 2° rassembler et expédier en Égypte, par navires ou caravanes, le tribut annuel prélevé sur les villes et les campagnes, et dont l'énumération, aux Annales de Thoutmès III, fera connaître la variété et l'importance : « Tribut des chefs du Rezenou, en cette année 34 : chevaux, chars, recouverts d'argent et d'or, et peints; esclaves mâles et femelles; or; vases d'argent et de cuivre des ateliers du pays; or et argent bruts; minerais; vases en pierres précieuses; cuivre natif; peaux, couleurs, myrrhe, malachite; bœufs et veaux; taureaux, singes; bois divers; encens, huile douce et huile verte, vins, etc. »[112]. Ces envois annuels représentaient une charge fort lourde pour le khazanou, qui en était responsable. En outre, les fonctionnaires égyptiens, les inspecteurs, les armées en expédition, la cour du Pharaon en voyage vivaient sur le pays. Voici, en pareille occurrence, la circulaire adressée aux administrateurs locaux : « Attention! garde la ville du roi, qui est sous ton autorité... Pharaon t'envoie N..., commissaire du roi en Kinakki (Canaan). Ce qu'il te dira, écoute-

112. *A. R.*, II, § 491; les tributs étaient l'objet de conventions écrites : § 483.

le très bien, afin que le roi ne te trouve pas en faute... Attention! ne sois pas oublieux! Prépare pour la troupe du roi de la nourriture en grande quantité, du vin, et toutes choses... Sache que le roi se porte comme le soleil des cieux, et que ses troupes et ses chars nombreux sont en très bon état »[113].

CONTRÔLE ÉGYPTIEN

Au point de vue militaire, quelques forteresses de première importance avaient des garnisons égyptiennes (*supra*, p. 495). Au point de vue administratif, les bureaux de Thèbes ou d'El-Amarna recevaient les rapports des khazanou; aucune difficulté, même locale, ne se règle sans l'assentiment de Pharaon. Celui-ci envoie des « messagers royaux » en tournée d'inspection, pour tout voir et tout rapporter, tel cet Amonemheb, « la bouche du roi, les yeux de l'Horus, les oreilles du roi du Nord, celui qui suit les jambes du roi sur l'eau, la terre, en tout pays étranger ». Des chefs de service, à compétence étendue, reçoivent leurs observations, tel ce Thouti, « directeur de tous les pays étrangers et des îles du milieu de la mer », ou ce Setamon, « administrateur de l'Asie, qui connaît les directions à donner aux pays des Fenkhou et qui reçoit les tributs » des pays du Nord[114]. Pour négocier mariages, conventions militaires ou commerciales, Doudou, Mané, Khani se rendent à Vashouganni, à Khatti, à Babylone ou Assour. Sous Aménophis IV, un Sémite, Jankhamou, dirige un grand centre administratif à Yarimouta, que l'on a cru être un port du Delta occidental, mais que nous devons localiser plutôt vers Alexandrette. Parmi les cités, Qatna sur l'Oronte, Tounep dans le Zahi, Simyra, port où le directeur égyptien (68) centralisait les navires porteurs des tributs, Byblos « la fidèle, une autre Memphis (139) », revendiquent un rôle dirigeant, que justifie leur loyalisme auprès de Pharaon.

AVANTAGES DU PROTECTORAT ÉGYPTIEN

Ce régime tolérant et libéral qui laisse aux indigènes la garde et l'administration du pays, sous le contrôle d'inspecteurs égyptiens à vastes pouvoirs, cette occupation militaire réduite au minimum, nous l'appellerions un Protectorat. La modération intelligente des Pharaons, en assurant à leurs provinces d'Asie l'ordre et la sécurité, stimula aussi la prospérité économique, en des temps fort troublés, où la rumeur de migrations turbulentes ne cessait de grandir à l'horizon.

113. Tablette du Louvre, publiée par Thureau-Dangin, ap. *Recueil Champollion* (1922).
114. Thouti, au Louvre : *Urk.*, IV, p. 899; Setamon : *R. T.*, XXII, p. 107.

L'Égypte tire un immense profit de cette politique avisée : un grand courant d'échanges matériels et artistiques circule entre Babylone, Assour, Carchémish, Byblos, Chypre, Cnossos et se dirige vers le Delta qui le renvoie multiplié. Sur les murs des temples et des tombeaux thébains, nous voyons défiler les tributaires : « Voici le Grand de Tounep, le Grand de Qadesh, le Grand Khéta, le Grand de Kefti apportant sur leur dos toutes les richesses de leurs terres, pour recevoir de Pharaon les souffles de vie... »[115]. Ces apports (*inou*), au début contributions de guerre, deviennent, par la suite, élément du commerce mondial et provoquent la réciprocité de cadeaux fastueux, tirés des trésors du Pharaon, inépuisables, puisqu'ils sont alimentés par « la terre entière ». Pour la première fois dans l'histoire, les pays du Proche Orient ressentent les bienfaits d'une politique d'entente. Ils confient implicitement la direction du monde oriental à l'Égypte dont ils admettent, au moins pour un temps, la supériorité de puissance et de civilisation.

LE CONSENSUS INTERNATIONAL

Les alliances par le sang ont créé une réelle *fraternité* entre les Pharaons et les grands potentats de l'Orient. La plupart des lettres débutent par des attestations de ce genre : « A Nimmouria, roi d'Égypte, mon frère, a parlé ainsi Doushratta, roi de Mitanni, ton frère : Pour moi, cela va bien. Puisses-tu aller bien ! Que Giloukhepa ma sœur soit bien ! A ta maison, à tes femmes, à tes enfants, à tes grands, à tes guerriers d'élite, à tes chevaux, à tes chars, et tout ce qui est dans ton pays, je souhaite au plus haut point que tout aille bien » (17).

Entre ministres des divers pays s'établissent des relations cordiales : tel *rabisou* d'Alasya écrit à son collègue d'Égypte en l'appelant « mon frère », pour régler des conflits dans un esprit amical (40). Des formules telles que « n'avoir qu'une pensée, n'avoir plus qu'un seul cœur » entrent dans les relations internationales.

Les intérêts économiques des divers peuples entretiennent une solidarité encore plus efficace. L'Égypte, riche par ses propres ressources en blé, en or, en produits manufacturés, et qui amasse et écoule vers l'Orient les produits de l'Afrique centrale, voit encore affluer, par les tributs de l'Asie, métaux bruts et ouvrés, tissus, objets de luxe, matières précieuses de toute industrie. Tous les correspondants reconnaissent cette richesse comme due à l'éminente position du Pharaon, mais lui font un devoir de se porter à l'aide des nations moins favorisées.

---

115. *A. Z.*, LXIII, p. 40-41. Cf. *supra*, p. 353.

Par la possession de cet or rouge, Pharaon devient, en quelque sorte, le banquier de l'Empire ; Aryens et Sémites en réclament la circulation et la répartition, par cupidité, certes, mais aussi au nom de l'intérêt général bien compris (19, 9). Aussi demandent-ils à l'Égypte l'envoi de minerais bruts et de matières premières qu'ils transformeront en œuvres d'art ou objets manufacturés (4), pour les lancer sur le marché mondial, ou pour les réexpédier en Égypte, moyennant commission[116]. Même sur le plan politique, tout bon office est taxé à sa valeur en métal précieux : nous entendons Bournabouriash et Doushratta se récrier sur la qualité des cadeaux, ou de la marchandise, quand Pharaon leur a fourni de l'or de titre inférieur, des statues dites d'or, qui n'étaient, selon l'usage égyptien, qu'en bois revêtu d'or, ou du plomb employé au lieu d'argent[117].

A la liaison des intérêts matériels contribue le *consensus spirituel* qui, à cette époque, est avant tout religieux. N'est-il pas remarquable que la conquête égyptienne n'ait soulevé aucun conflit de religion ? La paix de l'Orient signifie que les dieux des divers peuples ont déposé les armes et souscrit les traités : cela est dit en propres termes aux traités intégralement conservés, par exemple entre Ramsès II et Khattousil III, vers 1278 (*infra*, p. 557). Dès la XVIIIe dynastie, Amon a des temples en Syrie et Canaan ; Hathor et Osiris règnent à Byblos ; Seth-Soutekhou se confond avec Baal des Syriens et Teshoub des Mitanniens. Sur des stèles égyptiennes, des dieux de Syrie et du Mitanni, Reschef, Anat, Qadesh, Ishtar sont figurés à la mode asiatique, debout sur des lions, assis sur un cheval[118]. Aménophis III, malade, fait venir à Thèbes la statue d'Ishtar-guérisseuse ; en retour, les Pharaons envoient des images miraculeuses, un Râ, un Amon, un Khonsou-des-Pays-étrangers[118bis].

UN CULTE D'EMPIRE : LE SOLEIL ET PHARAON

Les chefs d'États qui avaient réalisé l'union des familles royales et des intérêts économiques ne devaient pas moins comprendre l'opportunité de l'union religieuse et acquiescer à un culte d'Empire qui, sans porter tort aux diverses divinités nationales, consacrerait l'harmonie spirituelle des peuples. Or, en Orient, il existe un symbole général de justice et de paix, une loi suprême de l'ordre ; celui

---

116. *A. R.*, II, § 773. Voir les documents, sur les types ethniques des porteurs de tributs de l'Asie et de l'Égée, réunis par W. Max Müller, *Egyptian Researches*, I, et *Asien und Europa*.
117. *Journal asiatique*, 1890, II, p. 428 ; *Au Temps des Pharaons*, p. 83.
118. Maspero, *H.*, II, p. 159, 576 ; W. M. Müller, *Asien*, p. 316.
118 *bis*. Maspero, *Contes*, p. 115-122.

qui les incarne, c'est le roi de la nature, le Soleil : Shamash dicte son code à Hammourabi; Râ inspire la justice de Pharaon. Donc Shamash devient, comme Râ, le père de Pharaon (147). Les Asiatiques admettent, tout autant que les Égyptiens, la « naissance solaire » du souverain, le caractère solaire du protocole, des couronnes, des attributs royaux[119]; le disque solaire dominait tout le décor de la vie royale en Égypte, et cela était non seulement compris en Asie, mais imité dans la décoration des palais royaux, même chez les Hittites. Aussi les étrangers appellent-ils Pharaon « notre Shamash », « le Soleil des pays », « notre Soleil » (55, 102, 108, 141, 147); dans sa réponse, il arrive que Pharaon, parlant de soi, dise : « mon Soleil ». Dès lors les rois babyloniens, mitanniens, hittites, pour ne pas paraître moins glorieux, se font-ils donner du Soleil par leurs sujets; Shoubbilouliouma se désigne lui-même par le mot « Soleil ». Doushratta, pour exprimer quel lien mystique cette filiation solaire a créée entre Pharaon et lui-même, écrit à Aménophis III : « De même que les hommes aiment le Soleil, puissent les dieux nous conduire (à ce même culte); ainsi nous nous aimerons aussi éternellement » (20). Qu'est-ce à dire sinon que, par ce culte de l'astre, seigneur du monde, du Soleil, dieu d'Empire, les souverains égyptiens et asiatiques sont confondus, aux yeux de leurs divers peuples, dans une commune et sublime parenté ? Cette adoration d'un dieu universel, créateur des royaumes, inspirateur des lois et de la paix mondiale, servait tous les desseins du roi d'Égypte qui s'en montra le zélé promoteur. Le protocole égyptien démontre, par formules et tableaux gravés dans les temples, que Pharaon est fils de Râ; à l'heure de la mort « il vole vers le ciel et se joint au disque (Aton), se résorbant dans celui dont il est sorti »[120]. Le culte du Soleil se confond donc avec le culte du Pharaon, et cela se vérifie dans les temples, aussi bien en Égypte que dans les provinces extérieures de l'Empire. Nous avons signalé que le roi régnant est dieu, aux côtés d'Amon-Râ et de Doudoun, en Nubie et à Koush (*supra*, p. 484); en Canaan, la citadelle de Beishan possède un temple où Thoutmès III et Aménophis III reçoivent le culte; à Tounep, Qatna, Byblos, les gens du Kharou et du Zahi adorent les dieux de l'Égypte et le Soleil de Pharaon (55, 59, etc.).

Pour montrer l'importance primordiale que les Aménophis attachaient à ce culte solaire et royal qui présidait au gouvernement de l'Empire, il nous faut revenir sur quelques épisodes de l'histoire intérieure d'Égypte.

---

119. A. Moret, *Du caractère relig. de la royauté pharaonique*, p. 89-96; *A. R.*, II, § 226-230.
120. *Urk.*, IV, p. 54 et 896; *A. R.*, II, § 46 et 592.

IV. — Antagonisme entre les Pharaons et les prêtres d'Amon : la crise d'El-Amarna

AMON-RÂ, ROI DES DIEUX ET DU MONDE

La réussite d'un Empire égyptien avait exalté la puissance d'Amon-Râ de Thèbes au moins autant que celle des Pharaons. Conquérir Napata ou Carchémish, c'était « élargir les frontières de Thèbes »; les 16 campagnes de Thoutmès III, c'étaient les « victoires d'Amon » dont il avait confié, par décret, la réalisation à ses fils, les Pharaons[121]; l'Égypte était devenue « la maîtresse de tout pays par les faveurs d'Amon »[122]. En remerciement, chaque Pharaon proclamait sa dévotion filiale : « J'ai construit à Amon-Râ des monuments d'éternité; j'ai fait prospérer pour lui l'autel où l'on sacrifie les victimes; j'ai rempli ses greniers de blé, d'orge, sans limite; j'ai multiplié toutes ses fêtes... Aussi Thèbes restera-t-elle éternelle »[123]. En fait, le sanctuaire de Karnak, construit par les Thébains de la XIIe dynastie, avait reçu, depuis Ahmès I, salles hypostyles, cours, pylones, obélisques, chapelles annexes, qui faisaient du sanctuaire primitif un assemblage de constructions magnifiques. Amon-Râ, « roi des dieux » de l'Égypte, n'était-il pas devenu Seigneur de cet Empire dont il avait reculé les frontières « aussi loin que le cercle décrit par le soleil »[124] ?

AMON, DIEU DYNASTIQUE

Le rôle de Râ d'Héliopolis vis-à-vis des Pharaons memphites (*supra*, p. 238), Amon-Râ le remplissait maintenant pour les Pharaons thébains. Le dieu était le vrai père du roi régnant. Aussi les mystères de la procréation du roi par Amon-Râ étaient-ils livrés à la pieuse curiosité des Égyptiens, à Deir el-Bahari[125] comme à Louxor[126]. C'est encore Amon qui couronne l'héritier, comme un père « reconnaît » son fils[127]. Au cours du règne, Amon devient le grand conseiller de l'État; en toute occasion importante de guerre ou de paix, quand il s'agit de résoudre une difficulté, de punir un coupable, de récompenser un bon serviteur, de distinguer la vérité du mensonge, le roi consulte la statue du dieu, soit dans « la solitude du sanctuaire », soit au défilé d'une procession

---

121. *A. R.*, II, § 407, 415, 439, 455, 549.
122. *Ibid.*, § 319.
123. *Ib.*, § 793.
124. *Ib.*, § 73, 319.
125. *Rois et Dieux d'Égypte*, p. 21.
126. *Du Caractère religieux*, p. 48-57 : rites de la théogamie.
127. *Ib.*, p. 58.

publique : la statue répond par une émission vocale, par un hochement de tête, ou tout autre signe conventionnel[128]. Les cas où intervient cet oracle sont de plus en plus fréquents depuis la XVIIIe dynastie : ainsi se révèle l'asservissement progressif du roi vis-à-vis du clergé, non seulement pour la politique générale, mais jusque dans les affaires quotidiennes.

POUVOIRS DU CLERGÉ D'AMON

Sous le règne d'Ahmès I, apparaît à Thèbes la fonction de « Premier prophète (*neter hem tep*) d'Amon ». Jusqu'au règne de Hatshepsout, le roi limite la compétence de ces « grands-prêtres » aux seuls intérêts religieux et administratifs du sacerdoce thébain[129]; néanmoins ils interviennent à titre professionnel, dans les rites politiques de la théogamie, du couronnement et des oracles, qui se jouent à l'intérieur des temples d'Amon. C'est le Premier prophète qui officie, aux lieu et place du roi, pour le culte divin, dans chaque sanctuaire; de même, c'est vraisemblablement la femme du grand-prêtre qui remplace la reine absente, ou les princesses royales, dans le rôle de « femme du dieu » (*neter hemt*), lors de la théogamie, ou d' « adoratrice du dieu » (*neter douat*), qui assiste le roi dans certains rites[130]. Appartiennent encore aux familles sacerdotales les « nourrices » des enfants royaux, dont les fonctions sont fictives quand on joue la Nativité royale, mais réelles dans la nursery (*kept*) du palais[131]. Jusqu'à Thoutmès I, les biens temporels d'Amon sont administrés par un laïque, Ineni; de même la « direction des grands travaux dans les temples du roi », charge d'une importance capitale au temps des Pharaons bâtisseurs, reste séparée du pontificat thébain; mais un affaiblissement passager de l'autorité royale va provoquer l'avidité des prêtres d'Amon.

LE PONTIFICAT MODIFIE LA SUCCESSION DES THOUTMÈS

Témoins de toute naissance royale, les prêtres d'Amon-Râ interviennent pour défendre la *légitimité* après la mort d'Aménophis I (vers 1537). Son fils, Thoutmès I, n'arrive au trône qu'à titre d'époux de la princesse Amasis (héritière de la reine Aâhhetep), car lui-même n'est pas fils de la reine, mais d'une concubine royale[132]. De ce mariage naquirent deux fils, qui moururent jeunes, et une fille, Hatshepsout. Dès que

128. A. Moret, *Un jugement de Dieu au temps de Ramsès II*, ap. *C. R. Acad. I^ons* (1917).
129. G. Lefebvre, *Histoire des grands-prêtres d'Amon*, p. 70.
130. *Ibid.*, p. 36. A Our, des princesses sont « femmes du dieu » (*supra*, p. 376).
131. *Ibid.*, p. 76.
132. Maspero, *H.*, II, p. 104, 235. L'avènement exceptionnel de Thoutmès I fut annoncé par une circulaire : *A. R.*, II, § 55-60.

celle-ci fut adolescente, Thoutmès I fut invité à lui céder le trône, car elle était par sa mère héritière légitime, droit que son père ne possédait pas. C'est devant Amon, son clergé, et la cour, que Thoutmès I transmit les couronnes à Hatshepsout[133]; il se résigna à n'être plus qu'un roi honoraire (vers 1508).

Cependant les Tables royales et les contemporains affirment que le successeur de Thoutmès I fut son fils Thoutmès II, né d'une concubine, c'est-à-dire sans droits personnels au trône. Il existait donc, à la cour, un parti, que nous appellerons national, qui réclamait un chef viril, en dépit de la doctrine sur la « légitimité »; mais, pour satisfaire les prêtres d'Amon, Thoutmès II épousa l'héritière Hatshepsout et rentra dans la lignée légitime par son mariage[134]. Pendant le règne commun, très court (1508-1505), la reine paraît écartée du pouvoir; Thoutmès II occupe le trône, Hatshepsout est figurée derrière lui dans les actes de la vie publique. Une fille, Neferourâ, naquit de ce mariage; mais, d'une concubine, Thoutmès II avait déjà un fils, robuste et énergique, qui donnait des espérances au parti national, et qui les tint : ce sera Thoutmès III.

THOUTMÈS III SUBSTITUÉ A THOUTMÈS II

La mésentente du couple royal s'accrut-elle du fait que Hatshepsout n'avait pas eu de fils ? Nous ne savons que ceci : le parti national redoutait l'ingérence des femmes et résolut de remplacer le débile Thoutmès II par son fils, qu'on destinait, jusque-là, à la carrière sacerdotale et qui avait grandi dans le temple d'Amon, où il s'était fait des partisans.

Au cours d'une procession à Karnak, la statue articulée d'Amon-Râ saisit le jeune prince et le couronne : roi « Thoutmès III », en présence de son père[135]; pour légitimer ce bâtard, Hatshepsout l'épouse. Quant aux deux rois déchus, ils continuent de vivre à la cour, attendant un retour de fortune (1505).

Au début, Hatshepsout laisse gouverner Thoutmès III et reste

133. Naville, *Deir el-Bahari*, III, pl. 56-66; *Rois et Dieux d'Égypte*, p. 82; *A. R.*, II, § 215.
134. Les contemporains disent que Thoutmès I et II « passent au ciel », comme s'ils mouraient; les monuments attestent la survie des deux rois, aux côtés de H. et de Th. III.
135. Nous résumons le mémoire de Sethe, *Das Hatschepsut-Problem noch einmal untersucht* (ap. *Abbandl. Alkad. Berlin*, 1932), où l'auteur rectifie sa précédente reconstruction historique : *Die Thronwirren unter den Nachfolgern Kgs. Thutmosis I* (1896), dont Breasted, Lefebvre et nous-même, nous nous étions inspirés pour exposer l'histoire très complexe des successeurs de Thoutmès I. Nous adaptons à l'exposé de Sethe la chronologie d'Ed. Meyer. Par suite de la mutilation des monuments, sur plusieurs points importants, ces « changements de règne » restent encore inexpliqués. C'est sur quoi insiste Edgerton, dans un mémoire paru pendant l'impression de ce chapitre : *The Thutmosid Succession* (1933), ap. : *Publ. of Oriental Institute* (Chicago).

derrière lui, à sa place de « femme royale ». Cinq ans après, la reine, soutenue par le parti légitimiste, usurpe le premier rang.

HATSHEPSOU, ROI D'ÉGYPTE

Un témoin, l'architecte royal Ineni, décrit ce revirement : (après Thoutmès II) « son fils prit sa place sur le trône; mais sa sœur, la femme du dieu, Hatshepsout, faisait les affaires de la Terre entière, d'après ses propres plans. L'Égypte, courbant la tête, travaillait pour elle, l'excellente graine, sortie du dieu (Amon-Râ)... la maîtresse parfaite qui donne les ordres[136]. » A ce moment (1505), la femme disparaît en elle devant le *roi* qu'elle veut être. Dans son nom, elle supprime la désinence féminine : on l'appellera *Hatshepsou*; elle prend les titres royaux, ou masculins; on la figure en statue et bas-reliefs avec le corps et le costume virils; seule sa face, quoique barbue, garde des traits féminins[137]. Dans les tableaux et textes officiels le prince consort, Thoutmès III, ou bien disparaît, ou bien se trouve placé derrière le « roi ».

Le parti légitimiste triomphait dès lors, car Hatshepsou laisse le clergé prendre en main les plus grandes charges de l'État. Le Premier prophète d'Amon devient, d'abord, administrateur des biens temporels d'Amon-Râ; ensuite, directeur des prophètes de tous les dieux du Sud et du Nord, donc souverain pontife de l'Égypte entière; enfin, directeur du Sud, préfet de Thèbes, et vizir. Le parti « légitimiste » comptait d'autres hommes de valeur, et bien pourvus : le chancelier Nehesi, l'architecte Senenmout, et Thouti, chef du Trésor[138]. Telle était la camarilla qui gouvernait l'Égypte, au grand scandale des trois Thoutmès et du parti national[139].

LE TEMPLE DE DEIR EL-BAHARI ET L'EXPÉDITION A POUNT

C'est vers l'an 7 que, par gratitude envers Amon et son clergé, la reine bâtit un temple splendide à Deir el-Bahari, érige des chapelles et des obélisques gigantesques à Karnak, relève les sanctuaires détruits par les Hyksôs (*supra*, p. 473). Jamais, depuis le temps de Zeser (*supra*, p. 223) on n'avait dressé de portiques avec ces colonnes protodoriques (qui anticipent le plus ancien style grec), ni sculpté des bas-reliefs rituels d'une exécution aussi raffinée, sans mièvrerie comme sans emphase. Dans ce style équilibré, sobre, châtié, c'est l'esprit qui a modelé la matière; sous la délicatesse,

136. Breasted, *A new chapter in the life of Th. III*; *A. R.*, II, § 138.
137. D'après Ineni : *A. R.*, II, § 341.
138. Statue de H., découverte par Winlock brisée, mais dont les morceaux se rajustent : la reine en costume royal masculin, sur un corps d'homme, garde une face de jeune femme.
139. Sur ces personnages, cf. *Rois et Dieux d'Égypte*, p. 35.

on perçoit la densité puissante, on distingue une inspiration dogmatique très sûre, celle des prêtres d'Amon, interprétée par l'architecte Senenmout et ses merveilleux praticiens. Pour approvisionner largement les sanctuaires en myrrhe, encens, aromates, bois précieux, or, argent, pierreries, nécessaires au culte et au mobilier rituel, la reine envoie à Pount une expédition qui restera mémorable, grâce aux tableaux de Deir el-Bahari[140]. Cinq navires abordent aux Échelles de l'Encens, sous la direction de Senenmout et Nehesi; les compagnies de débarquement occupent les « deux rives de la Très Verte », qui sont les côtes africaine et arabique de la région des Aromates à la hauteur du pays des Somalis (*supra*, p. 456). Là, sous les palmiers et sous des sycomores dont les feuilles distillent des gouttes de résine (l'encens), se dressent des cabanes sur pilotis, devant lesquelles les Égyptiens déposent leur pacotille d'échange. Voici le cheikh de Pount, Parihou, suivi de sa femme Ati, Vénus hottentote à l'ensellure adipeuse. Ils permettent à Senenmout de déraciner des sycomores à encens qui seront transplantés dans les cours de Deir el-Bahari.

RÉACTION DES THOUTMÈS

L'humiliation des trois Thoutmès ne dura que peu d'années. De l'an 5 à l'an 8, le roi « Hatshepsou » est seul figuré sur les monuments; seul il dédie les temples; là où Thoutmès III apparaît, par exception, c'est toujours derrière son épouse, au second rang. Mais, après l'an 8, de singulières mutilations déshonorent les splendides bas-reliefs des temples : dans une première phase, les figures et noms de Hatshepsou sont détruits; plus tard, ses cartouches sont remplacés par ceux de Thoutmès I, de Thoutmès II, plus rarement de Thoutmès III : faut-il discerner ici à la fois la vengeance collective des trois mâles, et la piété de Thoutmès III pour ses pères ? Cette période critique pour la reine dura peu; la mort désunit ses adversaires : Thoutmès II disparaît vers l'an 9, Thoutmès I, au plus tard, vers l'an 16. La fin du règne commun de Hatshepsout et Thoutmès III semble apaisée par des concessions réciproques : la reine garde titres royaux et place d'honneur, mais Thoutmès III figure derrière elle sur les monuments. Hatshepsout mourut vers l'an 21 (1484); sur son sarcophage elle garde le protocole de *roi*, mais on l'appelle aussi « femme du roi » : cela résume l'équivoque qui suivit la réconciliation avec Thoutmès III[141].

Délivré d'une tutelle odieuse, Thoutmès III, qui avait environ

140. Pour les merveilles architecturales de Deir el-Bahari, cf. les photog. de Steindorff, *Blütezeit*, p. 68-70. Sur Pount, cf. *Rois et Dieux d'Égypte*, p. 36; Maspero, *H.*, II, p. 248-253.
141. Sethe, *l. c.*

trente ans et dont les épreuves avaient trempé le caractère, reprit le pouvoir avec une suprême autorité. Sa vengeance s'exerça, non sur la sépulture de la reine, mais sur les monuments : il acheva de marteler noms et figures, de briser les statues, de démolir certains édifices (sauf Deir el-Bahari, temple funéraire) ou de les masquer par ses propres constructions. Quant au parti « légitimiste », il n'échappa point à une persécution méthodique : on saccagea les tombes de Hâpousenb, de Senenmout et des autres membres de la camarilla.

Les Tables royales ignorent le nom de Hatshepsout, qui compte, en fait, parmi les plus glorieux. Ceci montre la violence des passions politiques, la division des partis à la cour. Dangereux exemple, qui engendrera, moins d'un siècle plus tard, d'autres réactions contre les abus de la classe sacerdotale thébaine.

DÉFIANCE DES ROIS VIS-A-VIS DES PRÊTRES D'AMON

Les victoires de Thoutmès III accrurent prodigieusement le domaine et l'influence d'Amon-Râ (*supra*, p. 500). De ce règne date une formidable menace contre le pouvoir royal, car le butin capturé en Asie et en Nubie, les tributs annuels ne faisaient que passer par le Trésor royal : les guerriers en prélevaient une part, le clergé d'Amon en revendiquait la majeure partie, et consolidait cette richesse d'année en année, par « fondations perpétuelles », sans en rendre jamais rien. De cette situation paradoxale, naissent d'abord la rancune et la méfiance des rois vis-à-vis du clergé, puis un conflit déclaré.

Sous Thoutmès III, le pontife Menkheperrâsenb reste chef du clergé de l'Égypte entière, directeur du Trésor royal et des travaux publics, mais il n'est plus vizir; il en est de même sous ses successeurs, Aménophis II et Thoutmès IV, jusqu'au milieu du règne d'Aménophis III. Par contre, aux dernières années de ce grand « Roi de l'univers » le pontife Phtahmès récupère les charges civiles et politiques : préfet de Thèbes, vizir et directeur des constructions[142]. Or c'était l'époque où, devant le clergé d'Amon, gardien des traditions nationales, promoteur de la revanche contre les Hyksôs, se dressait une famille royale à demi aryenne, alliée par le sang et la politique avec les héritiers des Hyksôs, partageant avec eux le monde oriental.

ATON, RIVAL D'AMON

Dans la religieuse Égypte, la lutte entre un parti et l'adversaire se manifeste toujours sous l'égide d'un dieu.

142. G. Lefebvre, *l. c.*, p. 90-102.

Lorsque Aménophis III et ses successeurs durent se séparer du clergé thébain, au dieu Amon les rois vont opposer une autre puissance spirituelle, liée à la personne du roi, apte à satisfaire les aspirations communes aux Égyptiens et à tous les Étrangers entraînés dans l'orbite du Soleil d'Égypte. Ce dieu sera Aton, personnification du disque solaire. Le retour de la famille royale au patronage du Soleil, sous le nom Aton, est perceptible depuis le règne de Thoutmès IV[143]. C'est à ce moment que les pontifes thébains perdent le vizirat. A la cour, une faction exalte déjà un nouveau culte; les architectes qui bâtissent pour Aménophis III le grand temple d'Amon à Louxor chantent un hymne, dédié pour la forme à Amon, mais qui s'adresse, non au dieu de la politique thébaine, mais au Soleil levant, Harakhti. Celui-ci n'est pas l'entité Râ-Atoum des théologiens, mais l'astre lui-même, le disque rouge, incandescent, qu'on dénomme *Aton*, ou « Aton du jour », dieu non métaphysique, concret, visible et intelligible à tous, Égyptiens et Étrangers : « Salut à toi, beau Râ de chaque jour...; salut à toi, Aton du jour, qui crées les mortels et fais qu'ils vivent..., mère auguste des dieux et des hommes. » De cet « artisan au grand cœur, infatigable pour créer », on réclame des interventions, des actes de sollicitude particulière : « Tu es l'Unique; tu possèdes de nombreux bras; tu diriges tes bras (tes rayons) vers ceux que tu aimes »[144].

Rappelons que les Asiatiques, sujets ou alliés, révéraient en Shamash le soleil du ciel et de la terre, le père de la justice, des lois et des traités. Or le Râ égyptien, père de Maât, la Justice-Vérité, porte, sous ce vocable « Aton » un nom sémitique : *Adon*, qui signifie « seigneur ». L'hymne conclut avec ferveur : « Toute la terre le prie et l'adore, chaque jour qu'Aton se lève. »

Ni les Mitanniens ni les autres Aryens, grands adorateurs du soleil (Shouria), ne pouvaient désapprouver une doctrine déjà commune aux Sémites et aux Égyptiens. Nous avons dit quelle influence la reine Tij, une Syrienne, exerçait sur Aménophis III; or elle se complait comme lui au culte d'Aton; en l'an onze, le roi fait cadeau à la reine d'une villa sur la rive gauche de Thèbes, avec un grand lac : la barque qui promène le couple est placée sous le vocable d' « Aton flamboyant »[145]. Peu après arrive du Mitanni, pour le harem royal[146], la vierge Tadoukhepa

143. Stèle érigée par Thoutmès III entre les pattes du Sphinx : figures ap. Maspero, *H.*, II, p. 295, Steindorff, *l. c.*, p. 39-41; texte : *A. R.*, II, § 812-815. Le roi dut sa couronne au clergé de Râ-Harmakhis = le grand Sphinx.
144. *R. T.*, I, p. 70. Traduction complète : *Le Nil*, p. 369.
145. Scarabée de fondation : *A. R.*, II, § 869, et 876.
146. Lettre d'El-Amarna n° 23.

(*supra*, p. 504), conduisant la statue d'Ishtar : la jeune princesse et la déesse sémitique de la vie et de l'amour ramènent d'Asie des forces neuves pour revivifier Pharaon moribond : quel outrage envers Khonsou-le-guérisseur, propre fils d'Amon[147] !

AMÉNOPHIS IV OPPOSE ATON A AMON

A la mort d'Aménophis III (1370), le fils qu'il avait eu de Tij n'avait que douze ans : Tij prit la régence et resta jusqu'à sa mort la conseillère officielle d'Aménophis IV. Tadoukhepa épousa le jeune roi; c'est elle, vraisemblablement, que les Égyptiens appellent Nefertiti. Contrairement à la tradition égyptienne, elle figure auprès du Pharaon, dans toute scène officielle ou privée, comme on l'avait fait pour Tij. Le cercle familial, resserré autour d'Aménophis IV, révèle aussi l'influence de Aÿ, prêtre qui a le grade de « père divin », mari d'une « nourrice » de la reine, et celle d'un oncle du Pharaon, Inen, grand-prêtre de Râ à Hermonthis. Dans ce milieu enflammé de dévotion pour le culte solaire, et, sans doute, de haine contre Amon, va se développer cet adolescent royal, d'intelligence précoce, mais de corps débile, qui se croira voué à devenir le Réformateur de la foi, l'apôtre d'une religion d'Empire.

AMÉNOPHIS IV, PROPHÈTE DU SOLEIL

Dès le début, la tutrice du roi rompt avec la doctrine amonienne : Aménophis IV est sacré roi, non à Karnak, par Amon, mais à Hermonthis, dans le temple de Râ[148]. Ordre est donné de construire des matériaux pour un grand temple-obélisque (*benben*), du vieux type solaire (*supra*, p. 245), au dieu Râ-Harakhti « celui qui est dans Aton », sur le site même de Karnak, à quelques pas du temple d'Amon-Râ[149]. C'était déclarer la guerre au clergé de Thèbes, dans son propre domaine. Le roi accentue l'hostilité en devenant « Premier prophète de Harakhti, en son nom de Shou qui est dans Aton ». *Shou* signifie « chaleur et lumière » du disque solaire; le roi préconise *l'ardeur lumineuse*, grand moteur de la vie universelle, plutôt que l'activité métaphysique du démiurge; sur cette conception réaliste va s'édifier une doctrine (*sebaït*) dont le roi sera le Prophète[150]. Peu après apparaît une représentation nouvelle et simplifiée du soleil; plus de figure anthropomorphique; rien qu'un rouge disque dont les rayons tombent

147. Sur Khonsou-le-guérisseur, cf. *infra*, p. 561.
148. *A. R.*, II, § 934. Récits détaillés : *Rois et Dieux d'Égypte*, p. 50; *Le Nil*, p. 370; Sethe, *Beiträge zur Gesch. Amen. IV.*, ap. *Nachr. Gött. Gesellsch.*, 1921, p. 122; Wolf, *A. Z.*, LIX, p. 24.
149. Rapports de H. Chevrier sur le temple d'Aton, *Annales*, dep. 1926.
150. Schaefer, *A. Z.*, LV, p. 28 et suiv.; Steindorff, *Blütezeit*, p. 169.

sur terre, parfois munis de mains pour saisir les offrandes et enlacer les corps du roi et de la reine, ses adorateurs[151]. Le soleil n'est plus Harakhti, mais « Aton du jour dont les bras nombreux se dirigent vers ceux qui l'aiment » (*supra*, p. 523). Pendant vingt ans, le disque aux multiples bras remplacera, dans l'iconographie officielle, le disque ailé, et marquera comme d'un sceau les monuments de l'époque « atonienne ». A lire les lettres d'El-Amarna, on constate que ce symbole de la divinité suprême était aussi intelligible aux Étrangers qu'aux Égyptiens.

THÈBES DÉLAISSÉE POUR EL-AMARNA

Nous devinons que le clergé d'Amon dut réagir : « Les (actions) des prêtres sont plus perverses que ces choses que j'entendis en l'an IV..., plus perverses que ces choses qu'entendirent jamais mon père et mon grand-père. » Ainsi parle le roi au vizir Râmès, « directeur des prophètes du Sud et du Nord », bien qu'il ne soit pas prêtre d'Amon, ni d'Aton. La classe sacerdotale de l'Égypte entière était donc revenue sous l'autorité du vizir et du roi.

Dès l'an 4, Aménophis délimite le territoire d'une ville consacrée au dieu Aton, sur un site vierge de tout culte antérieur, loin de Thèbes, proche de Hermopolis, mais sur la rive orientale; le nom moderne en est Tell el-Amarna; le nom choisi par le roi était *Ikhoutaton*, « Horizon d'Aton », où se lève le disque, à l'orient du ciel[152]. Au début de l'an 6 (vers 1364) : décret de fondation de la ville d'Aton; le roi y apparaît sous un nom nouveau : *Ikhounaton*, « gloire (ou esprit) d'Aton »; il abjure son nom de naissance, Amenhetep Aménophis). Cet « enfant chéri d'Aton » rejette la filiation et le culte d'Amon; il change de nom, d'âme et de dieu. La reine Nefertiti, les six filles et les parents du roi prennent des noms atoniens; pareil changement de noms s'impose à toute la cour et au personnel administratif. La désécration du nom équivaut à une déclaration de guerre : Amon, roi des dieux, devient l'ennemi; Thèbes est évacuée par la cour et l'administration royale. Ainsi s'est opéré le transfert des divers services, entre autres celui des archives diplomatiques, appelées par nous lettres d'El-Amarna. Ikhoutaton fut la capitale du nouveau régime de 1364 à 1350 environ.

PERSÉCUTION CONTRE AMON

A Thèbes, « la terre était comme au temps du chaos... Les temples des dieux, d'Éléphantine (au Delta) tombaient à la male heure. Les

151. Figures : Maspero, *H.*, II, p. 328; *Le Nil*, p. 374; *Blütezeit*, p. 173.
152. 14 stèles délimitent Ikhoutaton : Daressy, *R. T.*, XV, p. 36. *Blützeit*, p. 171. Carte : Maspero, *H.*, II, p. 319. El-Amarna a fait l'objet de publications exhaustives : Davies, *Rock-tombs of El-A.*, 7 vol.; pour les fouilles récentes dans la ville même, cf. *J. E. A.* dep. 1925.

sanctuaires ruinés étaient terrains abandonnés... Tout le pays était en détresse. Les dieux détournaient la tête de cette terre... ; si l'on invoquait un dieu, il ne venait plus à l'appel... » Du sort des prêtres, on ne sait rien ; quant au personnel subalterne, esclaves et tenanciers, répartis sur les immenses domaines d'Amon, « ils furent mis au compte de la Maison du roi, inscrits pour le service du Palais »[153]. Ce fut donc au profit de l'État, et non à celui d'Aton, que furent sécularisés les biens d'Amon. Le roi prit d'autres précautions : la charge de « grand-voyant » d'Aton, d'abord exercée par le roi en personne, fut confiée à un de ses favoris, Merirâ, qui était entretenu par le Palais. Il semble que le clergé d'Aton n'administrait pas les domaines d'Ikhoutaton, mais dépendait du vizir, pour le budget du culte[154]. Cette mainmise royale sur les biens du clergé révèle les buts économiques et politiques de la réforme. Comme au temps où les Thoutmès persécutaient la mémoire de Hatshepsout, le marteau des iconoclastes atoniens détruisit le nom d'Amon sur tous les monuments publics ou privés, de Napata jusqu'à l'Euphrate, même dans les cartouches d'Aménophis III et ceux d'Aménophis IV, avant l'an 4 ; tous les splendides édifices antérieurs à la Réforme furent dégradés, et on peut supposer que la soldatesque libyenne, nubienne et syrienne, dont le roi faisait sa garde du corps, se rua avec un zèle sauvage à ces mutilations qui répugnaient à la dévotion timorée des vrais Égyptiens.

TENDANCES AU MONOTHÉISME SOLAIRE

Amon n'est pas le seul à subir la désécration ; Mout, son épouse, et Khonsou, le dieu-fils dans la triade thébaine, sont l'objet de persécutions du même ordre, bien qu'avec moins de rigueur. Le mot « dieux » au pluriel est en aversion aux dévots d'Aton et reçoit les coups de marteau vengeurs ; si l'on ne mutile pas les noms de Phtah et d'Osiris, on les tait, ou on les cite le moins possible, même dans les formules du culte funéraire : c'est Aton qui assure aux défunts, sinon l'immortalité auprès de Khentamenti ou de Râ, du moins les offrandes alimentaires et une existence heureuse dans la nécropole d'Ikhoutaton. Même le culte du roi n'exige plus la construction de temples personnels au Pharaon, car celui-ci se confond avec Aton, comme son « image vivante », son « bel enfant chéri ». Le roi devient le « prophète », au sens étymologique, d'Aton ; il parle en son nom, car seul il connaît toute « la doctrine » (*sebaït*) de la nouvelle foi[155].

153. Stèle de Toutânkhamon, *R. T.*, XXIX, p. 162.
154. G. Lefebvre, *l. c.*, p. 105 et suiv.
155. Fin de l'hymne à Aton : *Le Nil*, p. 379.

En fait, c'est moins au monothéisme qu'à une *tendance monothéiste* qu'aboutit la réforme atonienne : pour la première fois, nous constatons en Égypte le culte d'un dieu *jaloux*, qui persécute ou supprime certains dieux qui lui portent ombrage, laissant vivre les autres sans aménité, sans rien garder de cette tolérance amicale qui caractérisait jadis les rapports de chaque dieu de métropole avec ses voisins. Ikhounaton prêche une doctrine exigeante et exclusive que les hymnes, gravés dans le tombeau du futur roi Aÿ à El-Amarna, nous font connaître.

ATON, DIEU DE LA NATURE

Tout n'est pas nouveau dans ces hymnes ; nous y retrouvons l'écho de maints lieux communs déjà développés pour le compte de Râ, dans les *Enseignements pour Merikarâ* (*supra*, p. 450), et dans un hymne à Osiris, composé sous Aménophis III[156]. Comme Râ, comme Osiris, comme Amon, Aton est déclaré le créateur unique de l'univers, l'auteur de tout ce qui vit sur terre, dans les eaux, l'air et le ciel, plantes, animaux, hommes, dieux, astres ; lui aussi est Dieu primordial, Providence universelle. Ne nous laissons pas abuser par ces expressions : que ce soit à Héliopolis, Hermopolis, Thèbes, ou Ikhoutaton, les théologiens proclament un monothéisme apparent dans un polythéisme certain, car tout dieu, chef de sa ville, est réputé comme l'unique démiurge et le seul sauveur, sans que cette prétention, d'ailleurs, fasse tort aux divinités des autres villes.

Ce qui est nouveau dans la doctrine d'Ikhounaton, c'est un retour à la nature, dans la religion, le culte et l'art. Ikhounaton ne parle jamais en théologien et ne s'embarrasse pas de spéculations dogmatiques, peu compréhensibles, ou obscurcies par des symboles, sur la genèse de l'univers, la création des dieux, l'organisation des Ennéades, toutes gloses où les écoles théologiques s'étaient complues, pour l'édification des fidèles. Ikhounaton, prophète inspiré, est avant tout un artiste profondément ému devant la beauté de la nature, pénétré d'amour pour la bonté du Créateur, d'adoration pour cette *Lumière et cette Ardeur divines qui se manifestent dans le Soleil*, et dont tout être tire la vie. Ce qu'il prêche, c'est la *Justice* qui est enseignée au monde par l'équitable rayonnement du Soleil, et, en Égypte, par cette autre puissance bienfaisante qu'est le Nil ; ce qu'il préconise, c'est la *Vérité*, fille de cette Lumière qui dissipe les mensonges et les erreurs ; c'est la *Bienveillance* entre les hommes ; c'est la *Joie*, qui doit présider à leurs rapports entre eux et avec Aton :

156. Sur le caractère réel de ces hymnes : *Rois et Dieux*, p. 65 ; traduction plus développée *Le Nil*, p. 42 et 378. Plusieurs passages ont inspiré le *Ps.* CIV.

« Tu te lèves bellement à l'horizon, ô Aton, initiateur de vie! Tu remplis la terre de tes beautés; tes rayons enveloppent les terres et tout ce que tu as créé... et tu lies tout des liens de ton amour... Tes rayons allaitent tout territoire... Chaque œil te voit au-dessus de lui, Aton du jour, au-dessus de la terre... »

Cet Aton qu'on appelle *hââ m ikhout*, « Celui qui exulte, ou qu'on exalte, dans l'horizon oriental »[157], est un dieu *de Joie et d'Ardeur*; il féconde, il enfante aussi l'Univers. Le roi reflète la nature de son dieu : de là cette expression de joie « dionysiaque » sur le masque, parfois faunesque, au sourire presque atroce, que les sculpteurs prêtent au Prophète, enflammé de cette ardeur qui meut la nature, mais peut aussi tout dévorer[158].

LE ROI, MÈRE DE L'UNIVERS

Il est caractéristique qu'à cette époque, marquée par la large participation des épouses royales aux affaires de l'État, on ait figuré Ikhounaton avec des formes féminines : seins proéminents, bassin élargi à l'excès, cuisses galbées; son costume est une robe transparente, ouverte devant, de même coupe que celle des reines[159]. Sur une statue de Karnak, où le corps royal est nu, il apparaît tel que celui d'une femme, sans sexe visible; d'autres statues exhibent un ventre « bouddhique » à nombril très creusé, dont souligne le contour un pagne, noué à la mode « indienne », par imitation du costume mitannien (?)[160]. Nous proposons d'interpréter la féminité du Prophète comme un scrupule de sa dévotion : il est l'image « d'Aton, *mère* du genre humain, qui allaite tous les territoires »[161]. Peut-être y a-t-il là quelque influence asianique ou « indienne », qu'expriment, de toute antiquité, le culte de la Déesse-mère, et, à une époque bien plus récente, l'iconographie bouddhique. Le Prophète, par son corps de femme multipare, honore son dieu, matrice de l'Univers.

VÉRISME DANS LE DOGME ET L'ART ATONIEN

Le culte d'Aton par le roi s'inspire du même amour de la nature. Plus de grands édifices à sanctuaires « interdits » et obscurs, mais des temples où abondent les cours à ciel

157. Les deux cartouches officiels d'Aton portent : 1° « Harmakhis (Horus dans les deux horizons) qui exulte dans l'Horizon »; 2° « En son nom d'Ardeur (*Shou*) qui est dans Aton ». Fig. : *Blütezeit*, p. 168.

158. *Annales*, XXVII, p. 145.

159. Maspero, *H.*, II, p. 328; *Blütezeit*, p. 184-185; Drioton, *R. B.*, 1933, p. 356.

160. Statues retrouvées à Karnak, non publiées. Sur une des photographies, M. Foucher reconnaît le costume caractéristique indien *dhoti*, qui réapparaîtra dans l'iconographie bouddhique, au IIe siècle av. J.-C.

161. Hymne des architectes de Louxor : *supra*, p. 523.

ouvert, où Aton prodigue ses rayons sur son Prophète et, sur les offrandes toutes simples, eau, pains, encens et victimes recouvertes de fleurs : l'air, la lumière, les couleurs, les parfums plaisent au dieu rayonnant de la Joie. De là le ton idyllique des hymnes qui décrivent l'enivrement naïf des hommes, des animaux, des plantes au lever matinal d'Aton; le décor des temples traduit, par ses fresques ou ses mosaïques, et jusque sur le mobilier, cette joie universelle de tous les êtres[162].

L'art d'El-Amarna exprime avec réalisme cette passion de la nature et de la vérité. Dans les images rituelles, il n'y a plus de contraintes dogmatiques; on abandonne ces images hybrides et conventionnelles où Harakhti porte un chef de faucon sur un corps d'homme; rien que le disque solaire épanchant ses rayons, ou bien « l'image vivante d'Aton », c'est-à-dire le roi en personne. Celui-ci exige pour lui-même l'exécution de portraits sincères. Le nudisme s'impose à la cour; le roi, la reine, leurs enfants s'exhibent nus, au palais et dehors, dans les cérémonies officielles : hommage à la nature ou à la vérité. On a exhumé l'atelier d'un sculpteur de la cour, Thoutmès : il peint ou sculpte le roi et la famille royale d'après le modèle vivant, prenant des empreintes au plâtre; ces masques sont conservés, ainsi que des bustes du roi, de la reine, des jeunes princesses, qui comptent parmi les plus grands chefs-d'œuvre de tous les temps[163]. Les artistes poussèrent si loin la recherche minutieuse du caractère individuel qu'ils tombèrent, par excès de vérité, dans la déformation grotesque et la caricature. Débile, nerveux, brûlé d'ardeur, le roi, au début du règne, a l'aspect d'un adolescent aux formes délicates; ces contours, avec l'âge, vont s'arrondir, se boursoufler en un corps efféminé d'androgyne qui recèle une tare pathologique. Est-ce le mélange du sang aryen et égyptien qui aboutissait à cet individu affiné, maladif, dégénéré, dont la tête se penche, alourdie d'une nuque débordante, d'un front volumineux qui présente des signes d'hydrocéphalie? Cette déformation typique devient *à la mode* dans l'art d'El-Amarna : la reine, les princesses, les gens de la cour se font portraicturer avec l'enflure de la nuque et le crâne ovoïde et monstrueux qui sont conformes au royal modèle. En revanche, sur les murs des édifices, sur les meubles, les parures, les bijoux, s'épanouissent la flore et la faune, créés par Aton, en la libre splendeur de la nature : voyez le merveilleux mobilier retrouvé dans la

162. *Rois et Dieux d'Égypte*, pl. 7; *Blütezeit*, p. 174.

163. Nudisme : Davies, *El Amarna*, IV, pl. 22, V, pl. 36, VI, pl. 29 et p. 21-22. Masques : *Blütezeit*, p. 178 et suiv.

tombe-cachette du gendre royal, Toutânkhamon. Le culte naturaliste d'Aton a eu pour résultat de séculariser l'art comme le dogme. L'Égyptien s'affranchit des contraintes et s'enivre aux joyeuses réalités de la lumière et de la vie[164].

ATON, DIEU D'EMPIRE

Plus significatif encore est cet aspect d'Aton qui s'exprime aux versets suivants :

« O toi, l'unique dieu, qu'aucun autre n'égale, tu as créé la terre selon ton cœur, toi tout seul, avec les hommes, le bétail, toute bête sauvage... et les pays étrangers (*Khasetiou*), de Syrie (*Kharou*), de Nubie (*Koush*) et la terre d'Égypte (*Kémi*). Tu as mis chaque homme à sa place, créant ce qui lui est nécessaire..., tous avec leurs langues diverses de paroles, leurs formes diverses aussi et leurs peaux diverses (de couleur), puisque toi, le diviseur, tu as séparé les peuples étrangers... C'est toi, leur Seigneur à tous..., disque du jour, très puissant... Il y a un Nil au ciel (la pluie) pour les peuples étrangers... et aussi le Nil qui vient de la Douat (de dessous la terre) pour l'Égypte... Tes rayons allaitent tout territoire... Chaque œil te voit au-dessus de lui, disque du jour au-dessus de la terre... »[165]. Comme on l'a vu : Ikhounaton, parlant à son dieu, cite, avant l'Égypte, les pays étrangers, le Kharou et Koush. La cour d'El-Amarna s'est donc dégagée du préjugé traditionnel qui dressait l'Égypte au-dessus des « misérables », ou « vils vaincus », telle qu'une « reine au-dessus de ses esclaves » (*supra*, p. 517). Aton, qui a créé tous les peuples de la terre, n'affirme pas de prédilection spéciale pour un peuple élu, celui de l'Égypte[166].

ATON, SEUL DIEU; IKHOUNATON, SON PROPHÈTE

Sur un point cependant, l'idéalisme humanitaire rejoint l'intérêt politique des Égyptiens. Dans l'enivrement sincère de sa foi, Ikhounaton propose à tous les peuples de s'unir dans le culte d'Aton; mais n'oublions pas qu'en politique monothéisme signifie impérialisme. Si le culte d'Aton était adopté par l'Orient proche, quel triomphe pour Pharaon, « Soleil des cheikhs étrangers, Soleil des pays et des nations ! » Or il n'est pas douteux que, dans l'esprit d'Ikhounaton, lui seul était qualifié pour être le chef des croyants et enseigner la nouvelle foi universelle. Voici le dernier verset de l'hymne fameux :

« O Aton, tu es dans mon cœur; il n'existe nul autre qui te comprenne, excepté moi, ton fils... O toi, qui fais vivre les hommes...

164. *Blütezeit*, abb. 1 et p. 172 et suiv. Le Louvre possède un admirable buste et une statue d'Ikhounaton : Boreux, *L'Art égyptien*, pl. 34-56 pour l'iconographie royale depuis Thoutmès III.
165. *Le Nil*, p. 379.
166. Breasted, *Cambr. H.*, II, p. 114.

élève-les pour ton fils qui est sorti de ta chair, moi, Ikhounaton[167] ». Le mot d'ordre à la cour était : « Il n'y a qu'un dieu, Aton, et Ikhounaton est son prophète. » Reste à savoir si le peuple d'Égypte, certainement conquis par l'esprit nouveau de joie, de clarté, de vérité qui s'épanouit dans l'art, jusque dans ses productions mineures, s'était rallié à cette xénophilie, si étrangère à l'Égypte jusqu'à Ikhounaton.

PRÉCARITÉ DE LA SITUATION

A n'en pas douter, les classes dirigeantes n'avaient aucun intérêt matériel à voir l'Égypte abandonner ses prérogatives d'État victorieux et suzerain, au nom d'un principe humanitaire que la foule comprenait moins encore. L'hégémonie politique restait à l'état de rêve, avec un roi qui menait une vie de bourgeois sédentaire[168] et qui n'avait jamais quitté la cour pour visiter l'Empire ou conduire des armées[168].

Pendant les quinze ans où Ikhoutaton fut la capitale de la civilisation orientale, la paix ne fut qu'apparente. En Égypte, la politique sectaire contre les dieux nationaux provoqua des rancunes inexpiables : des révoltes éclatèrent çà et là, car au tombeau du chef des Mazoi (garde nubienne), on voit Mahou amener devant Ikhounaton des prisonniers égyptiens et étrangers, coupables de quelque attentat[169]. Sur l'attitude de l'Asie, les lettres d'El-Amarna nous renseignent : Ikhounaton nous y apparaît plus préoccupé d'élaborer sa doctrine impériale que de régler en détail les affaires enchevêtrées et irritantes des dynastes syriens. A vouloir gagner l'empire des âmes par une religion naturelle et internationale, Ikhounaton ne réussit qu'à perdre la domination sur les hommes et les biens de ce monde; il néglige de secourir ses alliés et de faire effort pour conserver les provinces qu'avaient conquises ses prédécesseurs.

V. — Les Hittites ruinent le Mitanni et reprennent la Syrie. — Thèbes redevient capitale

LE GRAND KHÉTA SHOUBBILOULIOUMA (1380-1346)

Dans les dix dernières années d'Aménophis III et sous Aménophis IV, le royaume de Khéta se reconstitue en Anatolie, sous la direction énergique de Shoubbilouliouma (*ég.* : Sapaloulou). Ce roi sait tirer parti des

167. *Le Nil*, p. 374.
168. Les scènes de la vie familiale à la cour abondent dans l'art atonien : Maspero, *H.*, II, p. 327-328 et 333; *Blütezeit*, p. 173, 184, 185.
169. Davies, *El A.*, IV, pl. 16 et p. 23.

circonstances que ne maîtrise plus un Pharaon inattentif; vers 1350, le royaume de Khéta, qui au début du XIVe siècle avait peu de poids dans l'équilibre oriental, devient l'arbitre de la situation entre l'Asie et l'Égypte.

Aux archives de Boghaz-Keuï, de rares documents proviennent du grand roi, mais les exposés rétrospectifs des Annales et des traités ultérieurs reviennent sans cesse sur sa politique.

L'ORDRE RÉTABLI EN ANATOLIE

Pendant vingt ans, et déjà sous le règne de Doudkhalia III, le fils de celui-ci, Shoubbilouliouma, associé au gouvernement, mène une lutte difficile contre les insoumis asianiques et sémites, les Gazga, Soutou, Khabirou, qui incarnent la réaction « nationale » des Asiatiques contre les Étrangers, depuis la mer Noire et l'Euphrate jusqu'à la frontière égyptienne, semant partout le désordre et la ruine. Ne pouvant détruire ces adversaires que leur mobilité rendait insaisissables, il les refoula vers le Soubarou et le Kharou, où nous allons les retrouver, bravant les Mitanniens et les Égyptiens. Quant aux États d'Anatolie, dont la concurrence avait ruiné le premier empire hittite, ils reconnaissent maintenant la suzeraineté de Khatti. Un second empire hittite s'organise par la fédération d'États vassaux : Kizwadna, détaché de l'emprise mitanienne; Khajascha, délivré des Gazga; plus tard Arzawa et d'autres, autour d'un solide noyau central, le royaume de Khatti[170].

EXPANSION DES ARAMÉENS EN CANAAN

Les Gazga trouvèrent en Canaan champs, vignes, vergers, propices à leurs déprédations. Les lettres d'El-Amarna montrent le Kharou égyptien sans cesse assailli par des hordes belliqueuses et faméliques. Aux brigands expulsés de l'Anatolie s'associent les *Soutou* du Soubarou, et les insoumis sémites d'*Akhlamou*, plus tard dénommés *Araméens*, et qui comprennent aussi des Khabattou (dans la région du Liban) et des *Khabirou* (futurs Hébreux) dans la région de Jérusalem).

Des éléments indo-européens, Loukou et Sheklal, refoulés vers le Sud par des migrateurs venus du Nord et la mer, entrent en concurrence avec Gazga et Soutou; mais le groupe ethnique principal arrive, par échelons, des steppes orientales de l'Arabie : c'est la troisième vague d'expansion sémitique, celle des *Araméens* (*supra*, p. 273), qui seront fondateurs de royaumes en Canaan, et de qui naîtra Israël, à la fin du IIe millénaire. L'élément araméen va donner aux insurrections périodiques des nomades le caractère d'un mouvement national sémitique, dirigé contre l'Étranger, surtout contre les Égyptiens et les Hittites.

170. Sur Shoubbilouliouma, voir Ed. Meyer, *H.*, II, p. 342-362. Götze, *Das Hethiterreich* (1928), p. 26-31; Cavaignac, *Revue des Études anciennes*, 1930 et *Les Annales de Shoub.*

ATTAQUES CONTRE BYBLOS ET SIMYRA

Dès le début du règne d'Aménophis III, les lettres des *khazanou* informent le Pharaon que les Khabirou et Gazga saccagent périodiquement les champs du Zahi et tentent d'enlever Arad, Simyra, Byblos, Tyr, Sidon. Ces villes sont défendues par leurs cheikhs locaux; seule, Simyra, capitale administrative, possède une faible garnison égyptienne. Byblos reste, par tradition, très attachée à Pharaon; les assauts qu'elle supporte font l'objet d'une cinquantaine de lettres : c'est pour nous le cas typique qui éclaire la situation de la province égyptienne aux prises avec les révoltés indigènes. Ribaddi, « chien du Pharaon », défend sa situation et le bien de son maître, réclame des secours, fait valoir son zèle et l'ignominie des voisins : « Byblos, c'est ton autre Memphis », écrit-il à Aménophis III (139). Plus encore que les maraudeurs, il redoute le prince qui est soi-disant « l'homme (*amelou*) de Pharaon dans le pays d'Amourrou », district qui va de la côte à Damas, par les routes de la Bekaa. Ceci est le domaine d'Abdashirta et de son fils Azirou[171]; ils se disent les fidèles vassaux d'Aménophis III, mais convoitent l'accès à la mer et attaquent sans vergogne Simyra et Byblos « pour les mieux défendre contre les brigands ». Ribaddi dénonce les astucieux desseins d'Abdashirta qui paye des mercenaires Gazga, Khabirou et Sheklal, qui noue des alliances avec Sidon contre Byblos, Simyra, Tyr, — bref, se comporte en prince indépendant. En fait, le mouvement national indigène a trouvé un chef, Azirou. Nous n'entrerons pas dans les détails[172], souvent inextricables, des événements qui se prolongent au cours des règnes des Aménophis III et IV. Les Égyptiens réagissent mollement : la garnison de Simyra fait quelques sorties; 300 hommes, commandés par un Amenappa, dégagent Byblos; après de nouvelles attaques, Yankhamou, un Sémite qui a toute la confiance de Pharaon, reprend Simyra aux gens d'Amourrou.

171. Cf. *Reallexikon, s. v.* pour ces deux princes d'Amourrou, p. 177. Cf. le commentaire aux Lettres, édit. Knudtzon, p. 1130 et suiv.; et l'article de Dhorme, *R. B.*, 1908, p. 502; 1909, p. 368, sur les Khabattou et Khabirou.

172. Ed. Meyer, *Gesch.*, p. 366 et suiv.

LES HITTITES EN CANAAN

Shoubbilouliouma profite des circonstances pour détacher du Mitanni l'État vassal de Khourri, gouverné par Artatâma. Les princes d'Alep, Nij, Qadesh, Damas, se lient avec les Hittites par traités. Ribaddi signale l'arrivée des mercenaires à la solde de Shoubbilouliouma jusqu'aux environs de Byblos : « Tout le pays est aux mains d'Azirou », qui enlève Arad, Simyra et même Byblos. Ces rébellions se répartissent sur cinq années, avant 1370. Dans la Bekaa, seules les citadelles de Qatna et Tounep restaient fidèles au Pharaon et réclamaient à grands cris du secours (59, 63) : l'armée hittite les prend d'assaut, y met le feu, emmène en captivité les habitants et leurs dieux.

Aménophis IV se décide à envoyer quelques troupes (189) et menace Azirou de la peine capitale. Le rusé Amorrite fait assassiner son accusateur Ribaddi, puis vient se disculper en Égypte, où il réussit à se faire « oindre comme roi d'Amourrou » (148).

Au sud du Liban, les Khabirou et Soutou occupent Jérusalem et les ports côtiers. Les lettres échangées entre Aménophis III et Bournabouriash, après 1370, révèlent l'insécurité des routes de Canaan : « Tout le pays est hostile aux Égyptiens et tombe aux mains des Khabirou. »

LE ROYAUME MITANNIEN VASSAL DES HITTITES

L'apathie d'Ikhounaton laissait le Mitanni sans appui. Vers 1355, Shoubbilouliouma pénètre en Mitanni par la vallée du Tigre[173], met en fuite Doushratta, enlève sa capitale Vashouganni. Une révolte des princes syriens, infidèles aux Hittites comme ils l'avaient été aux Égyptiens, le rappelle en Syrie. Le coup mortel est porté à Doushratta par son parent Artatâma qui s'allie au roi d'Assyrie, Assourouballit[174]. Les coalisés reviennent dans Vashouganni, détruisent le palais, renvoient au temple d'Assour la porte d'or et d'argent, dérobée jadis par Shaushatar (*supra*, p. 493). Doushratta est assassiné; son fils Mattiwazza ne trouve nul secours auprès du roi de Kardouniash. Bientôt, il conclut sa paix avec Shoubbilouliouma, qui ménage le vaincu pour s'en faire un allié et couper la route aux Assyriens. Par traité, Mattiwaza se reconnaît vassal de Shoubbilouliouma et épouse sa fille[175]. C'était la fin de l'indépendance du Mitanni. Deux autres fils de Shoubbilouliouma règnent à Carchémish et Alep. Azirou

173. Assour, *Reallexikon*, *s. v.*
174. Mêmes sources; cf. *Reallexikon*, p. 253.
175. Götze, *l. c.*, p. 30; *Reallex.*, p. 254. Le traité entre Sh. et M. est conservé (*Reallex.*, p. 253). C'est là que sont cités Indra, Varouna, etc. (*sup.*, p. 492).

est contraint de signer un traité de vassalité et de payer un tribut annuel de 300 sekels d'or[176].

LES HITTITES ARBITRES DE L'ASIE ANTÉRIEURE

Vers 1350, le condominium égypto-mitannien en Asie antérieure n'existe plus. Le Mitanni devient un des États vassaux de la confédération hittite; l'Égypte évacue le Zahi et le Canaan devant les Sémites, vassaux de Shoubbilouliouma. L'Empire hittite se substitue à l'Égypte pour la direction de l'Asie antérieure, dont il enchaîne les princes par les liens du sang, les traités, ou par la force des armes. Triomphe de courte durée; mais ce n'est pas l'Égypte qui eut, tout d'abord, les moyens de l'abréger.

RESTAURATION DU CULTE D'AMON A THÈBES

Après un règne qui passa devant les yeux du peuple comme une féerie étincelante et incompréhensible, Ikhounaton disparut sans laisser de fils (vers 1352). Ses deux gendres lui succèdent : Smenkhkarâ pour trois ans, Toutânkhaton pour neuf; peu après 1352, la réaction en faveur d'Amon triomphe déjà à la cour d'El-Amarna, et prépare le retour à Thèbes. Smenkhkarâ a été associé au trône par Ikhounaton dans ses dernières années après qu'il eut épousé Meritaton, fille du Réformateur. Certains tableaux d'El-Amarna ont révélé la tendresse (peut-être suspecte) d'Ikhounaton pour son gendre; la reine Nefertiti en avait pris ombrage et de graves dissentiments avaient éclaté entre le Réformateur et son épouse, puisque les noms et les traits de Nefertiti ont été martelés, par endroits, et remplacés par ceux de sa fille Meritaton. Il est probable que, dès sa co-régence, Smenkhkarâ était acquis à la réaction amonienne; en fait, l'an 3 de son règne très court, les graffiti d'une tombe thébaine nous apprennent que Smenkhkarâ possède un palais à Thèbes, et que dans cet édifice, il existe un sanctuaire d'Amon, qui reçoit à nouveau les offrandes et les hymnes des fonctionnaires royaux. Malgré ce retour au culte d'Amon, celui d'Aton n'est pas encore abandonné[177].

A Smenkhkarâ succède bientôt Toutânkhaton, encore enfant (1350-1341 ?); ses droits au trône lui viennent de ce qu'il a épousé une autre fille du Réformateur. Peu après, il accentue le retour à la tradition

176. D'après les préambules des traités hittites ultérieurs.
177. Sur Smenkhkarâ, voir l'article de Newberry, *Akhenaten's Eldest Son-in-law*, ap. *J. E. A.*, XIV (1928), p. 3-9, suivi d'une étude par Gardiner, sur les graffiti de la tombe de Pere.

amonienne; il reprend son nom orthodoxe[178]. Toutânkhamon, et son épouse devient Ankhesenamon. En l'an 4, la cour abandonne Ikhoutaton; Thèbes redevient capitale; un décret restaure Amon dans tous ses temples; le jeune roi « rétablit ce qui était ruiné, écarte le mensonge et rétablit partout la Vérité... » Après avoir decrit les calamités qui s'étaient abattues sur Thèbes et l'Égypte (*supra*, p. 525), le roi restitue leurs biens aux temples d'Amon et des autres dieux « en les multipliant par 3 et 4, restaure les édifices, les statues, les offrandes et rend la joie au cœur des dieux et de leurs prêtres »[179]. A Thèbes et Héliopolis, les temples d'Aton, démolis, servent de carrière pour de nouveaux édifices à Amon. La capitale atonienne, désertée, s'enlise dans les sables qui l'ont conservée en partie à l'histoire.

Toutânkhamon, malgré sa soumission au dieu de Thèbes, disparut en pleine jeunesse, sans doute frappé par la méfiance et la rancune des prêtres. Il ne laissait pas d'héritier. Un général, Horemheb, qui depuis le règne d'Ikhounaton défend les intérêts de l'Empire en Canaan et qui se met au service des Amoniens, ne juge pas l'heure venue pour usurper le trône; il favorise la candidature du vizir Aÿ, époux d'une « nourrice de Nefertiti ». Sur le court règne d'Aÿ, nous ne savons rien, sauf qu'il a légitimé son accession au trône en épousant la veuve de Toutânkhamon[180], et que Toutânkhamon lui doit d'avoir échappé à la vengeance des Amoniens. La cachette où la momie et le magnifique mobilier funéraire du jeune roi sont parvenus jusqu'à nous, a été préparée par les soins du roi Aÿ[181].

HOREMHEB ET LA FIN DES ROIS ATONIENS

C'est vers 1336 (?) qu'arrive au trône le restaurateur principal de la tradition thébaine et de la politique nationale égyptienne. Horemheb, sous Ikhounaton et ses brefs successeurs, était « général des armées » et « directeur des travaux du roi »; il avait accepté la doctrine atonienne, et changé son nom en celui de « Paatonemheb »; mais, chef des armées en Canaan, il avait rapidement discerné les faiblesses de la politique d'El-Amarna; le parti « national », qui se confondait avec le parti amonien, mettait en lui ses espérances. Par prudence, Horemheb reste au second plan sous les règnes de Smenkhkarâ, Toutânkhamon et Aÿ. Enfin, les prêtres d'Amon le

178. Un trône, retrouvé dans le mobilier de Toutânkhamon, porte son nom et sous la forme atonienne, et sous la forme amonienne.
179. Stèle de Karnak, de l'an IV : *R. T.*, XXIX, p. 162.
180. Newberry, *King Ay*, ap. *J. E. A.*, XVIII (1932), p. 50. La tombe d'Aÿ, dans la Vallée des Rois, n'a conservé que son magnifique sarcophage, vide : Maspero, *H.*, II, p. 335.
181. Carter and Mace, *Tomb of Tutankhamon*, 3 vol.

firent couronner à Karnak par la statue d'Amon, comme jadis ils l'avaient fait pour Thoutmès III (*supra*, p. 518). L'usurpateur légitima son occupation du trône en épousant une princesse thébaine héritière, Moutnezmet[182].

Dès lors, la réaction thébaine s'accélère et prend les allures d'une persécution, non contre Aton, mais contre les exagérations de la politique atonienne. Les temples construits par Ikhounaton pour humilier Amon furent démolis par Horemheb; partout on rétablit le nom d'Amon là où Ikhounaton l'avait fait marteler. Horemheb marqua de son nom tous les monuments laissés par Toutânkhamon pour bien marquer que le promoteur du retour aux traditions thébaines, c'était lui, par derrière le jeune roi. Il en résulta que l'histoire officielle ne tint plus compte ni d'Ikhounaton ni de ses trois successeurs qui avaient vécu à El-Amarna. Sur les Tables royales, leurs noms ne figurent pas; les années de règne depuis la mort d'Aménophis III furent attribuées, en bloc, à Horemheb. Quelqu'un voulait-il nommer le Réformateur ? On l'appelait « ce vaincu d'Ikhoutaton »[183].

UNE REINE D'ÉGYPTE ÉCRIT A SHOUBBILOULIOUMA

Si l'Égypte ne fut pas envahie par Shoubbilouliouma, ce fut grâce à l'énergie de Horemheb. Celui-ci avait défendu pied à pied Canaan : même sous Toutânkhamon, quelques tributs du Rezenou arrivent encore à Thèbes et sont catalogués par le « fils royal de Koush, Houi ». Mais, en ce qui concerne les provinces égyptiennes au nord du Carmel, la véritable situation était bien celle qu'avoue Toutânkhamon revenu à Thèbes : « Lorsqu'on envoyait des troupes au Zahi, pour élargir les frontières de l'Égypte, on ne pouvait plus obtenir aucun résultat[184]. »

L'humiliation de l'Égypte apparaît mieux encore aux textes de Boghaz-Keuï. Au cours de ses expéditions dans la vallée de l'Oronte, où nous avons laissé Shoubbilouliouma (*supra*, p. 535), une lettre fut remise au roi hittite : la veuve du Pharaon Piphourouriâ (transcription

182. Statue de Horemheb le jeune : *Blütezeit*, p. 190; le futur roi avait préparé son tombeau à Saqqarah; des bas-reliefs y décrivent son rôle à la cour d'El-Amarna : *ibid.*, p. 187; cf. *A. R.*, III, § 24-28. Devenu Pharaon, il eut un magnifique hypogée dans la Vallée des rois : Davis et Maspero, *The Tomb of Harmhabi*. Le couronnement par les prêtres d'Amon : *A. R.*, III, § 22-32.
183. L'inscription de Mès, ap. *A. Z.*, XXXIX, p. 11 et 39, donne la date de l'an 59 de Horemheb, ce qui ne s'explique que par un comput partant d'avant la mort d'Aménophis III. L'épithète infamante pour Ikhounaton est au même texte, p. 10. La persécution s'est acharnée contre les tombeaux royaux d'El-Amarna; mais des mains pieuses avaient enlevé les momies et le mobilier funéraire, pour les déposer dans des cachettes de la Vallée des Rois, à Thèbes. On n'a retrouvé encore que la momie de Smenkhkarâ, dans un très beau cercueil au nom d'Ikhounaton, et celle de Toutânkhamon. Les momies de Tij, Ikhounaton, Nefertiti et d'Aÿ manquent.
184. Stèle de Karnak, citée n. 153.

approximative du nom de couronnement d'Ikhounaton) lui écrivait : « Mon mari est mort, et je n'ai pas de fils; mais on dit de toi que tu as engendré de nombreux fils. Si tu m'envoyais un de tes fils, il pourrait devenir mon époux. Je pourrais choisir un de mes serviteurs; mais en faire mon époux, cela me fait horreur. » Shoubbiloulioumа expédie un messager à la cour d'Égypte, pour savoir s'il s'agit d'une proposition sérieuse. Un appel nouveau lui parvint par les soins de l'ambassadeur Khani; cela prit du temps, et le roi hittite perdit l'occasion de refaire à son profit l'empire des Hyksôs. Lorsqu'il se décida à envoyer en Égypte un « fils de Khatti », celui-ci fut attaqué, sans doute par les émissaires de Horemheb, et mourut avant d'arriver au but[185].

Quelle est la reine qui écrivit à Shoubbiloulioumа ? On avait cru, tout d'abord, que les circonstances politiques désignaient plutôt Ankhesenaton; mais la veuve de Toutânkhamon s'est remariée avec le roi Aÿ et semble hors de question. C'est plus probablement Nefertiti, ulcérée par l'ingratitude de sa propre fille, qui a imploré Shoubbiloulioumа[186].

De toute façon, le fait qu'une reine d'Égypte ait appelé à son secours l'Étranger est significatif. Rien ne démontre mieux l'abandon des traditions nationales par l'entourage d'Ikhounaton, et par une reine, venue du Mitanni. Il était temps qu'un roi de souche égyptienne vînt sauver l'Égypte d'être réduite à la condition de province, dans cet empire d'Orient qu'elle avait voulu fonder pour sa propre gloire et sa sécurité.

185. D'après Götze, *l. c.*, p. 30-31.
186. Wolf, *A. Z.*, LXV (1930), p. 100; c'était déjà l'avis de Meyer (*Gesch.*, p. 400). Le nom rappelle une transcription aux Lettres d'El-Amarna de celui d'Ikhounaton : *Naphourouria*.

CHAPITRE XII

Rivalité et entente des Égyptiens et des Hittites. Les XIXe et XXe dynasties. Migrations des Peuples du Nord et de la Mer* (1320-1085)

I. — Les Pharaons de la XIXe dynastie reprennent Canaan aux Hittites

HOREMHEB RESTAURE L'AUTORITÉ ROYALE

L'usurpateur Horemheb prétend se rattacher à la XVIIIe dynastie en faisant partir ses années de règne[1] du vivant même d'Aménophis III. En fait, s'il n'a pris officiellement le pouvoir qu'après Aÿ, vers 1336, il dirigeait déjà, sous Toutânkhamon, l'administration civile et l'armée : « Les Conseils des notables (*zazat*) s'inclinent devant lui; les princes étrangers du Sud et du Nord l'adorent comme un dieu; tout se fait selon ses ordres[2]. »

Devenu roi, Horemheb commence l'œuvre de restauration en persécutant la mémoire de Toutânkhamon et d'Aÿ, considérés comme usurpateurs ou traîtres, au regard de sa propre légitimité dont les dieux traditionnels sont garants. Les temples d'Aton, démolis, servent à construire deux pylônes à Karnak. Là est gravé le récit de vastes réformes aussitôt réalisées : rétablissement des temples dans leurs

*Bibliographie.
Sources et ouvrages déjà cités au ch. xi. Ajouter : B. Meissner, *Die Beziehungen Aegyptens zum Hattireiche*, trad. des lettres et traités entre les rois hittites et leurs contemporains d'Asie et d'Égypte, ap. *Z. D. M. G.*, XVII (1917), p. 34 et suiv. Ed. Cuq, *Études sur le droit babylonien, les lois assyriennes et les lois hittites* (1929).

1. Les trois rois qui précèdent Horemheb ont régné environ trois, neuf, quatre ans. L'usurpation se placerait seize ans après 1352, env. vers 1336. Voir p. 537, n. 183.
2. *J. E. A.*, X, p. 1.

cultes et leurs biens; répression de la vénalité des fonctionnaires et tribunaux; punition des rapines et pillages auxquels se livraient les soldats, à la faveur des troubles. Les milices nationales, reprises en main, sont réparties, sur le sol de l'Égypte, en deux régions de recrutement; l'armée en campagne comprendra trois corps sous Sethi I, quatre sous Ramsès II, sans compter la garde royale et les mercenaires nubiens, libyens, asianiques. Pour l'administration générale, deux vizirs, l'un à Thèbes, l'autre à Memphis (ou à Héliopolis); le roi inspecte leur gestion en de fréquentes tournées[3]. Il ne semble pas qu'on ait rétabli les pouvoirs civils exorbitants du sacerdoce thébain[4].

HOREMHEB EN CANAAN

La situation au sud du Carmel ne s'était pas aggravée. Après le meurtre du fils de Shoubbilouliouma (*supra*, p. 538), le roi hittite avait confié à un autre de ses fils, Arnouanda, le soin de venger son honneur. Par les Annales de Moursil II, nous savons que l'armée hittite décima les Égyptiens; mais son avance fut paralysée par une grande épidémie[5] qui, se propageant partout, contraria, pendant vingt ans, l'extension des rois de Khatti. Cela explique certains succès que les Égyptiens revendiquent, en termes imprécis, sur les monuments de Toutânkhamon et de Horemheb. Nous voyons des tribus de Cananéens, fuyant l'épidémie, « se réfugier en Égypte, auprès de Pharaon, suivant la coutume des pères de leurs pères, depuis les temps primordiaux ». Sur les pylônes de Karnak, le nom de *Khéta* figure parmi les vaincus[6]. Au temps des rois hittites, Shoubbilouliouma et Moutallou, il y aurait eu — d'après le préambule d'un traité ultérieur, de Ramsès II — des conventions de paix entre Hittites et Égyptiens[7], la première fois avec Aménophis III, la seconde avec Horemheb, avant 1320.

MOURSIL II RÉPRIME DES RÉVOLTES

L'histoire intérieure du royaume hittite explique l'accalmie dont jouit maintenant la province égyptienne de Canaan.

A Shoubbilouliouma succédèrent ses deux fils. Arnouanda (vers 1345) ne fit que passer sur le trône; Moursil II, roi énergique, dut

3. C'est le plus important texte égyptien sur la législation administrative qui nous soit parvenu, mais très mutilé : *A. R.*, III, § 50-67; commenté et réédité par W. Max Müller, *A. Z.*, XXVI (1888), p. 70-94; *Egyptian Researches* (1906), I, pl. 90-104.
4. G. Lefebvre, *Hist. des grands-prêtres d'Amon*, p. 114.
5. D'après des prières contre la peste, rédigées au temps de Moursil : Götze, *Kleinasiat. Forschungen*, I, 2, p. 225.
6. *A. R.*, III, § 27. Figures en majorité de type sémitique, où il y a quelques Hittites, à chevelure divisée en nattes ou cadenettes, et des merinaou indiens : Ed. Meyer, *Gesch.*, IIe, p. 405, pl. I. Pour les combats de Horemheb au Canaan, voir l'introduction de Maspero à Davis, *Tomb of Harmhabi*, p. 16 et suiv.
7. Traité de Ramsès II et Khattousil III. *A. R.*, III, p. 164, note *b*, et § 377.

faire face à une situation difficile (1344-1320). Dans les dernières années de Shoubbilouliouma, l'épidémie, aux proportions de catastrophe, l'insurrection nationale renaissante des Gazga, les prodromes de migrations venues de l'Égée avaient compromis les succès diplomatiques et militaires du grand roi. Les États confédérés rompirent leurs traités. Il fallut à Moursil dix ans de luttes pour reconstituer l'hégémonie de l'empire hittite en Asie Mineure. Son principal adversaire était le roi d'Arzawa; celui-ci fut réduit à s'enfuir sur mer, laissant son fils défendre deux importantes forteresses, Arinnanda et Pouranda; le jeune prince, battu, se réfugia auprès du roi d'Akhiawa, qui le livra à son ennemi[8].

LES HITTITES AU CONTACT DES ACHÉENS

Ce pays d'Akhiawa (Achaïe), qui apparaît ici dans l'histoire pour la première fois, se situe, à cette époque, en Pamphylie et sur les côtes voisines de Lesbos et de Chypre. Il est vraisemblable que le centre géographique des gens d'Akhiawa était plus à l'Ouest, dans l'Égée, et même en Grèce, car les populations qui ont pris pied en Asie Mineure ne sont qu'un rameau de cette migration des *Achéens* qui venaient de renverser l'empire de Minos en Crète et en Égée. Les archives de Boghaz-Keuï ont apporté sur la première histoire des Achéens des renseignements inattendus (voir Glotz, *Histoire grecque*, I, p. 89 sq.). Vers 1335, ils constituent, au sud-ouest du royaume hittite, un État puissant qui traite avec Moursil sur pied d'égalité et qui jouera, dès lors, un rôle actif.

MOURSIL ET L'ASSYRIE

Sur ses frontières du Sud, Moursil II se trouve aux prises avec de petits États que lui disputent les insoumis Gazga et les Assyriens. De l'an 5 à l'an 7, il se débarrasse des Nomades; la lutte contre l'avide Assourouballit I (*supra*, p. 534) fut plus ardue. Nous avons dit que Shoubbiliouliouma avait reconstitué un royaume du Mitanni-Khourri pour son vassal et gendre, Mattiwaza, et un royaume de Carchémish pour l'un de ses fils, Biashilish. Déjà, lorsque Moursil devient roi, le Mitanni n'existe plus; Assourouballit va profiter des difficultés où se débattent les Hittites pour enlever Carchémish (1343), et faire de l'Euphrate sa frontière, du Taurus à l'embouchure du Khabour[9]. En conséquence, toute extension de la puissance assyrienne menacera les frontières du royaume hittite. Or Assourouballit marie sa fille au fils de Bournabouriash II, roi de

8. Götze, *Das Hettiter-Reich*, p. 32.
9. Forrer, ap. *Reallexikon*, p. 253.

Kardouniash, dans l'espoir de restaurer une dynastie de Sémites à Babylone. En effet, lorsque Karahindash, son gendre, périt assassiné dans une révolte des Kassites, Assourouballit intervient et fait roi Kourigalzou III, frère du précédent.

C'est le moment où les scribes assyriens saluent leur roi par le titre *shar kishshati* qui couronne sa glorieuse carrière. Contre ce dangereux voisin, Moursil II s'assure l'aide des petits États de l'Anatolie par des traités[10]. En l'an 9, les Assyriens enlèvent la forteresse d'Astata (Salehié-Doura), sur la rive droite de l'Euphrate, mais Moursil, vers la fin de son règne, reprend au roi d'Assour, Enlilnirâri, tout le royaume de Khanigalbat (qui correspond à l'ancien Mitanni), et dont le nom réapparaîtra, pendant un siècle, dans les archives de Boghaz-Keuï. Pour les successeurs de Moursil, la politique constante sera de barrer le chemin de l'Euphrate au roi d'Assyrie.

La Syrie nord dépendait de l'État possesseur du Naharina et du Khanigalbat. Devant les succès d'Assourouballit, le roi de Noukhassé et le fils d'Aïtaqama à Kinza (Qadesh) s'empressent de faire défection aux Hittites, tandis qu'Azirou trouve plus avantageux de leur rester fidèle. En 1337, après avoir reconstitué son influence en Khanigalbat, Moursil reprend les deux villes, déporte les populations rebelles, et confirme les descendants d'Azirou dans son alliance, par traités renouvelés[11].

LA XIXe DYNASTIE THÉBAINE (1320-1200)

La mort de Moursil II coïncide à peu près avec celle d'Horemheb; tandis que Moutallou (1320-1288) succède à son père, un prince du Delta, Ramsès, prend, en Égypte, la place de Horemheb et fonde « la XIXe dynastie de rois diospolitains ». Cette mention prouve que la nouvelle maison royale continue la politique thébaine, restaurée par Horemheb. Néanmoins, la situation fut, au début, très confuse[12].

Ramsès I	(1320-1318).	Mernephtah I	(1232-1200).
Sethi I	(1318-1298).	Amenmeses.	
Ramsès II	(1298-1232).	Mernephtah II Siphtah	
		Sethi II.	
		Ramsès Siphtah	
		Le Syrien Iarsou. . . .	

10. *Ibid.*, p. 254-256. Voir l'énumération des traités conclus ap. Meyer, *Gesch.*, p. 442, n. 1.
11. Ed. Meyer, *l. c.*, p. 439.
12. Cela se voit aux incertitudes de la tradition manéthonienne, cf. Ed. Meyer, *Chronologie*, p. 127.

PATRONAGE DU DIEU SETH

Celui qui devint Ramsès I, après 1320, sortait d'une lignée de grands fonctionnaires du Delta, que Horemheb mit à la tête de l'administration des Deux Égyptes. Le plus ancien connu, Sethi, commandait les archers dans l'armée royale; à son fils Pa-Ramsès échut ce poste, auquel Horemheb adjoignit successivement le commandement de la citadelle Zalou et des bouches du Nil, la direction de la cavalerie. Plus tard, nous voyons Pa-Ramsès, écuyer du roi, messager en tous pays, lieutenant de Horemheb dans le Sud comme dans le Nord, préfet de Thèbes et vizir, directeur général des armées et des prophètes de tous les dieux[13]. Pa-Ramsès obtint la transmission de ces charges à son fils Sethi.

On notera la récurrence dans cette famille princière du nom Sethi, qui signifie « l'homme du dieu Seth ». Or Seth était le patron de Tanis et Avaris; les Hyksôs, l'appelaient Soutekhou (*supra*, p. 473); les Cananéens et les Hyksôs l'adoraient, reconnaissant en lui leur Baal et leur Teshoub, dieux des orages fécondants ou destructeurs, et de la guerre. Le fait que Sethi revendique le patronage de Seth semble démontrer que sa famille commandait depuis longtemps à Tanis.

De là l'intérêt d'une stèle de Tanis, où Ramsès II mettra en scène Sethi, fils de Pa-Ramsès, déjà vizir, directeur des armées et des prophètes de toute l'Égypte, en même temps que premier prophète de Seth, à Tanis : le futur roi célèbre « le 400e anniversaire de la fondation à Tanis du temple de Seth, grand roi des Deux Égyptes », et proclame la gloire du dieu guerrier, qui a fait sa paix avec Amon-Râ, tout en restant uni avec les peuples d'Asie. Sethi et son père Pa-Ramsès avaient donc l'appui du clergé de Seth et semblent revendiquer l'héritage des Hyksôs qui, 400 ans plus tôt (vers 1720), à la fin de la XIIIe dynastie, (cf. *supra*, p. 473) avaient fait triompher le culte de Seth-Soutekhou à Tanis et dans le Delta.

RAMSÈS I (1320)

L'avènement de Pa-Ramsès sous le nom de Ramsès I se fixe vers 1320-1319; fort âgé, il n'a régné qu'un peu plus d'un an. Déjà l'an 1318 appartient au règne propre de Sethi I, d'après des calculs récents, relatifs à une date sothiaque de l'époque. Nous attribuerons donc à Sethi I non point dix ans (1308-1298, comput d'Ed. Meyer), mais un peu plus de dix-

13. Statue de Karnak : *Annales*, XIV, p. 29.
14. *Stèle de l'an* 400, découverte par Mariette à Tanis, ensablée, redécouverte par P. Montet, qui vient de republier le monument ap. *Kémi*, IV (1934), p. 191, avec un important commentaire; voir aussi Sethe, *Denkstein von Tanis*, ap. *A. Z.*, LXV, p. 85.

neuf ans (1318-1298), ce qui concorde avec le comput de Manéthon[15]. Le fait notable du règne si court de Ramsès I est d'avoir commencé le plus gigantesque édifice de Karnak, la grande salle hypostyle qu'achèveront Sethi I et Ramsès II : témoignage certain que l'Égypte était revenue à l'unité intérieure, à la prospérité économique, d'où résultera la reprise de l'expansion en Asie. Cette dévotion envers Amon valut à la nouvelle dynastie, adoratrice de Seth, le loyalisme du clergé thébain.

SETHI I ÉCRASE LES NOMADES DE CANAAN (1318)

Dès l'an 1, Sethi I veut en finir avec les brigandages des *Shasou*; ce sont des nomades de Kharou et de Canaan, comparables à ces Gazga, Soutou, Khabirou, que les rois hittites avaient pourchassés d'Anatolie, et refoulés vers les frontières de l'Égypte. « On vint dire à Sa Majesté : les vaincus du pays Shasou fomentent la rébellion; leurs chefs de tribus (*âou n ouhout*), réunis ensemble, s'établissent sur les Asiatiques du Kharou, commencent les dévastations, les désordres, chacun d'eux tuant son voisin; ils ne connaissent plus les lois de Pharaon »[16]. Les bandes des nomades arrivaient jusqu'à l'isthme. Comme Thoutmès III, en 1483, Sethi dut les refouler au delà de la route du désert qui, le long de la côte, va de Zalou (auj. El-Kantarah), par Rhinocoroura (El-Arish), à Raphia et Gaza, jalonnée de citernes fortifiées et d'ouvrages défensifs. Au début de la campagne, Sethi reprend aux Shasou, sans difficulté, 23 fortins et forteresses, et, après une marche de 225 kilomètres, arrive à « la ville de Canaan » (Pa-kanâna); nous ne savons si ce terme désigne une cité ou la région entière[17].

DÉFAITE DES COALISÉS DE REZENOU

D'autres coalisés attendaient les Égyptiens au delà de Mageddo. Ici se place le récit d'une stèle de Sethi retrouvée à Beishan[18]. En mai de l'an 1, Sethi, parvenu dans la plaine d'Esdraelon, reçoit cet avis : les princes du Kharou et du Rezenou — c'est-à-dire les Amorrites et Araméens qui entendent profiter du désordre et conserver leur indépendance vis-à-vis de l'Égypte — se concertent pour arrêter l'armée victorieuse; ils ne se tiennent pas à Mageddo,

15. Sethe, *Sethos I und die Erneuerung der Hundssternperiode*, ap. *A. Z.*, LXVI, p. 2. Le décalage du règne de Ramsès I vers 1320 complique les difficultés que soulève l'attribution de cinquante-neuf ans, au moins, au pouvoir exercé par Horemheb, qui devrait remonter, dans ces conditions, au règne même d'Aménophis III. Cf. p. 537, n. 183.

16. Bas-reliefs de Karnak : *A. R.*, III, § 82-88; Maspero, *H.*, II, p. 371 et suiv.

17. Gardiner, *The ancient military road between Egypt and Palestine*, ap. *J. E. A.*, VI, p. 99.

18. Stèle de Beishan, datée de l'an I : A. Moret, *La campagne de Séti I au nord du Carmel*, avec carte, ap. *R. E. A.*, I, p. 18. De nouveaux fragments, retrouvés récemment à Beishan, comblent les lacunes : A. Rowe, *Topography and history of Beth-Shân*, p. 26.

comme au temps de Thoutmès III, mais plus au Nord, à l'entrée des routes du Liban. « Le prince de Hamath[19], qui a concentré des effectifs nombreux, a enlevé la ville de Beishan (qui commande le gué du Jourdain, en direction de Damas) et exécuté sa jonction avec les gens de Pella (Pahira), pour empêcher que puisse sortir le prince de Rehob » (sans doute fidèle à l'Égypte). Mais Pharaon devance ses adversaires par une offensive foudroyante : « Il fait marcher la division d'Amon sur Hamath, la division de Phrâ sur Beishan, la division de Soutekhou, sur Yenoam[20]; en l'espace d'un jour, il renversa les rebelles devant lui. » A Beishan, un nouveau temple est construit pour le culte d'Amon et de Sethi; on y a retrouvé deux stèles du roi, dont l'une porte le récit que nous avons utilisé; en Transjordanie, sur la route de Damas et du Hauran, un débris de stèle montre Sethi présentant l'encens à Amon et Mout[21]. Il ne semble pas que, dans cette campagne, les Égyptiens aient dépassé les abords du mont Hermon, et, sur la côte, le port de Tyr. Les Bédouins Shasou se tinrent tranquilles pour longtemps; d'autres, parmi ces nomades, furent contraints à devenir des sédentaires : c'est ce qui advint aux Khabirou d'Israël (que les Égyptiens dénomment *Âpirou*); le petit-fils de Sethi, Mernephtah, les retrouvera établis à l'ouest du Jourdain, dans la région que colonisera la tribu d'Ephraïm. Une stèle, non datée, de Sethi I, mentionne les « Âpirou de la montagne du Jourdain », avec « les gens de Tyr », dans une circonstance non déterminée[22].

LES PEUPLES DE LA MER AUX FRONTIÈRES DU DELTA OCCIDENTAL

Symétriques aux scènes asiatiques, des bas-reliefs de Karnak, non datés, mais qui semblent se rapporter aux années immédiatement suivantes, montrent le roi combattant des Libyens au teint clair, aux cheveux blonds, aux yeux bleus, les *Temhou*, que nous devons distinguer des *Tehenou* au teint rouge et aux cheveux noirs, avec lesquels les textes les confondent encore au temps de Sethi I[23]. Ils font partie de ces *Peuples de la Mer* que la migration achéenne a mis en mouvement sur les côtes de la Méditerranée et qui cherchent à s'établir en Afrique

19. Hamath de Galilée, non la ville sur l'Oronte.

20. Yenoam est une forteresse entourée de forêts, donc au voisinage du Liban; les princes du Liban abattent à la hache des pins pour Sethi I : fig. ap. W. Max Müller, *Asien und Europa*, p. 204, 197; *Clans*, p. 356.

21. Photog. dans Vincent, *Canaan*, p. 454.

22. Alan Rowe, *Top. and Hist. of Beth-shân*, p. 29.

23. Ed. Meyer, *G.*, II, p. 435, n. 4.

du Nord, particulièrement en Marmarique et jusque sur les côtes du Delta. C'est le début d'attaques conjointes qui se renouvelleront de Ramsès II à Ramsès III, sur les deux flancs du Delta, et mettront l'Égypte en grand danger. Sethi les disperse sans dommage et sacrifie au dieu Amon leurs chefs, confondus avec les Asiatiques[24].

SETHI ENLÈVE QADESH AUX HITTITES

La suite des bas-reliefs nous amène, sans qu'aucune date soit donnée, devant « la cité de Qadesh, du pays d'Amor (Amourrou) », où le roi « détruit des myriades d'ennemis ». Parmi ceux-ci, les gens du « misérable pays de Khéta » sont massacrés par Pharaon. Pour la première fois Hittites et Égyptiens s'affrontent en bataille rangée; aussi les sculpteurs ont-ils précisé avec soin le profil caractéristique des gens de Khéta, à face rasée, où proémine l'arcature du nez et des sourcils; ils portent cadenette de cheveux sur la nuque et casque pointu, manient lance, poignards, arc et bouclier échancré « en violon », et combattent à trois sur les chars. A côté d'eux, les Sémites à tête barbue et chevelue ont pour armes des arcs et un bouclier rectangulaire. La citadelle de Qadesh (auj. : Tell Nebi Manduh) couronne une éminence boisée, ceinte par un canal dérivé de l'Oronte. Confirmation que Qadesh fut réellement occupée par Sethi nous est apportée par un fragment de stèle (que Pézard a retrouvée *in situ*) : Sethi reçoit d'Amon la harpé de victoire devant Mout et Baal-Soutekhou figuré en dieu cananéen[25]. Les listes des villes prises nomment Acre et Tyr, le port de Simyra, Oullaza, dans la vallée de l'Éleuthéros, outre Qadesh, Qatna, Tounep. Quant aux noms « Khéta, Naharina, Alasya, Assour, Sengar », énumérés parmi les pays occupés, sur des monuments de Sethi I, leur citation ne s'explique que par le zèle des scribes royaux à reproduire les listes de Thoutmès III[26].

Cette prise de Qadesh par Sethi eut des répercussions que nous signalent les archives de Boghaz-Keuï. Le descendant d'Azirou sur le trône d'Amourrou était alors Bentesina, qui reconnut aussitôt Sethi I comme suzerain, mais Moutallou réussit à le capturer et mit en sa place Sabili[27]. Il en résulte que Qadesh ne resta pas longtemps en possession de Sethi I.

24. *A. R.*, III, § 120, 132, 135.
25. *A. R.*, III, § 140-152. Stèle de Qadesh, trouvée par M. Pézard, ap. *Syria*, III (1922), p. 108, pl. 22. Il faut donc rejeter l'opinion exprimée par Meyer (*l. c.*, p. 450) et Breasted que la Qadesh occupée par Sethi est une autre ville de ce nom, en Galilée. Types ethniques : Maspero, *H.*, II, p. 146-156; Ed. Meyer, *G.*, II, bl. IV.
26. Listes ap. W. M. Müller, *Eg. Researches*, I, p. 131.
27. Ed. Meyer, *G.*, p. 451-452.

PROSPÉRITÉ DE L'ÉGYPTE SOUS SETHI I

L'orgueil de la victoire, l'afflux des tributs annuels ramènent quiétude et prospérité à l'Égypte de la XIX[e] dynastie; aussi Sethi fut-il un de ses plus grands bâtisseurs. Bien que Thèbes et Memphis restent capitales officielles, une nouvelle résidence royale se fonde à Tanis, qu'on nommera, sous le règne suivant, *Per-Ramsès* « la maison de Ramsès-le-Victorieux »[28]. Sethi est donc revenu à sa ville d'origine, poste de surveillance des provinces de Canaan.

Arrivé au trône dans la force de l'âge, Sethi s'associe, vers la fin de son règne, son fils Ramsès, déjà chef de l'infanterie et de la charrerie[29].

RAMSÈS II REND A L'ÉGYPTE L'ASCENDANT SUR L'ORIENT

Pendant son très long règne, plus de 67 ans (1298-1232), Ramsès II, vigoureux, autoritaire, imbu de grandeur et de faste, a étendu l'œuvre de son père en tous les domaines. Il semble que recommence l'Empire d'Aménophis III, tant par la gloire encore accrue de l'Égypte dans le monde oriental que par le développement équilibré de toute sa civilisation. Cependant, c'est moins par la guerre que par sa diplomatie et son ascendant personnel que Ramsès II affermit l'autorité de l'Égypte et devient, pendant un demi-siècle, l'arbitre du monde oriental : sérénité et stabilité d'autant plus impressionnantes que l'Asie et le monde méditerranéen étaient travaillés par de sourds cataclysmes sur le point de se déchaîner.

ATTAQUES CONCERTÉES VENUES DU NORD ET DE LA MER

Dès la fin de son an 2 (1297), Ramsès II, à Assouan, proclame qu'il a élargi partout les frontières de l'Égypte : d'un côté, « il capture les cités des Asiatiques », de l'autre, « il écrase les Étrangers du Nord, les Temhou, les *Guerriers de la Mer et du grand Océan du Nord* et aussi Sengar, Khéta et A(rzawa) »[30].

Une stèle de Tanis relate des victoires analogues sur les Asiatiques (*Setiou*) et les Nubiens (*Nehesiou*), tandis qu'à l'ouest de l'Égypte « les Shardanes aux cœurs rebelles,.. et les vaisseaux de guerre au milieu (de la mer).... fuient devant lui »[31]. Le fameux poème de Pentaour, qui

28. *Per-Ramsès* avait été localisée par Gardiner sur le site de Péluse-Avaris (*The Delta Residence of the Ramessides*, ap. *J. E. A.*, V, p. 127 et suiv.); les récentes fouilles de P. Montet à Tanis ont démontré que Tanis était la « ville de Ramsès »; par surcroît, peut-être Tanis est-elle aussi Avaris (cf. *Kémi*, IV, p. 210 et suiv.).
29. Grande inscription dédicatoire d'Abydos : *A. R.*, III, § 259-281; H. Gauthier en a publié une édition nouvelle, avec traduction : *A. Z.*, XLVIII, p. 52.
30. *A. R.*, III, § 479.
31. *A. R.*, III, § 490. La date manque.

raconte les hauts faits de l'an 5, confirme que des Shardanes, capturés à la guerre, servent comme mercenaires dans l'armée égyptienne; d'autres textes nomment « les Shardanes de la mer, captifs de Sa Majesté »[32]. Or les Shardanes, comme les Sheklal, les Loukou et les Toursha appartiennent aux tribus indo-européennes déjà en contact avec les Égyptiens, sur les côtes de Canaan, au temps des lettres d'El-Amarna. Guerriers de haute taille, au corps svelte et bien découplé, le bras gauche portant un bouclier rond et un javelot, et le bras droit, un long poignard de style mycénien, vêtus d'un pagne court, ils se coiffent d'une calotte en métal, qui est ornée d'un disque, entre deux cornes en forme de croissant. D'autres éléments de même race, avaient débarqué en Libye, à l'ouest du Delta, et s'étaient alliés aux Temhou, comme au temps de Sethi I; déjà apparaît le nom des *Mâshaouasha.*

PRÉPARATIFS DE MOUTALLOU ET RAMSÈS II

L'Égypte n'était pas seule menacée; la migration nouvelle, progressant en Asie Mineure, entrait au contact des Hittites. C'est ce qui pousse Moutallou, fils de Moursil, à délaisser Khatti, la capitale traditionnelle des Hittites, pour Dattasa, ville au sud de l'Halys, « dans le Bas-Pays », dont le site exact est inconnu. Les Gazga en profitent pour fomenter des rébellions qui, pendant dix ans encore, bouleverseront le pays. Moutallou confie la défense des provinces centrales à son frère Khattousil; celui-ci rétablit la paix après de longues luttes. Les pays du Nord sont constitués en un royaume vassal, dont Chakpissa est capitale, au profit de Khattousil[33]; celui-ci trouvera, dans cette situation privilégiée, les moyens de déposséder son neveu, Ourkhiteshoub, après la mort de Moutallou. Telle était la situation du royaume hittite, après 1300.

A cette date, Ramsès II avait déjà gagné ses premières victoires contre les vassaux de Moutallou en Syrie. A l'embouchure du Nahr el-Kelb[34], trois stèles, aujourd'hui fort mutilées, marquent son passage sur cette route qui conduit à la vallée de l'Oronte, depuis l'an 4.

COALITION DES HITTITES AVEC LES PEUPLES DU NORD ET DE LA MER

L'attaque décisive de Ramsès II fut conduite en l'an 5 (1294), et ne surprit pas Moutallou; suivant les traditions hittites, celui-ci avait lancé de tous côtés des messagers pour nouer un faisceau d'alliances.

32. *A. R.*, III, p. 210, *c*. Type ethnique : Ed. Meyer, *G.*, bl.; Müller, *Asien*, p. 354, sqq.
33. Ed. Meyer, *G.*, p. 445-449, d'après une inscription où Khattousil raconte sa jeunesse.
34. *A. R.*, III, § 297. Photo : Maspero, *H.*, II, p. 427. Cf. Mouterde, *Le Nahr el Kelb*, guide archéologique, avec fig., et discussion des dates, Beyrouth (1932).

Le meilleur tableau de cette activité diplomatique se trouve dans les sources égyptiennes qui en tirent grand orgueil à cause du succès final qu'elles attribuent à Ramsès. « Commencement des victoires de Ramsès II, remportées sur les pays des Khéta, Naharina, Ar(zawa), Pidasa, Dardani, Masa, Karkisha,... Carchémish, Qodi, Qadesh, Ougarit, et Mouskhanet (?)... ». Plus loin, nous lisons : « Lorsque Sa Majesté conquit cette cité (Qadesh), le misérable vaincu de Khéta y était venu, après avoir rassemblé et réuni, depuis les extrémités de la mer jusqu'au pays de Khéta, tous les pays qui vinrent ensemble. » Suivent les mêmes noms auxquels s'adjoignent : les Kashkash (Gazga), Loukou (Lyciens), Arawanna (IlIouna, gens d'Ilion ou d'Ionie ?), Kizwadna, Alep et le pays entier de Noukhashé[35]. « Pas une contrée qui n'eût envoyé ses hommes, avec ses chefs, chacun amenant son char, multude très grande et sans égale; ils couvraient montagnes et vallées comme des sauterelles. (Le roi de Khéta) n'avait laissé ni argent ni or dans son pays; il avait tout ramassé dans ses possessions et l'avait donné à chaque pays pour amener ceux-ci avec lui à la bataille. » Les bas-reliefs égyptiens figurent les fantassins hittites (*touherou*), les uns à tête rasée, d'autres portant mèches et cadenettes, et la noblesse montée sur chars, tous en rangs strictement ordonnés, parmi la cohue bigarrée des Syriens, des Bédouins, barbus et chevelus, vêtus de longues robes de laine, et des Indo-Européens du Nord et de la mer, cuirassés, casqués, armés de lances et d'épées, en bronze ou en fer[36]. Concluons que Moutallou avait habilement canalisé les flots des migrateurs et des nomades, pour arrêter les armées égyptiennes.

Les sources hittites permettent de préciser quelques aspects de cette coalition. Le roi d'Alep, que Moutallou a lié par traité, s'appelle Rimisharrinaa; il avait été déjà l'allié de Moursil; aussi, « le Soleil, le grand roi de Khatti (Moutallou), fils de Moursil, et toute la maison (lignée) de Shoubbiloulïouma seront les alliés du roi d'Alep. Les dieux de Khatti et les dieux d'Alep seront témoins et garants du traité. » Quant au pays de Kizwadna, « qui avait appartenu à Khatti au temps de Shoubbilouliouma, puis qui avait été gagné par le Khourri (Mitanni), il est de nouveau tout acquis à Moutallou; son roi enverra cent chevaux équipés (avec chars) et mille soldats de pied à l'armée du Soleil (le roi de Khatti), qui se charge de leur entretien »[37]. Des traités

35. Début du poème de Pentaour : *A. R.*, III, § 306, 309.
36. Figures dans : Ed. Meyer, *G.*, bl. IV-V; Wreszinski, *Atlas*, II, pl. 76.
37. Textes ap. Meissner, *Die Beziehungen Aegyptens zum Hattireiche*, p. 34-37.

semblables devaient exister entre Moutallou et chacun des confédérés.

A cette coalition internationale, où des irréguliers nomades et migrateurs voisinaient avec les réguliers hittites, Ramsès II opposait une armée moindre, mais nationale et homogène, composée de quatre corps égyptiens (sous les vocables d'Amon, de Phrâ, Phtah, et Soutekhou), de contingents de Nubie (de Meloukha, diront les textes hittites); les troupes de pied étaient équipées de lances, haches, épées courbes, flèches et grand bouclier; la charrerie était recrutée dans l'élite. A ces troupes, s'ajoutaient les mercenaires shardanes dont les frères se retrouvaient dans les rangs ennemis, et de jeunes recrues d'Amourrou, les *Nalouna*; ces contingents étrangers servaient indifféremment le maître qui payait la plus haute solde.

LA BATAILLE DE QADESH (1294)

Partie de Zalou vers le 17 avril 1294, l'armée égyptienne, après un mois de marche sans obstacle, arrive à la hauteur de Byblos, établit ses bases de ravitaillement « sur la côte d'Amourrou », et remonte probablement par le Nahr el-Kelb, jusqu'à la vallée de l'Oronte où elle débouche, le 16 mai, en amont de Qadesh[38], citadelle qui domine la rive gauche de l'Oronte, encerclée par le fleuve et un canal. Le Poème de Pentaour[39], écrit à la gloire de Ramsès II, expose en détail comment Ramsès, abusé par des transfuges hittites, situait le gros de l'ennemi au nord de Tounep, dans le pays d'Alep; aussi, avec une avant-garde composée des Shardanes et de la division d'Amon, le roi établit-il son camp à l'ouest de Qadesh, ignorant que « toute l'armée (des confédérés) se tenait prête à combattre » derrière l'abri formé par l'Oronte et le tell de la citadelle. Détrompé tardivement, Ramsès subit l'attaque furieuse de 2.500 chars qui passent l'Oronte à gué, dispersent la division de Phrâ en marche pour rejoindre l'avant-garde, et forcent le camp égyptien, où le roi était en train d'alerter ses troupes. La bravoure de Ramsès sauve la situation : tandis que les Hittites, sûrs de leur facile victoire, se débandent pour piller le camp égyptien, le Pharaon, agrafant sa cuirasse, attelant lui-même ses chevaux au char, « se mit tout seul à tailler et à trancher parmi les ennemis », tant et si bien qu'il

38. Phrâ est le nom de Râ précédé de l'article.

39. Le poème de Pentaour existe sur papyrus et sur les murs de temples (Karnak, Louxor, Abydos); bulletin abrégé de la campagne, à Louxor, au Ramesséum, à Abydos. D'immenses bas-reliefs, avec notices explicatives, décrivent les épisodes principaux à Louxor, au Ramesséum, à Abousimbel, Abydos (reproduits par Champollion et Lepsius; cf. Maspero, *H.*, II, p. 391 et suiv.) Les textes ont été groupés et republiés par Ch. Kuentz, *La bataille de Qadesh*, ap. *Mémoires de l'I. F. A. O.*, t. LV (1928), et par Selim Hassan, *Publications de l'Univ. égyptienne*, t. II (1929) : *le Poème dit de Pentaour*. Sur la bataille, cf. l'étude du major Burne : *J. E. A.*, VII, p. 191, et Breasted, *Battle of Kadesh*, ap. *Publ. de l'Univ. de Chicago*, V, p. 81; cf. *Clans*, p. 362.

donna aux renforts (la division de Phtah et les Nalouna) le temps d'arriver. Ces troupes en bon ordre s'engagent dans la mêlée confuse des pillards et combattants, et mettent en pièces les Hittites, surpris à leur tour. Moutallou, resté « avec deux divisions de 9.000 soldats et chars », sur la rive orientale de l'Oronte, « n'osa sortir pour combattre, quand il vit Sa Majesté l'emportant sur les princes de toutes les contrées ». Toutefois, sans lancer toutes ses troupes, Moutallou fit charger 1.000 chars, montés « par les princes d'Arzawa, Masa, Loukou, les Dardani, les rois de Carchémish, d'Alep, et les deux frères du roi de Khéta ». Ce fut en vain; là périt, sur le champ de bataille, la fleur de la noblesse des Hittites et des Indo-Européens, avec les deux princes royaux; beaucoup se noyèrent dans l'Oronte; quelques-uns furent sauvés par les soldats de la forteresse; nous les voyons tirer de l'eau les guerriers à demi noyés, tels que « le prince d'Alep qui, jeté à l'Oronte par Sa Majesté, dégorge l'eau avalée et revient à la vie ». Ainsi finit la bataille, à la gloire du Pharaon qui dénombra des quantités satisfaisantes de prisonniers, chars, armes et butin. Des files de captifs, comprenant gens de Khéta, Dardaniens, gens de Pidasa, etc., furent conduits à Thèbes, aux pieds d'Amon-Râ dont Pharaon n'est que le bras vainqueur. Plus tard, un poème dont nous possédons la copie sur papyrus, due au scribe Pentaour, et des éditions sur pierre, gravées à Karnak et dans maints autres sanctuaires d'Égypte et de Nubie, magnifia l'héroïsme du jeune roi en rendant hommage à Amon, accouru de Thèbes sur le champ de bataille au secours de son fils, « qui combattait tout seul », au milieu du camp surpris par les Hittites.

CONSÉQUENCES DE LA BATAILLE

Cette victoire de Ramsès II ne fut pas décisive : Qadesh n'est pas reprise[40]; l'armée des Hittites et coalisés ne paraît pas avoir été poursuivie; peut-être même progressa-t-elle, après la bataille, en remontant l'Oronte, en Amourrou et vers Damas. Les sources hittites gardent un silence prudent sur la grande bataille; deux fragments, que leur mauvais état de conservation rend peu intelligibles, laissent percer quelques allusions à Moutallou, à l'armée du roi d'Égypte, aux troupes noires de Meloukha, et au roi d'Alep qui combat d'autre part[41].

Les textes de Boghaz-Keuï se raréfient après cette période. Que Moutallou se considérât ou non comme vaincu, il reste que sa grande

40. Pézard à Qadesh n'a pas trouvé de traces d'une occupation égyptienne après Sethi I.

41. Meissner, *l. c.*, p. 37-42.

coalition avait échoué dans son plan d'enlever Canaan à Pharaon et d'arriver aux frontières du Delta. A Qadesh, l'Égypte gagne un résultat indiscutable, celui d'assurer à l'Égypte un répit qui durera presque un siècle, avant le nouvel assaut en masse des Indo-Européens[42].

RAMSÈS II DISPUTE CANAAN AUX HITTITES

Que devinrent les survivants des Pays de la mer et du Nord ? Les rares textes hittites et les sources égyptiennes n'en parlent plus; nous supposons qu'une grande partie d'entre eux a été refoulée sur leurs bases, — îles et côtes d'Asie Mineure.

En revanche, les textes égyptiens nous apprennent que, depuis l'an 8 (1291), Ramsès soutient des luttes acharnées pour la possession de Canaan, et ne conclut la paix avec les Hittites qu'en l'an 21 (1278). Aucun récit continu, mais des listes de villes vaincues, des bas-reliefs où sont figurés quelques exploits égyptiens. En l'an 8, la Galilée est reprise ville à ville, ce qui laisse supposer qu'après la bataille de Qadesh les Hittites ont progressé jusque assez loin dans le Sud; 18 forteresses, parmi lesquelles Acre, Meron, Asher, Satourna dans un site boisé du Liban, s'étant révoltées, sont enlevées d'assaut[43]. Les deux points extrêmes de l'insurrection nous apparaissent en deux bas-reliefs spécialement détaillés : l'un figure, à 150 kilomètres seulement de la frontière égyptienne, la reprise de la « misérable ville d'Ascalon, devenue rebelle, mais qui est joyeuse de se soumettre »[44]; l'autre, l'assaut donné à la citadelle de « Dapour[45], dans le pays d'Amourrou, au voisinage de Tounep », où « le misérable pays de Khéta » subit un grand échec. Ramsès II reprend donc possession de Canaan jusqu'aux abords de Qadesh. A la suite de ces exploits se placent d'autres épisodes non datés : « La reprise de Tounep en Naharina, sur les Hittites »[46] et autres campagnes qui légitiment la rédaction des listes où, parmi les vaincus, sont nommés le Naharina, le Rezenou inférieur, Arvad, Qatna. Peut-être à ce moment le Pharaon reçut-il des tributs-cadeaux du Sengar, d'Assyrie, d'Alasya, des Haounebou, des Toursha[47], comme son ancêtre Thoutmès III, car il consigne ces noms traditionnels parmi les peuples tributaires de l'Égypte.

42. *Infra*, p. 578.
43. *A. R.*, III, § 356.
44. *Ibid.*, § 355.
45. *Ibid.*, § 359-360, où Breasted situe, à tort, Dapour et Tounep dans la région du Thabor.
46. *Ibid.*, § 366.
47. Ces deux derniers noms sont à la base d'une stèle de Beishan, an 9 de Ramsès II, au Musée Palestinien de Jérusalem. Dans le Hauran, un bas-relief figure Ramsès II adorant un dieu local (*Z. D. Palästina-Vereins*, XV, p. 205).

QUERELLES DYNASTIQUES CHEZ LES HITTITES

Le royaume hittite, après la bataille de Qadesh, se révèle divisé, par contre-coup des événements de Canaan. Moutallou avait tiré vengeance des héritiers d'Azirou en la personne de Bentesina, roi d'Amourrou; mais le frère de Moutallou, Khattousil, intervient et rétablit Bentesina[48]. A ces intrigues se rattachent sans doute les opérations heureuses de Ramsès dans Amourrou et contre Dapour. Une des stèles gravées en l'honneur du Pharaon, à l'embouchure du Nahr el-Kelb, est de l'an 10, date probable de ces événements qui se passent à la fin du règne de Moutallou.

Le rôle de Khattousil, auquel Moutallou avait confié le royaume du Haut-Pays, avait encore grandi par son mariage avec la princesse Poudoukhepa, fille de la prêtresse d'Ishtar dans le royaume de Kizwadna. A la mort de Moutallou (vers 1288), son fils, Ourkhiteshoub, se trouve en compétition avec son oncle Khattousil; celui-ci supporte pendant sept ans une situation humiliée, puis provoque un jugement du dieu, c'est-à-dire une décision par les armes. Ourkhiteshoub ne tarde pas à être capturé, mais son oncle, le traitant avec clémence, lui laisse le gouvernement de Noukhashé, jusqu'au moment où, ses relations avec Kardouniash devenant suspectes, il est exilé au delà des mers (vers 1281), d'où il ne revint plus.

A ces rivalités qui servaient les intérêts de l'Égypte, Ramsès se trouve mêlé, comme en témoigne la copie d'une lettre ultérieure du Pharaon au roi d'une ville de Mirâ (site inconnu), trouvée dans les dossiers de Boghaz-Keuï; cette lettre cite des « paroles de Ourkhiteshoub », qui a demandé à Ramsès son appui, et de l'or[49].

RELATIONS DE KHATTOUSIL III AVEC L'ASSYRIE ET KARDOUNIASH

Lorsque Khattousil III eut réalisé ses ambitions de devenir seul roi de Khatti (vers 1281), les querelles dynastiques et la résistance de Ramsès II en Canaan avaient affaibli les Hittites vis-à-vis de l'Assyrie et de Kardouniash.

En Assyrie, le roi Adadnirâri I (env. 1304-1280) est atteint, tout d'abord, par l'avance de Moutallou en Amourrou, après la bataille de Qadesh : la région du Mitanni-Khanigalbat revient sous l'influence des Hittites qui y soutiennent le roi Shatourna. Celui-ci d'attaquer aussitôt Adadnirâri, mais, vaincu, emmené prisonnier à Assour, il n'en ressort que tenu à payer un tribut annuel dont il s'acquitte correcte-

48. Ed. Meyer, *G.*, p. 451, 469, d'après les traités avec Bentesina.
49. Ed. Meyer, *Gesch.*, p. 446, 472-473. La lettre de Ramsès II au roi de Mirâ, dont Meissner donne le texte, *l. c.*, p. 43-44, est interprétée autrement par Meyer, p. 480, n. 1,

ment. Les Hittites ne sont pas venus à son aide : ces faits se passent sans doute au temps d'Ourkhiteshoub, dont les forces étaient absorbées par sa lutte contre Khattousil[50]. Tout change à l'avènement de celui-ci. Des textes assyriens nous apprennent que le Khanigalbat, dégagé de l'Assyrie, est alors gouverné par Ouasashatta, fils de Shatourna, que protègent les Hittites, également suzerains du Soubarou. D'autre part, Kadashman-Tourgou, roi de Kardouniash (env. 1296-1280) contribue à l'encerclement de l'Assyrie en souscrivant avec Khatti alliance matrimoniale et politique : il envoie sa fille au harem de Khattousil, sollicite son gendre de lui donner une de ses filles, et s'attire ce refus dédaigneux, écho de celui d'Aménophis III en pareille occurrence : « Le roi de Kardouniash n'est pas un grand roi. » Quelle déchéance pour l'illustre Babylone de jadis! Néanmoins, Khattousil estimait assez l'armée du Kardouniash pour exiger, selon les traités de confraternité et d'alliance, sa coopération contre Ramsès II, à quoi Kadashman-Tourgou répondait : « Si les troupes du roi d'Égypte marchent contre toi, alors j'irai avec toi, avec mes guerriers et mes chars »[51].

LES ASSYRIENS ARRIVENT SUR L'EUPHRATE

Un an plus tard, à la mort du roi de Kardouniash, nous voyons Khattousil III intervenir énergiquement en faveur de Kadashman-Enlil, son fils encore adolescent (env. 1280-1251), contre les nomades Akhlamou, soutenus par le roi d'Assour, Adadnirâri, qui profite des circonstances pour libérer l'Assyrie. Si nous classons les événements d'après le comput de Weidner, à vrai dire conjectural[52], c'est à ce moment qu'il faudrait situer une offensive d'Adadnirâri contre le Khanigalbat et son roi Ouasashatta; celui-ci implore l'assistance des Hittites, n'en reçoit aucune, probablement parce que Khattousil était lui-même aux prises avec les Égyptiens. Aussi Adadnirâri se hâte-t-il d'enlever la capitale Vashouganni, Ourfa, Carchémish, Diarbékir; son armée menace le flanc oriental du royaume hittite. Ouasashatta, sa famille, sa cour sont emmenés à Assour, et ne reviennent en Khanigalbat que bridés par un traité d'étroite sujétion. Une lettre de Khattousil III à Adadnirâri reconnaît de mauvaise grâce : « Oui, tu es victorieux par les armes, oui, tu es devenu un grand roi! Mais pourquoi parles-tu de fraternité et de droit de regard sur l'Amanus ? »[53].

50. Sources dans Forrer, *Reallexikon d. Ass.*, p. 258.
51. *Ibid.*, p. 258-260.
52. Forrer place les faits quelques années plus haut (p. 261).
53. *Reallexikon*, p. 263.

A peine l'Assyrie est-elle redevenue « un grand royaume » que son roi reprend pour son compte les vues traditionnelles du Mitanni-Khanigalbat sur *l'accès à la Méditerranée*. Aussi Khattousil III recherche-t-il des alliés contre l'ambition d'Assour : on a retrouvé un traité, signé avec le roi de Mekhri (région de Diarbékir ?). Khattousil III put arracher le Khanigalbat à l'Assyrien pour une courte durée, et remettre sur le trône Shatourna (II), vassal des Hittites[54].

SALMANASAR I ANNEXE LE KHANIGALBAT

A la mort de Adadnirâri (vers 1280) Khattousil III adresse des lettres au fils et successeur, Salmanasar I (1280-1260), et au chancelier du royaume d'Assyrie. Tout en reconnaissant que le souverain d'Assour est désormais un grand roi, il essaye de le dissuader d'entreprendre une vaine lutte contre Khanigalbat et Soubarou. Salmanasar est si peu convaincu qu'il attaque les Hittites depuis l'Ourartou jusqu'à l'Euphrate. Malgré le concours que Shatourna II trouve chez les Hittites et les Akhlamou, en trois jours Salmanasar prend 51 bourgades de l'Ourartou, capture 14.400 prisonniers qu'il emmène, les yeux crevés, et il reconquiert le Khanigalbat tout entier dont il fait une province à jamais assyrienne[55]. L'ancien pays des Mitanniens n'a plus d'existence politique; le nom de Khanigalbat qui le désignait en assyrien, ne s'appliquera plus, dans l'avenir, qu'à la région de Mélitène, à l'ouest de l'Euphrate où des princes, descendants de la dynastie mitanienne, se maintinrent pendant un siècle et demi, jusqu'au temps de Téglatphalasar I[56].

Ainsi le conflit séculaire entre Assour et Khatti pour la possession du Mitanni-Khanigalbat, État tampon, se termine par le succès d'Assour et son avènement au rang de *grande puissance*, vers 1280. L'installation définitive des Assyriens sur l'Euphrate, à 200 kilomètres de la Méditerranée, est un avertissement qu'entendent fort bien Khattousil III et Ramsès II : ils décident de s'associer pour sauver leurs intérêts réciproques dans la région de l'Oronte contre l'ambition des Sémites d'Assyrie, qui prétendent reprendre, en Asie antérieure, le rôle si longtemps tenu par Babylone.

54. *Ibid.*, p. 265.
55. *Ibid.*, p. 266.
56. Ed. Meyer, *G.*, p. 476.

II. — L'entente égypto-hittite et l'équilibre oriental au XIIIe siècle

1. — ALLIANCE DE RAMSÈS II ET DE KHATTOUSIL III

Des négociations, entre Khattousil III et Ramsès II, aboutirent, vers 1278, à un traité d'alliance et de confraternité. Le texte égyptien, gravé à Karnak, nous est connu depuis un siècle; son duplicatum, en langue et écriture akkadienne, a été retrouvé, il y a vingt ans, aux archives de Boghaz-Keuï[57].

TRAITÉ D'ALLIANCE ENTRE L'ÉGYPTE ET KHATTI

« En l'an 21, le 25e jour du 1er mois de la IIe saison (l'hiver), Ramsès II était dans la ville de Per-Ramsès, lorsque vinrent des messagers royaux égyptiens, dont le principal était Ramose, et un messager de Khéta, Tarteshoub, apportant une tablette d'argent que le grand roi de Khéta, Khattousil III, envoyait à Pharaon pour demander la paix au roi d'Égypte », au moyen « d'un bon traité de paix et fraternité »[58]. Aujourd'hui, le dieu ne permet plus qu'il y ait hostilité entre les deux grands chefs; au temps de Moutallou, celui-ci avait combattu (contre Ramsès), mais, à dater du présent jour, Khattousil rendra permanente la politique que les dieux Phrâ et Soutekhou arrêtent pour l'Égypte et Khéta, à savoir : qu'il n'y aura jamais plus de guerre entre eux. Pour Khattousil et Ramsès, chacun d'eux proclame : « Lui est en fraternité et en paix avec moi, et je suis en fraternité et en paix avec lui, à jamais; les enfants des enfants de l'un le seront avec les enfants des enfants de l'autre, et aussi le pays d'Égypte avec le pays de Khéta. »

Quant aux traités régulièrement signés au temps de Shoubbilouliouma et de Moutallou, leurs descendants Khattousil et Ramsès les ont en main, et s'y conformeront.

Si quelque ennemi vient contre le pays de Ramsès II, et si celui-ci envoie dire au roi de Khéta : « Viens me secourir contre lui », le roi de

57. Le texte égyptien du traité est à Karnak et au Ramesséum (fragments); bibliogr. ap. Maspero, *H.*, II, p. 404; la meilleure édition est celle de W. Max Müller, *Der Bundniss-Vertrag R. H. und der Chetiterkönigs*, ap. *Mitt. Vorderasiat. Ges.*, 1902, 5; trad. : *A. R.*, III, § 367-391. Le texte akkadien a été publié par Figulla et Weidner. Bibliographie et étude comparée des deux versions : G. Rœder, *Aegypter und Hethiter*; surtout : Langdon et Gardiner, *The Treaty of Alliance between Hattiusil and Ramesses II*, *J. E. A.*, VI, p. 179. Photog. du texte de Karnak, ap. Capart, *Thèbes*, p. 127.

58. Nous suivons le texte égyptien, adaptation du texte original hittite-akkadien.

Khéta devra venir et devra tuer cet ennemi; mais, s'il ne désire pas venir (en personne), il devra envoyer ses troupes et ses chars pour tuer cet ennemi[59]. Si Ramsès II « entre en courroux contre des serviteurs à lui, Ramsès, et s'ils lui ont fait quelque offense, le roi de Khéta viendra tuer cet ennemi ». Suit une clause, très mutilée, sur l'aide mutuelle des deux rois, en cas de mort de l'un d'eux et de difficultés pour la succession au trône de leurs héritiers[60].

D'autre part, « si quelque grand personnage, ou des gens de peu, s'enfuient d'Égypte et viennent au pays de Khéta, — même s'il s'agit de toute une ville, ou d'un pays —, le roi de Khéta ne les recevra pas et les fera ramener au roi d'Égypte.

« Pour tous ces mots du traité, mille dieux, mâles et femelles, du pays d'Égypte en seront témoins » et garants. Parmi eux : *Phrâ*, seigneur du ciel et Phrâ de la ville d'Arinna, *Soutekhou*, seigneur du ciel, Soutekhou de Khéta, d'Arinna, les Soutekhou de 10 autres villes, parmi lesquelles Alep; *Astarté* de Khéta[61]; d'autres dieux du pays, la reine du ciel, les dieux du serment, la déesse de la terre, les montagnes, les rivières du pays de Khéta, les dieux du pays de Kizwadna, Amon, Phrâ, Soutekhou[62], les montagnes et les rivières du pays d'Égypte, le ciel, la terre, la grande mer, les vents, les nuages »[63].

La tablette d'argent, minute hittite du traité, portait comme empreintes de sceaux : à l'avers, une image de Soutekhou (Teshoub) embrassant Khattousil; au revers, l'image d'une déesse de Khéta embrassant la reine Padoukhepa[64]. »

LA QUESTION DES FRONTIÈRES

On notera que ce traité d'alliance passe sous silence la délimitation des frontières; elle avait donné lieu à des conventions qui ne nous sont pas parvenues. Il semble résulter des faits connus que l'Éleutheros constituait la limite des provinces égyptiennes. Plus au Nord, quelques petits États respectaient l'influence, sinon l'autorité, de Pharaon; tel sera le cas pour Byblos et Ras Shamra. Le Naharina occidental, du bas Oronte à l'Euphrate, restait aux Hittites qui, d'ailleurs, avaient à

59. Des clauses précisent réciprocité de la part de Ramsès II.

60. Ici le texte akkadien manque.

61. Soutekhou, en pays hittite, correspond à Teshoub, dieu national des Hittites et Mitanniens. La signification du culte de Soutekhou à Tanis apparaît clairement ici (*supra*, p. 543).

62. Soutekhou remplace ici Phtah de Memphis dans la triade divine qui gouverne l'Égypte (*infra*, p. 567), en tant que dieu de Tanis (Per-Ramsès).

63. Pareilles listes de dieux garants des traités se retrouvent aux traités des Hittites avec leurs voisins d'Asie Mineure. (*J. E. A.*, VI, p. 195).

64. Poudoukhepa, originaire de Kizwadna, joue auprès de Khattousil III le rôle important dévolu aux reines mitanniennes et hittites, en Asie comme en Égypte sous la XVIIIe dyn..

s'y défendre contre l'Assyrie, maîtresse, depuis le règne de Salmanasar, du Naharina oriental, sur la rive gauche de l'Euphrate. En résumé, Ramsès II ne revendique plus la région nord de la côte et de la Syrie : il a perdu une portion importante de l'héritage de Thoutmès III.

LA PAIX ORIENTALE, DE 1278 A 1232

Par contre, l'entente égypto-hittite assure la paix, pendant un demi-siècle, au Proche Orient. Jusqu'à l'avènement de Mernephtah (1232), les monuments ne signalent plus de guerres ni en Canaan ni en Lybie; le condominium égypto-hittite a refréné les ambitions de l'Assyrie, celles des Amorrites, Araméens et des Indo-Européens.

Quelques témoignages positifs attestent la bonne foi réciproque des grands rois de ce temps pour maintenir « la paix et la fraternité ». Au roi de Mirâ, qui voulait l'entraîner à quelque acte hostile contre Khattousil, Ramsès II répond que les temps où l'on intriguait pour soutenir Ourkhiteshoub contre Khattousil sont périmés. « Aujourd'hui, il y a bonne fraternité, bonne paix entre le grand roi d'Égypte et le roi de Khatti, entre Râ et Teshoub »[65].

La grande épouse de Ramsès II, reine Nefertari, partage ces sentiments lorsqu'elle écrit à la reine de Khatti : « J'entends, ma sœur, ce que vous m'avez écrit pour vous informer de ma paix et des relations de bonne paix et bonne fraternité en lesquelles le grand roi d'Égypte se trouve avec le grand roi de Khatti, son frère. Râ et Teshoub feront à ce sujet que tu redresses la tête; puisse Râ assurer la paix du bienfait réalisé, et confirmer la bonne fraternité du grand roi d'Égypte et du grand roi de Khatti, son frère, à jamais »[66].

La même bonne volonté anime Khattousil III quand il écrit à son allié, le roi de Kardouniash, Kadashman-Enlil. Après avoir rappelé le temps jadis où Kadashman-Tourgou, père du présent roi de Kardouniash, s'était offert à combattre le roi d'Égypte, par fidélité à son allié hittite (*supra*, p. 554), Khattousil encourage le jeune roi à intervenir, non plus contre l'Égypte, mais contre un autre ennemi... qui ne peut être que le roi d'Assyrie. Celui-ci (ou ses alliés, les Akhlamou) « a fait tuer le messager du roi d'Égypte; que Kadashman-Enlil intervienne donc » et qu'il empêche les Assyriens de couper les communications entre la province cananéenne de l'Égypte et l'allié de Ramsès[67]. Une autre lettre, relative à la même affaire, contient cette déclaration : « Le roi d'Égypte et moi, nous sommes devenus frères, et nous trai-

65. Meissner, *l. c.*, p. 43; *J. E. A.*, VI, p. 203.
66. *Ibid.*, p. 59 et p. 204.
67. *Ibid.*, p. 45 et p. 202; lettre très mutilée.

terons en ennemis nos ennemis communs, et en amis nos amis communs »[68].

RAMSÈS II ÉPOUSE LA FILLE DE KHATTOUSIL III (1264)

Une lettre de Nefertari, reine d'Égypte, exprime le vœu de se rendre au pays de Khatti pour visiter sa sœur, Padoukhepa, et le roi Khattousil : « Je brûle d'aller à vous avec Ramsès, mon époux, pour voir votre bonne situation de paix et celle de votre pays »[69]. Nous ignorons si les souverains d'Égypte allèrent visiter Khatti, mais, en l'an 34, Ramsès II épouse la fille de Khattousil (1264).

Sur la façade du temple d'Abousimbel, une grande stèle, qui a 25 mètres de haut et 41 lignes conservées, figure Ramsès II, assis entre Amon et Phtah, recevant « la reine Matneferourâ, fille du grand roi de Khéta », et le « grand roi de Khéta », coiffé du haut bonnet hittite, tous deux debout et adorant Pharaon. Khattousil « amène tous ses biens, avec sa fille en tête, à l'aimé de Soutekhou (Teshoub) qui lui a donné le pays de Khéta »[70].

Un long récit présente ce mariage sous la forme héroïque et conventionnelle d'une conquête massive de Khéta par Ramsès II, après la bataille fameuse où Pharaon combattit « seul de sa personne, et s'acquit un renom éternel », c'est-à-dire après la bataille de Qadesh[71]. Khéta vaincu avait offert d'envoyer des tributs annuels à Ramsès II, mais celui-ci aurait dédaigné de faire la paix. Cependant vint un temps de détresse pour Khéta, « où Soutekhou, notre maître, étant irrité contre nous, le ciel ne donnait plus d'eau ». Le roi hittite décide d'envoyer « des cadeaux d'honneur, de tous ses pays, avec sa fille aînée en tête »[72], pour fléchir la résistance et gagner l'amitié de Ramsès II qui, seul, pourra obtenir de Soutekhou un régime de pluie normal (car, en Égypte, Pharaon commande aux forces de la nature, en particulier aux eaux du ciel et du Nil[73]). Un messager vient prévenir Ramsès que la fille du roi et de la reine de Khéta, avec sa suite et son convoi, franchissent des montagnes inaccessibles, des défilés pénibles, et s'approchent des frontières. Pharaon dépêche des soldats et des grands personnages

68. Meissner, *l. c.*, p. 60.
69. *Ibid.*, p. 61.
70. Figure ap. Maspero, *H.*, II, p. 405. Excellente édition du texte, avec trad. par Kuentz, *La stèle du mariage de Ramsès II*, ap. *Annales*, XXV, p. 181-238.
71. Allusion indiscutable à la bataille de Qadesh; nous ne pouvons admettre l'interprétation de Kuentz (p. 237) qu'il s'agit d'une offensive des Hittites postérieure au traité.
72. Jadis c'étaient les Pharaons qui avaient demandé, comme épouses, les princesses du Mitanni (*supra*, p. 503).
73. *Mystères égyptiens*, p. 182. Les stèles de Kouban et Silsilis montrent Ramsès II donnant ses ordres aux eaux du Nil.

au-devant de la princesse, mais il s'inquiète de « ces gens qui vont vers le Zahi durant ces jours de pluie et de neige qui se produisent en hiver »; il présente à Soutekhou une grande offrande pour régulariser « la pluie et le vent du Nord et la neige, jusqu'à ce que m'arrivent les merveilles que tu m'as décrétées ». Or son père Soutekhou entendit toutes ses paroles, et le ciel se pacifia; des jours d'été arrivèrent. La fille du roi de Khéta marchait vers l'Égypte; les soldats, la charrerie et les Grands de Sa Majesté l'escortaient, mêlés aux soldats, à la cavalerie et aux Grands de Khéta, les *touherou* de Khattousil aussi bien que les *menfiou* (de Ramsès) [74], aussi bien que la charrerie et tout le peuple de Khéta mêlé à celui d'Égypte. Ils mangeaient et buvaient ensemble sans se battre; ils étaient d'un seul cœur comme des frères qui ne se (querellent) pas l'un l'autre; paix et fraternité entre eux, selon les décisions du dieu. Les Grands de tous pays passaient, reculant (de surprise), détournant la tête, à la vue des gens de Khéta mêlés aux soldats de Sa Majesté; ils se disaient l'un à l'autre : « C'est vrai ce qu'a dit Sa Majesté : Tout pays étranger est parmi ses serviteurs, ne faisant qu'un cœur avec l'Égypte... Le pays de Khéta est à lui comme l'Égypte; même le ciel est sur son sceau, et fait tout ce que Sa Majesté désire. »

« Enfin, on atteint *Per-Ramsès* en l'an 34, 3e mois d'hiver. On amène la fille du grand chef de Khéta, venue en marchant vers l'Égypte, devant Sa Majesté; des tributs très importants étaient derrière elle, sans nombre... Or Sa Majesté vit qu'elle était belle de visage (comme) une déesse. Et c'était un grand événement mystérieux, une merveille parfaite, inouïe (telle) qu'on n'en avait jamais entendu (parler) de bouche en bouche, telle qu'on n'en avait jamais relatée sur les écrits des ancêtres! La fille (du roi de Khéta)... elle fut agréable au cœur de Sa Majesté qui l'aima plus que tout... Et l'on fit son nom royal : Matneferourâ [75] « celle qui voit les beautés du soleil Râ »... (Désormais, quand un homme ou une femme allaient en mission en Asie, ils atteignaient le pays de Khéta) [76], sans aucune crainte en leur cœur, grâce aux victoires de Sa Majesté. »

L'ENTENTE CORDIALE : EN ÉGYPTE ET KHATTI

D'autres textes officiels annoncèrent aux Égyptiens que le « pays de Khéta était devenu sujet perpétuel du palais de Pharaon ». « Jamais on n'avait entendu, avant Ta Majesté, et personne n'avait connu, une situation où le pays de Khéta soit d'un seul cœur avec le pays d'Égypte! » [77]. La littérature populaire déclarait que « le grand roi de Khéta avait écrit au roi de Qodi : Prépare-toi! Que nous allions vite en Égypte, pour gagner la faveur de Pharaon, car tout pays n'existe que par son bon plaisir; le pays de Khéta dépend de sa seule volonté. Si le dieu (Soutekhou) n'agrée pas les offrandes de Khéta, celui-ci ne voit plus l'eau du ciel; or cela dépend de la volonté de Ramsès » [78]. Allusions très claires aux faits rapportés par la stèle d'Abousimbel! Nous possédons un témoignage plus sûr encore des relations ultérieures entre la cour de Khéta et celle d'Égypte, dans une lettre de Boghaz-Keuï, où la nouvelle « qu'une fille est née au roi d'Égypte » produit grande satisfaction. Les dieux répondent à ce message : « Cette fille qu'on t'a enfantée, amène-la-nous, et nous la ferons reine sur un pays étranger, et ce pays, où nous la ferons reine, sera ainsi uni avec l'Égypte » [79].

Bien des siècles plus tard, le souvenir de ces relations cordiales restait vivace : à l'époque perse ou grecque, on a gravé, à Karnak, le récit de voyage d'un dieu guérisseur, Khonsou, qui règle les destinées et combat les esprits mauvais : il se rend au pays de Bakhtan, auprès du roi de Khéta, pour délivrer d'un démon la sœur de la reine Matneferourâ qui a épousé Ramsès II [80]. Voilà une réplique au voyage d'Ishtar en Égypte, lors de la maladie d'Aménophis III (*supra*, p. 505).

74. *Menfiou* désigne l'infanterie égyptienne; pour les *touherou*, cf. p. 549.
75. Ce détail protocolaire implique que sous la XVIIIe dyn. Moutemouia et Nefertiti ont porté des noms égyptiens (*supra*, p. 503 et suiv.).
76. Fait contraire à celui qui est rapporté au temps de Toutânkhamon, *supra*, p. 537.

2. — La civilisation égyptienne a son point de maturité

Sous le très long règne de Ramsès II, l'Égypte jouit de la paix intérieure et extérieure. Grâce à cette sécurité et à la prospérité économique qui en est la conséquence, la civilisation égyptienne atteint, au XIIIe siècle, sinon son apogée artistique, du moins son point réel de maturité et d'équilibre, en sa force qui, pareille au poids d'un grand corps, accuse cependant des symptômes de fatigue, avant que de pencher vers la vieillesse et le déclin.

LES CONSTRUCTIONS DE LA XIXe DYNASTIE

Sethi I et Ramsès II comptent parmi les plus grands bâtisseurs; leurs édifices sont encore debout dans leurs parties essentielles, alors que ceux qui furent élevés à d'autres époques

77. Décret de Phtah pour Ramsès II à Abousimbel : *A. R.*, III, § 410.
78. Maspero, *H.*, II, p. 406; Erman, *Literatur*, p. 338.
79. Meissner, *l. c.*, p. 63.
80. *A. R.*, III, § 433-447; Maspero, *Contes*, p. 183.

glorieuses de l'Empire thébain : la XII[e] et la XVIII[e] dynasties, ont été, soit démolis pour remplacement, soit dégradés par les rois hérétiques. La puissance d'un régime peut s'apprécier à ses monuments : la salle hypostyle de Karnak est le plus vaste ensemble architectural jusqu'ici connu ; il célèbre le triomphe d'Amon thébain, roi des dieux de tous pays. Avec sa nef centrale à 12 colonnes, hautes de 21 mètres, et ses nefs latérales, dont les 122 colonnes, hautes de 13 mètres, dessinent en quinconce une forêt de papyrus géants, c'est le prototype des basiliques orientales, élevées à la gloire des dieux et des souverains, et des cathédrales européennes [81]. L'extraordinaire, c'est que des travaux si formidables s'exécutaient en série, sur tous les points de l'Égypte et de la Nubie ; partout, des prisonniers asiatiques, logés avec leurs familles dans des camps de concentration, fournissaient la main-d'œuvre pour mouler les briques, tirer la pierre des carrières de grès, de calcaire et de granit. Tout près de Karnak, le temple d'Amon, à Louxor, bâti par Aménophis III, reçut l'addition d'une colonnade, d'une cour, de pylônes et d'obélisques qui en doublèrent l'étendue. D'ailleurs, la plupart des édifices antérieurs au XIII[e] siècle portent la déclaration que Sethi I ou Ramsès II « ont renouvelé ces monuments » par des restaurations ou des agrandissements. Sur la rive occidentale thébaine, les pharaons de la XVIII[e] dynastie avaient bâti, pour leur culte funéraire, de grands temples où leur culte s'associait à celui d'Amon ; Sethi I y ajoute son propre édifice à Gourna, et Ramsès II construit le « Ramesséum ». En Abydos, tous deux en élèvent d'autres, aussi importants, décorés de magnifiques reliefs, enrichis de statues divines et royales, précédés de pylônes et d'obélisques où s'étalent les récits illustrés des campagnes en Canaan, sur l'Oronte, en Nubie, en Libye. Les vieilles villes de Hérakléopolis, Memphis, Héliopolis se glorifiaient d'édifices, élevés par les rois thébains, à Hershef, Phtah et Râ ; ils ont disparu, mais Tanis (Per-Ramsès) conserve un énorme amoncellement de temples à Amon, ainsi qu'à Soutekhou et Anat, divinités asiatiques dont Ramsès II se déclare le fils. Si nous remontons à la 1[re] cataracte, le Nil, depuis Éléphantine jusqu'à Ouady Halfa, baigne les parois de tant de temples élevés par les rois thébains à Amon-Râ, à Doudoun, dieu local, auxquels sont associés les divers Pharaons, que la Basse Nubie semble être « la vallée des dieux ». Aujourd'hui encore, nous lisons les campagnes de Thoutmès III, de Sethi I, de Ramsès II sur les édifices de Beit el-Ouali, de Kouban, Seboua, Amâda

81. Voir Capart, *Thèbes*, passim.

et surtout dans les admirables, gigantesques, temples-hypogées d'Abou-simbel, où Ramsès II publie son mariage avec la fille de Khattousil. De la 2[e] à la 3[e] cataracte, les villes s'espacent à plus longs intervalles, mais Bouhen, Semneh, Koummeh, Soleb, Tombos, Napata ont conservé de magnifiques monuments, élevés par Thoutmès III, Aménophis III, Ramsès II, à leur propre gloire et à celle d'Amon-Râ. Une telle profusion de temples aussi vastes que splendides, en Nubie comme en Égypte, paraît dépasser les forces et les ressources d'un peuple qui comptait tout au plus dix millions d'habitants. Cela suppose une prospérité inouïe, des magasins regorgeant d'or, d'argent, de matières précieuses ; des carrières sans cesse exploitées ; une main-d'œuvre innombrable, des équipes toujours prêtes de maçons, de sculpteurs, de peintres, d'ouvriers en métaux ; des écoles d'architectes et de décorateurs ; une surveillance vigilante ; une direction autoritaire. Le revers de cette production en masse, si bien réglée qu'elle en devient automatique, et l'inconvénient d'une subalterne main-d'œuvre étrangère, c'est la monotonie des œuvres répétées en série, c'est le sacrifice de la perfection ancienne et du fini au gigantesque, à la recherche de l'effet.

DÉCOR RITUEL DES TEMPLES ET DES TOMBEAUX

Dans tous ces édifices religieux, le plan suivi par l'architecte, le décor gravé ou peint sur les murs, restent rigoureusement uniformes, car ils sont régis par le rituel qui a pris sa forme définitive. Il y a là une concentration des éléments spirituels de la civilisation qui intéresse l'évolution sociale.

Depuis le Moyen Empire, les théologiens avaient réalisé la fusion des deux grands prototypes divins : le soleil Râ, par excellence roi du ciel, et Osiris terrestre, esprit de la fécondité universelle, dieu des grains et du Nil. Aussi les Égyptiens représentaient-ils tout dieu se comportant comme un Râ du ciel, qui vivrait aussi sur terre à la façon d'un dieu homme, tel qu'Osiris. Attendu que tout temple et tout rituel se proposent d'aider le dieu à réaliser sa destinée, afin qu'à son tour le dieu comble de bienfaits ses adorateurs, l'architecte thébain adapte la maison du dieu, qui est le temple, à cette existence mixte, à la fois céleste et terrestre. Le plan et la décoration du temple devront illustrer : *a*) les vicissitudes quotidiennes (aube, rayonnement diurne, crépuscule nocturne) du dieu Râ ; *b*) les épisodes glorieux, tragiques, consolateurs où se résument la royauté, la passion, la résurrection d'Osiris. De là deux grandes divisions dans le plan du temple :

1° Une partie à l'air libre, soit en pleine lumière, soit en lumière diffuse, où se déroule la vie diurne de l'hôte divin, c'est-à-dire le lever,

le rayonnement, le coucher du soleil; à cet effet, l'édifice, orienté de l'Orient à l'Occident, présente successivement, après une *porte* monumentale, encadrée de deux tours (pylônes), une *cour* à ciel ouvert, suivie d'une salle couverte à plafond porté par des colonnes (*hypostyle*). La cour est d'*accès public*; c'est là que la barque du dieu circule devant tous ses adorateurs. L'hypostyle est d'*accès réservé*; le dieu y tient ses réceptions, donne ses oracles et y prend ses repas, devant ses prêtres et ses fidèles qui sont initiés. 2° Une partie entièrement couverte et fermée, d'*accès interdit*, sauf au roi, qui est le grand-prêtre par excellence, et à l'officiant qui remplace le roi. Elle comporte deux sanctuaires successifs, l'un pour la barque, l'autre pour la statue du dieu. Pas d'autre ouverture que la porte; pas d'autre lumière que celle des lampes. Tout autour des murs épais, où l'on ménage des « chapelles mystérieuses », des sacristies et des magasins d'offrandes qui protègent le « lieu qu'on ne peut connaître », *khem, sekhem* = ἄδυτον. C'est là que le soleil subit son éclipse nocturne, et Osiris sa mort rituelle, mais pour accomplir une renaissance victorieuse, à l'aube du jour suivant. A certaines heures, le sanctuaire est une tombe, mais, grâce aux rites osiriens, c'est aussi le berceau (*meskhent*) de la renaissance promise aux dieux et aux hommes. Les deux thèmes : solaire et osirien, inspirent la décoration ornementale du temple; les calices des colonnes papyriformes s'ouvrent, ou se ferment, selon que, dans telle partie du temple, le soleil est censé à l'aube, au zénith, au crépuscule. Des piliers, en forme d'Osiris momifié, évoquent l'auguste bonté du dieu dont le trépas a révélé aux hommes « le remède qui donne l'immortalité ». Partout le roi est associé au culte, soit comme desservant, soit comme dieu parèdre qui apprend à ses sujets, par son propre exemple, comment un homme devient un dieu[82].

RÔLE SOCIAL DU TEMPLE

Ainsi, dans le temple, « le ciel s'unit à la terre »; là se confirme une alliance perpétuelle, une aide réciproque entre créatures et créateur. Le rôle social du temple nous apparaît dans sa grandeur : conservatoire des rites dont dépend l'existence des dieux, celle du roi, celle des hommes.

Or cette résurrection quotidienne, qui se réalise au temple pour les dieux, ne deviendra le privilège des hommes pieux que s'ils accomplissent sans cesse le « sacrifice de la Justice ». Le dieu vit d'offrandes matérielles, mais son aliment essentiel, c'est la Justice-Vérité (*Maât*). Dans tous les sanctuaires, l'offrande dernière et suprême, celle qui

82. Détails ap. *Le Nil*, p. 484-492.

totalise toutes les autres, est symbolisée par une statuette de Maât que le roi présente au dieu.

Ainsi la splendeur des temples, l'abondance des offrandes n'ont ni signification ni effet, sans le sentiment religieux; le rituel même, malgré les formules magiques qui prétendent contraindre les dieux, sera inopérant si le roi et les hommes ne réalisent pas l'offrande spirituelle de Maât par la pratique du Bien et du Vrai. Déjà, à la fin du III[e] millénaire, on enseignait à Merikarâ: « Plus agréable à Dieu est la vertu d'un Juste que le bœuf (offert) par celui qui commet l'iniquité »[83].

LA VALLÉE DES ROIS

Sur la rive occidentale de Thèbes, le culte funéraire fait du pharaon mort un Osiris renaissant. De la XVIII[e] à la XIX[e] dynastie, chaque roi a creusé un hypogée dans un ouady desséché de la falaise libyque, en face de Karnak : c'est « la grande vallée », que nous appelons Vallée des Rois; non loin existe une Vallée des Reines. Diodore y dénombrait 47 tombes royales; Strabon en connaît 40 qu'on pouvait visiter, car elles étaient déjà dépouillées du mobilier funéraire. Pour soustraire les momies des Pharaons aux profanations des voleurs, il fallut, vers le milieu du X[e] siècle, les déposer dans un puits, derrière le temple de Deir el-Bahari, où Maspero les retrouva en 1881. Seule dans le monde antique, l'Égypte a conservé les corps de ses rois[84].

Comme sous l'Ancien Empire, les tombeaux royaux comportent trois parties : le *temple* dans la plaine (r. g.) pour le culte du roi divinisé (Deir el-Bahari, Gourna, Ramesséum, Medinet Habou); l'*hypogée*, qui s'enfonce de 100 à 250 mètres dans les parois de la Vallée des Rois, pour le culte funéraire; le *puits* et le *caveau*, au fond de l'hypogée, pour la momie. Les deux premières parties sont seules accessibles aux fidèles[85].

NÉCROPOLES PRIVÉES.
LE LIVRE DES MORTS

La falaise libyque abrite encore d'immenses nécropoles pour les momies des fonctionnaires et des riches, continuant, dans l'autre monde, à servir les Pharaons. Des milliers de tableaux, sculptés ou peints, retracent l'existence renouvelée des défunts, source inépuisable pour l'histoire des arts et des mœurs[86]. Là sont décrits aussi les rites funéraires et transcrites les formules que nous

83. Sur le culte dans les temples, A. Moret, *Rituel du culte divin journalier* (1902); pour la présentation de Maât, voir l'hymne chanté à ce moment, *Le Nil*, p. 457. Texte de Merikarâ dans *J. E. A.*, I, p. 34; cf. I *Samuel*, XV, 22.
84. J'ai résumé les fouilles exécutées dans la Vallée des Rois ap. *R. Ég.*, N. S., II, p. 1.
85. Cf. Maspero, *Les Hypogées royaux de Thèbes*, ap. *Études de Mythologie*, t. II, p. 1-181.
86. Excellent exemple de tombe privée : Gardiner, *The tomb of Amenemhet*. Sur les monuments de la rive occidentale : M. Pillet, *Thèbes*, II.

appelons *Livre des Morts*. En fait, c'est un guide pour *sortir pendant le jour*, offert aux défunts, soit afin de leur permettre de revivre sur terre, soit pour leur ouvrir les portes de l'autre monde, qui peut être envisagé comme souterrain ou céleste[87]. L'accès n'en est permis qu'à ceux qui l'ont mérité par leurs actions : les Justes sont ceux qui ont honoré, durant leur existence, Maât, la Vérité-Justice. La preuve de la bonne conduite se fait devant le tribunal d'Osiris; 42 juges (un par nome) vérifient la « pesée du cœur » (*psychostasie*), avec une balance divine[88] : si le cœur y reste en équilibre avec une statuette de Maât, c'est que le défunt a vécu selon le Droit et la Justice. Le candidat au paradis se défend d'avoir commis 42 fautes graves — réduites, plus tard, à 7 péchés capitaux. Ces dénégations de la « confession négative » se rattachent encore au formulaire magique, qui prétend se passer, au besoin, d'une sanction morale. Plus conformes à l'idéal spirituel sont les déclarations « positives » telles que celle-ci : « Je viens, comme un Esprit parfait, apporter Maât à Osiris. » C'est la réplique de l'offrande de Maât au dieu, dans les temples. Seule la pratique de la Vérité-Justice ouvre à coup sûr l'accès des sanctuaires et de l'autre monde.

Après jugement, le tribunal proclame : « Que l'Osiris un tel (le candidat) sorte (d'ici) justifié, pour aller où il lui plaît, auprès des Esprits et des Dieux! » Ceux que la Balance rejette, sont livrés à un monstre, la Mangeuse, ou condamnés au supplice du feu. Ainsi se vérifie l'avertissement donné à Merikarâ : « C'est l'Éternité qui attend l'homme (après l'abordage à l'autre rive). Celui qui y parvient sans avoir commis de péché, il existera là-bas comme un dieu. Celui qui passe avec Osiris s'en va (à l'autre vie); mais celui qui a été complaisant envers lui-même est anéanti... » et « aucune magie ne peut s'y opposer... » (*J. E. A*, I, p. 27).

On le voit : sous le Nouvel Empire, le culte funéraire, comme le culte divin, comportent des obligations morales qui restreignent l'emprise de la magie. Des recueils tels que les *Enseignements d'Ani* et les *Enseignements d'Amenemope* exalteront la Justice, fondement de la vie sociale, et la responsabilité de l'homme, en formules qui seront reprises, par les Psaumes et Proverbes bibliques[89].

87. Sur le Livre des Morts : Maspero, *Études de Mythologie*, I, p. 325; A. Moret, *Au temps des Pharaons*, p. 199. ; Ét. Drioton, *Les confessions négatives*, ap. *Rec. Champollion*, p. 545.
88. Figure ap. *Au temps des Pharaons*, p. 274. L'examen des âmes par une balance est une conception spécifiquement égyptienne; dès la fin du IIIe millénaire, les textes des sarcophages nomment « la Balance de Râ où il pèse Maât » (Lacau, *Textes religieux*, p. 87).
89. Breasted, *The Dawn of Conscience* (1933), p. 334.

LE SACERDOCE THÉBAIN ET LES PHARAONS

De cette évolution spirituelle résulta le prestige accru du sacerdoce; toutefois la XIXe dynastie fixe des limites au pouvoir temporel des prêtres d'Amon. Un seul pontife, au début de Sethi I, a joui des prérogatives de « Directeur des Prophètes du Sud et du Nord » : Bakenkhonsou, qui vécut de Horemheb à Mernephtah, n'administre, au cours d'un très long pontificat, que le clergé thébain. La femme du Premier prophète continuait d'être « la première des concubines d'Amon », doublant la reine comme « femme du dieu ». Mais les grandes charges du palais, la direction des finances, des travaux publics échappent aux prêtres et sont rendues au Vizir[90].

GOUVERNEMENT SPIRITUEL D'AMON

La méfiance des rois n'arrêtait pas les progrès de l'influence spirituelle des prêtres d'Amon. Un papyrus, daté de Ramsès II, expose les fondements d'une théocratie. Trois dieux, Râ, Phtah, Amon, patrons de trois capitales successives, Héliopolis, Memphis, Thèbes, constituent le gouvernement de l'Univers, présidé par Amon : Râ en est *la tête* qui pense, Phtah *le corps* qui exécute, mais c'est de la bouche d'Amon que sort le *verbe* suprême « qui fait mourir ou qui fait vivre ». Aussi « vie et mort, pour tous, viennent de Phtah, Amon et Râ, trois-un », c'est-à-dire : un être en trois personnes[91].

Les tendances monothéistes d'Ikhounaton n'ont donc pas complètement disparu après la ruine de la doctrine atonienne; les prêtres thébains les ont recueillies au profit d'Amon, tout en les adaptant au polythéisme traditionnel. D'où ce compromis, qui nous offre le premier exemple connu d'un dieu unique en trois personnes.

Les hymnes, qui fleurissent à cette époque, exposent comment les dieux se fondent en Amon « l'être primordial (*paouti*), dieu multiforme, qu'on appelle aussi Râ, Phtah, Atoum — l'unique Amon qui se cache (*imen*) à tous, dont nul ne connaît l'aspect véritable, car il est trop mystérieux, trop grand, trop puissant... » pour être figuré par des images, ou décrit dans les livres.

Pour le peuple, au témoignage d'humbles *ostraca*, « Amon-Râ est le vizir du pauvre, qui ne prend point les cadeaux (des puissants). Amon dirige la terre d'un doigt et parle aux cœurs. Il écoute le pauvre

90. G. Lefebvre, *Histoire des grands-prêtres d'Amon*, p. 113.
91. Gardiner, *Hymns to Amon*, ap. *A. Z.*, XLII (1905), p. 35-36; A. Moret, *Mystères égyptiens*, p. 127.

qui l'implore. Il condamne le coupable à l'enfer et place le Juste à sa droite »[92].

DÉVOTION INDIVIDUELLE Dans ses hymnes à Aton, Ikhounaton prétendait être le seul à pouvoir dire au dieu : « Tu es dans mon cœur! » Au temps des Ramessides, le peuple revendique cette intimité de communion avec l'être divin. Une grande évolution se discerne dans ce fait que la piété individuelle se développe à côté de la religion d'État. Tel dévot s'écrie : « Amon, berger de l'humanité, je t'aime; j'emplis mon cœur de toi! »[93]. Les offrandes matérielles perdent leur prestige auprès d'Amon; on délaisse les implorations bruyantes, les hymnes importuns. Le sage Ani avertit le dévot : « Qu'il ne se dépense pas en paroles; c'est en silence qu'il gagnera sa cause. L'abomination du dieu, c'est le cri. Prie d'un cœur aimant, qui bannit toute parole. Dieu entendra tes prières et prendra ton offrande... » Le juste persécuté « se réfugie dans les bras de Dieu, jusqu'à ce que son silence triomphe de ses ennemis ». Par la contemplation silencieuse et la méditation, le Juste arrivera à l'état de grâce, et il se sentira « dans la main de Dieu »[94]. Les dévots épris de la mystique thébaine font présager le renoncement au monde des anachorètes en Thébaïde.

SURVIVANCE DE LA MAGIE Toutefois, si l'élan spirituel semble gagner peu à peu les classes cultivées, le peuple égyptien ne se détourne pas complètement des croyances superstitieuses et des pratiques magiques. Talismans et charmes restent en faveur, comme les actes rituels qui, dans le culte divin et funéraire, assurent, mécaniquement, l'immortalité des dieux et des défunts; on dépose, dans chaque tombe, un exemplaire du Livre des Morts contenant les formules toutes-puissantes, qui contraignent à un verdict favorable les juges du tribunal divin et qui ouvrent les portes des paradis[95]. Qu'on ne voie pas là une contradiction interne : le développement des idées morales se répartit inégalement à travers la société, et c'est une infirmité humaine, signalée par le sage Amenemope, trois millénaires avant Pascal, que « les mots des hommes divergent », et que « les actes mêmes de Dieu sont contradictoires »[96]. Il est normal qu'en devenant populaire, la dévotion ait entraîné beaucoup d'anciennes et nouvelles superstitions.

92. Erman, *Literatur*, p. 370 et 380.
93. Lange, *Das Weisheitsbuch des Amenemope* (1925), p. 98; Breasted, *Dawn*, p. 324.
94. *Dawn*, p. 324, 328. Le papyrus d'Ani a été écrit vers 900.
95. A ce sujet, A. Moret, *La Magie*, ap. *Au temps des Pharaons*, p. 243.
96. Lange, *Amenemope*, p. 98. Sur ce Sage, cf. p. 787.

ORACLES D'AMON ET JUSTICE SACERDOTALE Les hymnes enseignaient qu'Amon gouvernait le monde et redressait les iniquités; les prêtres étaient ses agents d'exécution; aussi prétendent-ils à un rôle de plus en plus actif dans les affaires politiques, dans la protection des opprimés, dans l'exercice de la justice. Toutefois le sacerdoce met son dieu en avant et se dissimule à son ombre.

Le dieu est censé manifester sa volonté, soit par un oracle vocal, qu'entend le roi dans la « solitude » du sanctuaire, soit par un geste de sa statue articulée, au cours de solennités publiques. La barque du dieu, qui renferme son image, traverse le temple, portée sur les épaules des prêtres, visite des nécropoles, fait halte en des reposoirs; là, le dieu « écoute les suppliques » et « donne sa réponse »; parfois, inclinant la tête, étendant le bras, il prend l'initiative de signaler tel personnage à la faveur du roi. Ainsi avaient été désignés pour le trône la princesse royale Hatshepsout, les rois Thoutmès III, Horemheb. Ce sont là affaires d'État et de grande politique. A partir de la XIXe dynastie, les dieux, ou leurs prêtres, s'ingèrent aussi dans les affaires privées, même minimes. Sous Ramsès II, un officier obtient de l'avancement par un geste impératif d'Isis consultée; un prêtre gagne un procès parce que la statue d'un roi divinisé, Ahmès I, approuve sa requête. Vers la fin de la XIXe dynastie, des tribunaux de prêtres fonctionnent dans les temples et les nécropoles : dieux et rois divinisés sont censés y recevoir les appels des plaignants dans des litiges très variés, et rendent leurs arrêts par la voix ou le geste, en marge et au détriment des tribunaux royaux[97]. Ainsi s'annonce le passage de la monarchie traditionnelle à la théocratie que les prêtres d'Amon tenteront de réaliser, vers la fin de la XXe dynastie, après que le prestige royal aura été ébranlé par de nouveaux assauts venus de l'extérieur.

3. — La province égyptienne de Canaan

CANAAN SOUS LA XIXe DYNASTIE Rien de comparable aux textes d'El-Amarna ne nous renseigne sur l'occupation égyptienne de Canaan par Ramsès II. Cependant la province asiatique gardait des rapports administratifs réguliers avec l'Égypte. Un papyrus a conservé un questionnaire sur les voies

97. Résumé des cas connus ap. A. Moret, *Un jugement de dieu sous Ramsès II*, ap. C. R. Acad. Ins., 1917, p. 157.

d'accès vers Rezenou et le pays de Khéta : les étapes citées sont Gaza, Joppé, Mageddo, Acre, Tyr, Sidon, Béryte, Hamath, Qadesh; une variante indique la route qui franchit le Jourdain à Beishan. L'auteur signale qu'une petite expédition en Canaan sous Ramsès II compte 1.900 réguliers égyptiens, 520 Shardanes, puis 1.600 Kehek et 100 Mâshaouasha de Libye et 880 nègres; soit 5.000 hommes, sans parler du cadre d'officiers. On voit combien hétérogène était la force militaire du Nouvel Empire[98].

Quelques-unes des villes nommées ont fait l'objet de fouilles récentes. *Mageddo*, sur la passe du Carmel, l'Armageddon de la Bible, a livré les plans d'une imposante citadelle, sur un tell, et d'une agglomération urbaine qui florissait sous les royaumes hébreux du Ier millénaire; toutefois les édifices en partie conservés nous cachent encore les cités des couches inférieures, en particulier celle qui correspond à l'occupation égyptienne[99]. *Beishan* sur le gué du Jourdain, révèle l'influence des Thoutmès et des Ramsès, par plusieurs temples où le plan égyptien, avec ses salles multiples, tend à se substituer au dispositif très simple du haut-lieu cananéen. Le culte de Thoutmès III, de Sethi I et des Ramsès II et III y amène des développements successifs. Outre les stèles de Sethi I et de Ramsès II, déjà signalées (*supra*, p. 545), on y a exhumé des monuments votifs aux dieux cananéens qui y étaient adorés côte à côte des Pharaons : Reshef, la déesse Anat, et une forme locale du dieu de la guerre et des orages, Mikal, vêtu à l'égyptienne, mais portant la tiare pointue, munie de cornes et d'une bandelette retombante, comme le Seth adoré à Tanis par Sethi I[100].

L'influence égyptienne, quoique prépondérante, n'était pas la seule à s'exercer en Canaan. Le pays était couvert de forteresses (*migdol*) dont les dispositifs de défense paraissent de type purement asiatique, probablement d'origine sumérienne, tandis que le plan quadrillé des cités semble d'origine hittite. Partout des scarabées à spirales et lignes entrelacées évoquent les traditions asianiques et égéennes; des cylindres sont gravés de scènes à personnages, dans le style babylonien-kassite[101].

BYBLOS SOUS RAMSÈS II

Il ne semble pas que Byblos ait été occupée par une garnison égyptienne, car son nom disparaît des documents hiéroglyphiques. Toutefois,

98. Pap. Anastasi, I, publié par Chabas, *Voyage d'un Égyptien en Syrie* (1866), et réédité avec commentaires par Gardiner, *Hieratic Texts* (1911). Cf. Erman, *Literatur*, p. 284-294.
99. Publication de l'Université de Chicago, XII (1933), p. 234.
100. Alan Rowe, *Top. and History of B. Sh.*, ap. *Univ. Pennsylvania Publ.*, I, 1930.
101. C. M., II, p. 1040 et suiv.

Ramsès II y entretenait des rapports de commerce et cultivait l'alliance des rois locaux, dont on a retrouvé les tombes. Un grand sarcophage, celui du roi Ahiram, montre le roi vêtu à l'égyptienne, sur un trône de même style, encadré de sphinx ailés; une frise de lotus décore la cuve; mais le couvercle porte deux lions étendus de style suméro-hittite. A l'intérieur de la tombe, deux vases au nom de Ramsès II sont des cadeaux du Pharaon; non loin, plaquettes d'ivoire et céramique de style mycénien, confirment et la date (XIIIe siècle) et la variété des influences qui, d'Égypte, d'Anatolie et des « Iles de la Mer », s'exercent concurremment sur la côte phénicienne. Il existait donc à Byblos, vers 1250, une dynastie de princes indépendants que Ramsès II traitait avec amitié. Le degré de développement où la civilisation indigène était parvenue à Byblos s'apprécie par ce fait : le sarcophage d'Ahiram est l'œuvre d'artistes phéniciens, qui s'inspirent de motifs égyptiens, hittites, mycéniens pour recréer un art composite, d'un accent qui reste personnel dans l'imitation[102].

L'intérêt principal du sarcophage d'Ahiram est dans une inscription gravée sur les bords du couvercle : « Ipphebaal, fils d'Ahiram, roi de Gebal (Byblos), a fait ce sarcophage pour Ahiram, son père »; il appelle la vengeance d'Hathor contre qui détruirait ce nom[103]. L'écriture utilise 22 traits linéaires simples, sorte de sténographie. C'est le prototype de l'alphabet phonétique utilisé quatre siècles plus tard, pour le dialecte araméen, dans la stèle du roi de Moab, Mésa; la langue s'avère ici comme étant le cananéen du Nord, c'est-à-dire le *phénicien*. Voici donc le premier exemple connu de l'alphabet cananéen, d'où dérivera celui des Grecs et, par filiation, tous les alphabets modernes. Nous reviendrons, au chapitre XIII, sur l'importance capitale de cette découverte dont l'usage se propagea rapidement[104].

LES PHÉNICIENS DE RAS SHAMRA

A 15 km. au nord de Lattaquié brille d'un vif éclat un autre foyer de civilsation phénicienne. Sur les sites dénommés Minet el-Beida (port) et Ras Shamra (ville) — qui correspondent à *Ougarit* des Lettres d'El-Amarna et des textes égyptiens — l'influence égyptienne, déjà

102. P. Montet, *Byblos et l'Égypte* (1929); C. M., II, p. 1057 et suiv.
103. R. Dussaud, *Les inscriptions phéniciennes d'Ahiram*, ap. *Syria*, 1924, p. 135. Voir C. M., I, p. 177, pour la comparaison entre l'alphabet le plus ancien, celui d'Ahiram, avec les divers systèmes graphiques de l'ancien Orient et les autres alphabets cananéens.
104. Dans le puits du tombeau d'Ahiram on a retrouvé des graffiti en écriture alphabétique tracés par les ouvriers carriers, vers 1250 av. J. C.

reconnue au M. E. (*supra*, p. 462), reste sensible sous la XIXe dynastie. Des bas-reliefs et stèles hiéroglyphiques proviennent d'un temple bâti par des Égyptiens; un scribe royal y adore *Baal-Soutekhou du pays de Zapouna* (la région du Nord); Hathor et Astarté y voisinent avec Teshoub[105]. Comme à Beishan et Byblos, ces petits monuments sortent d'ateliers locaux, exécutés par des Phéniciens.

L'influence mésopotamienne n'était pas moindre : voici un temple dédié à la déesse Nisaba, protectrice des scribes sumériens; une bibliothèque adjacente fournit, depuis 1929, de nombreuses tablettes *écrites en cunéiformes*. Les langues transcrites sont : 1° le sumérien, pour les textes religieux; 2° l'akkadien pour la correspondance diplomatique : par exemple un traité entre le roi local Akkihiuni et des villes voisines; 3° bien plus importantes sont des tablettes qui ont révélé une langue différente; le déchiffreur, Ch. Virolleaud, y retrouve le « phénicien », en tant que dialecte distinct, quoique apparenté au parler des Byblites et des Cananéens de Palestine[106]. Ici point d'invention graphique; on utilise encore les cunéiformes akkadiens, mais ces signes ne comportent plus d'idéogrammes, seulement des phonétiques d'une consonne, au nombre de 26, pour rendre les articulations du langage[107]. C'est donc un essai d'*alphabet*, parallèle à celui des Byblites.

Nous verrons, au chapitre XIII, quelles révélations les tablettes de Ras Shamra fournissent sur la religion et l'histoire des plus anciens Phéniciens.

Le port de Minet el-Beida était visité par les Égéens et les Peuples de la Mer : on y a exhumé le plus bel ivoire de style mycénien jusqu'ici connu : image de la Grande déesse, au buste nu, les flancs ceints d'une robe crétoise à volants, la chevelure tressée à la mode hittite; deux bouquetins dressés, de style suméro-asianique, encadrent la divinité[108]. De longues épées de bronze et de fer, des haches et poignards, en abondance, révèlent aussi l'outillage des Achéens.

Le développement de l'art et de l'écriture chez les Cananéens du Nord révèle leur émancipation spirituelle. Les voici en possession de l'instrument nécessaire pour l'émancipation politique et le développement national d'une région jusqu'ici vassale des grands empires limitrophes.

105. Sur la stèle de Zapouna, cf. P. Vincent, ap. *R. B.*, 1928, p. 512; C. M., II, p. 1070.
106. Fouilles de Schaeffer et Chenet à Ras Shamra : *Syria*, IX, XII, XIII (rapports). Dieux syro-égyptiens : XII, pl. 6 et 13; poèmes phéniciens : XII, p. 15 et 192; XIII, p. 113.
107. Ch. Virolleaud, *Le déchiffrement des tablettes de Ras Shamra*, ap. *Syria*, XII, p. 15.
108. C. M., II, p. 1070; *Syria*, X, p. 285. Chronologie de R. Sh., ap. *R. H. R.*, 1931, II, p. 355.

LE PAYS D'AMOURROU ET L'ART SYRIEN Entre le Canaan égyptien, l'Empire hittite et la Phénicie côtière, le royaume d'Amourrou restait aux mains des héritiers d'Azirou, oscillant entre Khatti et l'Égypte. Son histoire est fort mal connue, mais les fouilles menées à Qadesh, Qatna, Carchémish et aux environs d'Alep y révèlent un art syrien, déjà ancien, dont les périodes coïncident avec les divisions admises pour le Cananéen. L'époque du condominium égypto-hittite correspond au *Syrien moyen* (1550-1100), où apparaissent des œuvres remarquables ; cylindres qui dérivent, par leur forme et leur décor, des prototypes mésopotamiens; statuettes de bronze (à Mishrifé) figurant des dieux coiffés de la tiare aux quatre cornes, vêtus d'un grand manteau à bourrelet et à frange; têtes de statues en pierre (Mishrifé et Djabboul, au sud-est d'Alep), de style analogue; torse de Safiré (près d'Alep); — tous ces monuments rendent des types locaux avec un style simple et puissant. Un lion de basalte de Skeikh Saad (auj. à Damas), de facture très vigoureuse, semble antérieur à d'autres lions retrouvés en pays occupé par les Hittites. R. Dussaud reconnaît à ces manifestations un art formé à l'école babylonienne, mais doté des qualités propres au peuple d'Amourrou[109].

4. — L'Empire hittite, organisation, littérature, art

LA ROYAUTÉ HITTITE L'Empire hittite groupe et lie par traités des peuples classés provisoirement comme : anatoliens (Arinna, Kizwadna), asianiques (Khattites, Khourrites), indo-européens (Louites, Nésites, Mitanniens), amorrites et araméens (Carchémish, Alep, Qadesh). Seule l'organisation de l'État central, celui des Hittites de Boghaz-Keuï, nous est connu.

Dans la Maison de Shoubbiloulioума, le roi, par sa titulature, revendique une origine et une autorité divines ; il prétend être le « Soleil » sur terre; ses parures royales, son sceptre recourbé sont ceux de son prototype divin; un disque ailé plane, comme en Égypte, au fronton des monuments royaux, conception et décor probablement empruntés des Pharaons, car leur apparition est tardive en pays hittite. Le soleil Shamash d'Arinna est le conseiller des rois; parfois c'est une déesse-soleil « qui conduit le gouvernement du roi et de la

109. R. Dussaud, *L'art syrien du IIe millénaire*, ap. *Syria*, VII (1926), p. 336.

reine en pays Khatti ». Toutefois, Teshoub, seigneur de la guerre, de l'orage, de la fertilité universelle, reste le dieu national de l'Empire; le roi se qualifie « aimé et fils de Teshoub ».

Lorsqu'un roi meurt, il « passe au ciel comme dieu », et il reçoit un culte et un service d'offrandes pour l'entretien de sa vie divine et éternelle. La royauté se transmet de père en fils, et, faute de progéniture, de frère en frère, ou même au gendre du roi. Les filles ne succèdent pas au trône. Par contre, la reine garde un rôle très important à la cour, co-régente de son mari, ou tutrice de l'héritier mineur. Par prérogative primordiale, le roi hittite conduit les armées, dirige la justice, célèbre le culte[110].

LES CODES HITTITES

De cette autorité divine ne résulte pas un régime de bon plaisir. Le trait caractéristique de la société hittite, c'est de multiplier les conventions écrites en toute affaire publique ou privée : les rapports du roi avec les États confédérés sont établis par des traités; les obligations des sujets, réglées par des codes, en partie conservés, en deux rédactions : l'une, antérieure à Shoubbiloulioumа, s'appliquant au noyau primitif : Khatti, Louiya, Pala; l'autre, élaborée après l'annexion de la Syrie-Nord et de l'Anatolie par les successeurs de Shoubbiloulioumа. Cette *lex emendata* ne cherche pas à unifier les coutumes disparates des Confédérés, elle tend plutôt à les simplifier et à les humaniser. Le code hittite, par la douceur des mœurs qu'il révèle, contraste avec la rigueur scrupuleuse du code de Hammourabi, comme avec la dureté systématique de la loi chez les Assyriens. Les délits contre l'ordre public, ou l'État, sont envisagés comme collectifs ou individuels; les premiers étaient punis jadis par des sacrifices expiatoires, mais la loi nouvelle remplace les sacrifices humains par des victimes animales; les seconds sont passibles de peines corporelles, mais on a réduit à 8 les cas qui entraînent la mort; la peine du talion, les mutilations, la bastonnade même, sont abolies. Ces pénalités sont personnelles; la solidarité de la famille en matière criminelle n'est maintenue que dans un cas : rébellion contre le roi.

Les délits contre les particuliers échappent à la vindicte individuelle ou à la vengeance familiale collective pour relever seulement des tribunaux. Aux peines corporelles, la nouvelle loi substitue partout le système des compositions, mais nuancé selon que le délit a été commis avec intention, ou involontairement. Le taux de la composition

110. Ed. Cuq, *Études... sur le code hittite*, p. 460 et suiv; B. Hrozny, *Code hittite* (1922).

varie suivant que le dommage causé est définitif ou réparable. Les compensations se font en nature (livraison d'une personne ou d'une chose en bon état), en argent, parfois en orge. Le tarif des compensations est gradué suivant la situation sociale de la victime, car la loi reconnaît deux catégories de sujets : l'homme libre et l'esclave (ici, pas de *mouskhinou*). L'esclave lésé n'obtient que la moitié du taux alloué à l'homme libre[111].

RÉGIME DE LA PROPRIÉTÉ

Tout propriétaire fait des corvées ou prestations d'intérêt public, et paye des impôts. Souvent des serfs, ou des prisonniers de guerre déportés en masse, servent de main-d'œuvre, ou bien ils exploitent les champs, ou les métiers, à titre de gestionnaires du Palais. Ainsi qu'en Mésopotamie, des fiefs « *ilkou* », prélevés sur les terres de l'État, sont donnés en « bénéfices », pour le service militaire ou religieux, au profit de guerriers, de prêtres, ou même d'artisans. Fréquemment des chartes d'immunités abolissent taxes et corvées dues à l'État, et ceci, comme en Égypte et Babylonie, appauvrira le domaine, les finances et l'autorité du roi. Le détenteur d'un bénéfice militaire fournit un remplaçant s'il ne peut servir lui-même, quand on l'appelle à la défense d'une forteresse ou à l'armée. La loi fixe le prix de vente ou de louage, pour les biens meubles ou immeubles; elle établit les salaires des ouvriers agricoles, des artisans de tout genre. Ces prix sont évalués en sicles et mines d'argent, d'après le système babylonien, mais la valeur relative de ces unités ne semble pas la même qu'autrefois[112].

Concluons : dans cette confédération de peuples qui sont de races et langues diverses, l'unité se réalise par l'administration royale; celle-ci applique un Code inspiré de la Mésopotamie, mais en l'interprétant dans un esprit plus humain. Nous discernons dans ces adoucissements les premiers traits d'un esprit social nouveau, celui des Indo-Européens, qui respecte dans la société l'individu. Même lorsque la dynastie de Boghaz-Keuï empruntera aux monarchies d'Orient, plus anciennes, les aspects extérieurs d'une origine divine et l'exercice d'un despotisme sacré, l'homme du commun conservera sa dignité et ses droits.

LITTÉRATURE

A leur arrivée en Asie, les Hittites, expérimentés comme pasteurs, éleveurs de chevaux, métallurgistes et guerriers, ne connaissaient pas l'écriture. Les scribes babyloniens ou assyriens, établis depuis des siècles en Cappadoce et en Syrie,

111. Ed. Cuq, *l. c.*, p. 497-500.
112. *Ibid.*, p. 474-481.

leur révélèrent les avantages de l'écriture dans les relations politiques, sociales et commerciales; aussi les Hittites adoptèrent-ils les caractères cunéiformes akkadiens pour fixer sur briques ces lois, traités, contrats, rituels, incantations retrouvés à Boghaz-Keuï.

Les textes les plus anciens sont des copies, en akkadien, d'originaux mésopotamiens. Peu à peu, apparaissent des traductions, en langue hittite (écrite en cunéiformes), de formulaires akkadiens, rituels adaptés aux fêtes de Teshoub, recueils d'incantations, récits mythiques, légendes sacrées[113]. De nombreux mots sémitiques y sont conservés dans le texte hittite; des vocabulaires akkadiens-hittites aidaient, aident encore aujourd'hui à les comprendre. A l'époque de Shoubbiloulioma, on rédigeait en akkadien les décrets et les chroniques; avec Moursil II, l'usage s'établit de les écrire en hittite. Ainsi naît une littérature nationale qui s'affranchit de l'imitation babylonienne : elle porte souvent la signature des auteurs, tandis qu'en Égypte et à Babylone elle reste anonyme, sauf rares exceptions. Un traité d'hippologie révèle un art raffiné du dressage appliqué aux chevaux d'armes : la réputation des Indo-Européens comme introducteurs du cheval en Asie antérieure n'était point surfaite. Or l'œuvre est due à l'écuyer en chef du Mitanni, nommé Kikkoulish; la traduction en dialecte hittite abonde en termes indiens[114].

Pour les inscriptions sur monuments, les rois hittites utilisent une écriture proprement hittite : c'est une pictographie comme les hiéroglyphes d'Égypte et comme les signes sumériens (avant leur stylisation cunéiforme). Le premier déchiffrement confirmé vient d'être réalisé par B. Hrozny : les hiéroglyphes hittites comprennent des signes à valeur figurative, d'autres à valeur phonétique (alphabétique et syllabique), enfin des déterminatifs. Le principe en est analogue à celui de l'écriture égyptienne : y a-t-il eu emprunt ou imitation ? Il semble que les hiéroglyphes hittites ne soient pas l'ancienne écriture de populations anatoliennes; ils seraient d'époque relativement récente, du XIVe siècle au plus tôt, c'est-à-dire du temps de l'expansion des Hittites avec Shoubbiloulioma. Cette création d'une écriture nationale coïnciderait avec les besoins d'un État centralisé, comme en Égypte, Sumer, Canaan. Beaucoup de monuments écrits en hiéroglyphes appartiennent à une période plus récente, celle des royaumes de Carchémish et Samal (après le Ier millénaire)[115].

113. Ed. Meyer, *Gesch.*, II, p. 521.
114. B. Hrozny, ap. *Archiv. Orientalny*, III, déc. 1931.
115. B. Hrozny; cf. *C. R. Acad. Ions*, 1933, p. 256.

MONUMENTS DES CAPITALES

La capitale *Khatti* (Boghaz-Keuï) était alors, après Babylone, la plus grande ville de l'Asie antérieure. Deux enceintes, en gros blocs d'appareil polygonal, avec tours en saillie, encadrent le haut d'une colline où subsistent réduits fortifiés, palais, temples, c'est-à-dire la cité royale et la ville proprement dite[116]. D'étroits tunnels donnent accès au travers des larges murs; il y a une porte, des lions, comme à Tirynthe et Mycènes; une autre porte est décorée d'énormes sphinx ailés, grossièrement imités de modèles égyptiens. Ailleurs, l'entrée s'orne d'un bas-relief représentant un roi (ou le dieu Teshoub ?) suivant le canon égyptien : en marche, vêtu d'un pagne, tête, bras et jambes de profil, buste de trois quarts, tenant un poignard et un sceptre (?); le visage imberbe, au nez busqué, à l'œil élargi, a une expression pacifique, bien qu'il soit surmonté du casque guerrier; les lèvres rases esquissent un sourire, comme la face des Apollons archaïques[117].

Les ruines d'*Euyuk*, à 22 kilomètres au nord de Khatti, présentent aussi une citadelle avec portes encadrées de lions et de sphinx : là subsistent de grands bas-reliefs, chasses au cerf et au sanglier; sur la façade, deux grandes processions décrivent le culte du dieu-taureau et le mariage du grand Dieu et de la grande Déesse, avec défilés de prêtres, de victimes, figuration de divinités et d'emblèmes ethniques[118]. Non loin, à *Iasili-Kaïa*[119], un cirque de rochers conserve un sanctuaire de plein air, avec grandes sculptures rupestres : elles représentent, une fois de plus, la fête du printemps, où les forces de la nature se renouvellent, grâce au mariage du grand-dieu et de la grande déesse, accompagnés de prêtres, guerriers, en deux cortèges, l'un de 45, l'autre de 22 personnages. D'un style rude et puissant, encore que barbare, ces reliefs sont d'un intérêt capital pour l'étude des mythes anatoliens, adaptés au panthéon hittite; par malheur, aucun texte ne vient les éclairer. On attribue ces monuments à la période brillante de Khatti, du XIVe au XIIIe siècle[120].

De même époque subsistent d'importants vestiges de forteresses et temples, avec bas-reliefs et statues, à *Malatia* (au nord du Taurus), à *Carchémish, Marash, Tell-Ahmar, Samal* (Zendjirli)[121]. Les sculptures de cette dernière ville, d'un style lourd et archaïque, renseignent à

116. Plan d'une ville hittite : Zindjirli, C. M., II, p. 956.
117. Porte aux lions et aux sphinx : C. M., II, p. 962, 963. Bas-relief du roi, p. 960.
118. Bas-reliefs d'Euyuk : C. M., II, p. 973-977.
119. Bas-reliefs de Iasili-Kaïa : C. M., II, p. 966-972.
120. Ed. Meyer, *Reich*, p. 97; Frazer, *Adonis*, trad., p. 98.
121. C. M., II, p. 983-1010.

merveille sur les costumes, les parures, l'armement des Hittites[122]. A Carchémish abondent les scènes qui interprètent les mythes mésopotamiens avec un dessin où passe un reflet de Babylone[123].

Très caractéristiques sont des cachets-cylindres, ronds, à fût conique, dont l'empreinte donne des figures divines ou héraldiques (aigle bicéphale), cernées de tresses ou de spirales asianiques. Depuis le XIVe siècle, ils portent des signes, parfois bilingues (hittite et cunéiforme)[124]. Quelques-uns reproduisent des scènes rituelles, où R. Dussaud reconnaît le sacrifice au Soleil en vue d'obtenir la pluie au moyen de victimes humaines[125].

ASPECT COMPOSITE DE LA CIVILISATION HITTITE

L'art des Hittites, comme leur littérature et leur constitution politique, est un agrégat d'éléments d'emprunt. Les scènes principales dérivent des traditions anatoliennes; la technique grossière, mais vigoureuse, des artisans locaux n'a pas gagné à l'arrivée des Indo-Européens, manifestement moins artistes que les populations envahies. Plus tard, le décor architectural imité des Égyptiens, les thèmes légendaires empruntés aux Mésopotamiens n'ont inspiré aux sculpteurs de Boghaz-Keuï nul raffinement de style ni d'exécution. Par contre, à Carchémish et Samal, le contact direct avec la Syrie, soumise depuis des millénaires à l'influence de Babylone, avait, depuis des siècles, éveillé le sentiment artistique et une technique plus affinée.

III. — Les Peuples du Nord et de la Mer détruisent le condominium égypto-hittite

I. — Les Hittites et les Égyptiens sous l'invasion

NOUVELLE VAGUE DE MIGRATEURS

Ramsès II, qui a survécu quarante-six ans au traité conclu avec les Hittites en 1278, fut témoin de la décadence rapide de la dynastie de Boghaz-Keuï. Doudkhalia IV, Arnouanda IV, Doud-

122. *Ibid.*, Teshoub, p. 986; sphinx ailé, p. 994; guerriers en char, p. 985.
123. *Ibid.*, p. 995-1001.
124. C. M., II, p. 944-945. Une plaquette d'argent, la *bulle de Tarkondémos*, porte une courte légende bilingue, qui a servi de base aux travaux de Sayce sur le déchiffrement des hiéroglyphes hittites; ces essais sont aujourd'hui très dépassés par Hrozny.
125. C. M., II, p. 946-947; cf. R. Dussaud, *La Lydie et ses voisins*, p. 45-59, pour l'interprétation du cylindre Tyszkiewicz et de scènes similaires que l'auteur attribue à des artistes lydiens; ils décrivent des rites anatoliens, adoptés par les Hittites.

khalia V se succèdent (de 1260 à 1200 env.) dans des règnes effacés, dont presque rien n'a subsisté. Pendant cette décadence, le roi d'Assyrie, Tougoultininourta (1260-1232), étend ses possessions en Arménie, reprend « le vaste pays de Soubarou », écrase les derniers rois kassites en 1241, puis *occupe Babylone* pendant six ans. Si les Hittites n'ont pu réagir, c'est que le cœur de leur empire est de nouveau oppressé sous le poids d'une avalanche humaine que nulle puissance méditerranéenne, pas même l'Égypte, n'était de force à contenir.

Au moment où l'octogénaire Ramsès II cède le trône à son treizième fils, Mernephtah, déjà un vieillard (1232), la migration générale des peuples aryens, venus des Balkans et des plaines au nord de la mer Noire, s'est ébranlée[126]. Suspendue pendant un demi-siècle après avoir été refoulée à Qadesh (*supra*, p. 549), elle a repris son débordement sur les « Iles du milieu de la Mer » et sur les côtes de la Méditerranée orientale. Les *Doriens*, porteurs de lances en fer, descendent du Pinde jusqu'au Péloponèse; de là, ils gagnent les Cyclades et la Crète, ruinant partout les villes des Achéens, foyers de la civilisation mycénienne. Simultanément, des tribus venues de Thrace franchissent l'Hellespont et bousculent ces Toursha et Dardaniens que Ramsès II avait décimés à Qadesh. Avec eux voici les *Achéens* de Pamphylie, gagnant, par terre ou par mer, d'autres rivages ou d'autres îles qui les conduisent vers Canaan, l'Égypte, la Marmarique. Pour y aborder, il leur faut déloger leurs précurseurs, ces Sheklal, Shardanes, Loukou, dont les uns défendent leurs positions, les autres sont entraînés par le courant. Ils arrivent aux frontières des Hittites et des Égyptiens, gardées par des armées disciplinées, derrière des murailles solides : laisseront-elles saccager les trésors des vieilles civilisations ?

LES HITTITES IMMOBILISÉS

Quelle fut l'attitude des Hittites ? Faute de textes, nous sommes réduits à de vagues échos historiques, à des hypothèses. Le flot dévastateur a-t-il contourné le territoire de Boghaz-Keuï, où la dynastie s'éteint obscurément ? En fait, le roi hittite n'a pas failli à l'alliance égyptienne puisque Mernephtah, au début de son règne, vers 1232, « lui expédie, par navire, des grains, lors d'une disette, pour faire vivre le pays de Khéta ». Quatre ans plus tard, Mernephtah conviendra que « Khéta est resté pacifique », au cours des luttes en Canaan; cette neutralité valait un secours[127].

126. Ed. Meyer, *G.*, p. 566-576, pour la grande migration des Peuples du Nord et de la Mer.
127. Sur le ravitaillement des Hittites : *A. R.*, III, § 580, l. 24. La neutralité de Khéta est appréciée comme un succès pour les Égyptiens dans la Stèle dite d'Israël de l'an 5, *ibid.*, § 616.

LIBYENS ET ACHÉENS; PEUPLES DU NORD ET DE LA MER

Comme en l'an 2 de Ramsès II, les flottes du Nord attaquèrent l'Égypte par la côte de Marmarique, à l'ouest du Delta. Dans un récit gravé à Karnak[128], deux peuples nouveaux se détachent : 1° les *Libou*, guerriers à peau blanche, cheveux blonds, yeux bleus, cuirassés, armés de bronze; les noms de leurs chefs se retrouveront chez les Numides de l'époque romaine; leur principale tribu est celle des *Mâshaouasha* (abréviation : *Mâ*); ils entraînent avec eux les Temhou et les Tehenou qui, depuis des millénaires, occupaient le désert africain et les oasis; ils donneront leur nom à la région côtière : *Libye*. 2° Les *Akaiwasha des Pays de la Mer*, apparentés à ces Akkijawa de Pamphylie déjà aux prises avec les Hittites; ce sont les Achéens du monde hellénique; eux aussi portent casque, cuirasse, lance, épée de fer ou de bronze. Tous montent des chars de guerre et amènent avec eux femmes, enfants, serviteurs, leurs trésors, leur mobilier. Les noms de ces Européens font leur entrée dans l'histoire, mais voici encore « l'élite des guerriers parmi les Shardanes, Sheklal, Toursha » qui, depuis deux siècles, combattent tantôt pour, tantôt contre les Pharaons. Le nombre des assaillants peut être évalué à 30.000 guerriers, « gens du Nord, venant de tous pays »[129].

MERNEPHTAH VICTORIEUX A PER-IRT (1227)

L'an 5 (1227), Mernephtah apprend, à Memphis, que « le roi des Libou, Merjej, fils de Did, avait envahi le pays de Tehenou, de concert avec les Achéens de la mer et les Peuples du Nord ». Venus de la Marmarique, ils menacent la frontière de l'Égypte, à la hauteur de Memphis, vers la citadelle *Per-irt*. Rassuré par une apparition du dieu Phtah, Mernephtah livre bataille; après une lutte de six heures entre gens de pied, les chars de Pharaon culbutent l'ennemi, massacrant des milliers de guerriers, capturant 9.000 prisonniers, et un énorme butin[130].

L'ORIENT PACIFIÉ

Au revers d'une grande stèle, dérobée à Aménophis III, Mernephtah résume ainsi ses victoires : « Les princes étrangers gisent à terre et crient : Salam! Nul ne relève la tête parmi les Neuf Arcs. Tehenou est dévasté; le

128. Sur les divers peuples de la coalition contre l'Égypte, voir les renseignements réunis par Ed. Meyer, *H.*, II, p. 545-566; R. Dussaud, *La Lydie et ses voisins*, p. 35-38; Hall, *The Peoples of the Sea*, ap. Rec. Champollion, p. 297.

129. *A. R.*, III, § 574; Libyens, § 588, avec Mâshaouasha et Kehek; Achéens et Peuples du Nord, § 579.

130. Texte de Karnak : *A. R.*, III, § 576-589. Triomphe du roi, hymnes de délivrance de la population : § 616 (stèle d'Israël).

pays de Khéta reste pacifique; Canaan est fait prisonnier; Ascalon est dépouillé; Gezer est rançonné; Yenoam est réduit à rien; Israël est désolé et n'a plus de semence; la Syrie (*Kharou*) est comme une veuve (*khart*) pour l'Égypte. Tous les pays ensemble sont en paix, et quiconque tourne autour (agressif) est maté par Mernephtah »[131]. Donc, les Peuples du Nord et de la mer se sont attaqués à la province égyptienne d'Asie, mais le Pharaon les a exterminés, avec ceux des Cananéens qui, comme d'usage, avaient tenté de s'émanciper. Parmi ceux-ci apparaît, pour la première fois dans un texte daté (1227), le nom d'*Israël*. Nous savions déjà que, près de Jérusalem, les Égyptiens avaient appelé un point d'eau : « Source de Mernephtah dans la montagne »[132].

TROUBLES A LA FIN DE LA XIXe DYNASTIE

Les monuments de Mernephtah cessent après l'an 8 (1224). Que la victoire ait été incomplète et éphémère, ceci le prouve : après Mernephtah, la XIXe dynastie sombre dans le chaos, comme il arrive aux époques d'insécurité. Jusqu'à l'an 1200, quatre Pharaons se succèdent, dont on ne connaît que les tombeaux : d'abord Amenmessès, un usurpateur, que détrône Mernephtah II Siphtah qui régna au moins 6 ans; Sethi II, qui lui succède pendant 6 ans, semble de lignée légitime; le dernier roi de la dynastie, Ramsès Siphtah, règne peu. Tous ne laissent que des monuments insignifiants. A la fin de cette période extrêmement confuse, un Syrien s'empare du trône[133]. Le grand papyrus Harris, document officiel, déclare :

« Pendant des années nombreuses, le pays de l'Égypte était à l'abandon et il n'avait plus de chef. L'Égypte était au pouvoir des grands et des régents des villes qui s'entre-tuaient. Vinrent des années vides (de rois), où Iarsou, un Syrien de *Kharou*, faisait fonction de prince. Il possédait tout le pays sous son seul commandement, tenait unis ses partisans et ravageait le bien des autres. Les dieux étaient dans le même état que les hommes : les offrandes n'étaient plus présentées dans les temples. Alors les dieux résolurent de pacifier le pays et de le ramener à un ordre légal. Ils choisirent comme chef, pour le pays entier, un fils né de leur chair, le roi Sethnekht.[134] »

Qu'un Syrien ait usurpé le trône en temps troublé, nous en avons d'autres exemples sous la VIIIe et la XIIIe dynastie. Nul besoin de

131. Stèle dite d'Israël (où pour la première et unique fois le nom, écrit *Isiral*, est mentionné
dans un texte égyptien) découverte par Petrie à Thèbes, rive gauche, en 1896, publiée par Spiegel-
berg, ap. *A. Z.*, XXXIV, p. 1; *A. R.*, III, § 607 et suiv. Nous signalerons plus loin l'importance
de la localisation d'Israël donnée ici.

132. *Pap. Anastasi III*, 6, 4; *A. R.*, III, § 631.

133. Le classement de Manéthon pour la fin de la XIXe dyn. est très confus; pour les dates, cf. Ed. Meyer, *G.*, II, p. 585, n. 1.

134. *Grand Papyrus Harris*, pl. 75; *A. R.*, IV, § 398-399.

penser à une invasion du Delta : Iarsou était probablement un fonctionnaire syrien, de la province égyptienne d'Asie, qui avait fait sa carrière dans la nouvelle capitale Per-Ramsès (Tanis). Sous Mernephtah, un Sémite, Ben Azama, porte les titres de « premier héraut » et d' « échanson »[135], postes de confiance; la tradition biblique attribue à Joseph une telle influence auprès d'un Pharaon[136].

SETHNEKHT FONDE LA XXe DYNASTIE (VERS 1200)

Nous ne savons de ce prince énergique, restaurateur de l'ordre, que ce qu'en dit son fils Ramsès III (*supra*, p. 581)[137]. Par son nom « Seth victorieux », il se rattache à la ville de Per-Ramsès et à la famille des Sethi et des Ramsès. Sethnekht a eu l'appui du clergé; il restaure partout les temples et le sacerdoce[138].

RAMSÈS III RÉORGANISE L'ÉGYPTE

La situation à l'extérieur s'était assombrie en même temps que l'Égypte s'affaiblissait par la discorde. Aussi Ramsès III, que son père avait prudemment associé au gouvernement, réforma-t-il l'administration. Depuis que Ramsès II et Mernephtah avaient rouvert les frontières aux tribus sémitiques, asianiques, libyennes, qui demandaient « à vivre, comme l'avaient fait leurs ancêtres, sur le sol de l'Égypte, pour y trouver l'eau et la pâture nécessaires aux tribus et à leurs troupeaux »[139], il devenait urgent de surveiller ces étrangers qui, d'ailleurs, négligeaient leurs obligations : taxes, corvées, service militaire. Aussi Ramsès III fortifie-t-il les cadres administratifs : « J'ai créé en Égypte de nombreuses classes[140], comprenant les fonctionnaires du palais, les grands chefs, une infanterie nombreuse, des charriers par centaines de mille, des (mercenaires) Shardanes et Kehek sans nombre, des auxiliaires par dizaines de mille, et les laboureurs de

---

135. Mariette, *Abydos*, II, pl. 50.

136. *Genèse*, 39-41. Joseph gagne la confiance du Pharaon sur la recommandation du chef des pannetiers et du chef des échansons.

137. Le grand papyrus Harris, le plus long qui soit connu (plus de 40 mètres) est un inventaire des fondations faites pour les temples d'Égypte par Ramsès III, rédigé, à la mort du roi, par son fils, vers 1168. A la fin, exposé historique du règne : nous lui avons emprunté le récit des débuts de la XXe dynastie.

138. *La XXe dynastie de rois thébains* comprend :
Sethnekht (vers 1200).
Ramsès III (1200-1168).
Huit rois, de Ramsès IV à Ramsès XI, env. 1168 à 1085.
L'Épitomé de Manéthon lui attribue 12 rois diospolitains, sans citer leurs noms.

139. *Supra*, p. 540. Diodore cite (I, 56) des Babyloniens capturés par Sésostris (Ramsès II), qu'on employait à bâtir une ville près de Memphis; ils se révoltent, s'en emparent, la dénomment Babylone. Des captifs troyens auraient fondé la ville de Troiou (carrières de Tourah).

140. *Zamou* « classes de recrues » pour les générations annuelles des fonctionnaires civils et militaires de l'État. Tout le passage est aux *A. R.*, IV, § 402.

l'Égypte. » L'occasion se présenta bientôt d'utiliser les milices réorganisées.

LES MIGRATEURS SUBMERGENT L'EMPIRE HITTITE

Depuis le répit obtenu par Mernephtah en Libye, les Peuples de la Mer et du Nord se sont répandus sur toute l'Asie Mineure. Leur assaut contre Boghaz-Keuï se produisit-il vers le moment de la chute de Troie, env. 1180 ? (Cf. Glotz, *H. G.*, I, 95). L'empire hittite de Boghaz-Keuï disparaît de l'histoire. Nul renseignement sur cette catastrophe. Nous apprenons que, plus tard, vers 1170, les districts d'Alzi et de Pouroukouzzi, jadis centres hittites, sont occupés par des Moushkou[141], c'est-à-dire des Phrygiens. Comme pour l'invasion arrêtée à Qadesh par Ramsès II, c'est encore aux textes égyptiens qu'il faut demander une description du nouveau cataclysme[142]. Ramsès III nous dit :

« Les peuples... (du Nord), dans leurs îles, étaient dans l'agitation et se mirent en mouvement, tous à la fois. Pas un pays qui pût tenir devant leurs bras, depuis Khéta, Qodi (Cilicie), Carchémish, Arad, Alasya; tous furent ravagés. Ils (s'établirent) en un camp au pays d'Amourrou et ruinèrent contrée et habitants. Puis, poussant le feu devant eux, ils avancèrent contre l'Égypte. Leurs soutiens principaux étaient les Philistins (*Poulesetiou*), les Zakal, les Shagalasha, les Dananéens, les Ouashasha[143]. Ces peuples étaient unis et avaient lié leurs mains pour (s'étendre) sur les pays, aussi loin que le cercle de la terre. Leurs cœurs étaient confiants et pleins de leurs projets. »

L'ÉGYPTE SE MET EN DÉFENSE

Ramsès III brûle de s'égaler, dans la paix comme dans la guerre, à son illustre ancêtre Ramsès II. On nous le montre, à Médinet-Habou, entraînant ses fantassins, ses charriers, à qui l'on distribue arcs, flèches, lances, épées recourbées et poignards. Il inspecte la frontière du Zahi : soldats et chefs sont, assure-t-il, des guerriers d'élite, les charriers de premier ordre, leurs chevaux pleins de feu. Le long de la côte, à l'embouchure des branches du Nil, des navires de haute mer et barques fluviales se rangeaient bord à bord, rempart de bronze sans fissure[144].

---

141. D'après un texte de Téglatphalasar I; cf. Ed. Meyer, *Gesch.*, II, p. 586; C. M., II, p. 890.

142. Medinet-Habou, Ion de l'an 8 : *A. R.*, IV, § 64.

143. Noms nouveaux : Philistins, Zakal (Zakara), Ouashasha (d'Ouasses, près Halicarnasse ?). A ce sujet, R. Dussaud, *La Lydie et ses voisins*, p. 37. Les Achéens ne sont pas cités.

144. *A. R.*, IV, § 65. L'*Oriental Institute* de Chicago republie somptueusement textes et bas-reliefs de *Medinet Habou*.

VICTOIRE SUR LA FRONTIÈRE LIBYENNE (1195)

Comme au temps de Mernephtah, le premier choc se produisit à l'ouest du Delta, l'an 5. Les Peuples du Nord, « guerriers sur terre aussi bien que sur mer, chassés par les Philistins et les Zakal, qui dévastaient leur pays »[145], abordèrent sur la côte de *Marmarique*, comme sur celle du *Zahi*; aussi Libyens et Mâshaouasha, bousculés et entraînés par les nouveaux arrivants, reviennent-ils attaquer l'Égypte. Au cours des troubles, ces Libyens et Mâshaouasha s'étaient infiltrés dans les campagnes de Memphis à Aboukir; « ils assaillaient les villes de la rive occidentale et ravageaient le district de Canope[146] ». Ramsès III leur opposa ses milices et des mercenaires où nous distinguons des Philistins et Zakal, mélangés aux Shardanes, aux Toursha et aux Nègres[147]. Les vétérans d'Égypte reconnurent, parmi les Libyens, leurs vieux adversaires Didi et Merjej, avec d'autres chefs : mais « ceux qui attaquèrent sur terre furent anéantis par Amon; ceux qui entrèrent par les bouches du Nil furent des oiseaux pris au filet ». Plus de 12.500 cadavres jonchèrent le sol, et l'on présenta autant de phalli et de mains coupés par-devant Pharaon[148].

ATTAQUE PRINCIPALE EN CANAAN ET AU DELTA ORIENTAL (1192)

En l'an 8, se produisit l'attaque principale des migrateurs massés dans le « camp d'Amourrou »; leur infanterie et les chars rustiques descendirent la côte du Zahi en direction de l'Égypte; leurs flottes tentèrent d'entrer dans les bouches orientales du Delta. C'est à ce moment que l'inscription de l'an 8 énumère les peuples qui ont conclu alliance, dans le fol espoir de conquérir le monde méditerranéen (*supra*, p. 583). Les textes égyptiens exaltent le roi et l'effort suprême que son armée opposa à ces redoutables assaillants[149]; des bas-reliefs en figurent avec précision des épisodes. Sur terre, les Philistins, beaux hommes à la tête empanachée de plumes, maniant l'épée courte, la lance, le bouclier, progressent lentement à la suite de chars grossiers, aux roues pleines, tirées par quatre bœufs, où s'entassent femmes, enfants et le mobilier des émigrants[150]. On ne sait où se livra la bataille décisive. Sur mer, nous voyons la flotte des Zakal, Shardanes et Philistins, navires de

145. § 44. Des *Zakal* sont déjà cités parmi les vaincus de Thoutmès III (*Urk.*, IV, p. 788).
146. § 405 (*g. résumé du pap. Harris*).
147. Photog. citées par Ed. Meyer, *l. c.*, p. 588, n. 2.
148. *A. R.*, III, § 43-44, et 32.
149. *Ibid.*, § 66 et suiv.
150. Figure ap. Maspero, *H.*, II, et *Clans*, p. 392; cf. *A. R.*, IV, § 73.

haut bord, chargés de troupes, aborder en un point non déterminé de la côte : « Les Peuples du Nord, venus de leurs îles, encombrent les chemins des bouches du fleuve »[151]. Des navires égyptiens, de type fluvial, sont rangés en mur continu, hérissé de rames, de lances, de boucliers, et, sur le rivage, les archers, commandés par Ramsès III, tirent par salves leurs flèches contre l'ennemi. Les marins, couteau en main, se lancent à l'abordage; des navires sont renversés, vidant leur contenu dans les flots; la mêlée, d'une confusion inextricable, est rendue à merveille par les sculpteurs de Médinet Habou, à qui nous devons le premier combat naval figuré dans l'histoire[152]. Finalement les Philistins et autres pirates sont décimés : « Leurs navires chavirés, ils périssent sur place; leurs armes sont dispersées sur la surface de la mer... Les voici traînés, retournés, jetés sur la rive, ou amoncelés de la poupe à la proue de leurs navires; tout ce qui leur appartenait est jeté à l'eau... Ainsi, se souviendront-ils de l'Égypte![153] » Et le roi de s'exclamer : « Égypte, pousse des cris de joie, aussi haut que le ciel! » Des captifs, Philistins, Dananéens, Shakalasha supplient Ramsès III de leur accorder les souffles de vie. Comme il advint aux Libyens, de nombreux prisonniers furent internés dans les forteresses, ou distribués sur les territoires des temples. Tel fut le premier contact avec l'Égypte de ces Européens dont les frères échappés au massacre, ou qui n'avaient pas quitté leurs bases, devaient coloniser la Grèce, la Sicile, la Sardaigne, l'Étrurie, la Libye et divers points de l'Afrique du Nord.

CAMPAGNES DE RAMSÈS III EN AMOURROU ET EN CANAAN

De la migration des Peuples du Nord et de la Mer, il ne sera plus question dans les textes égyptiens : Achéens, Dananéens, Shakalasha, Ouashasha s'éloignent du Delta et de Canaan. Par contre, les *Philistins* vaincus restent, à l'état de colons ou de garnisaires, sur cette portion de la côte, du Carmel à Gaza, qui depuis lors s'appellera, d'après eux, *Palestine*, où ils occupent 5 villes, la Pentapole. Les *Zakal* continueront à tenir la mer, où ils vivent de commerce et de rapine.

Pour l'instant, l'ambition de Ramsès III était de reconstituer pour la défense traditionnelle de l'Égypte une « marche » asiatique : l'effondrement des Hittites, le bouleversement de l'Amourrou sous l'avalanche européenne lui donnaient l'espoir de reconquérir Canaan et

151. *Ibid.*, § 75.
152. Figures ap. Maspero, *H.*, II, p. 469; *Clans*, p. 393; *A. R.*, IV, § 74.
153. *A. R.*, IV, § 66, 81-82.

le Zahi jusqu'à l'Euphrate. Nul récit ne subsiste de ses campagnes; des bas-reliefs, non datés, postérieurs à l'an 8, décrivent l'attaque des pays d'Amourrou où les forteresses sont défendues par des contingents hittites, cananéens, philistins. Parmi les villes conquises, voici Pa-Cannan, Shabtouna, dans la banlieue sud de Qadesh[154]. Des listes énumèrent Khéta, Mitanni, Carchémish, Arrapkha, parmi les pays vaincus : mais les scribes de Ramsès III, comme autrefois ceux de Ramsès II, ont recopié les nomenclatures de Thoutmès III; toutefois, les fouilles ont confirmé la présence de garnisons égyptiennes en Palestine et Galilée. A *Beishan*, le temple égyptien a gardé une statue de Ramsès III; on célébrait le culte de Pharaon à *Pa-Kanâna*, dans une région où des tribus israélites, désignées par les noms Lévi-El, Joseph-El, Jacob-El, étaient déjà installées en face de leurs prédécesseurs cananéens et des Philistins[155]. Mention est faite d'une campagne contre les Shasou du pays de Séir, dont les prisonniers vont renforcer la main-d'œuvre des temples[156]. Sur les murs de Médinet Habou, sept captifs, différenciés par les singularités de la race et du costume, figurent l'hommage des chefs : Hittite, Amorrite, Zakal, Shardane, Shasou, Toursha et Philistin[157]. Ramsès III voulait-il faire accroire qu'il avait reconstitué la province égyptienne d'Asie, jusqu'à l'Euphrate ? En fait, il a maintenu ses troupes seulement sur le plateau cananéen, jusqu'à la lisière sud du Liban. Situation paradoxale, puisque la côte est restée aux Philistins qui colonisent le pays, et que les pirates Zakal croisent impunément sur la mer de Kharou. Dans ces conditions, l'Égypte ne pouvait tarder à évacuer Canaan; toutefois Memphis a échappé au sort de Boghaz-Keuï; Ramsès III a sauvé l'Égypte d'une nouvelle « invasion des Hyksôs ».

RÉVOLTE ET PACIFICATION DES LIBYENS

Du côté de la Libye, la situation a évolué de même. Les Libyens et Mâshaouasha, vaincus et décimés en l'an 5, restent menaçants et exigent des terres à proximité du Nil. Ils envahissent les régions des Tehenou et se décident « à risquer leurs vies » pour « s'établir en Égypte ». Vers la fin de l'an onze (1189), Ramsès III leur livre bataille, comme son ancêtre Mernephtah, près de Memphis : ses archers, ses frondeurs, ses chars mettent en déroute les tribus du roi Mashashar, fils de Kapour; plus de 2.000 cadavres, dont celui du

154. *Ibid.*, § 117, 127, 131.
155. *Ibid.*, § 131, 219; pour Beishan : C. M., II, p. 1050, et A. Rowe, *op. cit.*,
156. *A. R.*, IV, § 404.
157. § 129.

roi, restent sur place, et l'on ramène 2.000 prisonniers, parmi eux le roi Kapour[158]. Ramsès III victorieux, pour se débarrasser de ces tenaces envahisseurs, dut les hospitaliser en Égypte :

« J'ai ramené ceux que mon glaive avait épargnés, comme captifs nombreux, liés comme des oiseaux par-devant mes chevaux, avec leurs femmes et leurs enfants, par dizaines de mille, et leurs troupeaux par centaines de mille. J'ai installé à mon nom leurs chefs dans mes forteresses; je leur ai donné des capitaines d'archers et des chefs de tribus, marqués (au fer rouge) à mon nom; leurs femmes et leurs enfants furent traités de même. Leurs bestiaux furent placés par moi dans la maison d'Amon; ils comptèrent dans ses troupeaux, à jamais. » Ainsi avait-on traité précédemment les prisonniers philistins et shardanes : « Amenés en Égypte, ils furent placés dans les forteresses du roi »[159].

2. — Décadence de l'Égypte depuis Ramsès III

LE DELTA COLONISÉ PAR LES PEUPLES DU NORD

En apparence, l'Égypte ne fut jamais plus assaillie du côté de la Libye; Ramsès III affirme avec un semblant de vérité : « J'ai fait que la femme d'Égypte peut circuler, tête dévoilée, en toute place à son gré, sans qu'un étranger ou personne la moleste sur la route. » Mais à quel prix ? Voici l'aveu du roi : « Shardanes et Kehek résident dans leurs villes, au repos, allongés sur leurs dos; ils n'ont plus de crainte, n'ayant plus d'ennemis, soit du côté de Koush, soit de Syrie. Leurs arcs et leurs épieux reposent dans leurs arsenaux, ils sont satisfaits et s'enivrent avec joie. Leurs femmes restent avec eux, et leurs enfants... car je suis leur défenseur. Je fais vivre tout le pays, aussi bien les étrangers que les paysans et les citadins »[160]. Certes, les Peuples du Nord sont vraiment « chez eux » en Égypte : un siècle plus tard, leurs guerriers rétabliront le régime féodal pour saper l'autorité des Pharaons; finalement ils pousseront sur le trône un chef des Mâshaouasha, Sheshonq (950).

SPLENDEUR FACTICE DU RÈGNE DE RAMSÈS III

Dans la province d'Asie, réduite au sud de Canaan, Ramsès III lève les tributs annuels de suzerain, tant pour Amon, dieu d'Empire, que pour son propre trésor. « J'ai construit des forteresses en ton nom, partout — dit-il au dieu Amon — en Égypte

158. § 87-88.
159. § 405, et note *G.*
160. § 410.

comme en Asie. J'ai fixé leurs impôts chaque année, chaque ville, désignée nommément, apportant son tribut »[161]. Les temples d'Amon, de Râ, de Phtah possédaient des navires en Méditerranée et en mer Rouge, pour transporter les produits du Zahi et de Pount jusqu'aux greniers et trésors de Per-Ramsès, de Memphis et de Thèbes[162]. Dans un tombeau thébain, on a figuré un de ces navires, monté par un équipage phénicien, amarré au quai du Nil et débarquant sa cargaison[163] ; des navires de gros tonnage circulaient, puisqu'une des barques fluviales d'Amon, construite avec des sapins du Liban, dépassait 67 mètres[164].

La prospérité du Trésor permet de reprendre les grandes constructions, interrompues depuis Ramsès II. Il s'agit, sur ce terrain encore, d'imiter le grand ancêtre. Sur le plan du Ramesséum, on construit le grand temple de Médinet Habou, dont les pylônes et les cours, en excellent état de conservation, nous ont gardé les récits et les tableaux de guerre contre les Peuples du Nord et de la Mer. A l'entrée du temple s'élève un château seigneurial, dans le style d'un *migdol* cananéen, où le roi résidait de temps à autre avec son harem, au témoignage des bas-reliefs peints qui retracent les plaisirs et les jeux de la cour : c'est le seul spécimen de palais royal conservé jusqu'ici. Les substructures d'un palais bien plus petit, où les détails des appartements privés se discernent mieux encore, viennent d'être exhumées à l'ouest du grand temple, vis-à-vis d'un balcon, où le roi venait s'accouder pour assister aux fêtes d'Amon[165]. A Karnak, de petits temples à Amon, Khonsou et Mout; à Memphis, un sanctuaire pour Phtah; un autre pour Atoum à Héliopolis témoignent d'une activité constructrice, inférieure cependant à l'effort accompli par Sethi I ou Ramsès II. Dans la résidence du Nord, Per-Ramsès, tout un quartier fut construit pour Amon, avec de grands jardins, des promenades à l'ombre des dattiers, et une avenue embellie par des fleurs de tous pays[166]. Non loin, le roi consacre un grand édifice dans le temple élevé par Ramsès II, à Soutekhou, protecteur de la famille royale; il fait de même à Ombos[167].

161. § 141.
162. § 211, 270, 328.
163. Maspero, *H.*, II, p. 407.
164. *A. R.*, IV, § 209.
165. Capart, *Thèbes*, p. 148; M. Pillet, *Thèbes*, II, p. 68.
166. *A. R.*, IV, § 215.
167. § 362 et 359.

DÉCADENCE DE L'ART

Ces édifices n'innovent en rien sur ceux de la XIX[e] dynastie, et sont bien inférieurs à ceux de la XII[e] et XVIII[e]. Les profils ont plus de lourdeur, les colonnes, trapues, s'élèvent moins haut, les statues colossales, adossées aux piliers des cours sont d'exécution sommaire. Mollesse, négligence, élan sans vigueur, exubérance du détail, style dilué et affadi ont remplacé l'art robuste, ramassé, synthétique d'autrefois. La sculpture des parois et des inscriptions a moins dégénéré, mais le sculpteur découpe ses reliefs dans un creux exagéré qui cerne les contours d'ombres violentes. La douce majesté des figures, l'expression de puissance calme et réfléchie, dans les tableaux d'un Sethi I ou d'un Ramsès II, où l'artiste aspire à la perfection minutieuse, en gardant la sobriété traditionnelle, toute la mesure et la rigueur anciennes cèdent à la recherche de l'effet brutal. D'autres innovations sont plus heureuses : ainsi, l'emploi de la brique émaillée polychrome et de la faïence dans la petite sculpture, et même en architecture, par exemple pour les portes d'apparat; elles répondent au même goût ostentatoire qui marque la décadence du style[168]. Après Ramsès III, et jusqu'à la renaissance saïte, il n'y a plus de grands constructeurs. Malgré les apparences, l'État s'appauvrit; ses richesses, déjà compromises, vont s'épuiser.

MAINMISE DU SACERDOCE SUR LES RESSOURCES D'ÉTAT

Sethnekht et Ramsès III sont redevables de leur avènement au clergé de Per-Ramsès et de Thèbes : on s'en aperçoit à lire l'inventaire des biens sacerdotaux, conservé au papyrus Harris. Les temples, dans leur ensemble, possédaient alors plus de 107.000 esclaves, soit, par rapport à la population totale, 1 ou 2 pour 100 de cette population. Les meilleures terres, à proportion de 15 pour 100 du total, appartenaient au clergé, ainsi que 169 villes, en Égypte, Syrie et Nubie, plus un demi-million de têtes de bétail, 88 navires et 53 chantiers de constructions navales. Amon thébain possédait les 2/3 de ces biens, cinq fois plus riche que Râ d'Héliopolis, neuf fois plus que Phtah de Memphis[169]. Cette trinité divine préside à l'économie nationale, de même que nous l'avons trouvée à la tête du pouvoir (*supra*, p. 567). Chaque année, Amon recevait du pays de Koush (« le pays de l'or d'Amon ») un tribut de 26.000 grains d'or auquel il avait seul droit; en outre, il s'était réservé

168. J. Capart, *Leçons sur l'art ég.* (1920), p. 476; G. Maspero, *Égypte* (Ars Una), p. 204.
169. Breasted, *Histoire*, t. II, p. 499. Cf. *Le Nil*, p. 387.

« 17 fois plus d'argent, 21 fois plus de cuivre, 7 fois plus de bétail, 9 fois plus de vin, 10 fois plus de navires que tous les autres dieux »[170]. Ramsès III augmente encore ces largesses, en confirmant au clergé de Khnoum, à Éléphantine, la possession du territoire en amont, jusqu'à Takompso (la Dodékaschène)[171]. Toutes ces dotations, distraites des revenus de l'État, l'affaiblissaient d'autant, et sapaient l'autorité des Pharaons. Le calendrier des fêtes dans les temples confirme la puissance grandissante du sacerdoce. A la fête d' « Amon dans la vallée », qui durait 11 jours sous le règne de Thoutmès III, on consacre maintenant 24 jours; Ramsès III la porte à 27. La commémoration du couronnement royal passe de un à vingt jours chaque année. En additionnant tous les cultes, au cours de l'année, on chômait un jour sur trois, sans compter les fêtes mensuelles des anciens calendriers[172]. D'où négligence et paresse dans toute l'organisation sociale.

INFLUENCE DES ASIATIQUES A LA COUR

Nous avons vu que les garnisons et les terres domaniales étaient remplies, celles-ci de colons, celles-là de mercenaires libyens et syriens, stabilisés et pacifiés. A la cour s'affirme le crédit des favoris étrangers, esclaves à l'origine, mais qui par leur zèle, leur faconde, réussissent à occuper des postes de faveur et de confiance intime, comme celui de préposé à la nourriture du roi. Ces « échansons » ont joué un grand rôle dans l'histoire des despotes orientaux et chez leurs imitateurs, les Césars romains. Sur onze des échansons de Ramsès III, 5 étaient étrangers, dont un Libyen, un Lycien, un Syrien[173], les autres d'orrigine incertaine; ils créaient un foyer d'intrigues et de complots.

ATTENTATS CONTRE RAMSÈS III

La fin de ce règne, somme toute glorieux et de bonne volonté, fut attristée par des troubles, précurseurs du déclin de l'autorité royale. Un vizir, dans la ville d'Athribis, excita une rébellion qui fut matée sévèrement[174]. Vers la fin de l'an 31, une des femmes royales, Tiy, complota pour assurer à son fils Pentaour la succession du roi vieillissant; elle obtint l'appui de plusieurs échansons et du grand-chambellan, Pabakamon, qui entraîna un général et de hauts fonctionnaires; les conjurés usèrent de formules magiques, récitées sur des images de

170. *A. R.*, IV, § 170-171.
171. § 146-150.
172. Breasted, *Hist.*, II, p. 500 et suiv.
173. *A. R.*, IV, § 173.
174. § 361.

cire, aux fins d'envoûtement. Un autre attentat semble avoir déterminé la mort de Ramsès III, bien que la conspiration, découverte à temps, ait manqué son but politique. Une Cour de justice, composée de 14 fonctionnaires dont 7 échansons, instruisit le procès, et Ramsès IV vengera la mort de son père en condamnant les coupables au supplice, au suicide, ou à des mutilations. Les pièces du procès qui nous sont parvenues attestent, par des péripéties scandaleuses, que l'immoralité et l'anarchie corrompaient la cour et l'administration[175].

DÉCADENCE ROYALE SOUS LES DERNIERS RAMSÈS

Huit souverains, qui portent sans gloire l'illustre nom de Ramsès, se succèdent en quelque quatre-vingts ans (de 1168 à 1085). Leurs règnes sont courts et vides; une expédition, la dernière pour longtemps, au Ouady Hammamat, témoigne d'un reste d'activité sous Ramsès IV[176]. L'exploitation des mines du Sinaï cesse à partir de Ramsès V. De relations officielles avec Canaan, il n'est plus question.

Les derniers Ramsès se font construire de beaux hypogées dans la Vallée des Rois, mais la faiblesse du régime s'avère dans un procès scandaleux qui nous montre toute la nécropole royale livrée au pillage. On s'aperçut, sous Ramsès IX, que les violateurs de tombes avaient saccagé des tombeaux de la XIIIe dynastie. Un peu plus tard, sous Ramsès X, les sépultures des illustres et vénérés Sethi I et Ramsès II sont profanées. Une commission d'enquête inspecta les hypogées : seul celui d'Aménophis I était à peu près intact[177]. Bafoués et volés jusque dans l'autre monde, les derniers Ramsès glissent obscurément à la déchéance. Vers 1085, le sacerdoce d'Amon, qui n'a cessé de croître en force et prestige, réussit à mettre sur le trône le prophète Herihor à Thèbes, tandis que Smendès fonde à Tanis la XXIe dynastie. Ce morcellement de la royauté marque la fin de la *grande Égypte* et de l'empire égyptien en Canaan.

3. — Décadence de l'Assyrie et de la Babylonie au XIe siècle

L'autorité sur la Syrie et Canaan a échappé aux Hittites, aussi bien qu'aux Pharaons. Qui recueillera ces marches de la Méditerranée ?

175. § 416-456. Nouvelle étude sur le procès par Struve, *Aegyptus*, 1926, p. 1.
176. § 457.
177. Peet, *J. E. A.*, II et IX et *The great Tomb-robberies* (1930).

L'ASSYRIE RECHERCHE L'ACCÈS AUX MERS De toutes les grandes puissances orientales, l'Assyrie seule n'avait pas usé ses forces contre les Peuples du Nord et de la Mer. *Salmanasar I* (1280-1260) avait repris, nous l'avons vu, le territoire de Khanilgalbat (ancien Khourri-Mitanni) sur les Hittites, et occupé Carchémish. Contre le péril commun, Ramsès II et Khattousil s'étaient garanti mutuellement leurs frontières par le traité de 1268. Ainsi, les Assyriens furent arrêtés sur l'Euphrate, sans pouvoir progresser vers le pays d'Amourrou, chemin de la Méditerranée.

L'Assyrie avait bien un autre pôle d'attraction : la mer Inférieure (golfe Persique) dont l'accès était barré par les rois de Kardouniash; ces faibles héritiers de Babylone n'en revendiquent pas moins l'antique suzeraineté de Babylone sur Assour. Vers 1244, Tougoultininourta I (1260-1232) envahit la Babylonie, ramène prisonnier à Assour le roi Kashtiliash III (1251-1244), le remplace par un gouverneur assyrien, et prend la titulature impériale : *shar kishshati* et roi de Sumer et d'Akkad. Les listes dynastiques babyloniennes ne reconnaissent point ses 7 ans de règne à Babylone (1241 à 1235).

ÉLAM ET BABYLONIE Les rois d'Élam, respectant une vague parenté d'origine, entretenaient des rapports pacifiques avec les Kassites; au contraire, ils attaquent les Assyriens; à deux reprises, Kidinkoutroudash chasse les régents de Babylone. Tougoultininourta reprend la ville, d'où il emmène, captif, le dieu Mardouk. Les Élamites rétablissent encore le roi kassite, Adadshoumnasir (1234-1205), et suscitent contre le roi d'Assyrie son propre fils, Assournadirpal, qui assassine son père, crime où les Chroniques voient le châtiment de l'attentat commis contre Mardouk (1235). Ainsi Babylone et Assour s'entre-choquent jusqu'au début du XIIe siècle; Assournirari III prétend être *shar kishshati*, mais le Kassite Adadshoumnasir, dans une lettre, le traite en vassal[178]. Leurs successeurs, qui se combattent, tombent, l'un et l'autre, sur le champ de bataille (vers 1225). Il s'ensuit une crise dynastique en Assyrie; un usurpateur, Ninourtapalekour, fonde (vers 1200) une nouvelle dynastie qui reconstitue ses forces, en attendant de reprendre la politique de conquête.

En Babylonie, la décadence se précipite. Les derniers rois kassites sont attaqués simultanément par la nouvelle dynastie assyrienne

178. Pour les détails, cf. Ed. Meyer, *Gesch.*, II, p. 534, et *C. Hist.*, II, p. 240 et suiv. Les sources se réduisent à quelques brèves mentions des chroniques.

et par les Élamites. Une incursion d'Assourdan I (1190-1160) à l'est du Tigre provoque le retour de l'Élamite, Shoudrouknakhounté, et de son successeur, Koudournakhounté, qui saccagent Babylone, Sippar, Nippour, et en rapportent, comme butin, ces monuments inestimables : la stèle de Narâmsin, le Code de Hammourabi, que J. de Morgan retrouvera à Suse, 3.000 ans plus tard. Ce pillage annonce la chute finale. En vain Zamamashoumiddin meurt-il bravement sur le champ de bataille (1176); avec son successeur, Enlilnadirnakhé (vers 1175), finit la maison royale des Kassites, accablée par les Assyriens et les Élamites. Malgré ses défaillances, cette dynastie a pris racine et a été une des plus longues de l'histoire.

IVe DYNASTIE DE BABYLONE (1175-1110) Après 6 siècles d'occupation étrangère, surgit, par une réaction étonnante de la vieille race akkadienne, une dynastie nationale, dite d'*Isin* (ou de *Pashé*). Massacrer ou chasser de la Babylonie l'aristocratie kassite, reconstituer une armée de Sémites, restaurer l'indépendance nationale contre l'Élam et Assour, tel fut le but des nouveaux rois jusqu'à la fin du XIIe siècle. Le premier, qui se place sous l'invocation du grand dieu de Babylone, Mardoukshapikzer (1172-1155), est encore vassal de l'Élam; le second, Ninourtanadinshoum (1154-1149), repousse les Assyriens, soutient contre Assourdan un usurpateur, Ninourta-Tougoultiassour, qui lui restitue la statue de Mardouk, mais le fils d'Assourdan rétablit la situation. Le troisième roi est *Nabuchodonosor I* (1148-1125); il s'affranchit du joug de l'Élam, repousse les Kosséens qui avaient recueilli les Kassites expulsés de Babylone, contient les Amorrites, avides de reprendre pied sur l'Euphrate. Il eut moins de succès contre Assour dont il avait commencé le siège; la ville fut délivrée par Assourresisi, dont le fils, *Téglatphalasar I* (1115-1093), restaurera l'hégémonie assyrienne.

A la fin du XIIe siècle, tandis que les Hittites se fondent avec les migrateurs et que le crépuscule tombe sur l'Égypte scindée en deux et qui a perdu pied en Asie, la Babylonie ressuscite à la vie nationale, mais reconstitue difficilement son unité. L'Assyrie, qui a une croissance ingrate, traverse une nouvelle crise débilitante. Ni elle ni la Babylonie n'ont été capables de succéder immédiatement aux Hittites et Égyptiens en Syrie et Canaan.

DÉCADENCE DE LA CIVILISATION BABYLONIENNE SOUS LES KASSITES La domination des Kassites a obscurci le destin de la Basse Mésopotamie pendant le demi-millénaire où Mitanniens, Hittites, Égyptiens ont dominé

l'Asie antérieure. Voici la glorieuse Babylonie de jadis tombée au rang de troisième puissance, au-dessous de l'Assyrie. Dans le domaine intellectuel et artistique, où elle était la grande inspiratrice de l'Asie occidentale, depuis les temps primordiaux, elle ne vit que du passé. Les Kassites ont institué une féodalité militaire, où la dynastie superpose aux anciennes classes sociales une aristocratie de prêtres et de guerriers, à qui elle octroie les terres et les grandes fonctions — d'où le régime des grandes propriétés et des chartes d'immunités, au bénéfice des temples et des chefs barbares. Chez le peuple, l'économie agricole, les institutions sociales, la vie industrielle et commerciale sont restées à peu près sous le statut du code de Hammourabi. Le foyer d'art et de littérature, encore rayonnant à l'arrivée des Kassites, semblerait éteint sans les écoles sacerdotales. Elles nous ont conservé la littérature sumérienne et les sources akkadiennes; les vieux textes y sont sans cesse recopiés, les chroniques entretenues, les recueils d'incantations et de présages augmentés, des lexiques suméro-akkadiens tenus à jour[179]. Par contre, l'invention, en littérature ou philosophie, est tarie; on n'innove rien en mathématiques, astrologie, science calendérique; un étrange silence s'appesantit sur cette civilisation tombée en sommeil, qui n'a pas la force d'éduquer ses vainqueurs. Plus de grands monuments, pendant un demi-millénaire : pareille disette suppose un appauvrissement fondamental, une incurie barbare du pouvoir, une pénurie irrémédiable de l'art et des artisans. En architecture, on ne signale que des restaurations d'édifices anciens, à Our, par le roi Kourigalzou II (1390-1376); la sculpture ne nous livre plus de bas-reliefs ni de statues, seulement des bornes de grandes dimensions, appelées *koudourrou*. Des textes et des figures divines y attestent le bienfait de dieux protecteurs et les dons de terrains, avec immunités, accordés aux temples et aux grands feudataires. Citons quelques cylindres-sceaux, où les figures se réduisent à un orant devant une divinité, tandis que la dédicace s'amplifie en une prière, rédigée d'ordinaire en sumérien : témoignages uniques, pour l'époque, d'inspiration artistique et de piété personnelle[180].

La Babylonie, réveillée par la IVe dynastie d'Isin, ne reprendra la tête de la civilisation mésopotamienne qu'après 612, avec le roi Nabuchodonosor II.

179. C. M., II, p. 895.
180. *Ibid.*, p. 897-905. Les koudourrous deviennent nombreux surtout à la fin de l'époque kassite; on en possède plusieurs du roi Melishipak (1204-1190), p. 899, 902. Le *Caillou Michaux* de la Bibliothèque Nationale (*ib.*, p. 898) caractérise au mieux ces monuments d'art juridique.

L'ART ORIGINAL DE L'ÉLAM Par contraste, en Élam, qui a recouvré son indépendance, l'art s'épanouit avec une vigueur que nous ont révélée les fouilles de Suse. Les thèmes sumériens de la stèle des Vautours sont reproduits, avec quelques innovations, dans les fragments d'une stèle triomphale[181] du roi Ountash-Gal (vers 1500). A la même époque, un grand vase de bronze s'orne de figures, en haut relief, de veaux et chevaux, d'une originalité saisissante. L'épouse d'Ountash-Gal, la dame Napir-Asou, se dédie une statue en bronze, haute de 1 m. 29, qui pèse 1.750 kilos, bien que la tête manque[182] : c'est la plus importante figure en métal qu'on ait retrouvée dans tout l'Orient ancien, œuvre d'un style très personnel, aux proportions harmonieuses; nous y remarquons ces détails du costume, qui caractériseront, plus tard, l'art assyrien. La perfection de la métallurgie fait encore l'intérêt d'un grand bas-relief, d'autels en bronze et de statuettes trouvées dans un dépôt de fondation, au temple de Shoushinak, à Suse, les unes en bronze, d'autres en or[183]. La force et l'expansion de l'Élam, qui, en politique, se manifeste contre Kassites et Assyriens, s'exprime donc aussi par l'art, — ce qui éclaire quelque peu l'histoire d'Élam, par ailleurs mal connue.

DÉBUTS DE L'ART OFFICIEL EN ASSYRIE La monarchie assyrienne, encore adolescente au IIe millénaire, n'a pas construit de grands monuments, ou, du moins, ceux-ci ont-ils été recouverts par les immenses constructions de la grande époque assyrienne (première moitié du Ier millénaire). Néanmoins, c'est avant le temps de Téglatphalasar (1115-1093), ou de ce règne, que dateraient quelques pièces significatives. Un bas-relief nous montre Ashour en dieu des montagnes et de la végétation, parmi des déesses à demi nues, portant des vases d'où s'échappent les eaux fécondantes de la pluie[184] : thèmes sumériens, mais disciplinés par un effort de symétrie dans les motifs, qui sera un trait de l'art officiel d'Assyrie. Voici un autel, orné de bas-reliefs, dans un édifice de Tougoultininourta I (1260-1232); il présente des figures divines, d'une sobriété hiératique, où l'intérêt se porte sur les costumes et accessoires plus que sur la scène figurée[185]. Peu de statues dans cette période. Quelques édifices ruinés ont gardé des portes flanquées de

181. C. M., II, p. 909 (au Louvre).
182. Le vase, C. M., II, p. 915; la statue, p. 916 (au Louvre).
183. *Ibid.*, p. 918-933.
184. *Ibid.*, I, p. 227; cf. II, p. 1029.
185. *Ibid.*, II, p. 1031.

taureaux en relief, qui annoncent ceux de Khorsabad, et de lions rugissants, imités de l'art hittite. Une belle *harpé* de bronze, dédiée par Adadnirari I (vers 1280), rappelle les armes de ce type retrouvées en Syrie. Ainsi l'influence des peuples nouveaux venus installés aux frontières nord-ouest de l'Assyrie, se combine-t-elle avec la tradition mésopotamienne pour amorcer le style composite qui sera celui de l'Assyrie au Ier millénaire.

RECUL DES VIEILLES CIVILISATIONS DEVANT LES PEUPLES NOUVEAUX

Si les vicissitudes politiques, amenées par les grandes invasions indo-européennes, ont affaibli certains pays jusqu'à la stagnation (Égypte, Babylonie), ou jusqu'à l'usure (Mitanniens, Hittites), elles ont produit en Syrie une intense activité. Des peuples dont le sang et l'esprit ont été renouvelés entrent hardiment sur la scène politique, où leur succès national surexcite la production intellectuelle.

C'est l'art mitannien, qui a fleuri à Qatna et Carchémish, c'est l'art hittite de Boghaz-Keuï, l'art cananéen de Ras Shamra et Byblos qui nous offrent des inspirations nouvelles, des efforts d'originalité, bien qu'ils prennent leur bien de toutes mains, puisant thèmes et technique chez les Sumériens, les Akkadiens, les Égyptiens. Parallèlement, un renouveau spirituel se manifeste sur la côte méditerranéenne par l'invention d'écritures alphabétiques, à Ras Shamra et Byblos.

A la date de 1100, les vieux empires reculent; place aux peuples jeunes, Araméens, Phéniciens, Israélites, Philistins et Européens! Dans le couloir Syrie-Palestine, qui réunit la Mésopotamie à l'Égypte, naissent de petits royaumes, animés de vie querelleuse et d'orgueil intrépide; ils se disputeront une suprématie précaire, tandis que l'Assyrie attend son heure et fourbit ses armes.

CHAPITRE XIII

Syriens, Phéniciens, Israélites, du XIIe au VIIe siècle*

I. — Les héritiers des Hittites et Égyptiens en Syrie

Les petits peuples de l'Asie antérieure, affranchis par la ruine des Égyptiens et des Hittites, ont constitué des États plus ou moins viables. Leurs archives ont presque disparu, leurs monuments sont rares; les clartés que nous avons d'eux apparaissent tout d'abord dans les annales des Assyriens, et, plus tard, dans celles des Israélites.

---

*BIBLIOGRAPHIE :

Ouvrages généraux : Cf. chap. XI et XII. Nous utilisons la dernière édition d'Ed. Meyer, *Geschichte*, t. II, II, revue en 1931 (citée : *G.*). L'armature historique est souvent donnée par les textes assyriens : excellents résumés, avec citation des textes et bibliographie, par DHORME, *Les Pays bibliques et l'Assyrie*, ap. *Revue Biblique*, 1910 et 1911, que nous citons : *R. B.* Fouilles et découvertes récentes : chaque année dans *R. B.*, et *Syria*.

a) Asie Mineure et Syrie nord : F. SARTIAUX, *Les civilisations anciennes de l'Asie Mineure* (1928); C. M., III.

b) *Cananéens et Phéniciens.* — Bibliographie, monuments, et textes, ap. G. CONTENAU : *La civilisation phénicienne* (1926); à compléter par *Manuel d'archéologie orientale*, t. II et III (C. M.). Les résultats à tirer des textes phéniciens de Ras Shamra, publiés par Ch. VIROLLEAUD, sont exposés par R. DUSSAUD, ap. *Syria*, et ap. *Revue de l'histoire des religions*, 1931 et 1933, dans des articles sur *La Mythologie phénicienne*. On trouvera dans AUTRAN, *Phéniciens* (1920), un exposé documenté, mais trop favorable aux éléments égéens et asianiques incorporés dans la civilisation sémitique des Cananéo-Phéniciens. Sur les fouilles et découvertes récentes, *Syria* dep. 1920 et la collection du *Palestine Exploration Fund.*

Les *Études sur les religions sémitiques*, 2e édit. (1905), du P. LAGRANGE restent fondamentales; traduction des textes épigraphiques.

c) *Israël.* — Pour la Bible, nous citons la traduction de Segond, la plus accessible. Plus modernes : celle de l'abbé Crampon (1906) et celle publiée par l'Alliance israélite. Bibliographie et exposé critique de tout ce qui concerne Israël, dans A. LODS, *Israël, des origines au VIIIe siècle* (1930), ap. *Évolution de l'humanité*, XXVII, avec figures. Bons exposés, du point de vue traditionnel, ap. VIGOUROUX, *Dictionnaire de la Bible.* Du point de vue critique : Ed. MONTET, *Histoire de la Bible* (1920). Pour les monuments figurés : WATZINGER, *Denkmäler Palästinas* (1933), introd. historique et 40 pl.

Histoire générale et religion : E. RENAN, *Hist. du Peuple d'Israël* (1887); L. DESNOYERS, *Histoire du peuple hébreu* (dep. 1922) à partir des Juges; A. LOISY, *La religion d'Israël*[3] (1934); R. KREGLINGER, *La religion d'Israël* (1922); E. MONTET, *Histoire d'Israël* (1930), ouvrages qui représentent les uns l'esprit critique, les autres une adaptation de la critique aux doctrines traditionnelles. Sur les origines de la religion : R. DUSSAUD, *Les origines cananéennes du sacrifice israélite* (1921); J. G. FRAZER, *Le folklore dans l'Ancien Testament* (éd. fr., 1924).

Relations entre Israël et les civilisations orientales : GRESSMANN, *Altorientalistiche Texte und Bilder zum Alten Testament* (2e éd., 1926-1927); Alt, *Israël und Aegypten* (1909).

Onomastique et géographie : R. DUSSAUD, *Topographie historique de la Syrie antique et médiévale* (1927); F. M. ABEL, *Géographie de la Palestine*, t. I (1933), cartes et pl. Plus succinct : *Syrie et Palestine* (coll. Guides Bleus, 1932).

Dates des rois d'Assyrie, d'après Weidner.

1° *Phrygiens et Hittites d'Anatolie*

Le bassin de l'Halys reste aux mains des Hittites subsistants et de Phrygiens venus de Thrace avec les Peuples du Nord. D'après les textes assyriens, ils forment, avec les *Tabal*, une confédération dirigée par les *Mouskhou* (ou *Moskhoi* des Grecs, en hébreu *Meshek*). Une dynastie royale, avec 5 rois, occupe la Cappadoce et le Taurus, s'étend jusqu'à l'Alzi, sur le Haut Tigre, et de là, pénètre en Soubarou. D'où campagnes incessantes des Assyriens contre ceux qu'ils appellent « les Hittites insoumis »[1].

Ces populations, qui héritent des mines de l'Ourartou (région des lacs de Van et d'Ourmia) et qui commandent aux grandes routes de l'Asie Mineure, approvisionnent d'or, de bronze, de fer, tous les marchés de la Mésopotamie et de la Méditerranée (*infra*, p. 613). De là, richesse et développement artistique de ces cités rupestres, dont tous les voisins convoitent les trésors.

L'art hittite ancien survit dans quelques stèles rupestres. A *Tyana* (vallée du Saros), nous voyons des rois vêtus en montagnards, avec bonnet, tunique de laine brodée, fortes bottines à bouts relevés; leurs visages ont des traits accusés, du type arménien-hittite; à *Bor*, à *Ivriz*, des chefs offrent à un dieu agraire gerbe et raisins : les hiéroglyphes hittites écrivent un même nom royal sur ces monuments. A *Malatia* (rive droite de l'Euphrate), lions et cerfs sont pourchassés par des guerriers en chars, d'un style assyrien. A *Marash* (sur le Pyramos), scènes funéraires, banquets, cortèges s'accompagnent de textes hittites[2]. Ces pays, de l'Anatolie à la Cilicie, ne seront annexés par l'Assyrie qu'au temps de Sargon II (de 719 à 708), après la défaite du fameux Midas, connu de la tradition classique[3], qui avait étendu son royaume de la Phrygie à l'Ourartou.

2° *Néo-Hittites en Syrie du Nord (Naharina)*

De la Cilicie à la Syrie du Nord, d'autres éléments hittites ont été recueillis par les Cananéens; d'où une confédération de petits royaumes

1. Ed. Meyer, *G.*, p. 362.
2. Monuments : C. M., III, p. 1126-1131; Stèle d'Ivriz, p. 1127. Campagnes des rois assyriens : *R. B.*, 1910, p. 181, 194, 387. Activité des ateliers métallurgiques : Dussaud, *La Lydie*, p. 80.
3. *R. B.*, p. 379-387.

que nous appellerons Néo-Hittites pour les distinguer des Vieux Hittites de Boghaz-Keuï. Les Assyriens les appellent « les 12 rois de Khattou ». De nombreuses villes reconnaissent l'hégémonie de Carchémish, alliée de 3 cités souvent nommées ensemble : Melida (Malatia), Samal (Zendjirli) et Gourgoun (près de Marash)[4]. Leur influence est combattue par Hamath, sur l'Oronte moyen, mais s'exerce jusqu'à la côte phénicienne, vers Arad et Simyra, par l'Éleutheros; aussi les 12 rois sont-ils bien nommés « ceux du rivage de la mer ». Pour les Assyriens, *Khattou* s'applique parfois à toute la côte de Phénicie et Palestine.

Carchémish reçoit des fortifications nouvelles et des quais développés. Ses nécropoles nous révèlent l'arrivée de guerriers armés de fer, cuirassés, casqués, qui ont, sur les monuments, la silhouette d'hoplites grecs; les fouilles exhument quantité d'épées, de boucliers. D'autres personnages, prêtres, serviteurs, ont le corps musclé et lourd, le costume et les attitudes des Assyriens[5]. Les rois de Carchémish sont qualifiés chefs de Khattou, dans les textes d'Assour. En 884, Toukoultininourta reçoit le tribut du roi Sangar que connaît encore Assournasirpal II, en 877. Téglatphalasar III, en 738, dépouille le roi Pisiris, mais celui-ci se liguera encore contre Sargon II, avec le roi Midas de Phrygie : ce sera la fin de sa dynastie (717). Les Assyriens viennent coloniser Carchémish, dont la population est déportée à Damas[6]. Des palais et des temples, il subsiste surtout les revêtements sculptés, *orthostates*, où des défilés de soldats, nobles, prêtres, musiciens, sont imités des bas-reliefs d'Assour, non sans quelques détails originaux. Quelques statues de Hadad et de Teshoub, assises sur des lions à gueule menaçante, restent dans la vigoureuse tradition hittite[7].

A *Samal* (auj. Zendjirli) règne une dynastie dont les textes locaux ou assyriens nomment 8 rois, du IXe au VIIIe siècle; les noms Kalamou, Panammou, etc., sont d'origine asianique[8]. De Kalamou, contemporain de Salmanasar III (858-824), nous avons des stèles où le roi, coiffé à la hittite, fait une aspersion selon le rite assyrien; l'inscription est en caractères araméens. Panammou I, vers 790, laisse une statue de Hadad, d'un style local fort rude, avec inscription, aussi en caractères araméens. A Panammou II, vers 740, son fils Barékoub dédie une statue, portant un texte qui relate ses rapports

4. *Ib.*, p. 69, 382.
5. C. M., III, p. 1134-1139.
6. *R. B.*, p. 59, 68, 194, 379.
7. C. M., III, p. 1137-1141.
8. Dynastie de Samal : C. M., III, p. 1146; *R. B.*, p. 182, 188. Stèle de Panammou : ap. G. Contenau, *Civil. phénicienne*, p. 334. Monuments : C. M., III, p. 1145-1152.

avec Téglatphalasar III (745-727). Des bas-reliefs montrent le roi assis dans son palais, sur un trône de style ninivite.

La ville, sur plan rectangulaire, garde sa double enceinte, à tours accolées, des portiques en bois, comme à Mycènes ou Tirynthe, et, plus tard, en Assyrie et en Perse; parfois les fûts reposent sur des sphinx ailés ou des taureaux, rappelant les styles égyptien ou assyrien. De nombreuses portes s'encadrent de lions, comme à Boghaz-Keuï.

Des villes voisines, comme *Tell Khalaf* et Sakié-Geuzi, possèdent, de la même époque, des palais avec bas-reliefs de chasse, d'un style rude, interprétant le décor assyrien [9]. L'influence d'Assour s'explique par l'expansion assyrienne vers la Méditerranée dont Carchémish garde la route; toutefois elle est contrebalancée par l'influence phénicienne, puisque l'écriture alphabétique araméenne est adoptée pour les textes royaux. Vers 713 seulement, Sargon II réduit le Naharina en province; la population, déportée au loin, fut remplacée par des guerriers Soutou [10].

3° *Les Araméens en pays amourrou*

Sur l'Oronte et en Damascène dominent maintenant les *Araméens* qui ont recouvert les Amorrites. Troisième vague d'expansion sémitique (*supra*, p. 273) vers le début du IIe millénaire, les Araméens, longtemps nomades, sont apparus en Syrie, sous divers noms de tribus : *Akhlamou, Soutou, Khabirou, Khabattou*. Nous les avons vus harceler les Hittites, Assyriens, Égyptiens, pendant tout le IIe millénaire; ces nomades guerriers parcourent l'Asie antérieure [11], après l'échec des Peuples de la Mer. Une partie de ces « Araméens errants » se fixent à Damas, parmi les anciens Amorrites; ils seront, en politique, les successeurs habiles d'Azirou.

DYNASTIES DE DAMAS

Les « rois d'Aram », les « Aramou du pays d'Amourrou », comme les appellent les Assyriens, forment de puissantes « maisons royales » [12] que la Bible nous montre tantôt alliées, tantôt adversaires des Israélites :

9. C. M., III, p. 1153-1159; Thureau-Dangin, *Tell Khalaf*, ap. *Syria, XI*.
10. *R. B.*, p. 381.
11. *Ib.*, p. 58, 384, 502.
12. *Ib.*, p. 71-72.

(I ROIS, XI, 23)	Hézion ou Razon I...... :	ancien chef de bande de Hadadezer, roi de Soba, et contemporain de Salomon (955-935)
	↓	
(I ROIS, XV, 18)	Tabrimon	
(I ROIS, XV, 19)	Ben-Hadad I.........	contemporain d'Asa, roi de Juda, et de Basha, roi d'Israël
	↓	
	Hadadézer (Adadidri ou Ben-Hadad de la Bible) mort vers 842.........	contemporain de Salmanasar III (858-824), d'Achab, de Joram, rois d'Israël
	↓	
(II ROIS, VIII, 128)	Hazaël............	usurpateur, contemporain de Joram, Jéhu et Joas et de Salmanasar III
	↓	
(II ROIS, XIII, 25)	Ben-Hadad II.........	contemporain de Joas, roi d'Israël (798-783) et de Zakir
	↓	
(II ROIS, XVI)	Razon II........... (fin : 732)	contemporain d'Achaz, roi de Juda, et de Téglatphalasar III (745-727)

Comme les rois de Carchémish, ceux de Damas barrent aux Assyriens la Bekaa et les voies d'accès qui mènent à la mer, par l'Oronte, l'Éleuthéros et le Léontès. Aussi les verrons-nous s'engager dans les conflits entre Assour et les Phéniciens et Hébreux; c'est à propos des Hébreux que nous dirons leurs succès et revers jusqu'au moment où Téglatphalasar III prend Damas, en 732. Champ de bataille de la politique orientale, la région de Damas a laissé très peu de monuments où puiser des informations directes. L'histoire locale s'écrit ici d'après les Annales assyriennes et la Bible.

4° *Les Araméens de Hamath, Soba, Moab; Ammon, Édom*

Damas rayonnait sur de petits dynastes parfois indépendants.

Les rois de Hamath sur l'Oronte entrent dans les coalitions formées par Carchémish, Samal, les villes de Phénicie et Damas contre l'ennemi commun, l'Assyrie. Irkhouléni de Hamath figure parmi les vaincus écrasés par Salmanasar III à Qarqar (854); l'usurpateur Zakir s'associe aux Néo-Hittites contre Ben Hadad II de Damas, et grave une stèle, en araméen, pour raconter sa victoire, vers 800. Intrigues, rivalités,

incohérence rappellent les temps d'El-Amarna : ces factions ouvrent les voies aux Assyriens.

Au sud de Damas, en Transjordanie, les roitelets de *Soba* et de *Moab* nous sont connus surtout par leur résistance à David et à Salomon, et, plus tard, par la lutte du roi Mésa, de Moab, contre Achab, roi d'Israël. Le royaume d'*Ammon*, plus au sud, et celui d'*Édom*, en contact avec le Négeb et la mer Rouge, contrarient l'extension du royaume de Juda vers les routes d'Arabie, et la Bible a retenu quelques traits de leur histoire[13] (*infra*, p. 652). Sans doute ces minuscules États avaient-ils leurs annales et légendes propres, dont l'écho s'est conservé dans les Annales assyriennes et les Chroniques bibliques; mais très rares sont les monuments locaux conservés. Deux stèles royales, celle de Zakir et celle de Mésa, avec inscriptions araméennes, nous donnent quelques clartés sur la situation politique des Araméens dans la vallée de l'Oronte et la Transjordanie, au Ier millénaire (*infra*, p. 653).

II. — **Les Phéniciens**

L'émancipation des Phéniciens est, avec l'installation des Hébreux en Canaan, la conséquence la plus importante de l'effondrement des Hittites, Égyptiens, Crétois, sur terre et sur mer.

I. — Développement historique des Phéniciens

CANANÉENS DE LA CÔTE : PHÉNICIENS Sémites de race et de langue, les Phéniciens font partie de la 2e vague d'expansion qui, vers 2900 (cf. p. 273), avait amené les Amorrites en Syrie Creuse, et les Cananéens sur la côte de la Méditerranée orientale. Durant le IIIe millénaire, leur existence ne nous est signalée que par les Patésis et les Pharaons qui, pour des buts utilitaires et politiques, envoyaient caravanes, navires et armées vers Byblos et le golfe d'Alexandrette. Les peuples qu'ils y trouvaient, ils les nommaient *Amorrites* ou *Âmou*, mais non Phéniciens; ce terme — Φοίνικες — employé par les Grecs apparaît avec Homère. Cependant, vers 2670, parmi les vaincus rançonnés par le Pharaon Neouserrâ (V^e dynastie) figurent des *Fenkhou*; cette épithète

13. Pour l'histoire, mal connue, de ces pays araméens, *R. B.*, p. 72 et suiv. Les stèles de Zakir, de Mésa et Panammou, sont traduites par R. Dussaud, cat. du Louvre, *Monuments palestiniens et judaïques*, p. 4 et suiv.; P. Lagrange, *Études*, p. 497.

(peut-être de la racine *fenkh* = lier, capturer), les Égyptiens l'appliquent spécialement aux gens de la côte méditerranéenne d'Asie, pays qu'ils appellent « Zahi » (*supra*, p. 487). Le mot *Fenkhou* assonne assez bien avec Φοίνικες pour qu'on ait pu supposer que les Grecs aient adopté, par imitation, le terme égyptien. Toutefois, dès que les Cananéens font usage de l'écriture, ils se désignent eux-mêmes soit par les noms de leurs villes : Sidoniens, Tyriens, soit par le nom ethnique général : Cananéens[14]. Ils ignorent ce nom : « Phéniciens ». Aux Lettres d'El-Amarna, c'est l'akkadien *Kinakki* qui désigne la côte et l'arrière-pays, depuis l'Égypte jusqu'au golfe d'Alexandrette. La Bible, qui personnifie pays et peuples par des héros éponymes, dit : « Canaan, fils de Cham, a pour premier-né Sidon » (*Gen.*, X, 15). Sethi I nomme *Pa Kanâna*, « Le Canaan » une forteresse de la côte, au sud du Carmel (*supra*, p. 544).

ORIGINE DES PHÉNICIENS Si le pays d'origine des Sémites en général reste un problème (*supra*, p. 272), celui des Phéniciens n'est pas moins discuté. On ne se résignait pas à accepter la tradition d'Hérodote (I, 1; VII, 89) et d'autres historiens ou chronographes, d'après laquelle les Phéniciens « avaient vécu tout d'abord sur les bords de la mer Érythrée, d'où, comme ils le disent eux-mêmes, ils s'établirent sur les côtes de Syrie, qu'on appelle Palestine ». Deux questions se posaient : 1° que faut-il entendre par Érythrée (= mer Rouge) ? Était-ce la mer d'Arabie, ou le golfe Persique auquel les Anciens étendaient le terme Érythrée ? Strabon (XVI, 4, 27) et d'autres n'affirment-ils pas qu'on retrouve au golfe Persique des villes : Tyr, Arad, Sidon, et des temples analogues à ceux des Phéniciens de Méditerranée (ce qui n'est pas vérifié) ? 2° par où les migrateurs seraient-ils passés ? Par mer, ou par le désert de Syrie ? Auraient-ils fait d'abord étape entre Gaza et le Carmel ? — Depuis 1930, les tablettes de Ras Shamra, déchiffrées par Ch. Virolleaud et commentées par R. Dussaud, ont permis de répondre à ces questions; dans ces textes, les Phéniciens du XIIIe siècle nous apportent sur leurs origines leur propre et authentique tradition, consignée en écriture cunéiforme[15].

14. V. Bérard, *Le nom des Phéniciens*, ap. *R. H. R.*, 1926, I, p. 187.
15. R. Dussaud, *Les Phéniciens au Négeb*, avec carte, *R. H. R.*, 1933, I, p. 5-49. Autran avait essayé de démontrer en 1920 (*Phéniciens*) que « l'élément initiateur en Phénicie n'était pas sémitique mais asiano-égéen ». On ne peut contester l'apport de l'Égée dans la civilisation phénicienne (Contenau, *Civil. Phén.*) surtout à Kafer ed-Djaera, près de Sidon, mais, comme importance et comme date, il vient très loin après les éléments sémitiques et l'influence égyptienne. Les textes de R. Sh. démontrent que l'élément sémitique y est primordial.

LES PHÉNICIENS AU NÉGEB ET A QADESH-BARNÉA

Dans un des poèmes de Ras Shamra, le dieu *El* crée des héros éponymes qui fondent les premières villes: l'un d'eux est Libani, fils de Térah, lequel est père de l'Abraham biblique. Il édifie la ville d'Ashdod (sur la côte sud, entre Jaffa et Ascalon) et contracte alliance avec les nomades du désert sinaïtique dans la région du Négeb et de Qadesh-Barnéa; son but est de se rendre « d'Ashdod au désert de la mer des Roseaux » : il s'agit de la route des caravanes qui unit le port d'Esionguéber (sur la corne orientale de la mer Rouge, ou golfe élanitique) avec les ports de Méditerranée; par là transitent l'or, les pierreries, l'encens, les bois, l'ivoire, les singes, les paons, les peaux de bêtes et autres produits de Saba (Arabie) et de Pount. La Bible montre d'autres Cananéens, les Israélites, faisant, au sortir de l'Égypte, étape à Qadesh-Barnéa; elle décrit la route de caravane, elle donne le même nom *Negeb-ha-Qereti* à cette région qui dépend du pays d'Édom (ou Idumée), pays des enfants de Lot; elle appelle « mer des Roseaux » (*yam souph*) le golfe élanitique. Or un poème phénicien est consacré à *Kéret*[16], héros éponyme du *Négeb ha Kéréti* biblique. Il résulte de ces textes : 1° que les ancêtres des Phéniciens de Ras Shamra ont fait le commerce de terre et de mer entre la mer Rouge et Ashdod, par Qadesh du désert; 2° qu'ils y étaient en rivalité avec d'autres Cananéens qui seront les Hébreux ou Israélites, établis au Négeb et au pays d'Édom; et 3° qu'ils avaient des héros éponymes communs : Térah, Abraham, Kéret. Nous reviendrons, à propos des Hébreux, sur l'importance des derniers points. Le premier confirme l'hypothèse de Victor Bérard sur la signification du surnom « Phéniciens » : Φοίνικες signifie = les *Rouges*; c'est la traduction grecque de l'hébreu *Édom* qui a aussi le sens de « rouge ». Rappelons que les Égyptiens appelaient le désert : *ta desher* « la terre rouge »; l'Érythrée, mer qui coupe en deux le désert d'Arabie, serait la « mer de la Terre Rouge ». Ce surnom, recueilli par les Grecs, témoigne que les Phéniciens venaient de la mer Rouge et du désert d'Arabie. Concluons avec Dussaud : « primitivement installés dans le Négeb et auprès des golfes de Suez et d'Élat (Aqaba), les Phéniciens ont gagné les côtes de la Méditerranée où ils sont demeurés par la suite, réussissant ainsi une migration que les Israélites tentèrent de répéter, — mais en vain, car la place était prise et solidement occupée »[17].

16. *Kéret* n'a donc rien à voir avec *Crétois*. Les Kéréti de la Bible sont des Phéniciens du désert bien antérieurs aux Crétois-Philistins, qui ne sont établis sur la côte que depuis Ramsès III.
17. R. Dussaud, ap. *R. H. R.*, 1933, II, p. 23. La tentative des Israélites : *Nombres*, XIII.

LES PORTS PHÉNICIENS ENTRE GAZA ET LE CARMEL

Stéphane de Byzance garde la tradition que Ashdod (qu'il appelle, comme Hérodote, Azôtôs) ville de Palestine, a été « fondée par des réfugiés venus de la mer Érythrée », et, pour lui, « Gaza est aussi une ville de Phénicie, mais aujourd'hui de Palestine ». Hérodote nous dit (I, 105) : « Ascalon possède le plus ancien sanctuaire d'Aphrodite Ourania » (qui est l'Astarté phénicienne). Même lorsque les Philistins (vers 1190) viendront déloger les Phéniciens, le culte d'Astarté à Ashdod, de Dagon à Dor et Jaffa, de Baal-Zeboub à Ékron, attestent la persistance chez les Philistins des cultes cananéo-phéniciens. Le commerce avec l'Arabie par Esionguéber, y restera d'ailleurs aux mains des Phéniciens jusqu'au IXe siècle, où les rois de Juda essayeront sans cesse d'occuper Qadesh, Élat, et d'enlever au roi d'Édom la route des caravanes (*infra*, p. 652).

LES PHÉNICIENS AU NORD DU CARMEL, DEPUIS LE IIIe MILLÉNAIRE

Pour garder la maîtrise du pays, aux abords de Ashdod, Ascalon, Gaza, et pour surveiller les routes du Négeb vers l'Arabie, les Phéniciens possédaient une armée, dont les textes de Ras Shamra vantent les exploits, et une flotte qui convoyait les produits de l'Arabie en Méditerranée. Leur puissance s'est étendue au nord du Carmel, puisque le pharaon Neouserrâ y capture des *Fenkhou*, vers 2670. Or, selon Hérodote (II, 44), le temple de Tyr a été fondé 2.300 ans avant son voyage, c'est-à-dire vers 2750, et Sidon, selon la Bible, est encore antérieure à Tyr, « comme premier-né de Canaan »[18]. Que les Phéniciens soient allés bien plus au Nord, nous le savons par les textes égyptiens de la XIIe dynastie qui nomment les *Fenkhou* de Byblos (*supra*, p. 459) et par les monuments de Ras Shamra.

LES PORTS DU IIe MILLÉNAIRE

L'histoire des villes phéniciennes, à ces époques, n'a laissé de traces que dans les annales des Égyptiens, des Assyriens, et dans la correspondance d'El-Amarna : toute la côte était bordée de ports prospères, d'Ascalon à Ras Shamra, mais ceux qui étaient situés au nord du Carmel sont les mieux connus.

Les Phéniciens recherchaient des abris le long de ces caps effilés que projettent les chaînons dérivés du Liban; souvent deux anses, l'une au nord, l'autre au sud du cap, offrent des mouillages symétriques

18. *Genèse*, X, 15.

(Tyr, Sidon); à proximité se trouvent de petites îles où temples et citadelles sont à l'abri des surprises (Arad et Antaradus, Tyr et Palaeotyrus). Chaque cité étend son territoire jusqu'au Liban, distant de 12 à 50 kilomètres de la côte, par des cultures en terrasses qui montent jusqu'à 2.000 mètres, et où s'étagent céréales, vignes, arbres fruitiers. Plus haut s'élèvent les immenses forêts de ces cèdres, de ces pins, si avidement recherchés par les Mésopotamiens et les Égyptiens qui en sont dépourvus. L'arrière-pays s'étend jusqu'à la Bekaa (entre Liban et Anti-Liban), et on peut remonter à cette haute vallée, de Tyr par le Léontès, de Béryte par le Nahr el-Kelb, de Simyra par l'Éleuthéros, d'Ougarit par le Nahr el-Kébir du Nord. Renan dit, à tort, que « la Phénicie n'est qu'une banlieue autour des ports côtiers ». Toutefois, les chaînons perpendiculaires au Liban gênent les communications terrestres, de port à port; aussi les minuscules royaumes phéniciens, jaloux de leur indépendance, ne formeront jamais une monarchie unitaire de Phénicie. L'hégémonie des grandes métropoles de Sidon, Tyr, reste plus commerciale que militaire, plus maritime que terrestre; leur empire est sur les mers.

LA PHÉNICIE AU TEMPS DE L'OCCUPATION ÉGYPTIENNE

Nous avons vu Byblos et Ras Shamra en relation avec l'Ancien et le Moyen Empire égyptien. Survient la première migration indo-européenne (Hittites et Hyksôs) qui ruine Tyr et Sidon (reconstruites plus tard), et qui laisse, comme traces de son passage, de la céramique et des milliers de sceaux-cachets, scarabées à tresses et rosaces, porteurs de noms cananéens, asianiques, hittites, écrits en hiéroglyphes égyptisants. Les documents historiques ne reparaissent que depuis les campagnes égyptiennes au Zahi, inaugurées par Ahmès, vers 1570. C'est aux annales thébaines que nous trouvons les noms de Acre, Tyr, Sarepta, Sidon, Béryte, Simyra, Arad, devenues bases maritimes (*meniout*) pour les expéditions des Pharaons, et d'où partent les envois annuels de tributs pour l'Égypte (*supra*, p. 495).

Du XVe au XIVe siècle, les Lettres d'El-Amarna révèlent les rivalités aiguës de ces villes maritimes, d'ailleurs âprement disputées aux Égyptiens par les Hittites, Mitanniens, Amorrites, Khabirou. L'antagonisme entre Ribbaddi de Byblos et Azirou, roi d'Amourrou, les attaques des nomades Khabirou contre Byblos, Simyra, Sidon, Tyr, Jérusalem sont comme une préfiguration des assauts harcelants que les Araméens, au début du Ier millénaire, livreront aux Phéniciens. Déjà le sentiment de l'indépendance nationale anime les Phéniciens et les Amorrites,

depuis un millénaire occupants du sol, pour chasser ces étrangers, les Hittites et les Égyptiens, aux visées impérialistes; il s'y ajoute l'intérêt de garder pour eux-mêmes les produits du sol et des industries ainsi que le fructueux trafic, par caravanes ou navires, entre l'Orient et la Méditerranée.

La seconde migration indo-européenne, celle des Peuples de la Mer et du Nord, sème la ruine, détruit le port de Ras Shamra, ravage Tyr et Sidon, qui se relèveront après quelques décades, installe les Philistins dans les ports au sud du Carmel. Toutefois, après le reflux, les Phéniciens se trouvent libérés du joug égypto-hittite, et ils vont recueillir sur mer la succession de la vieille « thalassocratie » des Crétois et Mycéniens.

LA PHÉNICIE AU Ier MILLÉNAIRE

L'aînée de Canaan, la métropole dont le nom désigne parfois l'ensemble des Phéniciens, *Sidon*, n'a guère laissé de vestiges historiques antérieurs aux Peuples de la Mer, car « le roi d'Ascalon » c'est-à-dire un des chefs philistins, la détruisit de fond en comble[19]. Restaurée par les rois de Tyr, issus de Sidon, la ville nouvelle a livré aux archéologues les magnifiques tombeaux des rois des Ve et IVe siècles : les Tabnit et Eschmounazar. Des fouilles récentes permettent de remonter plus haut : la nécropole de Kafer ed-Djarra, du XVe siècle, est riche en céramique minoéenne, en scarabées égypto-asianiques. Un temple du dieu de la ville, Eschmoun-Asklépios, a été exhumé aux environs. La zone de Sidon s'étendait du fleuve Tamyras à Sarepta.

Entre Sarepta et le cap Blanc, un peu au sud de la grande vallée du Léontès, qui remonte jusqu'au Jourdain et à l'Oronte, *Tyr* est la plus grande ville de Phénicie au Ier millénaire. Fondée par les Sidoniens, vers 2750, selon Hérodote (II, 44), occupée par les Égyptiens, ravagée par les Peuples de la Mer, reconstruite 240 ans avant le Temple de Jérusalem, au dire de Justin, par les Sidoniens que les Philistins avaient expulsés, — Tyr deviendra prépondérante après que les Philistins auront été maîtrisés par les rois de Jérusalem au Xe siècle; elle dominera les mers jusqu'à Alexandre le Grand. Dans son île s'élève le temple, reconstruit, de Melqart et d'Astarté, auquel payaient tribut toutes ses colonies. Jusqu'ici les fouilles, à part ce temple, n'ont exhumé que des nécropoles gréco-romaines[20].

---

19. Justin, *Hist.*, XVIII, 3.
20. G. Contenau, *Civil. Phén.*, p. 19 et 242.

BYBLOS ET LES ZAKAL

Au nord de la Phénicie, Ras Shamra s'est écroulé vers 1100, mais *Byblos* retrouve, dans l'indépendance, une prospérité accrue. C'est le témoignage que donne le rapport officiel d'un messager égyptien à la fin de la XXe dynastie, vers 1100. Ce fonctionnaire thébain, Ounamon, est envoyé à Byblos par Herihor et Smendès (*infra*, p. 662) pour acheter des bois de construction destinés aux barques et édifices d'Amon. Naviguant sur un bateau syrien (« de Kharou »), Ounamon se laisse voler ses marchandises d'échange à Dor, port de la côte philistine, alors aux mains des pirates Zakal, lesquels infestaient la mer depuis qu'il n'y avait plus de marine créto-égéenne. A grand péril, Ounamon parvient à joindre Tyr, puis Byblos. Ici, le roi Zakalbaal ne daigne pas traiter avec lui, menace même de le retenir captif, affront infligé à d'autres messagers égyptiens, retenus dix-sept ans et morts sur place : « Je ne suis pas ton serviteur, ni le serviteur de qui t'envoie. » Ounamon retourne donc en Égypte chercher monnaie d'échange : or, argent, toile fine, papyrus, moyennant quoi il obtient les bois que Pharaon, jadis, levait comme tribut annuel. Et Zakalbaal de narguer l'ambassadeur égyptien, de se glorifier de ses 10.000 navires qui trafiquent avec l'Égypte, et de l'assurer de sa protection, grâce à laquelle, en effet, Ounamon, à son retour, échappe aux pirates qui croisent devant Byblos[21]. Cette aventure, qui en dit long sur l'affaissement de l'Égypte et la perte de son prestige, montre le nouvel essor de ces ports qui avaient recouvré l'indépendance politique, puis la nécessité d'assurer contre la piraterie la police des mers.

A l'extrême Nord, *Arad*, « ville très ancienne fondée par les Sidoniens », dit Strabon (XVI, 2, 13), hérite de la fortune jadis dévolue à Minet el-Beida, port de Ras Shamra. Bien à l'abri dans son île, pourvue d'une source sous-marine, Arad fonde des succursales à Marathus (Amrit), Banyas, Simyra qui commande la trouée de l'Éleuthéros (Nahr el-Kébir du Sud), grande route vers l'Oronte (dépression d'Akkar). C'est par là que les Néo-Hittites de Carchémish, les Araméens de Hamath et Damas, ainsi que les armées assyriennes, s'infiltraient jusqu'à la côte pour asservir « les douze rois de la mer » (*supra*, p. 599).

LES COLONIES DE TYR EN MÉDITERRANÉE

Lorsque les rois de Jérusalem, au Xe siècle, auront brisé l'extension des Philistins, la côte cananéenne, de l'Eleuthéros à Acre, sera sous la prépondérance de Tyr, et cette situation se

21. *A. R.*, IV, § 557-591. G. Maspero, *Contes*, p. 217-230.

prolonge jusqu'aux conquêtes de Sennachérib, vers 701. Dans cet intervalle de quatre siècles (de 1100 à 700), Tyr, maîtresse des mers, y rétablit la police et organise un immense empire colonial, création originale du peuple phénicien.

C'est l'époque où la migration des Doriens vient ruiner la thalassocratie des Achéens-Mycéniens, et où « la mer Égée devient un lac hellénique »[22]; mais la Méditerranée orientale, au sud de Rhodes, la mer Ionienne, toute la Méditerranée occidentale, jusqu'au delà des colonnes d'Hercule, s'ouvrent aux « navires de Tyr » qui propagent partout les marchandises, les arts, les dieux de l'Orient. Les sources phéniciennes manquent qui nous retraceraient cette épopée maritime ; c'est par l'Odyssée, par quelques trouvailles épigraphiques, par les notices des chronographes que nous suivons les traces des Tyriens, à Chypre, en Crète et en Cilicie, — où s'arrête leur expansion vers le Nord, — mais surtout au delta d'Égypte, en Sicile, à Malte, à Utique et Carthage (814), en Sardaigne, à Marseille (600), aux Baléares, et, par delà les colonnes d'Hercule, à Gadès et Tarsis. L'Atlantique s'ouvre, vers le Nord, aux « navires (de haut bord) de Tarsis » qui vont chercher l'étain jusqu'aux îles Cassitérides, sur les côtes de la Bretagne et de l'île d'Albion ; vers le Sud, les côtes du Maroc gardent des traces de leurs comptoirs, par exemple à Lixos[23].

LIEN DES COLONIES AVEC LA MÉTROPOLE

Le développement des colonies tyriennes n'entre pas dans notre cadre, mais il nous faut préciser le caractère de cet empire colonial, qui est immense, comparé à l'exiguïté de la métropole, premier exemple de ces dominations maritimes et commerciales que le Portugal, la Hollande et les grandes nations de l'Europe créeront par des moyens analogues.

Il faut lire dans l'*Odyssée* (XV, 403-483) la pittoresque description de ces Phéniciens, débarquant comme des caravaniers nomades, plantant leurs tentes, pour quelques jours, à portée de leurs vaisseaux, attirant les Achéens naïfs par leur pacotille étalée et rutilante, les enjôlant avec des boniments de forains, puis décampant, affaire faite, non sans emmener femmes et enfants du pays, pour les vendre sur les marchés d'esclaves. Par la suite, ces camps volants de pirates se mueront en comptoirs où s'organise le trafic normal. Au temps de la guerre de Troie (vers 1190), il y a déjà, à Memphis, un « camp de Tyriens »,

22. Glotz, *H. grecque*, I, p. 101,
23. G. Contenau, *Civ. phén.*, p. 90; Ed. Meyer, *G.*, p. 81-113.

c'est-à-dire un quartier concédé (ce que la Bible appellera des « rues de marchands »); tout à côté s'élève un temple d'Astarté. Dans les pays neufs, à Carthage, Marseille, Gadès, la colonisation n'est pas une conquête territoriale, à maintenir par la guerre, mais simple comptoir, avec un temple dédié aux dieux de Tyr : Melqart et Astarté. Chaque année, le temple de la colonie envoie à celui de la métropole la *dîme* prélevée sur toutes les tractations. Il n'y a pas encore de monnaie (qui ne se répandra qu'à l'époque perse), mais on échange des matières premières ou déjà ouvrées : or, métaux, laines teintes, verres colorés, pierres, parfums, vins, épices, céréales; avec ces marchandises se propagent les talismans, les statuettes divines, les rituels qui ouvrent la connaissance des Mystères d'Adonis et garantissent la résurrection des défunts. Chez les Grecs, la légende de Kadmos le Phénicien, fondateur de Thèbes en Béotie, et introducteur de l'alphabet des « lettres phéniciennes », le mythe des « grands dieux Kabires », les Mystères d'Eschmoun-Adonis ont fait leur chemin par la voix persuasive et pacifique des trafiquants tyriens[24]. La métropole retire de ce commerce, démesurément étendu, richesse, prestige religieux et politique. Jusqu'au temps d'Alexandre, nulle politique ne réussira en Méditerranée sans le concours, ou la neutralité, des « navires de Tarsis, de Tyr, de Sidon, d'Arad, de Byblos », c'est-à-dire de la flotte phénicienne. Ainsi, le but économique de la colonisation phénicienne est dépassé; l'accroissement de puissance qui en résulte se traduit sur le terrain politique.

GOUVERNEMENT ARISTOCRATIQUE ET DYNASTIES DE TYR

Dans chaque cité phénicienne subsiste cette oligarchie des tribus sémitiques : le Conseil des Anciens. Armateurs de caravanes et navires, ces Anciens deviennent riches, influents, d'esprit conservateur, respectueux des traditions religieuses les plus barbares (sacrifices humains). A Sidon, ce Conseil comprenait 100 membres, et les *Prêtres* y faisaient autorité. A Tyr, le pontife de Melqart était le premier après le roi, et sa fonction devint parfois héréditaire; ainsi Itobaal (887) conquiert-il la royauté[25]. Des *suffètes*, au début magistrats annuels, président à la justice, associés d'ordinaire par deux; ils se rendent à peu près héréditaires, à Tyr et à Carthage. Les *Juges* deviennent parfois rois (comme à Tyr, sous l'empire néo-babylonien). Le Conseil gérait la cité en l'absence du roi et lui opposait souvent sa volonté. Tyr et Sidon ont eu cependant de

24. Ed. Meyer, *G.*, p. 117-119; V. Bérard, *Les Phéniciens et l'Odyssée.*
25. Ed. Meyer, *ib.*, p. 122.

véritables dynasties, à vrai dire coupées par de fréquentes usurpations; Josèphe nous a conservé le tableau des plus importantes, à Tyr, avec années de règnes[26] :

1er Groupe	
Abibaal	
Hiram I	969-935
Baal Outsour	935-919
Abdashtart	918-910
3 usurpateurs	909-888
Le prêtre d'Astarté, Itobaal I	887-856
Baal Outsour	855-850
Mettenos	849-821
Reine Elissa (Didon à Carthage)	814
Pygmalion	820-774

2e Groupe	
Hiram II	vers 750
Matten (Maïtena)	
Louli (Eloulaios)	+ 701
Itobaal II	vers 700
Abdimilkouti	+ 676
Baal	vers 606

HIRAM I (969-935), ALLIÉ DE DAVID ET SALOMON

Par la Bible, nous avons des renseignements sur Hiram I et Itobaal.

Prodigieusement enrichi par le commerce et les tributs des colonies, Hiram I embellit Tyr et Sidon par des travaux d'édilité, réfection des temples, construction de canaux, etc. L'excellence de ses architectes, charpentiers, tailleurs de pierre, fondeurs est telle que David appelle des ouvriers de Hiram pour bâtir sa résidence royale à Jérusalem (II *Sam.*, V, 11), et que Salomon leur confie de même la construction de son palais et du Temple. Hiram fait descendre du Liban à la mer, et expédie par radeaux, les cyprès et cèdres demandés par Salomon (I *Rois*, V), en échange desquels il reçoit 20.000 mesures de blé et 20 d'huile d'olive par an.

Au bout de vingt ans, le travail fini, Hiram avait, en outre, fourni 120 talents d'or pour décorer le Temple et le palais; Salomon lui donna 20 villes en Galilée, payement insuffisant dont Hiram murmura, suivant la tactique déjà en usage entre rois, aux Lettres d'El-Amarna (I *Rois*, IX, 10). Hiram devait aux rois de Jérusalem la sécurité depuis que les Philistins étaient tenus en échec; d'autre part, David et Salomon occupaient les routes de caravanes qui aboutissaient aux ports phéniciens. Aussi y eut-il alliance entre eux et Hiram : celui-ci y gagna la reprise des relations commerciales avec la mer Rouge et Ophir, que l'installation des Philistins au sud du Carmel avait coupées. C'était revenir à la tradition des origines (*supra*, p. 604). Bien que le texte biblique (I *Rois*, IX, 26, et X, 11) semble attribuer l'initiative de ces

26. *Ibid.*, p. 125.

expéditions à Salomon, ce sont les marins phéniciens qui montaient les « navires de Tarsis » pour ramener les trésors de l'Arabie (*infra*, p. 648).

ITOBAAL ALLIÉ D'ACHAB

Après la scission de la monarchie d'Israël en deux royaumes, Juda et Israël, les rapports avec Tyr restent encore intimes. Itobaal, prêtre d'Astarté, usurpe le trône de Tyr (887-856), et comme il a donné sa fille Jézabel au roi Achab d'Israël (leur fille Athalie épousera Joram, roi de Juda), les anciens dieux de Canaan sont rétablis à Samarie, comme à Jérusalem; ils reçoivent le culte sur les hauts lieux, aux dépens du culte national de Yahvé, d'où la colère des Prophètes et le massacre final des descendants de Jézabel et d'Athalie (*infra*, p. 654).

A la mort d'Itobaal, des querelles dynastiques ensanglantent Tyr. Les traditions, mêlées de légendes, placent vers cette époque le règne d'une petite-fille d'Itobaal, Elissa, qui dut s'enfuir avec ses partisans, d'abord à Chypre, puis à Utique; près de cette ville, elle fonda, vers 814, une « ville neuve », *Carthage*[27]. C'est la première fois, et en des circonstances spéciales, que la colonisation phénicienne a créé un royaume, celui de Didon.

ROUTES COMMERCIALES DE TERRE

Dans le temps que s'ouvrait l'Afrique du Nord aux flottes tyriennes et carthaginoises, les routes de la mer Rouge se refermèrent, barrées par les Édomites. Josaphat, roi de Juda (874-849), voulut reprendre à son compte les expéditions, par mer, vers Ophir (*infra*, p. 652), mais il échoua. Par la suite, il refusa la collaboration offerte par Achazia (le fils d'Achab et Jézabel), certainement pour ne pas rouvrir aux Phéniciens, alliés du roi d'Israël, l'accès et la domination de la mer Rouge. Les Phéniciens durent trouver un autre moyen pour se procurer les produits du Sud, notamment l'or. Aux expéditions maritimes succèdent « les caravanes terrestres, conduites par les peuples de l'Arabie qui s'étaient éveillés à la civilisation »[28], ce qu'attestent les inscriptions retrouvées au sud de l'Arabie.

Cette hégémonie commerciale persista même dans une période critique pour la Phénicie : celle où la côte passa sous la domination des Assyriens (669). Seule Tyr, isolée en mer, défendue par ses navires, ses richesses, ses alliances politiques et commerciales avec le

27. *Civ. phén.*, p. 70.
28. R. Dussaud, ap. *R. H. R.*, 1933, II, p. 40. Nous empruntons à Dussaud la traduction qui va suivre d'Ezéchiel, XXVII.

monde méditerranéen, conserva une farouche indépendance jusqu'à Alexandre.

Les rapports avec l'Assyrie seront exposés ci-après.

GLOIRE ET RICHESSE DES ROULIERS DES MERS

Pour résumer le prestige politique et la prépondérance maritime que valurent à la Phénicie ses flottes, ses armées, ses caravanes, nous citerons ici la complainte magnifique prononcée sur sa destinée par Ezéchiel (XXVII) au moment où Nabuchodonosor (après 586) commence un siège infructueux de treize ans pour réduire Tyr, la grande métropole des mers :

Ezéchiel compare Tyr à un beau navire, aux voiles de lin (d'Égypte) et de pourpre (d'Alasya), construit en bois du Liban par les charpentiers de Byblos, monté par les pilotes de Sidon et d'Arad, défendu par des mercenaires venus de Perse, Lydie, Pout (Pount), auxquels se joignent des Ciliciens et Cimmériens.

« Tarsis était ton fournisseur en multiples richesses : argent, fer, étain et plomb devenaient tes marchandises. Javan, Tabal, Meshek, étaient tes marchands; ils te fournissaient d'esclaves et de bronze. De Bet-Togarmah (Arménie) arrivaient sur tes marchés chevaux et mulets. Les Rhodiens étaient tes marchands. Des rivages nombreux (colonies africaines) t'apportaient en tribut défenses d'éléphant et ébène. Édom te fournissait en produits variés, et en escarboucles, émeraudes, corail, cristal. Juda et Israël étaient tes marchands; ils t'apportaient du blé, de la cire, du miel, de l'huile, du baume. Contre toutes tes richesses, Damas échangeait des vins et de la laine. Les Arabes et tous les princes de Qédar te fournissaient d'agneaux, béliers, et de boucs. Saba et Ra'ema étaient tes courtiers pour les meilleurs aromates, les pierres précieuses, et l'or. Hirran, Kanné (en Hadramout) et Aden, marchands de Saba, et Assour, et tous les Mèdes étaient tes marchands (et trafiquaient) avec toi en riches étoffes contenues dans des coffres, amenés sur tes marchés. Les navires de Tarsis naviguaient pour ton commerce. Tu étais au comble de la richesse et de la gloire, au cœur des mers... Tu rassasiais un grand nombre de peuples... tu enrichissais les rois de la terre. »

2. — Religion et civilisation des Phéniciens

LA RELIGION PHÉNICIENNE

Jusqu'aux poèmes religieux de Ras Shamra, nous ne connaissions la mythologie phénicienne que par les « doctrines allégoriques » exposées par Philon de Byblos (né en 42 av. J.-C.); il les empruntait à un hiérophante, Thabion, qui avait écrit, à l'usage des prêtres, « les Rituels des Mystères et des Initiations ». Or Philon ne nous est parvenu, très résumé, que par l'apologiste Eusèbe, évêque de Césarée, dont l'infor-

mation, tendancieuse, est de troisième main. La religion phénicienne y apparaît toute dogmatique et artificielle[29]. Les dieux créateurs des phénomènes de la nature composent une généalogie d'abstractions : l'Air, le Vent, le Désir, la Vie, le Premier-né, d'où naissent dieux, géants, hommes, animaux, le monde physique. Les divinités primordiales, Éliom et Bérouth, engendrent un couple : Ciel (Ouranos) et Terre (Gè) de qui naissent 8 dieux ; citons les protecteurs des villes : El (Kronos ou le Soleil), à Byblos ; Dagon à Ashdod ; Melqart = Melek, Moloch à Tyr ; Astarté en divers lieux, etc. Suivent les luttes de Kronos contre Ouranos, et un tableau des inventions humaines, personnifiées par des dieux éponymes, classés par généalogies. Philon a-t-il fidèlement résumé Thabion ; n'a-t-il pas altéré sa doctrine à la manière de ces abstracteurs de quintessence qui florissaient au Ier siècle dans Alexandrie d'Égypte et Antioche ? Il semble probable que Philon a souvent intégré les divinités phéniciennes dans le cadre de la mythologie grecque et des entités néo-platoniciennes.

LES TEXTES DE RAS SHAMRA

On y retrouve, parfois, l'origine des thèmes développés par Philon ; mais, à côté d'abstractions dogmatiques, foisonnent des mythes d'une naïveté réaliste. Si leur rédaction en cunéiformes date du XIIIe siècle av. J.-C., ils n'en remontent pas moins à une tradition très ancienne, des débuts du IIIe millénaire, alors que les divers Cananéens des plateaux se rencontraient dans les steppes du Négeb, et fraternisaient comme fils de héros éponymes communs, tels que Kéret, et Térah, père d'Abraham. Les mythes de Ras Shamra paraissent familiers à tout le peuple cananéen, du Nord comme du Sud ; ils jettent des clartés sur les cultes populaires des premiers Hébreux ; ils conservent enfin la plupart des traits que nous avons esquissés à propos des « Coutumes sociales et religieuses des Sémites en général » (*supra*, p. 274-301).

Renan avait pressenti que Philon, « sous le style plat et grossier de la traduction, utilisait des récits d'un tour épique ». En effet, les textes de Ras Shamra sont des poèmes, dont certains fragments se rapportent à la « création des dieux gracieux », d'autres à la passion des dieux de la végétation et des eaux fécondantes, prototypes de l'Adonis biblyte.

LA « CRÉATION DES DIEUX GRACIEUX »

Nous savions par les fouilles en Phénicie que chaque ville vénérait des dieux vivants, et non des abstractions, le

29. Nous résumons ici R. Dussaud, *La Mythologie phénicienne*, ap. *R. H. R.*, 1931-1933, où l'on trouvera la bibliographie relative aux textes de Ras Shamra.

Baal, ou la Baalit de la cité (cf. p. 287) ; ces dieux étaient-ils classés dans un panthéon phénicien ? L'exégèse abstraite de Philon empêchait d'y croire. Or toute la Phénicie nous apparaît peuplée d'êtres divins, incarnant le *mana* (*supra*, p. 169-171) des êtres et des choses, la δύναμις, comme dit Eusèbe. Ces dieux ont forme humaine ; la représentation animale de la divinité est ici rare et secondaire. Les divinités sont hiérarchisées, avec cette originalité que les généalogies issues des démiurges Élioun (ou Hypsistos « le plus élevé ») et Bérouth, aboutissent à *deux* chefs suprêmes, *El* et *Baal*. Nous avons dit (p. 287) qu'à l'origine, ces noms, chez tous les Sémites, désignent d'une manière impersonnelle, tous les Esprits divins : *El* signifie « Celui » (qui existe comme dieu par excellence), et *Baal*, « maître, ou propriétaire ». Cependant, aux poèmes de Ras Shamra, le dogme prend plus de précision. Comme chez les Hébreux, *El* désigne le dieu solaire (distinct de Shams), « père » des années, roi de la nature. Parmi ses fils, le plus intéressant est *Môt*, Esprit de la végétation, ou de la moisson. *Baal*, second après *El*, n'est pas ici dieu local ; aucune épithète géographique ne précise son habitat ; c'est le Maître du ciel ; il brandit la foudre et fait tomber les pluies fécondantes. Né d'Ashérat « maîtresse de la mer », il préside aux « éléments humides », ces eaux du ciel, de la terre, de la mer, à qui les Phéniciens sont redevables de leur fortune. En ce Baal, nous devons reconnaître la *force* divine qui anime aussi, chez les Amorrites et les Araméens, le dieu *Hadad* dont l'animal-attribut est le taureau (souvent lié à l'élément humide et fécondateur) ; chez les Asianiques et Hittites, c'est le dieu *Teshoub* ; chez les Égyptiens, *Seth*, *Soutekhou*, dieu de la foudre, du ciel orageux, des pluies favorables (*supra*, p. 560). Baal a pour fils *Aleyin*, Esprit des eaux courantes qui provoquent la germination. Les mythes associent et opposent Môt, Esprit de la végétation, et Aleyin, Esprit des eaux. On voit qu'El et Baal, comme la plupart des dieux phéniciens, se dédoublent en formes dérivées, Môt et Aleyin ; ce sont moins des fils que des hypostases, c'est-à-dire des intermédiaires entre les grandes divinités et l'homme ou la nature, — ou, comme dit Dussaud, — des mandataires « chargés de dispenser aux humains les biens élémentaires » ; aussi Philon en fera-t-il les auteurs abstraits des grandes inventions.

D'autres dieux, déjà connus de nous par les Lettres d'El-Amarna et les statues, bas-reliefs, stèles égyptiennes retrouvés *in situ* : Dagon, Reshef, Astarté, Anat, etc., interviennent dans les poèmes de Ras Shamra. Chaque divinité a sa ville propre et ses attributs distinctifs où les influences égyptienne et babylonienne sont souvent apparentes

(*supra*, p. 570). Toutefois on note de bonne heure une tendance à l'unification : Astarté, Anat, Ashérat — qui empruntent sceptre, coiffure, parures à Hathor, dame de Byblos — se confondent en un type de divinité féminine, héritière de la Déesse nue, ou Grande Déesse, des Asianiques et Cananéens. Les dieux Reshef, Dagon, Hadad s'élèvent au rôle de Baal suprême; finalement Baal-Hadad fusionne avec El. Le syncrétisme tardif de Philon, s'il répond à une doctrine venue d'Alexandrie, est aussi l'aboutissement d'une tendance ancienne des Cananéens.

LES DIEUX AGRAIRES

Les textes de R. S. décrivent des mythes agraires où sont mises en action dramatique les forces de mort et de résurrection de la nature, problème capital pour les Orientaux. Comme les Mésopotamiens et les Égyptiens, les Phéniciens croient stimuler la renaissance des eaux et de la végétation en célébrant des Mystères (τελεταί des Grecs), illustrant la vie, la passion (souffrances), la mort et la résurrection d'Esprits des eaux et des grains. (Voir les mythes parallèles d'Osiris, p. 177, 231, 444, de Doummouzi, p. 326, 368, et du Dieu-Jeune des Asianiques.) La grande nouveauté des poèmes de Ras Shamra, c'est qu'ils nous apportent l'exemple le plus explicite de telles croyances dans le culte d'Adonis à Byblos, et de Tammouz dans tout Canaan; ils nous en révèlent l'aspect primitif, en termes précis qui manquent ailleurs.

Jusqu'ici, les Mystères d'Adonis ne s'éclairaient que par des témoignages de basse époque, dus à des poètes[30] : Panyasis, Théocrite, Bion, Ovide; des narrateurs : Lucien, Pausanias, et surtout à des apologistes chrétiens : Eusèbe, Jérôme, qui décrivent ces rites pour les décrier. Le mythe phénicien y était tout obscurci par des allégories helléniques : Adonis, fruit d'une déesse-arbre (la myrrhe), est recueilli par Aphrodite qui le confie à Perséphone, déesse souterraine de la mort; celle-ci refuse de le laisser revenir sur terre, et ne cède qu'à l'ordre de Zeus, imploré par Aphrodite qui est descendue dans l'Hadès (cf. Doummouzi délivré par Ishtar (*supra*, p. 326). Zeus décide qu'Adonis vivra six mois sous terre et six mois près d'Aphrodite. Celle-ci l'a pris pour amant; mais, en pleine jeunesse, il meurt à la chasse, sous la dent d'un sanglier. Aidée de ses prêtresses, Aphrodite, tout en pleurs, l'ensevelit dans la terre, d'où il renaîtra avec la végétation.

Chaque année, des fêtes funèbres, que les Grecs appelèrent *Adonies*, commémoraient la « passion » d'Adonis, dans tout Canaan, mais surtout à Byblos, qui est proche du Nahr Ibrahim, le fleuve Adonis. Au temps

30. Textes réunis ap. J. G. Frazer, *Adonis*, trad., p. 6-7 et notes.

de la moisson (juin), une procession, partie de Byblos, montait à la source de ce fleuve, vers la grotte d'Aphaca[31] où l'on déposait l'effigie du héros déchiré; les prêtresses de la Baalit de Byblos (Astarté-Hathor-Aphrodite) ramenaient au temple de la ville le cadavre, parmi des danses et lamentations funèbres, au son des flûtes qui soupiraient pour Adonis (comme pour Osiris et Doummouzi). Finalement, on portait le dieu en terre, dans l'attente de sa résurrection au printemps. Par ailleurs, Adonis était censé reprendre vie et remonter au ciel avant même que de refleurir sur terre. La foule participait au deuil. Les femmes qui ne sacrifiaient pas leur chevelure devaient la racheter en se prostituant aux étrangers, au bénéfice du temple (*supra*, p. 291). La nature elle-même ne portait-elle pas les signes de la mort sanglante du jeune dieu ? Le fleuve Adonis charriait des eaux de couleur sang (due aux terres rougeâtres du Liban, délayées par les pluies printanières); le sang d'Adonis colorait aussi les rouges anémones, premières fleurs qui éclosaient au printemps. Le lendemain des funérailles, Adonis était proclamé ressuscité, en présence de ses adorateurs.

Un rite populaire plus expéditif illustrait la renaissance des grains et des eaux : les *Jardins d'Adonis*. On appelait ainsi des bassins en terre cuite où l'on semait des graines hâtives (fenouil, laitues, etc.) qui levaient en quelques jours, sous l'ardeur du soleil, mais se flétrissaient rapidement. Au bout d'une semaine, on les jetait à la mer, ou dans les rivières, conjointement avec des statuettes d'Adonis : c'étaient des *charmes* provoquant la résurrection du dieu, celle des grains et des eaux[32]. Les Adonies étaient célébrées aussi à Antioche et surtout dans Alexandrie d'Égypte; au IIe siècle, ces fêtes comprenaient un Mystère en trois parties, décrit par Théocrite[33]. Le premier jour, on étale sur deux lits les images d'Aphrodite et d'Adonis dont le mariage a fécondé la terre; fleurs, fruits, offrandes de toutes sortes sont présentées au couple et consommées dans un banquet. Le deuxième jour, des femmes échevelées, dénudées, mènent les funérailles du dieu-jeune dont la statue est jetée à la mer. Au troisième jour, le dieu ressuscite : à la douleur universelle succède la joyeuse certitude du renouveau.

31. Près d'Aphaca, bas-relief rupestre de basse époque, figurant Adonis attaqué par un sanglier (?) : G. Contenau, *Civil. phén.*, p. 187.

32. Rochette, *Les Jardins d'Adonis*, ap. *R. A.*, VIII (1851), p. 97; mêmes rites en Égypte, où le rituel osirien comportait la fabrication de *jardins d'Osiris* : A. Moret, *La mise à mort du Dieu en Égypte*, p. 39; *Rois et Dieux d'Égypte*, p. 101 (Osiris végétant).

33. *Idylle XV* : voir l'excellente étude de G. Glotz, *Les fêtes d'Adonis sous Ptolémée II*, ap. *R. Ét. grecques*, 1920, p. 169-222.

SIGNIFICATION DES ADONIES

Sous le voile des allégories, les scholiastes de Théocrite et d'Ovide et les apologistes chrétiens ont bien discerné ceci : Adonis est le *grain* qui sort du sillon souterrain à la surface ensoleillée; il symbolise aussi les fruits qu'on cueille, les moissons qu'on fauche à leur maturité; meurtre éphémère, car on saluera bientôt la venue du blé printanier (Origène, Jérôme). De nos jours, Baudissin a reconnu qu'Adonis représente « la végétation du printemps qui meurt en été », et J.-G. Frazer, « la destruction violente du blé accomplie par l'homme qui le fauche dans le champ, le bat dans l'aire, le réduit en poudre au moulin »[34]. D'autre part, jeter le cadavre d'Adonis à la mer ou au fleuve, c'est provoquer le deuil de la nature, les larmes du ciel qui pleure Adonis (ou Osiris), larmes qui créeront la pluie ou les crues, nécessaires à la végétation[35].

ADONIS, TAMMOUZ ET ESCHMOUN

Ces commentaires ne s'appuyaient que sur des monuments, ou textes, à peine antérieurs, la plupart postérieurs à l'ère chrétienne. On pouvait douter qu'Adonis fût originellement d'un réalisme si primitif en Phénicie; ne serait-il pas plutôt une importation des mythes sumérien, égyptien, dionysiaque ?

Observons tout d'abord que nul texte cananéen ne cite un dieu Adonis. Comme le mot « Phéniciens », ce terme n'est qu'un surnom, en fait, la transcription grecque de l'invocation « (O) mon seigneur! » (sémit. : *adon-j*) proférée aux funérailles du dieu-jeune. Chez les Hébreux, les Cananéens de l'Est et les Araméens, ce dieu-jeune est Tammouz[36], au culte partout répandu. Ezéchiel (VIII, 14) rapporte que des femmes de Jérusalem, à la porte même du temple, « pleurent Tammouz ». Zaccharie (XII, 12) mentionne « le deuil que mène Hadad, et tout le peuple, à Mageddo; on se lamente comme on pleure un premier-né ». Or Hadad, c'est Baal qui pleure son fils Aleyin, le jeune dieu des eaux fertilisantes, dans les textes de Ras Shamra. Chez les Phéniciens, le dieu-jeune surnommé Adon-j, c'était Eschmoun, adoré à Sidon, à Byblos, à Paphos de Chypre. Damascius confirme le témoignage des inscriptions cananéennes : « Adonis n'est ni égyptien ni grec, mais

34. *Adonis*, trad., p. 184-185.
35. Une larme d'Isis pleurant Osiris, à la moisson, tombant du ciel sur terre, déclenche la crue en Égypte (*Le Nil*, p. 103, *La mise à mort*, p. 31, n. 1).
36. Origène, Jérôme, Cyrille d'Alexandrie connaissent l'identité de Tammouz et d'Adonis (*Adonis*, note 2). Cf. Ch. Vellay, *Le culte et les fêtes d'Adonis-Thammouz*, ap. Musée Guimet. *Bibl. d'Études*, t. XVI (1904).

phénicien; il porte le nom d'Eschmoun, fils de Sadikos »[37]. A la basse époque, on dérivait Eschmoun de « esch » le feu (de la vie); les Grecs l'appelaient Asklépios (Esculape), et désignaient aussi de ce nom certains fleuves en Phénicie, le Lycos et l'Adonis. Le culte d'Eschmoun-Asklépios connut une grande extension depuis le VIIIe siècle; Adonis prit sa succession après la conquête d'Alexandre qui marque le début d'un syncrétisme religieux systématique.

L'ADONIS DOUBLE : MÔT ET ALEYIN

Ras Shamra nous révèle enfin le mythe ancien, tel qu'on le jouait encore au XIIIe siècle. Alors qu'Adonis (Eschmoun) réunit, à la basse époque, les rôles d'Esprit des grains et d'Esprit des eaux, sous son double aspect de dieu-jeune et de fleuve, antérieurement les Phéniciens distinguaient *deux* dieux agraires : 1° l'Esprit de la moisson, Môt, fils du soleil El, qui mûrit les grains; 2° l'Esprit des eaux, Aleyin, fils de Hadad, dont les pluies fécondent la terre. Ce dédoublement, comme le remarque Dussaud[38], s'explique par le climat de la Phénicie, qui a deux saisons tranchées : quatre mois d'hiver (décembre à mars), saison des pluies où règne Aleyin qui mobilise « ses nuées, son vent, son seau, ses pluies, pour engraisser les dieux et les hommes »; huit mois d'été et sécheresse où Aleyin dépérit jusqu'à mourir, tandis que Môt, fils du soleil, impose son règne ardent qui mûrit les grains et la vigne. Or cette maturité aboutit à la moisson, à la vendange, c'est-à-dire à la mort; en sémitique *Môt* signifie mort (Philon appelle ce dieu θάνατος). L'année naturelle se partage donc en deux règnes inégaux, celui d'Aleyin et celui de Môt, chacun de ces dieux mourant pour que le règne de l'autre recommence.

MISE A MORT DE MÔT ET ALEYIN

Un autre trait original et expressif des poèmes phéniciens, c'est de retracer, en termes *non encore stylisés*, la mise à mort des deux dieux qui gardent ici leurs caractères vraiment *agraires*. Aucun texte de l'Orient ancien ne décrivait le sacrifice de l'Esprit des grains autrement que par la mort d'un homme-dieu : Osiris, Doummouzi, Adonis. Pour remonter au rite agraire primitif, Mannhardt et J. G. Frazer durent interroger le folklore, les coutumes qui survivent dans les campagnes de nos jours, et celles qui persistent chez les non-civilisés. Réunissant ces traits épars, avec d'autres recueillis par Plutarque, Lucien, Apulée, et les Apologistes, on arrivait

37. *Vita Isidori*, 302. Damascius écrit au VIIIe siècle de notre ère.
38. *R. H. R.*, 1931, II, p. 389.

à supposer que de tels rites existaient aussi chez les premiers Égyptiens[39], les Sumériens, les Cananéens. Voici comment on reconstituait le drame de la mise à mort rituelle du Grain divinisé : au temps de la moisson, l'Esprit se réfugie dans la dernière gerbe... on coupe avec la faucille, on bat avec les fléaux cette gerbe, on en fait griller les grains, on les broie dans le moulin, on ensevelit dans la terre les cendres et grains concassés; « non seulement on rend ainsi à la terre la force végétative, ou esprit de la végétation, mais encore on le rend dépouillé de sa vieille enveloppe, c'est-à-dire rajeuni ». Tels sont les *rites de la dernière gerbe*[40].

Or le poème de Môt nous révèle que ce rituel est exactement celui que les plus anciens Phéniciens appliquaient à la mort de l'Esprit du grain, figuré par la dernière gerbe : « La déesse Anat de Byblos (Astarté-Hathor à l'époque classique) poursuit et saisit Môt, le fils divin; avec une lame, elle le coupe; avec le van, elle le vanne; avec le feu, elle le grille; avec le moulin, elle le concasse; dans le champ elle disperse sa chair, pour que les oiseaux la mangent »[41].

La mort de l'Esprit des eaux, Aleyin, se constate par des observations plus simples : sécheresse des fleuves, tarissement de sources. En cette saison, l'on chante un *thrène* funèbre « *ailinos* », où Dussaud retrouve le nom *Aleyin* (signifierait-il « le pleuré » ?), et l'on conjure la sécheresse en jetant aux fleuves, à la mer, des « jardins », et statuettes, pour faire sourdre les crues, pour condenser les nuées qui forment la pluie. Ailleurs, les rites de la dernière gerbe apparaissent en liaison avec les cérémonies magiques pour faire tomber la pluie; nous avons signalé (*supra*, p. 578) des scènes rituelles de ce genre gravées sur des cylindres, en Lydie et en Syrie[42].

ORIGINALITÉ DU MYTHE PHÉNICIEN

Les Phéniciens reconnaissent une *concordia discors* dans ces forces naturelles, soleil et eau, été et hiver. Au contraire, le Mésopotamien et l'Égyptien les associaient en une force unique, celle de la crue, amenée par Doummouzi, sorti des eaux de l'*Apsou*, ou par

39. Textes et monuments égyptiens ap. A. Moret, *La mise à mort du Dieu en Égypte* (Paris, Geuthner, 1927); rite de la gerbe, p. 20 et 54; des semailles, p. 32.

40. *R. H. R.*, 1931, II, p. 387 et suiv.

41. *R. H. R.*, 1931, II, p. 388. Dussaud a amélioré sa première traduction dans une étude toute récente (que nous suivons) : *Le Mythe de Baal et d'Aliyan d'après des documents nouveaux*, ap. *R. H. R.*, 1935, I, p. 5-65, voir p. 56. Ce rituel archaïque confirme les hypothèses des comparatistes sur les cultes agraires. A ce sujet : A Moret, *Rituels agraires de l'Ancien Orient, à la lumière des nouveaux textes de Ras Shamra*, ap. *Mélanges Capart* (1935).

42. R. Dussaud, *La Lydie aux hautes époques* (1930), p. 46; C. M., II, p. 946.

Osiris-Nil, surgi du *Noun* primordial[43] : le Nil et l'Euphrate-Tigre suffisent, sans les pluies, à fertiliser leurs vallées. Ras Shamra nous révèle une variante locale d'un thème universel; comme l'art ou l'écriture, la religion, en Phénicie, s'avère plus originale qu'on ne l'avait cru.

Notons qu'un point essentiel des rites agraires n'est pas explicitement développé dans les textes phéniciens : c'est leur conclusion morale et leur application à *la destinée humaine*. Cette passion, cette résurrection de Môt et d'Aleyin prend-elle valeur d'exemple, de *révélation* pour les fidèles qui miment le Mystère ? Nous tenons pour assuré que, dans les *Adonies*, les mystes puisaient l'espoir d'un renouveau d'existence pour l'homme après la mort, mais jusqu'ici les textes anciens se taisent sur ce point, ne divulguent pas l'essentiel du Mystère. C'est seulement en Égypte que les rituels proclament que la bonne mort osirienne sera suivie de résurrection, que tout homme juste et pieux deviendra un Osiris (*supra*, p. 177, 230). Les Phéniciens n'ont pas formulé expressément cette espérance[44].

LIEUX DE CULTE, TEMPLES

Selon la tendance naturiste des Sémites primitifs, le décor du culte, chez les Phéniciens, est d'une grande simplicité (cf. *supra*, p. 290). Le culte se rend sur un *haut lieu*, dans la montagne qui borde partout la côte : Arad place son temple à Baetocédé; Byblos à Aphaca, Sidon à flanc de colline, sur l'Asklépios. Partout, une enceinte sacrée à ciel ouvert; au centre, l'image du dieu, soit *béthyle* à l'air libre, soit déposée dans un naos exigu (à Amrit), par-devant un autel pour sacrifices et offrandes; un bassin d'eau pour les purifications; un bosquet sacré, réduit parfois à un arbre, ou même à un tronc, parfois à un pieu, l'*ashéra*[45]. Tel est le décor *naturel* qui convient au soleil des libres espaces, El ou Baal. Dans les villes (à Byblos), les divinités locales acceptent un édifice de même modèle[46]. Là où le dieu s'incarne dans une statue, on le figure debout, ou assis sur un trône, parfois debout ou assis sur un lion, effigies en bronze ou en or, bas-reliefs sur des stèles, peintures sur pierre. Souvent la divinité anthropomorphe emprunte costume et attitude aux types similaires de l'Égypte, de la

43. Pour le dieu-jeune Doummouzi, *supra*, p. 326; pour Osiris, p. 177. Chez les Sumériens, une tradition très ancienne nomme « deux dieux qui meurent dans le pays, Doummouzi et Gishzida » (*supra*, p. 326, n. 47). Philon garde souvenir de ce dédoublement de l'Adonis phénicien aux temps anciens : *R. H. R.*, 1931, II, p. 379.

44. Même silence aux textes suméro-akkadiens, *supra*, p. 327.

45. G. Contenau, *Civil. phénicienne*, p. 127-130. Voir un modèle réduit de haut lieu de ce type à Suse, qualifié « lever de soleil » : C. M., II, p. 950.130.

46. D'après une monnaie romaine, qui figure le béthyle dans la grande cour à ciel ouvert du temple. Maspero, *H.*, II, p. 173; G. Contenau, *Civil. phén.*, p. 86.

Mésopotamie ou des pays hittites : Baal porte les cornes de bélier d'Amon ; Reshef brandit sa lance comme Teshoub, ou piétine le taureau de Hadad, mais il porte le pschent et le pagne égyptiens ; Astarté pose sur sa tête les cornes de vache et le naos-sistre de Hathor, mais, déesse de la fécondité, elle s'offre nue, ou se dévoile, tenant la colombe qui lui est consacrée. Parmi le mobilier conservé, trônes, autels, naos, le décor égyptien revit dans la frise d'uraeus, les sphinx, les lotus, etc.[47]

SACRIFICES

Les relations des Phéniciens avec les dieux sont celles de sujets vis-à-vis d'un roi (*meleq*), ou de serviteurs vis-à-vis d'un maître, propriétaire du sol (*Baal*). A Carthage et à Marseille, on a retrouvé des *tarifs de sacrifices*, des IVe et IIIe siècles, en usage dans les temples phéniciens : ils sont classés en catégories distinctes. Le *sacrifice expiatoire* se propose de racheter une offense rituelle (impureté, etc.) ou morale (péchés) contre le Baal ; le *sacrifice pacifique* capte la bienveillance du dieu (*do ut des*) par des offrandes animales ou frugales ; le sacrifice par *holocauste* comporte le « *passage par le feu* » de victimes exceptionnelles, parfois humaines. La plus précieuse des victimes est le bœuf, puis, par ordre décroissant, le veau ou le cerf, le bélier ou le bouc, l'agneau ou le chevreau, le faon, des oiseaux, des grains, des libations d'huile ou de lait. Les tarifs fixent les parts qui reviennent au prêtre officiant et à celui qui offre le sacrifice : le fidèle et le prêtre mangent donc, en « communion » avec le dieu, une portion de la matière sacrifiée[48].

Autre trait très antique : les *sacrifices humains* se sont conservés en Phénicie plus tard qu'ailleurs. Comme partout en Canaan (*supra*, p. 290), l'holocauste des premiers-nés était nécessaire pour racheter au Baal, propriétaire du sol, un terrain, par un sacrifice dit de fondation ; or l'usage resta de jeter au feu des enfants des plus nobles familles pour détourner les calamités (sécheresse, famine) ou les périls de guerre[49]. « L'histoire de la Phénicie est pleine de tels holocaustes », écrit Porphyre ; Diodore (XX, 14) rapporte le sacrifice de 200 enfants après une défaite en Sicile ; Justin signale les sacrifices humains offerts à Baal-Ammon de Carthage, ainsi qu'au Moloch (*meleq*) de Tyr. Des urnes funéraires, remplies d'ossements d'enfants, ayant « passé par le feu », ont été retrouvées à Sidon et à Carthage, parfois avec la rubrique : « offrande du fils qu'on a voué, N. ». L'abondance des amu-

47. *Civil. phén.*, p. 65, 103, 127, 177, 178, 181-185.
48. R. Dussaud, *Origines cananéennes du sacrifice israélite*, p. 71 et 322 ; Contenau, *Civil. phén.*, p. 133-136.
49. *Civil. phén.*, p. 137-140. Dussaud, *l. c.*, p. 163.

lettes et talismans de style égyptisant ou cananéen[50], dans les métropoles, ou parmi les objets de commerce dispersés dans le monde ancien, témoigne la croyance aux pratiques magiques. Dans le peuple, à côté des prêtres de l'aristocratie, des « inspirés » *nebiim*, comparables aux *nebiim* bibliques, jouaient le rôle de voyants, thaumaturges, inspirés par Eschmoun-Asklépios, dieu guérisseur.

NÉCROPOLES

Au sujet des morts, les croyances restent celles des Sémites primitifs : l'âme survit en terre, attachée au corps, si celui-ci est pourvu de sépulture et d'offrandes alimentaires. La tombe est souvent une caverne naturelle, ou un puits taillé dans le roc dont l'ouverture est bouchée d'une dalle (nécropole de Byblos). Parfois la tombe est construite « en four de boulanger » (nécropole de Kafer ed-Djarra, Sidon)[51]. Près du cadavre, à l'origine sans cercueil, on dépose armes, vaisselle, bijoux, mobilier de type cananéen, asianique, égyptien, mais rudimentaire. Les familles princières en relation avec l'Égypte en ont adopté les coutumes funéraires, les sarcophages, le décor complexe. Les princes de Byblos se font creuser des hypogées où l'on a retrouvé, sinon leurs corps, du moins leurs sarcophages massifs, de style égyptien, avec les cadeaux en or et pierres précieuses, envoyés par les Pharaons de la XIIe dynastie. Le roi Ahiram, contemporain de Ramsès II, fait graver sur les flancs de son sarcophage rectangulaire le cortège des pleureuses et des porteurs d'offrandes, encadrés d'un décor égyptien (*supra*, p. 571). A Sidon, la nécropole princière des Ve et IVe siècles montre d'abord un type original de sarcophages en marbre, à cuve cubique, à couvercle à deux pentes (la *théca*), de lignes pures[52]. Peu après apparaissent les sarcophages *anthropoïdes*, véritables momies de marbre, d'une dynastie de l'époque perse : le roi Tabnit s'est approprié le sarcophage d'un général égyptien dont le nom est gravé en hiéroglyphes, et a inscrit, au-dessous, son nom en écriture phénicienne ; son fils, Eschmounazar, s'est fait sculpter un sarcophage neuf, avec inscription phénicienne[53]. D'autres personnages de la même famille adoptent, sur la fin de la dynastie et de l'époque perse, le style et le décor grecs, dans de merveilleux bas-reliefs qui ont rendu célèbres le sarcophage de Satrape et celui dit d'Alexandre le Grand[54]. Depuis le Ve siècle, on trouve fréquemment des cercueils *en plomb*, parfois décorés

50. *Civil. phén.*, p. 153-155, 193, 195, 388. C. M., III, p. 1470 et suiv.
51. *Ibid.*, p. 227.
52. *Ibid.*, p. 216.
53. *Ibid.*, p. 220 (Tabnit), 222 (Eschmounazar), p. 224 et suiv.
54. *Ibid.*, p. 245 (et C. M., III, p. 1491).

de motifs hellénistiques, papillon, guirlandes de fleurs : symboles de l'âme et de sa renaissance[55].

RITES FUNÉRAIRES

Dans les grandes villes se superposent, aux coutumes cananéennes très simples, des rites à la mode égyptienne, même la momification (*supra*, p. 459). Déjà à Byblos, un des sarcophages contient un dépôt de matière bitumineuse, reste d'une momification. A Sidon, les momies du roi Tabnit et de sa femme ont subsisté. Selon la Bible, Joseph fit embaumer, à la mode égyptienne, le corps de son père Jacob, et fut enseveli de même (*Gen.*, L, 2 et 26). Quant aux croyances à la survie, elles ne dépassent pas, à cette époque pourtant tardive, l'idéal restreint des anciens Sémites[55]; l'inscription du roi Tabnit maudit tout profanateur de sa sépulture, mais n'exprime aucun espoir plus élevé que le séjour terrestre parmi les Rephaïm (*supra*, p. 300). Ainsi les rites funéraires n'ont d'égyptien que la forme et laissent intacte la croyance à une survie sommaire dans un noir Chéol. Un roi de Byblos, vassal de la Perse, Yahawmilk, implore la déesse de Byblos « pour qu'elle le fasse vivre longuement, parce qu'il est un roi juste, et lui fasse obtenir grâce aux yeux des dieux et aux yeux de son peuple »[56]. Formule inattendue dans cette épigraphie mortuaire; mais combien cet essor vers la Justice de l'au-delà nous paraît bref et sans envergure, comparé aux pathétiques adjurations du défunt égyptien, ou aux psaumes sumériens de pénitence, ou à la ferveur prolixe des Zoroastriens!

ART INDUSTRIEL; LA POURPRE, LE VERRE

Nous avons vu que l'art composite de Byblos, Ras Shamra, Syrie-Nord, transpose des motifs égyptiens, mésopotamiens, hittites avec une habileté technique tout originale. Pour alimenter leur commerce, les Phéniciens se sont adonnés à l'art industriel qui vulgarise l'art officiel et le met à portée de toutes les classes d'acheteurs. Il en subsiste de nombreux spécimens du Ier millénaire (alors que les grands monuments manquent), jusqu'à l'époque alexandrine. Les Phéniciens furent renommés sur tous les marchés pour leurs étoffes teintes et verreries. L'industrie de la pourpre consistait à extraire, des chairs corrompues du *murex*[57], coquillage abondant sur

55. *Ibid.*, p. 258, 260. Pour plus de détails sur les nécropoles phéniciennes : Perrot et Chipiez, t. VI; Th. Reinach et Hamdy bey, *Une nécropole royale à Sidon* (1892); G. Contenau, *Mission à Sidon* (1914); Denise Le Lasseur, *Mission à Tyr* (1912), et *Syria*, passim; C. M., III, p. 1456-1498.
56. *Civil. phén.*, p. 145.
57. *Ibid.*, p. 302 et suiv.

la côte phénicienne, un liquide qui colorait les teintes naturelles de la laine, du lin, de la soie, en violet, rose, lilas. A Tyr, surtout à Sidon, les déchets des coquillages utilisés forment encore des collines sur le rivage. On retrouve aussi, dans les fondations et les murs, des déchets de verre. L'industrie du verre fut empruntée aux Égyptiens, mais ceux-ci ne fabriquaient que des verres opaques, teintés dans la masse, étirés pour former des zigzags colorés, tandis que les ateliers de Sidon et de Tyr créèrent des verres transparents, incolores, très légers, décorés de motifs en pastillage ou incrustés dans la pâte[58]. Une liste des articles de luxe introduits dans le commerce mondial nous est fournie par Ézéchiel (XXVII, 12-25) qui maudissait Tyr et ses industries corruptrices; elle montre les besoins en art raffiné et art vulgaire d'une clientèle cosmopolite qui se fournissait chez les Phéniciens

L'ALPHABET

Rien de plus indigent que la littérature phénicienne avant la trouvaille de Ras Shamra : courtes inscriptions du temple d'Eschmoun à Sidon, et dédicaces funéraires, de quelques mots, toujours les mêmes, provenant surtout de Carthage, en dialecte punique. Si les fouilles prochaines étendent les trouvailles de Ras Shamra, ne sommes-nous pas en droit d'attendre une littérature abondante dans la Phénicie, *créatrice* de l'alphabet phonétique ?

Jusqu'alors, aucun des peuples plus anciens, Égyptiens, Suméro-Akkadiens, Sémites, Hittites, n'avait su simplifier son écriture, de type « hiéroglyphique », où des signes figuratifs s'employaient concurremment avec des signes de valeur phonétique (*supra*, p. 104, 135). Aux Cananéens revient le mérite d'avoir trouvé une graphie plus pratique, qui, par des signes faciles à tracer, de forme conventionnelle, note seulement les sons fondamentaux du langage parlé.

Les Grecs savaient que les Phéniciens avaient inventé les *lettres*[59]; nous n'en avions aucune preuve. La dernière hypothèse en faveur était celle d'E. de Rougé : l'alphabet araméen (depuis longtemps déchiffré, grâce à l'hébreu et à l'arabe) dérive peut-être d'un prototype phénicien (alors inconnu), mais l'un et l'autre usent de signes empruntés à l'écriture cursive (*hiératique*) des Égyptiens[60]. Or les trouvailles faites depuis vingt ans en pays sémitique, au Sinaï, à Byblos, à Ras Shamra, nous permettent aujourd'hui de discerner des étapes dans la

58. *Ibid.*, p. 217 et suiv., figures : p. 199 et 200. Pline (*Hist. Nat.*, XXVI, 191) vante les verreries de Sidon; parfois les verriers signent leurs œuvres.
59. Hérodote, V, 58 (Kadmos); Diodore, III, 66 (Linos). A ce sujet, voir Maspero, *Histoire ancienne*, édit. in-16, appendice, p. 842.
60. E. de Rougé, *Mémoire sur l'origine égyptienne de l'alphabet phénicien* (1874).

création de l'alphabet, et de restituer aux Sémites l'initiative originale de ce *chiffrage* du langage.

LES ÉTAPES DE L'ÉCRITURE ALPHABÉTIQUE

Jusqu'au XIIIe siècle, les Sémites écrivent avec des cunéiformes akkadiens, mais, de bonne heure, ils s'ingénient à créer un alphabet phonétique. 1° Depuis le temps des Hyksôs jusqu'à la XVIIIe dynastie incluse, les Sémites du Sinaï, pour des besoins commerciaux, tentent d'adapter les hiéroglyphes égyptiens à la notation purement phonétique de leur langue : on a retrouvé, au Sérabit el-Khadem, des stèles écrites, dont la langue est le cananéen, et où l'écriture emploie 32 signes, hiéroglyphes égyptiens, déformés, simplifiés, réduits à l'emploi de signes alphabétiques[61]. Des obscurités empêchent encore de saisir le sens complet des inscriptions; ce fut là une tentative locale et éphémère. 2° A Byblos, au début du IIIe millénaire (?), un essai analogue se révèle, peut-être, sur des plaques de bronze, et sur une stèle énigmatique où des hiéroglyphes égyptiens sont disposés dans un ordre insolite, et pour un emploi inconnu, non explicables comme transcription de la langue égyptienne[62].

Parallèlement à ces essais de dérivation à partir de l'écriture égyptienne, les scribes de Ras Shamra, avant le XIIIe siècle, tentent d'adapter l'écriture cunéiforme à une transcription uniquement phonétique du phénicien : les poèmes résumés plus haut sont écrits dans le dialecte local, dérivé du cananéen, avec 26 signes cunéiformes, notant 26 consonnes[63] (*supra*, p. 571.).

Le sarcophage d'Ahiram, daté par les vases de Ramsès II déposés tout auprès[64], révèle que l'invention décisive est déjà réalisée à Byblos au XIIIe siècle. La dédicace y est écrite au moyen de 22 signes linéaires, de forme conventionnelle, qui ne semblent dériver ni des hiéroglyphes ni des cunéiformes; ils réalisent un véritable chiffrage des consonnes employées par le dialecte phénicien. Ces signes ont été reconnus comme étant (à 4 exceptions près) les prototypes exacts de ceux qui apparaissent, trois ou quatre siècles plus tard, au nombre de 22 aussi, dans l'écriture araméenne et dans d'autres inscriptions phéniciennes des rois Abibaal, Elibaal et Hiram II de Byblos et Tyr[65], et, enfin, sur les stèles des rois Mésa, Zakir, Kalamou, Hadad : la langue qu'ils écrivent est apparentée à l'araméen et aux autres dialectes sémitiques. L'écriture et la langue d'Ahiram recouvrent certainement du phénicien. C'est à Byblos, jusqu'à plus ample informé, que nous devons chercher les inventeurs de l'alphabet phonétique, employé tout d'abord pour écrire le phénicien, l'araméen et l'hébreu[66].

61. Alan H. Gardiner a réuni les documents; il a brillamment défendu *The Aegyptian origin of the Semitic alphabet* (ap. *J. E. A.*, III, 1916). La découverte en Crète d'une écriture linéaire (encore indéchiffrée) avait amené sir John Evans à faire dériver de ces signes l'alphabet phénicien : hypothèse abandonnée depuis les trouvailles du Sinaï, Byblos, Ras Shamra.

62. M. Dunand, *Nouvelle Inscription de Byblos* (*Syria*, 1930, p. 11).

63. Ch. Virolleaud, *Les inscriptions cunéiformes de Ras Shamra*, ap. *Syria*, X (1929), p. 304; Dhorme, *Un nouvel alphabet sémitique*, *R. B.*, 1930, p. 571; 1931, p. 32.

64. R. Dussaud, *Les inscriptions phéniciennes du tombeau de Ahiram* (*Syria*, V, 1924). Ed. Meyer et quelques savants contestent que le sarcophage d'Ahiram soit de même époque que les vases de Ramsès II trouvés dans son voisinage. Nous estimons, avec Dussaud, que les Phéniciens du XIIIe siècle étaient en état de réaliser l'invention de l'alphabet; cela résulte des essais successifs et de la présence de *graffiti* populaires dans le puits de Ahiram.

EXTENSION DE L'ALPHABET PHÉNICIEN

L'extension de cette découverte à tous les dialectes sémitiques fut rapide. Outre les stèles des rois araméens déjà cités, nous trouvons à Samarie des ostraca du roi Achab (vers 873) où le dialecte hébreu est transcrit avec les mêmes signes phonétiques phéniciens-araméens. Par la suite, au temps des empires assyrien et perse, le primat commercial des Phéniciens et Araméens sur tous les marchés servit à propager cet alphabet — depuis le Turkestan jusqu'à l'Indochine — à toutes les populations qui n'usaient pas des hiéroglyphes chinois.

En Méditerranée, les Tyriens assurent la divulgation rapide de leur alphabet parmi les Indo-Européens. Hérodote (V, 58) déclare que les φοινικήϊα γράμματα ont été introduites en Grèce par Kadmos de Béotie. Les signes des alphabets ioniens et grecs archaïques marquent effectivement une parenté avec les formes anciennes des signes sémitiques, tels que ceux-ci apparaissent chez Ahiram et Abibaal; la propagation s'est faite, à partir du Xe siècle, par les îles de l'Égée (Chypre, Théra, Thasos). Les noms des lettres, en grec, sont aussi d'origine phénicienne[67]; l'alphabet cananéen, complété par des voyelles, passa des Grecs aux Latins, et, par eux, aux peuples de l'Ancien et Nouveau Monde occidental.

LE LIVRE VIENT DE BYBLOS

Une grande partie de l'univers est donc redevable aux scribes phéniciens de Byblos de cet instrument incomparable : la notation, la plus rapide et pratique qu'on ait inventée, du langage parlé. Enfin, Byblos, qui recevait le papyrus d'Égypte et le transmettait au monde médi-

65. R. Dussaud, ap. *Syria*, VI, 1925.

66. *Civil. phén.*, p. 309-330; C. M., I, p. 256.

67. Tableaux des divers alphabets orientaux et grecs : *Civil. phén.*, p. 318; C. M., I, p. 176.

terranéen, a donné aussi son nom au rouleau de papyrus βύβλος et même au livre par excellence : la Bible. L'invention de *l'écriture* et du *livre* modernes caractérisent à merveille le génie pratique et réalisateur des Phéniciens.

III. — Les Israélites jusqu'à la chute de Samarie

1. — Les débuts d'Israël

L'ANCIEN TESTAMENT

Les Israélites sont le seul peuple de l'Ancien Orient dont soit parvenue jusqu'à nous l'histoire officielle; celle-ci est exposée à l'état de *disjecta membra* dans l'*Ancien Testament*. De rédaction très tardive, et idéalisée, elle s'étaye cependant sur d'antiques traditions orales, et, depuis le xe siècle, peut-être, sur des chroniques et pièces écrites en hébreu [68]. Le recueil des cinq premiers livres de l'*Ancien Testament* (*Pentateuque*) raconte : la création du monde, l'origine et la vie des Patriarches d'Israël (*Genèse*), le séjour en Égypte des fils de Jacob et leur sortie pour se rendre en Canaan (*Exode*), l'organisation et la législation données au peuple après la révélation de Dieu au Sinaï (*Lévitique, Nombres, Deutéronome*). L'historien ne doit les utiliser qu'avec circonspection; la critique biblique, qui suit les voies ouvertes par Astruc (1753), élargies par Wellhausen (1895) et ses disciples, démontre que l'*Ancien Testament* est une compilation de récits d'âges très divers, juxtaposés et non composés, remaniés à diverses époques et imprégnés d'une doctrine sacerdotale qui n'a trouvé sa formule définitive que depuis Néhémie (v. 445) : montrer la destinée exceptionnelle d'un peuple « élu par le vrai Dieu ».

LES QUATRE RÉDACTIONS

Au Pentateuque [69], on discerne *quatre écoles* d'informateurs dont les écrits successifs, artificiellement imbriqués, se distinguent par leur style, leur tendance, leur coloris, comme des stratifications métamorphiques dans un terrain bouleversé par la nature. La doctrine sacerdotale, c'est qu'un dieu unique, *Dieu*, a donné à Israël, peuple nomade, un

68. A. Lods, *Israël* (abrév. *L. Is.*), p. 9, cite des ostraca de Samarie (vers 875) comme anciens exemples d'une écriture alphabétique pour le dialecte hébreu. La plus ancienne inscription sur pierre en *hébreu* est celle retrouvée à Gézer, attribuée au temps de l'Exil : *R. B.*, 1909, p. 267 et 1910, p. 158.

69. Avec le Livre de Josué, 6 livres = Hexateuque.

pays où il doit s'établir : Canaan. Toutefois, pour les théologiens de Juda (au sud du pays), qui compilaient des récits édifiants entre 850 et 750 environ, ce dieu porte le nom local *Yahvé*, tandis que, pour les théologiens d'Ephraïm (au nord) qui écrivent entre 800 et 700, ce dieu est déjà un concept, une abstraction, la « divinité » *Elohim*, qui n'a reçu le nom de Yahvé qu'après la révélation faite à Moïse (*Exode*, III, 4). Deux traditions divergentes sont reconnaissables dans ces appellations : 1° La tradition yahviste (jéhoviste : *J*). 2° La tradition élohiste (abr. : *E*). Ainsi la Genèse offre-t-elle deux récits de la Création, celui de *J* et celui de *E* qui se succèdent sans s'harmoniser. Passons aux *Livres historiques* qui relatent la conquête et l'établissement en Canaan : *Josué*, les *Juges*, *Samuel*, les *Rois*, les *Chroniques*; on y trouve les traditions de *J* et de *E*, complétées par des récits postérieurs. 3° Du VIIIe au VIIe siècle, les Prophètes ont provoqué des réformes sociales, sous forme de lois et ordonnances, rédigées au fur et à mesure, et qui ne furent codifiées que vers 500, après la captivité à Babylone : d'où le livre de la deuxième loi : *Deutéronome* (abr. : *D*). Néanmoins, ce livre prétend nous exposer l'état primordial, et resté permanent, des coutumes d'Israël, comme si les mœurs n'avaient pas changé depuis les Patriarches du IIe millénaire jusqu'aux rois de Juda. A cet effet, les rédacteurs du *Deutéronome* ont retouché les récits de *J* et de *E* pour les ajuster à l'état des choses ultérieur. 4° Durant l'Exil à Babylone, de nombreux Israélites et le prophète Ézéchiel, qui est parmi eux, s'efforcent de restaurer le culte, de sauver le dogme par un texte officiel : de là, ces recueils de lois et rituels dus aux Prêtres (abr. : *P* et *P²*, ou Code sacerdotal), insérés dans le *Lévitique* et *passim*. Promulgués par Néhémie (445), ils rehaussent d'un coloris sacerdotal les *Chroniques* antérieures dans lesquelles on les a fait entrer [70].

Tel est l'aspect composite de l'*Ancien Testament*, pour la période de l'histoire cananéenne qui nous intéresse. L'intention persévérante des dirigeants d'Israël après l'Exil a été de confirmer Israël dans la mission à lui réservée par Yahvé : de là le souci d'émonder les documents anciens pour mettre en évidence l'intervention de Yahvé, depuis les origines et au cours des âges, en faveur d'Israël.

SOURCES HISTORIQUES

Toutefois, le travail de révision et d'adaptation exécuté au temps de Néhémie et d'Esdras s'exerçait sur des documents très anciens. L'existence, pour

70. Dates, sources de l'A. T. : *L. Is.*, p. 12-16; Loisy, *Relig.*, p. 13-50. On n'attribue plus le Deutéronome à la réforme de Josias (621), mais à celle de Néhémie : Loisy, p. 25, 200, 225.

l'histoire des Hébreux, de *Sources* écrites, antérieures peut-être au Ier millénaire, ne peut plus être mise en doute aujourd'hui que nous connaissons l'usage d'un alphabet par les Phéniciens et les Araméens dès le XIIIe siècle (*supra*, p. 626). D'ailleurs, nous entrevoyons dans l'*A. T.*, çà et là, les documents utilisés par les rédacteurs : récits épiques sur les Patriarches (confirmés par les textes phéniciens de Ras Shamra) ; « Livre des guerres de Yahvé », cité par *Nombres*, XXI, 14 ; « Chroniques » sur Josué, Gédéon, Jephté, Samson ; poèmes patriotiques sur Débora et Saül ; « Chroniques des Rois », si souvent citées (par exemple : I *Rois*, XI, 41), donnant les chiffres des années de vie et de règne. Les annales des rois d'Assyrie et les stèles des rois araméens permettent de contrôler la réalité des faits historiques attestés depuis David.

LA CRÉATION DU MONDE ET L'ORIGINE DES HÉBREUX

Comme dans les annales mésopotamiennes et égyptiennes, l'histoire d'Israël commence à la création de l'univers. La *Genèse* nous montre l'Esprit divin qui se meut au-dessus du Chaos primordial, et qui crée, en 7 jours, le monde, puis le premier couple humain, fraternellement uni aux animaux dans l'Eden. Un esprit du mal, le serpent, éveille la curiosité d'Ève et l'ambition d'Adam qui osent dérober au Créateur le mystère de l'arbre de vie : par la connaissance du bien et du mal, l'homme se rendrait semblable à Dieu, c'est-à-dire immortel, maître des divins secrets. Chassés de l'Eden après ce péché primordial, Adam et Ève enfantent une descendance malheureuse, vouée au travail, à la mort. Caïn tue son frère Abel, meurtre qui introduit la haine entre les hommes ; le châtiment est nécessaire, mais crée l'hostilité entre le Créateur et la créature, d'où l'impiété et la révolte des hommes contre lui. La vengeance divine s'exerce par le déluge dont n'est sauvée que la famille de Noé, le seul juste qui a trouvé grâce devant Dieu. Sur la terre asséchée, Noé et sa famille perpétueront l'humanité, à condition de respecter un *pacte d'alliance* que Dieu propose à Noé et « à toute chair qui est sur la terre » (*Gen.*, IX, 11, 17).

Ces thèmes ne sont pas nouveaux. Ne les avons-nous pas rencontrés, au moins partiellement, dans les traditions et les poèmes de Mésopotamie sur la Création, le Paradis, le Déluge, la Quête de la plante de vie (*supra*, p. 318-331) ? Il n'est plus possible de supposer, avec Clay, que les grands mythes babyloniens sur l'origine du monde ont été créés par les Sémites hébreux, et que les tribus d'Amourrou les introduisirent en Mésopotamie vers la fin du IIIe millénaire. Cette hypothèse, défendable tant que l'on ne possédait que des versions akkadiennes, d'époque récente, sur Gilgamesh et le déluge, tombe depuis qu'on a exhumé des textes sumériens prototypes [71].

Il est vraisemblable que la rédaction des récits sur la création est postérieure à l'Exil et garde l'empreinte des mythes babyloniens.

LES PATRIARCHES

Après le déluge commence, ainsi que chez les Mésopotamiens (*supra*, p. 317), une période nouvelle de l'histoire du monde. Nous passons du mythe divin à la légende humaine où l'Histoire réelle trouve déjà quelque aliment. La descendance de Noé est continuée par les Patriarches, chefs de grandes familles, d'où sortiront les tribus des *Hébreux*.

Le nomadisme est le trait essentiel de ces premiers Hébreux. Le héros principal des légendes, Abraham, vit comme un opulent cheikh bédouin, tantôt dans le steppe herbeux, ou près des terres cultivées, à proximité de villes telles qu'Our, Harran. Avec ses moutons, porcs, chameaux, il passe de pâturage en pâturage, de puits en puits, sur un parcours qui s'étend de la Basse Mésopotamie à la Basse Égypte, par Harran, l'Euphrate, et Canaan. Sous la tente, avec sa famille et ses serviteurs, la nourriture consiste en laitages, dattes, accompagnés de céréales, raisins, figues, huile, miel, achetés par troc aux sédentaires, et, aux jours de fête, la viande des troupeaux. Nulle industrie que le travail du cuir et celui de la forge. Le commerce est limité, mais actif, grâce au chameau ou aux ânes qui transportent les produits d'échange. Par degrés se dessine l'inclination vers l'état sédentaire : Isaac et Jacob cultivent des terres (*Gen.*, XXVI, 12) ; Jacob bâtit une maison (XXXIII, 17) ; au contact des Cananéens, laboureurs et citadins depuis un millénaire, les Hébreux s'initient à l'agriculture, aux métiers, au confort de la vie paysannne. La vie de famille, la vie sociale, les rapports de la tribu avec l'étranger nous apparaissent à travers les mariages, les amitiés, les alliances, les rivalités entre individus et clans ; quelle que soit la stylisation apportée à ces récits par les rédacteurs de *J* et de *E*, la *Genèse* nous offre un tableau merveilleusement précis et pittoresque des coutumes et croyances des Sémites au temps des Patriarches (*supra*, p. 276 sq.).

Sur les coutumes religieuses des Hébreux, nous sommes moins renseignés : les rédacteurs de *J*, *E*, *D* ont épuré à l'extrême les faits du passé. Les allusions aux cultes locaux des Hébreux, analogues à ceux des autres Sémites, sont obscurcies par la primauté de Yahvé. Toute-

71. Langdon, *Sumerian Epic of Paradise* (1915).

fois les noms d'El, Baal, Astarté, Meleq, Milcolm, Kamosh apparaissent à titre de faux dieux[72], et, réciproquement, le nom Yahvé est employé aux textes mésopotamiens, araméens, phéniciens[73], dans l'onomastique, comme élément de la terminologie sacrée. Térah, père d'Abraham, se dit, aux textes de Ras Shamra, le protégé de divinités cananéennes; Sara, femme d'Abraham, et Milka, sa belle-sœur, évoquent, par leurs noms, le patronage des épouses de Sin, le dieu-lune de Harran, originaire d'Our en Basse-Mésopotamie. L'ambiance cananéenne prend un tel relief qu'on s'est demandé si Abraham, Isaac, Jacob, Joseph, avant d'être (selon la Bible) fondateurs de *hauts lieux*, à la mode des autres Sémites, n'en furent pas, à l'origine, les divinités. Dans cette hypothèse, la plus ancienne mythologie des Hébreux « ne nous serait parvenue que dégradée déjà au rang d'aventure humaine, ou tout au plus héroïque »[74], de par la pieuse interférence des Jahvistes et Élohistes, renforcés par les auteurs du *Deutéronome*.

PATRIARCHES HÉBREUX; DATE DES MIGRATIONS

Abraham, fils de Térah, est le premier des Patriarches migrateurs; il naît à Our-Kasdim (*Gen.*, XI, 28) et séjourne à Harran, sa seconde patrie. Il s'agit bien, quoiqu'on en ait douté[75], d'Our, la vieille cité sumérienne de royauté, qui adorait le dieu-lune Sin. Établi en Canaan, Abraham répugne à marier son fils Isaac avec une Cananéenne; il envoie un serviteur « dans son pays et sa patrie », en Mésopotamie, à Harran, ville de son frère Nachor, chercher Rébecca (*Gen.*, XXIV). De même, Jacob ira prendre ses épouses Léa et Rachel chez les Béné-Qedem (fils de l'Orient), auprès de Laban l'Araméen, qui vit à Harran (XXIX), dans l'Aram-Naharaïm, entre les fleuves Khabour et Balikh. Cette origine sera invoquée (au *Deutéronome*, XXVI, 5) comme signe de ralliement : « *mon père* (c'est-à-dire mes ancêtres) *était un Araméen errant* ». La souche d'Abraham prend donc racine dans la 3e alluvion sémitique, celle des *Araméens* (*supra*, p. 273) venus d'Arabie pour occuper, après les Amorrites, les mêmes régions : Canaan, Naharina, jusqu'à la Mésopotamie, et qui ne sont devenus sédentaires qu'après 1500.

En tant que Nomades errants, ces Araméens apparaissent très tôt,

72. *L. Is.*, p. 145; Dussaud, *Orig. Can.*, p. 289, sur Yahvé et les dieux cananéens.
73. *R. H. R.*, 1932, I, p. 31.
74. *L. Is.*, p. 183. Bibliographie et discussions, ap. R. Weill, *L'installation des Israélites en Palestine et la Légende des Patriarches*; ap. *R. H. R.*, 1923, d'après Ed. Meyer, *Die Israeliten und ihre Nachbarstämme* (1906). Les lieux de culte de ces patriarches divins sont à Beersabée, Hébron, Bethel, Sichem.
75. *L. Is.*, p. 187.

et sous des noms divers, de l'Oronte à l'Euphrate. Vers 2000, dans les armées de Rimsin, roi élamite de Larsa, nous trouvons, comme mercenaires, des *Khabirou*, qui pendant tout le IIe millénaire, parallèlement avec les *Gazga*, ravageront l'Asie antérieure, suscitant les plaintes de tous les vassaux de l'Égypte, aux Lettres d'El-Amarna. Ce nom *Khabirou* sera porté par le clan *Héber* de la tribu israélite d'Asher; de Héber dérive le nom des *Ibri*, donné par les Lettres d'El-Amarna, du XIVe siècle, aux Cananéens de la région où domineront les *Hébreux*[76]. Ainsi, vers 2000, les premiers éléments des futurs « Hébreux » circulaient dans le Naharina et la Mésopotamie, où la *Genèse* localise Abraham et Harran, fils de Térah. En outre, la *Genèse* (XIV) rapporte les déplacements de la tribu d'Abraham au temps d'un roi du Sinéar (Babylonie) qui s'appelle Amraphel, et qui est peut-être l'illustre Hammourabi[77], mais, parmi tous les groupes d' « Araméens errants », elle réservera son attention à la seule postérité d'Abraham.

LES GÉNÉALOGIES PATRIARCALES

Les rédacteurs de l'*Ancien Testament* ont imposé un classement systématique à des légendes qui célébraient les descendants d'Abraham, dispersés dans le vaste espace entre Mésopotamie et Égypte, du IIIe au IIe millénaire. Ce sont des héros éponymes de pays et de tribus : Jacob s'appelle *Israël* depuis sa « lutte » avec Dieu, et son habitat ne sera que tardivement Canaan; Ésaü porte le nom des pays de Séir et d'Édom à l'extrême Sud de Canaan; les douze fils de Jacob empruntent leurs noms, ou vice versa, aux pays de Moab, Ismaël, Ammon, Madian, etc., où s'installeront, au cours du IIe millénaire, des Hébreux nomades[78]. Les rédacteurs bibliques ont relié ces histoires, éparses dans le temps et l'espace, par l'artifice des généalogies, procédé employé par d'autres Orientaux, y compris les Phéniciens cananéens (*supra*, p. 604), pour classer leurs dieux; ici le dieu unique de *J* et de *E*, ne pouvant engendrer d'autres dieux, ne commande qu'une généalogie d'hommes.

Les trois fils de Noé : Cham, Sem, Japhet (X) donnent naissance aux trois races humaines alors connues : 1° *Chamites* de Koush, Égypte (Misraïm) et Canaan; 2° *Sémites* : les fils d'Héber (Hébreux), Élam, Assour, Aram; 3° *Japhétistes* : Gomer (Cimmériens), Madaï (Mèdes).

76. *Ib.*, p. 58. L'identité des *Khabirou* avec les *Ibri* a été longtemps contestée; on admet aujourd'hui que les *Ibri* sont des éléments de Khabirou localisés en Palestine. Sur *Asher* dans les textes de R. Sh., cf. *Syria*, 1934.
77. *Supra*, p. 463. *R. B.*, 1908, p. 509.
78. *L. Is.*, p. 173.

Javan (Ioniens)[79]; les fils de ce dernier ont peuplé les « îles » (les îles de la Mer, des Égyptiens). Ils demeurent réunis à Babel (Babylone ?) jusqu'au temps où leur multiplication les oblige à dissocier leurs langages, leurs destinées. Cette humanité est encore tout entière fidèle à Yahvé, mais la voici « dispersée sur toute la surface de la terre ». La malice accrue des hommes contraint Yahvé (XI, 6) de choisir une *seule* famille parmi la descendance de Sem, où nous détachons les noms : Héber, Térah, Abraham. C'est à Abraham que Yahvé ordonne : « Va-t'en de ta patrie (Harran) dans la terre que je te montrerai. Je ferai de toi une grande nation et je te bénirai » (XII-XV) ; c'est avec lui que Yahvé renoue *l'alliance* : « Je donne à ta postérité ce pays, depuis le fleuve d'Égypte jusqu'au grand fleuve, l'Euphrate » (XV, 18). Nouveau tableau généalogique. Les descendants de Sem, Abraham, Isaac, Jacob, Joseph se prolongent. A partir de Jacob, dont Yahvé a mis la foi à l'épreuve par la lutte, un nom nouveau : *Israël* « (Dieu) El, lutte »[80] (XXXII) désigne le chef, élu par Dieu, et sa race « les fils d'Israël » (*Ex.*, I) ; ce groupe ethnique devient désormais distinct des autres Hébreux. La Bible, négligeant ces derniers, n'écrira que l'histoire des fils d'Israël.

LES ISRAÉLITES NOMADES, EN CANAAN ET EN ÉGYPTE

Des migrations semi-légendaires, qui conduisent Abraham d'Our en Égypte, retenons quelques traits historiques. Abraham visite les « fils de Heth », les Hittites, nombreux en Naharina, sur l'Oronte, sur le Jourdain, ce qui nous fait remonter au temps du premier Empire hittite (*supra*, p. 463). D'après les textes de Ras Shamra, il y eut contact, dans la région du Négeb, entre Phéniciens et Hébreux : Térah et ses descendants sont leurs héros éponymes communs. Nous avons vu Jacob prendre femme en Naharina chez les « fils de l'Orient » les *Béné-Qedem*, Bédouins du désert. N'est-ce pas avec eux que s'allie (vers 1980) Sinouhet, le fugitif égyptien, aventure qu'il localise au pays de Qedem (*supra*, p. 458), à l'est de Byblos ? A toute époque, les textes égyptiens nous parlent de nomades *Âmou* qui passent d'Asie en Égypte, pasteurs transhumants, en quête d'eau et de pâturages, ou bien tribus guerrières, nommées *Setou* à la fin de l'Ancien Empire, et *Hyksôs* à la fin du Moyen Empire. Que la famille de Jacob, pressée par la famine, reçoive asile en Égypte, dans le Delta oriental, qu'elle s'y multiplie au temps de Joseph, c'est là un fait dont les textes égyptiens mentionnent des exemples sous la

79. Dhorme, *Les peuples issus de Japhet*, ap. *Syria*, 1932, p. 28.
80. *L. Is.*, p. 196. El, Soleil des Sémites, est le dieu éponyme des Patriarches, avant Yahvé.

IXe dynastie, et que les peintures de Beni-Hassan nous décrivent vers 1900 (*supra*, p. 463). Selon la version ancienne *J*, les fils d'Israël menèrent la vie pastorale, à l'écart des Égyptiens, par motif religieux (*Gen.*, XLVII), cantonnés au pays de Goshen qui s'étend, par l'ouady Toumilât, vers la ville de Pithôm (Per-Toum) et le Nil, et, par les lacs Amers, jusqu'à la ville d'Héroopolis, sur la corne occidentale de la mer Rouge. Par contre, les traditions plus récentes (*E*, *P*) nous présentent des Israélites, laboureurs comme les fellahs égyptiens, ouvriers exerçant des métiers dans des villes : Pithom, Ramsès (Tanis) et la capitale Memphis. Voici Joseph, premier ministre d'un Pharaon (non nommé); par sa sagesse, il assure la prospérité de l'Égypte, autant que la félicité des Israélites. Après l'époque de Joseph, Israël est opprimé, obligé de mouler des briques pour la construction de temples et forteresses; il se révolte contre ces corvées d'esclaves. Yahvé, le dieu de Qadesh-Barnéa tout voisin, suscite un héros national, Moïse, qui assure l'exode hors d'Égypte, par la région du Sinaï. Moïse amène Israël dans l'oasis de Qadesh-Barnéa, sur la route des caravanes entre Ésionguéber et Ashdod, déjà occupée par d'autres Cananéens, les Phéniciens (*supra*, p. 604).

LES ISRAÉLITES À QADESH ET AU SINAÏ

C'est vers l'oasis de Qadesh que soupiraient les Israélites captifs en Égypte, « pour offrir des sacrifices à Yahvé, notre Dieu » (*Ex.*, III, 18); c'est là que « Yahvé mit son peuple à l'épreuve » (*massa*, qui est aussi le nom de Qadesh (XV, 25).

Au *Pentateuque*, le rôle de Qadesh est éclipsé par celui d'un haut lieu, soit le mont Sinaï, soit le mont Horeb; Moïse s'y entretient avec Yahvé, y reçoit les Tables de la Loi. Dans cette interpolation récente, pas de précision géographique; le Sinaï est-il distinct de l'Horeb ? Doit-on l'identifier au Djebel Serbal, au Djebel Mousa, au Sérabit el-Khadem ? Est-ce sur la côte orientale de la mer Rouge qu'existe « cette montagne de flammes où Dieu réside », sans doute quelque volcan ? Par contre, *Deut.* (XXXIII, 2) signale que l'oasis de Qadesh, et, dans son voisinage, le Négeb, Séir, Édom, et aussi le Sinaï, sont « les lieux d'où est venu Yahvé ». On peut admettre que Qadesh-Barnéa, centre d'activité et de passage, oasis aux belles eaux, où des Phéniciens avaient fait étape, lors de leur exode plus ancien, fut le relais principal des Israélites, pendant leur migration de 40 ans, au sortir de l'Égypte[81].

81. Bibliographie et discussions ap. R. Weill, *Le séjour des Israélites au Désert et le Sinaï*, dans *Revue des Études juives*, 1909.

YAHVÉ, DIEU D'ISRAËL

D'après les Prophètes du VIIIe siècle, Yahvé n'est devenu le Dieu d'Israël que « depuis le pays d'Égypte »; c'est dans les déserts du Sud (*Juges*, V, 4) qu'il a trouvé Israël. Avant l'*Exode*, Dieu ne portait pas de nom propre; on l'appelait Élohim, « divinité ». Or le dieu de Qadesh révéla à Moïse que son nom sacré était « *Je suis* » = Yahvé, c'est-à-dire : l'Être par excellence (*Ex.*, III, 13-14). Désormais, les Israélites portèrent la marque de Yahvé : une croix (*taw*) sur la main, ou entre les yeux (*Ex.*, XIII, 9 et *Éz.*, IX, 4-6); plus tard, la circoncision, pratiquée depuis le séjour en Égypte, témoigna aussi de l'alliance entre Yahvé et les fils d'Israël (*Ex.*, XII, 48). Par ces signes qui les distinguaient des autres Cananéens, le peuple élu de Yahvé prit, au sortir de l'Égypte, conscience de sa personnalité parmi ses frères, les Khabirou disséminés en Canaan, et les autres « nations » sémitiques. Ce peuple forme maintenant, sous l'autorité de Moïse, une confédération de tribus issues des 12 fils de Jacob (Israël) qui avaient séjourné en Égypte (*Ex.*, I). Est-ce Moïse qui lui donna ses Lois et son Droit? Le séjour à Qadesh et au Sinaï a-t-il inauguré un changement dans les institutions et le culte? Il n'y a pas, dit Lods (p. 375), « un seul usage, ou objet cultuel, dont nous pouvons sûrement rapporter les origines à l'époque mosaïque ».

DATE DU SÉJOUR EN ÉGYPTE ET DE L'EXODE

Aucun document égyptien ne mentionne ni le séjour des Israélites en Égypte, qui aurait duré « 430 ans » (*Ex.*, XII, 40), ni l'Exode. Il n'y a aucune raison, cependant, de mettre en doute l'authenticité de cet épisode dont le souvenir fut impérissable. La description que la Bible donne de l'Égypte, des mœurs et institutions politiques, est d'une exactitude matérielle qui suppose un séjour prolongé. D'autre part, l'aventure de Joseph avec la femme de Putiphar est empruntée au conte égyptien des « Deux Frères »[82]; le nom Moïse est évidemment l'égyptien *mès* « l'enfant », qui entre en composition de tant de noms propres à l'époque des Ah-mès, des Thout-mès et des Râ-mes-sès. Vers quelle époque placer ce séjour en Égypte? Pas d'éléments de datation dans la Bible, sauf le fait que les Israélites moulent des briques pour construire des villes de Ramsès (*Ex.*, I) — en particulier Per-Ramsès (Tanis, *supra*, p. 562) — lequel Ramsès ne peut être que Ramsès II (1298-1232). Puisque la sortie d'Égypte a lieu après la mort du Pharaon oppresseur (*Ex.*, II, 23), elle ne se placerait que

82. *Genèse*, XXXIX; G. Maspero, *Contes*, p. 6.

sous le successeur, Mernephtah (1232-1224), en qui beaucoup voyaient le « Pharaon de l'Exode ». Cette hypothèse est réfutée par un fait décisif : en 1227, sous Mernephtah, pour la première et unique fois, un texte égyptien nomme les *Isiralou* (*supra*, p. 581) parmi les vaincus de Canaan. Donc l'*Exode*, suivi d'un séjour de 40 ans au désert, et de la conquête longue et difficile de Canaan, doit être bien antérieur à Mernephtah qui trouve déjà établis en Canaan des « Israélites », assez organisés pour entrer dans une coalition contre l'Égypte. Parmi beaucoup d'hypothèses[83], celle qui concorde le mieux avec les documents actuels paraît celle-ci : les Israélites de Joseph, portion des Khabirou déjà établis en Canaan, auraient été entraînés par la grande vague sémitique qui amena les Hyksôs dans le Delta, vers 1680. La mention de Per-Ramsès est une interpolation ultérieure où se reflète le prestige de Tanis, devenue capitale des Ramsès, et qui joua un grand rôle de la XIXe à la XXIIIe dynastie. Les Israélites prospèrent dans Goshen pendant la période des rois Hyksôs; l'exode coïnciderait[84] avec l'expulsion de ceux-ci, vers 1580. Plus tard, Moïse et Josué auraient ramené en Canaan les tribus échappées d'Égypte. Déjà ceux des Hébreux-Israélites restés dans le pays avec les Khabirou avaient conquis partiellement Canaan : c'est ce que rapportent les Lettres d'El-Amarna, où sont si souvent mentionnées les déprédations des nomades *Khabirou* qui cherchent à déposséder les maîtres provisoires de Canaan : Hittites, Mitanniens, Égyptiens.

ÉLÉMENTS HÉBREUX EN CANAAN AVANT L'EXODE

En fait les Thoutmès, qui conquirent le pays pied à pied, trouvèrent, du XVIe au XVe siècle, des Khabirou, Hébreux sédentaires, sur le haut plateau. Dès les Hyksôs apparaissent en Canaan des noms tels qu'Abraham et Jacob, soit sur les textes cunéiformes (*Abiramou*), soit sur des scarabées égyptisants ou asianiques (*Yaqeb-her, Yaqob-el*). Parmi les vaincus de Mageddo, Thoutmès III amène des captifs provenant de lieux appelés *Yaqobel* et *Yosephel*. Aux Lettres d'El-Amarna, le nom *Siméon* semble attesté; Sethi I et Ramsès II nomment *Asharou*, en Galilée, là où la Bible placera la tribu d'*Asher*[85]. Les textes phéniciens, rédigés au XIIIe siècle,

83. Exposées ap. *L. Is.*, p. 206. Pour les faits égyptiens, cf. Spiegelberg, *Der Aufenthalt Israels in Ægypten* (1904); Fl. Petrie, *Egypt and Israel* (1911); Alan H. Gardiner, *The Geography of the Exodus*, ap. *Recueil Champollion* (1922) et *J. E. A.*, X (1924).
84. Pour concilier la chronologie biblique avec les exigences des faits, on a aussi proposé de placer l'Exode sous Aménophis III, vers 1447 : *L. Is.*, p. 206, 209.
85. *L. Is.*, p. 56-60; P. Vincent, *Canaan*, p. 453.

mais d'une inspiration bien antérieure, nomment aussi *Asher* et *Zabulon*, et nous mettent en présence d'Hébreux qui circulaient au Négeb avec les Phéniciens, en des temps très reculés.

LA CONQUÊTE DE CANAAN, SELON LA TRADITION SACERDOTALE.

Josué, les *Nombres*, le *Deutéronome* nous offrent un récit artificiel et schématique de la conquête, peu conforme aux possibilités historiques. Moïse, pour conduire son peuple en vue de la Terre Promise, quitte Qadesh du désert en remontant du Sud au Nord; il contourne le pays d'Édom, parvient sur la rive orientale de la mer Morte, en pays Moab, et sur le mont Nébo, en face de Jéricho (*Nomb.*, XXXIII). Là, Yahvé lui montre tout le pays de la « Terre Promise » à Abraham, Isaac et Jacob, où Moïse n'entrera pas, car il meurt en pays de Moab (*D.*, XXXIV). Josué, désigné par Moïse pour chef des fils d'Israël, mène une attaque rapide, partage le pays, au sort, entre les tribus déjà constituées (*Jos.*, XIII); or cette répartition s'est faite, en réalité, au temps des Rois. La conquête, parachevée en une génération, — selon d'autres passages, en cinq ou sept ans, — serait l'œuvre du seul Josué qui détruit les villes et extermine les Cananéens. De cet exposé trop glorieux, retenons les descriptions enchanteresses du « pays ruisselant de lait et de miel », bruissant de sources et de rivières, verdoyant de pâturages, étincelant de moissons, de grenades, de figues, de raisins, qui étalait ses tentations aux yeux de Nomades, avides d'en évincer les occupants. Pareille séduction s'était déjà offerte aux Sémites de la première vague, puis aux Amorrites, aux Hittites et aux Hyksôs : l'heure d'en jouir était venue pour les « Araméens errants » : Hébreux et Israélites.

LENTE INFILTRATION DES ISRAÉLITES

Toutefois « le peuple qui occupait Canaan est puissant; les villes sont nombreuses et fortifiées » (*Nomb.*, XIII, 28); nous le savions déjà par les bas-reliefs égyptiens (*supra*, p. 544). Les *migdol* de Canaan sont occupés par des garnisons de *Khabirou*, parfois encadrées de *merinaou* du Mitanni. Par places, des royaumes sont constitués, ceux des « rois Amorrites, à l'ouest du Jourdain, des rois de Canaan, près de la mer »; ils se coalisent pour résister aux Israélites (*Jos.*, V, 1, et XII). Depuis le XIIIe siècle, Philistins, Syriens, Assyriens paralyseront le développement d'Israël.

Les victoires que *D* et *P* attribuent au seul Josué, une tradition plus véridique (*Juges*, I) les rapporte à divers héros, éponymes de tribus, Juda, Benjamin, Ephraïm, Manassé, Dan, etc. Les Israélites ne se

soucient point d'exterminer les Cananéens, ni les Hébreux; ils se mêlent à eux, épousent leurs filles, servent leurs dieux. La génération d'après Josué « ne connaissait plus Yahvé, adorait les Baal, les Astarté, sacrifiait ses enfants à ces idoles » (*Jug.*, II, 11; III, 5-6, 7-8). Au contact des citadins, les nomades abandonnent « les tentes d'Israël » et « se souillent ». Seuls, des « Voyants », inspirés par Yahvé, gardaient les mœurs frugales et l'ardente piété envers le dieu de Qadesh-Barnéa.

LES JUGES RÉGIONAUX

Pendant des siècles, « les chefs étaient sans force; il n'y avait point de rois en Israël » (*Jug.*, V, 7). Quelques chefs de bande s'affermirent, dont on disait « l'esprit de Yahvé est sur eux » (XI, 29). On les appelait *Sophet* = Juge, comme les magistrats phéniciens. Non seulement ils jugeaient, mais ils conduisaient les guerriers, et, sans être prêtres, ils savaient interroger l'oracle de Yahvé, au moyen de dés, ou de bâtonnets : *ourim* et *toummim*. Parfois c'était un Voyant, dans l'entourage du Juge, qui maniait ce jeu des sorts. Selon les rédacteurs de *D* et *P*, ces Voyants font respecter par les Juges les lois de Moïse — législateur supposé du dogme unitaire —; ils créent le sentiment national dans Israël, et mettent les Juges au service de Yahvé.

En fait, des Juges tels que Josué, Gédéon, Abiméleq, Samson, Samuel, n'exercent que des pouvoirs locaux, les uns à Sichem, Béthel, d'autres à Galaad; aucun d'eux ne régit tout le peuple d'Israël, alors disséminé par petits groupes, de Qadesh-Barnéa jusqu'à la Galilée. Nulle chronologie ne leur est applicable, ni par comput interne, ni par rapport avec l'étranger. Les récits sur les Juges ne nomment pas les Pharaons, qui dominent Canaan — avec quelques éclipses — de 1480 à 1200 environ —; ils ne citent qu'un roi de Mésopotamie, Koushan, que nous ne savons identifier (*Jug.*, III, 8). Très colorées et instructives pour l'étude des mœurs, ces chroniques offrent donc peu de matière à l'historien.

DE JOSUÉ À JEPHTÉ : GENÈSE DU SENTIMENT NATIONAL

Les exploits de Jephté sont narrés sur le ton d'une épopée sacerdotale. Dussaud démontre que la prise de Jéricho — par processions et sonneries de trompettes, selon *D* et *P* — reproduit les rites de l'entrée en possession d'un héritage (en l'espèce, celui d'Abraham promis à Josué). Suivent les conquêtes légendaires de Ay et Gabaon, où Josué fait œuvre de thaumaturge, commande au soleil et à la lune. Les gens de Moab reprennent cependant Jéricho, et le roi Koushan asservit Israël pour huit ans. La délivrance vint de la prophétesse-juge Débora qui groupe

6 tribus pour le salut commun : un chant de victoire, le plus ancien texte historique conservé par la Bible, exalte l'union sacrée qui a donné la victoire aux Israélites (*Jug.*, V).

Gédéon affermit le sentiment patriotique en repoussant les nomades de Madian; il fonde à Sichem une capitale, la première en date, des Israélites confédérés. Le peuple veut lui conférer la royauté héréditaire : « Domine sur nous, toi, ton fils, et le fils de ton fils, puisque tu nous as délivrés de Madian!... » Selon *P*, Gédéon refuse, « car Yahvé seul doit dominer ». En fait, la royauté date de Gédéon. Un de ses 70 fils, Abiméleq, lui succède comme roi de Sichem, ayant posé au peuple cette question : « Quel est le meilleur pour vous ? D'avoir 70 rois, ou un seul (c'est-à-dire lui-même) ? » Sichem l'approuve. Abiméleq massacre tous ses frères et règne seul, mais il sera, à son tour, assassiné : cet essai de royauté régionale est une étape vers la royauté unique qui concentrera les forces d'Israël (*Juges*, VIII, IX et XXI).

Au cours des luttes contre Moabites et Ammonites s'est distingué un chef de bande, *Jephté*, qui commandait au pays de Galaad; il fait le vœu d'offrir en holocauste à Yahvé la première personne qui, à son retour dans sa maison, le saluera vainqueur : ce fut sa fille (*Juges*, XI). Thème du folklore universel, cette légende héroïque d'Israël exalte un sacrifice au profit de l'unité nationale. Jephté consolide celle-ci en dépossédant Éphraïm de son ascendant sur les autres tribus.

GUERRES CONTRE LES PHILISTINS

Nous abordons une chronologie plus précise avec les luttes contre les Philistins, puisque ceux-ci s'étaient établis au sud du Carmel, dans la *Pentapole* (Gaza, Gat, Ashdod, Ascalon et Ékron), lors de la migration des Peuples de la Mer, vers 1190 (*supra*, p. 585).

Les Philistins, dans les cinq villes principales, étaient gouvernés par des « tyrans » ou des « rois »; ils formaient, semble-t-il, une confédération. Les Sémites considéraient avec crainte ces Indo-Européens de taille gigantesque, encore rehaussée par leurs coiffures de plumes, cuirassés de bronze, redoutables à pied et en chars. Ayant chassé les Phéniciens de la côte sud (dont le nom sera désormais : *Palestine*), appuyés en Méditerranée par les flottes de leurs alliés Zakal, ils conquirent la Galilée et ces hauts plateaux où les tribus de Dan, d'Ephraïm, de Juda s'étaient établies. Samson, le géant chevelu, s'illustre par des guérillas contre les Philistins qu'il ne peut vaincre, mais qu'il harcèle avec ruse et bravoure, jusqu'au moment où il succombe aux charmes de Dalila (*Jug.*, XVI).

Pendant le XIe siècle, les Philistins sont maîtres de la Palestine jusqu'au Liban, au point qu'ils interdisent aux Israélites les armes et outils de fer (I *Sam.*, XIII, 19).

Les Israélites, pour reprendre courage contre les Philistins, font venir de Silo l'arche de Yahvé, palladium de l'alliance divine. Elle est capturée; le pays autour de Béthel (plaine d'Esdraelon) est occupé et placé sous un gouverneur philistin. Les ennemis renvoient l'arche qui les frappe de maladies, mais les Israélites continuent de servir les dieux étrangers, et il faut que Samuel les exhorte : « Ôtez du milieu de vous les Baals et les Astartés »; alors « ils servirent Yahvé seul ». Inquiets de l'avenir, ils dirent à Samuel : « Tu es vieux, et tes fils ne marchent point sur tes traces. Établis sur nous un roi pour nous juger, comme il y en a chez toutes les nations... Notre roi nous jugera, il marchera à notre tête et conduira nos guerres. » L'âpre lutte contre les Philistins avait cimenté l'unité des fils d'Israël : du sentiment national naquit la royauté unique.

2. — La royauté nationale d'Israël (1025-935)

SAÜL (1025-1010)

Simple chef de bande dans Guilboa, bourgade de Benjamin, Saül nous apparaît, comme Débora, l'incarnation du patriotisme et de la foi en Yahvé qu'enseignaient inlassablement les Prophètes. « Samuel prit une fiole d'huile et l'oignit »; bientôt « l'esprit de Dieu saisit Saül, et il prophétisa comme les Prophètes ». Tout le monde poussait des cris de : Vive le roi! Samuel fit connaître au peuple « le droit de la royauté » et l'écrivit dans un livre qu'il déposa devant Yahvé (I *Sam.*, X, 10, 24, 25).

« Il sauvera mon peuple de la main des Philistins », telle est la mission que Dieu a confiée à Saül. Celui-ci constitue une armée qui dénombrait « 200.000 hommes de pied (?) »; le noyau permanent était de 3.000 soldats, commandés par Abner, cousin, et Jonathan, fils de Saül. Pendant tout son règne, « il y eut une guerre acharnée contre les Philistins ». L'arche était avec les enfants d'Israël et excitait leur courage, mais « la guerre fut portée de tous côtés ». Au Sud, il fallut dégager Juda des attaques de Moab, Ammon, Édom; puis Saül « délivra les Qéniens du milieu d'Amaleq » et s'avança jusqu'à Schur qui est en face de l'Égypte ». Trait de clémence, Saül épargna Agag, le roi d'Amaleq, désobéissant ainsi à Yahvé qui envoya Samuel chercher un autre chef, David, simple berger de Juda. Samuel l'oignit, mais Saül restait roi

et prit dans sa garde David; celui-ci, ayant tué le géant Goliath, poursuivit les Philistins jusqu'à Gath et Ékron. Les femmes chantaient : « Saül a frappé ses mille, et David ses dix mille! » Le roi, inquiet et jaloux, a donné sa fille à David, mais veut faire tuer son gendre qui se réfugie chez les Philistins. David y recrute un corps franc de 600 hommes (I *Sam.*, XXVII), intrigue avec Juda et les Amalécites pour se tailler une principauté. Saül ne peut résister à une nouvelle offensive des Philistins dans la plaine d'Esdraelon. Jonathan est tué; Saül se jette sur sa propre épée; les Philistins « attachent son cadavre sur les murs de Beishan » et reprennent pied dans le centre d'Israël. L'œuvre de Saül était à refaire (II *Sam.*, XXXI).

DAVID (1010-955)

L'oint du Seigneur, David, entonne sur Saül et Jonathan un cantique funèbre qui reste pour nous un magnifique spécimen de poésie populaire (II *Sam.*, I). Les gens de Juda le font sacrer roi à Hébron; avec les Qéniens et d'autres Cananéens, un État du Sud se constitue autour de David, tandis qu'Echbaal, fils de Saül, est proclamé roi dans le Nord par les gens de Galaad, d'Ephraïm, Benjamin. Sur le conseil de Joab, David laisse assassiner Echbaal, et toutes les tribus israélites acclament David comme roi à Hébron : Juda, pays du Sud, l'emportait donc sur le pays du Nord (Ephraïm, Benjamin, etc.) qui constitue Israël au sens restreint (II *Sam.*, II). David avait alors 30 ans, et devait régner 40 ans sur Israël et Juda réunis. A ce peuple unifié, il donna : la suprématie en Canaan, une force militaire pour la maintenir, une organisation politique avec une capitale, Jérusalem.

LES PHILISTINS ANNIHILÉS

Les Philistins avaient envahi la région centrale jusqu'aux abords de Jérusalem; David, jadis leur allié, les refoule sur la côte, « depuis Guilboa jusqu'à Gézer » (II *Sam.*, V, 25), puis il arrache de leurs mains « les rênes de leur capitale ». Les escarmouches se multiplient entre les Rephaïm de Gath (V, 19; XXI) et les héros de David, les « trois », les « trente » qui tuent les géants (XXIII). Bethléem et peut-être Gath sont enlevés aux Philistins qui désormais, sans être conquis, sont du moins réduits à l'impuissance. Ils perdent définitivement l'hégémonie sur Canaan du Sud, ce qui permettra aux rois de Jérusalem d'affermir leur situation entre Damas et Gaza, et aux rois de Tyr de garder l'empire de la mer.

JÉRUSALEM CAPITALE

Cananéens et Hébreux occupaient encore de nombreuses forteresses au cœur du pays. Jérusalem, vieille cité des Jébuséens, nommée parmi les peuples

hostiles à l'Égypte sous la XIe dynastie, disputée aux Pharaons de la XVIIIe dynastie par les nomades Khabirou et par les Hittites, revenue aux mains des Jébuséens, n'avait pu être gardée ni par Josué ni par les Philistins. Sa citadelle, la colline de Sion, sur éperon rocheux entre deux ravins (Tyropaeon et Cédron), semblait imprenable. David s'en empara par surprise et changea le nom de Sion en celui de « cité de David ».

De cette forteresse, il fit une ville sainte en y transférant l'arche de Yahvé. On la porta sur un char, on l'installa sous une tente, dans la cité royale, et David « dansait et sautait devant Yahvé », au son des harpes, luths et cymbales. Puis le roi se fit bâtir un palais de pierre et de cèdre par des ouvriers, et avec des matériaux fournis par Hiram I, roi de Tyr (II *Sam.*, V, 11). Honteux que l'arche demeurât sous une simple tente (VII, 2), David voulut l'abriter dans un temple, mais Yahvé refusa cette dérogation aux vieux rites et n'accepta qu'un autel, dans un site voisin, à Ophel (XXIV, 18). Dotée d'une forteresse, d'un palais, d'un autel pour les sacrifices, Jérusalem devint la capitale des Israélites et Hébreux réunis.

ARMÉE ROYALE ET ADMINISTRATION

Sous David persiste l'organisation par tribus libres qui gardaient, de l'état nomade initial, l'ignorance d'une administration centralisée. Selon la coutume de jadis, David « siège devant la porte du palais », pour dire le droit, et le « peuple vient devant le roi ». Les autres cités envoient des délégués dans la capitale; parfois les guerriers ou les prêtres seuls sont convoqués. David appelle le ban (*sâbâ*) des guerriers de chaque tribu qui s'équipent eux-mêmes : « toute l'élite d'Israël, au nombre de 30.000 hommes » (II *Sam.*, VI); il dispose aussi d'une milice permanente, sa garde, les « héros (*qibborim*) de David » (XXIII), et de mercenaires levés parmi les *Kereti* (Cananéens du Négeb, et non Philistins; *supra*, p. 604), ou parmi les Philistins, en particulier ceux de Gath. A la guerre, l'armée vivait sur le pays; après la guerre, l'entretien de la milice permanente était prélevé sur les tributs des vaincus. Impôts et corvées ne seront établis que par Salomon; cependant on recense le peuple pour les contributions éventuelles : « David passa en revue le peuple, et il établit sur eux des chefs de milliers et des chefs de centaines » (II *Sam.*, XVIII et XXIV) (organisation qui existait aussi en Égypte). On dénombra « en Israël 800.000 guerriers, en Juda 50.000 » : chiffres incroyables, pour une population que nous évaluons à environ 1/2 million d'Israélites et autant de Cananéens assimilés.

A la cour siégeait un conseil de hauts fonctionnaires : le général en

chef, un vizir (*mazkir*), un argentier, un scribe (*sôpher*), des grands-prêtres. Ils dirigeaient une armée de scribes et fonctionnaires.

YAHVÉ ET LA ROYAUTÉ

L'unité nationale, réalisée par les tribus confédérées sous un seul roi, entraînait, selon les rédacteurs de la Bible, l'unité religieuse au profit de Yahvé : aussi *D* et *P* voudraient-ils nous convaincre que, sous David, la religion était *monothéiste*. Le caractère spécial à Yahvé-du-désert autorisait peut-être ces espoirs. Alors que Yahvé n'était encore que le dieu de Qadesh-Barnéa, maître de l'orage et des pluies (*Juges*, V, 4), sa résidence était déjà au ciel plus que sur terre. Par nature supérieur à l'humanité, ce dieu, sévère et jaloux, n'accepte d'être figuré ni par idole, ni par image à traits humains; il ne fonde pas de famille, à la mode terrestre, il n'a ni épouse ni descendance; il reste solitaire et despotique. Toutefois le Yahvé d'alors ne prétend pas d'être dieu unique, ni dieu universel, seulement le dieu *exclusif* d'un peuple élu. Lorsque Yahvé quitte Qadesh-Barnéa pour Jérusalem, après la conquête de Canaan, il trouve, possesseurs des hauts lieux, les Baals cananéens; il les tolère, à condition que son peuple lui réserve les honneurs suprêmes et les meilleurs sacrifices. Depuis David, les prêtres s'efforceront d'expulser Baals et Astartés hors de Jérusalem, Béthel, Sichem, Hébron, Dan, etc. : leur succès sera éphémère; le peuple, entraînant ses rois, retournera obstinément aux veaux d'or (de Hadad), aux idoles des hauts lieux. C'est que les divinités cananéennes incarnaient l'autonomie locale, et les velléités de résistance à l'unification. D'où la courte durée de la monarchie unitaire. Séparés dès 935, Israël et Juda respecteront moins encore le culte exclusif réclamé par Yahvé.

Au sein même de l'institution royale, le pouvoir spirituel reste très divisé. Sans doute, il y a entente — sinon alliance, au sens que donneront à ce terme *D* et *P* — entre la Maison de David et Yahvé; c'est pourquoi les descendants de David resteront sur le trône de Jérusalem jusqu'à la destruction de la ville par Nabuchodonosor (588); mais cette entente est souvent discordante. L'autorité de Yahvé sur le peuple d'Israël avait, pendant un millénaire, précédé celle des rois; aussi le roi, en Israël, n'est-il considéré ni comme l'incarnation du dieu national, ni comme son fils ou son héritier (ce qu'était Pharaon en Égypte), ni même comme son vicaire (tel que le Patési à Babylone, l'Ishaqqou à Assour). Bien qu'il soit l'Oint de Yahvé, et doué d'un caractère sacré, David, ou tel de ses successeurs, n'est pas le pontife de son dieu, ni son interprète. Jamais il ne recevra en personne, comme Hammourabi à Babylone, Senousret et Ikhounaton à Thèbes et à El-

Amara, la révélation d'un code ou d'une doctrine à promulguer. A Jérusalem, la *thora*, doctrine issue des oracles, sera recueillie, et le culte célébré, non par le roi, mais par des prêtres et des prophètes.

PRÊTRES ET PROPHÈTES

Par tradition, la tribu de *Lévi* avait le privilège de connaître la Loi de Yahvé (*thora*), l'aptitude à interpréter l'oracle par *ourim* et *toummim*, la charge de présenter l'encens, de sacrifier rituellement les victimes, et de brûler l'holocauste devant le dieu (*Deut.*, XXXIII, 8). Les Lévites, ayant perdu à la guerre leur territoire tribal, se répartirent dans les autres tribus, comme prêtres professionnels (*kohen*); depuis la monarchie, ils deviennent fonctionnaires sacerdotaux. Ils s'absorbent dans les soins du culte; ils négligent la codification de la doctrine; c'est très tard (après l'Exil, en 445) que les rédacteurs de *P* formuleront la loi de Yahvé en Décalogue. Même les consultations de l'oracle leur échappent : « la machine divinatoire est remplacée par des oracles vivants » qui sont les *nebiim* ou prophètes.

Dans le temps que les Lévites devenaient scribes et fonctionnaires, les Voyants hirsutes de jadis forment des corporations, que dirigent de hauts personnages tels que Samuel, Amos, Osée, Isaïe, etc. Inspirés par l'extase et la grâce du dieu, ils parlent au peuple et au roi comme « interprètes » de Yahvé; tel est le rôle du *nabi* ou *prophète*. En toute circonstance, ils interpellent les rois, morigènent les ministres, vitupèrent les Baals, s'élèvent contre les Étrangers, ravivent dans le peuple le patriotisme, la foi en le dieu national. Les rédacteurs de la Bible leur donnent un rôle prédominant, sans doute exagéré, comme défenseurs de cette Alliance, entre Yahvé, la maison de David et le peuple d'Israël, à laquelle — selon eux — les rois auraient dû tout sacrifier, mais dont les nécessités politiques font un idéal inaccessible.

Du point de vue historique, les rapports entre prêtres, prophètes et les rois révèlent, moins l'entente que l'opposition inéluctable entre pouvoir spirituel et autorité politique, entre sacerdoce et royauté; cela nuira à la monarchie d'Israël.

EXTENSION DU ROYAUME

Délivré des Philistins, David élargit toutes ses frontières. Au Sud-Est, les Moabites « payèrent tribut »; à l'Est, Hadadézer, roi de Soba, et ses alliés, les Araméens de Damas, sont décimés : « David mit des garnisons dans la Syrie de Damas et les Araméens furent assujettis et payèrent tribut » (II *Sam.*, VIII). Hadadézer livra des boucliers d'or, et le roi de Hamath, son adversaire, envoya à David, avec ses félicitations, des vases d'or, d'argent et de bronze. L'Édom est aussi

réduit, pour un temps, en province. De la famille royale exterminée survécut un jeune prince, Hadad, qui alla se réfugier auprès d'un roi d'Égypte non nommé (I *Rois*, XI, 17). Les Ammonites, malgré le secours des Araméens « enrôlés à leur solde », furent assujettis par Joab.

Bref, les roitelets voisins des Israélites deviennent sujets ou tributaires; David, vers 970, est suzerain de Canaan, et du Liban, à l'exception du littoral Sud qui appartient aux Philistins domptés, et, pour le Nord, aux Phéniciens amis; Hiram I de Tyr témoigne de grands égards à David. Le peuple hébreu domine ses voisins araméens et cananéens par son esprit religieux et sa force guerrière; aussi David peut-il entonner un sublime cantique de gratitude (II *Sam.*, XXII) :

« *Yahvé est mon rocher, ma forteresse, mon libérateur...* »

VIEILLESSE TROUBLÉE DE DAVID

Le point faible du régime, c'était l'hostilité persistante entre Israël et Juda, et l'absence d'une règle de succession au trône, échappant aux intrigues de harem et aux oracles de Yahvé rendus par les prêtres. La vieillesse de David, comme celle de Salomon, sera ensanglantée par les rivalités de fils trop nombreux : Amnon est assassiné par son frère Absalon qui « gagnait le cœur des enfants d'Israël »; ensuite Adonya, premier-né de David, est tué par Salomon, le fils des amours coupables de David et Bethsabée. Malade et glacé jusque dans les bras d'Abisag, la belle Sulamite, le vieux roi meurt, non sans prescrire à Salomon, qui exécutera fidèlement ses ordres, de tirer vengeance de ses ennemis personnels, et même du serviteur jadis fidèle, mais trop ambitieux, le général Joad (I *Rois*, II, 5, 34). Sénile cruauté de l'ancien berger « blond, aux beaux yeux et à la belle figure » (I *Sam.*, XVI, 12, et XVII, 42), devenu ce despote fascinateur qui émerveillait son peuple, car cet « homme de guerre et de sang, héros entouré de braves », fut en même temps un inspiré de Yahvé, et l'un des grands poètes de tous les temps[87]; 71 des Psaumes lui sont attribués.

SALOMON (955-935)

Si Samuel (I et II) nous renseigne suffisamment sur David et sa cour, le livre I des Rois est moins explicite sur Salomon; il reproduit une brève chronique de Salomon, rédigée au IXe siècle, pieusement rectifiée par les rédacteurs du *Deut* qui ont partagé, sans doute arbitrairement, le règne en deux périodes

86. *L. Is.*, p. 391.
87. A. Loisy, *Religion d'Is.*, p. 129-156; Dhorme, *La poésie biblique* (1931), p. 143-156.

contrastées, la première où Salomon vertueux n'a eu que des succès, la seconde où, infidèle à Yahvé, il n'éprouve que des revers[88].

La tradition prétend que Salomon « dominait tous les royaumes, depuis le fleuve (Euphrate ?) jusqu'au pays des Philistins et à la frontière d'Égypte; ils apportaient des tributs et furent assujettis à Salomon toute sa vie » (I *Rois*, IV, 21). Il avait pour limite, au Nord, le royaume de Damas, et il ne dominait pas tout le Canaan Sud, puisque Gézer appartenait au Pharaon. Cependant Salomon, glorieux mais pacifique, n'a conduit aucune guerre[89]; il obtint par la diplomatie l'ascendant que le génie militaire avait donné à David.

RÉVEIL DES CANANÉENS ET DES ARAMÉENS

Les Araméens reprirent une attitude hostile. A Damas, l'usurpateur Razon avait fondé une dynastie vigoureuse (*supra*, tableau, p. 601) qui fut « ennemie d'Israël » pendant tout le règne de Salomon » (I *Rois*, XI, 25). La brève suprématie de David est donc en déclin de ce côté. En Édom, Hadad, qui avait trouvé asile et réconfort auprès du dernier roi tanite (sans doute Psousennès II), revint dans son royaume (I *Rois*, XI, 14) et entraîna Pharaon, dont il avait épousé une fille, à revendiquer les droits égyptiens sur Canaan; la ville de Gézer fut incendiée. Puis Pharaon se ravisa, fit la paix avec Salomon et lui donna une fille comme épouse, avec Gézer en dot (IX, 16).

COMMERCE AVEC LA CILICIE ET L'ARABIE

Salomon déploie ses aptitudes au négoce : il fait acheter des chevaux d'élevage au Taurus, en Cilicie (*Musru*, confondu à tort avec *Misri*, Égypte), pour les atteler à sa charrerie nombreuse, et aussi pour les revendre avec bénéfice. Il aspire à commercer avec l'Arabie, car il détient maintenant les routes de caravanes qui étaient aux mains des Édomites et qui aboutissent à Esionguéber, sur la corne orientale de la mer Rouge[90]. Il eut l'habileté de s'entendre, pour ce commerce, avec Hiram de Tyr (V, 12); « il construisit des navires à Esionguéber, sur la mer des Roseaux (mer Rouge), dans le pays d'Édom. Et Hiram envoya sur ces vaisseaux, auprès des serviteurs de Salomon, des matelots qui connaissaient cette mer. Ils allèrent à Ophir et en rapportèrent 420 kikkar d'or pour Salo-

88. *L. Is.*, p. 426.
89. Les conquêtes que II *Chron.*, VIII, prêtent à Salomon (Hamath, Soba, Tadmor) ne semblent pas admissibles : confusion avec Hamath de Galilée, et Tamar en Juda (?).
90. *L. Is.*, p. 428. Salomon crée de la cavalerie et des chars de guerre.

mon » (IX, 26), sur des navires de Tarsis (c'est-à-dire de haut bord) qui naviguaient de conserve avec la flotte d'Hiram. Ils revenaient tous les trois ans, avec une cargaison d'or, d'argent, d'ivoire, de singes et de paons » (X, 22). Salomon a donc tenté de prendre le rôle assumé jadis par les Égyptiens et les Phéniciens dans le commerce avec le pays d'Ophir, relais des produits de l'Arabie du Sud, de l'Inde et de l'Extrême Orient. Chaque année, arrivaient d'Arabie, nous dit-on, « 666 talents d'or, outre ce que le roi retirait des négociants et du trafic des marchands, de tous les rois et gouverneurs d'Arabie » (X, 14). Voici que la reine de Saba (pays d'Ophir) vint admirer dans son palais la gloire, le faste, la sagesse de Salomon (X, 1-10). La renommée fit de ce prince le plus riche des rois de la terre; on disait maintenant de Jérusalem ce que, jadis, on racontait de Thèbes : « l'argent y est aussi commun que les pierres » (I *Rois*, X, 27).

EXTENSION DE LA CAPITALE ET DE L'ADMINISTRATION

Pour centraliser la monarchie, Salomon fit de Jérusalem une fastueuse ville royale, au nord d'Ophel et de la cité de David. Dépourvu d'argent et d'artisans qualifiés, il s'adressa à son allié le roi Hiram de Tyr (969-935) qui lui prêta, pour construire une capitale, des architectes, des ouvriers, qui lui fournit pierres taillées, bois de cèdre et cyprès, et de l'or pour 120 talents. On y voyait une *Maison du roi*, en pierre et cèdre du Liban, décorée d'or et d'argent, et, dépendant du palais, un *Temple* que Yahvé (malgré la tradition des ancêtres) autorisa Salomon à construire, en pierre, cèdre, bronze et or, où l'autel, la table d'offrandes, les chandeliers, les bassins, le Saint des Saints pour l'arche d'alliance, tout était d'or pur [91]. Au jour de l'inauguration du Temple, qui mesurait environ 30 mètres de long, 10 de large, 13 de haut (II *Chr.*, III, 3 et 8), Salomon sacrifia à Yahvé 22.000 bœufs et 120.000 brebis, devant une multitude accourue depuis Hamath jusqu'au torrent d'Égypte. Un célèbre orfèvre-fondeur tyrien, nommé Hiram (comme le roi de Tyr qui fournissait les matériaux), dirigeait les artistes de l'ornementation en métal (II, 14; IV, 17). Pour payer Hiram, Salomon lui donna 20 villes de Galilée, qui ne lui plurent pas (I *Rois*, IX, 13).

---

91. La description du temple est commentée par Dussaud, *Origines cananéennes*, p. 48-66. Le plan de l'édifice était analogue à celui des temples égyptiens : cour, pronaos-hypostyle, sanctuaire (*naos*) avec Saint-des-Saints (*adyton*); des sacristies étaient réparties autour du sanctuaire. L'arche, déposée dans l'adyton, était un coffre portatif, renfermant peut-être les tables de la Loi et le jeu des sorts (Loisy, *Relig.*, p. 121, 127).

Tant de dépenses finirent par des impôts et corvées qu'une administration tracassière faisait peser sur « tout Israël ». Le pays fut divisé en 12 provinces. Chacune dirigée par un intendant (I *Rois*, IV) devait entretenir le roi et sa maison pendant un mois. Ces cadres, créés pour l'organisation des corvées et impôts, furent sans doute imités de l'ancienne administration égyptienne en Canaan. Désormais, le corps de scribes et fonctionnaires israélites — nous le verrons dans les *Proverbes* attibués en bloc à Salomon (*infra*, p. 786) — reçoit l'éducation professionnelle et morale, les conseils presque textuels de civilité et d'intégrité que les « Enseignements » des Sages, depuis le Moyen Empire, prodiguent aux scribes égyptiens.

La centralisation brisa les cercles autonomes de jadis. Le territoire de Juda semble hors cadre, exempté d'impôt (?) comme tribu royale, d'où l'animosité en Israël contre Juda. Le reste du peuple devait des corvées à raison de 10.000 hommes par mois, alternativement, pour couper du bois au Liban, en sus de 70.000 hommes qui charriaient les pierres, et de 80.000 qui les taillaient dans la montagne, sous les ordres de 3.300 contre-maîtres (I *Rois*, V, 13-18) : chiffres amplifiés, mais détails véridiques. Les corvées irritèrent le peuple. Le pays du Nord (Israël) se souleva à l'instigation de Jéroboam, un des chefs de corvée, soutenu par des prophètes errants qui parlaient « d'arracher le royaume aux mains de Salomon ». Jéroboam dut « s'enfuir en Égypte auprès de Sheshonq I, et il y resta jusqu'à la mort de Salomon » (I *Rois*, XI, 40).

LA SAGESSE DE SALOMON

Ce règne fastueux s'accompagne d'une floraison artistique (architecture et sculpture) dont rien ne reste, mais que nous pouvons imaginer par la Bible qui décrit, sans doute avec exagération, les magnificences du Palais et du Temple. En revanche, la production littéraire du temps, quoiqu'elle ne date pas toute de Salomon, lui a été attribuée en bloc; lui-même aurait composé 1.005 pièces lyriques et 3.000 sentences, d'où sa renommée en Orient, et la composition, jusqu'au Moyen Age, d'un cycle d'œuvres gnomiques, sous le titre « Sagesse de Salomon ».

L'OPPOSITION CONTRE SALOMON

La politique « de ce souverain profane, ouvert à la civilisation des peuples voisins » (Loisy), ne trouva pas grâce aux yeux des prêtres et tenants de la tradition qui considéraient comme âge d'or la vie pastorale de jadis, sous la tente. Ils s'élevèrent contre l'impiété du roi qui avait habilement contracté des alliances politiques en prenant ses épouses aux pays de Moab, d'Ammon, d'Édom, à Sidon, chez les

Hittites, enfin dans la famille de Pharaon, cet ennemi héréditaire d'Israël. Il est certain que ces femmes « inclinèrent son cœur vers d'autres dieux »; Salomon adora Astarté, Moloch et Milcolm des Ammonites; il bâtit, en face de Jérusalem, des hauts lieux pour le dieu Kamosh de Moab et Moloch des Phéniciens. Cette tolérance et sa vie voluptueuse parmi les « mille » femmes de son harem, lui aliénèrent les prêtres (I *Rois*, XI) et scandalisèrent son peuple. Pour donner plus de force à leurs critiques, les prêtres les placèrent rétrospectivement dans la bouche de Samuel qui (avant l'avènement de Saül) aurait prédit l'absolutisme royal :

« Voici quel sera le Droit du roi. Il prendra vos fils pour faire la guerre et pour labourer; il prendra vos filles pour en faire des parfumeuses, des cuisinières et des boulangères; il prendra la dîme de vos semences et de vos vignes pour la donner à ses eunuques et ses serviteurs. Il prendra la dîme de vos troupeaux et vous serez ses esclaves. Et alors vous crierez contre votre roi ! » (I *Sam.*, VIII, 12-18).

Restons équitables : la monarchie a entraîné, il est vrai, des dépenses somptuaires pour les constructions, la cour, l'armée, les fonctionnaires. En revanche, le négoce par caravanes, la flotte marchande, le commerce des fruits et des chevaux ont élargi les échanges, stimulé le goût des arts, l'embellissement de la vie citadine; mais il se forme une classe de riches, de « puissants » et aussi de « violents » qui rompt avec la tradition : celle d'une société jadis nivelée dans la vie rustique.

L'unité et la cohésion du royaume étaient déjà fort ébranlées; preuve en est la fuite de Jéroboam qui, d'Égypte, complote contre la monarchie unitaire.

3. — Les deux royaumes : Israël et Juda, attaqués par l'Égypte, Damas et l'Assyrie (935-722)

SCISSION DU PEUPLE D'ISRAËL

A la mort de Salomon (935), les gens du Nord (Israël) tinrent assemblée à Sichem où survivait l'antagonisme de la « maison d'Ephraïm » contre la « maison de David », actuellement régnante. Ils dirent à Roboam, héritier de Salomon : « Allège le joug que nous a imposé ton père »; il répondit, en despote offensé, par la menace d'un joug plus cuisant. Le peuple cria : « A tes tentes, Israël! Pourvois à ta maison, David! » et dix tribus se détachèrent à jamais de Juda pour constituer le royaume d'*Israël*, prenant pour roi Jéroboam, déjà revenu d'Égypte. Roboam s'enfuit à Jérusalem, suivi par les deux tribus de

Juda et Benjamin (I *Rois*, XII). Désormais, il y eut deux royaumes : celui d'*Israël*, sur les deux rives du Jourdain, comprenant la Transjordanie et la partie de la côte entre Carmel et Joppé jusqu'à Béthel et Jéricho : capitale Sichem, puis Samarie; celui de *Juda*, au Sud, entre la mer Morte et la côte (qui reste aux Philistins), avec Jérusalem, Hébron, Bersheba, jusqu'à Qadesh-Barnéa : capitale Jérusalem.

Après la séparation politique, la scission religieuse. Jéroboam rétablit en Israël les vieux cultes cananéens, fit adorer deux veaux d'or à Dan et Béthel, déclarant : « Israël, voici ton dieu qui t'a fait sortir d'Égypte. » Roboam maintint la fidélité à Yahvé; aussi Juda, diront les prêtres, survécut-il à Israël.

Divisés, les Hébreux, de peuple dominant en Canaan, retombèrent à la situation de peuple dominé, proie offerte à leurs puissants voisins : Égyptiens, Araméens de Damas, Tyriens, en attendant les Assyriens qui les subjugueront tous ensemble. Ce qui permit aux Hébreux de survivre trois siècles, c'est, outre leur vigueur native, leur habileté à exploiter les fautes de tant d'adversaires.

SHESHONQ I PREND JÉRUSALEM (930)

Roboam de Juda et ses descendants, Abija, Asa, furent toujours en guerre avec Jéroboam d'Israël, son fils Nadab, et l'usurpateur Basha « pendant toutes leurs vies » (I *Rois*, XIV, 30, et XV, 16). La 5e année de Roboam, vers 930, le pharaon Sheshonq, le Shishaq de la Bible, sous couleur d'appuyer Jéroboam son allié, envahit Canaan, au nom des droits anciens de l'Égypte. Le rude guerrier libyen « monta contre Jérusalem, prit les trésors du Temple et du palais, les boucliers d'or de Salomon » (I *Rois*, XIV, 25). A Karnak, plus de 150 villes d'Israël et de Juda sont figurées, payant tribut à Amon, entre autres, « le royaume de Juda », Taanach et le champ d'Abraham.

L'influence égyptienne, sinon l'occupation, se maintint à Mageddo, Samarie, Byblos jusqu'au temps d'Osorkon II, soit *pendant un siècle*; elle se constate dans l'art cananéen, et peut-être dans l'évolution du sentiment religieux chez les Israélites. D'autre part, cette intervention militaire et la sécession israélite avaient réveillé les ambitions des Philistins qui capturèrent Guibbethon près de Dan (I *Rois*, XVI, 6).

RELATIONS DE DAMAS AVEC SAMARIE ET JÉRUSALEM

Au siège de Guibbethon, pour reprendre la ville aux Philistins (XV, 27), Nadab, roi d'Israël, fils de Jéroboam, est assassiné par Basha de la « maison d'Issacar » qui se proclame roi et massacre « toute la maison de Jéroboam ». Les « maisons » ennemies cherchent appui à Damas, où régnait la dynastie

araméenne fondée par Rason, au temps de Salomon; elle fournit son aide tantôt à Juda, tantôt à Israël, s'enrichissant aux dépens des deux. A la mort de Basha (888), et après une première tentative de Zimri pour prendre le pouvoir, Omri, chef de l'armée, usurpe le trône d'Israël (v. 885) et choisit pour capitale Samarie, où il construit des fortifications et un palais (I *Rois*, XVI, 21-28).

LA MAISON D'OMRI (885-841); ALLIANCES AVEC TYR

L'usurpateur fut un souverain énergique; le nom « maison d'Omri » resta attaché à Samarie, même lorsque Jéhu eut pris sa place[92].

Un nabi, Jéhu, avait soutenu Omri dans l'espoir qu'il rétablirait l'ordre et le culte exclusif de Yahvé. Grande fut sa colère lorsque son protégé rechercha un appui contre Damas à Tyr, dont le roi Itobaal était menacé, lui aussi, par l'avance des Araméens en direction de la mer. Achab (873-851), fils d'Omri, épouse Jézabel, fille d'Itobaal, pour cimenter « une alliance fraternelle » (*Amos*, I, 9), mais Itobaal, grand-prêtre d'Astarté qui se proclama roi à Tyr, veut étendre son influence par la restauration des hauts lieux cananéens en Israël; aussi Jézabel adore-t-elle les dieux de Tyr : Baal, Meleq et Astarté, et fait-elle massacrer les prophètes de Yahvé. Élie, seul réchappé, soulève les fidèles contre la maison d'Omri et défie les faux dieux devant le peuple rassemblé (I *Rois*, XVIII).

Achab, qui fait figure de grand roi, disposé à la conciliation, malgré les reproches des prophètes, offrit amitié à Josaphat, fils d'Asa, qui avait ramené ordre et prospérité dans le royaume de Juda (II *Chr.*, XVII). Joram, fils de Josaphat, épousa la fille d'Achab, Athalie. Alors des hauts lieux furent rétablis aussi en Juda, pour les cultes cananéens, à la colère de Yahvé et de ses prophètes. L'alliance entre les deux royaumes dura environ 30 ans, jusqu'à la mort de Joram (841).

JUDA REPREND ÉDOM ET LES ROUTES DE LA MER ROUGE

Après Salomon, les Édomites avaient repris possession des routes du Négeb vers la mer Rouge et enlevé le commerce avec l'Arabie aux rois de Juda. Josaphat réduisit de nouveau Édom en province, et construisit ces navires de haut bord que la Bible appelle « vaisseaux de Tarsis », pour le trafic avec Ophir, mais ils se brisèrent dans le port d'Esion-guéber (II *Chr.*, XX, 35-37). La tentative sera renouvelée, 50 ans plus tard, par Amasia, fils de Joas, qui occupa la « vallée du sel »;

92. Sur la maison d'Omri, *R. B.*, 1910, p. 72.

l'extension de Juda vers la mer Rouge fut toujours éphémère.

DAMAS ET L'ASSYRIE; BATAILLE DE QARQAR (854)

Achab eut à repousser une violente attaque du roi de Damas, Hadadezer (= Adadidri, ou aussi Ben-Hadad), sous lequel le royaume araméen fut à l'apogée de sa puissance (vers 855). L'année d'après, nouvelle victoire d'Achab à Apheq, à l'est de Tibériade, mais Achab, qui a capturé le roi ennemi, le relâche généreusement, non sans avoir obtenu la restitution des villes perdues et le droit d'ouvrir des comptoirs « dans une rue de Damas », comme les commerçants de Damas en possédaient à Samarie (I *Rois*, XX, 16 à 34). Une alliance s'ensuivit qui s'explique par la nécessité de faire front commun contre l'Assyrie.

Salmanasar III (858-824) s'était déjà avancé de l'Oronte jusqu'à la Phénicie, et avait reçu les tributs de Tyr et Sidon, en 860. En 854, il attaque le roi de Hamath qui appelle à l'aide Hadadézer, « les rois du pays de Khattou et de la mer », et toute une coalition de Cananéens, y compris Achab d'Israël qui fournit 2.000 chars et 10.000 hommes[93]. Cette coalition fut écrasée par Salmanasar à Qarqar sur l'Oronte, en 854.

En 842, le roi d'Assyrie revient à la charge; il prend Damas à Hazaël (qui avait tué Hadadézer et usurpé la royauté : II *Rois*, VIII, 7-15), il le poursuit jusqu'au Hauran et à l'Hermon, reçoit le tribut des Tyriens, des Sidoniens et de l'usurpateur Jéhu. En 839, Salmanasar III attaque une dernière fois Hazaël, lui enlève quatre villes, rançonne Tyr, Sidon, Byblos. Les Assyriens ne reviendront pas avant Adadnirari III, vers 805; puis les luttes à soutenir contre Babylone, les Khaldou et les Cimmériens, détournant les armées assyriennes, laisseront un siècle de répit à Canaan[94].

ISRAËL RUINE MOAB

Le royaume de Moab, à l'est de la mer Morte, payait, depuis David, un tribut de 100.000 béliers et 100.000 agneaux (?); son roi Mésa, dont on a retrouvé, en pays Moab, une longue inscription (longtemps considérée comme le premier spécimen de l'écriture cananéenne)[95], raconte qu'après quarante ans de vassalité vis-à-vis de la maison d'Omri,

93. Première mention du nom Israël = (*I*)*sirila*, dans un texte assyrien (*R. B.*, 1910, p. 65).

94. Pour le détail très complexe des faits, cf. Dhorme, *R. B.*, 1910, p. 54-75, d'après les textes assyriens et bibliques.

95. Stèle de Mésa, au Louvre; trad. *Civil. phén.*, p. 327, 333. Mésa est le fils du roi Kamosh-gad, qui régna trente ans en Moab; il avoue que Moab fut conquise par Omri et ses fils pendant quarante ans; lui-même « a ruiné Israël » et conquis plusieurs villes pour son dieu Kamosh. Le sacrifice de son fils n'est mentionné que dans la Bible.

Moab se révolta. Joram, fils d'Achab, avec Josaphat, cerna Mésa dans sa capitale, Qir Haréchet (auj. Kérak), et Mésa n'évita la capitulation qu'en sacrifiant[96], sur la muraille, son fils aîné à son dieu Kamosh (II *Rois*, III). Ruiné, le pays de Moab fut hors d'état de nuire désormais à Israël, ; au contraire, Édom mit à profit la guerre contre Moab pour recouvrer son indépendance (II *Chr.*, XXI, 8).

TROUBLES À DAMAS, JÉRUSALEM, SAMARIE

A peine délivrés du péril assyrien, Israélites et Cananéens retombent dans leurs ambitions rivales et violences intestines. Achab d'Israël se fait aider par son allié, Josaphat de Juda, pour reprendre à Damas la ville de Ramot en Galaad; il est tué sur le champ de bataille (I *Rois*, XXII). Quant à ses fils et successeurs, Ochozias et Joram (d'Israël), ils seront, selon l'intérêt de l'heure, alliés ou adversaires de Damas. Toujours hostiles à la maison d'Omri, les Prophètes suscitent contre elle le général Jéhu, oint par Élisée. Il fait coup double : Joram de Samarie et son allié Ochozias (de Juda) sont allés en char au-devant de Jéhu : « Est-ce la paix, Jéhu ? » Celui-ci répond : « Quoi, la paix ? alors que durent les prostitutions de ta mère Jézabel et la multitude de ses sortilèges ! » Joram tourne bride, criant à Ochozias : « Trahison ! » mais Jéhu saisit son arc et perce Joram. Ochozias, frappé à son tour, va mourir à Mageddo (II *Rois*, IX). Enfin, Jéhu fait précipiter Jézabel par la fenêtre de son palais, puis égorger les 70 fils d'Achab à Samarie, ainsi que 42 frères d'Ochozias de Juda. Après avoir bien vengé les prophètes, il les déçut. S'il extirpa Baal du milieu d'Israël, il n'abandonna point les veaux d'or de Dan et de Béthel; ainsi retombait-il dans le péché de Jéroboam. Il régna sans gloire, de 840 environ jusqu'en 814. A Jérusalem, Athalie avait pris le pouvoir, après avoir fait périr toute la famille royale; seul le petit Joas aurait survécu, caché dans le temple : la tradition aurait-elle chargé Athalie des meurtres commis par Jéhu ? (II *Rois*, XI). Au bout de six ans, les gardes (*Kereti*), soulevés par le grand-prêtre Joad, proclament roi l'adolescent Joas, descendant de David, tuent Athalie[97], détruisent la maison de Baal, égorgent son grand-prêtre, restaurent enfin le culte unique de Yahvé (X, XI). Le sentiment national et religieux triomphait finalement à Samarie comme à Jérusalem; mais les deux royaumes, réduits à leurs faibles

96. Autre sacrifice de fondation : I *Rois*, XVI, par Hiel de Béthel qui, pour obéir à Yahvé, enterre ses deux fils dans les fondations des portes de Jéricho.
97. Dussaud réhabilite la politique d'Athalie : *Origines can.*, p. 289.

forces, ne surent pas rester unis contre leurs communs adversaires.

CONQUÊTES D'HAZAËL DE DAMAS

Le maître de la situation fut pendant longtemps Hazaël, usurpateur à Damas. D'abord Jéhu, puis son fils Joachaz (814-798) sont battus par Hazaël; alors celui-ci se retourne contre Juda et menace Jérusalem; Joas l'arrête en lui payant tribut. Cette situation se prolonge jusqu'au règne de Ben-Hadad II, fils d'Hazaël, qui ne pourra maintenir l'hégémonie de Damas. Elle est battue en brèche par Zakir, roi de Hamath (*supra*, p. 601), qui a étendu ses possessions jusqu'à la côte. Une stèle de Zakir nous apprend que Ben-Hadad II, roi d'Aram, avait groupé contre Hamath plus de dix rois, depuis Samal et Malatia jusqu'à la Galilée, mais Zakir débloque la forteresse de Hazrak et repousse la coalition[98] (vers 800).

RIVALITÉ NOUVELLE D'ISRAËL ET JUDA

La défaite de Ben-Hadad II permit à Joas, roi d'Israël (798-783) « de reprendre les villes enlevées par Hazaël à Joachaz son père » (II *Rois*, XIII, 25). Or l'Assyrie redevient menaçante pour tout Canaan : Adadnirari III (805-782) attaque Mari, fils de Ben-Hadad II, dans Damas qui capitule et où il trouve un immense butin (*infra*, p. 677); Mari « baise, en vassal, les pieds de son vainqueur »[99]. Celui-ci soumet, ensuite, au tribut les pays de Khattou, d'Amourrou, Tyr, Sidon, les pays d'Omri, d'Édom, les Philistins (vers 805). Si Juda n'est pas nommé, c'est pur oubli. Cependant Joas d'Israël et Amasia, fils de Joas de Juda, venaient d'enlever aux Édomites les routes d'Élat sur la mer Rouge (*supra*, p. 652). Amasia, que sa victoire rendait présomptueux, provoque Joas qui le capture à Beth Shemesh, entre à Jérusalem, razzie le temple et la ville (XIV), après quoi le peuple complote contre Amasia : il périt assassiné.

Jéroboam II d'Israël (783-743), fils de Joas, exploite ces victoires contre Damas : « Il fit rentrer sous la puissance d'Israël Damas et Hamath qui avaient (jadis) appartenu à Juda » (XIV, 25-28). Pour quelques années, Israël aurait restauré l'empire de Salomon (?). Après Jéroboam II, cependant, s'ouvre une ère confuse d'usurpations et de crimes; son fils Zaccharie ne règne que six mois, assassiné par Schalloum, lequel, au bout d'un mois, est frappé par le cruel Menahem; celui-ci ensanglante Israël (XV) (voir *tableau*, p. 721).

98. *R. B.*, 1910, p. 183; cf. R. Dussaud, *Le royaume de Hamat*, ap. *R. Arch.*, 1908, I, p. 224.
99. *R. B.*, 1910, p. 185.

TÉGLATPHALASAR III PREND DAMAS (732)

L'affaiblissement de Damas ne profite guère à Israël; la cause en était moins la force de Samarie que le développement décisif de la puissance assyrienne. Téglatphalasar III (745-727) eut enfin la voie libre pour revenir sur l'Oronte : en 742, il reprend Samal et Arpad; en 738, il réduit toute la Syrie du Nord en province assyrienne. A cette occasion, il énumère les grands tributs qu'apportent Razon II, dernier roi de Damas, « à la tête du pays d'Aram », et le roi de Samarie, Menahem, qui (d'après II *Rois*, XV, 19) donna au roi d'Assour, Poul[100], pour qu'il l'aidât à raffermir la royauté entre ses mains, 1.000 talents d'argent (738).

Dans les années suivantes, les vassaux de Téglatphalasar ne savent pas rester unis dans le malheur commun. A Damas, Razon; à Samarie· Peqach marchent ensemble contre Jotam de Juda et son successeur Achaz; celui-ci apporte tout son or au roi assyrien pour qu'il le délivre, « Le roi d'Assyrie l'écouta; il monta contre Damas, la prit, emmena les habitants en captivité et fit mourir Razon » (II *Rois*, XVI, 8-9). Telle fut la fin du royaume de Damas (732). La Galilée était ouverte aux Assyriens; Téglatphalasar la dévaste et emmène captifs ses habitants (XV, 29).

LE CHÂTIMENT D'ISRAËL

La menace assyrienne émut profondément Israël; le VIIIe siècle est l'époque des « prophètes écrivains », Osée, Amos, Isaïe, etc., dont les prédications enflamment les derniers livres de l'Ancien Testament. Il ne s'agit plus de querelles avec les Baals; l'existence même de Yahvé et d'Israël est en jeu. Pourquoi Yahvé ne défend-il pas contre l'Assyrien l'indépendance de son peuple élu ? C'est, répondent les *nebiim*, que ce peuple a ingratement servi d'autres dieux et méconnu la Loi. Les rois de Samarie et de Juda sont de grands coupables; Yahvé les châtiera, et l'exécuteur de cette sentence sera « le roi d'Assyrie dans toute sa gloire ». Isaïe (X, 5) l'appellera « la verge » de la colère divine. Mais « Yahvé le Justicier » est aussi « le miséricordieux » (*Ex.*, XXII, 27) : après une expiation totale qui comportera destruction du Temple, des villes, et déportation du peuple en Mésopotamie, Israël reviendra à la Loi et refleurira (*Amos*, IX). Aussi le devoir des prêtres et des prophètes sera-t-il de *codifier* par écrit cette Loi de Yahvé restée jusque-là tradition orale. Au VIe siècle commencera la rédaction du Décalogue (iahviste,

100. *R. B.*, 1910, p. 189-190. *Poul* est un diminutif du nom de Téglatphalasar III, qu'on trouve aussi dans les textes de Babylone (*R. B.*, p. 199).

Ex., XXXIV) dont les prescriptions restent encore sèchement rituelles, sans mention de justice, ni d'humanité, mais on le complète par des Lois (Livre de l'Alliance, *Ex.*, XX, 22, à XXIII) où apparaissent des injonctions d'ordre moral, toutes nouvelles, au nom d'un Yahvi « défenseur du pauvre, de l'innocent, du juste » (XXIII, 3-7) et qué « entend l'homme qui crie vers lui ». Telle est la réaction sentimentale que l'extrême détresse des temps provoque dans le cœur des Israélites : aveu des fautes, soumission au châtiment, humble espoir dans la justice et la miséricorde de Yahvé. Voilà en germe un idéal de moralité jusqu'ici inconnu d'Israël, et qui deviendra, par la suite, le fondement du Judaïsme et du Christianisme.

INFLUENCE DE L'ÉGYPTE SUR L'ÉVOLUTION MORALE D'ISRAËL

Il semble qu'Israël ait connu, après Salomon, une crise sociale et morale du même ordre que celle des Mèdes à la même époque (cf. p. 711); bouleversement qu'éprouva l'Égypte, ravagée par la guerre civile et menacée par l'étranger, à la fin de l'Ancien Empire (*supra*, p. 256). De l'examen de conscience qui s'imposa aux croyants, ici comme là, sortit la compréhension de certaines valeurs morales : mérite et dignité du juste souffrant, foi en un dieu justicier et réparateur. Comparons telle maxime, enseignée à Merikarâ (*supra*, p. 433) : « La vertu du juste est plus agréable à Dieu que le bœuf offert par un pécheur » et le précepte parallèle de Samuel : « L'obéissance à Yahvé vaut mieux que les sacrifices et que la graisse des béliers » (I *Sam.*, XV, 22), ou tel verset des Proverbes (XXI, 3) : « Celui qui *pèse* les cœurs (remarquons cette formule tout égyptienne), c'est Yahvé; la pratique de la justice et de l'équité, voilà ce que Yahvé préfère aux sacrifices. » Doctrine qui trouvera son expression complète aux *Psaumes* (IV, 6) : « Faites le sacrifice de la Justice et espérez en Yahvé », et dont on prête à Isaïe, contemporain d'Achaz, l'explication déjà définitive : « Cessez d'apporter de vaines offrandes... apprenez à faire le bien, recherchez la justice » (I, 11 à 17). Voilà des thèmes nouveaux dans la littérature d'Israël. Et que dirons-nous de tels emprunts directs à l'iconographie égyptienne, inattendus chez des inspirés qui se refusent à concevoir une figure matérielle de Yahvé : « Pour vous, qui craignez mon nom, se lèvera le soleil de la Justice, et la guérison sera sous ses ailes! » (*Malachie*, IV, 2) ? Le dieu du Sinaï, qui refusait des effigies, est ici évoqué sous les traits de Râ qui manie la balance du jugement, ou sous la forme du disque solaire ailé d'où tombent « les signes de la santé et de la vie », selon l'antique doctrine d'Héliopolis.

Des emprunts aussi précis ne sauraient être fortuits; ils s'expliquent

par des faits. Rappelons que de Sheshonq I à Osorkon II (de 930 à 850) les Égyptiens, après avoir capturé Jérusalem, ont réoccupé partiellement Canaan, où subsistaient les souvenirs d'une domination de quatre siècles. Serait-ce en vain qu'à côté des « hauts lieux » s'offraient aux regards les temples égyptiens où, de Thoutmès III à Ramsès III, on avait adoré Amon-Râ et le Pharaon, associés aux Baals cananéens, selon les rites d'Héliopolis ? La présentation de Maât, Vérité-Justice, y tenait grande place (*supra*, p. 564) et couronnait l'apport des nourritures matérielles par une offrande toute spirituelle : « le sacrifice de la Justice »[101]. Faut-il douter que la valeur morale de cet enseignement ait échappé aux rédacteurs de Samuel et des Proverbes, dans les passages que nous avons cités ? Devons-nous admettre qu'il s'agit d'interpolations très postérieures au IXe siècle ? A ces objections répondent des trouvailles archéologiques, datées du IXe siècle. A Samarie, dans le palais d'Achab, on a exhumé des plaques d'ivoire, sur lesquelles des artistes cananéens ont gravé des *motifs* tout égyptiens : pilier d'Osiris (*zed*) encadré par les ailes d'Isis et Nephthys, pour évoquer la renaissance osirienne ; génie d'Héliopolis présentant au dieu Râ (renaissant, au matin, du lotus) la statuette de Maât, cette Vérité-Justice, nourriture idéale des dieux. Des figures analogues charmaient les yeux du roi Hazaël, en son palais de Damas[101 bis]. Les artistes cananéens, à Samarie comme à Damas, puisaient donc à bonne source leur inspiration *dans les motifs les plus significatifs du rituel égyptien*, à l'époque même où les prophètes-écrivains imitaient ouvertement cette Sagesse égyptienne dont ils nous disent que Salomon l'avait « surpassée », c'est-à-dire l'avait « pratiquée » (I *Rois*, IV, 30). Nous reparlerons des emprunts textuels faits par les *Proverbes* et les *Psaumes* à la « littérature sapientiale » de l'Égypte, aux époques plus récentes. Déjà l'Égypte a influé sur le progrès moral, au cours des événements tragiques du IXe siècle.

En politique, l'attitude résignée des prêtres et prophètes conduisait à capituler devant le vainqueur. Ce pessimisme paralyse les dernières tentatives des rois pour résister à l'Assyrie.

SARGON II PREND SAMARIE (722) La défaite de Peqach de Samarie entraîne la conspiration d'un usurpateur, Osée, qui l'assassine (II *Rois* XV, 30) avec l'appui des

---

101. Ramsès II présente Maât à Astarté de Zapouna ; M. *H.*, II, p. 677, fig.

101 bis. Fouilles de Samarie : *Palestine Explor. Fund*, 1932 et 1933 ; les trouvailles égyptisantes sont commentées par J. Breasted, *The Dawn of Conscience*, p. 356-359, fig. 18 ; plaques d'ivoire similaires à Damas, *infra*, p. 677. Dhorme a résumé les résultats des fouilles récentes à Beishan, Mageddo, Samarie, Sichem, Jéricho, etc., ap. *Revue des Études sémitiques*, juin 1934.



Carte 10. — CANAAN, PHÉNICIE, ARAM, SYRIE AU Ier MILLÉNAIRE.

1. Plaine côtière de Philistie

Assyriens. Osée ne tarde pas à trahir cet allié; Téglatphalasar revient « comme un ouragan », ravage Ascalon, dont le roi osait se dire indépendant; il installe partout des gouverneurs assyriens jusqu'aux limites de l'Arabie. Les inscriptions assyriennes énumèrent les tributs de vassalité de Juda (roi Achaz) et des rois de Moab, Ammon, Édom, Ascalon. Le successeur de Hiram II à Tyr, Matten, paye 150 talents d'or; le propre fils du roi d'Assour, Salmanasar, était gouverneur de la Phénicie; aussi resta-t-il célèbre dans les annales des Tyriens, résumées par Josèphe[102].

A son avènement, Salmanasar V (727-721) visite « la maison d'Omri » et reçoit le tribut (II *Rois*, XVII). La tradition juive affirme qu'il conquiert Samarie (II *Rois*, XVII-XVIII). Dhorme démontre, d'après les inscriptions cunéiformes, que le conquérant est Sargon II, bien que le siège ait été commencé par Salmanasar : le roi Osée « conspirait avec So (ou Sib'o), roi d'Égypte » (*infra*, p. 683) et ne payait pas le tribut annuel. Salmanasar V monta contre Samarie dont le siège dura trois ans » (XVII-6), puis le roi retourne, en 722, à Ninive pour y mourir. Son fils Sargon II (722-705), le plus glorieux des rois d'Assour, écrit : « Je cernai Samarie, je la conquis; j'emmenai en captivité 27.290 habitants avec 50 chars; le reste des habitants, je leur laissai reprendre leur part; j'établis mon général sur eux et leur imposai le même tribut que précédemment »[103]. La Bible confirme : « Il prit Samarie et il emmena Israël captif en Assyrie; il les fit habiter à Kalak, et sur le Khabour, et dans les villes des Mèdes (XVII) ».

Plus tard, Sargon II transplantera dans Samarie des colons amenés de Koutha et de Babylone, qui introduiront en Canaan la discipline et les dieux de l'Assyrie[104].

La chute de Samarie marqua la fin de la vie indépendante d'Israël. Le royaume de *Juda* traîna encore pendant 135 ans une existence obscure de tributaire. L'Assyrie occupait les abords de Jérusalem et devenait un danger pour l'Égypte qui portera sa ligne de défense en Canaan. C'est à l'Égypte qu'il nous faut maintenant revenir, pour examiner la situation nouvelle qui résulte de l'avance assyrienne jusqu'à la frontière orientale du Delta.

---

102. *Ibid.*, p. 197 et 309. Cf. *Antiquités juives*, IX, 283.
103. *R. B.*, p. 370-373.
104. *Ibid.*, p. 374.

CHAPITRE XIV

*L'Égypte, l'Empire assyrien et la Babylonie de 1100 à 612**

I. — L'Égypte, morcelée par les prêtres thébains et les chefs libyens (de 1090 à 722)

Si l'Égypte n'a pu réagir après la migration des Peuples de la Mer, ni reprendre en Canaan l'hégémonie instaurée par les Thoutmès et les Ramsès pendant 4 siècles, c'est qu'elle n'est plus la puissante monarchie unitaire, aux ordres d'un seul Pharaon, dieu national. A partir de 1090, l'Égypte, déjà divisée entre les prêtres thébains et les rois de Tanis, va se morcelant aux mains de roitelets libyens.

---

*Voir BIBLIOGRAPHIE. chap. XIII. Les sources générales sont rassemblées :

Pour l'Égypte : *A. R.*, IV; textes des rois éthiopiens : G. MASPERO, *Annales éthiopiennes*, ap. *Études de mythologie et d'archéologie*, t. III; H. SCHAEFER, *Urkunden der alt. Æthiopien Könige*, (1905); G. REISNER, *Fouilles à Napata*, ap. *Bulletin of Museum of Fine Arts* (Boston), dep. 1917.

Pour l'Assyrie et Babylone : Luckenbill, *Ancient Records of Assyria and Babylonia* (Public. de l'Oriental Institute de Chicago, parallèle aux *A. R.* de Breasted), t. I et II : *Historical Records of Assyria* (1926-1927). Nous renvoyons à des ouvrages d'accès plus aisé : DHORME, *Les Pays bibliques et l'Assyrie*, *R. B.*, 1910 et 1911; *La fin de l'Empire assyrien*, *R B.*, 1924; et à SIDNEY SMITH et R. CAMPBELL THOMPSON ap. *Cambridge History*, III, qui citent les textes originaux.

Chronologie assyrienne : les listes des rois retrouvées ne s'accordent pas toujours sur le chiffre des années de règnes. Nous suivons les dates données par Dhorme ap. *R. B.*, 1910-1911; il les a parfois rectifiées dans un article récent sur *Le plus ancien temple d'Istar à Ninive*, ap. *R. H. R.*. 1934, II, p. 142-156; nous tenons compte de ces rectifications, empruntées à la liste établie par Weidner en 1926. A Khorsabad, Frankfort vient de retrouver une liste nouvelle, encore inédite, qui provoquera d'autres rectifications. Depuis Assournasirpal II (884-858), le comput des règnes semble cependant assuré.

Pour les débuts des Mèdes : PRASHEK, *Geschichte der Meder und Perser*, 2 vol. (1910).

Pour Israël : MASPERO, *H.*, III, à compléter par S. A. COOK, ap. *Cambridge History*, III (1925).

Synchronismes avec la Grèce et l'Asie Mineure, cf. GLOTZ, *Histoire Grecque*, I et II.

1. — Dynasties tanite et bubastite

Les prêtres d'Amon rois de Thèbes

C'est dès la mort de Ramsès II que les Premiers prophètes d'Amon-Râ à Thèbes ont fait les pas décisifs qui les mèneront à la royauté[1]. Rome-Roy avait gravi tous les degrés de la carrière sacerdotale sous le vieux Ramsès II; Mernephtah restaure pour lui les pouvoirs excessifs de « Directeur des prophètes de tous les dieux du Sud et du Nord »; bientôt Rome-Roy dirige « les travaux du roi » à Karnak; il y agrandit le palais des grands-prêtres, où il se fait représenter, avec son fils, en adoration personnelle devant Amon, comme s'il était le roi, fils du dieu. La gloire de Ramsès III, victorieux des Peuples de la Mer, freine un instant les ambitions sacerdotales, mais, de Ramsès IV à Ramsès IX, pendant quarante-cinq ans, six rois faibles se succèdent, tandis que le pontificat reste solidement aux mains d'un Ramsesnekht et de ses fils; l'un de ceux-ci, Amenhetep, inscrit son nom à la place de celui du roi, sur les édifices à Karnak, et obtient l'autonomie financière pour les immenses possessions d'Amon[2]. D'obscures allusions à une « guerre » et à une « déposition du premier prophète » apparaissent au procès des pillards de tombes royales (*supra*, p. 591). A la fin de Ramsès IX, Herihor, premier prophète d'Amon, est à la fois vizir, vice-roi de Nubie, général pour le Sud et le Nord » : c'est la carrière qui avait mené au trône Horemheb. Dès l'an 5 de Ramsès XI, Herihor est « seigneur à Thèbes », tandis que le Delta est au pouvoir de Smendès de Tanis[3]. Bientôt le cartouche royal de « Herihor, premier prophète d'Amon », apparaît sur les murs de Karnak (IV, 623)[4].

Partage du pouvoir entre Thèbes et Tanis (1085)

Après la mort de Ramsès XI, le partage du pouvoir est officiel. A Tanis, capitale favorite de Ramsès II et Ramsès III, vivait la nombreuse descendance de ces grands Pharaons, sorte de tribu royale, celle des « fils royaux de Ramsès ». Un de ces princes, Smendès (*égypt.* Nesoubanebzed), prit

1. G. Lefebvre, *Histoire des grands-prêtres d'Amon*, p. 157.
2. *Ibid.*, p. 181-197.
3. Papyrus d'Ounamon, G. Maspero, *Contes*, p. 230.
4. Les abréviations entre parenthèses se rapportent au tome IV et aux paragraphes de Breasted, *Ancient Records*.

le cartouche royal à Tanis comme seul successeur légitime des Ramsès. C'est lui, et non Herihor, que Manéthon place en tête de la « XXI[e] dynastie de rois tanites ».

XXI[e] dynastie (1090-950)

Monuments à Thèbes	Monuments à Tanis	Manéthon
Herihor, roi (v. 1085).............	Nesoubanebzed, roi	Smendès
Piânkhi, premier prophète.........	Pasebkhennout I. »	Psousennès I
Panezem, premier prophète, puis roi =	Panezem........ »	Neferkherès
	Amenemopet.... »	Amenôphthis
	Siamon......... »	Osokhor
(fin v. 950)	Pasebkhennout II »	Psousennès II

Herihor de Thèbes s'incline devant cette autorité légitime, et de rares monuments, à Thèbes, sont datés par Smendès. Aussi le fils de Herihor, Piânkhi, n'est-il que premier prophète et non roi, à Thèbes; il ne transmet que son pontificat à son fils Panezem; mais celui-ci, ayant épousé Mâkarâ, fille du roi tanite Psousennès I, lui succède comme roi unique, et la royauté reste chez ses descendants qui mêlent en leurs veines le sang de Herihor à celui de Smendès. Toutefois, si la monarchie unique est rétablie provisoirement, les Deux Égyptes ont une administration séparée; le roi Panezem nomme premier prophète à Thèbes son fils, Masaharta, dont les enfants garderont le pontificat, avec la direction financière, civile et militaire de la Haute Égypte, de Siout à Éléphantine, et, probablement, jusqu'à Napata.

Les femmes du dieu à Thèbes

Les Pharaons tanites ont laissé peu de monuments, et les quelques textes de cette époque sont à Thèbes : ils enregistrent les décisions importantes qui sont soumises à l'approbation d'Amon; la statue, manœuvrée par des prêtres, rend des oracles, soit par la voix, soit par le geste[5]; si les pontifes ne règnent pas, leur puissance, toute spirituelle, qui n'encourt pas les vicissitudes politiques, ne fait que grandir. Comme le roi réside au loin, à Tanis, le grand-prêtre qui le remplace dans le temple conserve ce qu'il y a de plus sacré dans l'exercice du pouvoir royal. De même, les femmes et filles du pontife, en se substituant aux reines absentes, dans le rôle de *femme du dieu* et

5. Les cas les plus importants sont notés dans A. Moret, *Un jugement de Dieu sous Ramsès II*, ap. *C. R. Acad. I[ons]*, 1917, p. 157.

d'*adoratrice du dieu*, jadis dévolu à la grande épouse royale, usurpent les prérogatives les plus intimes de la reine auprès d'Amon : célébrer le culte et partager la couche du dieu (voir rites de la théogamie, *supra*, p. 518).

Bientôt les rois de Tanis (et après eux les rois libyens de la XXII[e] dynastie, à Bubastis), se rendant compte de l'ascendant superstitieux pris par ces femmes, désigneront à cette charge leurs épouses ou une princesse de la famille régnante. Au temps de Panezem, Sheshonq I, Takelot I, les reines, quittant Tanis et Bubastis, résident à Thèbes, où le roi leur constitue des biens considérables, un trésor, une administration; peu à peu la « femme du dieu » partagera l'autorité du premier prophète, et, sous les XXV[e] et XXVI[e] dynasties, elle finira par le supplanter comme régente de la Haute Égypte, qui devient son fief personnel (*infra*, p. 696). Dès lors l'activité politique se concentre au Delta, tandis que Thèbes, à l'écart des événements, se survit comme un conservatoire des rites sacrés.

AMON-RÂ DIEU UNIQUE — Sur les momies des pontifes d'Amon (par exemple Panezem II), on a retrouvé des papyrus qui formulent le dogme thébain en termes absolus : « Amon-Râ, grand dieu qui vit de Maât, dont on ne connaît pas d'images, qui s'est créé lui-même, dieu par excellence (*neter neterj*) »[6], y prend figure d'unique, en ce sens que nul autre n'est nommé avec lui. Osiris même ne préside plus aux destinées d'outre-tombe; c'est Amon qui divinise le corps et l'âme des Justes et qui punit les pécheurs dans l'autre monde. Aucune allusion aux épisodes mythiques qui foisonnent dans les hymnes antérieurs. Amon se comporte comme un pur esprit, absorbé par le gouvernement du monde. Nous toucherions ici au monothéisme si l'existence d'autres dieux n'était sous-entendue pour faire valoir la supériorité d'Amon qui est « seigneur de tous les dieux »; mais ceux-ci ne sont même plus désignés nommément.

PRIVILÈGES DE LA CLASSE MILITAIRE — Nous avons vu (*supra*, p. 482) que les guerres contre l'Asie avaient fait naître une classe militaire privilégiée. Les chefs étaient dotés de fiefs héréditaires pourvus d'immunités; les soldats, classés comme « combattants » (*âhâtiou*), ou « vivants à l'armée » (*ânkhou n mâshâou*), par opposition aux civils « vivants à la ville » (*ânkhou nout*), recevaient, en échange du service militaire, des terres royales; elles passaient du père aux enfants tant que la famille accomplissait son service. Le poème de Pentaour résume ainsi les dons de Ramsès II aux guerriers : « J'ai fait de vous des *nemhou* (affranchis de corvée); je vous ai fait devenir riches de subsistances, chaque jour; je vous ai déchargés de vos impôts; j'ai placé le fils sur le bien de son père... »[7]. Ces privilèges, Mernephtah et Ramsès III les avaient étendus, de gré ou de force, aux Libyens, Mâshouashâ, Shardanes et autres immigrants que les Peuples de la Mer avaient, après leur reflux, laissés dans le Delta (*supra*, p. 587). Malgré la paix, pleine de félicité apparente, qui résulte de ces naturalisations d'étrangers, ces mercenaires, épris d'aventures et d'indépendance, fort éloignés de la placidité des milices égyptiennes, prêtent leurs armes aux ambitieux et fomenteurs de troubles. Le rapide succès de Herihor à Thèbes n'est-il pas dû, en partie, à ce fait qu'il « commandait les troupes étrangères » ?

6. *R. T.*, XXXII (1910), p. 175. Cf. Yahvé, pur esprit, qui refuse toute image.

UN CHEF LIBYEN FONDE LA XXII[e] DYNASTIE — La division de l'Égypte entre Thèbes et Tanis favorisa l'émancipation des « grands chefs des *Mâ* ». Voici l'exemple (IV, 787) d'une famille de ces chefs libyens s'acheminant vers le trône.

A Hérakléopolis, six générations avant 950 (soit dès 1070 env.), vivait un « Lybien (*tehenou*), Bouyouaoua », qui n'exerçait aucun office public. Son fils devient « père du dieu » local Hershef (premier degré du sacerdoce) et « grand chef des *Mâ* », charge qui reste à quatre de ses descendants successifs. Parmi ceux-ci, Sheshonq (le 5[e] de la généalogie) épouse une « mère de roi », c'est-à-dire une reine veuve; le voilà apparenté à la famille royale; il obtient du dieu Amon à Thèbes, sous le pontificat de Panezem II, et grâce à l'appui du roi régnant, un oracle qui résout un procès à l'honneur de « lui-même et de ses troupes » (IV, 669). Or le petit-fils de ce Sheshonq sera, vers 950, le fondateur à Bubastis de la XXII[e] dynastie, Sheshonq I (IV, 787).

MORCELLEMENT DE LA ROYAUTÉ — Pareille fortune suscite, parmi les autres chefs des *Mâ*, des roitelets, parallèles à la dynastie de Bubastis. Du fait que les Sheshonq sont originaires de Hérakléopolis, la division tripartite de l'Égypte, que nous avons signalée au temps des IX[e] et X[e] dynasties, rentre en vigueur. Jusqu'à l'époque saïte (663), il existera trois Égyptes : le Delta, aux Pharaons de Tanis et Bubastis; la Moyenne Égypte, jusqu'à Siout, aux princes (ou rois) de Hérakléopolis; la Haute Égypte, aux prêtres thébains dirigés par la « femme du dieu, adoratrice d'Amon ».

7. *Le Nil*, p. 349.

Vers 730, on dénombre jusqu'à 4 « grandes maisons royales », sans compter des dynasties plus modestes issues des grands chefs libyens ; les guerriers, jusqu'ici distancés par les prêtres thébains, se sont à leur tour arrogé le pouvoir, mais l'affaiblissent par l'extrême division.

XXIIe DYNASTIE BUBASTITE	XXIIIe DYNASTIE TANITE	XXIVe DYNASTIE SAÏTE	XXVe DYNASTIE DE ROIS ÉTHIOPIENS (LIBYENS DU SUD)
Depuis 950			
Sheshonq I			
Osorkon I			
Takelot I			
Osorkon II	(env. 865-842)		
Sheshonq II			env.
Takelot II		env.	Kashta (750-746)
Sheshonq III	Petoubastis	Tafnekht (730-720)	Piânkhi (746-716)
Païmi	Osorkon III	Bocchoris (720-715)	Shabaka (716-703)
Sheshonq IV (j. à 730)	Psammous		Shabataka (703-689)
	Zet		Taharqa (689-663)
			Tanoutamon (663)

ORGANISATION D'UNE FÉODALITÉ MILITAIRE

Sheshonq I légitime son usurpation : son fils Osorkon épouse la fille de Psousennès II, dernier roi tanite. La plupart de ces vigoureux Libyens dépassent vingt et trente ans de règne, ce qui consolide la dynastie.

Dès 950, le Delta et la Moyenne Égypte se partagent en principautés militaires, une ou plusieurs par nomes, distribuées aux « grands chefs des Mâ, généraux qui sont coiffés de la plume ». C'est à Sheshonq I (et non à Sésostris I, comme on l'avait cru par suite d'une mauvaise lecture de papyrus)[8] que nous devons attribuer la réorganisation décrite par Diodore (I, 54) :

« Sésonchosis créa une élite des hommes les plus robustes... et leva 600.000 fantassins, 24.000 cavaliers, 27.000 chars de guerre. Il partagea le gouvernement avec ses compagnons de jeunesse, tous exercés dans les combats, pleins de bravoure, au nombre de 1.700 et plus. Sésonchosis leur avait donné les meilleures terres afin qu'ils pussent se livrer tout entiers à la guerre, étant à l'abri du besoin... »

Les guerriers recevaient en « bénéfices » un tiers des terres de l'État ; un autre tiers allait aux prêtres ; le reste au Pharaon (*Diod.*, I, 73, 94).

8. Ed. Meyer, *G.*, p. 30-40 et *A. Z.*, LI, p. 136.

Hérodote (II, 168) a vu ce qui subsistait au Ve siècle :

« Avec les prêtres, seuls les guerriers ont reçu de tels privilèges. Chacun d'eux possède, exempts d'impôts, 12 aroures d'excellentes terres... Dans les nomes du Delta central et occidental, le peuple appelle *Hermotybies* ces guerriers, au nombre de 160.000. Dans le Delta oriental et la vallée, on les appelle *Kalaisiries*, au nombre de 250.000. Aucun d'eux n'a appris d'autre métier que celui des armes ; ils se le transmettent de père en fils. Tous les ans, 1.000 Kalaisiries et 1.000 Hermotybies forment la garde du roi avec une solde spéciale. »[9]

Lorsque le roi éthiopien Piânkhi, vers 725, fera la conquête de l'Égypte, il dénombrera dans le Delta 3 rois portant le cartouche et 15 grands chefs des Mâ. Les contes populaires du temps sont des romans de chevalerie tout retentissants de défis, de guerres entre chefs, de passes d'armes, de tournois où paradent des preux libyens, aux belles armures[10]. Que l'atmosphère est changée par ces étrangers, imbus d'esprit militaire, et qui ont en dédain les arts et les spéculations religieuses des Égyptiens authentiques ! Nous voici revenus au *régime féodal* comme à la fin de l'Ancien Empire.

INTERVENTION EN CANAAN

Les rois belliqueux de Bubastis ne laissent pas périmer les revendications de l'Égypte en Asie. Nous avons vu Herihor de Thèbes et Smendès de Tanis supporter sans réagir les insolences d'un roitelet de Byblos et des pirates Zakal (*supra*, p. 608). Les démêlés de David et Salomon avec les rois d'Édom ont leur écho à la cour de Tanis ; un Pharaon, sans doute Psousennès II ou son prédecesseur, fait bon accueil à Hadad, le prince fugitif d'Édom ; il « monte contre Gézer », puis donne la ville en dot à une de ses filles qui épouse Salomon (*supra*, p. 647). Nous sommes loin de l'attitude dédaigneuse des grands Pharaons. Jadis Aménophis III refusait pour gendre un roi de Babylone.

Les choses changent avec l'énergique *Sheshonq I* (le Shishak de la Bible). Jéroboam trouve appui à Bubastis, où il reste jusqu'à la mort de Salomon (I *Rois*, XI, 40) ; la scission d'Israël et Juda détermine Sheshonq à intervenir, en Canaan, au nom d'une suzeraineté nominale et oubliée. Ici seulement les sources égyptiennes viennent confirmer les sources bibliques. Ce serait l'an 5 de Jéroboam, vers 930, que Sheshonq I pilla Jérusalem et occupa Canaan jusqu'à la Galilée (*supra*, p. 651). Nul récit n'en subsiste dans les textes égyptiens ; mais voici le nom d'un officier qui accompagna Sheshonq en pays Rezenou (IV, 709 *b*), et le

9. Si ces chiffres sont douteux, les faits eux-mêmes répondent au développement de la féodalité militaire à cette époque.
10. Voir dans G. Maspero, *Contes populaires*, p. 230-280.

splendide bas-relief de Karnak, montrant les tributs apportés à Amon par le royaume de Juda, les villes de Rehob, Gibéon, Taanach, le « champ d'Abraham »[11], et autres noms de lieux, mal transcrits ou illisibles (IV, 709-722). A Mageddo, des fragments d'inscriptions et des objets égyptiens attestent cette occupation temporaire. A Byblos, le roi Abibaal contresigne de son nom, en écriture phénicienne, une statuette de Sheshonq I; un fragment de trône de ce même Pharaon porte aussi, en phénicien, la dédicace d' « Abibaal, roi de Byblos (et des gens de) Byblos (qui sont en Égypte) à la Baalit et au Baal de Byblos ». Peu après, le roi Elibaal dédie, à la Baalit[12], une statue d'Osorkon I; enfin, à Samarie, un vase d'Osorkon II, quantité d'objets égyptiens ou égyptisants attestent l'influence spirituelle de l'Égypte jusque vers 850[13]. C'est par une interprétation erronée du nom *Musru* (Cilicie) pris pour *Misri* (Égypte)[14] que l'on faisait état d'un contingent de 1.000 soldats égyptiens à la bataille de Qarqar (854), comme alliés de Damas et Israël, contre Salmanasar III (*supra*, p. 653). Les rois libyens n'interviendront plus en Canaan que pour contrecarrer les Assyriens, près d'attaquer l'Égypte, vers 720.

RAPPORTS DES ROIS LIBYENS AVEC THÈBES

Au sud de Siout, il n'y avait point de chefs des Mâ; là commençait la Thébaïde des grands-prêtres. Osorkon II confirme que le territoire de Thèbes, « doté d'immunités éternelles, est interdit aux inspecteurs de la Maison du roi » (IV, 759). Cependant Sheshonq I avait pris soin de nommer un de ses fils, Ioupout, premier prophète à Thèbes; ensuite d'autres princes royaux, un Sheshonq et un Nemrod (sous Osorkon II), tinrent le même emploi; d'autre part, Karamâ, épouse de Sheshonq I, et Karomama, épouse de Takelot I, sont régentes de Thèbes, comme « femmes du dieu ». Grâce au butin et aux tributs de Canaan, les chantiers de construction furent partout rouverts, ce qui concilia les prêtres au nouveau régime. A Karnak, Sheshonq I fait dessiner la splendide cour, dite des Bubastites, qui dégage l'entrée de la salle hypostyle; à Bubastis, Osorkon I et II bâtirent des temples magnifiques qui reçurent près de trois tonnes de métaux précieux : puissance éphémère, car, après Takelot II, vers 840, la dynastie perd son autorité sur les « chefs des Mâ » et ne se

11. Cf. l'étude de Breasted ap. *Journal of Semitic Languages*, XXI, p. 22.
12. Publiés par R. Dussaud, ap. *Syria*, V (1924), p. 145, pl. XLII, et VI (1925), p. 101.
13. Commentés par J. Breasted, *Dawn of Conscience* (1934), p. 360 avec figures (palais d'Achab à Samarie).
14. Dhorme, ap. *R. B.*, 1910, p. 61.

transmet plus en ligne directe[15]. Sur une statue d'Osorkon II, à Tanis, le roi exprime, humblement, le vœu que ses enfants puissent régner en bonne harmonie avec le pontife de Thèbes et les grands chefs des Mâ (IV, 746). Sous Takelot II, le centre de la vie politique est de nouveau à Thèbes, où le fils du roi Osorkon est grand-prêtre pendant quarante-quatre ans; il grave des mentions de guerres incessantes au Sud et au Nord, une révolte de Thèbes (IV, 764, 769), où Amon se montre étrangement indulgent vis-à-vis des insurgés.

NOUVELLES DYNASTIES À TANIS ET SAÏS

Depuis Takelot II, plusieurs chefs des Mâ prennent le cartouche royal à Hermopolis, Hérakléopolis, Tentremou (dans le Delta). Manéthon reconnaît une « maison de 4 rois tanites » qui constituent la XXIII[e] dynastie (voir le tableau). Son fondateur, Pétoubastis, dispute Thèbes aux derniers rois bubastites et fait graver, sur les quais de Karnak, des cotations de crues (IV, 794), parallèles à celles de Takelot II et ses trois successeurs. Des stèles mentionnent çà et là d'autres rois; une statue figure un pontife thébain qui sert à la fois Osorkon III de Tanis et Takelot de Bubastis, lesquels bâtissent ensemble une chapelle à Osiris[16]. Pour marquer cependant la suprématie momentanée de Tanis, Osorkon III installe à Thèbes sa fille, Seshepenoupet, comme « femme du dieu Amon », et son fils Yewelot comme premier prophète (IV, 795).

Dans le même temps, un Libyen, Tafnekht, grand chef des Mâ, originaire de Hérakléopolis, se taillait une principauté dans le Delta, de Saïs à Behbéit (Iséum), enlevait Memphis et Hermopolis, et aspirait à la couronne officielle, ambition qu'il réalisa en fin de carrière (IV, 818, 820). Or voici que se lève, à l'extrême sud de la vallée, une nouvelle puissance militaire, la maison libyenne qui règne à Napata; elle va superposer aux dynasties rivales de l'Égypte la « XXV[e] dynastie de rois éthiopiens ».

2. — LES ROIS ÉTHIOPIENS DE NAPATA

ROYAUME LIBYEN À NAPATA

Thèbes n'avait jamais renoncé à son autorité politique et religieuse sur le pays de Koush (Éthiopie des Grecs) dont la capitale était

15. Voir la stèle de Harpesen (*A. R.*, IV, 787). D'autres documents sont précieux pour le classement des divers rois : stèles du Sérapéum de Memphis, qui datent les funérailles des taureaux Apis du règne de tel ou tel Pharaon; cotation des crues du Nil à Karnak, sous chaque roi, de Sheshonq I à Sheshonq IV (IV, 695-698).
16. Publiées par Legrain, *A. Z.*, XXV, p. 14.

Napata (*supra*, p. 484). Au cours de la XXIe dynastie, la fonction de « fils royal de Koush, directeur des pays du Sud », est exercée par les pontifes de Thèbes; elle passe aux mains de la Femme du dieu, ce qui laisse supposer que le lien d'allégeance était devenu sacerdotal entre le clergé de Thèbes et de Napata. Le clergé d'Amon à Napata suivait certainement la politique de Thèbes.

Toutefois les fouilles de Reisner[17] ont révélé l'apparition à Napata, vers 750, d'une « maison royale » *libyenne*. Des pyramides sveltes et pointues, à El Kourrouw, et à Nûri, de part et d'autre du Nil, vers la « Montagne pure » (Gebel Barqal), gardent, sinon les corps, du moins le somptueux mobilier funéraire, les statues, les stèles, armes, bijoux, d'une douzaine de rois, dont les six premiers, reconnus par Manéthon comme authentiques, forment la « XXVe dynastie de rois éthiopiens » (tableau, *supra*, p. 666), parallèle, de 750 à 663, aux trois dynasties XXIIe, XXIIIe, XXIVe. Ces Pharaons sont des Libyens *Temhou* venus du désert libyque, bien après les *Tehenou* et les *Mâ* du Delta. A El-Kourrouw, la nécropole garde leurs sépultures depuis 5 générations avant 750 (soit depuis 900 environ). Dans des fosses rectangulaires, surmontées de tumuli, des pointes de flèches en silex, une céramique pauvre, des perles d'or, tel est le mobilier de ces nomades très en retard sur la civilisation thébaine. Vers 750 apparaissent, pour les chefs, de petites pyramides, avec des caveaux décorés dans le pur style thébain, un mobilier riche et élégant, des bijoux somptueux, des statues de la famille royale, des stèles aux textes développés, des temples conformes aux doctrines de Râ et d'Osiris. On se croirait à Thèbes ou dans la Vallée des Rois; cependant voici un équipement de chasse et de guerre qui révèle l'origine libyenne : les chevaux d'armes, par 4, 6 et 8, harnachés d'argent massif, reposent à côté de leurs maîtres, ce qu'on ne voit jamais en Égypte, où les Pharaons égyptiens ne sont pas des cavaliers et ne montent qu'en char.

LA MONARCHIE SACERDOTALE DE NAPATA

Kashta doit la couronne aux prêtres d'Amon-Râ à Napata, et toute la dynastie obéit au sacerdoce avec une servilité qui dépasse étrangement les complaisances des vrais Pharaons. La monarchie devient sacerdotale, de nom tout d'abord, car le roi se dit premier prophète d'Amon, mais aussi de fait, puisque le roi

17. Tous les renseignements sur les rois de Napata proviennent des fouilles de Reisner à Napata, temples et pyramides; les objets retrouvés sont au *Museum of Fine Arts* de Boston, et ont été décrits dans le *Bulletin* de ce musée, depuis 1917, avec de substantielles notices historiques par Reisner. Voir surtout : *Bulletin*, n°s 89, 97, 112-113, 137, et *The Barqal Temples*, ap. *J. E. A.*, IV à VI.

n'agit qu'après avoir consulté la statue du dieu. Dans tous les grands textes retrouvés, une consultation oraculaire détermine les campagnes en Égypte pour assurer la victoire du clergé d'Amon, l'excommunication des dissidents, le choix des souverains. A chaque vacance du trône, les fils du roi défunt, qu'on appelle « les frères royaux », défilent devant la statue dont les bras articulés saisissent au passage le candidat élu par le dieu, c'est-à-dire par ses prêtres. Diodore (III, 5) a recueilli cette tradition que nous connaissons mieux par la stèle dite de l'Intronisation[18]. Cette théocratie que Herihor n'avait pu réaliser à Thèbes, elle s'épanouit à Napata. Le principe d'autorité, violé ou émietté dans le Delta et la Moyenne Égypte, s'appuie à Napata sur les cadres solides de l'ancienne administration pharaonique, sur la possession des mines d'or, et les ressources du commerce soudanais. Les Libyens renforçaient le prestige des prêtres par leurs innombrables tribus guerrières, aidées de troupes noires mercenaires; ces forces neuves ou traditionnelles, le clergé de Napata va les utiliser pour sauvegarder les trésors de Thèbes et délivrer de l'anarchie ce conservatoire des rites sacrés.

KASHTA À THÈBES (v. 750)

Kashta commence par accroître à Thèbes la situation privilégiée de la femme du dieu. C'était alors Seshepenoupet, fille d'Osorkon III : Kashta lui donne l'autorité d'une régente de la Thébaïde, avec transmission héréditaire. La femme du dieu étant vouée au célibat et à la stérilité, elle adoptera désormais une héritière qui, à son tour, en désignera une autre, d'accord avec le clergé[19]. Seshepenoupet adopte la propre fille de Kashta, la princesse Amenardis, dont la statue d'albâtre est conservée. La réalité du pouvoir était exercée, non par un premier prophète, dont la charge est supprimée, mais par un prêtre de confiance, d'un grade subalterne. Ainsi Amon avait reconquis toute la terre du Sud : à Napata, le dieu était représenté par son élu, le roi libyen; à Thèbes, par sa femme terrestre.

PIÂNKHI REPREND LA BASSE ÉGYPTE (725)

Quelle impression de vigueur et d'ordre nous donnent la Thébaïde et Koush, au moment où le reste de la vallée était plongé dans l'anarchie! Piânkhi, fils de Kashta, voit la Moyenne et Basse Égypte déchirées entre trois maisons royales officielles et d'instables principautés. En l'an 21 de son règne (vers 725), il descend à Thèbes pour entreprendre la pacification de la basse vallée; une stèle de 160 lignes retrouvée à Napata (IV, 816-883) nous expose les dis-

18. Cf. G. Maspero, *Annales éthiopiennes*, ap. *Études de mythologie et d'archéologie*, III, p. 223.
19. Cf. *Le Nil*, p. 407. La stèle de Kashta est à Léningrad.

cordes des « chefs des Mâ qui portent la plume » : Nemrod à Hermopolis, Pefnefdoubast à Hérakléopolis, Ioupout dans le Delta inscrivent leurs noms dans le cartouche royal, en concurrence avec Osorkon III de Tanis (IV, 830), et tous redoutent l'audace de ce « prince de l'Occident » (du Delta), Tafnekht, originaire de Hérakléopolis, qui, ayant fait de Saïs sa capitale, occupait aussi Héliopolis, Memphis, Dahshour, venait d'enlever Hermopolis, et prétendait reprendre sa ville natale, Hérakléopolis. Piânkhi, après avoir fait ses dévotions à Thèbes, débloque Hérakléopolis, prend d'assaut Memphis, visite Héliopolis, reçoit la soumission des quatre rois et des chefs des Mâ, à l'exception de Tafnekht qui se réfugie dans les « marais du Nord ». Ce rebelle finit par implorer la paix, prête serment « de respecter les ordres royaux et de n'attaquer aucun chef sans que Piânkhi l'y autorise ». Piânkhi se croit maître de l'Égypte; il permet aux quatre rois vassaux de garder leurs couronnes, et remonte à Napata, « le cœur élargi », acclamé par les populations tout le long du Nil.

PRÉCARITÉ DE LA CONQUÊTE

Politique à courte vue, cette unification nominale! Dès la retraite de Piânkhi, Tafnekht prend le cartouche royal[20], règne sur Saïs, Héliopolis et Memphis. Vers 720, son fils Bocchoris lui succède (*Diod.*, I, 45); Manéthon en fait le successeur officiel des dynasties parallèles de Tanis et Bubastis qui s'éteignent (?) à ce moment; à lui seul, Bocchoris qui règne de six à huit ans, constitue « *la XXIV*e *dynastie saïte* ». Or ce roi a été glorifié comme administrateur par la légende et par l'histoire[21]; il a pris figure de héros national en incarnant la résistance du Delta contre les étrangers : ceux du Sud, les Éthiopiens, et ceux de l'Orient, bien plus redoutables, les Assyriens, qui vont entrer en scène pour conquérir l'Égypte. Pendant près d'un siècle, l'histoire de l'Orient va s'enchevêtrer dans le conflit de l'Égypte et de l'Assyrie.

II. — L'Empire assyrien de 1115 à 660

I. — CONSTITUTION DE L'EMPIRE ASSYRIEN

*L'ASSYRIE ET SES VOISINS AU XII*e *SIÈCLE*

L'Assyrie du XIIe siècle, au début de Téglatphalasar I (1115-1093), n'a pas de frontières naturelles, donc vivra sous la menace de turbulents nomades, ses voisins; en outre, elle est coupée de tout débouché sur les mers. Ces circonstances commandent la politique assyrienne jusqu'au VIIe siècle et lui imposent une défensive qui tourne à l'agression : le dilemme est de *vaincre ou périr*.

Le noyau central de l'Assyrie, sous Téglatphalasar I, est le Tigre supérieur, de Diarbékir, Ninive, Kalah, Assour, Akshak, à Arrapkha (Kerkouk)[22]; le Soubarou (*en assyr.* Khanigalbat) a été annexé jusqu'à l'Euphrate depuis Salmanasar I, vers 1260. Il n'en reste pas moins que les deux grands fleuves et les affluents du Tigre prennent leurs sources en Ourartou et en Iran, hors du territoire assyrien : voies naturelles d'invasion ouvertes aux populations guerrières et instables des Mouskhou, aux tribus d'Ourartou, près des lacs de Van et d'Ourmia, qui guettent toute occasion de descendre dans la riche Mésopotamie. A l'ouest de l'Euphrate, les Mouskhou, les Néo-Hittites, les Amorrites (auxquels se superposent à ce moment les Araméens) interdisent l'accès de la Méditerranée et fournissent des contingents nomades : les Soutou, Khabirou, Chaldou, toujours disposés à passer sur la rive gauche, en Soubarou. Au Sud, l'antique rivalité de Babylone et de l'Élam menace perpétuellement Assour et s'oppose à son avance vers le golfe Persique. A l'Est, le plateau de l'Iran déversera sur la Mésopotamie des flots de Kassites et de Mèdes. Coupés des voies commerciales et militaires, encerclés tragiquement, les Sémites d'Assyrie, race vigoureuse, sans scrupule, résolue à vaincre, sont entraînés à faire de la guerre leur industrie nationale. Par le fer, par le feu, par le sang, des luttes sans trêve, contre tous leurs voisins, presque chaque année, pendant plus de quatre siècles, mènent les rois d'Assour, à marches forcées, de la Babylonie à l'Ourartou, de l'Élam à la Phénicie, jusqu'à l'Égypte, au delà même de ces « Quatre Régions » qui constituaient l'Empire de Sargon I et de Hammourabi. Ce n'est qu'au VIIIe siècle que leur armée a été assez forte pour asseoir une conquête qui terrorisa les populations du Proche Orient, pendant la courte hégémonie de l' « Empire assyrien ».

Cette histoire guerrière, qui se tisse à travers les « 4 Régions », nous est connue, depuis le IXe siècle, année par année, par les *Inscriptions* historiques, les *Chroniques* et l'*Histoire synchronique* (*supra*, p. 143) retrouvées dans la bibliothèque d'Assourbanipal et à Babylone. Ces textes cunéiformes, souvent confirmés par la Bible, donnent l'armature historique de l'Asie occidentale jusqu'à Alexandre; les faits sont

20. Stèle de Tafnekht au musée d'Athènes : *R. T.*, XVIII (1896), p. 4. La mère de Tafnekht était fille du roi (Osorkon III ?); d'où ses prétentions au cartouche royal.
21. A. Moret, *De Bocchori rege* (1903) p. 55-81.

22. Le centre de l'empire forme un triangle, dont le Tigre et le grand Zab bordent 2 côtés, et où se groupent Dour-Sharroukin (Khorsabad), Ninive, Kalah (Nimroud), Balawat; carte ap. M., *H.*, III, p. 468.

si complexes que nous n'en présenterons ici qu'une esquisse, en renvoyant aux études récentes de Dhorme[23] qui cite les textes originaux. Nous adopterons les dates de règnes proposées par Weidner pour les rois d'Assyrie.

A. *Campagnes et occupations temporaires en Cappadoce, Ourartou, Syrie-Nord, Babylonie*

TÉGLATPHALASAR I EN CAPPADOCE ET SYRIE

Après les règnes glorieux de Salmanasar I (1280-1260) et de Toukoultininourta I (1260-1232), l'Assyrie subit une éclipse : assassinat du dernier roi, faiblesse d'Assourdan I (1182-1145) qui rend à Babylone la statue de Mardouk, disette de textes pendant plus d'un siècle, incursions des Araméens nomades qui ravagent Soubarou et Mésopotamie, — tout nous montre la carence de l'autorité. L'énergie de la race se retrempe avec Téglatphalasar I (1115-1093) qui ramène l'ordre et la puissance militaire, et fixe les buts de la politique assyrienne : 1° de l'an 1 à l'an 5, il barre le chemin à une coalition de cinq rois de Phrygie et de Commagène, capture 20.000 hommes, porte ses armes en Ourartou, en Naïri (lac de Van) contre 23 roitelets de régions « qu'aucun roi n'avait encore explorées »; 2° l'an 5, il bouscule les Akhlamou de l'Aram-Naharaïm, passe l'Euphrate à Carchémish, pousse jusqu'à Arad où il prend contact avec la Méditerranée sur un navire du pays; il tue même un requin en mer. A son retour d'Amourrou, il a vaincu 42 peuples; à part la levée d'un tribut, sa conquête est éphémère, car de nouveaux désordres affaiblissent l'Assyrie pour deux siècles.

BABYLONE SOUS LA MENACE DES ARAMÉENS ET DES ÉLAMITES

Du XIIe au XIe siècle, l'intérêt historique passe à Babylone, non que la dynastie de Pashé soit brillante, mais parce qu'elle subit l'attaque des *nomades araméens*, dits de l'Est. L'invasion, sournoise au début, sera une calamité suspendue sur l'Assyrie et la Babylonie, jusqu'à la fin de leur histoire, car elle coupe leurs voies de communication ou de ravitaillement avec les mers. Les Akhlamou et les Soutou — qui ont causé tant de souci aux Hittites et aux Égyptiens (*supra*, p. 532) — se trouvent chassés des zones où ils exerçaient leurs razzias séculaires; la Syrie-Nord et la Damascène sont

23. *Les Pays bibliques et l'Assyrie*, ap. *R. B.*, 1910 et 1911, et *R. H. R.*, 1934, II, p. 142.

aux mains des Araméens de l'Ouest, stabilisés; en Phénicie, les Cananéens; en Palestine, les Philistins et les Israélites étaient maintenant installés. Dès lors les « Araméens insoumis » (comme les dénomment les Assyriens) refluent vers la Mésopotamie et — comme jadis les Amorrites — s'attaquent d'abord au Bas-Pays. La rivalité entre les successeurs de Téglatphalasar I et les rois de Pashé permetra, vers 1095, à un Araméen, Hadadapaliddin, d'usurper le trône à Babylone; il fait la paix avec l'Assyrie, mais, pendant cinquante ans, les forteresses, palais, temples d'Akkad et de Sumer sont pillés par les Soutou. Par réaction nationale, en 1052, vient, du Pays de la Mer, Shimmash-Shipak qui fonde la Ve dynastie (3 rois, 1052-1032), bientôt suivie de la VIe (3 rois) et de la VIIe constituée par un roi unique, un Élamite (ensemble 1031 à 1005). La VIIIe dynastie sera moins brève (1005-762), mais l'Assyrie, qui la défendra contre les Araméens, disputera la Babylonie aux Élamites. L'offensive contre les Araméens commence avec le roi d'Assour, Adadnirari II (911-891), qui impose son influence à Babylone en mariant sa fille à Naboushoumoukin, et Toukoultininourta II (890-884), dont les campagnes annuelles sont décrites par un journal de marche. Son fils, Assournasirpal, est en état de reprendre le plan de Téglatphalasar I.

ASSOUR BAT CARCHÉMISH ET DAMAS À QARQAR (854)

Les expéditions d'*Assournasirpal II* (884-858), racontées par les monuments de son palais à Kalah, sont dirigées contre la Syrie-Nord des Néo-Hittites. Les tributs sur les Mouskhou sont rétablis; en 877, le roi entre à Carchémish — où l'accueille le roi Sangar (*supra*, p. 599), — remonte l'Oronte jusqu'aux abords de Hamath, oblique vers le Liban par la vallée du Saroudj, et arrive « à la grande mer du pays d'Amourrou où il lave ses armes »[24]. Il reçoit les tributs d'Arad, Byblos, Sidon, Tyr (au temps d'Itobaal I) et ceux des Amorrites : or, plomb, bronze, tissus, bois, comme jadis en recevaient les Pharaons. Quant aux royaumes de Damas, Israël et Juda, alors sous les sceptres de Benhadad I, Omri, Achab et Asa (*supra*, p. 652), il les ignore ou les dédaigne, et ceux-ci ne semblent pas encore inquiets, quoique l'arrivée des Assyriens sur l'Oronte et la Méditerranée les mette directement en péril (voir *tableau*, p. 721).

Salmanasar III (858-824), dès sa première année, « lave ses armes dans la mer où se couche le soleil » et reçoit les tributs de Phénicie; sur les portes de bronze de son palais, à Balawat (près de Khorsabad),

24. Pour ce qui précède, *R. B.*, 1910, p. 55-60.

il nomme les navires des Tyriens et des Sidoniens. En 854, le voici à Alep et Carchémish; il remonte l'Oronte, mais Irkhouléni, roi de Hamath, fait face au danger : il a formé une coalition avec Hadadézer, roi de Damas, Achab, roi d'Israël, les cités d'Irqat, Arad, le pays de Musru (Cilicie) et d'autres pays sous les « 12 rois de Khattou » (*supra*, p. 653); les Ammonites et les Arabes de Gindihou ont envoyé des hommes et des chameaux; Tyr et Sidon restent neutres[25]. Salmanasar III écrasa les alliés « à Qarqar (ville du roi de Hamath) », tua 14.000 hommes et fit 25.000 prisonniers (854). Salmanasar n'ose marcher sur Damas; il se contente de descendre à la côte et d'aller « jusqu'en pleine mer ». Cependant Damas, capitale des Araméens de l'Ouest, restait l'objectif des Assyriens. En 849, nouvelle campagne contre Hamath, ce qui détermine Hadadézer de Damas et les 12 rois de Khattou à prendre les armes, mais ils sont battus à Ashtamakou, victoire qui reste stérile. En 846, 120.000 Assyriens marchent contre Hadadézer et Irkhouléni qui sont vaincus, mais se relèvent sur-le-champ. Par chance pour les Assyriens, Hadadézer va mourir, étouffé (II *Rois*, VIII, 7) par le général Hazaël, « homme de basse extraction qui s'empara du trône de Damas ». Hazaël, en 842, est à son tour défait : « Je l'enfermai dans Damas, j'abattis ses jardins; j'allai jusqu'aux monts du Hauran... je descendis jusqu'au (promontoire de) Balirasi (rochers du Nahr el-Kelb) où j'érigeai ma statue : alors je reçus les tributs des Tyriens, Sidoniens, et de Jéhu (roi d'Israël), descendant d'Omri »[26].

TROUBLES EN ASSYRIE. LES ARAMÉENS ET ISRAËL

Salmanasar n'était pas mort que ses fils se disputaient sa succession; une révolte à Ninive amena l'insurrection des régions du Nord. Samsiadad IV (824-805), occupé à des répressions intérieures, ne revient pas en Syrie; de son règne, rien ne serait à citer si son épouse, Samouramat, n'avait servi d'éponyme à la légendaire Sémiramis des Grecs, dont Hérodote (I, 18) fixait le règne cinq générations avant Nitocris, mère de Nabonide (555-529), ce qui concorde à peu près avec l'époque de Samouramat[27].

Au cours de ce règne, les Araméens, oublieux des ambitions de l'Assyrie, au lieu de s'unir et de s'associer à Israël pour prévenir une récidive, se cherchent querelle. La discorde s'étend lorsque Zakir, roi de Hamath, attaqué par Benhadad II, fils d'Hazaël, repousse

25. Monolithe de Salmanasar (*C. M.*, III, p. 1204); trad. et commentaire des noms géographiques : C. M., p. 63-67.
26. *R. B.*, p. 73; C. M., III. p. 1205.
27. *R. B.*, p. 180.

cette agression (vers 810) (*supra*, p. 654). Le roi de Damas est remplacé par son fils Mari qui hérite une situation difficile.

ADADNIRARI III ATTAQUE DAMAS ET DÉBOUCHE EN PALESTINE

L'occasion n'échappe pas à *Adadnirari* III (805-782) de rétablir l'empire de son grand-père Salmanasar. Mari « enfermé dans Damas, capitula; dans Damas, sa ville royale, le roi d'Assyrie prit 2.300 talents d'argent, 20 talents d'or, 3.000 talents de bronze, 5.000 talents de fer, un lit d'ivoire, un trône d'ivoire, des richesses sans nombre »[28] (*supra*, p. 655). De là, vers la Méditerranée, la route était ouverte par la Beqaa, ou par Beishan et Mageddo (et non plus, comme auparavant, par la route au nord du Liban). Aussi Adadnirari déclare-t-il : « J'ai soumis le pays de Khattou et d'Amourrou en totalité; les pays de Tyr, Sidon, d'Omri (Israël), d'Édom, de Philistie, je leur imposai un pesant tribut »[29]. Juda n'est pas nommé, mais ce petit royaume suivait la politique de Damas, à qui les rois Amasia et Osias payaient tribut pour son appui contre Israël (*supra*, p. 655). Pour la première fois, un roi d'Assour étend son autorité à la Philistie et à Édom, c'est-à-dire jusqu'*aux frontières de l'Égypte*. Aucune occupation permanente ne consolide encore ces victoires éphémères.

ATTAQUES DES MÈDES ET DES ARAMÉENS

Pendant ces expéditions lointaines, l'Assyrie et la Babylonie restent exposées aux incursions des Nomades araméens. Dans ses dernières années, Adadnirari cherche à repousser la tribu des *Itoua* répandue dans toute la Mésopotamie. Ils provoquent, jusque dans la capitale Assour, des révoltes que répriment ses malheureux successeurs, Salmanasar IV (781-772), Assourdan II (771-754) et Assournirari IV (753-746). Un autre danger menace la frontière Est : l'approche des Mèdes (*Madaï*), devenus plus pressants. Aussi les rois d'Assour ne repassent-ils pas l'Euphrate avant 755, et c'est pour pacifier la Syrie-Nord où Samal s'est affranchie. La nouvelle dynastie des rois de Samal porte des noms cariens, signalés par les inscriptions de Karl et Panammou (*supra*, p. 599). En Damascène, l'affaiblissement de la

28. *R. B.*, p. 185. Dans le palais royal détruit, exhumé à Arslan Tash par Thureau-Dangin, celui-ci a découvert des tablettes d'ivoire, figurant des scènes ou motifs de l'art égyptien, qui décoraient un lit, dont un montant porte, en araméen, une dédicace « à notre seigneur Hazaël »; cf. Thureau-Dangin, *Arslan Tash* (1931), p. 89, pl. XIX à XLVII. Les motifs égyptiens figurent le soleil Râ naissant du lotus, des sphinx, uraeus, etc.; cf. les ivoires de Samarie, *supra*, p. 658. Ces pièces proviennent du butin de guerre fait à Damas par Adadnirari (C. M., III, p. 1339). La Bible mentionne les « lits d'ivoire » des princes de Hamath et des Philistins (*Amos*, VI, 2-4).
29. *R. B.*, p. 186.

maison royale permet à Jéroboam II d'Israël de reprendre sa liberté vis-à-vis de Damas (*supra*, p. 655). Ces velléités d'indépendance ne sont possibles que dans les crises de débilité qui arrêtent la croissance de l'Assyrie. Elle reprend ses forces avec un souverain énergique, Téglatphalasar III, dont l'avènement, en 745, marque la fin des désordres et prépare l'apogée de la puissance assyrienne.

B) *Conquêtes définitives : déportation des vaincus ; colonisation assyrienne*

NOUVELLE POLITIQUE DE CONQUÊTES

L'Assyrie a fini l'apprentissage de la guerre; à partir de Téglatphalasar III, elle saura comment asseoir sa domination sur l'Asie occidentale. Le caractère belliqueux de ses ennemis, Araméens, Néo-Hittites, Phrygiens, Mèdes, reste redoutable, mais elle leur opposera des procédés de conquête nouveaux, et d'une application si constante, qu'ils ne peuvent être que le fruit d'une politique concertée et réalisée avec une volonté implacable. Désormais les vaincus seront traités avec une méthodique brutalité : les rois décapités, écorchés, empalés ou murés vifs, enchaînés par la mâchoire comme des chiens; les guerriers massacrés en masse[30]; la population civile, en grande partie, déportée dans des provinces lointaines, de façon à déraciner toute résistance sur place; des colonies d'Assyriens, ou de nomades Soutou, Mèdes, Arabes, partout implantées dans les cités ou campagnes devenues vides. Sur les pays ainsi repeuplés d'éléments sûrs, ou trop isolés pour lutter et conserver la mentalité ancienne, le gouvernement appartient, non plus aux princes locaux, animés de revanche ou de patriotisme, mais à des généraux assyriens; ils lèvent sur ce qui reste de l'ancienne race, et sur les colons, un lourd tribut annuel, transmis à la capitale; ils exigent en outre pour eux-mêmes des corvées et impôts écrasants. Tel est le régime imposé aux pays réduits en provinces assyriennes.

L'ARMÉE ASSYRIENNE ET LE ROI

Les bas-reliefs gravés sur les murs des cours, dans les palais des grands conquérants, Assournasirpal (à Kalah), Téglatphalasar III (à Tell Ahmar), Sargon II et Assourbanipal (à Khorsabad), décrivent, avec autant de précision que de variété, l'instrument de conquête

30. Figures ap. M. *H.*, III, p. 125, 235, 406, 410, 415.

qu'est l'armée assyrienne, du IXe au VIIe siècle. Le fantassin assyrien, grand, musclé, barbu, d'aspect formidable, est coiffé d'un casque conique, cuirassé d'écailles de bronze, ou d'une cotte de mailles, sur une longue robe brodée; il porte parfois un pantalon et de hautes bottes lacées. L'infanterie lourde a des piquiers avec épée, longue lance et bouclier métallique, et des tireurs d'arc qui sont protégés par des porteurs de boucliers, ou par des écrans mobiles, en jonc. L'infanterie légère se compose aussi de lanciers et d'archers non cuirassés, avec boucliers d'osier. Pour l'attaque des forteresses, on utilise des chars d'assaut cuirassés et des « tortues » d'où sortent des béliers manœuvrés à couvert; des sapeurs, protégés par des abris mobiles, manient des pioches et des leviers. Les chevaux servent surtout aux chars de guerre, lourds, montés sur roues très massives, aptes à gravir des chemins de montagnes abrupts; la caisse est renforcée et décorée d'étoffes; l'équipage se compose d'un cocher, d'un guerrier qui manie la lance et l'arc, d'un porteur de bouclier qui protège les autres. Depuis Sargon, les cavaliers, armés à la légère d'arcs et de lances, sont accompagnés chacun d'un servant monté qui dirige les chevaux pendant le combat. Depuis Assourbanipal, le cheval est sellé, carapaçonné, et le cavalier a appris à diriger seul sa monture, tout en combattant[31]. Des étendards, figurant des animaux sacrés, ou l'image d'un dieu, inscrits dans une roue (soleil ?), sont fixés par une longue hampe sur les chars, et guident les troupes. Équipement et tactique visent à protéger le corps du combattant, tandis que l'Égyptien du Nouvel Empire, très légèrement armé, est beaucoup plus vulnérable. Le roi combat en tête de ses troupes, à pied, en char, à l'assaut des forteresses; il manie arc, massue, épée.

Dans son palais, en costume de cour, coiffé d'une tiare tronconique, à larges rubans flottants, sous laquelle s'épand sa chevelure frisée, la barbe calamistrée encadrant une face aux traits charnus et accentués, le corps très musclé s'enveloppant de longues robes brodées, debout, la main sur la garde de l'épée en verrouil[32], ou assis sur un trône très orné, — le roi d'Assour éclate de vigueur surhumaine, de luxe superbe et écrasant. Autour de lui, vivantes répliques du maître, il y a des généraux, tartanous, ministres, chevelus et barbus, d'autres à lourdes faces rasées, ceux-là d'une musculature massive, ceux-ci d'un embon-

31. Figures ap. C. M., III, p. 1193, 1216, 1271; M. *H.*, III, p. 189 : cavaliers contre Arabes montés sur méharis; 203, char d'assaut; 239, 241, 357, attaque de forteresses; 298, marche en forêt; 407, bataille générale; 282, galère maritime; 310, galères fluviales.
32. C. M., III, p. 1328 (peintures de Tell Ahmar); M. *H.*, III, p. 152, 217.

point pesant, imitant l'allure de leur potentat, impassible dans sa force, bardé d'étoffes épaisses et bigarrées, coruscant d'armes et de bijoux. Jusque dans ses plaisirs, le roi d'Assyrie étale une cruauté sardonique : il banquette à l'ombre et aux relents cadavériques des têtes coupées [33] ; il arrose de libations les lions sanguinolents transpercés de ses flèches [34]. L'Égyptien avait gouverné l'Asie avec une aménité nonchalante et distante ; mais l'Assyrien, harcelé dès le berceau par des nuées de peuples guerriers et de tribus agressives, a voulu briser les corps en leur assénant des coups formidables, mater les esprits par l'épouvante. Le monde oriental, terrorisé, rompu, saignant, ne cessa de nourrir contre son vainqueur une haine inexpiable.

TÉGLATPHALASAR III (745-727) FONDE LE GRAND EMPIRE ASSYRIEN

Au début de son règne, ses États étaient agités par des insurgés étrangers et assyriens. Il y dénombre « 25 tribus d'Araméens installées sur le Tigre et l'Euphrate jusqu'à l'Oukhnou (Kerkha) et à la mer Inférieure », ravitaillées en hommes et en ressources par les rois d'Aram (Syrie Nord et Damascène) et les *Nabatéou* (ancêtres des Nabatéens) qui tirent leurs recrues de l'Arabie, à travers le grand désert. Après quelques efforts dispersés, le roi va écraser la rébellion en Ourartou, Syrie Nord et Arabie.

RÉPRESSION DE L'OURARTOU

Depuis que Lydiens et Phrygiens avaient peuplé les côtes méditerranéennes et les plaines agricoles de l'Asie Mineure, un fort courant d'échanges circulait entre les ports ioniens et les pays des mines, riverains de la mer Noire, occupés par les Tabal et les Mouskhou. Entre ceux-ci et la Haute Mésopotamie s'interposait la région montagneuse de l'Ourartou et du Naïri (lacs de Van et d'Ourmia) qui domine les hautes vallées du Tigre et de l'Euphrate : nœud de communications essentielles pour le commerce et la politique. Aux IXe et VIIIe siècles, pendant l'éclipse de l'Assyrie, se fonde en Ourartou une maison royale, celle de Shardouris I (835-820) qui s'enrichit par les mines et les échanges, développe ses armées et s'impose sur le haut plateau jusqu'à la Cappadoce et à la Cilicie. Dès lors, faire campagne en Ourartou devient une nécessité périodique pour tout roi d'Assyrie [35]. Salmanasar III (858-824) ouvre les voies. A l'avènement de Téglatphalasar III, son contemporain Shardouris II (755-730) débordait sur le Tigre et

33. *M. H.*, III, p. 413.
34. C. M., III, p. 1298; C. M., III, p. 1296.
35. Sur l'Ourartou, cf. *Camb. Hist.*, III, p. 26, 169-189.

l'Euphrate, de Diarbékir à Carchémish ; le roi d'Assyrie arrête ces progrès et reprend possession de Diarbékir.

LA SYRIE RÉDUITE EN PROVINCE (738)

Depuis la ruine de Damas, les rois néo-hittites, entre Carchémish et le port d'Arad, fomentaient l'agitation contre l'Assyrie. Après quelques campagnes contre Arpad (au sud d'Alep), Téglatphalasar, en 738, rétablit, dans la région de Samal, Panammou II dont l'inscription nous apprend que son père, Barsour, tué par un usurpateur, fut vengé par le roi d'Assyrie. Le roi de Iadi, ville voisine, avait groupé 19 roitelets, de l'Euphrate à la côte (Zapouna et Simyra) [36]. Téglatphalasar bat les coalisés, et, pour inaugurer la méthode de répression, déporte une partie des habitants et les remplace par des Akhlamou ramenés du Zagros et du Naïri, montagnards dépaysés qui s'assagiront, pense-t-il, en vue de la mer. Des généraux gouverneront la Syrie Nord (738). Les tributs de « Razon, roi de Damas, qui est à la tête du pays d'Aram », de Menahem, roi d'Israël, de Byblos, de Tyr (où règne Hiram II, roi des Sidoniens, *supra*, p. 611) accompagnent ceux de Carchémish et de Samal, de Cilicie et Commagène. Enfin Zabibi, reine de Saba, reine d'*Arabi* (Arabie) envoie des chameaux pour dénier son ralliement aux Akhlamou.

CAMPAGNES EN PHILISTIE, ISRAËL ET ARABIE

Pour atteindre l'Arabie, Téglatphalasar, en 734, marche au Sud, violant le territoire d'Israël, poussant en Philistie, occupant Gaza dont le roi Hanoun, rebelle, s'enfuit en Égypte. De 733 à 732, une nouvelle reine des Arabes, Samsi, « qui avait violé le serment du dieu Soleil », envoie son tribut de chameaux, suivi, du fond de l'Arabie, « à la limite de l'Occident », par des présents en or, argent, parfums, chameaux et chamelles donnés par le port de Mousa, les villes de Teima, Saba, et les cités, plus proches, de Madian. Ici encore, des gouverneurs furent établis aux limites de « l'Arabie et de l'Égypte », ainsi qu'à Ascalon, à Madian, Ammon et Moab [37].

PRISE DE DAMAS (732)

Dans l'intervalle, Téglatphalasar avait réglé le compte d'Israël et de Damas (*supra*, p. 677). Sollicité par Achaz, roi de Juda, Téglatphalasar capture Damas, fait mourir Razon, déporte les habitants, ravage Israël (732) : « tous les Araméens, tant qu'il y en avait, je les ai fait rentrer dans la frontière d'Assour » [38]. Juda reste tributaire, comme

36. *R. B.*, p. 191.
37. *R. B.*, p. 197.
38. *R. B.*, p. 195.

son voisin Édom. Le roi d'Ascalon paye tribut au prince royal, Salmanasar, nommé gouverneur de Phénicie. Sauf sur le territoire des rois tributaires, l'Assyrie entretient en Canaan armées et gouverneurs; la conquête s'affermit par l'occupation permanente.

ANNEXION DE LA BABYLONIE (731)

Téglatphalasar avait déjà pillé Akkad au temps du roi Nabonassar I (748-734) dont le règne sert de point de départ au canon de Ptolémée. Les deux successeurs de Nabonassar meurent assassinés; un roi de Sapi, au sud de la Babylonie, Nabou-oukinzer, fonde la Xe dynastie. En 731, Téglatphalasar, libéré des guerres occidentales, enlève Sapi, capture le roi, se fait couronner par Bel, en 729, sous le nom de *Poulou* qui figure dans les listes dynastiques de Babylone et dans la Bible. De 731 à la chute de Ninive en 612, Babylone dépendra presque entièrement d'Assour. Téglatphalasar qui a réuni les deux Mésopotamies, ajoute au titre « roi de Sumer et d'Akkad » celui de « roi des Quatre Régions » et *shar kishshati*. C'est la première fois qu'un *empire sémitique* justifie ce titre protocolaire par l'occupation effective des quatre points cardinaux, en Asie occidentale.

RÈGNE OBSCUR DE SALMANASAR V (727-722)

Rappelé de Phénicie en Assyrie, Salmanasar V, dans son bref règne, ne laisse aucun monument. C'est par Ménandre, cité par Josèphe, que nous apprenons une révolte générale en Phénicie, dès son départ. Osée d'Israël se joignit aux rebelles, et la Bible nous décrit le siège de Samarie (*supra*, p. 659) où des traditions relatives à Salmanasar et à son successeur Sargon ont été longtemps confondues. Nous savons par la Chronique babylonienne[39], que c'est Sargon (et non pas Salmanasar, mort en 722) qui « cerne et conquiert Samarie », achevant l'œuvre commencée par son prédécesseur.

2. — L'Empire assyrien au temps de Sargon et des Sargonides

SARGON II (722-705). ANNEXION DE SAMARIE (722)

Sargon est un « soldat heureux » que l'armée mit sur le trône après le décès subit de Salmanasar. Très populaire, Sargon justifia ce choix en menant l'Assyrie à l'apogée de sa puissance. Lui et sa lignée, *les Sargonides*, sont les rois les plus glorieux de l'Assyrie.

39. *R. B.*, p. 369-371.

La question d'Israël fut liquidée en 722, par la prise de Samarie (*supra*, p. 658). La ville ne fut pas détruite, mais subit la *colonisation* de gens transplantés de Babylone, de Koutha, et aussi de Hamath et de Syrie Nord, auxquels on adjoignit plus tard des Arabes[40]. Ils y apportèrent leurs dieux et leurs coutumes; l'esprit national d'Israël en fut complètement aliéné, ce qui était le but de Sargon.

L'ÉGYPTE EN CANAAN : QARQAR ET RAPHIA (720)

En 721, Sargon est rappelé en Babylonie par une révolte (de Mérodach-Baladan) qui sépare à nouveau les deux Mésopotamies pendant onze ans[41]. Le moment paraît propice à l'Égypte pour reprendre son contrôle traditionnel, sinon sur tout Canaan, du moins sur sa moitié au sud du Carmel, car, aux petits royaumes hébreux et araméens, divisés et incapables d'attaquer le Delta, l'Assyrie substituait sa puissance militaire. Déjà sa frontière atteignait le « torrent d'Égypte »; mais dans la vallée du Nil, si morcelée au temps de Piânkhi, les intérêts locaux ne prévalaient-ils pas sur la politique nationale? Ce fut le roi de Saïs, Bocchoris, fils de Tafnekht et maître des nomes du Delta oriental, qui, pendant sa brève royauté (720-715), défendit contre l'Assyrie la frontière orientale.

L'intervention de l'Égypte, nous l'avons signalée à Gaza, sous Téglatphalasar III, et à Samarie, aux derniers jours d'Osée. Ce Pharaon *So* que nomme la Bible n'existe pas; les textes assyriens[42] nous disent que l'instigateur de la révolte à Samarie était, non le Pharaon, mais son *tartanou* nommé *Sib'o*[43]; par abréviation, *So*. Or, en 720, le général égyptien avait gagné à sa cause Hamath, Damas, Simyra, Arpad et Samarie; c'est à *Qarqar* que les coalisés affrontèrent les Assyriens et (comme jadis, en 854) furent complètement défaits. Le roi de Hamath, Iaubidi, fut écorché vif[44]; sa ville « reçut 6.300 colons assyriens, un général comme gouverneur, et paya un tribut annuel et des impôts ». L'Égyptien Sib'o, qui attendait l'ennemi plus au Sud, se replia sur Gaza qui lui restait fidèle; il fut également battu à *Raphia* (entre Gaza et l'Égypte); il s'enfuit « comme un pasteur dont on a ravi les brebis », laissant les Assyriens déporter 9.033 hommes de Raphia, avec Hanoun, roi de Gaza. Sargon, rappelé en Babylonie, ne poussa pas au delà de la frontière; et son ennemi, Bocchoris, tomba (*infra*, p. 688) sous les coups des Éthiopiens (715).

40. *R. B.*, p. 373.
41. *R. B.*, p. 376.
42. *R. B.*, p. 377-378; *M. H.*, III, p. 235, figure.
43. A. Moret, *De Bocchori rege*, p. 26.
44. *R. B.*, p. 384.

POLITIQUE DE JUDA AVEC L'ASSYRIE

Le roi de Juda, depuis l'an 3 du règne d'Osée, était *Ezéchias*, fils d'Achaz, qui respecta les prophètes, détruisit les hauts lieux, brisant les idoles et même « le serpent d'airain que Moïse avait fait » et qui était vénéré dans le Temple (II *Rois*, XVIII). « De tous les rois de Juda, nul n'agit mieux que lui. » Envers Sargon, Ezéchias continue la politique de son père Achaz (qui payait tribut à Téglatphalasar). Il resta neutre pendant qu'Osée négociait avec Sib'o et échappa ainsi au châtiment qui frappa le roi de Gaza. A ce moment, le prophète Isaïe (XIX) proclamait la faiblesse de l'Égypte et conseillait la prudence à Ezéchias; ainsi Jérusalem resta à l'abri de la tempête. Ezéchias fut moins timide en face de Sennachérib : nous verrons qu'il courut alors un suprême danger.

PERTE ET REPRISE DE LA BABYLONIE (727-709)

A peine Sargon était-il sur le trône qu'une tribu araméenne, les *Chaldou*, réfugiés dans ce *pays de la mer* — terres marécageuses qui, comme le Delta égyptien, offraient refuge aux proscrits et aux nomades — proclamaient roi (721) leur chef, Mérodach-Baladan II. Celui-ci trouva un appui parmi « les Soutou et les Araméens nomades »; l'Élam le fit arriver à Babylone et l'y soutint jusqu'en 710, année où Sargon reprit Babylone. Au début de 709, le dieu Mardouk lui remit les couronnes; on l'inscrivit, sous son nom assyrien, Sharroukin, dans les listes dynastiques babyloniennes. Pour consolider sa victoire sur Mérodach et sur l'allié Shoutrouk-Nakhounté, roi d'Élam, Sargon transplante à la frontière élamite et dans la Babylonie — qu'on appellera désormais *Chaldée* — des milliers de Hittites venus de la Commagène, après que cette province eut été réduite elle-même à la condition de province[45].

OPÉRATIONS CONTRE LES MÈDES, L'OURARTOU, LES MOUSKHOU

Depuis le règne de Téglatphalasar III, les Mèdes étaient devenus inquiétants : en 747, on en avait déporté 60.500; en 737, 8.650; c'est dans ces villes des Mèdes ainsi dépeuplées que Sargon installe les gens de Samarie, ainsi que dans une « forteresse de Sargon », Kar Sharroukin, destinée à brider les séditieux.

Au début de son règne, Sargon II intervient contre Rousâs (ou Oursâ), roi de l'Ourartou, qui avait pris possession du pays des Mannai, tribu apparentée aux Mèdes, localisée au sud-est du lac d'Ourmia.

45. *R. B.*, p. 386-387.

Dans une campagne mémorable, que raconte une longue inscription, Sargon enlève, en pleine montagne, les trésors amassés dans le temple et le palais du pays de Mousasir, célèbre par sa production métallurgique. Dans le butin figurent 34 talents d'or, 167 d'argent, 6 épées d'or, 88 coupes d'argent, plus de 25.000 boucliers, plus de 300.000 épées, plus de 1.500 lances de bronze. Rousâs mourut de désespoir en Ourartou et ce pays cessa d'être dangereux pour l'Assyrie[46] (714).

Plus tard, Sargon est attaqué par les Tabal, puis les Mouskhou qui étendent leurs alliances jusqu'à Musri (la Cilicie); et enfin Carchémish entre en rébellion, avec le concours du roi de Phrygie, Midas, et du roi néo-hittite, Pisiris. Les populations du Nord furent décimées, celles de Carchémish et de Cilicie, déportées à Damas et remplacées par des Assyriens et des Soutou (713 et 701). En 708, la Commagène déjà tributaire (*supra*, p. 681) échangea sa population avec des Araméens du Pays de la Mer. Une forte armée campa au carrefour des routes d'Anatolie, avec un général-gouverneur prêt à intervenir en toutes directions[47].

SARGON PREND CHYPRE (709)

Chypre, qui avait sans doute coopéré à la révolte de la Cilicie en 713, est abordée par l'armée assyrienne après sept jours de traversée. Sargon « prend l'île comme un poisson » et la traite en tributaire, comme la Cilicie et Tyr. Une stèle triomphale, qui figure Sargon au-dessous des symboles des dieux d'Assour et de Babylone, fut érigée à Kition, colonie grecque (cf. Glotz, *Hist.*, I, p. 262). Sargon y décrit ses conquêtes : « les hauts faits des grands dieux, mes seigneurs, les noms des peuples que de l'Orient à l'Occident, grâce à la protection des dieux Assour, Nabou, Mardouk, j'ai soumis à ma domination »[48]. Rien n'exprime mieux la puissance de ce conquérant qui plante sa stèle-frontière en pleine mer, au seuil des Ioniens, comme un défi au monde nouveau qui s'élaborait en Grèce.

En 707, Sargon inaugure sa résidence favorite, Dour-Sharroukin « forteresse de Sargon » (Khorsabad), construite en pierre, bois, métaux, amenés à grands frais du Taurus, de l'Amanus et du Liban, jusqu'aux environs de Ninive. Il y périt de mort violente, en 705. Isaïe (XIV) tirera la morale de cette fin : « Celui qui faisait trembler la terre et qui ébranlait les empires, qui changeait le monde en

46. *R. B.*, p. 380; Thureau-Dangin, *La VIIIe campagne de Sargon* (1912).
47. *R. B.*, p. 388.
48. *R. B.*, p. 387.

désert, dévastait ses cités, ne relâchait pas ses captifs, — il ne repose même pas dans sa demeure, jeté loin de sa tombe, comme un vil rameau. »

SENNACHÉRIB (705-681) À BABYLONE Toute la gloire et la grandeur de Sargon n'avaient pas empêché un soulèvement général des populations écrasées. Son fils Sennachérib, grand guerrier, grand bâtisseur comme son père, usa ses vingt-quatre années de règne à cimenter les fissures et aplanir les matériaux de cette construction artificielle qu'était l'Empire assyrien. Or l'hégémonie d'Assour dépendait, en première ligne, de sa suprématie sur la Babylonie [49].

Du fond des marais [50] revinrent les Chaldou de Mérodach-Baladan II, soutenus par l'Élamite Shoutrouk-Nakhounté et par des Arabes, pour disputer la Chaldée à l'Assyrie. Sennachérib, vainqueur à Kish (704), rentre à Babylone, mais, par dérision, fait régner sur le pays, de 703 à 700, un Chaldéen, Belibni, élevé à la cour de Ninive, qu'il appelle « son petit chien » [51]. Ceci réglé, il extermine 17 tribus d' « Araméens insoumis » et importe 200.000 captifs en Assyrie (702). Or Belibni complote avec l'Élam et Mérodach qui « avait envoyé une lettre et un présent à Ezéchias, roi de Juda » (II *Rois*, XX), sans doute pour encourager un soulèvement en Palestine; mais Isaïe (XXXIX) montra au roi les dangers de cette rébellion. Sennachérib déloge Mérodach de son pays natal, Bit-Yakin, le force à s'embarquer pour la côte élamite, et place sur le trône de Babylone son propre fils Assournadin-shouma (700). Peu après, celui-ci est enlevé par le roi d'Élam. Sennachérib fait construire une importante flotte sur les fleuves par ses captifs tyriens, sidoniens et chypriotes [52], et transporte une armée sur les côtes d'Élam (696-693). Après diverses péripéties, l'armée assyrienne se replie (692) et livre d'âpres batailles le long du Tigre, jusqu'à Khaloulé (près de Bagdad). Babylone ne fut reprise qu'en 697, pour passer encore entre les mains d'un agitateur. Sennachérib revient d'Arabie où il défendait son empire, reprend d'assaut Babylone (689) et brûle la ville, de fond en comble; même les statues des dieux furent mises en morceaux [53]. En outre, « afin que, dans l'avenir, on ne trouve

49. Olmstead, *The fall and rise of Babylon*, ap. *American Journal of Semitic Languages*, XXXVIII (1922), p. 76-96, montre bien comment les révoltes de Babylone paralysent souvent la politique extérieure de Sennachérib et Asaraddon.
50. Figure, ap. M. *H.*, III, p. 223.
51. *R. B.*, p. 503.
52. Figure, ap. M. *H.*, III, p. 301.
53. *R. B.*, p. 515, 518. Les dieux emmenés en captivité : M. *H.*, III, p. 434, fig..

plus le sol de cette ville, je le détruisis par l'eau, et je le rendis semblable à un marais ». La ville cependant se releva des cendres et des eaux.

RÉVOLTES DE PALESTINE, JUDA ET PHÉNICIE A la mort de Sargon, (705) les intrigues du pharaon Shabaka provoquèrent la révolte de Tyr. Le grand roi l'avait lésée en lui enlevant le marché de Chypre. A Tyr, le roi Eloulaios, successeur de Matten, reprit cette colonie et attira dans son parti Ascalon, Jaffa et d'autres cités de la côte ou de l'intérieur, comme Akkaron [54]. Le roi de Juda, Ezéchias, négligeant les avertissements d'Isaïe, pactise avec les factieux qui se croyaient soutenus par « les rois d'Égypte » (les princes du Delta) et « le roi de Meloukha » (Koush), qui était alors Shabaka (II *Rois*, XVIII, 7-9). En 701, délivré provisoirement de Mérodach, Sennachérib attaque Eloulaios qui s'enfuit à Chypre, où il mourut. La double Sidon (de la mer et de la côte), Sarepta, Palaetyros, Acre, capitulèrent (la citadelle de Tyr, à l'abri dans son île, restant indemne). Sennachérib leur donna un roi, Itobaal II, de la lignée royale de Sidon. Dès lors, Sidon reprend la suprématie sous la tutelle assyrienne et paye un tribut annuel. Tyr, dont la flotte domine la mer, conservera une indépendance relative jusqu'au temps d'Alexandre [55].

INTERVENTION DE L'ÉGYPTE : ALTAQOU (701) En Palestine, Sennachérib prend Ascalon dont il déporte au pays d'Assour le roi Sédécias, sa famille et ses dieux; Jaffa, Akkaron et tout le pays, jusqu'au torrent d'Égypte, subissent le même sort. Mais voici des renforts : l'armée du roi de Koush et des roitelets d'Égypte, qui a accepté la bataille à Altaqou (au sud d'Akkaron) : « Grâce à mon seigneur Ashour, je les défis, mes mains prirent vivants le chef des chars et les enfants d'un roi des Égyptiens, ainsi que le chef des chars du roi de Koush » (701) [56].

CAMPAGNE CONTRE ÉZÉCHIAS Après avoir détruit Akkaron, Sennachérib « monta contre toutes les forteresses de Juda et les prit ». Isaïe (X, 32) nous décrit l'anxiété du peuple de Jérusalem guettant sur les murailles l'arrivée de Sennachérib, croyant voir de loin le roi lui-même « agiter sa main contre la colline de Jérusalem ». La ville échappe une fois de plus, mais, selons le texte assyrien, Ezéchias livre 30 talents d'or, 800 d'argent, des lits d'ivoire,

54. Cité par Josèphe, *Ant. Jud.*, IX, 14.
55. *R. B.*, p. 505-508.
56. *R. B.*, p. 509.

des armes précieuses; des villes furent enlevées à Ezéchias (la banlieue de Gaza) et données au roi d'Ashdod, d'Akkaron et de Gaza[57]. La Bible confirme qu'Ezéchias dut payer tribut et brisa les portes du temple de Yahvé pour en livrer les lames de métaux précieux au roi d'Assour (II *Rois*, XVIII, 13-16). Ici survient l'épisode de Lachis qui se rapporte, selon Dhorme[58], à une campagne suivante.

SENNACHÉRIB ROI DES ARABES

A peine de retour à Ninive, Sennachérib repart contre Mérodach-Baladan qui régna en Chaldée pendant quelque dix ans (700-691). Les textes manquent ensuite. Lorsqu'ils reparaissent, en 691, Sennachérib règle ses comptes avec l'Arabie qui avait fourni des troupes à Babylone et à Jérusalem[59]. Depuis, Sennachérib se fait appeler « roi des Arabes », titre que lui donne aussi Hérodote (II, 141); sans doute ramène-t-il des troupes auxiliaires et des chameaux, car les expéditions d'Arabie s'expliquent surtout par la nécessité d'obtenir le concours des cheikhs chameliers pour le transport et le ravitaillement des troupes qui attaqueront le Delta. Dhorme établit que Sennachérib, revenu d'Arabie, installe son camp à Lachis (à la hauteur de Gaza) d'où il menace à la fois Ezéchias de Juda et l'allié de celui-ci, le roi d'Égypte, qui était alors Shabataka.

L'ÉGYPTE AU TEMPS DE SHABAKA ET DE SHABATAKA (716-689)

Nous avons laissé l'Égypte aux mains du conquérant éthiopien, Piânkhi (*supra*, p. 671), qui laisse subsister, sous sa suzeraineté nominale, les chefs libyens et les roitelets du Delta dont parle Sargon II. Aux yeux des Égyptiens, Piânkhi n'était pas le Pharaon légitime. Cette dignité revenait au roi de Saïs, Bocchoris (720-715), que Manéthon reconnaît comme fondateur et seul roi de la XXIV[e] dynastie.

A la mort de Piânkhi (716), son frère Shabaka prend la couronne à Napata et à Thèbes; le Delta refuse de le reconnaître, et les « marais de Bouto » abritent les rebelles. Le chef de la résistance était Bocchoris, ce roi de Saïs dont Sargon II avait battu l'armée à Raphia. Cette défaite montre l'insuffisance des moyens militaires de Bocchoris. Lorsqu'il voulut arrêter « la nombreuse armée de Sabacon, roi d'Éthiopie » (*Hér.*, II, 137), il fut battu et capturé. Manéthon dit que Shabaka le fit brûler; d'après d'autres, Bocchoris fut écorché vif, selon le rite assyrien (715). Fin tragique qui auréola de légende le règne bref, mais populaire, d'un des derniers Pharaons qu'apprécia l'Égypte. Avec Bocchoris disparaît la dynastie officielle. Manéthon admet alors Shabaka comme légitime fondateur de la *XXV[e] dynastie de rois éthiopiens*; Shabaka quitte Napata pour s'installer, comme ses trois successeurs, à Thèbes et à Memphis.

57. *R. B.*, p. 510-511. Cf. II *Chron.*, XXXII. 18
58. *R. B.*, p. 512.
59. *R. B.*, p. 510.

Shabaka (716-703) agit en Pharaon traditionnel, reprenant les grandes constructions à Thèbes, Memphis, Bubastis, Tanis, restaurant les dogmes religieux, rééditant les vieux textes de théologie; il laisse une réputation de sagesse que recueilleront Hérodote et Diodore. Attentif à surveiller les mouvements de Sargon, il accueille Iamani, roi de Khattou, et Azouri[60], un aventurier qui avait réussi à devenir roi d'Ashdod et qui négociait avec Juda et Édom contre l'Assyrie. Sargon couvre de son mépris ces réfugiés, « car Pharaon est incapable de soutenir ses complices »; Isaïe (XX) va clamant que « le roi d'Assyrie emmènera de l'Égypte et de l'Éthiopie les jeunes gens et les vieillards, à la honte de l'Égypte », tandis que la force de Sargon est, comme la crue de l'Euphrate, « large et puissante ». Cependant Pharaon échange lettres et cadeaux avec Sargon. On a retrouvé, à Kalah, des bulles d'argile[61], au nom de Shabaka, qui scellaient une correspondance disparue; la mention des cadeaux subsiste aux textes assyriens, car Sargon y répondit par des présents.

Par contre, Shabataka (703-689) provoque par ses intrigues la défection d'Ezéchias et des ports de Palestine, après la terrible révolte de la Babylonie contre Sennachérib. C'est lui qui envoya « d'innombrables archers, chars et chevaux » aux alliés du roi d'Ascalon, mais Sennachérib les dispersa à *Altaqou* (701), car Ezéchias « avait pris pour soutien ce roseau cassé, le Pharaon » (II *Rois*, XVIII, 21). Isaïe sait que des princes rivaux existent à Tanis, à Thèbes, à Héracléopolis... « que les chefs des tribus égarent l'Égypte, que celle-ci est incapable de réunir ses forces, tête à queue, contre l'Assyrie... En Égypte, on se bat frère contre frère, ville contre ville, royaume contre royaume, car Yahvé a répandu sur elle l'esprit de vertige » (XIX, XXX). Les circonstances sont donc favorables aux desseins de l'Assyrie.

SENNACHÉRIB À LACHIS ET À PÉLUSE (690)

Revenons à Sennachérib, « roi des Arabes et des Assyriens, qui vient attaquer l'Égypte avec une armée nombreuse » (*Hér.*, II, 141). Pendant qu'il réside en son camp de Lachis

60. *R. B.*, p. 381.
61. M. *H.*, III, p. 278, figure.

(décrit en détail aux bas-reliefs de Ninive)[62], il « fait monter son *tartanou* vers Jérusalem » pour menacer Ezéchias; mais Isaïe prédit qu'il « s'en retournera sur le chemin par lequel il est venu ». En effet, Sennachérib « reçoit la nouvelle que Tirhaqa (Taharqa), roi de Koush, s'est mis en marche pour lui faire la guerre ». Avant même l'arrivée de l'ennemi, Yahvé envoie son ange exterminateur « frapper dans le camp des Assyriens 185.000 hommes » (II *Rois*, XIX, 9 à 36). Qu'une catastrophe ait décimé l'armée assyrienne, nous l'apprenons aussi par Hérodote (II, 141) qui situe cette armée devant Péluse : « Une multitude de rats envahit la nuit le camp assyrien, rongea les carquois, arcs, courroies de boucliers, de sorte que, le lendemain, les Arabes, étant sans armes, s'enfuirent et furent massacrés. » Un texte hiéroglyphique parle seulement d'une grande tempête qui fit reculer l'armée ennemie. Soit peste, transmise par les rats, soit tempête de sable, Assyriens et Arabes levèrent le camp. Jérusalem était sauvée, l'Égypte indemne[62 bis]. Quant au Pharaon qui envoya une armée au secours des Juifs, en 691 ou 690, ce ne peut être que Shabataka, mais il avait adopté pour héritier un fils de Piânkhi, Taharqa, et lui avait confié le commandement des troupes. Pour la troisième fois, la formidable armée assyrienne était arrêtée au seuil de l'Égypte.

SENNACHÉRIB ASSASSINÉ (681)

Au début de 689, Sennachérib rentre à Ninive, et Mérodach tient toujours la Chaldée. Pour en finir avec lui, Sennachérib saccage une fois de plus l'impérissable Babylone et s'y fait proclamer roi. Les sources assyriennes s'arrêtent ici; mais la Chronique babylonienne mentionne, en 681, une révolte de la vieille capitale, fomentée par deux des fils du roi. Celui-ci arrive, reprend la ville, et tombe, assassiné par ses propres fils, à la porte du temple de Mardouk[63], fait confirmé par la Bible (II *Rois*, XIX, 37). Le fils aîné, Asaraddon, qui n'avait point participé au parricide, venge son père, écrase la rébellion et monte sur le trône.

ASARADDON (680-669) PACIFIE LA BABYLONIE

Le nouveau roi était né de Nikoua, princesse babylonienne, et il épousa une fille royale du pays; c'est sans doute sous ces influences qu'il relève de ses ruines Babylone et adopte une politique conciliante vis-à-vis de la Chaldée. Le fils de Mérodach, qui

62. M. *H.*, III, p. 291, figure; carte, p. 286.
62*bis*. Sur la nécessité du concours des Arabes pour toute armée qui attaque l'Égypte par l'isthme désertique, voir Hérodote, III, 5, 7, 9.
63. *R. B.*, 1910, p. 519.

s'est révolté, est tué par le roi d'Élam, son complice; son frère Naïd-Mardouk se soumet et reste vassal fidèle, comme roi du Pays de la Mer. Vers 676, cependant, se lèvent des insurgés Chaldou qui excitent l'Élam à envahir Akkad; Asaraddon les repousse et la paix règne jusqu'à la mort de Nikoua (672) qui exerçait une sorte de régence pendant les campagnes d'Asaraddon en Palestine et Arabie[64]. Plus tard, le roi associe ses deux fils au gouvernement; l'aîné, Shamashoumoukin, né de la Babylonienne, est installé à Babylone; le cadet, né d'une autre épouse royale, Assourbanipal, qui annonce de brillantes aptitudes, reçoit le poste principal, à Ninive; d'où haine entre les deux frères. En 670, Asaraddon doit punir un complot à Ninive « en tuant beaucoup de ses grands »; après sa mort, la rivalité ensanglantera Babylone qui avait du moins retrouvé la prospérité pendant les années d'accalmie.

LE PHARAON TAHARQA (689-663) ET ASARADDON

La grande pensée d'Asaraddon, c'est la conquête de l'Égypte; son ambition impériale s'appuie sur la nécessité de mettre un terme aux intrigues des Pharaons en Palestine. Il a pour adversaire ce Taharqa qui, tout jeune, dirigeait l'armée de Shabataka contre Sennachérib, à Péluse (791). Depuis, le prince Taharqa avait vaincu et tué Shabataka qu'il remplaça sur le trône, avec l'appui des prêtres d'Amon. D'après le seul texte important qui le concerne, Taharqa vivait à Tanis où il fait venir sa mère, après son couronnement (*A. R.*, IV, 893). Ses statues montrent un faciès énergique, de type négroïde[65]; la légende lui a prêté des conquêtes, jusqu'aux colonnes d'Hercule. Nul doute que de Tanis, sa résidence, il suivait les affaires de Palestine pour déjouer les desseins d'Asaraddon.

SIDON DÉTRUITE (676)

La Babylonie pacifiée, Asaraddon qui revient en Palestine (677) y trouve une situation retournée par les intrigues de Pharaon. Abdimilkouti, le fils du roi Itobaal II intronisé à Sidon par Sennachérib, « s'était fié à la grande mer et avait rejeté mon joug », nous dit Asaraddon[66]. Comme avant Raphia, il avait entraîné un roi de Cilicie, Sandouarri; de l'un à l'autre, il y avait sans doute des chaînons qui nous manquent. Les textes de Ninive, seuls subsistants, affirment qu'en 676 Asaraddon

64. *R. B.*, 1911, p. 199-217.
65. M. *H.*, III, p. 366.
66. *R. B.*, 1911, p. 202.

« détruit les murailles de Sidon » et « pêche comme un poisson » le rebelle qui s'était cru à l'abri dans son île et qui eut la tête coupée. S'ensuivit la déportation des Sidoniens; une nouvelle ville dénommée « forteresse d'Asaraddon » reçut une colonie de Chaldou du Pays de la Mer et un gouverneur assyrien. Alors Asaraddon remonte jusqu'aux « Portes syriennes » et, dans les monts de Cilicie, capture « comme un oiseau le roi Sandouarri », lui fait trancher la tête[67] : les crânes des deux rois défilèrent à Ninive, suspendus aux cous de princes captifs. Enfin l'armée assyrienne se dirige sur l'Égypte et parvient à la borne fatidique, le torrent d'Égypte, à l'entrée du désert. Les sables ont 150 kilomètres de largeur; c'est une défense avancée du Delta oriental, impossible à franchir sans d'immenses convois de vivres et d'eau. Alors — comme auparavant — surgit une menace : l'invasion des Mèdes, Scythes et Cimmériens, qui rappelle Asaraddon en Ourartou... Taharqa ne fut même pas attaqué, mais son nom est gravé, après celui des Sidoniens, dans une prière du roi d'Assour au dieu Soleil, pour que celui-ci détruise ses ennemis.

PRÉPARATIFS EN ARABIE ET À TYR

Asaraddon recommence tenacement ses préparatifs, depuis 675, et il se rend, comme son père, en Arabie, pour chercher troupes et chameaux endurcis au désert[68]. Le pays de Bâzou fait alliance avec l'Assyrie. Au retour de cette visite en Arabie, les Mèdes et les Élamites en insurrection retardent encore l'expédition en Égypte, seul pays manquant au tableau des tributaires qu'Asaraddon fait graver à Ninive.

ALLIANCE, PUIS GUERRE AVEC TYR (671)

Les préparatifs sont complétés par un traité avec Baal, roi de Tyr, qui s'engage « à transporter d'un port à l'autre le butin fait par les Assyriens »[69]. Les dieux d'au delà de l'Euphrate : Baalsamin, Baalmeleq, Baalzapouna, Meleq, Eschmoun et Astarté — énumération utile pour l'historien — sont les garants du traité. Asaraddon prenait donc à son service la marine tyrienne; était-ce pour tourner l'obstacle du désert d'El-Arish et gagner le Delta par les bouches du Nil, ce que feront les Perses au ve siècle ? Or Baal, le roi de Tyr, se dégoûta de servir cette politique : « Il plaça sa confiance en

67. *Ib.*, p. 206.
68. *Ib.*, p. 208. D'après une chronique publiée par S. Smith, Asaraddon a guerroyé contre l'Égypte en 675, 674, surtout 671 (conquête) et 669 : *J. E. A.*, XI (1925), p. 117.
69. *Ib.*, p. 213.

Tarqou, roi de Koush », disent les Annales assyriennes[70]. En réponse, dès 671, Asaraddon assiège Tyr dont il ne peut prendre la citadelle, défendue par la mer; il tâchera d'atteindre le Delta par voie de terre.

Ire CONQUÊTE DE L'ÉGYPTE (671)

Les alliés arabes fournissent donc à Asaraddon les chameaux qui transportent l'eau et les vivres par les sables infestés « de serpents ailés et à deux têtes », affirment les textes assyriens. La Chronique babylonienne et une stèle de Samal nous racontent l'attaque et la résistance de l'Égypte. Taharqa se trouvait à Iskhoupri, sur sa frontière orientale : de là, dit Asaraddon, « jusqu'à Memphis, sa ville royale, marche de quinze jours; chaque jour, je tuai beaucoup de guerriers, et, lui-même, cinq fois, par la flèche, le javelot, d'une inguérissable blessure, je le frappai. Puis, sa ville royale, Memphis, en un demi-jour, par la mine, le bélier, la ...., je l'assiégeai, la pris, la détruisis par le feu. Son épouse royale, ses dames du palais, son propre fils Ouashenhor, ses autres fils, filles, ses biens, son trésor, ses chevaux, ses bœufs, son petit bétail sans nombre, j'emportai au pays d'Assour. J'arrachai du pays d'Égypte la racine de l'Éthiopie. » Plus brièvement, la Chronique babylonienne dit qu'il y eut « trois massacres, le 3, le 16, le 18 du mois de Tammouz (juin-juillet 671); le 22e jour, Memphis est prise ». Taharqa avait échappé, se repliant sur Thèbes, où nous le retrouverons en face d'Assourbanipal[71].

La Basse Égypte devint province assyrienne. Diviser pour régner, telle fut la politique du vainqueur, qui s'adaptait au mieux avec les mœurs de la féodalité militaire dans le pays déchiré : « J'installai partout rois, gouverneurs, fonctionnaires, scribes; j'établis des sacrifices permanents à Ashour et aux grands dieux, mes seigneurs; j'imposai un tribut et une redevance à ma Seigneurie, pour chaque année... » Plus tard, Assourbanipal, rappelant la victoire de son père, transcrira les noms des rois et gouverneurs que celui-ci avait installés : or ce sont des Égyptiens, ce sont ces roitelets et chefs des Mâ qui se partageaient le Delta et la Moyenne Égypte depuis Piânkhi. Parmi eux se distingue Néchao, fils de Bocchoris, roi de Saïs et Memphis; il y a aussi un « prince de Thèbes » qui est probablement Mentouemhet. Avec un énorme butin, Asaraddon revient par la côte de Phénicie et fait sculpter, sur un rocher du Nahr el-Kelb, à côté des stèles de Ramsès II, une scène à son nom. A Samal et à Tell Ahmar, d'autres stèles, gigantesques, montrent

70. *Ib.*, p. 233, n. 4.
71. *Ib.*, p. 214-216.

Asaraddon, de taille surhumaine, tenant en laisse deux petits personnages, par une corde qui s'attache à leurs lèvres, percées comme chez les bestiaux : l'un debout, coiffé d'un bonnet conique, est le roi de Sidon, Abdimilkouti; l'autre, à genoux, l'uraeus loyée sur sa chevelure, est le fils de Taharqa, emmené captif en Assyrie; tous deux dressent des bras suppliants[72]. Le protocole gravé qualifie Asaraddon : « grand roi, roi du monde, roi d'Assour, lieutenant de Babylone, roi de Sumer et d'Akkad, roi de Kardouniash, roi des rois d'Égypte (Delta), de Patoursi (Égypte du Sud) et de Koush ». L'Empire assyrien s'étendait d'Anatolie à Thèbes, de la mer Supérieure à la mer Inférieure, plus grand que ne fut jamais l'empire de Sargon l'ancien, ou celui des Pharaons.

Fatale alternative des triomphes assyriens : toute conquête est à recommencer! L'Égypte ne fut pas plus docile que la Babylonie ou l'Élam. Asaraddon se remet à la tête de ses troupes pour une seconde campagne; pendant la marche, il meurt, à la fin de 669.

ASSOURBANIPAL (668-626)

L'héritage d'Asaraddon, partagé, nous l'avons vu, entre ses deux fils : l'Assyrie au cadet Assourbanipal, Babylone à l'aîné, reste en zizanie jusqu'en 648 ; une guerre fratricide rétablit l'unité de l'empire au profit d'Assourbanipal dont la bravoure et l'intelligence mènent à son apogée la civilisation assyrienne.

TAHARQA SOULÈVE L'ÉGYPTE; DEUXIÈME CONQUÊTE ASSYRIENNE (666)

Nous savons par les textes assyriens que Taharqa reprit Memphis dès 669. Dans le Delta, les vassaux des Assyriens se divisaient, suivant l'habitude, en un groupe d'*Orient*, dirigé par Pakrourou, roi de Per-seped, capitale du nome d'Arabie, et en groupe d'*Occident*, sous l'ascendant de Néchao, roi de Saïs, qui, bien traité par Asaraddon et adversaire de Taharqa, restait fidèle aux Assyriens. Aussi, malgré la reprise de Memphis, le nouveau roi d'Assour remit en route ses armées contre l'Égypte, vers 666 (?); les Assyriens furent ravitaillés en hommes, tout le long de la route, par « les 22 rois de la côte maritime (des îles) du milieu de la mer, et de la terre ferme ». Le *tartanou* qui dirigeait les troupes atteignit Karbanit dans le Delta oriental. On convoqua « les rois, gouverneurs et généraux d'Égypte et de Koush qui avaient juré fidélité ». Ils répondirent à l'appel, puisque « Taharqa sortit de Memphis, sa forteresse, et, pour sauver sa vie, monta sur un

72. M. *H.*, III, p. 374 et 375; C. M., III, p. 1283.

navire, quitta son camp, s'enfuit tout seul jusqu'à Thèbes » (*No*, la « Ville » du Sud). Le *tartanou* à sa poursuite mit quarante jours pour remonter à Thèbes, où ses troupes campèrent[73]. A ce moment, Assourbanipal arrive en Égypte. Il réorganise la province égyptienne, réinstalle gouverneurs : Néchao (Nikou) à Saïs et Memphis : Sheshonq (Sousinqou) à Busiris; un Assyrien, Sharouloudari, à Tanis[74]. De nouveau, le roi d'Assyrie, « chargé d'un pesant butin », retourne à Ninive. Aussitôt Taharqa coupe de ses bases la garnison de Thèbes, aventurée à 800 kilomètres du Delta; Néchao, Paqrourou et même l'Assyrien Sharouloudari, inquiets de leur propre situation vis-à-vis de l'armée assyrienne, proposent alliance à Taharqa, à condition « de se partager le pays, sans qu'un des rois domine les autres »[75]. Les généraux assyriens, ayant saisi ces messages, pillèrent Saïs, Mendès, Tanis, et firent partir pour Ninive Néchao et Sharouloudari, les fers aux mains; Pakrourou échappa. Restent aux prises Taharqa et le tartanou. A Thèbes, le prince-consort de la femme du dieu, Mentouemhet, « Directeur du Sud, prince de Thèbes », s'est rallié aux Assyriens qui l'appellent « le roi de Thèbes ». Cela détermine Taharqa à remonter à Napata, d'où il ne redescendra plus en Égypte.

ACCALMIE EN ÉGYPTE

Cette retraite valut à l'Égypte six ans de paix : les Assyriens eurent le temps d'admirer leur conquête. Au cours de son règne (689-63), Taharqa avait construit de nombreux monuments : à Napata, un grand temple dont piliers et statues évoquent Bès et Hathor, les dieux de Pount; à Karnak, plusieurs chapelles et les belles colonnes de la cour bubastite[76]; à Médinet Habou, Deir el-Bahari, Memphis, Tanis, il laisse des restaurations ou additions importantes. Visiblement il a fait effort pour imiter les grands Pharaons. Il ne semble pas que Thèbes ait été saccagée en 666. Assourbanipal revint habilement à une politique de conciliation envers les roitelets prisonniers à Ninive. Il rend à Néchao la royauté et même ses faveurs : « Je lui donnai la chaîne d'or, insigne de sa royauté; je passai à ses doigts les anneaux d'or; à sa ceinture un poignard de fer, à poignée d'or, sur laquelle mon nom était écrit; je lui donnai chars, chevaux, mulets pour son voyage »[77]... En effet, Néchao repart pour Saïs alors que son fils devient roi d'Athribis; c'est un autre de ses

73. *R. B.*, 1911, p. 346.
74. Liste reproduite *ap.* Petrie, *History of Egypt*, III, p. 299.
75. M. *H.*, III, p. 385.
76. *Ib.*, p. 363-366.
77. *R. B.*, 1911, p. 349.

fils, Psammétique, qui fondera la XXVIe dynastie à Saïs, en 663.

LE PRINCE DE THÈBES, MENTOUEMHET

En Thébaïde se consolide l'autorité de Mentouemhet, qui a gagné la confiance de la femme du dieu, Amenardis, fille de Piânkhi (*supra*, p. 671). Bien qu'il existât à ce moment un premier prophète d'Amon, Horkheb, alors que Mentouemhet n'avait que le grade inférieur, « prophète de 4e classe » (la plus basse), c'était ce dernier qui était « Directeur de tous les prophètes du Sud et du Nord, et prince vizir de Thèbes ». Nous avons de lui des statues[78] avec inscription, qui nous décrivent son activité à Thèbes, après la première occupation des Assyriens, en termes réticents, d'ailleurs abrégés par des lacunes : « châtiment divin,... bouleversement total du pays par la grande détresse venant du Sud... (où il se distingue) par ses démarches répétées nuit et jour; il crée un refuge pour sa ville et repousse les rebelles venus des nomes du Sud » (*A. R.*, IV, 907). Les guerres terminées, Mentouemhet purifie les temples violés par les étrangers, répare la grande barque d'Amon, restaure les temples à Karnak, et fait fondre pour tous les dieux des statues neuves, qui remplacent les images emportées en butin par les Assyriens. Fait remarquable : bien que Thèbes paye tribut à l'Assyrie, Mentouemhet conserve l'image de Taharqa sur les bas-reliefs; de même, les prêtres de Memphis, en 664, datent encore du nom de Taharqa, roi du Sud et du Nord, la stèle funéraire de l'Apis mort en cette année. Dans le Sud comme dans le Nord, la dynastie nationale touchait le cœur des prêtres égyptiens. L'influence de Napata se marque encore à Thèbes : Amenardis, la femme du dieu, adopte comme héritière la sœur de Taharqa, Seshepenoupet II[79], lui réservant son immense fortune territoriale et son prestige spirituel.

TANOUTAMON REPREND ET REPERD L'ÉGYPTE (663)

A la mort de Taharqa (vers 663), son neveu et fils de Shabaka, Tanoutamon, âgé de 40 ans, déjà associé à la couronne, résidait en Haute Égypte, peut-être à Thèbes, pour préparer une restauration. C'était le candidat des prêtres de Napata; aussi les dieux lui envoyèrent-ils un songe prophétique[80], pour lui annoncer qu'il serait roi des Deux Égyptes. Tanoutamon remonte à Napata pour s'y faire couronner et redescend le Nil; d'Éléphantine à la Moyenne Égypte, chaque dieu des nomes l'accueille en

78. M. *H.*, III, p. 386, figure.
79. *A. R.*, IV, § 917.
80. *A. R.*, IV, § 921-934.

libérateur. Près de Memphis surgissent des « Enfants de la révolte », c'est-à-dire des Assyriens et leurs vassaux égyptiens. Grande victoire de Tanoutamon qui reprend Memphis. Selon Hérodote (II, 52), le roi fit mourir Néchao, roi de Saïs et de Memphis, qui défendait le fief à lui confié par Assourbanipal; le fils du rebelle, Psammétique, se réfugia en Assyrie.

Après avoir envoyé sa part de butin à Amon de Napata, Tanoutamon cingla vers le Nord pour « combattre les chefs du Delta; ceux-ci s'enfermèrent dans leurs forteresses, et nul n'en sortit pour combattre ni pour se rendre »; aussi le roi dut-il revenir à Memphis, où vinrent des messagers pour négocier d'égal à égal.

A ces nouvelles, Assourbanipal fit marcher ses troupes sans se déplacer en personne. Nul texte égyptien ne raconte les représailles, mais voici le texte gravé pour Assourbanipal : en 663, dès que Tanoutamon apprit l'arrivée des Assyriens, « il abandonna Memphis, et, pour sauver sa vie, s'enfuit à Thèbes. Les rois et gouverneurs que j'avais placés sur l'Égypte vinrent en ma présence et baisèrent mes pieds. Je pris la route à la poursuite de Tanoutamon (*Tandamanou*), j'arrivai à Thèbes, la cité fortifiée; il vit s'approcher une puissante armée, il abandonna Thèbes et s'enfuit à Kip-Kip »[81] (site de Nubie indéterminé).

FIN DE LA DYNASTIE ÉTHIOPIENNE (663)

Tanoutamon regagne Napata. Nul roi, nulle armée de Koush ne redescendra plus à Thèbes. Le royaume de Koush subsistera jusqu'à l'époque romaine; coupé de l'Égypte, il s'africanise de plus en plus, recherche le Haut Nil, déplace sa capitale vers Méroé, perd l'usage de l'écriture hiéroglyphique et de la langue égyptienne pour adopter un dialecte africain et l'écriture, dite méroïtique, creusant ainsi une séparation définitive avec l'Égypte et le monde méditerranéen. Les Grecs et les Romains ne connurent à ce sujet que de vagues légendes et transfigurèrent l'Éthiopie en berceau de la civilisation, alors qu'elle fut seulement un reflet affaibli de la grandeur égyptienne, un foyer reculé de la culture thébaine.

THÈBES DÉTRUITE (663)

La date de 663 donne un renom sinistre aux féroces armées d'Assourbanipal; et voici la vengeance exercée par son tartanou : « Cette Ville, en son ensemble, je la conquis avec l'aide d'Ashour et d'Ishtar; argent, or, pierres précieuses, tous les biens des palais, riches étoffes, lins précieux,

81. Texte ap. *Cambr. H.*, III, p. 285; *R. B.*, p. 349. C'est le *tartanou* qui parle au nom du roi.

grands chevaux, hommes et femmes préposés (au palais), deux obélisques d'électrum resplendissant, pesant 2.500 talents, les vantaux des portes de temples, j'arrachai de leurs bases, et je les transportai en Assyrie. Avec ce lourd butin, je repartis de Thèbes. Contre l'Égypte et Koush j'ai brandi ma lance et montré ma force. Les mains pleines, je retournai à Ninive, en bonne santé »[82].

La destruction de Thèbes, après celle de Samarie, Babylone, Sidon, et tant d'autres cités, jeta la terreur dans tout l'Orient. Nahoum, prophétisant la ruine de Ninive, rappellera cette catastrophe de la première capitale du monde oriental : « Vaux-tu mieux que No-Amon (la ville d'Amon) assise sur le fleuve, entourée par les eaux, elle dont la nappe liquide était le rempart ?... L'Éthiopie était sa force, ainsi que l'Égypte, (force) infinie. Pout (Pount) et les Libyens étaient ses auxiliaires. Pourtant elle s'en alla en exil, captive; pourtant ses enfants furent écrasés aux carrefours de toutes les rues; sur ses nobles on jeta le sort (funeste) et tous ses grands furent chargés de chaînes » (*Nah.*, III, 8-10). Thèbes ne se releva jamais. Ses sanctuaires resteront vénérés par les Saïtes, mais elle est à jamais déchue de son rôle politique; au Ier siècle de notre ère, Strabon en parle comme d'une ville abandonnée.

APOGÉE DE L'EMPIRE ASSYRIEN (660)

L'Égypte meurtrie et tributaire est le suprême fleuron de la couronne d'Assourbanipal; pour cinq courtes années (665-660), il est véritablement l'empereur du monde oriental terrorisé. Tyr, toujours bloquée, demande grâce lorsque l'armée assyrienne, au retour d'Égypte, passe par la côte : le roi Baal donne sa fille au harem de Ninive et fait partir comme otage son fils, Iakhimilki, qu'Assourbanipal renvoie courtoisement à Tyr. Les rois d'Arad, de Tabal viennent s'humilier à Ninive. Pour la première fois, un message de vassalité arrive du roi de Lydie « dont jamais les rois ancêtres n'avaient connu le nom »[83].

PALAIS ROYAUX D'ASSYRIE

Assourbanipal, berger soucieux d'un troupeau indocile, crut avoir le temps d'embellir sa capitale en construisant de splendides palais.

En Égypte et Babylonie, les résidences royales ont disparu, ou n'ont laissé que des ruines informes; l'Assyrie nous les a conservées en meilleur état que tout autre pays de l'Orient. Au Ier millénaire, grande

82. *Cambr. H.*, III, p. 285.
83. *R. B.*, 1911, p. 351.

époque impériale, l'art assyrien se révèle à nous concentré dans la « ville » que chaque roi se construisait : entre deux expéditions, il y venait prendre quelques mois de repos, et, de là, administrait l'Empire. C'est au centre de l'Assyrie, dans le triangle entre le Tigre, le grand Zab et son affluent, le Ghazir, que plusieurs groupes de palais-temples subsistent encore. Sur 50 kilomètres s'échelonnent, du Nord au Sud, *Kalah* (auj. Nimroud), résidence d'Assournasirpal; Balawat, celle de Salmanasar III; dans Ninive, le palais de Kojoundjik servit à Sennachérib et à Assourbanipal; à 25 kilomètres plus au Nord, Dour-Sharroukin (auj. Khorsabad) fut la ville royale de Sargon II et d'Assourbanipal[84].

Ces villes royales sont bâties sur plan carré avec rues en équerre, sur le modèle des cités mitaniennes et hittites, par des architectes venus du Khanigalbat : celle de Khorsabad a 1.700 mètres de côté, avec des murs qui s'élèvent de 14 à 23 mètres, épais de 23 mètres, flanqués de 167 tours. A cheval sur l'enceinte, le palais carré déborde hors de la ville par son mur extérieur fortifié et, au dedans, par ses bâtiments. La base est une haute terrasse en terre battue qui couvre 10 hectares à Khorsabad et domine la cité. Les constructions forment un conglomérat d'édifices, en briques crues, dont les hauts murs ne sont percés que de portes gigantesques, tunnels longs de 70 mètres, larges de 20.

A l'intérieur des murs s'exhaussent des édifices strictement juxtaposés et communicants : près de 200 salles, à Khorsabad, groupées en trois grands corps, chacun desservi par une vaste cour intérieure. On distingue : 1° le palais proprement dit, avec salles d'attente et de réception pour les audiences et les repas, salle du trône, chambres à coucher avec bains et installations sanitaires; 2° des temples avec *ziggourat* et salles pour la stèle où habite l'âme, *nefesh*, du roi (cf. *supra*, p. 300) : il y a donc culte divin et culte royal; 3° bureaux de l'administration, magasins (où on a trouvé des tonnes de fer, en lingots, d'excellente qualité), offices de provisions, cuisines, boulangerie, boucherie, ateliers pour les menuisiers, forgerons, orfèvres, sculpteurs, et tous les corps de métier utiles; enfin, bâtiments pour le personnel et les gardes.

Les murs extérieurs n'ont pas de fenêtres; l'air et la lumière n'arrivent que par les portes donnant sur les cours et par des ouvertures dans les toits en terrasse. Les portes gigantesques sont décorées, sur les côtés, de grands taureaux ailés, à face humaine (26 paires à Khorsabad), de génies ailés et de statues royales. Dans les cours et sur les

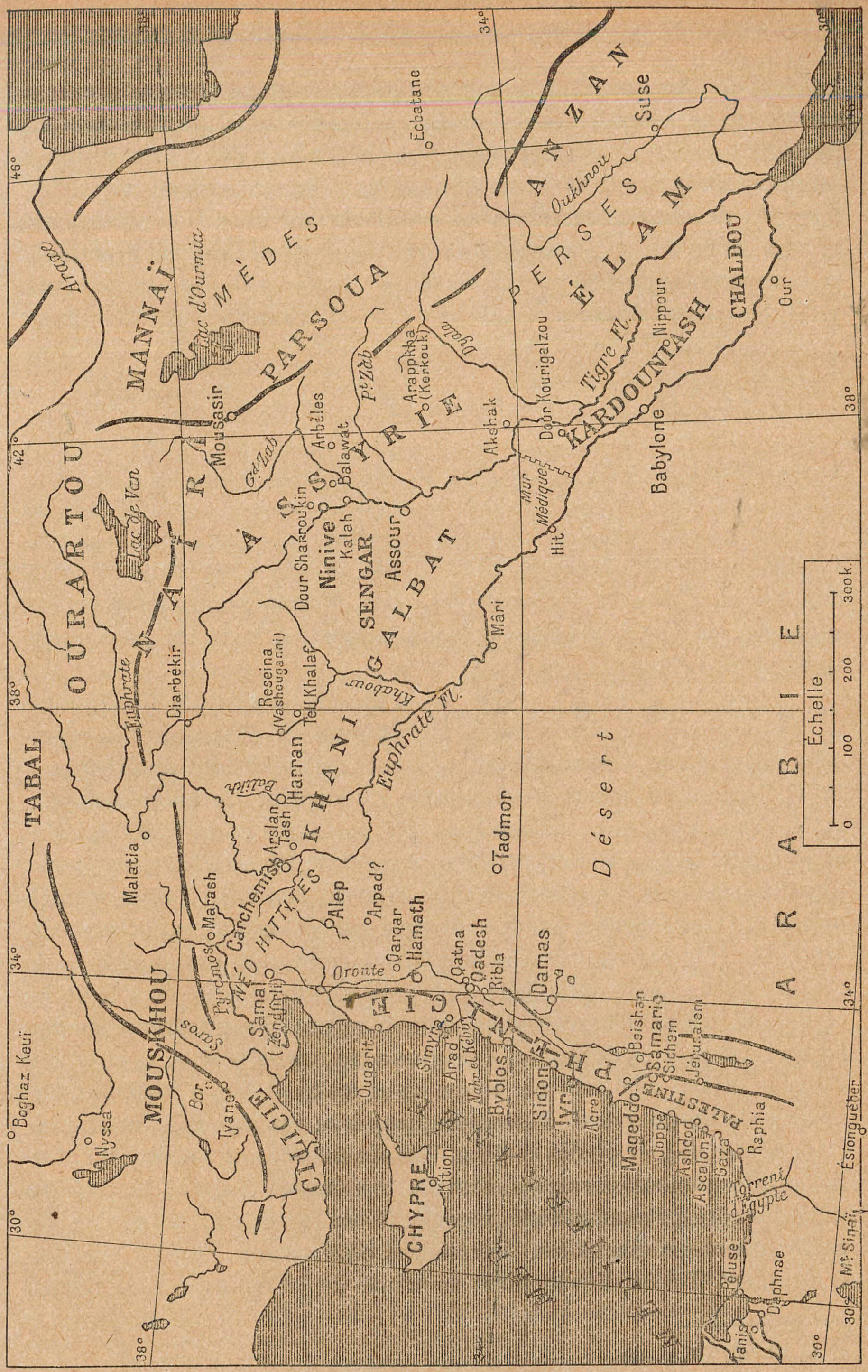
84. Sur les palais : Perrot et Chipiez, *Hist. de l'art*, II; C. M., III, p. 1235, 1328.

façades de quelques édifices, des portiques de colonnes légères, ou des colonnades engagées; le fût en bois a disparu; restent des bases en pierre, parfois en forme de statue royale, qui soutenaient piliers ou portiques.

Les parois extérieures ou intérieures de ces murs aveugles offrent d'immenses surfaces propices à la décoration : à Khorsabad, 6 kilomètres de développement. La brique crue se revêt parfois de briques émaillées multicolores, mais, plus souvent, de dalles d'albâtre gypseux, du pays, « orthostates » faciles à sculpter. Les thèmes décoratifs varient suivant la destination des appartements. Dans les cours et sur les murs extérieurs se répète l'effigie du roi, seule, ou escortée de génies, gardienne de sa demeure. Dans les salles de réception, voici le cérémonial de cour, le défilé des tributaires, des ambassadeurs étrangers, des généraux, des ministres, des sujets qui apportent leurs hommages par-devant le roi qui siège sur un trône gigantesque; dans le harem, des scènes de banquets, de jeux, de musique. Les temples nous offrent quelques tableaux de purification et d'offrandes peu variés. En revanche, on magnifie partout les prouesses du roi à la guerre et à la chasse; voici des files de fantassins, de cavaliers, de chars montés, des machines de siège et, selon les règnes, les représentations minutieuses — et d'un intérêt documentaire sans égal — des campagnes en Ourartou, en Syrie, Phénicie, Palestine, Arabie, Babylonie, Élam, dont nous avons cité les tableaux les plus instructifs. Ces bas-reliefs, de grandeur presque nature sous Assournasirpal et Téglatphalasar III, sont de proportions plus réduites sous Sargon et Assourbanipal, mais, alors, le sculpteur ne se contente plus d'un registre; il superpose les scènes, recherche les sujets complexes, multiplie les personnages, en imitant les grandes compositions sur les murs des temples égyptiens. Au palais de Téglatphalasar III à Arslan Tash, par exception, on a retrouvé des peintures (grandes scènes de la vie royale) au trait noir, rehaussées de couleurs vives, à la fresque, sur un léger enduit de chaux.

Le mobilier du palais est figuré sur les bas-reliefs; dans les salles ont subsisté des statues du roi, de pierre ou métal, en costume royal, couronné, armé du sceptre et de la harpé; nous connaissons ainsi, en traits stylisés, ces rudes souverains, barbus, chevelus, au profil dur et impérieux, qui ont fait, pendant des siècles, trembler le monde oriental.

Tel qu'il se révèle dans ces palais, l'artiste assyrien semble avoir plus de caractère que d'invention. Il atteint souvent la force et la grandeur, mais il reproduit les thèmes rituels des Sumériens et Akkadiens, emprunte à l'Égypte le décor floral, le disque ailé, aux Hittites



Carte II. — L'Empire assyrien.

les plans architecturaux, à Canaan certains arts mineurs (ivoire, bronze). Il se complaît dans le rendu minutieux du costume, des bijoux, des armes; observateur avisé et réaliste, lié cependant par les contraintes qu'imposait la tradition, il triomphe dans les scènes guerrières, les épisodes de chasse, et se révèle excellent animalier. La décoration systématique des palais exalte la force physique et l'orgueil grandiose des souverains; l'art se met au service de la conquête brutale qui enivrait les rois d'Assour.

III. — Le déclin de l'Empire assyrien

1. — Rébellion de l'Égypte, de la Babylonie, de l'Élam

C'est aux environs de 660 que la fortune change pour l'Assyrie. Le signal de la délivrance partit d'Égypte, province la plus récemment annexée et la moins soumise de l'immense Empire; le soulèvement se propagea, pendant le règne d'Assourbanipal, à tous les pays limitrophes de l'Assyrie.

LA XXVIe DYNASTIE À SAÏS (663)

Depuis la retraite de Tanoutamon à Napata, l'Égypte, sous l'hégémonie d'Assour, était revenue à ses divisions antérieures : la Thébaïde aux mains de la femme du dieu et de Mentouemhet; la Moyenne Égypte et la Basse Égypte partagées entre chefs des Mâ et roitelets; le plus important de ceux-ci était Psammétique de Memphis-Saïs, le fils de ce Néchao qui avait gagné les faveurs d'Assourbanipal à Ninive. Une légende, brodée sur un fond historique, rapportée par Hérodote (II, 147-152) et Diodore (I, 66), montrait Psammétique en rivalité avec onze autres chefs qui l'exilèrent dans ces « marais de la côte » où Tafnekht avait déjà trouvé refuge. Psammétique gagna l'appui des prêtres de Bouto, l'antique ville royale (*supra*, p. 185), où l'oracle d'Isis rivalisait de crédit avec celui d'Amon thébain. Or l'oracle de Bouto avertit Psammétique que sa vengeance lui arriverait « par la mer, le jour où des *hommes d'airain* en débarqueraient ». Bientôt des pirates ioniens et cariens, casqués et cuirassés d'airain, tentent de piller les côtes; Psammétique, réconforté par la véracité de l'oracle, les enrôle comme mercenaires, détrône ses onze rivaux, devient seul roi d'Égypte[85]. Tel est l'avènement romancé de la dynastie saïte : sans

85. M. *H.*, III, p. 425.

doute le pire adversaire fut-il ce Pakrourou de Per-Seped, célèbre lui aussi dans la légende, et qui fut écrasé « près de Memphis, en vue du temple d'Isis », ou à Momemphis[86]. En fait, Psammétique est, pour Manéthon, le fondateur de la *XXVIe dynastie saïte*; ses années de règne partent de la fuite de Tanoutamon (663), car il prend la succession des rois éthiopiens. Au cours d'un règne de cinquante-quatre ans, il délivre l'Égypte des Assyriens, consolide la monarchie unitaire et reprend l'intervention traditionnelle en Palestine et Syrie.

ÉMANCIPATION DE L'ÉGYPTE (663). GYGÈS ET LES CIMMÉRIENS

Pas de récit égyptien sur la libération de l'Égypte. Les Annales assyriennes laissent entendre que Psammétique profita d'appuis extérieurs et de circonstances qui empêchèrent l'Assyrie de défendre sa position sur le Nil. Il est vraisemblable, selon Radet[87], que ces mercenaires ioniens et cariens que Psammétique prit à sa solde lui avaient été envoyés par le roi de Lydie, Gygès. Vers Sardes, la ville royale, convergeait le trafic des côtes de l'Asie Mineure, succès qui mettait Gygès en rivalité avec les Assyriens de Phrygie et de Cappadoce; aussi tourna-t-il ses regards vers Psammétique pour une alliance, déjà ébauchée jadis entre la Cilicie et l'Égypte, afin de résister à l'Assyrie. Sans doute est-ce en vertu d'un plan concerté avec la Lydie que Psammétique envoya des troupes en Palestine et bloqua Ashdod (= Azot pour Hérodote, II, 157); le siège n'aurait abouti qu'après vingt-neuf ans (?). En tout cas Gygès ne put contribuer au succès : une catastrophe avait annihilé la Lydie. « En signalant la révolte de Psammétique, écrit Dhorme, Assourbanipal a oublié les Égyptiens pour ne parler que du châtiment infligé par le ciel aux Lydiens : le roi d'Assour avait imploré son dieu pour que « devant son ennemi gise le cadavre de Gygès »[88].

Cet ennemi, c'était les *Cimmériens* (*Gomer* de la Bible). Aryens venus de Thrace, ils étaient s'établis au nord de l'Ourartou, mais recherchaient l'accès aux plaines fertiles de la Lydie. Voici qu'ils lancèrent sur la belle charrerie et cavalerie lydienne une horde terrifiante de cavaliers demi-nus, montant à cru des étalons sauvages, brandissant de lourdes épées de fer qui défonçaient les cuirasses des Lydiens et des Ioniens. Gygès est tué sur le champ de bataille (652); son fils Ardys sollicite humblement de « traîner le joug d'Assourbanipal ». Sardes est brûlée,

86. M. *H.*, III, p. 489-491.
87. *La Lydie et le Monde grec au temps des Mermnades*, p. 177. Cf. P. Sartiaux, *Civilisations anciennes d'Asie Mineure* (1928), avec planches.
88. *R. B.*, 1911, p. 358.

la Lydie dévastée (*Hér.*, I, 15), mais Assourbanipal ferme aux Cimmériens les Portes ciliciennes et les refoule vers la Troade. En refoulant « Gomer et ses régiments » (*Ezéchiel*, XXXVIII, 6), le roi d'Assyrie se doutait-il qu'un siècle plus tard son empire tomberait aux mains d'un peuple apparenté à ces hordes de Cimmériens et de Scythes : les Perses, envahisseurs disciplinés et valeureux ?

SOULÈVEMENT DE L'ÉLAM ET DE BABYLONE

Le point inquiétant de la politique assyrienne était à Babylone où « Shamashshoumoukin, le faux frère du roi[89], n'observait pas ses ordonnances, soulevait les peuples d'Akkad et aussi les Chaldou, les Araméens, les gens du Pays de la Mer ». En outre, les Élamites ouvrirent les hostilités en 661, avec Téoummen à qui sa rébellion coûta la vie; lui et d'autres eurent la langue arrachée, la peau écorchée, avant d'être décapités. Ces exécutions atroces sont figurées avec soin aux bas-reliefs de Ninive, avertissement aux vassaux hésitants. Assourbanipal ramena de Suse la déesse Nana que Koutour-Nakhounté avait enlevée d'Ouroukh 1.635 ans auparavant. Le vrai coupable était le frère aîné du roi qui trouvait des auxiliaires chez les Arabes et en Élam; la répression fut implacable : Shamashshoumoukin, cerné dans Babylone, «mit le feu à son palais et périt dans les flammes. Ceux qui ne se jetèrent pas dans le feu avec leur maître, le filet des grands dieux (cf. p. 343) les renversa; nul n'échappa[90]... ». La royauté fut confiée au prince babylonien Kandalanou, qui resta vassal fidèle (648).

SUSE DÉTRUITE (640)

Les rebelles de l'Élam ne montrèrent pas le mordant habituel. En 640, Suse fut mise à feu et à sang, les habitants et leurs dieux furent déportés, 32 statues d'anciens rois charriées jusqu'à Ninive, les tombeaux royaux violés, les squelettes emmenés au pays d'Assour : « Pour empêcher leurs Mânes de se reposer, je les privai de l'offrande funéraire et de la libation d'eau. » Le dernier usurpateur de l'Élam, Houmban-aldasi, avait échappé au massacre et transféré sa capitale à Madaktou; poursuivi, il se rendit à Assourbanipal qui l'attellera à son char triomphal en rentrant à Ninive[91]. *L'Élam* dès lors se scinde en deux parts : l'une, *Anzan*, tombe aux mains des Perses; l'autre, *Susiane*, devient province babylonienne (640).

89. *R. B.*, p. 355.
90. *R. B.*, p. 356.
91. *R. B.*, p. 362. Pour l'Élam vers sa fin, cf. Scheil, Introduction du tome V des *Mémoires de la Délégation en Perse* (1904), p. XX-XXII.

RÉPRESSION DE L'ARABIE

Pour châtier les Arabes, complices de Babylone et de Suse, Assourbanipal les poursuit, à travers sables et oasis, jusqu'au Nedjed; il fait une razzia de chameaux et les distribue à vil prix aux peuples d'Assour, afin d'acclimater ces animaux de transport si utiles aux caravanes et aux armées[92]. Les Nomades, décimés par la soif (car on avait muré leurs puits), livrent leur roi Ouaté; alors Assourbanipal, « de son couteau, perça la mâchoire du roi, y passa une chaîne de chien et lui fit garder la porte de l'Est à Ninive »[93].

Au retour d'Arabie, on razzia Acre, Palaetyros (Tyr-maritime échappe encore). C'est à sa rentrée triomphale à Ninive qu'Assourbanipal se fit *traîner dans son char par un attelage de rois vaincus*.

LES DERNIÈRES ANNÉES D'ASSOURBANIPAL (640-626)

Après 640, les Annales de Ninive sont muettes sur Assourbanipal et sa fin. Pourtant des événements d'une grande importance se préparent, qui ruineront cette puissance militaire, fondée par tant d'efforts et de sacrifices. Moins exclusivement guerrier que ses prédécesseurs, Assourbanipal laisse d'ordinaire à ses tartanou la conduite des armées (bien que les récits, par convention, le fassent intervenir en personne). Il consacre une grande part de son activité à des œuvres d'art et de science; il prescrit de rechercher les documents les plus anciens sur les origines de l'Assyrie et les institutions civiles et religieuses : codes, rituels, oracles, présages, annales, chroniques et légendes sont réunis en une bibliothèque dont on a retrouvé 20.000 tablettes[94]. Assourbanipal se révèle ainsi un homme d'esprit élevé et de forte culture, et non ce despote voluptueux et sanguinaire dont la mémoire des peuples a conservé l'image falsifiée. La légende en a fait *Sardanapale*, tyran efféminé, sceptique et narquois dont un monument portait cette épigraphe : « Mange, bois, amuse-toi; le reste ne vaut pas... ceci », c'est-à-dire une chiquenaude, esquissée par les doigts de la statue[95]. En outre, elle le fait mourir de la mort de son frère révolté, qui se brûla vif dans le palais de Babylone, sauf que la scène est transférée à Ninive. La mort d'Assourbanipal, en 626, s'efface dans le crépuscule prochain de l'Assyrie.

92. *R. B.*, 1911, p. 360.
93. *R. B.*, p. 361.
94. Au British Museum. Pour les Codes : cf. Éd. Cuq, *Études*..., p. 434-459. Pour la religion et le culte qui dérivent des doctrines suméro-akkadiennes : cf. Dhorme, *La religion assyro-babylonienne* (1910).
95. Sur ce geste des statues royales, qui est, en fait, un appel à la divinité, C. M., III, p. 1210.

2. — La menace aryenne : Mèdes, Perses, Scythes

Les voisins aryens

A la révolte des provinces mal pacifiées s'ajoute le danger imminent d'invasions en masse. L'empire assyrien est voué au sort qui frappa, jadis, l'empire d'Hammourabi, lequel, malgré ses bases saines, fut sapé par les Hittites et les Kassites. La pression que les tribus aryennes exerçaient, depuis un millénaire, sur la frontière nord-est s'accentue au VIIe siècle. Les Indo-Européens passés en Asie, répartis du Pont-Euxin à la mer d'Aral et à l'Indus, comprenaient des éléments plus ou moins nomades : *Cimmériens* et *Scythes*, en marge de tribus à peu près sédentaires, *Mèdes* et *Perses*, établis en Iran, *Arianie*, d'où leur nom : Aryens au sens restreint. Les Nomades prononcent des attaques violentes, mais de courte durée, qui ébranlent, sans la détruire, l'organisation assyrienne; les Sédentaires, au cours d'une poussée tenace et irrésistible, ruineront l'empire des Assyriens et des Néo-Babyloniens.

Ces Mèdes, ou *Madaï*, que les soldats de Salmanasar III rencontrent autour du lac de Van, vers 837, avaient fait partie de la grande migration qui traversa l'Asie Mineure à la fin du IIIe millénaire (*supra*, p. 412). Alors que les Hittites restèrent sur l'Halys, et les Mitanniens en Soubarou, d'autres tribus gagnèrent la Bactriane et la Sogdiane; quelques-unes poussèrent jusqu'à l'Indus; les Mèdes trouvèrent à s'établir sur le plateau de l'Iran, dans la région irriguée, boisée, verdoyante d'arbres fruitiers, de céréales, de prairies, qui domine la Mésopotamie. C'est là que les textes assyriens nous situent les *Mannaï*, au sud-est du lac d'Ourmia; les *Madaï*, depuis la plaine d'Ecbatane jusqu'au lac de Van; et, plus au Sud, en marge de l'Élam, le long du golfe Persique, les *Parsoua*. Comment ces peuples n'auraient-ils pas envié cette autre Terre Promise qui étalait, au contre-bas de leurs montagnes, des plaines encore mieux irriguées, fabuleusement fertiles, et des cités, aux richesses légendaires, où se jouaient, depuis des siècles, les destins du monde oriental ?

Sources historiques et légendaires

Nous sommes très mal renseignés sur la première histoire des Mèdes et Perses, car ils ne connaissaient pas l'écriture. Ce n'est qu'après la prise de Babylone que Cyrus fera écrire ses Annales en langue et cunéiformes akkadiens; plus tard, sous Darios I, on transcrira la langue même des Perses, l'anzanite, en cunéiformes phonétiques, dans les inscriptions royales. Pour les usages du commerce, le peuple adopta la langue et l'écriture araméennes. Faute d'écriture, les premiers souvenirs des Mèdes et Perses se sont donc transmis uniquement par une tradition orale, mêlée à des légendes, qui fut recueillie par des Grecs d'Asie Mineure, en contact avec Mèdes et Perses depuis la conquête de la Lydie par Cyaxare et Cyrus. En particulier, Hécatée de Milet (vers 520) a été résumé, vers 430, par Hérodote d'Halicarnasse qui nous a transmis la tradition dite d'Harpage, confident d'Astyage et de Cyrus. Une autre version de l'histoire mède nous vient du médecin grec Ctésias, qui vécut dix-sept ans à la cour du roi perse Artaxerxès II Mnémon, vers 390, mais nous ne possédons que des fragments de ses *Persica*; enfin, quelques citations de Bérose nous ont été conservés par Eusèbe. Pour contrôler ces auteurs grecs, nous ne disposons que des inscriptions historiques des rois d'Assyrie; or elles ne font que des allusions très brèves aux progrès de ces Mèdes et Perses. Quant aux mœurs et à la religion primitives, nous les entrevoyons à travers les inscriptions plus récentes des rois achéménides (depuis la fin du VIe siècle), et surtout dans les *Gâthâ*, partie très antique d'un livre sacré, le *Zend-Avesta*, rédigé seulement à partir du IIIe siècle de notre ère, mais où le départ peut se faire entre les traditions anciennes et les acquisitions récentes.

Leur civilisation primitive

Les *Gâthâ*[96] gardent le souvenir d'une société divisée en maisons, familles, tribus, provinces dont chacune a un seigneur, qui a puissance sur son groupe. Les Iraniens ont le sentiment de former une *nation aryenne*, mais ils n'ont pas encore d'unité politique; de même que les Mitanniens et les Indiens, ils vivent sous un régime féodal; l'aristocratie guerrière et turbulente, établie sur la propriété foncière, rançonne un peuple de paysans et de pasteurs, qui élèvent des troupeaux de bœufs, moutons, chèvres, gardés par des chiens, dressent des chevaux et mulets pour le commerce et pour la guerre, et obtiennent des races excellentes, grâce à des herbages réputés. L'or, l'argent, le bronze, sinon le fer, sont dans le commerce.

Les Mèdes se divisent en 6 tribus autonomes (*Hér.*, I, 101) et les Perses en 10 tribus, dont 4 de nomades et 6 d'agriculteurs (I, 125). Elles sont dirigées par des chefs de l'aristocratie. Jusqu'au début du VIIIe siècle, aucun indice de centralisation ou d'union politique, soit entre Mèdes, soit entre Mèdes et Perses.

96. A. Meillet, *Trois conférences sur les Gâthâ de l'Avesta*, ap. Bibl. Vulgarisation du Musée Guimet, t. 44 (1925), qui représentent l'étude la plus précise et la plus lucide sur la religion naturiste et la réforme de Zoroastre. Nous lui empruntons nos appréciations des Gâthâ.

RELIGION NATURISTE

A ces institutions morcelées correspond une religion élémentaire, fondée sur l'adoration des forces de la nature et les pratiques rituelles, comme la religion védique dans l'Inde. Il n'existe pas encore de Seigneur universel au ciel, pas plus que sur terre; les Iraniens adorent le soleil, la lune, les étoiles, les bonnes eaux, les plantes utiles, et se sentent entourés de forces bienfaisantes, d'esprits bénéfiques, *Amasa spanta*, auxquels s'opposent des forces maléfiques : nuit, brouillard, désert, sécheresse, etc., des esprits hostiles, les *dévas*[96 bis]. Entre ces dévas et les Amasa spanta s'engage une rivalité éternelle. Le monde est aux mains d'un peuple de dieux que domine cependant une aristocratie divine. Nous avons vu que les Mitanniens adoraient Mithra, Indra, Varouna, Agni, Sourya, les jumeaux Nasatya (*supra*, p. 475), communs aux tribus indo-iraniennes, dieux de cette aristocratie qui avaient mené les Aryens à la conquête de l'Asie antérieure. Après le VIIIe siècle, Mèdes et Perses nomment encore Mithra (*Hér.*, I, 131), mais déjà, dans le Panthéon iranien, s'élève, au-dessus des autres, un «dieu de la sagesse» Ahoura-Mazda, assisté par une cour d'Amasa spanta. Il devait exister une littérature mythique sur l'aristocratie divine, classée par familles de dieux, puisqu'on chantait pendant les sacrifices des « théogonies » (*Hér.*, I, 132). Ces sacrifices se pratiquaient sur des hauts lieux où se dressaient des « pyrées », autels à feu[97]; on y entretenait une flamme perpétuelle avec du bois consacré (*barsum*), et l'on y brûlait des pièces de bœuf, cheval, petit bétail, des céréales et offrandes diverses, dont la principale était le breuvage sacré, *haôma* (analogue au *sôma* des Indiens), jus fermenté de tiges (d'asclépiade ?), couleur de lune[98]. L'offrande du feu, du haôma, de la viande, etc., s'accompagnait de rites et incantations dont les formules développées ont pris place, plus tard, dans l'Avesta. Le chef de famille présidait au feu domestique et peut-être à certains sacrifices; mais, pour les oblations des grandes fêtes, l'aristocratie s'adressait à des prêtres professionnels, les *Mages*, versés dans la récitation des théogonies, et qui entretenaient le feu sacré. Coiffés de mitres, le visage voilé, les mains gantées, pour épargner au dieu et aux offrandes toute souillure, les Mages, tels que les Lévites en Israël, formèrent une tribu chez les Mèdes avant de constituer une classe de prêtres héréditaires (*Hér.*, I, 132). En dehors de ce sacerdoce, le culte

96 bis. Les *dévas*, dieux lumineux dans l'Inde, sont devenus, en Iran, des antidieux, des démons.
97. M. *H.*, III, p. 591-593; C. M., III, p. 1426 (figures).
98. Sur le *haôma-sôma*, cf. Plut., *De Iside*, 46.

des dieux ne comporte ni temples, ni statues de la divinité. Le culte des morts, à cette époque, n'était pas moins rudimentaire. Pour empêcher la terre d'être souillée par les corps putréfiés, on exposait les cadavres en un lieu désert, où les oiseaux et les carnassiers déchiquetaient les chairs. Les Parsis, encore aujourd'hui, font usage de ces nécropoles spéciales qu'ils appellent *dakhma* « tours du silence ».

MÈDES ET PERSES VASSAUX DES ASSYRIENS

Des indications clairsemées sont fournies sur les Mèdes par les Annales assyriennes. Dès Samsiadad, vers 800, des tribus mèdes sont rassemblées dans la main d'un prince des Madaï, Chanasikourou, à qui le roi d'Assour capture 2.300 guerriers, 120 cavaliers, 1.200 bourgades. Sous Téglatphalasar III, en 744, la *Médie* devient vassale, après avoir perdu plus de 60.000 prisonniers en 744, et 8.000 en 737[99]. Il est question de «Mèdes lointains des pays du Soleil levant », répartis du lac d'Ourmia à la mer d'Aral. En 722, Sargon II construit des villes fortifiées à sa frontière médique et y installe les Juifs déportés de Samarie; mais il doit lutter contre une coalition des tribus Mannaï et Madaï, conduites par un chef, *Daioukka* (Déjocès), fondateur d'une « maison » que nous pouvons qualifier de royale, car d'elle sortira Cyaxare, premier roi des Mèdes réunis, qui vaincra les Assyriens. Avec Déjocès, 22 tribus prêtent le serment de vassalité. La campagne de 714 en Ourartou porte un coup sensible à la puissance naissante des Mèdes unis aux Ourartiens; une liste assyrienne de tributaires cite parmi les chefs un *Uaksatar* (= Cyaxare), menant les peuples des *Parsua*. Après 700, et au début d'Asaraddon (680-669), les Annales reconnaissent à un *Mamitiarshou* le titre de *khazanou du peuple des Mèdes*[100], c'est-à-dire de gouverneur, pour le compte des Assyriens, d'une nation en voie de se constituer. Son domaine s'étend d'Ecbatane à la frontière assyrienne, sur la route principale qui relie la Mésopotamie à l'Iran. L'unité médique se développe, malgré des résistances que révèlent la mention de divers *khazani* locaux en Perse et en Médie.

Assourbanipal (668-626) n'intervient plus en Médie, sauf pour réprimer une révolte des Mannaï, près d'Ourmia. Il est possible que les successeurs de Mamitiarshou se soient rendus indépendants. Dans l'Ourartou, un texte cite *Toukdami, shar des Oumman-Manda*[101], qui

99. *R. B.*, 1910, p. 188, 195, 373, 379; 1911, p. 209. Cf. Prashek, *Gesch.*, I, p. 70 et suiv.
100. Prashek, *G.*, I, p. 124. Khazanou est le titre que les *Lettres d'El-Amarna* donnent aux gouverneurs cananéens pour le compte de l'Égypte.
101. Prashek, *Gesch.*, I, p. 132; les Oumman-Manda sont des Mèdes nomades.

meurt sur le champ de bataille contre les Assyriens (vers 648). Nous arrivons au temps où Cyaxare, roi des Mèdes émancipés, se révèle comme personnage historique.

LA ROYAUTÉ MÈDE SELON LA TRADITION ORALE

Après la venue d'Harpage, général mède, en Ionie, Hécatée recueillera ses récits sur l'origine de la royauté mède (*Hér.*, I, 162, 177). Celle-ci nous est présentée par Hérodote comme un événement analogue à la fondation d'une « tyrannie » dans une cité hellénique du VIe siècle. Vers 700, les Mèdes, nous dit-il, divisés en familles, clans, bourgades, tribus, subissaient les exactions de chefs batailleurs et pillards, en rivalité pour leurs intérêts égoïstes. Alors un « juge » local, réputé pour son équité, Déjocès (probablement issu de la maison de ce Daioukka qui fut khazanou de Sargon II), fut poussé par la plèbe « à devenir tyran » et fut élu *roi*; le peuple se donnait à lui « afin d'être équitablement gouverné, pouvoir travailler en paix et n'être pas forcé d'émigrer ou de fuir une violence sans frein » (I, 97). Les six tribus jusque-là « autonomes » s'associent et forment une nation de Mèdes. De même, jadis, vers l'an 1000, les tribus d'Israël s'unirent-elles pour élire en Saül un roi, c'est-à-dire un juge et protecteur. Déjocès se crée une capitale à Ecbatane (dont le nom *Hagamadan* signifie « lieu de concentration »). Dans cette ville royale, à sept enceintes fortifiées, il groupe, autour de son palais, une partie de la population, des magasins d'approvisionnement, des offices de l'administration. Il y a une garde royale, une police d'État qui a « l'œil et l'oreille aux aguets »; un protocole sévère sépare le roi de son peuple et des nobles, pour marquer qu'il est « un être à part », comme les rois d'Assour ou les anciens Pharaons (I, 98-101).

Cette royauté absolue, affermie au cours d'un long règne[102] (708-655 ?), devient héréditaire, puisque Phraorte succède à son père Déjocès. L'œuvre de concentration se poursuit. « Les Perses furent soumis par les armes et annexés aux Mèdes. Disposant des forces de deux puissants peuples, Phraorte (655-633 ?) subjugua l'Asie et attaqua les rois de Ninive dont les sujets étaient alors révoltés, mais il périt dans cette entreprise avec la plus grande partie de son armée » (I, 102).

A Phraorte succède son fils Cyaxare qui détruira Ninive et l'empire assyrien.

102. Hérodote et Ctésias donnent les noms royaux et les totaux des règnes pour tous les prédécesseurs « traditionnels » de Cyrus le Grand. C'est ainsi que se reconstituent les dates, depuis Déjocès; cf. M. *H.*, III, p. 447, n. 2.

Cette reconstruction historique de la royauté mède par Hérodote est remarquable par sa clarté et la succession logique des acquisitions royales. Vraisemblable dans ses traits généraux, elle n'est cependant qu'un schéma artificiel. Aucun texte de l'époque ne l'étaye; l'existence de Déjocès et de Phraorte est donc sujette à caution. Toutefois, la crise sociale qui amène la création de la royauté est une réalité historique; même elle prend une singulière valeur depuis que nous constatons qu'elle s'accompagne d'une crise religieuse que l'*Avesta* nous fera connaître avec plus de précision.

SOUFFRANCES DE LA PLÈBE ET RÉFORME DE ZOROASTRE AU VIIe SIÈCLE

Au temps de Déjocès, la Médie est en proie à l'anarchie des puissants, livrée aux passions égoïstes et sans frein. Hérodote (I, 96) résume la situation par une formule tout abstraite qui n'est pas de son style, car nous la retrouvons en termes identiques aux *Gâthâ* : Partout « l'Injustice fait la guerre à la Justice » (τῷ δικαίῳ τὸ ἄδικον πολέμιον). Déjocès créera une justice royale et une doctrine d'intérêt public; ce bon tyran sauve le peuple des mains des méchants en établissant la monarchie absolue.

A la même époque se développe une doctrine spirituelle qui définit le rôle de la justice divine et crée le respect d'une autorité sacrée. Un roi du ciel gouverne l'univers et imposera sa loi aux dévas néfastes. Du polythéisme on passe graduellement au monothéisme, qui est le monarchisme divin.

Telle fut l'œuvre d'un réformateur aussi illustre que mal connu, *Zarathoustra*, notre Zoroastre[103]. Sa personnalité, comme sa vie, nous échappent à tel point que certaines traditions le faisaient vivre 5 ou 6.000 ans avant J.-C., tandis que nous plaçons, plus vraisemblablement, son existence du VIIe au VIe siècle, un siècle environ avant Cyrus, et sa mort vers 585. Né en Médie, à Ragha (non loin du Téhéran actuel), ayant passé sa jeunesse à la cour d'un roi de Bactriane (?), Vistaspa, il eut, à trente ans, la révélation (*avesta*) d'une loi morale, d'une pratique religieuse de pureté et de sagesse à enseigner aux Mèdes. Il subit la tentation des démons (*dévas*), accomplit des miracles, convertit Vistaspa, mais dut s'enfuir et soutenir, avec ses prosélytes, des guerres

103. Les textes classiques relatifs à Zoroastre sont réunis et discutés ap. Jackson, *Zoroaster, the prophet of ancient Iran* (1899 et nombr. éditions). Zoroastre est nommé par les scholiastes de Platon, Diodore (I, 94), Pline l'Ancien, *H. N.*, XXX, Plutarque, *de Iside*, 66. On trouvera les vues les plus récentes ap. Bartholomae, *Zarathustra's Leben und Lehre*, Heidelberg, 1929. Pour une orientation sommaire, mais précise, voir A. Meillet, *op. cit.*.

saintes. Sa doctrine, lorsqu'il mourut, resta longtemps celle d'une secte persécutée.

Nous examinerons plus loin l'aspect *religieux* de cette réforme; c'est ici qu'il nous faut préciser son aspect *social* et ses conséquences politiques. Elles nous apparaissent clairement depuis les pénétrantes analyses auxquelles Antoine Meillet a soumis les Gâthâ, seul écho subsistant de la doctrine zoroastrienne. La prédication de Zoroastre « s'adresse à des chefs pour leur demander de protéger les travailleurs contre les tyrans, et les bestiaux contre les mauvais maîtres » (*G.*, p. 65). Dans ce régime d'iniquité, que l'aristocratie fait peser sur les Mèdes, Zoroastre discerne l'intervention de Puissances funestes : « la non-obéissance aux lois, la mauvaise pensée, la démesure (ὕβρις) des nobles, la malfaisance contre le travailleur, les outrages contre les prêtres, la malveillance contre le bétail » (*G.*, p. 61). Rappelons-nous la formule abstraite dont Hérodote se sert pour qualifier les mêmes faits (*supra*, p. 710). Zoroastre demande à son dieu suprême, Ahoura-Mazda, de susciter « des chefs justes, mais puissants, qui fassent retourner la violence contre les méchants, contre les destructeurs du bétail ». Dans la tradition populaire, ces chefs ont été Déjocès et Phraorte.

LA PLAINTE DU PAYSAN IMPLORANT JUSTICE

Dans une célèbre Gâthâ s'exhale « la plainte du bœuf de sacrifice » qui est celle du paysan lui-même, sacrifié à l'avidité des puissants : « Colère, tyrannie et force m'ont lié... Ce n'est pas pour le juste que doit être la destruction, ni pour le pasteur, de la part des méchants » (p. 47-48.) « Faut-il se contenter d'un protecteur sans force... moi qui appelle un chef commandant à sa volonté ? »

A qui s'adresse cette plainte ? Au dieu *Ahoura-Mazda*, « le Sage », « celui qui sait le mieux... et qui décide », en qui réside le commandement (p. 47). Bien que le mal s'incarne en génies hostiles, bien qu'au ciel existent des forces divines personnifiées (Asa, Xsathra, etc), « les Gâthâ ne connaissent qu'un dieu, qui est Ahoura-Mazda ». Ce monothéisme de fait, nous l'avons trouvé, jadis, chez les Thébains adorateurs d'Amon-Râ, puis chez les Juifs d'après l'exil. Pour ce dieu de justice, le sacrifice véritable, c'est « la rectitude de pensée, la pensée de l'homme pieux, le sacrifice de la Justice » (p. 56).

VIE D'OUTRE-TOMBE ET SANCTION

Selon le réformateur, le Juste, quand il n'est pas récompensé sur terre, trouvera sa rétribution, après la mort, auprès d'Ahoura-Mazda. Les Gâthâ font de brèves, mais formelles allusions à un tribunal divin qui attend l'homme au moment où il passe de ce monde à l'autre, par le « pont du Séparateur » (le pont Cinvât) : le juste le franchit et entre au Paradis; le méchant tombe dans la maison de la *Droug*[104] (esprit du mal et du mensonge) (p. 70). Ce jugement individuel, qui sera suivi d'un Jugement dernier universel, réalisera, enfin, la Justice.

REVENDICATIONS DU PAUVRE DANS LE MONDE ORIENTAL

N'y a-t-il pas dans ces revendications un écho de l'Égypte ancienne ? Depuis deux mille ans, la plèbe égyptienne, faute de voir triompher la justice humaine sur terre, attend, dans la vie d'outre-tombe, une justice divine, réparatrice des iniquités terrestres, qui dispense aux bons, mais refuse aux méchants, la résurrection (*supra*, p. 258.) Au temps même de Zoroastre, dans les cités helléniques, la plèbe, soutenue par des « tyrans », arrachait à l'aristocratie droits religieux et politiques dans la cité, et, à proximité des Mèdes, le prophétisme chez les Juifs, le bouddhisme dans l'Inde faisaient triompher une religion sociale. La réforme religieuse en Iran n'est donc pas un phénomène isolé. Comme ailleurs, elle a fourni une formule spirituelle à un mouvement d'émancipation civique et politique; il aboutit ici à la création d'une nation mède et perse par de bons tyrans.

ZOROASTRISME ET ROYAUTÉ

Est-ce à dire que les rois mèdes ont adopté officiellement la religion de Zoroastre ? On a voulu interpréter le nom de Phraorte = Fravartish, par le sens « le Confesseur, le Fidèle », pour en déduire que le fils de Déjocès aurait « confessé » la foi nouvelle[105]. En fait, dès que les inscriptions officielles des Achéménides apparaissent, nous constatons que les rois perses invoquent Ahoura-Mazda, associé à d'autres dieux. Si la réforme de Zoroastre a pu servir la politique royale, celle-ci ne lui est pas restée asservie (*infra*, p. 765).

Quoi qu'il en soit, la réforme zoroastrienne a fourni aux Iraniens une force morale toute neuve et l'ardeur combative des prosélytes, au moment même où Ninive relâchait sa défense en éparpillant ses armées contre ses sujets révoltés, au moment où l'empire assyrien ne pouvait plus imposer son idéal politique, ni opposer le despotisme à une théorie généreuse d'émancipation et de justice.

---

104. *Gâthâ ustavaisti*, **45**, 11; *gâthâ vohuxathra*, **50**, 13 (éd. Harlez).
105. M. *H.*, III, p. 455, n. 1.

SCYTHES ET CIMMÉRIENS EN LYDIE ET EN OURARTOU

Tandis que des « tyrans » organisaient le royaume des Mèdes, d'autres tribus aryennes, telles que les Scythes encore nomades, les Cimmériens, en partie sédentaires[106], inquiétaient l'Assyrie, sous le règne d'Asaraddon, ils avançaient dans l'Ourartou et, pour progresser, se concertaient, avec leurs frères mèdes. Au début de son règne, Assourbanipal envoie des armées pour dissoudre ces coalitions menaçantes. Un chef iranien, Biriz-Khadri, a eu l'intelligence de coordonner les mouvements jusqu'ici décousus des tribus en migration, Mannaï, Scythes, Cimmériens; pour l'arrêter, il fallut détruire 75 forteresses. Le torrent alla se déverser en Phrygie, où le roi Midas, vaincu, se donna la mort (vers 676). Nous avons vu que le roi de Lydie Gygès (*supra*, p. 703) s'était ligué avec Psammétique contre Assour; mais, menacé par les Cimmériens, qui convoitent ses richesses, il envoie une ambassade à Ninive: le dieu Ashour lui est apparu en songe pour lui révéler le nom d'un protecteur invincible, Assourbanipal[107]. Dès que l'armée assyrienne se fut portée au secours de l'armée lydienne, on vit, en effet, se replier les Cimmériens. La capitale de la Lydie, Sardes, débouché de la route des caravanes vers l'Ionie, s'ouvre à l'influence assyrienne qui gagne la Grèce et la Méditerranée du Nord (660).

Ainsi une formidable avalanche de peuples neufs, prêts au pillage, reste suspendue sur l'Assyrie du Nord, *où Ninive n'est qu'à quelques étapes de la frontière.*

IV. — Le démembrement de l'Empire assyrien (626-609)

LES PERSES FONDENT LE ROYAUME D'ANZAN

Après 640, les Annales de Ninive sont muettes sur les dangers qui encerclent l'Assyrie. Hérodote seul (I, 102) nous apprend que le légendaire Phraorte a réuni les Perses aux Mèdes, ce qui double la force de la confédération aryenne. Nous ne trouvons nulle part confirmation du fait. Toutefois, la Perse subit à cette époque des transformations profondes. A supposer qu'elle ait accepté le joug des Mèdes, elle n'en gardait pas moins ses chefs traditionnels, suivant un usage que rapporte Hérodote (I, 134). Aussi le clan des Achéménides,

106. *R. B.*, 1911, p. 358.
107. M. *H.*, III, p. 418. Sur les Cimmériens en Lydie: Glotz, *H. G.*, I, p. 266.

« famille d'où sont issus les rois de Perse », prend-il à cette époque une importance décisive. Après la conquête de l'Élam par les Assyriens (*supra*, p. 704), Teispès, fils d'Achaiménès, laissant la Susiane aux Ninivites, s'attribue la partie orientale de l'Élam, en arrière de Suse, et y devient *roi d'Anzan.* Les textes cunéiformes rappelleront, plus tard, que ce titre appartient à Teispès et à ses successeurs; Cyrus le Grand le gardera, même après qu'il aura conquis la Médie et l'Assyrie.

CYAXARE, ROI DE MÉDIE, RÉORGANISE SON ARMÉE

Dans son histoire schématique de la royauté perse, Hérodote attribue au fils de Phraorte, Cyaxare (633-584), le rôle d'un organisateur de l'armée mède. De la cohue valeureuse formée par les piquiers, archers et cavaliers qui combattaient pêle-mêle, Cyaxare aurait fait une *armée* disciplinée et séparée en groupes distincts, selon les principes des Assyriens. Mèdes et Perses gardèrent cependant l'équipement des nomades : longues tuniques, avec ceinturon; larges braies serrées à la cheville; bottines de cuir souple; sur la tête, à barbe calamistrée, à longue chevelure garantissant la nuque, un bonnet de feutre souple et arrondi, ou rigide et à plis tuyautés. L'infanterie manie lance, épée, arcs longs, avec boucliers d'osier; même armement pour les cavaliers qui montent à cru des étalons plein de feu. La cavalerie mède, ou perse, célèbre par son audace et ses allures rapides, tend à remplacer la charrerie; du moins les chars sont-ils peu figurés sur les monuments des Achéménides[108].

CYAXARE ASSIÈGE NINIVE (625?)

Cyaxare est un roi réel; les textes babyloniens raconteront ses attaques victorieuses contre Ninive, à la tête des Oumman-Manda, mais ce n'est qu'à partir de 614 que l'existence de ce roi et de son armée est ainsi attestée. D'après Hérodote (I, 103-104), Cyaxare, peu après son avènement, bat les Assyriens et met le siège devant Ninive; « à ce moment intervient une grande armée des Scythes, commandée par leur roi Madyès, qui écrase les Mèdes et leur enlève l'empire de l'Asie dont les Scythes s'emparèrent ».

INVASION DES SCYTHES EN SYRIE-PALESTINE

Si nous admettons la réalité de cette attaque des Mèdes et son échec, par l'intervention des Scythes, alors, attribuons à la diplomatie assyrienne l'honneur d'avoir sauvé Ninive, au prix d'une invasion sollicitée. L'affaire faillit tourner très mal. Après la fin du règne d'Assourbanipal (626), les Scythes se répandirent comme

108. M. *H.*, III, p. 466, fig., et p. 692 (archers de Suse).

un mascaret en Mésopotamie, en Syrie et Palestine. Les monuments grecs, un peu postérieurs, figurent les Scythes comme de grands barbares farouches, aux cheveux pendants, à barbe inculte, portant blouses brodées et larges pantalons de peaux, caracolant sur des chevaux à demi sauvages, armés de lances, de haches et d'arcs[109]. Leurs sinistres chevauchées furent entendues des gens de Jérusalem. Jérémie nous a décrit « ces chars, roulant comme un tourbillon, ces chevaux plus légers que les aigles » (*Jér.*, IV, 13); Yahvé a annoncé la venue de « cette nation forte, antique, dont on ne comprend pas la langue, qui ne compte que des héros, qui dévorera les moissons, les fils, les filles, les bœufs et les brebis, les vignes et les figuiers, et détruira par l'épée les forteresses de Juda » (V, 15-17); « ils portent l'arc et le javelot, ils sont cruels, sans miséricorde, montés sur des chevaux prêts à combattre comme un seul homme... leur voix mugit comme la mer » (VI, 23). Toutefois le royaume de Josias ne semble pas avoir été sérieusement entamé. Les escadrons des Manda et des Scythes, selon Hérodote, se détournèrent du côté de l'Égypte : « Ils avaient déjà pénétré en Palestine lorsque Psammétique, venu à leur rencontre, les décida, par des prières et présents, à rebrousser chemin. Ils s'éloignèrent donc, et traversèrent Ascalon, pillèrent le temple d'Aphrodite-Ourania. » La déesse leur infligea une épidémie qui les décima et les dispersa. Néanmoins Hérodote (I, 105-106) prétend « que les Scythes furent maîtres de l'Asie pendant vingt-huit ans », chiffre inadmissible. Tout au plus admettrons-nous que des îlots de nomades subsistèrent çà et là, au cours des événements qui vont amener la ruine de Ninive.

L'impuissance de l'Assyrie vis-à-vis des Cimmériens et des Scythes est un indice d'épuisement : les armées régulières sont débordées par les « nations armées ». Or, en 626, une double succession s'ouvre : celle d'Assourbanipal à Ninive et celle de Kandalanou, son vassal, à Babylone. Ainsi le hasard sert les ennemis de l'Assyrie et les fauteurs de troubles.

DYNASTIE CHALDÉENNE À BABYLONE (626-539)

Le successeur d'Assourbanipal est un adolescent, Assouretilinani (626-621), qui a un tuteur, Sinshoumlishi. Celui-ci usurpe le pouvoir après la mort prématurée du jeune roi, mais en est vite dépossédé par un frère du défunt, Sinsharraiskoun (620-612), dont Bérose fait le dernier roi d'Assyrie, sous le nom de *Saracos*. Il sera détrôné par le roi de Babylone, Nabopolassar (626-605).

109. M. *H.*; III, p. 343, p. 445, fig.

Le père de Nabopolassar était ce Kandalanou dont Assourbanipal avait fait un vice-roi de Babylone, et dont la mort coïncida avec la sienne; Nabopolassar, qui commandait l'armée, saisit l'occasion d'usurper la couronne; par son énergie et sa vaillance, il va libérer la Babylonie et fonder la *XI*[e] *dynastie*, dite *néo-babylonienne* ou *chaldéenne*. Il met son orgueil à se dire « fils de n'importe qui », étranger aux dynasties précédentes[110]. Avec lui, les Chaldou, ces Araméens nomades qui, depuis des siècles, assiégeaient les frontières de Babylonie, prennent possession du trône. Au début, Nabopolassar ne possède que Babylone, tandis que le roi d'Assyrie est encore éponyme sur les contrats qu'on dresse à Nippour et ailleurs. Entre 619 et 614, les Assyriens perdent, pied à pied, toute la Babylonie.

L'ASSYRIE ET L'ÉGYPTE CONTRE BABYLONE

Une tablette babylonienne du British Museum, récemment publiée[111], est venue rompre le silence des sources officielles sur l'agonie de l'empire assyrien. Elle relate, de l'an 10 à l'an 17 de Nabopolassar, soit entre 616 et 609, la lutte décisive menée contre Ninive par les Babyloniens, auxquels se joindront les Mèdes.

Nabopolassar, en 616, refoule les Assyriens jusqu'à Qablini, probablement à la frontière sud du Soubarou. Voici que le roi d'Assour trouve (616) un renfort inattendu : « l'armée de Misir (Égypte) et l'armée d'Assour surgissent derrière le roi de Babylonie »[111] qui avait poussé jusqu'à Harran, en Soubarou. Psammétique I inaugure ainsi une politique hardie que continuera son fils Néchao II : reprendre la Palestine et la Syrie à l'Assyrie affaiblie, sous couleur de soutenir le roi de Ninive contre le roi de Babylone, devenu le plus dangereux parmi les Asiatiques. Nulle allusion à ce renversement des alliances ne se trouve aux textes égyptiens. Par contre, la Bible nous montre le roi de Juda intéressé à ces manœuvres diplomatiques et guerrières. Dhorme rappelle à ce sujet un passage, énigmatique jusqu'ici, d'Isaïe (XIX, 23) : « En ce jour-là, il y aura une chaussée d'Égypte en Assyrie, et l'Assyrie viendra en Égypte, et l'Égypte en Assyrie, et l'Égypte pratiquera le même culte que l'Assyrie. » Cette première intervention des Égyptiens fut inefficace; au début de 615, l'armée assyrienne, seule, est aux prises avec les Chaldéens près d'Arrapkha (Kerkouk) et se laisse culbuter dans le Zab. Déjà Nabopolassar vole sous les murs d'Assour; la vieille capitale se défend et force l'ennemi à la retraite (juin 615).

110. *R. B.*, 1924, p. 225.
111. C. J. Gadd, *The fall of Niniveh* (1924). Cf. *R. B.*, 1924, p. 227-228.

CHALDÉENS, MÈDES ET SCYTHES CONTRE NINIVE (615)

A la fin de 615, dit la Chronique, les Mèdes, sous le commandement de Cyaxare (Oumakistar) « descendent au pays de Arrapkha pour attaquer les Assyriens[112] ». Cyaxare ne réussit pas tout d'abord à établir sa liaison avec « le roi d'Akkad et son armée venus au secours des Mèdes » (juillet 614). Alors, s'éloignant de Ninive, Cyaxare prend d'assaut la ville d'Assour et y fait carnage. Nabopolassar parvient à le rejoindre; ils se lient par un traité et chacun retourne en son pays pour les quartiers d'hiver[113].

En 612, arrivent sur le Tigre les nomades *Oumman-Manda*. Ces irréguliers se portent « à la rencontre de Nabopolassar » : on peut conjecturer, malgré les lacunes du texte, qu'ils concluent alliance avec lui et avec Cyaxare. Cette fois, c'est la marche générale contre Ninive, le long du Tigre.

NINIVE DÉTRUITE (612)

De mai à juillet 612, les Chaldéens, Mèdes et Manda réunis livrent trois combats à l'extérieur des murs de Ninive, et un quatrième pour donner l'assaut; au mois d'Ab (juillet), la ville est prise, le carnage commence; « alors Sinsharraiskoun, roi du pays d'Assour... [113] »; une lacune nous laisse en suspens. A la reprise du texte, c'est un autre roi, Assourouballit, qui recueille les débris de l'armée assyrienne. Il échappe à la mort, se replie sur Harran, où l'armée le confirme comme (dernier) roi d'Assour.

ASSOUROUBALLIT ET NÉCHAO II

Nabopolassar mit trois ans à vaincre le fugitif Assourouballit (611-609) qui, chassé des villes, tient la campagne en Soubarou. En 610, les Manda reviennent prêter main-forte aux Chaldéens; Harran est pillée; le Soubarou restera aux Manda jusqu'à leur défaite par Cyrus, en 555.

L'année suivante (juin 609) « une nombreuse armée du pays d'Égypte » vient au secours du « roi d'Assour »; les Égyptiens passent l'Euphrate[114] et, en liaison avec les Assyriens, massacrent un parti de Chaldéens. Cependant, en août, leur attaque contre Harran échoue, car Nabopolassar arrive, les bat, les poursuit le long du Khabour jus-

112. *R. B.*, p. 229.

113. *R. B.*, p. 230. Sinsharraisoun = Saracos disparaît après la chute de Ninive. S'est-il suicidé en se jetant dans son palais en flammes, comme le rapporte Bérose (ap. *Abydène*, *F. H. G.*, IV, p. 282) ? Il est plus probable qu'il y a eu confusion entre Saracos et le frère d'Assourbanipal (*supra*, p. 704), dont la mort par le feu avait déjà inspiré la légende de Sardanapale brûlé vivant (*Diod.*, II, 24-28). Le suicide d'un roi par le feu, après catastrophe nationale, est rapporté aussi pour Zimri en Israël (I *Rois*, XVI, 18) et Crésus, roi de Lydie (*infra*, p. 750). Sir James Frazer (*Adonis*, tr. fr., p. 152) y voit un rite d'expiation qui conduit à l'apothéose.

114. *R. B.*, p. 233.

qu'en Ourartou. Les Égyptiens doivent se replier, mais nous verrons que, sous le commandement de Néchao II, ils se maintiennent en Palestine; en 605, ils réattaqueront Nabopolassar, à Carchémish. Quant aux Assyriens, *ils disparaissent de l'histoire*, en tant que nation indépendante, avec leur roi Assourouballit (609).

INSULTES À NINIVE

Nabopolassar ne survit guère à un triomphe encore inouï dans le monde oriental; mais il pourra graver dans ses inscriptions : « Les Assyriens qui, depuis des jours lointains, dominaient la totalité des peuples, et, par leur joug pesant, avaient mis à la géhenne les gens du pays, moi le faible, par la grâce de Nabou et de Mardouk, j'ai retranché leurs pieds du pays d'Akkad et fait tomber leur joug[115]. »

Lorsque la nouvelle se répandit que Ninive, la louve des nations, gisait abattue, ce fut, d'un bout à l'autre de l'Orient, un cri de joie, puis un concert de malédictions. Au pays d'Israël, les prophètes profèrent sur Ninive l'imprécation funèbre la plus sauvage que l'histoire ait encore entendue. Isaïe dénonce l'Assyrien « qui ne songe qu'à détruire, qu'à exterminer les nations en foule » et que Yahvé punit pour sa cruauté, sa cupidité, son orgueil, après qu'il a « ramassé toute la terre ». Et Nahoum exhale la rancune des peuples : « Malheur à la ville sanguinaire, pleine de mensonge, pleine de violence... On entend le bruit du fouet, le galop des chevaux, le roulement des chars... Des morts à l'infini; on tombe sur les morts! J'en veux à toi, Ninive, dit Yahvé des armées... Je montrerai ta nudité aux nations et ta honte aux royaumes... Alors l'on dira : Ninive est détruite! Qui la plaindra ? » (III). Et Sophonie, contemporain de Josias et de la catastrophe, insulte encore les vaincus : « Yahvé détruira l'Assyrie; il fera de Ninive une solitude, une terre aride comme le désert... C'est donc là cette ville joyeuse, qui disait en son cœur : Moi, et rien que moi! Comment est-elle devenue objet de stupeur, un repaire pour les bêtes ? Tous ceux qui passeront près d'elle siffleront et agiteront les mains » (II, 13-15).

Aujourd'hui encore, Ninive reste ensevelie sous ses ruines[116], et « la charrue passe sur ses remparts ».

115. *Ibid.*, p. 234.

116. Campbell Thompson, ap. *Camb. H.*, III, p. 206-207, cite une lettre d'un officier babylonien qui prit part au sac de Ninive : « J'ai exécuté ce que mon roi avait ordonné : j'ai mis le feu aux villes, répandu la misère sur la ville et la campagne, dispersé les dépouilles des Assyriens dans le désert... » Voir aussi la description du sac de Ninive par Nabonide, ap. Maspero, *H.*, III, p. 485. Deux siècles plus tard, les Dix Mille, avec Xénophon, passèrent devant les ruines de Ninive sans soupçonner sa gloire abolie.

Égypte (suite de la p. 482) —	Babylonie (suite de la page 389) —	Assyrie (suite de la page 389) —	Hittites —	Mitanniens —
Expulsion des Hyksôs 1580	*Dynastie kassite* : 1750 à 1175			
Thoutmès III 1505-1450			Doudkhalia II, v. 1500	Shaushatar, v. 1500
Aménophis II 1450-	Karandash I 1450-15		Khattousil, v. 1430	
Thoutmès IV à 1405	Kadashmankharbé (1415-1390)	Assournadinké, v. 1396		Artatâma
Aménophis III 1405-1370				Shoutarna
Aménophis IV 1370-52	Bournabouriash II 1376-51	Assourouballit, v. 1380-41	Shoubbiloulioumа 1380-46	Doushratta, v. 1380-55
Horemheb 1345-20	Kourigalzou III 1344-23			Mattiwaza
Sethi I 1318-1298			Moursil II 1344-20	
Ramsès II 1298 à 1232	Kadashman-Tourgou 1296-80	Adadnirari I 1304-1280	Moutallou 1320-1288	
	Kadashman-Enlil 1280-51	Salmanasar I 1280-60	Khattousil III 1281-60	
	Kashtiliash III 1251-44	Toukoultininourta I, 1260-32		
Mernephtah 1232-24	Adadshoumnasir 1234-05	Assournirari III 1215-10		
Sethi II 1224		Ninourtapalekour, v. 1200		
Ramsès III 1200-1168	*IV*^{e} *dyn. (de Pashé)* 1175 à ... 1110	Assourdan I 1190-60		
Ramsès IV à Ramsès XI 1168 à 1085	Nabuchodonosor I, 1148-25	Téglatphalasar I 1115-1093	Israël	
			Saül 1025-10	
			David 1010-955	
Psousennès II v. 950.	*V*^{e}*, VI*^{e}*, VII*^{e}*, dyn.* 1052 à 1005		Salomon 955-35	

A. MORET

Égypte	Babylonie	Assyrie	Israël cap. Sichem, puis Samarie	Juda cap. Jérusalem
Sheshonq I dep. 950.	*VIII*^{e} *dyn...* 1005 (voir p. 675) à 762		Jéroboam I 935-14	Roboam 935-19
			Nadab	
			Basha	
Osorkon II 865-42		Assournasirpal II 884-858	Omri, v. 885	Asa 915-875
		Salmanasar III 858 à 824	Achab 873-51	Josaphat 874-49
			Joram	Joram, époux d'Athalie
			Jéhu, v. 842	Ochozias
		Samsiadad IV 824-05	Joachaz 814-798	Joas 836-02
		Adadnirari III 805-782	Joas 798-83	Amasia
	IXe *dyn.* :	Salmanasar IV 781-72		
l'Éthiopien Piânkhi 746-16	Nabonassar I 748-34	Assourdan II 771-54	Jéroboam II 783-43	Azaria
		Assournirari IV 753-46		
	X^{e} *dyn.* :		Zaccharie, guerres civiles	Osias, meurt v. 740
le Saïte Tafnekht 730-20	(domination assyrienne)	Téglatphalasar III 745-27	Menahem 743-37	Jotam
le Saïte Bocchoris 720-15			Pekasch	Achaz
		Salmanasar V 727-22	Osée	
Shabataka 703-689	Mérodach-Baladan 700-691	Sargon II 722-05	Prise de Samarie 722	Ezéchias 722-698
Taharqa 689-663		Sennachérib 705-681		Manassé 698-43
Thèbes détruite 663		Asaraddon 680-69		Josias 640-609
	XIe *dyn. (chaldéenne)*	Assourbanipal 668-26		
Psammétique I 663-609	Nabopolassar 626-05	Assouretilinani 626-621		
		Sinsharraiskoun 620-612		
		Chute de Ninive 612		
		Assourouballit 612-609		
Néchao II 609-594	Nabuchodonosor II 605-562			
Psammétique II 594-88				Yoachaz et Yojakim
Apriès 588-68				Sédécias 597-86
Amasis 568-25	Nabonide 555-39			Prise de Jérusalem 586
Cambyse conquiert l'Égypte 525	Cyrus prend Babylone en 539			*Exil* de 586 à 538

CHAPITRE XV

*L'Empire perse et l'Égypte**

DIVISIONS

La destruction de Ninive posait la question du démembrement, ou de la reconstitution, de l'Empire assyrien qui s'étendait du golfe Persique à l'Ourartou, et de la Phrygie à la Ire cataracte du Nil. Pendant une période de 609 à 539, le démembrement se réalise au profit des Chaldéens, des Mèdes et des Égyptiens, solution qui ne satisfait aucun des preneurs, car chacun rivalise à qui restaurera l'unité. La seconde période, de 539 à 352, voit cette unité s'accomplir au profit d'un peuple nouveau, les Perses, qui, après s'être substitués aux Mèdes, domptent successivement Chaldéens et Égyptiens; mais leur politique en Méditerranée déchaînera la réaction des Grecs et des Macédoniens. Alexandre le Grand héritera à son tour l'Empire perse agrandi par Darios; il l'étendra jusqu'à l'Asie centrale et à l'Inde.

---

*Bibliographie.

Parmi les Histoires générales, le tome III de Maspero (cité : M. *H.*, III) contient au complet es références des historiens grecs et latins, si importants pour la dernière période, et une bonne documentation pour les textes babyloniens, perses et égyptiens. A compléter par les textes cités dans les mémoires de Dhorme, et par *Cambridge History*, t. III et IV.

Égypte : D. Mallet, *Les premiers établissements des Grecs en Égypte*, ap. *Mission du Caire*, t. I (1893), t. II (1930), surtout pour la période saïte.

Après Cambyse, les sources grecques et latines sont presque seules à nous renseigner sur les dernières dynasties nationales (XXVIIIe à XXXe) : Paul Cloché, *La Grèce et l'Égypte de 405 à 342*, ap. : *Revue égyptologique*, N. S., II (1921); Werner Schur, *Zur Vorgeschichte des Ptolemaerreiches*, ap. *Klio*, XX (1926); résumé ap. A. Moret, *Égypte pharaonique*, p. 588-598.

Assyrie : Dhorme, *Les Pays bibliques et l'Assyrie*, *R. B.*, 1911; *La fin de l'Empire assyrien*, ap. *R. B.*, 1924.

Chaldée : Koldewey, *Das wiederestehende Babylon* (1925).

Perse : Les textes royaux cunéiformes sont traduits ap. Weissbach, *Keilinschriften der Achaemeniden* (1911). Histoire : J. V. Prašek, *Geschichte der Meder und Perser*, 2 vol., 1906 et 1910. Résumé historique : Cl. Huart, *La Perse antique* (1925), ap. *Évolution de l'humanité* t. XXIV; P. Roussel, ap. *Peuples et Civilisations*, t. II : *La Grèce et l'Orient, des guerres médiques à la conquête romaine* (1928).

Pour l'histoire de l'art : Perrot et Chipiez, t. V, *Perse*; G. Contenau, *Manuel d'archéologie* (C. M.), III, avec bibliographie.

I. — Rivalité des Égyptiens, Chaldéens, Mèdes (663-609-539)

I. — L'Égypte sous la XXVIe dynastie saïte (663-525)

PSAMMÉTIQUE RÉTABLIT LA MONARCHIE UNITAIRE

L'Égypte s'est affranchie, nous l'avons vu, du joug assyrien. Les monuments concordent avec Hérodote et Manéthon depuis Psammétique I (663). Avant cette date, Manéthon inscrit 3 rois locaux, peut-être descendants de Bocchoris :

XXVIe dynastie de rois saïtes

Monuments et Hérodote	Petits monuments	Manéthon — Rois locaux
	Stéphinatès...	(Tafnekht II), vassal de Shabaka, à Athribis et Bubastis
	Nekhepsôs..	non localisé
	Néchao I...	roi de Saïs, et Memphis, sous Assourbanipal

	Monuments et Hérodote	Manéthon	
663-609	Psammétique I	Psammétichos	Rois des Deux-Égyptes
609-594	Néchao II	Néchao	
594-588	Psammétique II	Psammouthis	
588-568	Ouhaibrâ (Apriès)	Ouaphris	
568-525	Ahmès (Amasis)	Amôsis	
525	Psammétique III	Psamméchérités	

Psammétique I restaure l'unité du pouvoir royal en Basse et Moyenne Égypte (*supra*, p. 702), au détriment de la « dodécarchie » décrite par Hérodote (II, 147) sous la domination assyrienne : « Avec ses troupes auxiliaires, Ioniens et Cariens, et les Égyptiens restés fidèles, Psammétique détrôna les onze rois et devint maître de toute l'Égypte » (II, 152-153). Les textes ne mentionnent plus les « chefs des Mâ »; les grandes familles perdent le pouvoir ou reprennent du service dans l'administration royale; l'œuvre de pacification et d'autorité est du même ordre que celle d'Amenemhet I qui ruina la féodalité dans les nomes, au début de la XIIe dynastie.

En Haute Égypte régnait la femme du dieu Amon, Seshepenoupet II, sœur de Taharqa, qui avait adopté comme héritière Amenardis II, fille de Taharqa. Les princesses, ainsi que le prince-consort Mentouemhet (*supra*, p. 702), reconnaissent Psammétique qui, en l'an 9, vers 654, remonte à Thèbes pour confirmer leurs pouvoirs et en régler

la succession : Amenardis II adoptera pour héritière Nitokris, la propre fille du roi; celle-ci, pour tout concilier, prendra le nom de Seshepenoupet III. Par la suite, la nouvelle femme du dieu adoptera, en 594, la fille de Psammétique II, Ankhenes-neferibrâ, qui occupe la fonction jusqu'à l'invasion des Perses[1]. Quant à la charge de préfet de Thèbes, général et directeur du Sud, tenue par le puissant Mentouemhet, au lieu de passer au fils de celui-ci, elle reviendra à un fonctionnaire choisi par le roi. A la fin de la dynastie, Ankhenes-neferibrâ remplira la charge



Carte 12. — Le Delta égyptien au Ier millénaire.

de Premier prophète d'Amon : ainsi la famille royale récupère tous les biens du sacerdoce thébain.

L'Égypte s'ouvre aux Grecs

Pour réagir contre la féodalité militaire des Libyens, les rois saïtes cherchent des soldats parmi ces Ioniens et Cariens qu'employait Gygès, et qui se louent en Asie Mineure, en Phénicie, en Méditerranée, contre une solde rémunératrice. Psammétique traite ces mercenaires comme Sheshonq avait fait des Libyens : il alloue aux Ioniens et Cariens des terres domaniales, construit des camps (στρατόπεδα) le long de la branche pélusiaque du Nil, au-dessous de Bubastis : tel le château, retrouvé à Daphnae, au sud du lac Menzaleh, qui barrait la « Porte de l'Orient »[2]. Plus tard, le roi Amasis les établira à Memphis

1. Actes officiels qui règlent la succession et l'état des biens pour les deux princesses : *A. R.*, IV, § 935-958; *Annales*, V, p. 85; cf. *Le Nil*, p. 407-410.
2. *M. H.*, III, p. 496, figure, d'après les fouilles de Petrie.

pour en former sa garde. Les chantiers de leurs navires, les ruines de leurs maisons « existaient encore de mon temps », dira Hérodote (II, 154). Un autre camp, près du lac Maréotis, défendait la Porte de l'Occident contre les Libyens, tandis qu'une garnison, à Éléphantine, fermait la Porte du Sud aux Éthiopiens (II, 30). « Ainsi Psammétique posséda en sécurité toute l'Égypte. »

Les guerriers libyens des Sheshonq perdraient-ils donc, de plein gré, leur situation privilégiée ? Leur résistance se manifesta bientôt. Comme les troupes libyennes, après trois ans de service, n'avaient pas été relevées aux frontières, elles se révoltèrent et émigrèrent chez les Éthiopiens (II, 30), où le successeur de Tanoutamon leur fit bon accueil et leur donna des terres. Hérodote fixe leur nombre à 240.000 guerriers, chiffre douteux, et qui s'appliquerait à une migration en masse plutôt qu'à une sédition de quelques garnisaires.

Les *marchands* grecs suivirent les mercenaires. C'était le temps de la colonisation des îles et des rivages de la Méditerranée par les Grecs (Glotz, *H. Gr.*, I, p. 161); dans le voisinage des casernes, il y eut des « rues » (expression biblique) de boutiques étrangères; on vit des souks grecs et cariens à Bubastis, Saïs, Memphis, en Haute Égypte, et jusque dans les Oasis. Des Milésiens s'installent en Abydos; des îles du Nil s'appelleront Éphèse, Chios, Samos, etc. Pour éviter les conflits avec les indigènes, Amasis concentra les commerçants et colons grecs du Delta à Naucratis, sur la branche de Rosette; la ville reçut les privilèges d'un port franc, où tous les navires devaient conduire leurs cargaisons; elle fut autorisée à s'administrer à la mode hellénique, avec des magistrats, les *Timouques*, élus par les citoyens[3]. Amasis lui donna des terrains pour édifier un prytanée, des temples, les chapelles des fêtes dionysiaques. Le plus grand de ces édifices, appelé l'Hellénion, fut bâti à frais communs par les Ioniens, les Doriens et les Éoliens. Le contact demeurait avec la mère-patrie : lorsqu'on reconstruisit le temple de Delphes, Amasis versa mille talents d'alun, et les Grecs d'Égypte 20 mines d'argent.

Entre Grecs et Égyptiens, l'obstacle principal était la différence de langue et d'écriture. Psammétique confia des fils d'Égyptiens aux mercenaires pour qu'ils leur enseignassent la langue grecque. Tout parut étrange aux Grecs dans la vie privée et publique des Égyptiens. Hérodote dresse un inventaire naïf et pittoresque de leurs coutumes « qui sont pour la plupart, opposées à celles des autres peuples (II, 35);

3. D. Mallet, *Les premiers établissements des Grecs en Égypte*, p. 28 et suiv.

il observe surtout que les Égyptiens sont « de beaucoup les plus religieux de tous les hommes » (II, 37).

LA ROYAUTÉ S'HUMANISE

Psammétique fut le premier pharaon élevé à l'étranger; ainsi que son père Néchao, il avait vécu dans sa jeunesse à la cour de Ninive et s'y était initié à la politique cosmopolite; comment eût-il gardé la mentalité du roi-dieu de l'époque thébaine ? L'autorisation qu'il donne aux Grecs de vivre en république à Naucratis, la protection qu'il accorde aux cultes helléniques montre un esprit élargi, détaché des traditions antiques (qu'il savait pourtant respecter à Thèbes). Depuis Tafnekht, les rois saïtes affectent la simplicité dans le protocole, une attitude condescendante, mais affranchie, comme s'ils n'osaient plus, devant des Étrangers au sourire sceptique, se faire passer sur terre pour des dieux vivants. Diodore (I, 45) s'étonne que Tafnekht se contente d'une table frugale, comme un Bédouin du désert; Hérodote admire Bocchoris « distingué entre tous par sa pénétration et sa prudence » et qui resta légendaire comme légiste; Psammétique, dont la curiosité d'esprit est infatigable; Néchao, qui envoie une flotte phénicienne faire le périple de l'Afrique; Amasis, parvenu d'origine obscure, qui hait la morgue officielle et se partage entre les affaires de l'État et ses plaisirs [4].

REFONTE DE LA LÉGISLATION

Sous les rois libyens et éthiopiens, féodaux couronnés, les guerriers et les prêtres s'étaient arrogé des immunités et privilèges, au détriment du peuple. Les rois saïtes font rentrer dans le rang les grands chefs des Mâ et les prêtres, et accélèrent l'émancipation de la classe ouvrière et paysanne. Selon Diodore (I, 94-95), Bocchoris, roi sage et habile, aurait codifié « les lois sur l'exercice de la souveraineté, ainsi que des lois sur les contrats et les conventions. Amasis fit des ordonnances sur le gouvernement des provinces et l'administration intérieure; il passa pour un homme d'un esprit supérieur, doux et juste ». Aucun texte égyptien ne mentionne ce que les Grecs ont appelé les Lois de Bocchoris ou d'Amasis. Bocchoris aurait permis aux tenanciers de terres ou de métiers, qui avaient des dettes, de les garantir, non plus en donnant leur propre corps en esclavage, mais par une hypothèque sur les terres de l'État qu'ils cultivaient, ou sur leurs gains, vis-à-vis desquels l'État relâchait sa propriété théorique (*Diod.*, I, 79). On admit aussi la valeur libératoire du serment, à défaut de contrat

4. Hérodote, II, 2, 3, 158, 162, 172 à 174; IV, 62.

écrit. Diodore compare l'abolition de l'esclavage pour dette à la *seisachteia* de Solon que celui-ci aurait empruntée à l'Égypte. Quant aux contrats, les plus anciens que nous ayons conservés sont en écriture démotique, et remontent effectivement au temps de Bocchoris; de leur analyse, Revillout a déduit l'existence d'une législation nouvelle qui amena la libération économique des terres et des personnes vis-à-vis des féodaux et même de l'État. Les détenteurs de terres et métiers de l'État commencent à pouvoir en disposer pour ventes, ou échanges, ou prêts hypothécaires, sauf à inscrire ces mutations sur les registres des administrateurs locaux. Il se forme ainsi une classe de propriétaires qu'on appelle *nemhou*, les « libérés ».

La propriété éminente de Pharaon, c'est-à-dire de l'État, n'en était pas moins sauvegardée : les rois saïtes ont été attentifs à percevoir les taxes et corvées dues par leurs tenanciers, d'où ce renom d'avarice dont le peuple entache la mémoire des rois qui sont bons financiers. Solon aurait emprunté à Amasis la déclaration obligatoire des revenus, chaque année, en vue de l'impôt (*Hér.*, II, 177). Même les dieux ne furent pas à l'abri du fisc; il semble qu'Amasis disposât des biens de mainmorte des temples, début de ces reprises successives qui se continuèrent sous la XXX[e] dynastie et sous les Ptolémées. La féodalité sacerdotale revient donc sous le joug des lois, comme la noblesse militaire; par contre, le Trésor inscrit à la charge de l'État l'entretien du personnel et des édifices, ce qui constitue une sorte de *budget des cultes* [5].

Ces réformes pratiques n'altèrent pas toutefois l'armature de la société, divisée par catégories sur les registres de l'État, selon les déclarations des chefs de famille (*supra*, p. 446). Hérodote (II, 16) observe, vers 450 av. J.-C., qu'il y a sept γένεα chez les Égyptiens : « prêtres, guerriers, bouviers, porchers, commerçants, interprètes et pilotes », énumération confuse, partielle; nous n'en retiendrons que la survivance des cadres anciens dans une population enrichie qui les déborde.

RENAISSANCE ET SÉCULARISATION DES ARTS

De 663 à 539, l'Égypte ne connut ni invasion ni guerre intestine; la paix ramena la discipline et l'abondance. Le pays, si éprouvé par les guerres au temps des Libyens, se repeupla; Hérodote dénombre 20.000 villes dans la vallée du Nil. Les rois reprennent donc les constructions monumentales, selon la coutume des belles époques pharaoniques. A Saïs, capitale officielle, rien ne

5. *Revue Égyptologique*, I, p. 59 et III, p. 105.

subsiste des palais, temples, nécropoles qu'Hérodote a visités, sauf des sarcophages, des stèles, des statues qui témoignent l'excellence des ateliers royaux, reconstitués auprès de la cour. Memphis restait la grande ville royale du Nord et a conservé la nécropole des taureaux Apis, le Sérapéum, où des galeries nouvelles furent creusées par Psammétique et ses successeurs[6]. Dans la Thébaïde, les femmes du dieu, Seshepenoupet et Nitokris, construisent des monuments à leur nom. L'époque saïte nous a surtout légué des naos en granit ou basalte, entièrement gravés de textes et de figures divines, et des statues en diorite, basalte et autres pierres dures, polies et fouillées à l'extrême par le ciseau inventif des sculpteurs. Une quantité de statues et statuettes en bronze simple, ou incrusté d'or et d'argent, atteste que les métaux circulaient à profusion et que le travail du métal avait fait d'immenses progrès. On compte par milliers les amulettes, talismans, les répliques minuscules de statues célèbres des dieux et des rois. C'est un art industriel, mais raffiné, qui a su s'assouplir à la mesure humaine et à la piété domestique. L'ère du bibelot s'ouvre pour l'amateur égyptien ou grec; les artistes ne travaillent plus seulement pour la cour et les temples; ils ont à satisfaire les commandes des bourgeois enrichis et les caprices d'une clientèle populaire qui recherche des talismans à bon marché : animaux sacrés, triades divines, symboles osiriens et isiaques.

Dans les grands monuments se constate un retour systématique au grand style des temps memphites; on restaure l'art national d'après les canons antiques; on recherche l'effet massif et imposant : de là cet emploi de pierres lourdes et dures, ce respect pieux des conventions dans les bas-reliefs et les peintures. Nous qualifions de *néo-memphite* ce style volontaire de l'époque saïte[7]. Pourtant, dans quelques œuvres choisies, les artistes s'essayent à rendre sensibles les volumes par un modelé plus serré, et à tempérer la raideur hiératique des vieux modèles par la souplesse de lignes sinueuses et animées. S'ils n'osent s'affranchir au même degré que les merveilleux artistes du temps d'Ikhounaton, l'observation du réel, la recherche du « portrait » commence néanmoins à prévaloir sur le caractère rituel. L'iconographie royale nous a laissé les physionomies nuancées de ces féodaux ou bourgeois, devenus rois, un Psammétique I, Amasis, Psammétique II. De belles statues de

6. M. *H.*, III, p. 502-505, 542, 642, 643, 659, figures.
7. Voir Ch. Boreux, *L'art égyptien*, p. 58-52, 48-50, et pl. 48 (princesse Amenardis), 49, 50 Psammétique III), 59 (reine Karomama).

Seshepenoupet et Amenardis, de merveilleuses statuettes de reines, prêtresses et pallacides d'Amon atteignent une perfection technique insurpassée.

2. — Rapports des Saïtes avec Babylone, Jérusalem et la Méditerranée

L'ORIENT APRÈS LA CHUTE DE NINIVE (612)

Nous avons dit (*supra*, p. 703) quels espoirs la révolte de Babylone, en 652, avait fait naître chez Psammétique; pourtant son expédition timide en Palestine n'aboutit qu'à la prise difficile d'Ashdod. La rupture d'équilibre provoquée par l'alliance des Mèdes et des Chaldéens donne à Babylone la prédominance après la chute de Ninive, en 612. C'est *Babylone* qui devient dès lors l'ennemie; c'est à elle que l'Égypte disputera la Palestine et la Syrie qu'elle espère récupérer dans les dépouilles de l'empire assyrien.

Nabopolassar (626-605), obscur général que les prêtres de Nabou et de Mardouk ont élevé au trône, vise deux buts : satisfaire le clergé babylonien par la réfection des temples ruinés et la construction de nouveaux édifices; barrer la route à Psammétique qui envoya une armée de secours au dernier roi d'Assyrie, Assourouballit. Celui-ci, après la prise de Ninive, tient encore la campagne en Soubarou. Par chance, le roi des Mèdes, Cyaxare, ne s'intéresse encore qu'à l'Assyrie, sa voisine, et aux provinces de l'Ourartou, limitrophes de l'Iran. Le partage entre Nabopolassar et Cyaxare semble avoir pris pour ligne de démarcation le cours de l'Euphrate, que les Mèdes ne franchissent pas pour occuper le Naharina. A la frontière nord d'Akkad, ils ne dépassent pas la région d'Akshak. La Syrie et la Palestine restent à la Chaldée. Cette entente est scellée par un mariage entre la princesse Amyhia, fille de Cyaxare, et le prince royal babylonien, Nabuchodonosor. Il s'ensuit qu'entre Babylone et l'Égypte, la Syrie-Palestine sera l'objet d'un âpre conflit.

NÉCHAO CONTRE NABUCHODONOSOR

Les deux rois d'Égypte et de Babylone étaient âgés; ils laissèrent à leurs fils Néchao et Nabuchodonosor le commandement des armées. Deux campagnes (610 et 609), sur lesquelles nous sommes mal renseignés, règlent la question du Soubarou; ce pays reste aux mains des Oumman-Manda (*supra*, p. 718). C'est la défaite définitive d'Assourouballit. L'Assyrie disparaît comme nation. Alors Néchao II (609-594)

monte sur le trône, plein d'énergie juvénile : « Il espérait régner sur l'Asie », dit Josèphe, au détriment du roi de Babylone qui, de son côté, affectait, en héritier d'Assour, de le considérer comme un vassal révolté[8].

C'est en 609-608 que Néchao II fait campagne pour enlever Palestine et Syrie à son rival. Les sources babyloniennes manquent; Hérodote, et surtout la Bible, nous renseignent sur cette expédition qui eut un immense retentissement dans l'Orient méditerranéen. Il semblait que les temps des Thoutmès et Ramsès étaient revenus : « Néchao entra par la voie de terre en Syrie, se heurta contre ses adversaires à Magdolos (Mageddo) et prit ensuite la ville de Kadytis (Qadesh) » (*Hér.*, II, 159). Or l'affaire intéressait au plus haut point le petit, mais remuant royaume de Juda, tributaire de l'Assyrie; il s'était jusqu'ici maintenu en équilibre instable, et se demandait s'il prendrait parti pour l'Assyrien ou le Babylonien.

POLITIQUE DES ROIS DE JUDA

Au cours du long duel entre l'Égypte et l'Assyrie, Juda avait réussi à garder une semi-indépendance, tandis qu'Israël avait été annexé à l'Assyrie. Le mérite en revient à ces ardents patriotes qu'étaient les Prophètes : ils surgissent à Jérusalem aux moments de crise, fanatiques défenseurs du contrat de Yahvé avec son peuple élu, morigénant les rois, les éclairant sur les véritables intérêts des Israélites. Le prophète Isaïe détourne le roi *Ezéchias* (722-698) de pactiser avec Bocchoris et les divers rois éthiopiens contre l'Assyrie (*supra*, p. 689). Aussi Jérusalem échappe-t-elle au péril, par la grâce de Yahvé. Mais voici sur le trône, de 698 à 643, Manassé (II *Rois*, XXI) qui rebâtit les hauts lieux détruits par son père Ezéchias, élève des autels à Baal, met l'idole d'Astarté dans la maison de Yahvé, sacrifie par le feu son fils à ces dieux, s'abandonne à des crimes qui ensanglantent Jérusalem. Isaïe perd toute influence et peut-être fut-il une des « innocentes victimes ». Constatons, cependant, que Manassé eut l'habileté de soustraire Jérusalem à toute occupation assyrienne, dans le temps qu'Asaraddon et Assourbanipal menaient quatre expéditions en Égypte (675 à 663) et que de formidables armées défilaient aux frontières de Juda. *Amon*, fils de Manassé, fut assassiné, et son fils *Josias*, un enfant de huit ans, mis à sa place. (*Tableau*, p. 721.)

8. Bérose (fr. 14) cite l'Égypte après la Syrie, Phénicie, Arabie, comme province de Nabuchodonosor (*F. H. G.*, II, p. 506).

RÉFORME DE JOSIAS (621)

Josias (640-609) reste sous la tutelle du clergé à tel point que la tradition biblique lui prête une réforme capitale, pour modeler la religion et la société d'Israël sur l'idéal des prophètes. En fait, Josias abolit le polythéisme qui, depuis le schisme, souillait le Temple; il chasse de Jérusalem et de tous les sanctuaires Baal, Astarté, Kamosh, Milcolm, toute « cette armée des cieux » qui disputait Israël à Yahvé; il brûle leurs statues, expulse leurs prêtres, détruit les hauts lieux à Béthel, Sichem, Hébron, Beersabée, et surtout dans la vallée de Hinnom, près de Jérusalem, où « passaient par le feu » les premiers-nés, en l'honneur de Mélek (II *Rois*, XXIII, 10; II *Chr.*, XXXIII, 6). Tout le culte fut centralisé à Jérusalem; là seulement Yahvé agréait les sacrifices sanglants.

Ces réformes accomplies, le roi Josias aurait promulgué « le Livre de la Loi retrouvé dans la maison de Yahvé par le grand-prêtre Helcias », en l'an 18 de son règne (vers 621). La loi mosaïque avait été négligée; désormais s'ouvrait une ère nouvelle, par l'application rigoureuse de ce qu'on appellera plus tard la « deuxième loi », *Deutéronome*. Ici, les rédacteurs de la Bible ont anticipé les événements; aussi les exégètes, se fiant au récit biblique (II *Rois*, XXII-XXIII) plaçaient-ils sous Josias la grande réforme religieuse, la compilation du Pentateuque, la révision des textes historiques et dogmatiques, la rédaction du Deutéronome (*supra*, p. 629).

La critique récente réduit l'œuvre de Josias à des proportions plus modestes : « ni les écrits prophétiques de Jérémie, ni ceux d'Ezéchiel ne connaissent la loi deutéronomique; ils ignorent pareillement la suppression des sanctuaires de Yahvé en dehors de Jérusalem ». Il nous paraît évident qu'une telle réforme faisant « table rase de la religion qui s'était pratiquée depuis des siècles n'a pu être conçue et réellement appliquée qu'après les grands bouleversements de la captivité et dans la réorganisation qui l'a suivie ». Ce qu'a réalisé Josias, c'est une épuration du culte et des mœurs, c'est l'expulsion des idoles assyriennes et cananéennes qui souillaient le Temple depuis le règne d'Achab. Nous verrons (*infra*, p. 784) que la rédaction du Deutéronome et la révision des textes sacrés doivent être reportées à la période exilique et post-exilique[9].

9. Loisy, *Religion d'Isr.*, p. 201-205.

JOSIAS TUÉ À MAGEDDO (609)

Au cours de son long règne, Josias assiste à de formidables bouleversements : effondrement de Ninive et de l'empire assyrien, restauration de l'empire babylonien, intervention de Psammétique II et de Néchao II en Palestine et en Syrie. De quel loup ravisseur l'agneau de Juda sera-t-il la proie ? En cet instant critique se lèvent encore des inspirés. Le prophète Sophonie, petit-fils d'Ezéchias, voit venir « le jour d'angoisse et de détresse, de ruine et de destruction, un jour de fanfares et de cris de guerre contre les forteresses, le jour de la colère de Yahvé » (I, 15-18). C'est surtout par la bouche de Jérémie que Yahvé admoneste son peuple. La galopade effrénée des Scythes est entendue de Jérusalem (*Jér.*, IV, 13-21; V, 15-17), vers 625, puis retentit l'armée de Néchao « qui s'avance comme le Nil » (XLVI, 7) avec ses bataillons d'Égyptiens et de Grecs; enfin voici la campagne décisive de 609 où Néchao, pour s'approprier la Syrie, héritage assyrien, pousse, par Mageddo et Qadesh, jusqu'à l'Euphrate (*supra*, p. 713-718).

Confiant en Yahvé, Josias ne voulut jamais traiter avec l'étranger. L'ambition de Néchao parut si dangereuse à Josias qu'il essaya de barrer la route aux Égyptiens dans ce défilé de Mageddo, célèbre par la résistance qu'opposèrent les Syro-Cananéens à l'armée de Thoutmès III (*supra*, p. 494). Néchao lui envoya des messagers : « Qu'y a-t-il entre toi et moi, roi de Juda ? Ce n'est pas contre toi que je viens aujourd'hui... » Or Josias se décida à l'attaquer, « sans écouter les paroles de Néchao qui venaient de la bouche de Dieu » (II *Chron.*, XXXV, 20-22). Les prêtres et Jérémie lui conseillaient de rester neutre; mais « Josias s'avança pour combattre dans la vallée de Megiddo. Les archers tirèrent sur le roi Josias, et le roi dit à ses serviteurs : Emportez-moi, car je suis grièvement blessé ». Le roi mourut à Jérusalem, pleuré par tous. Le peuple fit oindre *Yoachaz*, fils de Josias (609), qui revint aux errements impies de Manassé et mérita le prompt châtiment de Yahvé (II *Rois*, XXIII, 29-32).

NÉCHAO SUR L'EUPHRATE (609)

Néchao arriva par Qadesh (*Hér.*, II, 159) sur l'Euphrate (II *Rois*, XXIII, 29), probablement à Carchémish. D'après la nouvelle Chronique (Gadd), « c'est en juin 609 qu'une nombreuse armée d'Égypte » vient secourir le roi enfui d'Assour, « passe le fleuve et prend la direction de Harran » pour se joindre aux restes de l'armée d'Assourouballit. Jusqu'au mois d'août, les deux alliés tentent d'enlever Harran, mais survient Nabopolassar qui dégage la ville, repousse Égyptiens et

Assyriens (*supra*, p. 717). De retour sur la rive droite de l'Euphrate, après la chute définitive d'Assourouballit, Néchao n'en reste pas moins le « maître de toute la Syrie », dit Josèphe[10]. Il tient ses assises triomphales « à Ribla, dans le pays de Hamath », pour dénombrer ses vassaux comme jadis Téglatphalasar III à Damas (*supra*, p. 681). Il reçoit les tributs des Phéniciens, des Syriens, d'Édom, de l'Arabie[11]. Lorsque se présente Yoachaz, le nouveau roi de Juda, « Néchao le fait charger de chaînes pour qu'il ne règne plus à Jérusalem, et il frappe Juda d'une contribution de 100 talents d'argent et d'un talent d'or. Et Néchao établit roi Eliakim, un autre fils de Josias, dont il changea le nom en celui de *Yojakim*. Puis il « emmena en Égypte Yoachaz qui y mourut » (II *Rois*, XXIII, 33-35). Par un geste qui caractérise sa politique philo-hellénique, Néchao, pour flatter ses mercenaires grecs, consacre à Apollon de Milet la cuirasse qu'il portait au jour de sa victoire (*Hér.*, II, 159). Vis-à-vis des dieux d'Égypte, il multiplie offrandes et monuments, à Saïs, Memphis, Thèbes. Un scarabée rappela (comme au temps d'Aménophis III) les victoires que les déesses Neith (de Saïs) et Isis (de Bouto) avaient accordées à leur fils[12].

NABUCHODONOSOR BAT NÉCHAO À CARCHÉMISH (605)

Triomphe de courte durée! Nabuchodonosor qui commande toujours l'armée de son père Nabopolassar, prend sa revanche sur Néchao. Pas de récits sur cet événement capital qui rend aux Chaldéens la moitié de l'empire assyrien, mais Jérémie (XLVI, 2) exulte de la défaite de « l'armée de Néchao qui se trouvait près de l'Euphrate à Carchémish[12] et qui fut battue par Nabouchadnetsar, roi de Babylone, la 4e année de Yojakim » (605). Redoutant une insurrection générale, qui lui aurait coupé la retraite, Néchao regagne au plus vite sa base de Péluse. Jérémie (XLVI) éclate en sarcasmes : « Ils ont peur, ils reculent, ils fuient sans se retourner... Monte à Galaad, prends du baume, vierge, fille de l'Égypte. En vain tu multiplies les remèdes; point de guérison pour toi. Les nations apprennent ta honte, et tes cris remplissent la terre... Yahvé dit : Je vais châtier Amon de No (Thèbes), Pharaon, l'Égypte, ses dieux, ses rois... je les livrerai entre les mains de Nabuchodonosor, roi de Babylone ». C'en est fini du grand projet de Néchao : « Le roi d'Égypte ne sortit plus de son pays, car le roi de Babylone avait pris tout ce qui était au roi d'Égypte, depuis le torrent d'Égypte

10. *Ant. Jud.*, X, p. 5, 1.
11. *R. B.*, 1924, p. 233; *Cambr. H.*, III, p. 210; *M. H.*, III, p. 514, n. 3, d'après Bérose.
12. *M. H.*, III, p. 515, fig.

jusqu'au fleuve de l'Euphrate » (II *Rois*, XXIV, 7). L'Égypte, qui depuis le début de son histoire, a tourné les yeux sur ce couloir stratégique, perd sa dernière chance de le reprendre aux Asiatiques[13].

NABUCHODONOSOR II ROI DE BABYLONE (605-562)

Malgré la prédiction de Jérémie (XLIII, 10-13), l'Égypte ne fut pas envahie, car Nabuchodonosor, à la frontière du Delta, apprit que son père était mort et que Babylone l'avait proclamé roi (605). Il alla prendre possession du trône, sage précaution en ces temps de désordres, et il fut ce que Néchao II manqua de devenir : le plus grand souverain de son époque, par son long règne (605-562), par ses talents de général, d'administrateur, et de grand bâtisseur, dans une Chaldée qu'il fit renaître et prospérer. Babylone, illustre foyer d'une civilisation qui instruisait l'Asie et qui garda sa chaleur, sinon son rayonnement, sous la cendre des Kassites, redevint la capitale d'un nouvel Empire oriental. La Néo-Babylonie, ou Chaldée, marque une des splendides floraisons de l'histoire antique.

RÉVOLTE DE JÉRUSALEM; LE PREMIER EXIL (597)

Docile aux avis de Néchao, Yojakim eut l'imprudence de négocier avec Édom, Moab, Ammon, Tyr et Sidon pour s'émanciper de Babylone. En vain Jérémie (XXVII) adjure-t-il tous ces princes de « se mettre un joug sur le cou », car Yahvé « livrait tous leurs pays à Nabuchodonosor, à lui, à son fils et au fils de son fils jusqu'à ce que de grands rois les asservissent (à leur tour) »; il était combattu auprès de Yojakim par des devins et astrologues qui disaient : « Vous ne serez point asservis au roi de Babylone. » Yojakim les crut, se flattant (dit Josèphe) du concours des Égyptiens, et il rompit avec Babylone[14]. En l'an 8 de son règne, Nabuchodonosor lance contre la cité rebelle des bandes de Chaldéens (*Habakuk*, I, 6), Syriens, Moabites, Ammonites soutenus par ces farouches mercenaires grecs qui se riaient des rois et des forteresses. La panique éclate à Jérusalem; Yojakim est assassiné, son cadavre jeté hors des murs « comme celui d'un âne » (*Jér.*, XXII, 19). Son fils de 18 ans, *Yojakin*, ne règne que trois mois (597), car voici Nabuchodonosor à la tête de son armée. En vain le jeune roi se rend-il, avec sa mère et ses courtisans; Nabuchodonosor les fait charger de chaînes, emmène à

13. Les fouilles de Woolley à Carchémish (II, p. 125) ont révélé des vestiges de l'occupation égyptienne au temps de Néchao (cartouches à son nom et à celui de Psammétique I) et des traces d'incendie, avec armes égyptiennes et grecques.
14. *Ant. Jud.*, X, 7, 1.

Babylone l'élite de Juda, les prêtres (avec Ezéchiel), les guerriers et artisans dont il brise ainsi la résistance, en tout 3.023 Juifs (*Jér.*, LII, 28) : c'est le système de la déportation assyrienne. Dans Jérusalem à demi déserte, où temple et palais sont pillés, Nabuchodonosor place comme roi un autre fils de Josias, Matthania, dont le nom est changé en *Sédécias* = Sideqiyah (II *Rois*, XXIV, 10-17).

POLITIQUE MARITIME DE NÉCHAO

Néchao, comprenant que, sur terre, il ne pourrait l'emporter sur les Chaldéens, rechercha la maîtrise de la mer et des côtes : il joindrait ses navires à ceux de Tyr l'inexpugnable, pour attaquer de flanc la Syrie-Palestine et y entretenir la rébellion contre Nabuchodonosor. En Méditerranée et mer Rouge, il fit construire une flotte de trières, navires à éperon[15], d'un type nouveau, inventé par les armateurs de Samos et de Corinthe; c'est donc à des Grecs qu'il demande des marins, comme Psammétique leur avait demandé des auxiliaires pour l'armée (*Hér.*, II, 159). Entre Méditerranée et mer Rouge, l'ancien canal des Senousret et Sethi qui conduisait du golfe Héroopolite aux lacs Amers et, par l'ouady Toumilât, à la branche pélusiaque du Nil, fut curé, élargi, entretenu. Hérodote (II, 158), qui a vu ce canal en activité au temps de Darios, prétend que Néchao s'arrêta à mi-œuvre, après avoir perdu 120.000 ouvriers, parce qu'un oracle avait prédit « qu'il travaillait pour un Barbare ». Toutefois, le canal, antique entreprise des Pharaons, fonctionnait encore au temps des Perses et des Césars.

En mer Rouge, Néchao fit cingler sa flotte vers Pount et l'Arabie, pour concurrencer les expéditions, aussi commerciales que guerrières, des Assyriens, Babyloniens, et de voisins plus proches : Israélites et Édomites (*supra*, p. 648 et 652). Soucieux de marchés nouveaux, il organisa le périple fameux des navires phéniciens : partis de la mer Rouge, ils avaient ordre de revenir en Méditerranée par les colonnes d'Hercule; cet exploit fut accompli en trois ans : « En faisant le tour de la Libye, — dit Hérodote (IV, 42) qui n'y croit pas — ils ont eu le soleil à leur droite. Ainsi la Libye (Afrique) fut pour la première fois connue. » C'est précisément cette remarque sur la position du soleil qui prouve la réussite du périple, dû à la curiosité intelligente de Néchao.

PSAMMÉTIQUE II VISITE LA NUBIE ET LA PHÉNICIE

La première année du fils de Néchao, Psammétique II (594-588), fut consacrée à une expédition en Basse Nubie[15 bis] (allusion dans *Hérodote*, II, 161) contre

15. M. *H.*, p. 530, 717, fig.. 15 *bis*. M. *H.*, III, p. 538 et fig. p. 539.

les guerriers libyens qui avaient déserté l'armée égyptienne, lors des réformes militaires de Psammétique I (*supra*, p. 725). Le corps expéditionnaire comprenait des Égyptiens, des mercenaires grecs et asiatiques à qui nous devons le plus ancien monument de l'épigraphie grecque. C'est une dédicace tracée sur la jambe d'un des colosses de Ramsès II qui gardent la porte du temple-hypogée d'Abousimbel : « le roi Psammétichos étant venu à Éléphantine, les gens qui étaient avec Psammétichos, fils de Théoclès, écrivirent ceci. Ils montèrent bien au-dessus de Kerkis, jusqu'où le fleuve cesse (la 2e cataracte); Potasimto commandait les étrangers, Amasis les Égyptiens... ». Çà et là, des graffitti émanent d'Ioniens, de Rhodiens, de Cariens, de Phéniciens, peut-être de Juifs[16].

Psammétique II ne perdait pas de vue la Syrie. Le papyrus de Patéisis, retrouvé à El-Hibeh, mentionne un voyage au pays de Khor (*Kharou* = à cette époque la Phénicie) qui est accompli, vers 590, par Psammétique II, accompagné de prêtres. Ceux-ci portent des bouquets envoyés par les dieux d'Égypte, nommément par Amon, aux dieux de Kharou[17]. Ne s'agit-il pas d'un pèlerinage royal à Byblos, dont on n'a pas retrouvé d'autre trace ? L'expédition n'eut aucun caractère militaire, mais que d'intrigues diplomatiques s'ourdissaient en pareilles occasions! Les dernières années de Jérusalem en sont la preuve.

POLITIQUE AMBIGUË DE SÉDÉCIAS (597-586)

Sédécias, rentré de Babylone pour devenir roi, avait d'abord gardé fidélité à son suzerain. En l'an 4 (vers 593), un parti populaire, probablement soudoyé par l'Égypte, se forme autour d'un prophète, Hanania, à qui Yahvé ordonnait « de briser le joug du roi de Babylone, car dans deux ans, les trésors, les prisonniers, Yojakin lui-même reviendraient d'exil ». Jérémie, indigné de ce mensonge, s'exhibait dans les rues, portant un joug sur le cou, pour donner un sage exemple de soumission à la force, mais son rival, Hanania, lui cassa ce joug, d'un beau geste de délivrance (*Jér.*, XXVIII). Parmi les exilés de Babylone, même fermentation des esprits; Jérémie, pour les calmer, leur écrit la lettre fameuse (XXIX) : « Restez à Babylone, mariez-vous, faites des enfants, priez Yahvé pour le bonheur de la ville où vous êtes captifs, parce que votre bonheur dépend du sien... Après soixante-dix ans, Yahvé vous ramènera à Jérusalem. » Cependant, sous le règne

16. Les Grecs appréciaient si fort Psammétique II qu'on sollicita son arbitrage dans un conflit relatif aux Jeux Olympiques (Hér., II, 160); Diodore (I, 95) reporte l'arbitrage à Amasis.

17. Griffith, *Catal. of demot. papyri Rylandi*, III, p. 92-97.

de Sédécias, Jérusalem, une fois de plus, retomba dans le culte des hauts lieux; les femmes de Jérusalem pleuraient Tammouz à la porte du temple de Yahvé, les Anciens encensaient les idoles dans le sanctuaire[18], et Sédécias finit par jeter Jérémie, prophète de malheur, dans le cachot du palais. Nabuchodonosor, épée ou verge de Yahvé, châtierait ce peuple coupable : voilà les propos de Jérémie, thème sans cesse rebattu par les prophètes depuis les conquérants assyriens; Sennachérib avait déjà été appelé « la verge du Seigneur » (II *Rois*, XVIII, 25).

APRIÈS, ALLIÉ DE SÉDÉCIAS (586)

Nabuchodonosor marche, en 596, contre la coalition formée par Sédécias, Tyr, et le pharaon Apriès (en ég. *Ouahibrâ*, transcrit par la Bible : *Hophra*), successeur de Psammétique depuis 588. Édom, Moab et les Philistins restent neutres après maints pourparlers. Le roi de Babylone gagne Ribla, et, « au carrefour des chemins il interroge ses idoles (les téraphim), consulte le foie des victimes. Le sort désigne Jérusalem contre qui l'on devra manier des béliers, élever des retranchements » (*Ezéchiel*, XXI, 26). Sédécias appela Pharaon au secours, mais Apriès, apprenant que Nabuchodonosor envoyait une armée contre les gens de Tyr, préféra utiliser sa flotte pour disputer à Babylone les ports de Syrie et Chypre (*Hér.*, II, 161). Diodore (I, 68) confirme qu'Apriès prit d'assaut Sidon, dispersa la flotte de Phéniciens et Chypriotes, que Nabuchodonosor avait réquisitionnée, et revint chargé de butin. De nombreux fragments de statues, d'autels, avec inscriptions hiéroglyphiques de cette époque, retrouvées par Renan à Arad, Byblos, Tyr, Sidon, attestent cette occupation égyptienne. Par contre, du côté de la Palestine, l'armée des Égyptiens dut battre en retraite (*Jér.*, XXXVII, 7); d'après *Ezéch.* (XXX, 20), cet échec serait de 586. Apriès n'avait eu souci que de ses intérêts; sa diversion ne pouvait sauver Jérusalem.

SIÈGE DE JÉRUSALEM (588-6)

Nabuchodonosor, quittant son camp près de Lachis, monta contre Jérusalem; mais, lorsque l'armée d'Apriès arriva d'Égypte (*Jér.*, XXXVII, 5), les Chaldéens interrompirent le siège et « firent tomber l'épée des mains de Pharaon » (*Ez.*, XXX, 22). Ensuite, le siège reprit avec plus de violence. Sédécias, pour encourager la résistance, avait promis au peuple « la liberté et l'abolition de l'esclavage »; à l'approche d'Apriès, le roi et les chefs, reprenant leur parole, voulurent rétablir la servitude (*Jér.*, XXXIV, 8-11), d'où colère du peuple contre le roi qui trahissait

18. *Ezéchiel*, VIII, 14; *Jér.*, XXXII, 3-4; *Sophonie*, III.

les siens, autant que les Babyloniens. Jérémie, accusé de passer à l'ennemi, fut encore jeté en prison. Enfin, après dix-huit mois de siège, la brèche fut ouverte; Sédécias et ses gardes s'enfuirent sur le chemin de Jéricho où ils furent capturés par les Chaldéens qui les ramenèrent prisonniers à Ribla, devant Nabuchodonosor (*Jér.*, XXXVII à XXXIX). Les murailles de Jérusalem furent démolies, son temple et son palais détruits, l'élite des habitants déportée à Babylone. Y compris les captifs de 597, Babylone reçut 4.600 Juifs (*Jér.*, LII, 30); notons que II *Rois*, XXIV, 14-16, donne le total de 18.000. Quant à Sédécias, après qu'on eut égorgé devant lui, à Ribla, ses fils et les grands de Juda, il eut les yeux crevés et on l'emmena, chargé de chaînes, à Babylone. Jérémie, d'abord captif, fut remis en liberté; il resta avec le petit peuple dans la capitale.

Telle fut la fin tragique de Jérusalem qui avait survécu cent trente-six ans à Samarie. L'abondance tumultueuse des récits du siège (chez Jérémie, Ezéchiel et d'autres) montre l'exaltation des esprits au moment de cette catastrophe qui semble balayer pour toujours le peuple hébreu. D'autre part, l'intervention des Phéniciens et Égyptiens atteste que cette ultime péripétie du sort de Jérusalem était un événement de quelque importance dans l'enjeu de l'Orient méditerranéen.

JÉRÉMIE ET DES JUIFS SE RÉFUGIENT EN ÉGYPTE

Sans pitié pour Sédécias qui l'avait trahi, Nabuchodonosor fut indulgent envers le peuple, lui donna pour chef Guédalia, auprès duquel revint Jérémie. Quantité de réfugiés rentrés de Moab, Ammon, Édom, rouvrirent les discordes; Guédalia fut assassiné par un émissaire du roi d'Ammon. Craignant d'être compromis, beaucoup de Juifs s'enfuirent en Égypte, entraînant de force le vieux Jérémie et son secrétaire Baruch (*Jér.*, XLIV). Apriès leur concéda des terres à Daphnae et Memphis, d'où ils se répandirent jusqu'à Éléphantine (où nous les retrouverons à l'époque perse). De même, d'autres Juifs gagnèrent la Babylonie et fondèrent une colonie à Nippour. La *grande dispersion* de la race (διασπορά) commençait. Revenus en Égypte, d'où Yahvé les avait jadis tirés, les Israélites accablèrent Jérémie de reproches : il avait déchaîné le malheur en le prédisant; il les avait détournés de la bienfaisante « Reine du ciel » (Astarté) et des dieux cananéens de leurs pères, — dont la puissance était bien connue — pour les convertir à Yahvé, dieu ingrat qui les avait abandonnés... (*Jér.*, XLIV, 16-23). Aussi, à Éléphantine, les Juifs, pour ne perdre aucune faveur, adorèrent-ils Yahvé encadré de deux déesses cananéennes.

NABUCHODONOSOR SOUMET TYR ET LA PHÉNICIE (573)

Assise dans son île, et inexpugnable, Tyr avait bravé Apriès comme Nabuchodonosor. Celui-ci, mal équipé pour un siège maritime, tenta un blocus terrestre qui, au dire de Ménandre, isola le roi Itobaal III pendant treize ans. C'est alors qu'Ezéchiel profère sa lamentation sur Tyr (XXVII) où il prédit, trop tôt, la ruine de la glorieuse cité (*supra*, p. 613). Enfin, Merbaal, successeur d'Itobaal, signe un traité (vers 573) comme les précédents rois de Tyr, conserve son trône et se tire d'affaire avec un tribut[19]. Le concours de la flotte tyrienne permettrait à Nabuchodonosor d'attaquer Apriès; la route de terre et mer était libre pour une expédition contre le Delta. Ezéchiel (XXIX, 19) affirme que « Yahvé donnera l'Égypte au roi de Babylone pour prix du service qu'il a fait contre Tyr ». D'autres circonstances allaient mettre aux prises les deux puissances rivales.

DÉFAITE D'APRIÈS EN CYRÉNAÏQUE

Les Grecs étendaient leurs colonies en Méditerranée; un chef de Doriens, Battos, vint s'établir en Marmarique où il fonda Cyrène, vers 631. Or les Libyens indigènes voyaient de mauvais œil ces Grecs qui leur enlevaient le commerce des moutons à belle laine et de cette plante, appelée sylphium, richesse du pays[20]. Ils appelèrent à l'aide Pharaon, leur suzerain traditionnel. Apriès dépêcha à Cyrène des contingents égyptiens, car il n'osait faire marcher ses mercenaires grecs contre des compatriotes, ni des Libyens, peu sûrs depuis leur révolte. Or Battos infligea une défaite aux troupes égyptiennes, près d'*Irasa*, en Cyrénaïque (*Hér.*, II, 161 et IV, 159); il en résulta que les soldats de Pharaon s'insurgèrent, croyant que celui-ci les avait envoyés au massacre pour épargner ses mercenaires. Un général de confiance, Amasis, envoyé par Apriès pour rétablir l'ordre, fit cause commune avec les mutins, qui le proclamèrent roi. Apriès feignit d'accepter ce co-régent, mais osa, à la tête d'une armée, l'attaquer à Momemphis. Vaincu, captif, livré à la populace, Apriès mourut étranglé (568).

AMASIS RÉTABLIT L'ENTENTE AVEC LES GRECS

Amasis (568-525) fut le dernier grand roi saïte; il se fit pardonner son usurpation par une politique réaliste et prudente qui rendit à l'Égypte les bienfaits de la paix. Les

19. Ménandre, ap. *F. H. G.*, IV, p. 447. Tableau des rois précédents, cf. p. 611.
20. M. *H.*, III, p. 552-555, carte et figures.

Grecs de Cyrénaïque lui reconnurent une sorte de suzeraineté, car il épousa une parente des dynastes de Cyrène, la dame Ladiké. Pour se réconcilier avec le peuple d'Égypte, dont l'orgueil national supportait mal le concours permanent des Grecs, il restreignit les privilèges de ces étrangers. Au lieu de les laisser circuler à portes ouvertes, comme sous Psammétique et ses successeurs (*supra*, p. 725), il rassembla navires et marchands helléniques dans le port fluvial de Naucratis, doté d'institutions municipales, à la grecque. La garnison de Daphnae fut transférée à Memphis, garde royale d'une fidélité éprouvée, qui prévint tout attentat durant le long règne. Avec les Grecs d'Asie et de l'Hellade, Amasis entretint alliance ou amitié pour déjouer les plans agressifs de Babylone.

NABUCHODONOSOR II ATTAQUE LE DELTA (567)

Au début du règne encore mal assuré d'Amasis, Nabuchodonosor croit le moment propice pour attaquer le Delta (568-567). Seul un fragment de Chronique babylonienne mentionne cette date (an 37 de Nabuchodonosor), les noms des deux rois et une ville lointaine, « au milieu des mers », Poutou-Jawan, d'où vinrent, au secours de l'Égypte, des guerriers et des chevaux. Amasis avait donc appelé des mercenaires ioniens pour défendre sa frontière orientale : « par la grâce de Mardouk, ces mercenaires furent mis en fuite »[21]. Faut-il rapprocher de ce texte des allusions de Jérémie à un triomphe de Nabuchodonosor trônant à Tahpanhes, c'est-à-dire à Daphnae, la colonie militaire du Delta oriental ? Il semble que la guerre se réduisit à cette attaque infructueuse.

RAPPORTS DES CHALDÉENS ET DES MÈDES

Sans doute Nabuchodonosor aima-t-il la paix plus qu'on ne l'a cru. L'expédition en Égypte avorta ; auparavant la prise de Jérusalem, la répression des révoltes en Juda et à Tyr — si importantes pour l'histoire des Juifs et des Phéniciens — ne dépassaient pas, du point de vue babylonien, l'intérêt d'une opération de police intérieure. Le grand roi reste en bons termes avec ses voisins mèdes.

Les pays insoumis ou barbares, où les rois d'Assour se précipitaient presque chaque année de leur règne — foudroyant tour à tour l'Élam, le Zagros, l'Ourartou, la Commagène, la Cilicie — étaient le lot de Cyaxare et de ses alliés ; quant au Soubarou, il restait occupé par les Ournman-Manda et Scythes. L'activité politique et militaire de Nabuchodonosor se limitait donc à surveiller la sécurité de la Chaldée et de la Syrie-Palestine, « de l'Euphrate au torrent d'Égypte ».

21. *Cambr. H.*, III, p. 304, où le document est traduit.

RECONSTRUCTION DE BABYLONE

Toutefois, Nabuchodonosor prenait ses précautions pour l'avenir. Malgré sa bonne entente avec Cyaxare et le fils de celui-ci, Astyage, il reconstruisit la « grande muraille » qui défendait, jadis, contre les nomades Amourrou, puis les Araméens, l'isthme entre Tigre et Euphrate ; on l'appela dès lors le Mur des Mèdes, flanqué, à l'Est, de fortifications continues entre le Tigre et les marais de Nippour, tandis qu'à l'Ouest un réseau de canaux et de marais permettait de tendre une inondation. Hérodote (I, 185) a décrit *de visu* ces défenses terrestres et aquatiques qu'il attribue à la reine Nitocris, alors que les briques y portent le nom de Nabuchodonosor ; il a vu les tours, hautes de 200 coudées (100 mètres), les murs, épais de 100 coudées (50 mètres), et l'enceinte, de 480 stades (89 kilomètres) de tour, toutes évaluations extrêmement exagérées. Cependant, Babylone était assez fortifiée pour servir de *réduit* à toute la région du Nord. Les architectes de Nabuchodonosor rebâtirent aussi la ville qui s'étendait sur les deux rives de l'Euphrate, et réunirent celles-ci, à la hauteur de la ziggourat, par un pont de briques de 120 mètres, dont le tablier comportait des poutres amovibles, par mesure de sécurité[22]. Les temples, déjà restaurés par Asaraddon, furent reliés par un plan d'ensemble. La porte Nord de l'enceinte, défendue par un palais-forteresse (*Babil*), conduisait, en longeant l'Euphrate par le quai (appelé plus tard quai de Nabonide), à une acropole fortifiée (ar. *El Kasr*), ceinte de murs et fossés, qui comprenait les principaux temples et palais[23]. La *porte d'Ishtar*, monumentale, est encadrée de tours, hautes de 12 mètres, décorées de figures d'animaux sacrés en briques émaillées, bleues, vertes, jaunes d'or : lions, taureaux, griffons de Mardouk, de Hadad et d'Ishtar[24]. Elle forme l'entrée d'une « voie sacrée » que suivaient les processions de l'Akitou (fête du Nouvel an). Longue de 135 mètres, large de 22, elle était bordée de murs épais où se détachaient des lions, en briques émaillées, rouges sur fond bleu, par file de 60 sur chaque côté ; une frise de marguerites jaunes, communes en Chaldée, courait en haut du mur. Tout auprès s'élevaient le temple E-Mach de la déesse-mère,

22. Hérodote, I, 186 ; Diodore, II, 8.
23. Fouilles à Babylone : Koldewey, *Das wiedererstehende Babylon* (1925) ; description de la ville : C. M., III, p. 1355 et suiv.
24. Porte d'Ishtar : G. Contenau, *L'art de l'Asie Occidentale ancienne*, pl. II ; C. M., I, p. 19 ; taureaux et dragons émaillés : III, p. 1358. Ziggourat et palais : M. *H.*, III, p. 565 ; lion hittite, p. 567. Sur la ziggourat, cf. Strabon, XVI, 4, 5.

puis E-Nin-Mach, temple d'Ishtar, et un grand palais de Nabuchodonosor. La « voie » menait à la grande ziggourat, E-Temenaki, « pierre de fondation du ciel et de la terre », dont l'enceinte carrée mesurait 430 mètres de côté. Hérodote (I, 181, cf. Strabon, XVI, 45) a décrit ses six étages alors conservés (sur 8 en tout); au sommet était la chambre à coucher où le dieu visitait la grande-prêtresse, « femme du dieu ». S'agit-il de la fameuse « tour de Babel » de la Bible ? Aujourd'hui elle est effondrée, réduite à une assise rongée par un marécage[24 bis].

Au-delà s'élevait le temple de Mardouk, sa « maison aérée », *E-Sagil*, de 80 sur 85 mètres de côté. Tous ces édifices, en briques grises, cimentées de bitume, étaient revêtus de briques émaillées dont les couleurs éclatantes animaient les lignes sévères de l'architecture à redans. Nabuchodonosor avait partout gravé son nom. Sa résidence personnelle était le grand palais, voisin de la porte Nord, dont les substructures mesurent encore 190 mètres sur 322. Des salles de réception se groupent autour de cinq grandes cours, s'étageant parfois sur pièces voûtées : seraient-ce là les fameux *Jardins suspendus*[25], une des sept merveilles du monde connu des Grecs ?

Cet ensemble de constructions divines et royales avaient fait de la Babylone nouvelle la première des cités, depuis que Thèbes et Ninive, villes mortes, se couvraient d'un linceul de poussière et d'oubli. Injustes envers Nabuchodonosor, parce qu'il avait rasé le temple de Salomon, des Juifs, captifs à Babylone, chargèrent la mémoire du grand roi de disgrâces et de turpitudes où aurait sombré sa vieillesse démente. Daniel, que le souverain avait généreusement admis à sa cour « avec d'autres enfants d'Israël de race royale ou noble » (*Dan.*, I), qu'il fit instruire dans la langue des Chaldéens et le service du palais, est appelé pour interpréter un songe. Tandis que Nabuchodonosor médite sur son œuvre : « N'est-ce pas ici Babylone la grande, que j'ai bâtie comme résidence royale, par la puissance de ma force, et pour la gloire de ma magnificence ? » — une voix du ciel répète l'avertissement : « On va t'enlever ton royaume. On te chassera du milieu des hommes, on te donnera, comme aux bœufs, de l'herbe à manger... »[26] La morale du récit, c'est que, pour retrouver la raison et son royaume, Nabuchodonosor a dû glorifier le vrai Dieu (Yahvé)

24 *bis*. Isaïe (XIV, 23) annonce l'arrêt de Yahvé sur Babylone : « J'en ferai le gîte du lièvre et un marécage. »
25. Diodore, II, 10; Strabon, XVI, I, 5; Bérose, 14.
26. Allusion à la folie du roi vieilli : *F. H. G.*, IV, p. 283.

« celui qui vit éternellement et dont la domination est éternelle » (*Dan.*, IV).

TROUBLES DYNASTIQUES APRÈS NABUCHODONOSOR

A travers la légende, nous discernons des allusions à des désordres réels qui se produisirent après la mort du roi (562). Son fils Awel-Mardouk (561-559) gagne l'estime des Juifs (qui le nomment Ewil-Merodach) par sa bienveillance envers Yojakin, le vieux roi de Jérusalem, lequel, après trente-sept ans de captivité, ne fut plus traité en prisonnier, mais en souverain (II *Rois*, XXV, 27). Cela valut à son bienfaiteur d'être considéré comme impie par les Chaldéens; il fut assassiné et remplacé, en 559, par son beau-frère, un des chefs de l'armée, Nergalsharrousour (*Neriglissar*), qui règne seulement jusqu'en 556. Le jeune fils de l'usurpateur, Labashimardouk, « ne sait pas régner »; on l'égorge au bout de neuf mois, pour mettre sur le trône Nabounaïd (*Nabonide*), quoique étranger à la famille royale.

NABONIDE, DERNIER ROI DE BABYLONE (555-539)

Ni guerrier, ni politique, déjà au seuil de la vieillesse, érudit dans les doctrines sacrées et les choses du culte, on l'a choisi, semble-t-il, pour sa piété, dénuée de toute ambition personnelle. Sa mère était prêtresse du dieu Sin à Harran[27]; les modernes l'ont surnommé le « roi sacristain ». D'assez nombreuses inscriptions de son règne le montrent zélé à ranimer le culte de la lune (Sin) à Harran et à Our, celui du soleil (Shamash) à Larsa et Sippar, à rechercher partout, dans les temples, barillets de fondation, archives, rituels. Par manie d'archéologue, il collectionnait les statues anciennes des dieux, désirant rassembler à Babylone toutes ces images vénérables, alors que chacune était le palladium et l'orgueil de sa cité, sa protection en cas de guerre, de calamité. Cette dévotion maladroite valut à Nabonide la haine des villes ainsi dépouillées[28]. Il se prétendait favorisé par les apparitions des dieux : Shamash, Hadad, Mardouk et Sin, et même Nabuchodonosor en personne. Les mécontents tirèrent prétexte d'une prophétie de Nabuchodonosor : « Le dernier roi attirerait le malheur sur ses sujets »; mieux vaudrait pour lui « qu'il prît une autre route, loin des villes et des hommes dans le désert »[29]. Nabonide, suspect, fut relégué à Teima

27. *R. B.*, 1924, p. 232.
28. *R. B.*, 1912, p. 37.
29. Texte cité par Dhorme, *ibid.*, p. 37-38.

(non pas la ville d'Arabie, mais une autre, à proximité de Babylone); il ne dirige plus le gouvernement de 548 à 544, peut-être même jusqu'à la fin de son règne. Le pouvoir passe à son fils Belsharousour (Balthasar) sur qui Nabonide appela pieusement les bénédictions de Sin; mais les dieux outragés « refusèrent de se montrer aux gens de Babylone, et de Borsippa, lors des processions annuelles de l'Akitou », signe prémonitoire des catastrophes qui allaient fondre sur le dernier empire sémitique.

3. — Les Perses se substituent aux Mèdes

LE ROYAUME DES MÈDES SOUS CYAXARE; L'ÉQUILIBRE ORIENTAL

Après la prise de Ninive (612), Cyaxare avait annexé l'Assyrie proprement dite et l'Ourartou jusqu'à l'Halys. La province de Soubarou restait aux mains des Oumman-Manda (Mèdes nomades, ou Médo-Scythes), mais ceux-ci payaient tribut aux Mèdes sédentaires. Ce n'est que par la tradition rapportée par Hérodote que nous connaissons ses conquêtes ultérieures.

Vers la fin de son règne, Cyaxare avait franchi l'Halys qui servait de frontière, « divisant presque toute l'Asie Mineure, de la mer de Chypre au Pont-Euxin » (*Hér.*, I, 72); après cinq ans de luttes indécises contre les Lydiens, le 28 mai 585, une éclipse de soleil (prédite par Thalès de Milet) avait fait tomber les armes des deux adversaires[30]. Alyatte, roi de Lydie, et Cyaxare firent la paix, et marièrent leurs enfants : Aryénis, fille d'Alyatte et sœur de Crésus, épousa Astyage, fils de Cyaxare; les deux rois, s'entaillant les bras avec leurs épées, burent réciproquement quelques gouttes sorties de leurs veines (*Hér.*, I, 74), selon le rite de la « fraternité du sang ». A la mort de Cyaxare (584), le royaume mède, devenu le plus puissant de l'Asie antérieure, était exactement délimité : l'Halys séparait ses provinces du Nord d'avec la Lydie; le Tigre formait fossé entre le Soubarou, occupé par les Mèdes nomades, et le royaume des Mèdes sédentaires; au Sud-Est, celui-ci s'étendait jusqu'à l'Élam exclus, la plaine, avec Suse, appartenant maintenant aux Chaldéens, tandis que le plateau d'Anzan était aux tribus des Perses, apparentées aux Mèdes. Ainsi les royaumes de Lydie, de Médie et de Chaldée s'équilibraient; leur bonne entente a procuré,

30. Cf. Glotz, *H. G.*, I, p. 267; II, p. 6-8.

jusque vers 555, à l'Asie antérieure une paix qu'elle n'avait jamais connue sous l'empire des Assyriens.

ASTYAGE ET CYRUS

Astyage, fils de Cyaxare, jouit d'un long règne (584-555) exempt de toute guerre (si l'on en juge par le silence des textes babyloniens) jusqu'au tournant de la fin, qui est tragique. L'antiquité ne nous a légué sur lui que des légendes, où Astyage figure en despote sanguinaire auquel s'oppose, héros juvénile, modèle de bravoure et de générosité, son petit-fils, Cyrus le Perse, qui triomphe de tous les pièges tendus à sa jeunesse prédestinée. Thèmes du folklore universel, ces récits, qui ne relèvent pas de l'histoire officielle, gardent un intérêt d'histoire humaine. Retenons-en deux versions, celle d'Hérodote et celle de Ctésias. Hérodote conte prolixement (I, 107-130) qu'Astyage, averti par des songes que sa postérité détruirait son royaume — alors qu'il n'avait pas de fils — crut déjouer le sort en mariant sa fille Mandane à un Perse, Cambyse. Les Perses étant alors parents pauvres et méprisés, ce gendre n'avait chance de procréer un héritier royal. Toutefois un autre songe laissa entendre que Cyrus, né de Mandane, régnerait un jour sur toute l'Asie. Astyage ordonne donc à son homme de confiance, Harpage, de tuer l'enfant; mais Harpage, ému de pitié, épargne Cyrus, et le donne à un berger royal qui l'*exposera*[31] dans les bois. Bientôt celui-ci substitue son enfant mort à Cyrus qui grandit dans le village, parmi d'autres fils de bergers; ceux-ci, par jeu, l'élisent roi, dignité que Cyrus, né pour commander, prend au sérieux, d'où plaintes, qui font découvrir la supercherie. Astyage laisse vivre Cyrus, mais, pour punir Harpage, lui fait manger les membres de son propre fils, dans un festin. Vengeance d'Harpage : il incite Cyrus à se faire proclamer roi par les Perses et à libérer ceux-ci du joug des Mèdes. C'est ainsi que Cyrus détrône Astyage, règne sur les Mèdes, mais donne aux Perses la première place dans l'État (555).

La légende de Ctésias, — qui avait probablement cours chez les Mèdes, — est toute différente. Cyrus est né d'un père brigand et d'une gardeuse de chèvres, dans une tribu de Perses sauvages, les Mardes. Balayeur du palais dans sa jeunesse, il est promu au rang d'échanson, arrive dans la garde royale, se distingue au cours d'une expédition. Un palefrenier perse, Oebaras, cruellement châtié, pousse Cyrus à soulever les Mardes contre les Mèdes. Après maintes péripéties où il

31. Cyrus, enfant trouvé, comme Sargon d'Agadé, Moïse, Rémus et Romulus, tous fondateurs d'États.

défie les ruses d'Astyage, Cyrus prend le trône à Ecbatane et envoie le roi déchu gouverner le pays des Barcaniens (près de la Caspienne), où il mourra.

Xénophon, dans sa *Cyropédie* (éducation de Cyrus le Jeune), et de nombreux chronographes, ajoutent maints détails à cette *geste de Cyrus*, où s'affirme l'hostilité croissante entre Mèdes et Perses; ceux-ci réduits jusqu'ici à un rôle effacé, aspirent au premier rang parmi les tribus des Aryens.

LES PERSES AU PAYS D'ANZAN

Les tribus des Perses, sœurs des tribus mèdes, ne s'en distinguaient ni par les mœurs, ni par la langue. A leur arrivée en Arménie, ils séjournèrent au sud-est du lac d'Ourmia, où les textes assyriens signalent une ville *Parsua*, puis se déplacèrent vers l'Iran et la Bactriane. Tandis que les Mèdes choisissent les pentes de l'Iran qui surplombent l'Assyrie, les Perses, laissant quelques tribus au sud des Mannaï, dans cette région de la Kerkha qu'on appellera pays des Parthes, — ce nom est une variante de « Perses »[32], — poussent jusqu'aux frontières de l'Élam où ils s'établissent au sud et en arrière de Suse. Lorsque Phraorte, fils de Déjocès, fonde le royaume des Mèdes à Ecbatane (*Hér.*, I, 125), les Perses étaient concentrés au pays d'Anzan, derrière l'Élam, occupant des territoires que la défaite de Téoummen, par Assourbanipal (*supra*, p. 703), laissait sans défenseurs (vers 660). Hérodote nomme dix tribus des Perses : « D'abord trois, dont toutes les autres dépendaient, les Pasargades, les Maraphiens, les Maspiens, et sept autres (dont les Germaniens), laboureurs sédentaires ou nomades. » Les tribus dominantes vivaient sous un régime aristocratique et féodal, choisissant leurs chefs dans sept « maisons »[33]. Des trois tribus, « celle des Pasargades était la plus illustre; là vivait la maison des Achéménides » d'où sortirent les rois de Perse.

CARACTÈRE DES PERSES

Ces tribus, que les Mèdes traitaient en inférieures, ne leur cédaient en rien pour la force physique et la moralité. Hérodote dit : « Ils mettent leur force dans le nombre; montrer beaucoup de fils est chez eux, après la valeur guerrière, la meilleure marque de virilité. L'éducation des enfants commence à 5 ans pour finir à 20; elle consiste en trois

32. Carte ap. M. *H.*, III, p. 455. Dans l'inscription de Béhistoun, on appelle les Parthes *partua* en akkadien, *parsua* en anzanite, nom que l'on donne au dialecte et à l'écriture perses (cunéiformes).

33. Les 7 chefs des 7 maisons, ou grandes familles perses, jouent un rôle important lors de l'avènement de Darios I; *infra*, p. 758.

choses : monter à cheval, tirer de l'arc et dire la vérité[34]. » Le peuple, aux mœurs rudes et pures, était épris de justice et de liberté; les chefs se montrent plus bienveillants que les Mèdes. Le revers de ces qualités, c'est que les Perses, de tempérament libéral, « adoptent facilement les coutumes étrangères... ils s'adonnent aux voluptés de toutes sortes dont ils entendent parler » (I, 135).

Au physique, le Perse est grand, robuste, de belle face et peau blanche, le nez droit, les yeux bien ouverts; il porte cheveux et barbe bouclés, un bonnet ou mitre, à bandeau retombant sur les épaules, longue tunique et robe brodée, larges braies serrées aux chevilles et fortes bottes[35]; armé d'une épée, d'une lance et de flèches, il combat à pied, à cheval, en char, unissant les aptitudes d'un montagnard à celles d'un habitant des steppes.

LA MAISON ROYALE D'ACHÉMÉNÈS

Lorsque les rois de Perse font écrire leurs Annales en cunéiformes, les détails généalogiques sont conformes à ce que nous dira Hérodote (I, 125; III, 75; VII, 11). Darios rappelle à Béhistoun : « Huit de ma famille ont été rois avant moi; je suis le neuvième. En deux lignées, nous sommes neuf rois. » Ce nombre se vérifie depuis Teispès (Sishpis) jusqu'à Darios (*voir Tableau, page* 748).

Du premier chef, Achéménès, nous ne savons que son nom. Son fils Teïspès gagne, à la destruction de l'Élam par Assourbanipal (*supra*, p. 703), une royauté locale, car il est qualifié par Cyrus « le grand roi, roi de la ville d'Anzan ». Il administre, sous la suzeraineté des Mèdes, des tribus élamites; aussi ses successeurs à Anzan, les Cyrus et les Cambyse, portent-ils des noms élamites. Un autre fils de Teïspès, Ariaramnès, dont la branche aboutira à Darios I, règne à Pasargade sur les tribus perses; les noms de cette branche sont persans[36].

CYRUS D'ANZAN DÉPOSSÈDE ASTYAGE (555)

Avec Cyrus, qui monte sur le trône d'Anzan en 555, débutent les textes historiques. La révolte de Cyrus contre les Mèdes (*supra*, p. 745) est confirmée par une chronique babylonienne : Astyage, rassemblant (ses troupes), marche contre Cyrus, roi d'Anzan ; mais son armée se révolte contre lui et le livre prisonnier à Cyrus;

34. Cette définition fameuse apparaît partiellement dans un texte assyrien où Sennachérib raconte qu'il élève son fils Assourbanipal en lui enseignant « toute la science de l'écriture, et à tirer de l'arc, à monter à cheval, ou sur un char, à tenir les rênes » (*R. B.*, 1911, p. 217), mais les Perses mettent l'accent sur l'éducation morale.

35. Voir les bas-reliefs de Persépolis et de Suse, C. M., III, p. 1433-1443, et G. Contenau, *L'art de l'Asie occidentale*, pl. 47-48, 51; M. *H.*, III, p. 459, 466, fig.

36 et 37. *R. B.*, 1912, p. 27.

LYDIE	MÉDIE	PERSE		BABYLONIE-CHALDÉE	ÉGYPTE
—	—	—		—	—
Gygès (+ 652)	Déjocès (708-655 ?)	Achéménès		*XIe dyn. chaldéenne*	*XXVIe dyn. saïte* (663-525)
	Phraorte (655-633 ?)	Teispès, roi d'Anzan		Nabopolassar (626-605)	Psammétique I (663-609)
Alyatte (588-560)	Cyaxare (633-584)	Cyrus I		Nabuchodonosor II (605-562)	Néchao II (609-594)
Crésus (560-546)	Astyage (584-555)	Cambyse I	Ariaramnès		Psammétique II (594-588)
		Cyrus II le Grand (557-529)		Nabonide (555-539)	Apriès (588-568).
		557 (Anzan)			Amasis (568-525)
		555 (Ecbatane)			
		539 (Babylone)	Arsamès		
		Cambyse II (529-521) ——→	Darios I (521-485)		Psammétique III (525)
			Xerxès I (485-464)		*XXVIIe dyn. perse* (525-404)
			Artaxerxès I Longue-main (464-424)		
			Xerxès II (424)		
			Darios II (424-404)		
			Artaxerxès II Mnémon (404-358)		*XXVIIIe dyn. saïte* Amyrtaios (404-399)
			Artaxerxès III Okhos (358-338)		*XXIXe dyn. de Mendès* (399-379)
			Oarsès (337-335)		*XXXe dyn. de Sébennytos* (379-343)
			Darios III Codoman (335-330)		*XXXIe dyn. perse* (343-333)

Alexandre le Grand conquiert :
l'Empire perse de 334 à 330 — l'Égypte en 333-332.

celui-ci entre dans Ecbatane, emporte les trésors à Anzan ; il épouse Amytis, fille du roi vaincu[37]. Hérodote met dans la bouche d'Astyage ces mots qui résument la situation : « Les Mèdes, de maîtres qu'ils étaient, sont devenus esclaves, et les Perses, d'esclaves, sont devenus maîtres » (II, 129). Ce renversement des rôles eut lieu vers 555, peu après l'avènement de Nabonide, et eut des conséquences capitales.

CYRUS OCCUPE LE SOUBAROU

Le jeune vainqueur qui régnait à Ecbatane et Anzan sur les Mèdes réunis aux Perses, et sur les anciennes provinces assyriennes, allait devenir une menace pour Nabonide. Celui-ci réprimait des révoltes locales à Hamath (en l'an 2 = 553) et à Tyr (an 3 = 552). Les Tyriens, vassaux de Babylone depuis Nabuchodonosor, avaient aboli la royauté après la mort d'Itobaal III (574-564), pour mettre à sa place des suffètes qui se succédèrent pendant six ans, après quoi fut rétabli un roi Baalézor (vers 558) qui ne régna qu'un an. Vinrent ensuite des fils d'Itobaal qui vivaient à Babylone comme otages. successivement Merbaal (558-554) et son frère Hiram. Nabonide se rendit à Tyr pour installer ce dernier[38]. A ce moment, Cyrus était devenu roi des Mèdes, par conséquent suzerain des Médo-Scythes du Soubarou dont la capitale Harran, sanctuaire de Sin, intéressait le pieux Nabonide, fils d'une prêtresse de cette ville. Sin envoie un songe à Nabonide pour lui prescrire de rebâtir son temple à Harran « où les Oumman-Manda ne règnent plus », car, au début de la première année de Nabonide (555), les dieux « ont suscité contre eux Cyrus, roi du pays d'Anzan, petit vassal (de Mardouk) qui, avec des troupes peu nombreuses, détruisit les Oumman-Manda ». Le texte ajoute que Cyrus avait pris Astyage, roi des Oumman-Manda, et l'avait emmené prisonnier dans son pays[39]. Ces témoignages concordants fixent la chronologie de ces années décisives et montrent Nabonide préoccupé de l'occupation du Soubarou par les Perses vers 555.

CRÉSUS, NABONIDE ET AMASIS CONTRE CYRUS

Sur ces entrefaites, Nabonide est relégué à Teima, laissant la politique aux mains de son fils Balthazar qui commet de nouvelles imprudences. Cyrus était revenu à Anzan où il fonda la capitale Pasargade à la gloire des Perses vainqueurs[40]. Mais ses vues dépassaient l'horizon natal; son destin, comme

38. Josèphe, *C. Apion*, I, 21.
39. *R. B.*, 1924, p. 232.
40. Strabon, XV, 3, 8.

le dira Eschyle (*Perses*, 108) lui imposait « de poursuivre les luttes et d'accroître la prospérité paternelle ». La politique ambitieuse de Crésus[41], roi de Lydie, provoqua Cyrus à l'attaquer : « La monarchie d'Astyage ayant été renversée par Cyrus, Crésus se mit à examiner comment il pourrait mettre obstacle à la puissance croissante des Perses, avant qu'il fût trop tard » (*Hér.*, I, 46). Il consulta donc les oracles d'Apollon à Delphes et d'Amon en Libye; la Pythie répondit : « Lorsqu'un mulet sera roi des Mèdes, alors, ô Lydien, fuis et ne rougis pas d'être lâche » (I, 55). Cet hybride était Cyrus, né d'une Mède et d'un Perse; Crésus ne le comprit pas; il franchit la frontière de l'Halys, entra en Cappadoce, pour enlever cette province et venger Astyage (I, 73). D'autre part, il comptait « sur l'appui des Égyptiens, aux termes d'un traité qu'il avait fait avec le roi Amasis », et il méditait de « faire venir les Babyloniens, ses alliés aussi, sur qui régnait Labynètos (Nabonide) » (I, 77). Après une bataille indécise contre Cyrus, à Ptéria (près de Sinope), des vaisseaux arrivèrent d'Égypte, de Chypre et de Phénicie, pour amener des renforts au roi de Lydie.

CYRUS PREND SARDES (546)

Crésus revenait dans sa capitale pour incorporer les renforts annoncés; Cyrus le gagne de vitesse, l'atteint devant la ville. L'excellente cavalerie lydienne est annihilée, car l'armée perse a lancé ses chamelles en avant, et les étalons lydiens, flairant leur odeur, refusent d'avancer. Les Lydiens se réfugient sous les murs de Sardes (I, 76-77). En seize jours, les Perses enlèvent la ville d'assaut et la mettent à sac (546). Diverses légendes ont déploré le sort de Crésus, type du roi riche et puissant, accablé par les revers, et qu'on fait mourir sur le bûcher, comme jadis Sardanapale. En réalité, Cyrus traita Crésus avec la même clémence dont il usa envers Astyage; il l'accueillit honorablement à sa cour et Crésus y joua le rôle d'un conseiller bénévole, jusque sous Cambyse (I, 155 et III, 34, 36).

Cyrus annexa la Lydie et aussi les villes de la côte ionienne qui avaient refusé de l'aider contre Crésus; selon l'exemple assyrien, il réduit cette région de l'Asie occidentale en province, sous l'administration d'un général perse. Voici les Perses arrivés au contact du monde hellénique. Nous renvoyons à l'*Histoire grecque* de G. Glotz, II, p. 8. D'ailleurs, Cyrus repart pour Ecbatane, où il suspecte les manœuvres d' « adversaires bien plus redoutables, les Bactres et les Saces, Babylone et l'Égypte » (I, 153).

41. Cf. Glotz, *H. G.*, I, p. 268-273, et II, p. 7-8.

CYRUS CONQUIERT LA BACTRIANE

Dans cette phrase, Hérodote a classé chronologiquement la suite des campagnes de Cyrus. De 545 à 539, pour défendre les frontières orientales de l'Iran, menacées par des Aryens nomades, il les étend jusqu'aux steppes du Turkestan actuel, par la conquête de la région de Merv (Margiane), de la Bactriane (Samarcande), de la Sogdiane, au delà de l'Oxus jusqu'à l'Iaxarte, où Cyropolis est fondée sur un gué important du fleuve[42]. Entre la Caspienne et l'Iaxarte les Saces et les Massagètes deviennent tributaires. Au Sud-Est, l'occupation de l'Arachosie et de la Gédrosie met Cyrus en contact avec les Aryens de l'Afghanistan et de l'Inde. Ces expéditions lointaines furent coûteuses par les surprises que réservent les pays déserts et les nomades insaisissables; Néarque rapporte qu'une des armées disparut en Gédrosie. Du moins, les cadres du grand Empire furent tracés de l'Aral jusqu'au fleuve Indus[43], englobant les nomades Aryens de la haute Asie. Non seulement ceux-ci ne menacèrent plus l'Empire perse, mais ils constituèrent, pour les armées des Achéménides une réserve inépuisable de cavaliers aguerris et toujours disponibles. (Voir *Carte*, p. 776).

CYRUS PREND BABYLONE (539)

La Chronique babylonienne présente des lacunes qui nous laissent ignorer les préliminaires des hostilités entre Cyrus et les anciens alliés de Crésus : Nabonide et Balthasar. En juin 539, Cyrus entre en Chaldée; en septembre, il enlève Sippar; deux jours après (le 14 Teshrit 539) le général Goubarou (Gobryas d'Hérodote) « par la grâce de Mardouk », sans combat ni bataille, entre dans Babylone[44]. C'était jour de grande fête religieuse et de liesse populaire[45]; danses et beuveries ne s'interrompirent qu'au moment où les Perses, qui avaient trouvé l'entrée des canaux de la ville[46], annihilèrent, sans coup férir, les immenses moyens de défense accumulés par Nabuchodonosor. D'après Xénophon, Gobryas était un Babylonien qui avait à venger la mort de son fils; un autre transfuge, Gadatas, pénètre avec lui dans le palais royal, où ils tuent Balthasar. Cette surprise tragique, en pleine fête, du roi de Babylone fut travestie en une orgie, le fameux festin de Balthasar, pendant lequel une main trace sur la chaux du mur l'avertissement funèbre : *mané, thécel, pharès*, où Daniel lut : « compté, pesé, divisé »,

42. Hér., I, 177 : « Cyrus subjugua toutes les nations de la haute Asie. »
43. M. *H.*, III, p. 625, d'après Ctésias, Arrien, Néarque; carte, p. 457, 687.
44. M. *H.*, III, p. 635, n. 2.; *Cambr. H.*, III, p. 224; *R. B.*, 1912, p. 40-43.
45. A ce sujet, Hérodote fait ici une longue description de Babylone, de ses remparts et canaux (I, 191).
46. C'est de même façon, par un égout, que Jéhu avait pénétré, en surprise, dans Jérusalem.

c'est-à-dire la mort du roi et la fin de Babylone (*Daniel*, V). Nabonide en fuite fut ramené prisonnier; Cyrus, qui avait respecté Astyage et Crésus, fit de même envers le vieux roi qui mourut gouverneur de la Carmanie (Bérose).

Les Israélites captifs éclatèrent en transports d'allégresse et d'espoir, et la chute de Babylone, comme jadis celle de Thèbes et de Ninive, raviva la haine des Prophètes : « Descends, et assieds-toi dans la poussière, Vierge, fille de Babylone... Prends les meules et mouds de la farine... on ne t'appellera plus la délicate et la voluptueuse, la souveraine des royaumes... Ta sagesse et ta science t'ont séduite, et tu disais en ton cœur : moi, et rien que moi... Et la ruine fondra sur toi, tout à coup, à l'improviste » (*Isaïe*, XLVII).

Cyrus, dit la Chronique, « entra au temple de Mardouk, y saisit les mains du dieu », se proclama roi d'Akkad et *shar kishshati*. « Les rois, depuis la mer Supérieure jusqu'à la mer Inférieure, ceux de la Syrie et ceux qui vivent sous la tente, apportèrent leur lourd tribut à Babel et baisèrent les pieds du Souverain[47]. » Cyrus s'associe dès lors (539) son fils Cambyse comme roi de Babylone. Et « c'est ainsi que les Perses devinrent les maîtres de l'Asie » (*Hér.*, I, 95).

CYRUS LIBÉRATEUR DES DIEUX ET DES PEUPLES

Cyrus avait montré à Ecbatane, Sardes et Babylone une clémence envers les vaincus qui contrastait avec la dureté et la superbe des Assyriens. Aussi le peuple de Babylone reçut-il Cyrus en libérateur; l'aurore de l'espérance se leva sur le monde oriental. Cyrus, en politique réfléchi et avisé, proclama lui-même à ses nouveaux sujets ses buts généreux, sur le cylindre commémoratif qu'il fit graver en langue babylonienne : « Mardouk, considérant la totalité des pays, *chercha un roi juste*, un roi selon son cœur, qu'il amènerait par la main. Il appela son nom : Cyrus, roi d'Anzan! et il désigna son nom pour la royauté sur toutes choses[48] ». Selon la Chronique, le premier soin de Cyrus, de novembre 539 à février 538, fut de « rapatrier les dieux d'Akkad, — que Nabonide avait concentrés à Babylone, — dans leurs villes respectives », et de rebâtir les temples de chaque cité. Après quoi, un deuil de six jours fut établi pour pleurer la mort de Balthasar et faire pénitence des fautes commises par Nabonide[49]. Alors les dieux apaisés sollicitent de Mardouk la prospérité pour Cyrus et son fils Cambyse.

47. M. *H.*, III, p. 636 (Cylindre de Cyrus).
48. *R. B.*, 1912, p. 43.
49. M. *H.*, III, p. 636.

CYRUS LIBÈRE ISRAËL

Autre trait de bienveillance : « La première année de son règne » (à Babylone), Cyrus accorde aux Juifs de retourner dans leur patrie pour rebâtir un temple à Yahvé, dans Jérusalem (*Esdras*, I). La captivité à Babylone durait depuis 586. Le fameux *Psaume* 137 chante le désespoir et les rancunes des vaincus : « Sur les bords des fleuves de Babylone, nous étions assis et nous pleurions, en nous souvenant de Sion. Aux saules nous avions suspendu nos harpes... Fille de Babylone la dévastée, heureux qui te rend la pareille, le mal que tu nous as fait! » Dès que Cyrus « eut publié par écrit, dans tout son royaume », qu'il permettait ce retour à Jérusalem, on découvrit que, tout comme Mardouk, « Yahvé avait parlé à son oint, à Cyrus qu'il tient par la main pour terrasser les nations devant lui », et il lui avait dit : « Je t'ai appelé par ton nom... avant que tu me connusses » (*Is.*, XLV). Cyrus est ainsi glorifié comme le mandataire, « le berger » de Yahvé. Toutefois la plupart des grandes familles et les commerçants qui s'étaient enrichis à Babylone, emporium de l'Asie, ne quittèrent pas la Chaldée; ceux qui partirent furent surtout le petit peuple et les prêtres. La Jérusalem nouvelle traversera encore des crises qui détermineront l'intervention tutélaire des rois de Perse.

MORT LÉGENDAIRE DE CYRUS

Dans ses dernières années (539 à 530, ou 529), Cyrus tenait sa cour à Babylone pendant l'hiver, à Suse ou Ecbatane pendant l'été, environné d'un prestige que n'avait égalé aucun souverain, renommé pour ses conquêtes, ses armées invincibles, ses richesses qui rassemblaient les trésors d'Ecbatane, de Sardes et de Babylone[50], mais surtout aimé à cause de sa tolérance et de sa justice. Il gouvernait son empire d'après la méthode des Sargonides, mais sans leur cruauté : au lieu de laisser le pouvoir aux dynasties locales — ce que firent les Mèdes, à leur péril (*Hér.*, I, 134) — Cyrus confia l'autorité à ses généraux appuyés d'une armée, tels que Tabale à Sardes (I, 153), Gobryas à Babylone. D'autre part, Cyrus prit ses épouses aussi bien dans sa famille, ainsi consolidée (Mandane, fille d'Astyage, Cassandane, princesse achéménide), que dans les maisons royales des vaincus. A la fin de sa vie, il désirait épouser Tomyris, reine des Massagètes, nomades encore insoumis, qui seraient ainsi annexés; de même, il aurait ébauché un plan de conquête de

50. Trésors de Crésus transportés à Babylone : *Hér.*, I, 153, 192; trésors d'Ecbatane ramenés en Anzan : *R. B.*, 1912, p. 28, 48.

l'Égypte, et épousé, dans ce but, une princesse égyptienne, Nitétis[51], fille d'Apriès (III, 1-2).

Les Perses évitèrent de pressurer les populations : « Sous les règnes de Cyrus et de Cambyse, il n'y avait rien d'établi pour l'impôt; le peuple offrait des présents. » Si l'assertion est vraie, le régime méritait en effet d'être qualifié de « paternel » (III, 89).

Une légende fait vivre Cyrus jusqu'à cent ans, entouré de l'affection de ses sujets, mais attristé d'apprendre le despotisme de son fils Cambyse[52]. D'après d'autres, que suit Hérodote (I, 205-224), Tomyris ayant refusé Cyrus en mariage, une guerre éclata; Cyrus, au cours de furieux combats, aurait été sauvagement égorgé. Ctésias, Diodore et Bérose donnent des variantes de sa fin tragique, après une campagne en Bactriane[53]. Le corps du roi aurait été ramené à Pasargade, enseveli dans le « mausolée de Cyrus » qui subsiste encore[54]. Si nous ne possédons pas d'image sculptée de Cyrus, du moins son portrait moral a-t-il été popularisé par Xénophon : pour définir le gouvernement idéal, celui-ci a emprunté, en les embellissant encore, les traits du *Roi Juste*[55] que fut Cyrus le Grand. De même que sa naissance, la mort de Cyrus relève de la fable, mais sa vie, vue à travers son œuvre, est d'une belle et forte réalité.

II. — Le grand Empire perse

CAMBYSE (529-521) ET L'ÉGYPTE

Cyrus avait associé son fils Cambyse au trône (*Hér.*, I, 108), mais, selon Ctésias, il aurait commis la faute, traditionnelle en Orient, de scinder son héritage en donnant à un autre de ses fils, *Smerdis*, les provinces orientales de l'Iran, de la Carmanie à la Bactriane, d'où la discorde entre frères couronnés. Cambyse réprima les troubles et en fit disparaître l'auteur, Smerdis, dont le fantôme reparaîtra par la suite, derrière d'autres mécontents. Une réputation de cruauté entacha dès lors le nom de Cambyse, qui était, d'ailleurs, un déséquilibré.

51. D'autres disaient que ce fut Cambyse qui épousa Nitétis.
52. *Cyropédie*, VIII, 7, 3-8.
53. *R. B.*, 1912, p. 49; M. *H.*, III, p. 651.
54. *R. B.*, p. 46 et 49; M. *H.*, III, p. 653, fig.
55. Cicéron, *Ad Quintum fratrem*, I, 1, 8, écrit que le portrait de Cyrus a été fait *ad effigiem justi imperii.*

Sa grande ambition fut de conquérir l'Égypte. Agé de dix ans, il consolait déjà sa mère Cassandane, jalouse de l'Égyptienne Nitétis, entrée au harem de Cyrus : « Mère, lorsque je serai devenu un homme, je bouleverserai tout en Égypte » (*Hér.*, III, 3). Conquérir l'Égypte, c'était tirer la conséquence de la situation politique en Orient : l'héritier d'Assourbanipal et de Nabuchodonosor devait se préoccuper des ambitions d'un Apriès ou d'un Amasis qui, aspiraient à s'étendre hors de la vallée du Nil.

L'avènement de Cyrus, son triomphe en Lydie et Ionie avaient inquiété Amasis. La flotte égyptienne — reconstituée par Néchao — chercha des points d'appui en dehors des ports phéniciens et de Tyr, vassale de Babylone, puis des Perses, et les trouva à Chypre : « Amasis fut le premier qui prit Chypre et l'assujettit à un tribut » (*Hér.*, II, 182). Dès que Cyrus occupa Sardes, c'est vers Polycrate, tyran de Samos, pourvu d'une armée et d'une flotte redoutables, qu'Amasis se tourna : « Ils firent alliance, échangèrent des présents et des lettres » (III, 39; II, 182). Pourtant, à la vue des derniers préparatifs de Cambyse, en 526, Polycrate désespéra de tenir tête aux Perses... et il offrit sa flotte à Cambyse[56]. Amasis se trouva réduit à ses seules forces, et mourut sur ces entrefaites (525), laissant à son fils inexpérimenté, Psammétique III, la défense de l'Égypte.

CAMBYSE CONQUIERT L'ÉGYPTE (525)

L'expédition de Cambyse fut préparée avec soin. Comme au temps d'Asaraddon, « le roi des Arabes s'engagea à fournir d'eau l'armée perse, au moyen de chameaux chargés d'outres, et en faisant arriver l'eau dans le désert au moyen d'une immense canalisation en peaux de bœuf » (III, 9). D'ailleurs, un des généraux grecs d'Amasis, Phanès d'Halicarnasse, trahit son maître et se mit au service de Cambyse, lui révélant les plans de défense conçus par Amasis. Ce qui advint nous est connu par Hérodote et Diodore, en l'absence de tout récit perse ou égyptien. La frontière du Delta fut défendue surtout par les mercenaires cariens et ioniens : ils égorgèrent les enfants du traître Phanès et burent leur sang, sous les yeux du père qui était dans le camp adverse. La lutte fut acharnée. Hérodote qui visita le champ de bataille, quatre-vingts ans plus tard, le vit encore couvert de squelettes (III, 10-12). Le roi d'Égypte se réfugia dans Memphis; Cambyse la prit après un long siège. Psammétique fut d'abord traité avec bienveillance, parce qu'il émut son vainqueur par sa force

56. Sur Polycrate, cf. Glotz, *H. G.*, I, p. 283-284.

morale : il regarda, sans se plaindre, défiler sa fille maltraitée et son fils conduit à la mort, par-devant Cambyse (et Crésus qui accompagnait son suzerain). Plus tard, Psammétique ébaucha un complot contre Cambyse, fut dénoncé et se donna la mort en buvant du sang de taureau (III, 14-15). Avec lui finit la XXVI[e] dynastie saïte qui, malgré ses tendances philo-helléniques, sut défendre les intérêts égyptiens et prit ainsi figure d'une grande dynastie nationale.

CAMBYSE À MEMPHIS ET À THÈBES

Comprenant l'importance de l'Égypte dans le plan d'un empire oriental, Cambyse abandonne l'Asie pendant six ans, séjourne à Memphis et à Thèbes pour y affermir son pouvoir et en préparer l'extension dans le continent africain. Il établit le projet de trois expéditions. D'abord contre les Éthiopiens, en remontant le Nil jusqu'aux régions voisines de l'Érythrée qu'une flotte attaquerait aussi par mer : après avoir fait reconnaître les voies par les Ichthyophages, riverains de la côte africaine de la mer Rouge, Cambyse part pour le Sud « comme un insensé » avec toute son armée. Arrivé à Thèbes, il détache 50.000 hommes pour occuper la Grande Oasis et y détruire le temple d'Amon dont l'oracle avait été, semble-t-il, hostile aux Perses; lui-même s'enfonce en Nubie. Les deux armées durent battre en retraite, faute de vivres et d'eau; de retour à Thèbes, presque tous les effectifs avaient fondu (III, 17, 25-6). Enfin, le roi avait donné ordre à sa flotte de faire voile vers Carthage pour prolonger, jusqu'à cette colonie des Phéniciens, la Cyrénaïque qui avait fait sa soumission aux Perses[57]. Mais les Phéniciens (qui fournissaient la plus grande partie des navires et des équipages) refusèrent « de porter la guerre chez leurs propres enfants » (III, 19). Les plans de Cambyse avortèrent donc, bien que sagement conçus. Alexandre s'en inspirera, en se rendant à l'Oasis d'Amon pour faire consacrer sa victoire.

VIOLENCES DE CAMBYSE (?)

Exaspéré par ces échecs qu'il attribuait à la trahison, Cambyse, selon la tradition grecque, se livra à des violences de dément : il fit tuer son frère Smerdis révolté; il piétina sa sœur qu'il avait épousée, contre l'usage des Perses, massacra douze Perses de premier rang; Crésus échappa de justesse à sa colère (III, 29-36). Cambyse s'en prit aux dieux de l'Égypte, poignarda Apis, le taureau sacré de Memphis (III, 29), détruisit les statues des dieux, outragea des morts dans les nécro-

57. Cambyse avait gagné Cyrène en renvoyant avec honneur dans sa ville la reine Ladikê, veuve d'Amasis (*Hér.*, II, 181).

poles, brûla la momie du roi Amasis à Saïs (III, 16-37). L'explication de ces folies, pour Hérodote, c'est « le mal sacré », l'épilepsie, dont Cambyse souffrait de naissance.

En fait, on ne trouve pas trace de ces violences dans les rares inscriptions de ce règne, ni dans le témoignage d'un grand fonctionnaire égyptien, Ouzahorresent, chancelier royal à Saïs, amiral sous Amasis et Psammétique III, et qui continua son service sous Cambyse. Ce chancelier, « fils d'un prophète de Neith, instruit des rites sacrés et de la médecine », devint le médecin et le conseiller intime de Cambyse qui avait pris le double cartouche des Pharaons : « Mesentirâ, fils du Soleil, Kembithet ». Cambyse se fit instruire des mystères de Saïs, visita le temple de Neith en détail, autorisa son médecin à chasser les Étrangers qui s'étaient installés dans le temple, y remit en place les prêtres réguliers, confirma leurs privilèges anciens, rétablit toutes les fêtes du culte, se prosterna « devant la statue de Neith et tous les dieux de Saïs »[58]. Enfin Ouzahorresent accompagna Cambyse en Asie, lorsqu'il se décida à quitter cette Égypte si convoitée.

L'attitude déférente et habile de Cambyse n'est-elle pas plus conforme à la bienveillance traditionnelle des Perses envers les vaincus que cette persécution maladroite qui lui est imputée par des auteurs helléniques ? Le séjour prolongé de Cambyse en Égypte ne serait-il pas un voyage d'information, pour s'inspirer des méthodes et des lois de ce pays comblé par la nature, riche d'expérience, imbu de traditions monarchiques, et qui devint pour les Perses, comme plus tard pour les Grecs, une véritable école de gouvernement ? Ainsi agiront les Césars. Notons que les rois de Perse se font reconnaître en Égypte comme les successeurs authentiques des Pharaons, avec leurs titres, leurs privilèges et aussi leurs devoirs envers les dieux. Aussi Manéthon les classe-t-il comme XXVII[e] et XXXI[e] dynasties.

COMPLOTS EN ASIE CONTRE CAMBYSE; SA MORT (521)

La longue absence, les échecs de Cambyse en Nubie avaient fait des mécontents en Asie. Darios racontera[59] qu'à ce moment « le Mensonge se répandit par tous les pays, en Perse, en Médie et dans les autres

58. Statue naophore du Vatican, M. *H.*, III, p. 663, avec figure. La conquête perse et les méfaits de la guerre y sont signalés par une phrase discrète : « Lorsque se produisit la très grande catastrophe dans cette terre entière, j'ai protégé tous mes concitoyens. » La lettre des Juifs d'Éléphantine à Bagoas dit, cependant, que des temples ont été saccagés (*R. B.*, 1908, p. 326).

59. L'Inscription de Béhistoun raconte tout au long les révoltes contre Darios et leur répression : M. *H.*, III, p. 670, 681, 683, fig.

provinces ». Un « faux Smerdis », le mage Gaumâta, prit possession du trône et « envoya jusqu'en Égypte des hérauts notifier à l'armée qu'elle eût à obéir à Smerdis, fils de Cyrus, et non à Cambyse » (*Hér.*, III, 61-63). Celui-ci, qui revenait par la Syrie, se trouva en présence du héraut à Hamath (?), et, sautant à cheval pour regagner Suse, se blessa grièvement avec son poignard. Après avoir recommandé de ne pas laisser la royauté retomber dans la « maison » des Mèdes, il mourut courageusement (III, 64-66). D'après la version officielle, propagée plus tard par Darios, Cambyse se serait donné la mort.

AVÈNEMENT DE DARIOS I, FILS D'HYSTASPE (521)

Le faux Smerdis avait irrité la noblesse perse, principalement les sept grandes familles[60] gardiennes de la couronne, car, par crainte d'être démasqué, il interdisait le libre accès des Grands au palais royal, il restreignait le droit des nobles à posséder des sanctuaires individuels (les « pyrées ») pour le culte du feu, et détruisait beaucoup de temples (?) privés; son avènement signifiait la mainmise des Mages sur la royauté et une réaction contre l'aristocratie perse, analogue à celle qui abaissa l'aristocratie mède, en plaçant sur le trône Cyaxare (*supra*, p. 710).

Alors Darios (fils de Hystaspe, satrape de Perse), qui avait ramené d'Égypte l'armée, révéla son ambition. Chef de l'une des 7 grandes familles perses, il s'unit avec les dirigeants de celles-ci pour faire assassiner l'usurpateur (521). De plus, les conjurés mirent à mort « tout mage qui se trouva sur leur passage » et le peuple continua le massacre; par la suite, une fête annuelle commémora cette « magophonie » qui avait supprimé les adversaires des nobles (III, 78-79).

Qui serait roi? Cambyse ne laissant pas de fils, les 7 chefs nobles délibérèrent : l'un proposa l'égalité des droits pour tous les Perses, l'autre, un gouvernement oligarchique par un Conseil de noblesse; Darios fit prévaloir le retour à la monarchie. Les compétiteurs décidèrent de se rencontrer à cheval au soleil levant; serait élu le prince dont le cheval hennirait le premier. Grâce à une ruse de l'écuyer de Darios, le cheval de celui-ci fut le premier à saluer le soleil, désignant son maître pour la royauté (III, 86). En fait, Darios était le successeur légitime parce qu'il descendait, en ligne collatérale, celle qui régnait à Pasargade, de l'ancêtre commun des Achéménides (*tableau*, p. 748). Ainsi, « Darios, fils d'Hystaspe, fut reconnu roi et, hormis les

60. Le rôle traditionnel des 7 familles principales apparaît nettement dans *Hér.*, III, 83-84.

Arabes[61], tous les peuples de l'Asie furent ses sujets » (III, 88). Pour fusionner avec la branche aînée de la dynastie, il épousa deux filles de Cyrus et de nombreuses princesses de l'aristocratie.

DARIOS I RECONSTITUE L'EMPIRE PERSE

Le faux Smerdis avait donné le signal d'une révolte générale. Dans le grand récit gravé à Béhistoun, Darios avoue : « Suse et Babylone acceptèrent des rois provenant des vieilles familles royales dépossédées. » Celui de Suse (le faux Smerdis ?) fut vite égorgé, de la main de Darios; celui de Babylone, qui avait repris le nom de Nabuchodonosor, soutint un siège dans les lignes fortifiées. La Médie se révolte aussi, dans l'espoir de reprendre le premier rang, mais l'Asie Mineure, un instant soulevée par le satrape Orœtès, reste fidèle au Grand Roi. Grâce au dévouement de Zopyre (III, 150-160) qui se glisse dans Babylone et lui en ouvre les portes (519), Darios, après avoir fait périr Nabuchodonosor, empalé 3.000 Babyloniens, rasé les remparts, peut disposer de son armée principale contre les autres provinces. La répression fut aussi effroyable que sous le régime des Assyriens; tous les chefs moururent dans les supplices. En 518, la guerre civile était matée, et Darios en fit graver le tableau mémorable sur les rochers de Béhistoun (ou Bisoutoun) qui domine la route d'Ecbatane à Ninive. Le Grand Roi debout, piétinant un ennemi terrassé, adresse la parole aux neuf prétendants qu'on lui amène, la corde au cou, bras liés, avant d'être livrés à la torture et à la mort : « ce Gaumâta, le mage, a menti en disant : Je suis Smerdis, fils de Cyrus, je suis roi[62]... » etc.

La fermeté de Darios reconstitue l'empire de Cyrus qui s'étend à l'Est, du Caucase à l'Indus; à l'Ouest, de la mer Noire et l'Égée à la Méditerranée orientale, et qui se prolonge au Sud, par l'Égypte et la Cyrénaïque, dans le continent africain. (Carte, p. 776.)

ORGANISATION DE L'EMPIRE PERSE

Des institutions de l'Empire perse, nous ne relèverons que les traits essentiels, le sujet ayant été traité par GLOTZ, *Histoire Grecque*, II, p. 11-14.

Au cours de son long règne (521-485), Darios I compléta l'œuvre de Cyrus dans l'organisation de l'Orient. A ses peuples, bigarrés de race, de langue, de coutumes, il imposa une administration impériale, som-

61. Les Arabes, dit Hérodote, étaient les alliés, non les sujets de Cambyse, lors de son expédition en Égypte.
62. M. *H.*, III, p. 683, figure. Sur l'inscription de Béhistoun et son déchiffrement, cf. Huart, *La Perse antique*, p. 63.

maire, mais efficace, qui réalisa suffisamment l'unité dans la diversité. Chaque pays conserva ses institutions, ses fonctionnaires, sa police propre, sa religion, même sa dynastie, ou ses chefs indigènes, qui ne sauraient nuire au prestige du Grand Roi, du Roi des Rois. L'autorité impériale s'affirme par la présence de *Satrapes*, nommés par le souverain, à la tête des provinces, dont le nombre a varié de 23 à 30 : ce sont des vice-rois, dotés de tous pouvoirs régaliens, personnellement responsables vis-à-vis du Grand Roi. Leur obligation principale est d'assurer la sécurité dans l'empire et de lever le tribut annuel : 1.000 talents d'argent[63] pour la Chaldée et pour l'Assyrie, 450 talents d'argent pour les Ioniens et Cariens; 500 pour les Lydiens; 350 pour les Phrygiens; 500 pour les Ciliciens; 350 pour la Phénicie, Chypre et la Palestine; 700 pour l'Égypte et la Cyrénaïque. En surplus, les pays entretenaient l'armée d'occupation et payaient en nature des fournitures élevées. On estime à quelque cent millions de francs-or le produit annuel des tributs qui s'entassaient en réserves formidables[64] dans les magasins et trésors (*gazophylakies*, ou *gaza*) des capitales impériales.

Les Mèdes et Perses étaient exempts de toute contribution à titre de peuples conquérants. D'autre part, le satrape, à condition d'envoyer le tribut et de maintenir intacte l'autorité impériale, était libre de choisir ses procédés de gouvernement. Toutefois il était freiné par la surveillance de deux fonctionnaires : un secrétaire aux affaires civiles et un général; tous deux correspondaient directement avec le souverain. En outre, des inspecteurs itinérants, portant un titre déjà connu des Mèdes (et qui a même nom en Égypte), « les yeux et les oreilles du roi », parcourent l'Empire, évoquent devant le tribunal du Grand Roi les crimes contre la sûreté de l'État et certains cas administratifs. L'unité administrative est renforcée par l'adoption de *l'araméen*, comme langue et écriture officielles, dans toutes les satrapies.

En déléguant ses pouvoirs, sans cesser d'exercer son contrôle, le souverain perse reste donc le représentant vigilant d'Ahoura-Mazda, et remplit un ministère de Justice. Sans être sur terre un dieu vivant comme Pharaon, un Cyrus, un Darios est roi par droit divin, et un autocrate, nommément désigné par le grand Justicier céleste[65]. Aussi tous ses sujets, y compris les hauts fonctionnaires et

63. Hérodote, III, 89-97. Le talent d'argent valait environ 6.000 francs-or.
64. Diodore, XVII, 71 : Alexandre trouve à Persépolis « des trésors provenant des revenus accumulés depuis Cyrus, estimés à 120.000 talents » (720 millions-or).
65. Voir les textes cités par Dhorme, *R. B.*, 1913, p. 30-31 : Darios règne « par la volonté d'Ahoura-Mazda »; Artaxerxès loue « le grand dieu qui m'a fait roi, seul roi entre beaucoup... »

satrapes, se disent-ils esclaves (*bandaka*) d'un maître dont l'accès est défendu par un protocole rigoureux, et qui fait ses apparitions, entouré d'un pompeux cérémonial, devant un peuple prosterné. Le Grand Roi doit tempérer son despotisme par l'application constante du droit et de la justice; il invoque sans cesse la Vérité divine, pour l'opposer au Mensonge qui inspire tout acte de concussion et de rébellion. Pareille conception de la moralité et de la responsabilité royale, nous l'avons observée déjà dans la législation d'un autre peuple indo-européen, les Hittites; chez les Perses, dont nous n'avons pas retrouvé les lois, ce sont les textes religieux qui nous éclaireront sur le culte du Droit, fondement de l'État.

ARMÉES IMPÉRIALES

Ce pouvoir spirituel s'appuyait sur des forces matérielles imposantes. En dehors des armées provinciales, recrutées sur place et commandées par les généraux détachés auprès du satrape, le Grand Roi dispose d'une garde personnelle, composée de Perses et de Mèdes : 2.000 cavaliers et 2.000 fantassins, tous d'origine noble, et 10.000 Immortels (soldats d'élite ainsi nommés parce que leur effectif est toujours au complet). Les monuments de Suse et de Persépolis nous rendent la taille héroïque, l'armement perfectionné, et le costume prestigieux de ces guerriers. A ces réguliers s'ajoute l'appoint occasionnel de ces innombrables cavaliers nomades qui parcourent les marches orientales de l'Empire.

Des voies stratégiques, dites « routes royales », relient les satrapies aux résidences du Grand Roi : Ecbatane, Suse, Persépolis, Pasargade ; bien entretenues, pourvues de relais de chevaux et de caravansérails, elles permettent le transport rapide des armées, des caravanes, des messagers royaux. Hérité des Babyloniens et Assyriens, ce réseau a été développé par les Perses (cf. *Hér.*, V, 62; VIII, 98).

Remarquons que les résidences royales sont situées au rebord occidental de l'Iran, au centre géographique de l'empire, à égale distance de la Méditerranée à l'Ouest, de l'Indus et du Turkestan à l'Est : région difficile d'accès pour les ennemis, facile à défendre, en contact avec les réserves profondes des peuples iraniens, plus ou moins stabilisés en Asie Ultérieure. Aussi les villes royales des Perses ont-elles échappé à toute attaque, pendant deux cents ans, avant la campagne prodigieuse d'Alexandre.

Chacune des capitales renferme palais, citadelle, magasins immenses et trésors opulents.

RÉSERVES MÉTALLIQUES

Autant que par ses armées, le Grand Roi était puissant par sa richesse qui égalait, ou dépassait, l'opulence des anciens Pharaons. Ses trésors lui permettent de vivre fastueusement, d'acheter tout concours, de vaincre toute résistance, par une générosité calculée dont il se fait gloire comme d'un instrument politique[66]. Il « thésaurise les tributs, fait fondre en lingots l'or et l'argent », et lorsqu'il en a besoin, « il fait frapper la somme qui lui est nécessaire » (*Hér.*, III, 96). La frappe d'une monnaie d'or et d'argent, que Cyrus a probablement imitée de Crésus, mais que Darios a développée (on appelle *dariques* ces pièces d'or) ne sert pas seulement aux échanges commerciaux, mais permet de chiffrer à tout instant la valeur des « trésors royaux »; ce moyen rapide de don et d'échange confère aux rois perses une puissance politique aussi nouvelle qu'incontestée, et fait d'eux les banquiers du monde oriental et méditerranéen.

Frapper la monnaie était un privilège régalien; Darios I le fera respecter contre les empiétements des satrapes (*infra*, p. 790).

ÉTALONS DE VALEURS EN GRAINS, MÉTAL

Deux mille ans avant Lydiens et Hellènes, les Égyptiens et Mésopotamiens avaient créé un instrument monétaire que les rois de Lydie et de Perse n'ont eu qu'à perfectionner. Le troc en marchandises pour le négoce, les livraisons en nature pour payer le fisc, et, en retour, pour payer les fonctionnaires ou les créanciers de l'État, se sont maintenus, dans tout l'Orient, jusqu'après les Perses, mais leur valeur s'estimait par rapport à une unité pondérale, d'abord de denrées, puis de métal (or, argent, cuivre), constituant déjà un *étalon monétaire*[67].

En Babylonie, le prix d'une marchandise fut d'abord exprimé en grains de céréales, orge ou blé (*she*). Dès la dynastie d'Agadé (vers 2.700), on adopta un étalon d'*argent*, métal commun au voisinage des mines alors exploitées en Anatolie. Par tradition, la valeur du *sicle* d'argent, unité monétaire (en anneaux ou lingots pesant 8 gr. 41) fut fixée à 180 grains d'orge (*supra*, p. 393, note 21). Dès lors, sans renoncer

66. Hérodote, III, 89 : « Les Perses disent que Darios était un marchand, Cambyse un despote, et Cyrus un père : le premier parce qu'il trafiquait de tout; le second parce qu'il était dur et dédaigneux; le troisième parce qu'il était doux et en toute chose s'ingéniait pour leur bien-être. »

67. Textes relatifs à ces questions : É. Chassinat, *Un type d'étalon monétaire sous l'Ancien Empire*, *R. T.*, XXXIX (1920), p. 79-88, et *Monnaies égyptiennes*, ap. *R. T.*, XL (1923), p. 131; R. Weill, *L'unité de valeur shat*, ap. *R. E. A.*, I (1925), p. 45-87. Pour la Mésopotamie, F. Thureau-Dangin, *Le rapport de valeur entre or, argent et cuivre à l'époque d'Agadé*, ap. *Revue Assyriologique*, VIII, p. 92. Monnaies perses : *M. H.*, III, p. 691, 729, 767, 749, fig..

aux payements en nature, c'est en sicles d'argent, puis d'or, et de cuivre ou bronze, qu'on chiffra la valeur de tout objet d'achat ou vente.

En Égypte, où les métaux (sauf l'or) étaient rares, il est probable que ce fut également une unité pondérale de grains qui servit d'étalon initial. Dans un acte de vente, sous la IVe dynastie (vers 2700), un vendeur cède sa maison, estimée 10 *shât*, contre trois objets, également estimés en *shât*, pour le prix total de 10 *shât* (p. 218). Nous avons suggéré (*supra*, p. 393, n. 21) que *shât* provient peut-être de la même racine sémitique que le *she* akkadien; le mot égyptien *shâ*, *shâ.t*, signifie « grains » (de sable) et a pour déterminatif 3 grains. Toutefois, dans notre acte de vente *shâ* (*shât*) est déterminé, non par des grains, mais par un signe en forme de couteau large, ce qui exprime, non la division en grains, mais la division par l'instrument pour « couper », « tailler ». Donc, sous la IVe dynastie, l'étalon de valeur, dont la figure graphique est déjà stylisée, n'est plus un poids de grains, mais une « coupure », une « taille » d'un objet précieux, vraisemblablement en métal, or, argent, cuivre ou bronze : aucune précision n'est donnée sur la matière, dans ce contrat, encore unique, de l'Ancien Empire. Néanmoins, le recensement officiel de l'*or* qui se faisait périodiquement, dès les rois thinites (*supra*, p. 195) jusqu'à la IVe dynastie (p. 216), nous prouve que l'or faisait prime sur le marché économique.

Le mot *shât* ne reparaît que dans des documents de comptabilité, au Nouvel Empire, vers 1450. On apprécie la valeur de denrées, bétail, location d'esclaves en *shât* d'or, d'argent, de bronze; ici, le signe-mot n'est plus un couteau, mais un anneau à chaton, ou sceau, vraisemblablement de métal : à cette époque, on thésaurise l'or, l'argent, le bronze sous forme d'anneaux, de poids ou de lingots (cf. p. 218). Dans le système pondéral du Nouvel Empire, la *shât* pèse le 1/12 du *deben* (qui est l'unité de 91 grammes environ), soit environ 7 gr. 60, alors que le *sicle* babylonien pèse environ 8 gr. 11. La *shât* est donc devenue, depuis le Nouvel Empire, une « coupure » de métal, monnaie divisionnaire dont il fallait vérifier, à chaque transaction, l'aloi et le poids (la pesée du métal est souvent figurée sur les monuments).

La dernière étape à franchir, et qui l'a été par les Lydiens et Hellènes, sera de présenter la monnaie sous forme de globule ou disque découpé dans un lingot, taillé à un poids fixe, frappé à l'image du souverain ou d'une figure symbolique, avec poinçon de garantie pour l'aloi et la valeur légale. Des spécimens apparaissent en Lydie (où abondent l'or des rivières et l'argent des mines), dès le VIIIe siècle, se répandent au Ve siècle, depuis Crésus. Le Grand Roi Darios I met en circulation ses

dariques dans son empire; la monnaie se frappe en Égypte dès le début de l'occupation perse.

RAPPORTS DE L'OR, DE L'ARGENT ET DU CUIVRE

Les étalons de valeur, puis de monnaie furent d'or, d'argent, de cuivre ou de bronze, parfois de plomb et de fer. L'Orient ancien a donc connu le polymétallisme. Les documents de comptabilité permettent d'établir les rapports de valeur respectifs de quelques métaux monétaires :

Égypte anc. E.	Nouvel Empire	Ptolémées	Agadé	Our III	Babylone I	Assourbanipal
v. 2700	dep. 1500	IIIe siècle	v. 2700	v. 2300	v. 2000	v. 650
L'unité d'*or* vaut en *argent* ?	2 à 1 2/3	10	8	7 à 10	6	10 à 12
en *cuivre* ou en *bronze* ?	10 à 16					
L'unité d'*argent* vaut en *cuivre* ou en *bronze* ?	1 à 15	120	240	125	?	?

Vers 450, Hérodote (III, 95) constate que l'*or* vaut 13 fois son poids d'argent.

Remarquons la haute valeur de l'argent en Égypte avant l'époque perse et ptolémaïque, à cause de sa rareté, c'est-à-dire de l'abondance de l'or. Ailleurs, le rapport de l'or à l'argent est resté assez stable, si nous considérons qu'il n'a varié que de 6 à 13 sur une aire fort étendue, et une période (jusqu'à Hérodote) de 2.250 ans.

LA CONFÉDÉRATION ORIENTALE

Les Achéménides ont véritablement réalisé un empire; s'il a été bref, il a joui d'une autorité clémente et juste, ainsi que d'une paix relative : immense progrès par rapport au régime assyrien, fondé et soutenu par la force, devant d'autres forces, jeunes et déchaînées, ou endurcies de longue date à une résistance désespérée. La défaite des Perses en Thrace et en Grèce ne fut qu'un échec sur plan colonial : le prestige du Grand Roi n'en fut pas ébranlé même auprès des Hellènes. Enfin, l'Asie occidentale ne connut plus, pour un temps, les invasions catastrophiques venues du Nord-Est. Parmi les peuples iraniens, les uns constituaient les dirigeants de l'empire perse, les autres, « nomades pacifiés et soumis », s'intégraient dans ce cadre politique qui s'étendait jusqu'à l'Asie centrale. L'esprit libéral des Achéménides, en laissant à chaque nation sa vie propre, créa une véritable confédération orientale, du Pamir à la Méditerranée; l'Égypte seule n'y entra qu'avec répugnance, tentant à plusieurs reprises de s'en séparer. Toutefois le régime des satrapies ne pouvait prospérer qu'avec des souverains d'élite. Après Darios I, ils s'amollissent dans le luxe asiatique par l'excès du pouvoir et des richesses; leur valeur individuelle reste inférieure à l'immensité de leurs moyens matériels et de leur responsabilité. Aussi l'empire est-il souvent troublé par les ambitions des satrapes qui essayent de se rendre indépendants. Il n'en reste pas moins que, de toutes les tentatives d'Empire avant Alexandre, celle de Cyrus et de Darios fut la mieux réussie, en étendue et en puissance. C'est que la prospérité matérielle des Achéménides se renforçait de doctrines morales et religieuses dont il nous faut préciser quelques traits.

LE ZOROASTRISME ET LES PERSES

Au temps des Mèdes, la doctrine de Zoroastre, d'abord persécutée, semble progresser du même pas que la monarchie absolue. Lorsque dans la communauté iranienne, les Perses deviennent la nation dirigeante, l'aristocratie perse, très puissante auprès de Cyrus et de Darios, suspecta cette religion favorable aux pauvres et ces mages, la plupart mèdes, qui n'étaient plus, comme jadis, les auxiliaires des puissants, mais dénonçaient les abus et les violences.

Bien que les sources soient rares et peu explicites sur la religion des Achéménides[68], nous savons que les mages, mécontents du régime perse, soulevèrent les Mèdes (*Hér.* I, 130) et d'autres peuples contre Cambyse et Darios I; ils tentèrent d'abolir les lieux de culte et sacrifices familiaux, ainsi que les pratiques rituelles, contraires à la doctrine de Zoroastre, mais en usage encore chez les Perses. A ces divergences s'ajoutent des innovations dans la politique religieuse. Jusqu'à l'avènement de Cyrus, les sujets du royaume iranien sont tous des Aryens; ils professent des traditions communes. Lorsque Cyrus et Darios I eurent conquis toute l'Asie antérieure, la monarchie perse prit en charge les intérêts de races et de religions diverses, — nous verrons avec quelle équité et bienveillance, — s'abstenant de tout prosélytisme à l'égard des Babyloniens, Assyriens, Ioniens, Syriens, Juifs et Égyptiens. Cet élargissement de l'horizon spirituel dépassait la réforme

68. Sources perses réunies par Dhorme, *La religion des Achéménides*, ap. *R. B.*, 1913, p. 15-35; les sources grecques, ap. E. Benveniste, *The Persian religion according to the chief Greek texts* (1929).

dogmatique de Zoroastre; sous les Achéménides s'organise, parallèlement à la nouvelle secte, une religion officielle que nous pouvons appeler *Mazdéisme*; doctrine qui accepte la suprématie d'Ahoura-Mazda, en laissant subsister d'anciennes divinités du panthéon iranien.

LE MAZDÉISME

Les rites du culte naturiste, communs à tous les Aryens, avaient survécu chez les Perses mieux que chez les Mèdes; les Perses continuaient (*Hér.* I, 132-133) les sacrifices coûteux de bœufs, chevaux, bétail, qui ruinaient les agriculteurs et choquaient les Zoroastriens. D'autre part, Hérodote se contredit en assurant que les Perses ne se servent ni d'autels ni de feu pour le culte, puisqu'il décrit des sacrifices et agapes, où viandes rôties et bouillies sont offertes aux dieux (I, 132-133). L'usage des pyrées sur les montagnes, pour le culte d'Ahoura, est d'ailleurs prouvé par des monuments subsistants; Darios I se glorifie d'avoir restauré les *ayadana*, lieux de sacrifices privés, que le mage révolté, Gaumata, avait fait détruire; enfin, les bas-reliefs de Persépolis montrent le roi qui alimente le feu sacré devant *l'image* d'Ahoura-Mazda (*infra*, p. 774).

Il existait donc sous les Achéménides des « images divines », ainsi que des lieux de culte, sinon des temples. La religion d'État d'un grand empire pouvait-elle se passer d'une représentation plastique de son dieu principal ? Ahoura-Mazda n'est plus cet être tout abstrait, « le Seigneur de Sagesse », présenté par Zoroastre. L'iconographie royale lui a trouvé un symbole : c'est le disque solaire ailé, emprunté aux Pharaons par les rois hittites et les rois d'Assyrie, puis adopté par Cyrus et les autres Achéménides. Sur les monuments de Béhistoun et de Persépolis, sort du disque une figure divine, à qui l'on a donné la tête chevelue, barbue, couronnée, d'un roi achéménide, et dont le corps se termine par un empennage d'oiseau[69]; telle est l'image officielle d'Ahoura-Mazda.

AHOURA-MAZDA ET LES AUTRES DIEUX

Les textes royaux, nombreux de Darios I à Artaxerxès Okhos (521 à 338), qualifient Ahoura-Mazda « dieu des Aryens », et « le plus grand des dieux », car il préside à une cour de dieux aryens et aux dieux des pays vassaux. Avec Mithra, le dieu-jeune, et Anahita, la grande déesse des Asianiques (Aphrodite-Anaïtis), Ahoura-Mazda forme triade, à l'exemple des dieux égyptiens et babyloniens. Le mazdéisme achéménide admet donc des parèdres aux côtés du grand dieu, mais, à part Mithra et Anahita — d'ailleurs rarement attestés —, il ne leur donne pas de noms individuels. Voici la formule qui les désigne : « les autres dieux qu'il y a ». On ne nomme plus les *Amasa Spenta*, ces personnifications des six énergies spirituelles, dont les Gâthâ demandent le secours, qui seront souvent évoquées dans l'Avesta, et encore citées, au Ier siècle de notre ère, par Plutarque (*De Iside*, 47). La formule générale, « les autres dieux qu'il y a », s'applique aussi à des dieux étrangers, car Cyrus a fait rebâtir des temples à Babylone, Darios I a restauré les sanctuaires d'Égypte et de Libye. Le mazdéisme royal n'est donc point le culte monothéiste d'un dieu jalousement national, mais il favorise la concentration des doctrines sur un dieu suprême, comparable à Aton, disque solaire d'El-Amarna.

Quant à cet Esprit du Mal, incarné, dès les Gâthâ, dans Anro-Mainyus, contre-partie de l'Esprit du Bien, il prend un rôle actif et militant. Dans l'Avesta, Anro-Mainyus, sous le nom d'Ahriman, sera promu au rang de divinité adverse, de même puissance qu'Ahoura-Mazda, d'où le duel nécessaire entre Ormazd et Ahriman, mais il n'y a pas d'allusion à ce dualisme, ni à cette hostilité inéluctable, dans les textes achéménides. Ce n'est pas que les rois perses méconnaissent la force du Mensonge et du Mal; toute l'éducation de la jeunesse se résumait en trois pratiques : monter à cheval, tirer de l'arc, dire la vérité (*Hér.*, I, 136); Hérodote ajoute (I, 133) : « Le mensonge est réputé chez eux la faute la plus honteuse. » Les grandes révoltes, comme celle des mages et des satrapes, sont qualifiées l'œuvre du « Mensonge » (*droug*), mais il n'apparaît jamais, aux textes officiels, que la *droug* soit, à cette époque, une puissance rivale d'Ahoura-mazda, un génie du Mal qui luttera contre le Bien jusqu'à la fin du monde. La séparation des bons et des méchants au pont Cinvât, déjà mentionnée aux Gâthâ, les jugements individuels, — préparatoires à un jugement dernier qui purifiera l'univers (que les Gâthâ font pressentir, et qui prendront un sens si élevé dans l'Avesta), — tout cela est passé sous silence dans le mazdéisme des Achéménides. Du moins aucune allusion directe ne nous permet un commentaire positif[70].

DOCTRINE ROYALE EN PERSE ET EN ÉGYPTE

La religion des rois, comparée à la doctrine de Zoroastre qui la précède, et à la religion de l'Avesta qui la

69. M. *H.*, III, p. 577; C. M., III, p. 1445. Comparer avec la figure royale incluse dans les étendards assyriens : M. *H.*, p. 208; C. M., III, p. 1220, 1224. Pyrées : M. *H.*, III, p. 591, 593; C. M., III, p. 1426. Divinités perses, d'après les monnaies : M. *H.*, III, p. 580-582, fig..

70. Sur le Mazdéisme, consulter Sœderblom, *La vie future d'après le Mazdéisme*, Musée Guimet; *Bibl. d'Études*, t. IX (1901), et P. Lagrange, *La religion des Perses*, ap. *R. B.*, 1904.

suit, nous apparaît donc atténuée par des compromis politiques, contaminée peut-être par les pratiques anzanites et sémitiques que les ancêtres de Cyrus recueillirent en Élam. Nous verrons que les rois de Perse se sont fait creuser des tombeaux au flanc des montagnes, s'écartant ainsi de certaines traditions aryennes, mais leur foi a gardé un grand élan spirituel et moral. Dans leurs inscriptions officielles, les successeurs de Cyrus proclament « la loi d'Ahoura-Mazda » qui est la « voie droite », celle que doivent suivre les rois et les hommes : « J'ai marché suivant la justice et l'équité... Je n'ai commis de violence ni contre l'orphelin ni contre le pauvre. L'homme qui rendait service à ma maison, je l'ai bien traité; celui qui faisait tort, je l'ai fortement puni... O toi qui plus tard sera roi, de l'homme qui est menteur, et de l'homme qui est violent, ne sois pas l'ami, mais punis-le fortement »[71]. Au-dessus de la tombe de Darios, une longue inscription, récemment découverte, proclame une doctrine royale qui nous apporte un son connu : « J'ai aimé la justice et je n'ai pas aimé le mensonge. Ma volonté a été qu'aucune injustice ne soit faite à la veuve ou à l'orphelin. J'ai strictement puni le menteur, mais celui qui labourait (son champ), je l'ai récompensé »[72].

Cette doctrine royale souvent entendue, c'est, terme à terme, la *sebaït* des Pharaons, telle qu'elle apparaît déjà formulée aux textes de la Ve dynastie (vers 2500), répétée par les réformateurs des XIIe et XVIIIe dynasties, toujours florissante au temps de l'empire perse[73] : « J'ai dit le Vrai et le Juste (*Maât*) que le dieu aime, chaque jour... j'ai dit le Vrai, j'ai fait le Vrai. Jamais je n'ai dit le Mensonge... j'ai donné du pain à l'affamé, de l'eau à l'assoiffé, des vêtements à qui était nu...[74] » Telles sont les exigences de la doctrine royale : « O roi, tu es le père de l'orphelin, le mari de la veuve, le frère de l'abandonné, le manteau de qui n'a plus de mère... O roi, fais le Vrai du Vrai, sois bon, car la Vérité est pour l'Éternité, elle descend dans l'autre monde avec qui la pratique »[75]. Chaque Égyptien, au jour de comparaître devant la Balance, affirme qu'il a pratiqué la Vérité-Justice et ces devoirs d'entr'aide sociale qui, dans l'Évangile de Mathieu, sous les mêmes

71. *R. B.*, 1913, p. 32.
72. Nouvelle inscription de Darios, citée par Breasted, *The Dawn of Conscience*, p. 345.
73. G. Lefebvre, *Égyptiens et Hébreux* (d'après les textes de Pétosiris), ap. *R. B.*, 1922, p. 481, où textes égyptiens et bibliques sont comparés.
74. *Urk. des Alten Reichs*, I, p. 57, 122, 133 (Ve et VIe dyn.), et *Livre des Morts*, ch. cxxv.
75. XIIe dyn. : *Conte du Paysan*, l. 62 et 304, ap. Maspero, *Contes*, p. 54, 66-67.

termes traditionnels, garantissent la condition de la résurrection des Justes[76].

Nous ne serions pas surpris que les fouilles en cours à Persépolis confirment cette influence directe de l'Égypte sur la doctrine des Achéménides, qui est démontrée par l'empreinte profonde de l'art religieux égyptien sur l'art perse (*infra*, p. 772, 780).

LE JUGEMENT DES MORTS DANS L'AVESTA ET LA TRADITION PEHLVIE

Les auteurs classiques nous disent que les Perses croyaient à l'immortalité de l'âme. Cependant les textes achéménides se taisent sur ce pont du Séparateur que connaissent les Gâthâ dès l'époque médique, et sur le jugement des morts, qui sera développé dans l'Avesta[76 bis]. Ne voyons là qu'une simple prétérition; car une croyance de haute antiquité, qui s'est prolongée jusque sous les Sassanides, à travers cinq cents ans d'influence hellénistique, n'a pu disparaître à l'époque perse. Puisque toute la doctrine des rois achéménides se fonde sur la Justice, ils n'ont pu ignorer l'épreuve du jugement qui distingue le Juste de l'Injuste, et traite chaque homme selon ses œuvres. Cette sanction morale, condition de l'immortalité, nous est poétiquement décrite[77] dans un fragment de l'Avesta (*Hatôxt Nask* II) :

« L'âme après la mort, reste trois jours auprès de la tête du cadavre, récitant les Gâthâ, appelant le bonheur, goûtant toute la paix que peut contenir le monde des vivants. A la fin de la troisième nuit, précédée d'une brise parfumée, lui apparaît sa religion (ou conscience, *daêna*) sous forme d'une vierge de quinze ans, de noble taille, aux bras blancs, aux seins relevés, aussi belle que les plus belles. A son interrogation, elle répond : « O jeune homme au bon esprit, aux bonnes paroles, aux

76. *Mat.*, XXV, 31 : « Le roi (du ciel) dira à ceux qui seront à sa droite : Venez, vous qui êtes bénis de mon père... car j'ai eu faim et vous m'avez donné à manger; j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire; ...j'étais nu et vous m'avez vêtu. » Cf. *Livre des Morts*, ch. cxxv : « Je vis de Vérité-Justice, je me suis concilié Dieu avec ce qu'il aime (la Justice) : j'ai donné du pain à l'affamé, de l'eau à l'altéré, des vêtements à qui était nu. » Osiris place, au ciel, les Justes à sa droite (Stèle du Louvre, C 3, l. 19, XIIe dyn.).
76 bis. Ayant secoué le joug des Séleucides, la Perse recouvre son indépendance sous la dynastie nationale des Arsacides (243 av. J.-C.-225 ap. J.-C.) et surtout des *Sassanides* (225-641). La réaction s'accompagne d'un retour aux traditions de Zoroastre. On recherche et compile les vieux textes sacrés pour en former l'*Avesta* (révélation) qui primitivement comprenait 21 livres dont il ne reste que des fragments : le Zend-Avesta (trouvé par Anquetil-Duperron, en 1761, chez les Parsis de l'Inde) et des passages de la traduction en langue populaire, le *pehlvi*, que firent les prêtres sassanides. La partie la plus ancienne de cet Avesta en débris, ce sont les *Gâthâ*, écrits en dialecte apparenté au vieux perse, strophes, ou vers isolés, qui nous apportent l'écho authentique de Zoroastre et que reliait autrefois un prêche, ou commentaire en prose, qui s'est perdu. Voir traductions françaises de l'*Avesta* par J. Darmesteter et Harlez; à compléter par trad. allemande, récente, de Bartholomae.
77. D'après Sœderblom, *La vie future*, p. 82-84. Cf. A. Moret, *Rois et Dieux d'Égypte*, p. 142.

bonnes actions, à la bonne religion, je suis ta propre religion incarnée. Tu m'aimais pour ma grandeur et ma beauté. Aimable, tu m'as rendue plus aimable; désirée, tu m'as rendue plus désirée... (de sorte que) les hommes honoreront de sacrifices Ahoura-Mazda. »

La conclusion se trouve dans une autre partie de l'Avesta (*Vendidâd*, XIX, 98-106). « L'âme arrive au pont du Séparateur (Cinvât) créé par Ahoura-Mazda. Là elle redemande la part des biens terrestres qui a été donnée par elle dans le monde corporel. Alors vient la belle vierge. Elle amène les âmes des fidèles au-dessus du pont Cinvât, dans le chemin des divinités spirituelles, et par-devant Ahoura-Mazda, dans la maison des hymnes, la demeure aux trônes d'or des Immortels bienfaisants et des autres fidèles. »

Quel est le sort de l'impie ? Il est symétrique et contraire à celui du juste. Déjà dans les Gâtha, « l'âme de l'impie gémit au pont Cinvât », et le fragment du *Hatôxt Nask* II précise : « après la mort, l'âme de l'impie respire toute la détresse que peut contenir le monde des vivants » et « marche dans les ténèbres parmi des odeurs fétides ». La littérature pehlvie (*Artâ-Viraf Namek*, 17) oppose le sort du méchant à celui du juste : le méchant aussi est accueilli par sa propre religion, mais c'est une femme de mauvaise vie, sale, pourrie, la plus impure et puante créature d'Ahriman. « Je suis, dit-elle, tes mauvaises actions. Odieuse, tu m'as rendue plus odieuse; objet de réprobation, tu m'as rendue plus réprouvée... », et elle tire en bas du pont les méchants dans les ténèbres où ils seront torturés, nourris de matières fétides et empoisonnées[78].

La traduction pehlvie de l'Avesta et la littérature sassanide nous ont conservé des passages qui n'existent plus dans l'Avesta récent. Celui-ci ne parle pas nettement d'un jugement sur le pont, qui précéderait la séparation des bons et des méchants, mais le jugement et les juges nous sont décrits par les théologiens pehlvis (*Dinkart*, VIII, 44, *Arta Viraf*, 5, etc.), et nous paraissent être inspirés de la psychotasie égyptienne. Au pont Cinvât fonctionne un tribunal de trois dieux. Le juge principal est Mithra, le Soleil aryen, dieu de lumière, de vérité, de justice, comme le Shamash des Sémites et le Râ égyptien. Il examine les morts avec Rashnou qui « tient une balance d'or », dans laquelle il pèse les actions bonnes et mauvaises (Sœderblom, *l.*, *c.*, p. 95-96.). Le rôle du troisième juge — tantôt Sraosha, tantôt Arstat — est mal défini[78].

Nous ignorons à quelle époque se place l'interpolation de la *balance*,

78. Allusions dans *Gâtha* et les *Yashts*, 14 et 19; description détaillée dans *Bundahis*, XXII.

mais peut-on douter que cet épisode soit un emprunt à la littérature religieuse de l'Égypte qui, seule dans l'Orient ancien, décrit, depuis 1.500 ans, la pesée des âmes ? Sous cette forme concrète et graphique, la psychostasie a séduit les théologiens mazdéens et juifs (*supra*, p. 658) : le juste de Zoroastre devient, dans le mazdéisme tardif, un « justifié ». Les déclarations posthumes des rois perses que nous avons citées ne reproduisent-elles pas, parfois mot à mot, la confession négative du défunt égyptien devant le tribunal de Râ ?

Outre ce jugement individuel, il y aura — ce qui n'existe pas chez les Égyptiens — le *Jugement dernier* de l'humanité. La fin du monde, après 12.000 ans d'existence, sera annoncée par un Messie. Les hommes ressusciteront avec leur corps; un flot de métal en fusion submergera la terre et l'humanité qui en sortiront purifiées et renouvelées. Ce sera le triomphe définitif d'Ormazd sur Ahriman.

Si altérée qu'ait été, au cours des vicissitudes politiques, la doctrine de Zoroastre, elle resta une religion de salut, fondée sur un idéal de pureté, de vérité, d'énergie. La foi des Mazdéens est *militante*. Chaque homme doit être vertueux pour opérer son salut propre; il doit aussi contribuer à sauver la société de l'Esprit du mal. C'est l'apport — peut-être original — de ces Aryens, par ailleurs si éclectiques, à la pensée universelle.

MONUMENTS FUNÉRAIRES EN PERSE

Les Gâthâ nous ont appris que l'Iranien a, tout au moins depuis Zoroastre, dépassé le stade auquel les Sémites, même les Israélites, se sont attardés si longtemps : la croyance que l'âme reste après la mort auprès du cadavre. Au contraire, l'âme du Mazdéen quitte son corps pour recevoir auprès d'Ahoura-Mazda la récompense ou le châtiment de sa conduite. Mais que devient le cadavre ? L'Avesta exclut les deux modes de sépulture en usage chez les anciens Orientaux : incinération, ou inhumation; au témoignage d'Hérodote (I, 138; III, 16) et de Strabon (XV, III, 17), la corruption des cadavres ne doit souiller ni le feu, élément pur par excellence, ni la terre, ni l'eau des fleuves. Les mages enseignaient, depuis Zoroastre, « qu'il ne fallait pas inhumer le cadavre d'un Perse avant qu'il ne soit déchiré par des chiens ou des oiseaux de proie » (*Hér.*, I, 140), c'est-à-dire réduit au squelette incorruptible. Encore aujourd'hui, les Parsis élèvent, dans un lieu désert, des « tours du silence » (*dakhma*)[79] où les cadavres sont abandonnés aux oiseaux; ensuite les squelettes décharnés sont préci-

79. C. M., III, p. 1422; Perrot et Chipiez, V, p. 608.

pités dans un puits, isolé de la terre par un revêtement de maçonnerie. Ce genre de sépulture remonte probablement à une haute antiquité, mais n'était, peut-être, pratiqué avec rigueur que par les mages. Chez les Perses, le commun du peuple « ensevelissait les cadavres, après les avoir enduits de cire » (*Hér.* I, 140), ce qui évitait la contamination de la terre. Cette couche isolante fut remplacée par un monument de pierre pour les rois achéménides; c'est ainsi que nous possédons quelques tombes royales, seuls spécimens d'une architecture funéraire qui s'explique aussi par l'imitation des peuples voisins et le respect attaché à la personne des rois. C'est là une exception, et on n'a retrouvé, en Médie, en Perse, que fort peu de ces nécropoles privées qui abondent en Mésopotamie, en Syrie, en Phénicie, et surtout en Égypte dont le sol a toujours gardé plus de morts que de vivants.

LA TOMBE DE CYRUS LE GRAND

C'est à proximité des capitales qu'on élevait les tombes royales. Non loin des palais de Pasargade, au cœur de la Perse proprement dite, se dresse un tumulus en pierres de taille, formé de six assises en retrait successif, large, à la base, de 15 mètres, et haut de 5 mètres. Au sommet, une petite chambre dont le toit simule le couvercle d'un sarcophage, la *théca* des Phéniciens, et dont la porte est surmontée d'une « gorge égyptienne ». Strabon rapporte (XV, III, 7) qu'Alexandre le Grand, visita le monument; on y trouva « un lit d'or, une table garnie de vases à boire, un cercueil d'or, des habillements en quantité, des bijoux incrustés de pierreries »; le tombeau, plus tard profané, portait l'inscription : « Passant, je suis Cyrus... » Sur un pan de mur voisin, subsiste, en effet, un texte en cunéiformes : « Je suis Cyrus, roi achéménide »[80].

L'OFFRANDE DE MAÂT (?) AU DIEU AHOURA-MAZDA

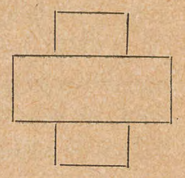
Non loin du tumulus, subsistent des murs et le montant d'une porte. Un bas-relief, haut de 3 mètres, y figure un personnage debout, vêtu d'une robe, avec quatre ailes, comme les génies assyriens qui protègent les fidèles franchissant la porte. La tête, barbue à la mode perse, porte une chevelure en tresses, à la mode égyptienne; autour de l'oreille s'enroule une petite corne de bélier, comme sur les effigies d'Amon-Râ, dont le totem est un bélier. Sur la tête, entre deux cornes longues et torses, s'érige une couronne de pur type égyptien : trois faisceaux de papyrus, où repose et d'où sort le disque solaire, tel que Râ renaissant du lotus

80. Perrot et Ch., V, p. 521; M. *H.*, III, p. 653; C. M. III, p. 1421, fig.

primordial. Ce diadème (en égypt. *hetes*) est une des coiffures rituelles de Râ et d'Osiris[81]. Le génie ailé présente, de son bras droit replié, un objet où Dieulafoy a discerné une statuette, sommée d'une uraeus[82]. Ne s'agirait-il pas d'une statuette de Maât, la Vérité-Justice, coiffée de la plume dressée, hiéroglyphe de son nom ? Rappelons-nous la présentation de Maât, par des génies égyptiens, sur les plaques d'ivoire retrouvées dans le palais d'Achab à Samarie (*supra*, p. 658). Quelle figure pourrait mieux commenter les déclarations des rois achéménides : « J'ai aimé le Vrai et je n'ai pas aimé le Mensonge » ? L'art religieux de l'Égypte a fourni la couronne du personnage divin; la doctrine égyptienne de Maât a peut-être inspiré la Justice divine et royale des Achéménides, invoquée par Cyrus au seuil de sa tombe, et dans les inscriptions de ses successeurs.

TOMBES RUPESTRES DES ACHÉMÉNIDES

A Persépolis, divers rois ont creusé des hypogées, à la mode égyptienne, dans le « Mont royal » qui encadre la plaine (*Diodore*, XVII, 71). Un groupe de trois tombes retient l'attention : l'une est gravée d'inscriptions qui l'attribuent à Darios I; deux autres, anépigraphes, sont peut-être celles de Xerxès et de Darios III. Toutes sont construites sur le même plan. Elles ne sont pas accessibles de plain-pied; c'est à 10 mètres au-dessus du sol qu'on a évidé, dans la falaise verticale, un panneau en forme de croix, haut de 22 m. 50, divisé en trois étages de même hauteur, le médian étant plus large d'un tiers (18 m.). A l'aide de machines on soulevait le cercueil[83] pour le déposer au 2e étage où était l'entrée du caveau. La porte s'encadre d'un beau décor qui reproduit une façade de palais, à 4 colonnes engagées (deux et deux), de part et d'autre de la porte à gorge égyptienne. Ces colonnes, surmontées du chapiteau caractéristique de l'art perse — deux protomes de taureau adossés — portent une corniche dentelée avec gorge égyptienne : celle-ci s'incruste d'une frise de lions passants, motif hittite dans une façade égypto-lycienne. Bien que ce



81. Perrot et Ch., V, p. 787, d'après Dieulafoy; la couronne, p. 786, d'après Flandin et Coste; M. *H.*, III, p. 652, fig. Photog. récente : Sarre, *Art de la Perse*, pl. I.

82. Dieulafoy, *L'art antique de la Perse*, I, p. 35 : « Une statuette dont le double bonnet, fort différent du pschent, est surmonté de l'uraeus sacrée ». Cette description, contestée par la plupart des historiens, gagne en vraisemblance depuis qu'on a retrouvé à Samarie et Damas des imitations cananéennes de la présentation de Maât (*supra*, p. 658).

83. Diodore, XVII, 71 : « A l'est de la citadelle de Persépolis, est une colline, le *Mont Royal*, qui renfermait les tombeaux des rois perses... Point d'avenue qui y donnât accès; c'était à l'aide de machines portatives qu'on soulevait les corps pour les installer dans leur dernière demeure. »

décor ne soit qu'un placage, son intérêt est de nous restituer l'extérieur d'un palais royal, car, dans tous les palais achéménides subsistants, les murs sont écroulés et les façades détruites. Au 3e étage, de largeur pareille à celle du seuil, un bas-relief occupant toute la hauteur présente une scène rituelle, l'adoration du feu par le roi défunt[84]. Nous avons ici sous les yeux ce qui se passe dans le caveau funéraire dont la porte s'ouvre au-dessous du tableau. En cela, les artistes perses ont imité les stèles-portes de stombeaux égyptiens, dont le bas reproduit la façade de la maison d'outre-tombe, tandis que le haut montre, derrière la façade, le défunt assis devant sa table d'offrandes, à l'intérieur de la tombe. A Persépolis, la scène figurée est un épisode de la vie éternelle et glorieuse du roi : sur le lit funéraire qui occupe toute la largeur du caveau, Darios I se dresse, en grand costume royal, le bras gauche appuyé sur son arc, le bras droit à demi tendu, en geste d'adoration, vers le feu sacré qui flambe sur un autel. Entre le roi et le feu planent au ciel Ahoura-Mazda et le disque solaire.

L'intérieur de la tombe comprend un petit vestibule et une salle surbaissée, exiguë, où sont creusées des cuves, sans doute pour des cercueils de la famille royale : le tombeau, comme le culte, sont réduits à la plus simple expression. Nous admettons, avec Perrot et Chipiez (V, p. 632), que les rois achéménides, qui ont visité l'Égypte, ont voulu imiter les hypogées des Pharaons; mais cette imitation reste très libre. Ni dans l'accès ni dans le décor, rien ne rappelle les hypogées de la Vallée des Rois, leur cheminement dans la profondeur de la falaise, leurs appartements spacieux, leur splendide décor rituel. Ce sont les façades à colonnes des tombes princières de la XIIe dynastie, à Beni Hassan et El-Bersheh, qui ont inspiré les artistes de Persépolis.

Autour de ces tombes royales, Herzfeld a retrouvé quelques tombes privées, très simples, dans le roc. La coutume, en honneur chez les mages, d'exposer le cadavre dans des charniers déserts, n'était donc pas observée à la cour, ni sans doute dans le peuple, au temps des Achéménides.

PALAIS ROYAUX

Comme les palais assyriens, ceux des rois perses sont les monuments les plus caractéristiques. Ils faisaient la parure des trois capitales perses. De ceux de Pasargade, il ne reste plus que des arasements; ceux de Suse ont été explorés et partiellement reconstitués par Flandin et Coste, puis par les Dieulafoy; ceux de Persépolis, les plus étendus et les mieux conservés, déblayés

84. Perrot et Ch., V, p. 618, pl. I et p. 623, 628; C. M., III, p. 1423; M. *H.*, III, p. 736.

par Flandin et Coste, sont actuellement l'objet de fouilles exhaustives par l'Oriental Institute de Chicago, sous la direction de Herzfeld. La comparaison de ces monuments achéménides montre une remarquable unité de plan, de construction, de style. Examinons les palais de *Persépolis*, dont les traits se retrouvent à Suse et Pasargade.

Une ville royale perse comprend tout un ensemble de monuments bâtis sur une terrasse rocheuse naturelle, ou sur un socle de maçonnerie, usage emprunté aux Suméro-Akkadiens et aux Assyriens. A Pasargade, ville de Cyrus et Cambyse, la terrasse en pierres de taille est la seule partie conservée; adossée à une colline, longue de 250 mètres, haute de 12, elle ne comporte aucune décoration, car c'est l'amorce d'un monument qui n'a pas été poussé plus loin[85]. A Persépolis, le socle, qui épouse les dénivellations d'un sol rocheux, et qui s'adosse aussi à une montagne, a 530 mètres de long sur 330 mètres de large. Les angles et certaines parties du mur sont renforcés de bastions. A l'extrémité nord de la terrasse, on a découpé, sur une largeur de 75 mètres, un escalier double, parallèle au mur. Chaque escalier a 13 mètres de large et 112 marches. Des murs à hauteur d'homme encadrent les rampes et sont décorés de figures : d'un côté, montent des porteurs de tributs, et, de l'autre, des gardes descendent les marches, semblant accompagner le va-et-vient des visiteurs. Au-dessous de ces personnages se déroulent des scènes empruntées aux vieux répertoires de Suse et de Sumer : attaque du taureau par le lion, arbres et fleurs du pays[86]. Le grand escalier débouche sur une plate-forme qui présente des plans d'altitude croissante. Une entrée monumentale carrée, encadrée de tours, forme un propylée à 4 colonnes, ouvert par 4 portes aux points cardinaux. Chaque porte s'ornait d'une paire de bisons colossaux, à tête humaine, avec couronne et barbe calamistrée, d'un type tout assyrien, plus grands encore que ceux de Khorsabad : 6 mètres de long et 5 m. 55 de haut[87]. La porte au-dessus d'eux s'élève encore à 11 mètres, sculptée de bas-reliefs qui figurent Darios I et Xerxès siégeant sur le trône[88].

SALLES DE RÉCEPTION : APADANA

A quelques mètres plus loin, sur un socle plus élevé de 3 mètres, les salles officielles de réception. Des portiques à deux rangs de colonnes encadrent, sur trois faces, une hypostyle où le roi recevait

85. P. et Ch., V, p. 671; C. M., III, p. 1407.
86. Plans et description : P. et Ch., V, p. 676 et suiv.; M. *H.*, III, p. 739. Escalier : C. M., III, p. 1439-1440. Plan et édifices nouveaux, retrouvés par Herzfeld, ap. Breasted, *The Oriental Institute* (1933), p. 322-336.
87. P. et Ch., V, p. 690; C. M., III, p. 1147 (au Louvre); M. *H.*, p. 738-745, fig.
88. C. M., III, p. 1433 ; moulage au Louvre.



Carte 13. — L'EMPIRE PERSE

ses hôtes : c'est l'*apadana,* salle du trône et salle d'audience. Les architectes perses y ont dépensé toutes les ressources de leur art. L'*apadana* est la partie essentielle d'un palais perse; celui-ci ne comporte ni temple ni réduit fortifié, à la différence des palais babyloniens ou assyriens; il est, avant tout, construit pour donner un cadre majestueux aux entretiens que le Grand Roi accorde à ses sujets et aux ambassadeurs étrangers.

A Persépolis, le premier groupe de bâtiments, le mieux conservé, qui se présente au visiteur est l'apadana de Xerxès. Des portiques, à deux rangs de six colonnes, présentent au naturel ces façades factices sculptées aux hypogées royaux (*supra,* p. 773). Ils introduisent à la salle principale, sur plan carré, où six rangées de six colonnes offrent aux yeux une plantation en quinconce de 36 pilliers en calcaire bleuté, mais jadis peints de couleurs rutilantes[89]. La salle a 43 m. 50 de côté; les colonnes sont plantées à 9 mètres l'une de l'autre; d'un diamètre de 1 m. 60 au maximum, elles s'élèvent jusqu'à 19 m. 40. L'impression est toute de légèreté et de sveltesse, si on évoque les colonnes puissantes, parfois trapues, de Karnak ou de Louxor, construites pour soutenir un lourd toit de pierre, tandis que les piliers perses ne portaient qu'un toit de bois relativement léger.

Ces colonnes, inspirées des piliers floraux égyptiens, offrent cependant des combinaisons originales et curieuses. La base *campaniforme* imite une corolle renversée, à pétales allongés; un coussinet la relie au fût arrondi. Celui-ci, très élancé, est encore aminci par des cannelures très rapprochées. Dans les édifices de décor simple (façade des hypogées), le fût se raccorde directement au chapiteau; dans les apadana, le fût s'épanouit en des corolles de papyrus, directement imitées de l'Égypte; puis un bloc rectangulaire, orné de doubles volutes contrariées, raccorde la corolle au chapiteau, « passage » artificiel, d'étrange aspect. Le chapiteau lui-même est la plus originale invention de ce style éclectique. Dans un même bloc sont taillés deux protomes de taureaux agenouillés, se tournant le dos[90]; entre leurs nuques, un espace vide permet d'insérer la poutre perpendiculaire qui soutient la toiture en bois précieux. Ces taureaux sous le joug, gardiens de la demeure, comme les bisons des propylées, débordent largement le fût gracile; les cornes, les oreilles, les yeux en bronze doré, se détachent vigoureusement sur le plafond. Toutes les colonnes en Perse

89. P. et Ch., V, p. 696 et suiv.; fig. et pl. polychromes.
90. P. et Ch., V, *l. c.,* et p. 780-781; C. M., III, p. 1410; M. *H.,* III, p. 758, fig. (Suse, au Louvre).

présentent ce chapiteau bicéphale (très rarement, les têtes de taureaux sont remplacées par des têtes de lion). Ce motif est proprement national, car il dérive d'un thème que nous voyons gravé, dès le début du III[e] millénaire, sur les cylindres de Suse[91]. Le chapiteau bicéphale se retrouve aussi chez les Phéniciens, dans les édifices bâtis à l'époque perse.

De cette magnifique hypostyle, chef-d'œuvre de l'art perse, une dizaine de colonnes restent encore debout; les éléments des autres ont été exhumés des ruines. Les murs latéraux en briques, aujourd'hui effondrés, s'élevaient à 2 ou 3 mètres au-dessus du sol, revêtus de bas-reliefs en marbre, cortèges de soldats ou tributaires qui suivaient le roi circulant d'une salle à l'autre. C'est au bas des murs, en plinthe, et non en frise, qu'on sculptait ces défilés qui se répètent indéfiniment. De nombreuses portes, embrasures, fenêtres, toutes décorées de la gorge égyptienne, perçaient ces murs bas et légers[92].

Sur le côté de l'hypostyle de Xerxès, le sol est jonché des ruines de l'apadana de Darios, qui était plus vaste encore, avec son portique, à deux files de huit colonnes, et sa grande salle de cent colonnes en quinconce, mais les fûts étaient moins hauts, la décoration moins luxueuse[93]. Ne semble-t-il pas que Darios ait tenté de rivaliser avec l'hypostyle de Karnak aux 144 colonnes ?

APPARTEMENTS PRIVÉS

Au nord de la terrasse, séparés des bâtiments officiels par une cour qui fut, peut-être, jadis occupée par un pyrée et desservie par de grands escaliers, s'étendent de nombreux bâtiments où l'on distingue les harems de Darios I et de Xerxès. Les appartements royaux comportent une hypostyle à 12 colonnes, suivie de deux groupes de six salles à 4 colonnes, où habitaient six des épouses favorites (?). D'autres édifices, au sud de la plate-forme, orientés vers le soleil, semblent être des palais d'hiver.

L'hypostyle de Darios I est une des mieux conservées, non pour ses colonnes, mais pour ses portes, fenêtres, niches en calcaire, restées debout parmi les murs de briques écroulés[94]. Les montants et embrasures portent de grands bas-reliefs à trois motifs : le roi, sur son trône, donne audience; le roi circule dans son palais, suivi de son porte-parasol; le roi combat les dévas hostiles, griffons fantastiques, lions rugissants,

91. C. M., III, p. 1412 et I, p. 396, fig..
92. P. et Ch., V, p. 794 et suiv.
93. *Ibid.,* p. 722 et suiv.
94. P. et Ch., V, p. 733; M. *H.,* III, p. 739; C. M., III, p. 1413.

qu'il pourfend de son glaive[95]. Toute la décoration conservée garde ce caractère officiel ou dogmatique. Aucune figure féminine pour charmer les yeux, aucune statue dans cette cour, puisque la religion proscrit les « images vivantes » des dieux et des hommes. Le bas des murs de ces édifices légers était souvent décoré de bas-reliefs en briques émaillées polychromes; tels, ces fameux archers et lions passants que Dieulafoy a rapportés du palais de Suse, et ces sphinx ailés, à tête humaine, au-dessus desquels plane le disque ailé[96]. Quelle fête pour les yeux que la polychromie des pierres peintes, ou des bois dorés sur fond écarlate!

Du mobilier, des objets d'art, des bijoux, peu de spécimens ont été retrouvés : un petit lion en bronze, réplique d'un modèle de Khorsabad, un rhython de bronze, où survit le prototype sumérien, quelques colliers et bracelets dans les tombes de Suse. A ces bijoux s'ajoutent de belles « dariques » d'or pur, gravées de la figure du roi qui tire de l'arc, genou en terre, et des pièces d'argent portant au revers une galère[97].

L'ART PERSE EXPRESSION DE L'EMPIRE

Les Perses, dont la domination a duré à peine deux siècles, n'ont pas eu le temps de se créer un art propre et national. Telle ne fut pas non plus, semble-t-il, leur ambition. « Barbares », devenus conquérants des plus glorieux foyers d'une antique civilisation, ils s'enorgueillissent plutôt d'être les héritiers et les élèves de maîtres illustres qu'ils ne cherchent point à supplanter. Ils ont puisé leurs inspirations diverses en Élam, Babylonie, Assyrie, Asie Mineure; à l'Égypte, ils ont demandé le plan directeur des tombes et des palais et beaucoup de thèmes décoratifs : disque ailé, sphinx, corniche à gorge, pilier végétal; mais, tous ces emprunts, ils les ont combinés, ordonnés, corrigés suivant leur instinct d'artistes, plein de finesse et de mesure. D'éléments disparates, les Perses ont tiré un style personnel, une architecture grandiose et élancée, un art qui a de la grandeur, riche sans surcharge, au modelé précis et sobre, par exemple dans le drapé des costumes, amples et de noble allure.

J. Darmesteter, un des initiateurs de la littérature religieuse perse, a fort bien défini cet « art composite, né de la fantaisie royale, qui a ramassé, en une unité artificielle et puissante, comme son empire même, toutes les formes artistiques qui l'ont frappé dans ses provinces d'Assyrie, d'Égypte et de Grèce asiatique; c'est le caprice d'un dilettante tout-puissant et qui a le goût du grand »[98].

95. C. M., III, p. 1435 à 1445; archers : M. *H.*, III, p. 692, pl. en couleurs.
96. C. M., III, p. 1441-1445 : fouilles de Mecquenem et Pézard (Louvre).
97. C. M., III, p. 1446-1453.

L'art et la civilisation des Achéménides servent la politique conciliante et centralisatrice des Grands Rois : d'où leurs limites, comme leur grandeur. Vers 500, les vieilles capitales : Suse élamite, Babylone, Thèbes, Ninive, Damas, étaient en ruines. Les Perses ont tenté de reconstituer les foyers d'un empire oriental à Persépolis et à Suse, villes grandioses, fastueuses, conçues sur un plan véritablement impérial. A voir Darios I porté sur son siège par les représentants de vingt nations, on trouve justifiée l'orgueilleuse inscription dédicatoire : « Si tu demandes combien est grand le nombre des pays que Darios, le Roi, a possédés, regarde l'image de ceux qui portent mon trône, et tu comprendras... Alors tu sauras que la lance de l'homme perse allait loin »[99].

IV. — L'Empire perse et la Méditerranée orientale

EXTENSION DE L'EMPIRE VERS LA GRÈCE

Darios I et ses successeurs, à la tête de pays riches et populeux, d'armées et de flottes, cédèrent à la destinée des empires militaires qui vivent de conquête, jusqu'au moment où leur progression se heurte à une puissance neuve, pleine de vigueur morale et matérielle, capable de les arrêter. Ainsi le monde oriental fut propulsé par ses empereurs aryens contre d'autres Aryens d'Europe. Le monde grec opposera l'élite au nombre, la petite patrie libre à l'empire colossal et autocratique. Athènes, dans sa jeunesse héroïque, repousse l'armée de Darios à Marathon (490); Athènes, Sparte, le Péloponnèse détruisent la flotte de Xerxès à Salamine (480) et brisent un retour offensif des troupes de Mardonios à Platées (479). Le sol hellénique est libéré. Ensuite, c'est le sol de l'Asie Mineure qui est disputé aux Perses par les Athéniens et Samiens, vainqueurs à Mycale (479). Les Ioniens des Iles se groupent en confédération, sous la direction d'Athènes qui domine l'Égée et rouvre l'expansion grecque en Asie. Dès 449, par la convention dite de Callias, la Perse renonce à intervenir dans l'Égée et sur les côtes ioniennes de l'Asie; mais, vers 404, Sparte laisse partir les « Dix-Mille » au secours de Cyrus le Jeune contre le Grand Roi

98. *Coup d'œil sur l'histoire de la Perse*, p. 18.
99. P. et Ch., V, p. 621, d'après Spiegel, *Altpers. Inschriften*², p. 57.

Artaxerxès II; son roi, Agésilas, affronte les Perses en Phrygie. La rivalité d'Athènes et de Sparte épargne à l'Empire perse, au déclin, d'autres défaites. Alors commence l'ascension de la Macédoine, dont les peuples belliqueux s'imposent à la Grèce sous Philippe II (359-335) et vont conquérir tout l'Empire perse et une partie de la haute Asie, avec Alexandre le Grand (334-330).

Cette lutte gigantesque — où le vieil Orient des Sémites, un instant rajeuni par la race aryenne, s'écroule devant les forces neuves de l'Occident — est hors de notre sujet, et se rattache à l'*Histoire grecque*. Il nous reste à exposer, dans la vie interne de l'Empire perse, ses rapports avec une puissance uniquement spirituelle, la Communauté juive de Jérusalem, et une satrapie, jadis puissance impériale, l'Égypte.

I. — Les Juifs dans l'Empire perse

ISRAËL PENDANT LA CAPTIVITÉ

L'exil à Babylone avait détruit le peuple d'Israël comme nation; il le fortifia en tant que communauté religieuse. L'élite qui avait suivi le roi Yojakin se serra autour de lui et des « docteurs de la Loi ». Toutefois le contact prolongé avec les Chaldéens, les Mèdes et Perses amène de curieuses compromissions. Ceux qu'on appelle les derniers prophètes, Ezéchiel, Daniel, Zaccharie, n'ont plus rien du prophète des rues qui, jadis, frappé de délire, ameutait la foule, interpellait les rois. Ce sont des savants de cabinet, des théologiens qui compulsent les textes sacrés des autres peuples et qui, imprégnés de la mythologie et de la littérature gnomique des Mésopotamiens et des Égyptiens, introduisent dans la doctrine judaïque des pensées, des images, des formules étrangères. Leurs visions d'apocalypse sont hantées de monstres venus de Sumer et d'Akkad. Le ciel de Yahvé, jusqu'ici splendidement désert autour de lui, se peuple de « fils de Dieu, anges, chérubins, séraphins », figures ailées comme les génies qui gardent les temples de Babylone et les naos de Memphis. Une armée céleste lutte contre les mauvais génies qui constituent l'armée de *Satan*. Depuis l'exil, en effet, les théologiens acceptent d'opposer à Yahvé un Esprit du Mal, moins hostile que complémentaire, car les adversaires dialoguent courtoisement, Yahvé donnant audience à Satan confondu parmi les fils de Dieu (*Job*, I). Cette personnification du mal, inconnue des Israélites de jadis, serait-elle empruntée aux doctrines dualistes, en vogue depuis Zoroastre, et déjà répandues dans la Babylone de Cyrus ? (*supra*, p. 767).

JÉRUSALEM GOUVERNÉE PAR DES GRANDS-PRÊTRES

Cyrus, « berger de Yahvé », rend la liberté aux Juifs de Babylone. Parmi les descendants de la maison de David, le Grand Roi choisit Sheshbassar, puis Zorobabel, que Cyrus nomme gouverneurs de Juda, sous l'autorité du satrape régional, avec permission de ramener dans leur patrie les Juifs qui désiraient quitter Babylone (vers 538). Il fallut négocier plus de vingt ans pour récupérer sur les Moabites et Samaritains le territoire de Jérusalem, pour réformer chez les Juifs demeurés en Judée des mœurs et doctrines contaminées par les colons assyriens transplantés à Samarie, enfin, pour ranimer les ressources agricoles et commerciales du pays. Ce n'est qu'en 521, à l'avènement de Darios I, que le prophète Zaccharie put obtenir des riches marchands juifs restés à Babylone des secours pour les misérables rapatriés. A ce moment, Zorobabel disparaît; depuis lors, c'est le grand-prêtre de Yahvé qui gère les intérêts matériels et spirituels de la petite nation juive, réduite à l'état de congrégation religieuse. Ce gouvernement théocratique constitue une dynastie; nous possédons la liste officielle des grands-prêtres qui exercèrent le pouvoir jusqu'à l'époque d'Alexandre.

RECONSTRUCTION DU TEMPLE; ESDRAS ET NÉHÉMIE

La bienveillance d'Artaxerxès I (464-424) permit à Esdras, « sacrificateur et scribe versé dans la loi de Moïse », de ramener à Jérusalem un nouveau contingent de Juifs, dotés de riches subventions (458). Dès lors, on commence à relever les fortifications et le temple de Jérusalem; le sentiment national renaît dans la population accrue. En 445, Néhémie, un Juif élevé à la cour d'Artaxerxès et devenu son échanson, arrive à Jérusalem comme satrape de Juda. Sans perdre contact avec la cour, il collabore avec Esdras pour achever la restauration du Temple et du culte, et pour raffermir la doctrine théocratique. C'est à eux que le judaïsme doit sa renaissance; nous en trouvons l'histoire dans les *Livres* dits d'*Esdras* et de *Néhémie*, compilés vers le milieu du IIIe siècle, où figurent des édits de Cyrus, de Darios I, d'Artaxerxès I, relatifs à l'organisation de Jérusalem, aux subventions accordées au Temple, aux chartes d'immunité pour les prêtres, témoignages de l'extrême libéralité des Grands Rois vis-à-vis des Juifs. On lira dans Ezéchiel (XI-XLVIII) la description toute allégorique du Temple[100] reconstruit et de la restauration politique de la Judée, idéalement partagée entre les 12 tribus

100. Voir la discussion du texte ap. R. Dussaud, *Origines cananéennes*, p. 48 et suiv.

traditionnelles : vision qui reflète l'immense espoir des Juifs, mais correspond mal à la prosaïque réalité, à la situation bien modeste de la petite communauté juive sous le protectorat perse.

GRANDE RÉFORME DU JUDAÏSME (445)

Le Temple achevé, vers 445, Néhémie publie avec solennité la Loi de Moïse et proclame le renouvellement de l'antique alliance d'Israël avec son dieu. Tous les Juifs présents signèrent l'engagement de respecter cette alliance. Dans cette édition nouvelle, les livres sacrés déjà existants ont été revisés et remaniés pour constituer un texte officiel et définitif; la préparation en a été commencée à Babylone. Au cours de leurs douloureuses méditations, Ezéchiel et ses compagnons d'exil se convainquirent que toutes les erreurs des rois et du peuple d'Israël, aussitôt corrigées par le juste châtiment de Yahvé, provenaient de l'oubli ou de l'ignorance de la révélation divine : il fallait donc remettre sous les yeux du peuple le texte authentique de la Loi de Moïse. D'ailleurs, les docteurs de la loi se piquèrent d'émulation au contact des prêtres et scribes babyloniens, ces érudits pourvus de bibliothèques, qui rééditaient sans cesse leurs textes sacrés. Dès lors, l' « école de Babylone » commença de réunir, et surtout d'amender, les quatre premiers Livres du Pentateuque et les Livres historiques : on expurgea les faits incompatibles avec la doctrine monothéiste, on interpola les développements utiles pour démontrer l'intervention constante de Yahvé à tous les moments de l'histoire d'Israël. Ce remaniement, continué après la captivité, poursuivi par plusieurs générations de prêtres, aboutit, au temps d'Esdras et de Néhémie, à la présentation au peuple d'une « seconde loi » (le *Deutéronome*) qui fixait la doctrine monothéiste sous un aspect qu'on croyait définitif[101].

A travers tant de corrections et intercalations, nous discernons toutefois les éléments disparates, la main des rédacteurs successifs de la *thora* (loi), et les étapes du sentiment religieux. Prenons le Décalogue, ce code des devoirs religieux et sociaux d'Israël. Une première rédaction, à l'époque des Rois (*Ex.*, XXXIV, 14-16), édicte des prescriptions très simples : ne servir nul autre dieu que Yahvé, célébrer les trois grandes fêtes paysannes, moisson de l'orge (Pâque), moisson du blé, dernières récoltes, par l'oblation des prémices et les sacrifices traditionnels. A cette thora purement rituelle, le Deutéronome (V, 6-18) juxtapose une version nouvelle où il n'est plus question de fêtes agraires

101. A. Loisy, *Religion d'Israël*, p. 200.

ni même de sacrifices : Yahvé, dieu unique, dieu spirituel, refuse les « images taillées », réclame la seule observance du sabbat, prescrit d'honorer père et mère, interdit le meurtre, l'adultère, le vol, le faux témoignage, insiste sur les obligations morales plutôt que sur les gestes d'observance. Sauf pour les Lévites de profession, le culte consiste à pratiquer la Justice plutôt que les sacrifices, ou tout au moins « la Justice en plus des sacrifices » (Dussaud).

Au Décalogue s'ajoute un résumé des coutumes de droit civil et de droit pénal (*Ex.*, XX, 22, à XXIII, 33), analogues à celles des Cananéens, mais qui prennent un caractère sacré, une fois incorporées dans le canon religieux. Pour les Lévites, on compose un rituel du culte et des sacrifices qui définit leurs devoirs et leurs droits (*Lévitique*). Ce livre, complété par *Nombres*, et quelques passages interpolés de l'*Exode*, est une source inestimable pour la compréhension des cultes orientaux.

Les guerriers, magistrats, fonctionnaires, le roi lui-même reçoivent aussi leur statut. On règle la question des impôts, celle du mariage et de l'héritage, de l'exploitation des terres, du traitement des animaux, etc. (*Deut.*, XII à XXVI). C'est à la fois un « code complet et un véritable programme de réforme nationale ».

Enfin, cet ensemble d'ordonnances que nous appelons le *Code sacerdotal* ou *P* (*supra*, p. 629) comporte une *Loi de sainteté* (attribuée à Moïse, mais rédigée après l'Exil) : les prescriptions de pureté, jadis exigées des seuls prêtres, sont maintenant obligatoires pour toute la communauté. Grâce à ces contraintes, Israël deviendra un peuple « saint », « séparé des autres nations », pour appartenir tout entier à Yahvé (*Lévit.*, XIX, 28). Afin d'éviter toute occasion, même involontaire, de fautes rituelles, les sacrifices de famille et de tribus sont interdits. Seuls les Lévites sont aptes à immoler les victimes et présenter l'offrande. D'ailleurs, depuis que l'occupation assyrienne a annihilé Samarie et réduit le royaume de Juda à un étroit territoire autour de sa capitale, le culte est concentré dans le temple de Jérusalem; alors disparaissent les anciens sanctuaires provinciaux, où se réfugiaient parfois des cultes locaux d'idoles païennes. Ainsi centralisée, l'autorité de Yahvé s'exerce par l'intermédiaire du seul grand-prêtre. Le peuple d'Israë n'est plus qu'une communauté religieuse; son gouvernement n'est plus qu'une théocratie : Yahvé maintenant règne sur Israël.

Les souvenirs de l'Exil ou les événements post-exiliques donneront lieu à d'autres récits, rédigés aux IIIe et IIe siècles : Livres d'Ezéchiel, Esdras, Néhémie; puis Job, l'Ecclésiaste, Proverbes, Daniel, etc. Cette littérature sera encore remaniée, avant d'aboutir à la traduction

grecque des Septante (fin du IIIe siècle av. J.-C.), à la traduction latine de la Vulgate (IVe siècle ap. J.-C.), et à la réédition en langue hébraïque dite des Massorètes (vers. le IXe siècle ap. J.-C.).

LE DIEU UNIQUE ET LE MESSIANISME

C'est maintenant que le judaïsme épuré donne une expression complète de sa doctrine monothéiste : « Je suis *Dieu* et il n'y en a point d'autre; hors moi, il n'y a point de Dieu » (*Isaïe*, XLV, 5). Les divinités des autres peuples, ce ne sont que des idoles, faites de main d'ouvrier (XL, 17). Au créateur unique de l'univers, dont un nouveau récit dans la *Genèse* décrit l'œuvre, Israël ne suffit plus, car le monde entier est sous sa loi. « C'est trop peu que de rétablir les tribus de Jacob et de ramener ce qui reste d'Israël. Je fais de toi, Israël, la lumière des nations. » (XLIX, 6). Dès lors, ce faible petit peuple, perdu sur l'immense échiquier de l'Empire perse, aspire à devenir le ferment du monde oriental; il sera « le sel de la terre ». Que dit Dieu de Cyrus ? « Cyrus est mon berger, il accomplira toutes mes volontés » (XLIV, 28). Le retour à Jérusalem, c'est le début d'une conquête de l'univers par *l'oint* de Yahvé, le *messie*.

LITTÉRATURE SAPIENTIALE ET ENSEIGNEMENT DIDACTIQUE

Non seulement les prêtres, mais toute la communauté sont désormais engagés dans le « service » de Dieu. Qui apprendra au profane ce « service » ? David et Salomon, en créant un corps de fonctionnaires, avaient dû se préoccuper d'instruire et de former les futurs agents de l'État sur le type de « l'honnête homme », modèle fourni par le *scribe* égyptien, babylonien, qui avait si longtemps administré Canaan. A leur tour, les rois juifs ont leurs écoles de scribes (*sophar*) où s'enseignent l'éducation mondaine, la science administrative, la morale du fonctionnaire intègre et courtois. Aussi les derniers écrits bibliques sont-ils didactiques; il se forme une littérature d'expérience sociale, dite « sapientiale » parce que la « Sagesse de Salomon » devient le prototype de tout écrit gnomique. On met dans la bouche de Salomon les *Proverbes* qui sont un manuel de civilité puérile et honnête, un recueil de conseils moraux ou pratiques, destinés à former les « conseillers du roi » pour » le salut de l'État » (*Prov.* XXII, 29; XXIV, 6).

INFLUENCE ÉGYPTIENNE SUR LA LITTÉRATURE POST-EXILIQUE

On a longtemps prêté aux *Proverbes* une originalité spécifique, caractéristique de la mentalité juive, tant à cause de leur style vivant et imagé, nourri de sève populaire, que de leurs apologues condensés, où le conte,

comme dit notre fabuliste, « fait passer le précepte après lui ». Or Salomon, leur auteur présumé (*supra*, p. 649), nous est présenté comme le Sage des Sages qui « dépasse la sagesse de tous les fils de l'Orient et la sagesse des Égyptiens ».

N'est-ce pas avouer que la littérature édifiante de leurs voisins était connue des Juifs ? D'où leur viendrait une expérience politique et administrative si sûre et si étendue, puisque, au temps de Saül qui mangeait en dehors de la tente, en plein air, avec ses guerriers, ils émergeaient à peine à la vie urbaine et policée ? Les récentes découvertes de Ras Shamra nous ont confirmé l'usage de l'écriture en Syrie dès le XIVe siècle; il y eut donc des scribes cananéens qui répandirent en Canaan la littérature des Mésopotamiens et Égyptiens, ceux-ci exerçant par prestige une influence civilisatrice, même en dehors des périodes de leur domination politique. Des souvenirs plus récents de l'intervention des Pharaons s'imposaient aux Juifs : depuis Sheshonq qui occupa Jérusalem vers 930, jusqu'à Osorkon II qui protégea Samarie vers 840, cette suzeraineté, ou cette présence d'un siècle, laissa, nous l'avons vu, une forte empreinte dans l'art, donc probablement dans la littérature. Nous avons signalé que l'admirable Psaume CIV qui glorifie Yahvé reproduit, parfois terme à terme (cf. 10-30), l'*Hymne à Aton* (écrit vers 1360); Isaïe (XXIV) dépeint la détresse sociale des Juifs avec les formules mêmes qu'employait, 1.500 ans plus tôt, le Sage *Ipoour*, au temps de la Révolution égyptienne, et c'est peut-être dans les *Enseignements* au roi Merikarâ (*supra*, p. 433), ou à tel autre Pharaon, que les prophètes lettrés cherchaient le modèle d'une administration qui doit être juste pour tous. En fait, les Juifs contemporains de leurs envahisseurs, Sheshonq et Osorkon II, pouvaient lire les *Enseignements du scribe Ani*, un peu antérieurs à cette époque, soit dans des adaptations, écrites pour les Juifs, en hébreu, soit même d'après les originaux : le scribe Ani ne dit-il pas à son fils, pour lui faire honte de sa paresse : « Est-ce qu'on n'instruit pas le Nègre, le Syrien, et tous les étrangers pareillement, du langage de l'Égypte ? »[102] ? A la société égyptienne opprimée par les féodaux libyens, ce même Ani apporta un réconfort (*supra*, p. 568), en lui proposant une éducation faite de douceur, de pitié silencieuse, de confiance en Dieu. Enfin, les *Enseignements d'Amenemope*, écrits probablement au VIIIe siècle, non seulement rééditent les conseils anciens de travail et d'honnêteté, mais glorifient « l'humble qui se remet aux mains de Dieu »,

102. A. Moret, *Fragments des Maximes d'Ani* (Pap. Guimet), ap. *C. R. Acad.*, 1929, p. 170.

sans rendre mal pour mal au violent, « dont le cœur est enflammé » d'ambition et de cupidité. La récente publication de ce papyrus d'Amenemope (1922) nous apporte la preuve qu'une section des Proverbes (XXII, 17 à XXIII, 11) parfois traduit littéralement, le plus souvent imite librement, en 30 maximes, les 30 chapitres du Sage égyptien[103]. A côté de ces emprunts évidents, d'autres, moins nombreux, mais également significatifs, ont été faits à la Sagesse des « fils de l'Orient », en particulier à l'abondante littérature groupée sous le nom du sage vizir assyrien *Ahiqar*, et dont on a retrouvé des fragments aux papyrus araméens d'Éléphantine. Certains récits de la *Genèse*, comme le déluge, et maintes paraboles ont leurs prototypes dans les mythes et fables de Babylone et d'Assour[104].

Vers la fin de l'empire perse, des textes égyptiens (relevés par G. Lefebvre dans le tombeau de Pétosiris, à Hermopolis) achèvent de confirmer le parallélisme de la Sagesse égyptienne et de la Sagesse biblique[105]. Les auteurs de l'*Ecclésiaste* et de *Job*, derniers écrits de l'*Ancien Testament*, s'inspirent de livres classiques en Égypte, tels que *Le dialogue du Misanthrope avec son âme*, et recherchent la singularité de thèmes nilotiques (hippopotame, crocodile : *Job*, XL à XLI). Ce syncrétisme littéraire ne pouvait qu'être favorisé par le syncrétisme politique des Grands Rois.

MESSIANISME ET VIE D'OUTRE-TOMBE. LE JUGEMENT DERNIER

Dans cet horizon élargi, la littérature sapientiale et les derniers écrits de l'*Ancien Testament* s'enrichissent d'une idée nouvelle : la préoccupation, jusqu'ici inconnue aux Juifs, du destin de l'âme après la mort. Au Psaume CXV, 17, s'affirme encore la vieille tradition des Sémites : « Ce ne sont pas les morts qui célèbrent Yahvé, ce n'est aucun de ceux qui descendent dans le séjour du silence », et même Isaïe (XXXVIII, 18) dit amèrement à son dieu : « Ceux qui sont descendus au *Chéol* n'espèrent plus en ta fidélité. »

Or la foi égyptienne, depuis au moins *deux mille ans*, se fondait sur la résurrection des morts, subordonnée à la sanction de la Justice divine, et Amenemope répétait que la mort, loin de mettre un terme à l'existence, est l'aube d'une félicité éternelle : « Heureux celui qui

103. Ad. Erman, *Eine aeg. Quelle der Sprüche Salomos*, ap. *Sitzber. Ak. Berlin*, 1924; Paul Humbert, *Recherches sur les sources égyptiennes de la littérature sapientiale des Hébreux*, 1929.
104. A. Loisy, *Religion*, p. 21, 254, 267; sur les Psaumes et Proverbes, p. 36-38.
105. *Égyptiens et Hébreux*, ap. *R. B.*, 1922, p. 481.

atteint l'Occident, s'il est sauf dans la main de Dieu » (XXIV, 19-20).

Les prophètes apportèrent cette consolation et cette espérance aux Juifs éprouvés : « Ceux qui cherchent Yahvé le trouvent » (*Amos*, V, 4-6), car Yahvé n'est plus, comme jadis, le terrible, capricieux maître d'Israël; il se lie à son peuple « par la justice, la grâce, la miséricorde »; il lui promet même de le « racheter de la mort » (*Osée*, II, 21; XIII, 14). Bientôt surgit l'idée de sanction morale, gage d'immortalité, et même l'*instrument* égyptien de cette sanction : Yahvé est « celui qui *pèse* les cœurs » (*Prov.* XXI, 2; XXIV, 12); Daniel annonce à Balthazar : « Tu as été pesé dans la balance et tu as été trouvé léger. » (*Dan.*, V, 25; cf. *Ps.* LXII, 10). Or la Balance divine n'apparaît qu'en Égypte, nulle part ailleurs en Orient (sauf très tard dans l'*Avesta*, et, plus tard encore, dans le *Coran*). L'imitation se révèle aussi dans l'expression toute faite : « pesée des cœurs » qui n'est jamais décrite concrètement ou en termes explicites, image usée qui tourne à la formule abstraite[105 bis]. Enfin, au dernier terme de l'évolution religieuse, on mentionne le *livre* (où Thot, dès les textes des Pyramides, inscrivait les péchés ou mérites du défunt), puis le *Jugement Dernier* de l'humanité qui est sans doute un écho des doctrines de Zoroastre, connues par les Juifs de Babylone. Daniel seul (XII, 1-3) annonce la venue finale d'un justicier, Micaël, le grand chef : en ce temps-là, « ceux qui seront trouvés inscrits dans le livre seront sauvés; les uns se réveilleront pour la vie éternelle, les autres pour l'opprobre ». Le Judaïsme, dans les derniers siècles avant notre ère, s'est assimilé ces éléments divers, venus en première ligne d'Égypte.

LES PERSES ET LA COLONIE JUIVE D'ÉLÉPHANTINE

La sollicitude des Grands Rois s'affirme même envers une colonie militaire d'Israélites qui s'était réfugiée à Éléphantine[106] depuis l'exil (*supra*, p. 738). Dans l'île sainte, où les Égyptiens adoraient Khnoum-bélier, les Juifs construisirent un temple à Yahou (Yahvé) encadré de deux déesses cananéennes (deux formes d'Anat); comme ils sacrifiaient des béliers à Yahou, ils scandalisèrent les prêtres de Khnoum qui saccagèrent le temple juif vers 410. Aussitôt la colonie adressa des suppliques à Bagoas, satrape de Juda. La révolte générale de l'Égypte, en 404, mit fin au conflit par l'expulsion des intrus. Jadis, d'ailleurs, Darios I fit écrire à la communauté d'Éléphantine pour lui annoncer des

105 bis. Allusions dans le judaïsme tardif : I. Lévy, *Lég. de Pythagore*, p. 158.
106. Sayce et Cooley, *Aramaïc Papyri at Asouan* (1906); A. Lods, *Les découvertes d'Éléphantine et l'Ancien Testament* (1910); Lettre à Bagoas : *Cambr. Hist.*, VI, *appendix*.

prescriptions (nouvelles ?) sur la fête des pains azymes; il envoya copie, en langue araméenne, de sa grande inscription de Béhistoun qui relate sa victoire sur les factieux. C'était rappeler aux Juifs ce qu'ils devaient à la tolérance de Cyrus et à l'appui impartial que le Grand Roi assure à tous les peuples, petits ou grands, de son empire.

2. — Les Perses en Égypte.

a) *De Cambyse à la révolte d'Amyrtaios* (XXVIIe dynastie perse, 525-405)

LE SATRAPE ARYANDÈS EN ÉGYPTE

L'Égypte était le grenier à blé de la Perse; elle payait au trésor une des plus fortes contributions de l'Empire (*supra*, p. 760). Le satrape institué par Cambyse, Aryandès, tenait sa cour et ses bureaux à Memphis, et il administrait non seulement l'Égypte, jusqu'à la Basse Nubie, mais encore Cyrène et Barca. Pendant la grande révolte, à l'avènement de Darios I, Aryandès se permit d'intervenir à Cyrène dont le « tyran » Arkésilas II avait été tué; il envoya contre Barca flotte et armée; celle-ci faillit périr dans les sables et sous les coups des Libyens (*Hér.*, IV, 167). Quelques prisonniers, ramenés à grand'peine, furent envoyés à Darios qui les relégua en Bactriane (IV, 204); mais Darios fut mécontent de cette coûteuse expédition, et, dans son inscription de Béhistoun, il compte les Égyptiens parmi ses sujets révoltés. En 517, il se rend en Égypte[107], à fin d'enquête et « condamne Aryandès à mourir pour avoir tenté de rivaliser avec lui ». Il reprochait encore à Aryandès d'avoir frappé des monnaies, non en or, mais en argent (II, 166); peut-être le satrape avait-il usurpé le privilège royal de graver son effigie, ou son nom, sur la monnaie.

LE CANAL DU NIL À LA MER ROUGE

Entre autres œuvres durables, Darios accomplit la réfection du canal, dit de Néchao, qui réunissait la branche pélusiaque du Nil à la mer Rouge (*supra*, p. 735). Hérodote affirme que Darios « acheva ce canal et le fit aboutir dans le golfe arabique » (II, 158; IV, 39). Des fragments de stèles, aux cartouches de Darios I, ont été retrouvés en trois points du canal, dont le tracé reste visible çà et là. Sur la stèle dite de Chadouf, une des faces porte une inscription

107. La date du séjour de Darios en Égypte est assurée par une stèle du Sérapéum. Sur cette période, cf. Ed. Meyer, *Aeg. Dokumente aus der Perserzeit*, ap. *Berlin. Akad.*, 1915.

en hiéroglyphes égyptiens, l'autre en cunéiformes et dialectes mède, perse et akkadien : « Moi, Darios, je suis Perse; avec les forces de la Perse, j'ai conquis l'Égypte. J'ai ordonné de creuser ce canal, depuis le Nil jusqu'à la mer qui sort de Perse. Le canal fut creusé, et 24 (ou 32) navires de Byblos (*kebentiou*) allèrent d'Égypte en Perse », par le canal, la mer Rouge et le golfe Persique[108]. C'est donc à tort que Strabon (XVII, I, 35) prétend que Darios renonça à cette entreprise qui n'aurait été achevée que sous les Ptolémées. Le commerce avec l'Orient et l'Inde se développe aussi par d'autres voies : la route du Ouady Hammamât, de Koptos à Qoséir sur la mer Rouge, n'a jamais été plus fréquentée qu'à l'époque perse; 200 inscriptions y sont datées des rois achéménides. De telles entreprises découlaient d'un plan d'ensemble pour le développement du commerce mondial; imitant le périple organisé par Néchao, Darios, à son tour, confia à Scylax un voyage d'exploration depuis l'Indus jusqu'aux côtes de l'Arabie[109].

ACTIVITÉ BIENFAISANTE DE DARIOS I

Le Grand Roi se comporte en Égypte comme un Pharaon : il restaure des temples à Karnak, au Fayoum, à Memphis. Une inscription de l'an 16 (505) relate des fondations en faveur de l'Horus d'Edfou; il honore les Apis du Sérapéum (maltraités, au dire d'Hérodote, par Cambyse). Dans l'oasis d'El-Khargeh, un sanctuaire d'Amon est rebâti[110]; la dynastie de Perse se réconcilie avec le dieu des Oasis aux oracles influents, pour soutenir sa politique en Libye et Cyrénaïque. La prospérité commerciale, issue du transit par mer, ou par caravanes, est attestée par de nombreux contrats démotiques. Ce n'est pas sans raison que Diodore (I, 95) a compté Darios parmi les six grands législateurs et administrateurs de l'Égypte. Toutefois les Égyptiens supportaient avec impatience la suzeraineté de ces Aryens venus d'Asie; les échecs subis en Grèce par Darios et ses successeurs déterminèrent des insurrections qui aboutirent rapidement à l'indépendance.

RÉVOLTE D'INAROS, INTERVENTION D'ATHÈNES

Lorsque le glorieux Darios essuya une défaite à Marathon (490) « toute l'Asie fut en mouvement (dès 486), les Égyptiens se révoltèrent... Darios se disposait à réduire l'Égypte

108. Pour la stèle de Chadouf, Petrie, *History*, III, p. 366, figure. Texte égyptien ap. *R. T.*, XI, p. 160; traduction du texte cunéiforme : Weissbach, *Keilinschriften der Achemeniden*, p. 105. Je dois à G. Posener une révision des textes; les inscriptions cunéiformes donnent une liste des satrapies, où 21 noms sont conservés sur les 24 satrapies existantes sous Darios.

109. Hérod., IV, 44.

110. Figure ap. Petrie, *Hist.*, III, p. 367-368; M. *H.*, III, p. 713, fig..

lorsque ses fils se disputèrent la succession au trône qu'on fixait chaque fois que le roi partait en expédition ». Xerxès l'emporta et, en 483, se rendit en Égypte, écrasa les révoltés, fit peser sur le pays un joug plus dur, et confia la satrapie à son propre frère Achéménès (*Hér.*, VII, 1-4, 7). La flotte égyptienne dut fournir 200 navires à la bataille de Salamine (480); mais cette défaite, suivie de l'échec des Perses à Platées et sur les côtes de l'Ionie, à Mycale (479), souleva l'Égée. Xerxès est assassiné par le chef de ses gardes; des massacres signalent l'avènement de son fils Artaxerxès I (464-424). Alors, révoltes en Bactriane, où une répression sanglante rétablit l'autorité (462), et en Égypte, où l'affaire fut plus sérieuse. Un prince libyen, Inaros[111], fils d'un Psammétique (peut-être descendant du dernier roi saïte) soulève la région de Saïs qui avait toujours partie liée avec la Libye; d'autres factieux surgirent çà et là; dans le Delta nord, un prince Amenardis (Amyrtaios) fait acte de prétendant « au pays des marais » (vers 460). Les insurgés obtiennent l'appui de Cyrène et de la flotte athénienne qui avait enlevé Chypre aux Perses. Athènes envoie une flotte de 200 à 300 navires et un corps de troupes commandé par Charitimidès (fin 459); ces secours arrivent après une victoire d'Inaros qui tue le satrape Achéménès à Paprémis; les débris de l'armée perse opposent une résistance acharnée dans la citadelle de Memphis. Les navires athéniens remontent jusqu'à Memphis, mais ne peuvent enlever le Mur Blanc. Cela donne le temps au satrape de Syrie, Mégabyse, d'arriver avec une forte armée et la flotte phénicienne. Charitimidès tomba sur le champ de bataille; Inaros fut blessé (456), et après dix-huit mois de résistance dans les marais du Nil, capitula, fut emmené à Suse, d'abord épargné par Artaxerxès qui finalement l'envoya au supplice. Un nouveau satrape, Sarsamas, fut conciliant; il rendit même l'administration de Saïs et de Bouto à Thamyras et à Pausiris, fils d'Inaros et d'Amyrtaios, ces irréconciliables adversaires des Perses (*Hér.*, III, 15).

En 449, Artaxerxès traite avec Callias, ce qui met fin aux « guerres médiques » : la Perse n'interviendrait plus en Égée, ni Athènes contre le Grand Roi. L'Égypte retombe sous le joug d'Artaxerxès et de Darios II; celui-ci embellit le temple d'El-Khargeh et y fait graver un grand hymne à la gloire d'Amon, roi des dieux : dernier témoignage de la tolérance perse. Depuis la fin du v[e] siècle, aucun monument égyptien ne porte plus le cartouche d'un Grand Roi de Suse.

111. Sur Inaros, cf. Glotz, *H. G.*, II, p. 148 et 154.

FAIBLESSE DE LA PERSE. TRAITÉ D'ANTALKIDAS

L'Empire s'affaiblit rapidement au cours du v[e] siècle, car des guerres entre prétendants éclatent à chaque succession au trône. Xerxès II (424) est assassiné, au bout de quarante-cinq jours, par un bâtard que supprime un autre fils, légitime, qui sera Darios II (424-404). Ce règne est troublé par des séditions en Asie Mineure; à Darios succède Artaxerxès II qui ravit la couronne à Cyrus le Jeune, gouverneur de l'Ionie, dont les droits au trône sont supérieurs aux siens. Cyrus arme contre son frère 13.000 mercenaires hellènes et 100.000 Asiatiques qu'il amène victorieusement de Sardes jusque près de Babylone, mais il se fait tuer à la bataille de Cunaxa (401). Alors commence cette fameuse retraite des « Dix-Mille » conduits par Xénophon, qui remontent le Tigre, traversent l'Arménie et arrivent en vue du Pont Euxin, sans avoir été attaqués, inertie qui leur montra la faiblesse interne de l'Empire perse. Plus audacieuse, cette petite armée de mercenaires eût pu, en pénétrant dans l'une des capitales, changer le sort de l'Orient. Ce qui prolongea l'existence de l'Empire perse, ce sont les fautes de ses adversaires, en particulier les divisions intestines de la Grèce. Sparte, pour contre-balancer Athènes, envoie Antalkidas signer une convention (387-386); les Grecs d'Asie et d'Égypte sont abandonnés au Grand Roi.

b) *Dernières dynasties nationales en Égypte*

L'Égypte profite de la décadence du pouvoir en Perse pour restaurer sa liberté, sous des rois nationaux. Pendant plus de soixante ans (404 à 362), des monuments remarquables attestent cette renaissance, et un recueil de prophéties, la *Chronique démotique*[112], exalte le sentiment national contre « les Mèdes ». Cette littérature patriotique et consolante surgit, en Égypte comme en Israël, au temps des épreuves et des invasions. Quoique de véracité suspecte, cette Chronique confirme le plus souvent les noms royaux que Manéthon classe en trois dynasties, les dernières, de rois égyptiens :

112. La chronique démotique de la Bibliothèque Nationale, Pap. 215, publiée par Revillout, *Revue Égyptologique*, II (1881), p. 3, et Spiegelberg, *Demotische Studien*, VII (1914).

XXVIIIe DYNASTIE SAÏTE	XXIXe DYNASTIE DE MENDÈS	XXXe DYNASTIE DE SEBENNYTOS
—	—	—
Amyrtaios (404-399)	Néphéritès I (399-393)	
Amyrtaios et Néphéritès « le 1[er] et le 2[e] roi après les Mèdes » *(Chron. démot.)*.	Akhoris..... (393-380)	Nektanebès..... (379-361)
	Psamouthès..... (380)	Takhôs, ou Téôs (Zeher)......... (361-359)
	Néphéritès II.... (379)	Nektanebos..... (359-343)

XXVIII[e] DYNASTIE : AMYRTAIOS (404-399)

Alors que Cyrus le Jeune disputait le trône à Artaxerxès II, un roi Amyrtaios, peut-être le petit-fils du compagnon d'Inaros, et fils de Pausiris, se crée des partisans dans les marais du Nord[113], cette région presque impénétrable que les Grecs appellent *Boucolie* et qui, depuis l'époque de Piânkhi, servait de refuge aux dissidents. Nul monument ne porte son nom, sauf un contrat démotique. La Chronique cite aussi un roi Amonher, contemporain d'autres rois, Moutroud et Psammétique. L'insurrection était donc générale dans le Delta, et cependant l'Égypte fournissait encore des soldats à Artaxerxès II sur le champ de bataille de Cunaxa.

XXIX[e] DYNASTIE DE MENDÈS (399-379)

L'Égypte du Sud se révolte à son tour et accepte que les rois de Mendès prennent le pouvoir; on trouve à Karnak, Héliopolis, Memphis, Bubastis leurs statues, naos et tables d'offrandes qui les montrent en bon accord avec les prêtres. Quant aux événements contemporains, nous ne les connaissons que par Diodore et les biographes, Cornélius Népos et Plutarque, qui nous font le portrait des généraux du temps.

Néphéritès et Akhoris reprennent contre les Perses la politique d'intervention en Canaan; à défaut d'armée solide, ils mettent leur espoir dans une flotte — créée à grands frais — et dans leur diplomatie. Diodore rapporte qu'ils nouent alliance avec Évagoras, roi de Sparte, dont la flotte vient de capturer Rhodes, Chypre et même Tyr l'imprenable, du moins pour quelques mois (*Diod.*, XV, 2). Néphéritès envoie 500.000 mesures de blé et l'équipement de 100 trières à la flotte d'Évagoras pour reprendre à la flotte perse la maîtrise de la mer. Akhoris lui expédie aussi du blé, mais il fait mieux : 50 trières égyptiennes renforcent les vaisseaux de Sparte. Or la grande flotte d'Artaxerxès II (300 navires) reprend Chypre (et sans doute Tyr) à Évagoras,

113. M. *H.*, III, p. 751-755.

qui se réfugie en Égypte auprès d'Akhoris; celui-ci ne peut le secourir; alors Évagoras, revenu à Chypre, fait sa paix avec Artaxerxès II.

L'Égypte était donc abandonnée par ses alliés. D'ailleurs survient la négociation entre le Spartiate Antalkidas et Artaxerxès II (387-386) : les Hellènes retirent leur appui officiel à l'Égypte. Maître de la mer, Artaxerxès II prescrit à Pharnabaze, satrape de Syrie, de rassembler une forte armée pour attaquer par terre l'Égypte. Il reste à celle-ci la possibilité de prendre à sa solde les mercenaires et leurs généraux, Conon, Iphicratès, Chabrias, Timothéos, même le roi de Sparte Agésilas qui, à titre personnel, se vendent au plus offrant. Akhoris les attire par une solde élevée (*Diod.*, XV, 41) et utilise leurs troupes en Asie Mineure où les Pisidiens retenaient les armées perses.

XXX[e] DYNASTIE DE SÉBENNYTOS. NEKTANEBÈS SAUVE MEMPHIS

La dynastie de Mendès sombre dans les dissensions qui permettent à un prince de Sébennytos (ville au centre du Delta) de recueillir le pouvoir. La dynastie compte trois rois remarquables[114] par qui l'Égypte expirante jette un dernier éclat.

Nektanebès (379-361) perd l'appui de Chabrias qu'Athènes, réconciliée à ce moment avec la Perse, rappelle pour ménager Artaxerxès; heureusement les forteresses du Delta arrêtent longtemps le satrape Pharnabaze; mais celui-ci concentre dans Acre 200.000 Asiatiques et 20.000 Grecs commandés par l'Athénien Iphikratès. En 374, Pharnabaze tourne les positions fortifiées de Péluse, et, par la branche mendésienne du Nil, arrive devant Memphis. Des rivalités entre Grecs et Perses sauvent la ville; Nektanebès peut renforcer la garnison, et la crue du Nil fait le reste en forçant les assiégeants à évacuer la plaine (*Diod.*, XV, 42-43).

Cet échec fut le signal d'un soulèvement général en Asie, qui s'étendit de la Phrygie au Sinaï : la « grande révolte des satrapes » paralysa pendant quinze ans les forces d'Artaxerxès II. L'Égypte connut treize années de sécurité (374-361). Aussitôt, de magnifiques constructions à Bubastis, Memphis, Abydos, Karnak, Edfou marquèrent la piété de Nektanebès[115]. Néanmoins le roi réserve pour la défense nationale[116] la plupart de ses revenus. Si, par un décret de l'an 1, retrouvé à Naucratis,

114. Jusqu'à ces dernières années, on plaçait en tête de cette dernière dynastie Nekht-Hor-hebt = *Nektanebos*, alors que c'est en réalité à Nekht-neb.f = *Nektanebès*, son presque homonyme, que revient cette première place (d'ap. Spiegelberg; cf. *A. Z.*, LXVI (1931), p. 68).
115. M. *H.*, III, p. 769-773, fig..
116. Stèle de Naukratis, publiée par G. Maspero, ap. *C. R. Acad. I[ons]*, 1899, p. 793.

il attribue au temple de Neith la dîme sur les droits de douane et les taxes perçues par le Trésor, c'est parce qu'il administre lui-même les biens des temples, qu'il a créé un budget des cultes, qu'il a enlevé l'autonomie financière au clergé. Les prêtres en sont ulcérés, et la Chronique reproche à Nektanebès « d'avoir oublié les dieux dans le moment qu'il songeait à conquérir la royauté », c'est-à-dire au moment du décret de Naucratis. La lutte contre les Perses exigeait du roi, pour se concilier le clergé, de tels sacrifices.

TAKHÔS ATTAQUE LA PERSE

Le fils de Nektanebès, Takhôs (ou Téôs, en ég. *Zeher*) ne règne que deux ans (361-359), mais se révèle ambitieux et énergique. La révolte des satrapes, « soulèvement si général que le Grand Roi perdait la moitié de ses revenus et ne pouvait subvenir aux frais de la guerre » (*Diod.*, XV, 90), offre à Takhôs l'occasion d'une attaque à fond, comme au temps de Néchao II. Il envoie une ambassade à Athènes [117] et obtient que Chabrias et ses bandes viennent en Égypte (360). De Sparte, le roi Agésilas en personne amène 10.000 guerriers. En Égypte, Takhôs lève 80.000 hommes et équipe 200 trières (XV, 92). Nul Pharaon n'avait fait un tel effort depuis les Ramsès. En outre, le jeune roi, épris de gloire militaire, se réserve le commandement suprême. Comment financer la guerre ? Chabrias persuade le roi d'employer les biens des temples : on ferme les sanctuaires, on réduit le personnel du culte, on prélève pour l'État les 9/10 des revenus sacrés; on élève au maximum tous impôts et taxes; les Égyptiens doivent verser à la fonte leurs objets d'or et d'argent; on en frappe des drachmes pour payer les mercenaires grecs qui n'acceptent pas le payement en nature (blé, vivres), mais seulement une solde en monnaie. Ainsi a-t-on retrouvé dans les fouilles du Delta des drachmes d'or, à l'effigie d'Athéna et de la chouette avec, en exergue, le nom de Tao (*Teôs*) [118].

L'ARMÉE ABANDONNE TAKHOS (359)

Ces mesures mécontentent à tel point les Égyptiens que Takhôs, déjà parvenu en Phénicie et en marche sur la Syrie, doit rebrousser chemin, son frère, laissé régent en Égypte, s'étant mis à la tête d'une insurrection. Le régent sollicite son fils, Nektanebos, qui commande un corps d'armée en Syrie, de ramener ses troupes en

117. Cloché, *l. c.*, p. 100. Une inscription attique rappelle cette ambassade.

118. Cette politique financière de Takhôs est exposée dans un fragment anonyme, intitulé *Oekonomika*; nous résumons le commentaire qu'en donne Cloché, *l. c.*, p. 103. Une drachme de Taô est au British Museum (*Cambr. Hist.*, VI, p. 21, n.). D'autres monnaies d'or, sont attribuables à cette époque : É. Chassinat, *Monnaies égyptiennes à légendes hiéroglyphiques*, ap. *R. T.*, XL (1923), p. 153.

Égypte pour prendre la couronne. Le général Nektanebos revient sans scrupule et « fut élevé à la royauté par les Égyptiens ». Agésilas passe à son service; seul Chabrias reste fidèle à Takhôs, mais est rappelé par Athènes. Takhôs, réduit à s'enfuir, traverse le désert de Syrie pour aller se jeter aux pieds d'Artaxerxès II qui lui pardonne et lui confie des troupes pour une reprise éventuelle de l'Égypte... ; la mort d'Artaxerxès II (358) arrête ces représailles et Takhôs disparaît de l'histoire [119].

PROSPÉRITÉ DE L'ÉGYPTE SOUS NEKTANEBOS (359-343)

Les débuts de Nektanebos furent contrariés par un soulèvement des Égyptiens dont il triompha, grâce à la fidélité d'Agésilas. Peu après, celui-ci, âgé de 84 ans, quitta le service du Pharaon et repartit pour Sparte, comblé d'honneurs et gratifié de 250 talents d'argent; s'arrêtant à Cyrène, il y mourut. Son corps, embaumé à l'égyptienne et ramené à Sparte, reçut des funérailles royales (358). Cette destinée agitée d'un condottiere hellénique au service des Orientaux met en lumière la faiblesse croissante de l'Égypte qui a perdu ses vertus militaires, et dont les Pharaons ne se soutiennent qu'à l'aide de généraux étrangers.

Par la suite, Nektanebos eut un règne pacifique et inscrivit son nom sur de nombreuses constructions, telles que le kiosque de Philae, sur des bas-reliefs à Karnak, des statues à Abydos et Bubastis, des naos de basalte et un temple de granit à Horbeit [120] dans le Delta. Par la pureté du style et la perfection technique, cette époque des rois de Sébennytos vaut celle de la renaissance saïte. L'Égypte doit à son dernier Pharaon de mourir en beauté.

ARTAXERXÈS-OKHOS SACCAGE L'ÉGYPTE (343)

L'empire perse était alors aux mains d'Artaxerxès III Okhos (358-338) qui, pour assurer sa sécurité, massacra, dès son avènement, tous les princes de la famille royale. Reprendre l'Égypte fut le but de toute sa politique. Vers 351, Nektanebos, grâce à Diophantos, Athénien, et à Lamias, Spartiate, repousse le premier assaut. Cet échec des Perses entraîne contre eux Sidon et toute la Phénicie. Nektanebos soutient Tennès, roi de Sidon, avec 4.000 mercenaires grecs; mais, vers 344, Tennès, serré de près par le Grand Roi,

119. Long récit dans Diodore, XV, 92-93; à la fin, le manuscrit, par une confusion du scribe, confond Takhôs avec Nektanebos, erreur rectifiable d'après les récits de Plutarque (*vie d Agésilas*), de Cornélius Nepos et de Xénophon.

120. Ce temple est, avec celui qu'éleva Khephren devant le grand Sphinx, le seul édifice égyptien construit entièrement en granit : exemple d'imitation des monuments très anciens, mise à la mode par les rois saïtes.

trahit ses sujets et livre sa propre ville qui est incendiée (*Diod.*, XVI, 43-45). Ensuite, Okhos isole l'Égypte par sa diplomatie et prépare une formidable armée de terre : 300.000 fantassins, 30.000 cavaliers, appuyée de 300 trières et 500 transports, à quoi Pharaon oppose 20.000 mercenaires grecs, 20.000 Libyens et 60.000 Égyptiens (XVI, 47); une flottille nombreuse défend les bouches du Nil, à défaut de grande flotte pour tenir la mer. Au début, Okhos conduit son armée par le désert et les marécages du lac Serbonis où elle fait de grosses pertes. Péluse est tournée par les canaux; la flotte perse pénètre par les bouches du Nil, enlève Bubastis sur les derrières de l'armée égyptienne. « Nektanébos se tenait à Memphis; voyant les progrès des ennemis, il abdiqua et s'enfuit en Éthiopie. Okhos démantela les grandes villes, profana les temples, ramassa une quantité d'or et d'argent. Après avoir nommé Phérendarès satrape d'Égypte, Okhos retourna à Babylone, rapportant d'immenses richesses » (XVI, 51).

L'ÉGYPTE APPELLE ALEXANDRE

Ainsi finit l'indépendance de l'Égypte (343). Dix ans plus tard (333), Alexandre le Grand écrasait Darios III Codoman à Issos (golfe d'Alexandrette). Un Égyptien, sans doute ancien serviteur de Nektanebos, Tafnekht de Hérakléopolis, en dédiant une stèle au dieu de sa ville, Hershef, nous a laissé un témoignage important sur « la guerre des Grecs (*Haounebou*)[121] ». A ce moment décisif, « le dieu Hershef était l'adversaire de l'Asie ». Aussi, lors d'une grande bataille, probablement à Issos, « alors que les Haounebou ont tué des myriades d'hommes à mes côtés, (dit Tafnekht), nul n'a levé le bras contre moi. Après cela — s'adressant au dieu — je t'ai vu en rêve; Ta Majesté m'a dit : « Hâte-toi de t'en retourner à Hérakléopolis; je serai avec toi. » Je traversai les pays étrangers, moi tout seul; je naviguai sur la mer, mais je ne craignais rien, me souvenant de toi, car je n'avais pas transgressé ta parole. J'arrivai à Hérakléopolis sans qu'on eût enlevé un cheveu de ma tête... » Le dieu égyptien avait pris parti contre les Perses[122]; c'est pourquoi ils furent vaincus par Alexandre : telle est la conclusion implicite de Tefnekht.

---

121. Stèle publiée par H. Schaefer, ap. *Aegyptiaca*, Festschrift für G. Ebers, p. 92; texte réédité par Sethe, *Urkunden der greich. röm. Zeit.*, p. 1.

122. Peu avant l'arrivée d'Alexandre en Égypte, un roitelet du Delta, Khabbash, s'était révolté contre les Perses; son règne est cité par un contrat démotique, et une stèle d'Apis, non par Manéthon. La stèle dite du Satrape (au début du règne de Ptolémée Lagos) rappelle le temps où « le roi du Sud et du Nord, Khabbash, était venu à Bouto, pour inspecter les marais, afin de repousser les navires des Asiatiques venus contre l'Égypte ». (*Égypte pharaonique*, p. 595).

En effet, après Issos, Alexandre, laissant les Perses s'enfuir vers Babylone, marche droit sur l'Égypte : Sidon se donne à lui; Tyr et Gaza ne céderont qu'à la force. Quant à l'Égypte, le satrape Mazacès renonce à la lui disputer, tant était vif le ressentiment national contre les atrocités d'Okhos. Sans coup férir, Alexandre occupe la vallée du Nil (nov. 333). Il veut intelligemment se concilier la bienveillance des dieux; il rend hommage au taureau Apis, traverse le désert de Libye pour aller saluer Amon, en sa lointaine oasis de Sioua : le dieu l'accueille avec bonté, l'appelle « son fils » et lui promet l'empire du monde[123].

Ainsi se perpétue, jusque dans la défaite, le prestige mondial de la nation qui avait créé la royauté de droit divin. Au IVe siècle, c'est encore en Égypte qu'une tradition millénaire, respectée même par les Grecs, plaçait le trône de l'Orient.

---

123. G. Maspero, *Comment Alexandre devint dieu en Égypte*, ap. *Annuaire de l'École des Hautes Études*, IVe Son, 1897, p. 18; cf. G. Radet, *Alexandre le Grand* (1934).

CONCLUSION

Sur l'aire de l'Orient méditerranéen, nous avons pu remonter jusqu'aux aux âges de la pierre et de la préhistoire qui précèdent, de plusieurs dizaines de millénaires, les temps historiques, ceux qui nous apportent des témoignages irrécusables de la pensée par l'écriture et le calendrier.

Dans le reste du monde méditerranéen, un hiatus sépare la préhistoire de l'histoire attestée : climat, races, outillage diffèrent d'une époque à l'autre, surtout du Paléolithique au Néolithique. Les glaces recouvrent, pour des millénaires, l'Europe, l'Asie Mineure, l'Asie centrale, interrompant le progrès des races et des industries, qui se développaient pendant les intervalles des glaciations. Seules, l'Égypte, la Mésopotamie, la Syrie (sauf quelques cimes du Liban) échappent à la glaciation; l'homme y franchit donc rapidement les étapes entre le paléolithique et le néolithique.

Avant le IVe Millénaire

Préhistoire orientale

Lequel serait le plus ancien, du Nilotique ou du Mésopotamien ? Il nous semble oiseux de parler d'antériorité, en l'état provisoire de nos connaissances. Actuellement l'outillage dit chelléen, moustérien de l'homme du *Paléolithique ancien*, est abondant en Égypte, mais non encore retrouvé en Mésopotamie. Toutefois c'est en Galilée qu'on a exhumé les plus anciens crânes connus en Orient méditerranéen, du type dit de Néanderthal. Constatation importante : races et industrie lithique des plus anciens hommes semblent identiques dans une grande partie du monde, sans être contemporains. La préhistoire de l'Orient méditerranéen nous permet donc de mieux connaître celle du globe.

L'Égypte n'a pas connu le dessèchement graduel du Sahara; aussi y voyons-nous tôt en place : les « fils de Cham », Koushites-Hamites, répandus de l'Abyssinie au Delta du Nil. Les Sémites sont en Arabie, et peut-être déjà sur la côte sud-orientale de la Méditerranée. Ce sont les Hamites, chasseurs et pasteurs nomades, puis agriculteurs, dans la vallée du Nil, qui créent la civilisation du *Néolithique*, 8 à 10.000 ans

avant notre ère. Avec les débris incorruptibles des silex et de la céramique, nous pouvons dater, par les formes et le décor, les couches de civilisation, et baser une *chronologie* que confirment les ossements d'animaux domestiqués, les vestiges de plantes alimentaires et textiles, les outils du pasteur et de l'agriculteur.

Vers 7500, environ, est installée à Négadah (Haute-Égypte) cette population de Hamites policés qui construit des villages, des nécropoles où les cadavres sont ensevelis rituellement; les palettes en schiste qui les entourent sont décorées d'une *pictographie*, ébauche d'écriture figurative. Déjà la céramique, peinte de scènes de chasse, de guerre, de navigation fluviale, accuse le caractère tout nilotique de cette vie en société. Puis des aiguilles, des pointes, quelques vases en cuivre révèlent — étape importante — la conquête des métaux : nous arrivons à l'âge *énéolithique*, celui de l'outillage mixte en pierre et cuivre. Or la basse vallée du Nil est dépourvue de mines; les Hamites égyptiens sont donc en relations commerciales avec les tribus campées autour du Sinaï, qui leur fournissent du cuivre, et, sans doute, avec Chypre, l'Anatolie.

En *Asie antérieure*, l'outillage remonte le plus souvent à l'Énéolithique, rarement au Néolithique, exceptionnellement au Paléolithique (Tabgha et Nazareth[1]). Une population, répandue de l'Anatolie au golfe Persique, nous livre d'abord une céramique grossière (style ex-I *bis* de Suse, p. 74 et 318), sans métal. Plus tard, au temps de Négadah en Égypte, c'est le plateau de l'Iran, qui du Turkestan à l'Élam, se couvre de céramique très fine, d'une originalité et d'un style admirables, œuvre d'une race douée dont le centre est à Suse (style I, p. 68 et 314). Quelques pointes et vases de cuivre, des anneaux et perles d'or témoignent d'une industrie du métal plus avancée qu'en Égypte. Or Suse n'a pas de mines au voisinage; elle est donc, comme l'Égypte, en rapports d'échanges avec une population de métallurgistes. Ceux-ci exploitent, dans la région qui va du Taurus au Caucase, des mines d'argent, d'or, de cuivre, de fer; aux temps historiques, on les appellera les Tabal « qui forgent tous les instruments de bronze et de fer » (*Genèse*, IV, 22), et les Mouskhou de Phrygie, suc-

1. Depuis la rédaction du chap. I (*supra*, p. 36), de nouveaux squelettes ou crânes néanderthaliens ont été exhumés en Canaan, au mont Carmel, et au Gebel Kafzeh, près de Nazareth : voir l'excellent exposé présenté par l'un des auteurs de ces découvertes : R. Neuville, *Le préhistorique de Palestine*, ap. *R. B.*, 1934.

cesseurs d'autochtones innommés. Ces derniers sont des brachycéphales, des « Montagnards », ensevelis avec leur outillage de pierre dure et polie, une céramique rouge à décor polychrome (style II de Suse, p. 75, 374), parmi des cylindres gravés, des sceaux-cachets, de nombreux bijoux, vases, outils, de cuivre, d'or, d'argent. A partir du Ve millénaire, nous les retrouvons disséminés de la Palestine à la Basse-Mésopotamie et à l'Élam; nous les appelons, provisoirement, *Soubariens* ou *Présumériens*.

D'autres peuples brachycéphales, les *Sumériens*, vont disputer la Basse-Mésopotamie à ces Soubariens. Venus peut-être du Sud-Est, moins artistes que les gens de Suse, moins habiles que les Soubariens, ils les dépassent par la spiritualité et le génie organisateur. C'est par eux que la Mésopotamie est irriguée et cultivée; la vie urbaine se révèle par leurs métropoles d'Ouroukh, Our, Éridou, Nippour. S'ils bénéficient des progrès matériels réalisés par les Susiens et les Soubariens, ils sont inventeurs des lois, des mythes, des rites religieux, plus tard fixés par l'écriture cunéiforme. Celle-ci s'annonce par le décor *pictographique* de la céramique et des métaux de Suse II, répertoire inépuisable de thèmes artistiques qui se perpétueront du golfe Persique à la Méditerranée.

Avant le IVe millénaire, Soubariens et Sumériens subissent l'infiltration de *Sémites nomades*, venus peut-être d'Arabie, avec relais en Canaan et Syrie : leur migration se renouvellera à intervalles (p. 273). L'éternel antagonisme entre Sédentaires et Nomades se résout au profit de ceux-ci ; nous les retrouverons stabilisés en Mésopotamie, sous le nom de : Akkadiens, Babyloniens, Assyriens, Chaldéens; en Syrie-Palestine, sous le nom de Cananéens, Amorrites, Phéniciens, et, plus tard, d'Israélites et d'Araméens. Archers mobiles, épris d'aventures, ils parcourent l'Asie antérieure en tous sens, conduisent des caravanes, ou (Phéniciens) s'élancent sur la mer. Installés dans les terres et cités des Sédentaires, ils en deviennent les défenseurs contre d'autres nomades, y dirigent le négoce et l'économie. Leur intelligence hardie, portée aux spéculations matérielles, comme aux généralisations abstraites, en fera des créateurs d'empire, de lois, de religion, à Babylone, Assour, Jérusalem.

Ainsi s'est constituée, depuis le Ve millénaire, une civilisation déjà complexe, avec deux foyers principaux, Égypte et Mésopotamie, qui sont en liaison; celle-ci se précise depuis l'apparition, vers 3000, de *l'écriture*, qui ouvre la période proprement historique.

Du IVe au IIIe millénaire : Égypte et Mésopotamie. Leurs institutions permanentes

ÉGYPTE

Tandis que la civilisation hamitique de Négadah persiste dans le sud de l'Égypte, voici que, entre 5000 et 3500, se révèle, dans le Delta et la Moyenne Égypte, la « deuxième civilisation énéolithique » dont le centre est Abousir el-Meleq (p. 54). Les squelettes à crâne globuleux, du type arménoïde, montrent une race d'envahisseurs apparentée aux *Montagnards*, venus les uns par mer, sur navires d'aspect sumérien, les autres par l'isthme. Ces Asiatiques se fondent avec les Hamites, introduisent la céramique cananéenne à anses, l'emploi plus généralisé de l'or, argent, cuivre, obsidiennne, ambre, lapis; les mêmes motifs qui décorent les vases, armes, bijoux, palettes des Égyptiens issus de ce mélange se retrouvent en Mésopotamie, à Ouroukh et à Our.

Cette pénétration étrangère explique l'existence prolongée d'un royaume du Nord (Bouto), hostile au royaume du Sud (Négadah) pendant la période protohistorique. Les Nordistes, absorbés par les Sudistes, prennent à leur tour le caractère nilotique. Vers 3000, Ménès fonde, à Thinis, en Haute Égypte, la monarchie unitaire des Pharaons qui gouverneront l'Égypte jusqu'en 525.

A l'abri dans la vallée du Nil, bien défendue par la nature, les Égyptiens, pour tirer parti des crues, durent se plier de bonne heure à une discipline collective, sous l'autorité mystique, absolue et paternelle des totems, incarnés dans les chefs de clans. Lorsque ces totems furent dépassés par les grands dieux de la nature, tels qu'Osiris et Râ, le pouvoir des chefs de clans se concentra dans un roi, proclamé par les théologiens fils charnel et héritier de ces dieux. Ainsi depuis Ménès, et pendant plus de trois millénaires, l'Égypte donna à l'Orient la théorie sans défaut et la réalisation intégrale de la monarchie de droit divin. Pharaon vivant est dieu sur terre, mais Pharaon mort monte au ciel, dieu parmi les dieux, pour protéger de là-haut ses successeurs et ses sujets.

Nulle part au monde, le régime politique n'a mieux servi l'unité nationale. L'individu s'efface devant l'intérêt général de la communauté, représentée par un chef surhumain qui a conscience de sa responsabilité et de ses devoirs. Aux belles époques — IVe et Ve, XIIe, XVIIIe dynasties — l'égalité devant la loi s'exprime par le

nivellement général, dans un vaste socialisme d'État où chacun sert l'intérêt de tous « suivant ses capacités », sans barrière de classes, car les plus hauts postes sont accessibles à tout homme instruit, apte et zélé. L'économie de l'Égypte est une économie dirigée; agriculteur, artisan, guerrier, prêtre, fonctionnaire, sont des salariés payés en nature; ils n'ont que la gestion de leur métier, puisque terres et fonctions sont la propriété de l'État qui règle la production et la consommation, pourvoit au travail et à l'entretien convenable de l'individu, mais lui retire le surplus de bénéfice qui est versé au Trésor.

La loi royale, rédigée par les prêtres du soleil Râ, dieu dynastique, se résume dans la doctrine de Maât, fille du Soleil, déesse de la Vérité-Justice, c'est-à-dire du Droit idéal. Au regard de Maât, tous les hommes, riches ou pauvres, nobles ou plébéiens, sont égaux en devoirs et responsabilités; le roi et les dieux mêmes doivent se conformer à sa loi, dans ce monde et dans l'autre. C'est la singularité admirable du régime pharaonique qu'il régit non seulement la vie terrestre, mais la vie d'outre-tombe; il fonde son ascendant sur l'instinct suprême de l'homme : le vouloir-vivre, l'espoir de se prolonger dans une heureuse éternité. Osiris et Râ, dieux de la végétation et du soleil, qui meurent et renaissent, l'un chaque année, l'autre chaque jour, ont enseigné par leur exemple que la mort peut être vaincue, qu'il existe « un remède qui donne l'immortalité »; religion et moyens magiques s'allient pour assurer la résurrection. Toutefois, au début de l'Ancien Empire, cette survie miraculeuse était réservée au seul Pharaon (à condition d'être « justifié » par Maât au tribunal de Râ); or, Pharaon entraînait dans l'autre monde, pour le servir, tous ses sujets; mais leur immortalité, impersonnelle et collective, reste mal définie. Cette récompense insigne est accordée par étapes à un nombre croissant de serviteurs de l'État; enfin, depuis la VIe dynastie, et surtout après la Révolution qui éclata avant l'an 2000, la « passion » et l'immortalité d'Osiris ouvrent le salut à tout homme de bonne conduite; pour ce défunt « osirien » « la balance de Râ qui pèse la Justice » prononcera : « Passe ! Tu es justifié. »

Sans doute un régime qui faisait la part si grande à un idéal si haut, et qui exigeait tant de sacrifices de l'individu à la communauté, était destiné à connaître des périodes de défaillances. A la fin de l'Ancien, puis du Nouvel Empire, toutes les fois que s'affaiblit l'autorité, ou que les étrangers occupent le Delta, la discipline se relâche, la loi de Maât est outragée par des « violents », l'autorité démembrée par

les grands fonctionnaires et prêtres qui dévorent le domaine public, encaissent les impôts, pressurent le peuple. Alors, pour quelques siècles, un *régime féodal* dresse l'individu contre l'individu et « met le Mensonge à la place de la Vérité », l'injustice à la place du droit. Sur l'immense étendue de 3.000 ans que couvre la « monarchie » égyptienne, ne nous étonnons pas du retour cyclique des mêmes phénomènes sociaux; l'anarchie féodale émiette l'Égypte à trois reprises, avec les dynasties d'Hérakléopolis, les Hyksôs, les dynasties libyennes. La crise passée, la paix rétablie à l'intérieur et l'extérieur par un prince fort, l'Égypte revient à ses rois de droit divin qui exigent l'abolition des privilèges, le service de l'État, et qui restaurent la sublime espérance d'outre-tombe. La société égyptienne est constamment instruite de la doctrine de Maât par ses scribes et prêtres, ceux qu'on appellera les *Sages de l'Égypte*. Les « Enseignements » que le vizir Phtahhetep, les rois Merikarâ, Amenemhet I, tour à tour reçoivent ou transmettent, constituent une doctrine sociale (*sebaït*) impérissable. Nous en entendrons les échos chez les Hébreux et dans tout l'Orient du Ier millénaire. Voilà la force originale et permanente qui a soutenu la société égyptienne aux époques de désordre et lui a valu des redressements surprenants. A travers les vicissitudes politiques et les inévitables accommodements de la théorie aux nécessités intérieures et extérieures, ce système n'a pas épuisé sa vertu après trois millénaires; il a fait de l'Égypte une société stable, confiante en ses destinées, et, en somme, heureuse. Cette tranquille certitude se reflète dans un art puissant et probe, lié à des canons qui n'excluent pas la fantaisie personnelle ni l'humour dans les sujets profanes, et qui servent l'idéal de Maât dans les sujets religieux. C'est ainsi que l'Égypte a ordonné une population de 8 à 10 millions (?) d'habitants (chiffre sans doute le plus élevé de la démographie des États d'Orient à cette époque) dans le respect d'un échange réciproque de devoirs entre les dieux, les rois, les hommes. Toute l'antiquité l'admira pour ses doctrines, l'envia pour ses richesses et l'ascendant de sa force morale et matérielle. Les peuples voisins qui subirent, à intervalles, sa suzeraineté effective ou nominale s'inspirèrent tardivement de cette « Sagesse » que les Égyptiens mettaient en formules et en application depuis le IIIe millénaire.

Une religion de salut, et une littérature qui enregistre les premières effusions de la conscience humaine, une politique d'ordre au service d'un idéal de justice terrestre et finale, le sentiment de la dignité humaine et de la responsabilité personnelle, voilà le précoce apport de l'Égypte au bilan moral de l'Orient.

SUMER ET AKKAD

La Mésopotamie n'offrait pas des conditions aussi favorables à la fusion des races, ni à la continuité d'une doctrine d'État et de l'unité politique et spirituelle. Jusqu'à la 1re dynastie de Babylone (2105), il y aura onze *villes de royauté*, dont plusieurs chefs sont étrangers au pays. Des frontières ouvertes aux contacts extérieurs laissent entrer de bonne heure une population mélangée de Soubariens, de Sumériens et de Sémites, incessamment renouvelée de sang frais par des infiltrations de Nomades, et à intervalles rapprochés, par des invasions massives et conquérantes : celles des Gouti, vers 2500, et des Amorrites, vers 2700 et 2100; celle des Kassites qui étouffent la Babylonie pour un demi-millénaire (1759 à 1175), sans compter le flux et le reflux des voisins Soubariens et les contre-offensives permanentes des Élamites. Au lieu d'une civilisation homogène, l'historien constate, depuis le début du IIIe millénaire jusqu'à Alexandre, l'antagonisme irréductible entre Sédentaires — qui mettent en valeur le sol — et Nomades, qui s'en emparent, puis superposent aux anciennes coutumes des modalités nouvelles. Ainsi les Sumériens qui ont défriché le pays et fondé l'industrie se sont survécus dans les inventions spirituelles : science, mythes, arts qui caractérisent leur civilisation originale. Les Sémites et autres nomades qui pénètrent en Sumer par la ruse ou la force, cherchent d'abord à défendre leur conquête, à l'intérieur comme à l'extérieur : ils donnent aux Sédentaires des chefs (dynasties d'Agadé, de Babylone); ceux-ci réorganisent l'armée, les forteresses, l'administration, dotent le pays de nouvelles lois et d'institutions encore empreintes de mentalité indépendante. Bientôt la région nord, Akkad, où sont concentrés les Sémites, prend l'hégémonie au détriment de la région sud, Sumer.

Les chefs, sumériens ou akkadiens, incarnent une autorité d'origine divine, mais non absolue : les *patésis* sont délégués par les dieux pour gouverner à leur place, à titre de « vicaires », plus tard, comme fils et héritiers. Parmi les divinités célestes, le soleil Shamash n'a pas encore acquis la suprématie de Râ en Égypte, et la Mésopotamie ne connaît pas non plus l'unité territoriale et administrative tôt réalisée par les Pharaons.

C'est en vain que l'on chercherait chez les Akkadiens une doctrine de l'autorité absolue du roi, ni, surtout, une religion de salut qui enseigne au peuple l'espoir d'une vie meilleure, méritée par la bonne conduite, et réparatrice des torts soufferts ici-bas. Bien que Shamash soit le créateur du Droit et de la Justice, sa justice est toute terrestre, façonnée à l'esprit pratique et utilitaire des Mésopotamiens, ainsi que nous la présente le Code d'Hammourabi. On n'y proclame pas l'égalité entre les hommes, on n'y trouve pas cette pitié humaine, cette bienveillance de l'esprit et du cœur sur quoi compte le plus humble paysan qui porte sa « plainte » à Pharaon. Le Code d'Hammourabi est un recueil de strictes et formelles « décisions d'équité »; il définit des statuts différents pour l'homme riche, le plébéien, l'esclave, pour le fonctionnaire royal et pour le prêtre; il distingue l'individu, précise ses privilèges et devoirs, les droits du Palais et du Temple qui ne se confondent nullement avec l'État. En revanche, dans cette société où dominent les Sémites, aptes au commerce et à l'industrie, soucieux de comptabilité rigoureuse, les intérêts particuliers sacrifient peu à l'idéal et à la collectivité; l'agriculteur, le commerçant, l'artisan, l'artiste travaillent, non au compte de l'État, mais chacun pour soi, à ses risques et périls. Le Code leur apporte les règles empiriques d'un droit coutumier adapté aux divers cas, arrête les formules des contrats, estime à valeur d'argent les crimes et délits, en fixe le taux, suivant les catégories d'individus, contrôle poids et mesures, prévoit les infractions pour les punir, bref, facilite, par une législation souple, abondante et subtile, l'expansion du trafic à l'intérieur et aussi sur les grandes routes commerciales qui relient l'Asie antérieure à l'Inde et à l'Asie centrale, et, d'autre part, à la Méditerranée.

Cet esprit d'organisation qu'ils apportent dans l'art et l'économie sociale a conduit les Mésopotamiens à une maîtrise exceptionnelle dans la recherche scientifique : en arithmétique, géométrie, astronomie, astrologie, magie, ils se sont imposés aux peuples voisins. Ainsi ont-ils enrichi la vie humaine de notions utiles, en compensation de ce que leur politique et leur religion se souciaient moins de rechercher : un idéalisme transcendant, un enseignement spirituel.

Du IIIe au IIe millénaire.
Les invasions et la politique impériale dans l'ancien Orient.
Hégémonie des Égyptiens.

Au début du IIIe millénaire, les rapports entre Égypte et Mésopotamie sont surtout d'ordre artistique et matériel.

Les Pharaons memphites ne franchissent la frontière d'Asie que pour réprimer les incursions de tribus pillardes. Leurs ambitions extérieures relèvent de leurs besoins économiques; l'Égypte, riche en or,

par la Nubie et Pount, manque de métaux et de bois pour les grands édifices et les navires; aussi, dès la Ire dynastie, une expédition est-elle envoyée au Sinaï pour y extraire du cuivre. Quant aux bois de construction, il fallait les chercher au Liban. Déjà les Thinites avaient choisi Byblos comme base navale sur la côte de Syrie, y soumettant les princes locaux à un protectorat qui subsiste, sauf courtes éclipses, jusqu'à la fin de la XIIe dynastie. De Byblos, les « messagers » égyptiens rayonnent jusqu'à l'Oronte (Qatna) et l'Euphrate (pays de Rezenou) pour des accords pacifiques qui portent au loin le prestige de Pharaon. Il fallut l'arrivée, vers 2500, puis 1800, des grandes migrations qui menaçaient la sécurité de l'Égypte pour déterminer les Pharaons à mener en Canaan leurs armées : il s'agit d'opérations de stricte défense, non de conquête.

Les Égyptiens ne semblent donc pas entrer en rivalité, à cette époque, avec les Mésopotamiens, bien que les patésis de Sumer et d'Akkad soient attirés, par les mêmes intérêts commerciaux vers la Méditerranée. Les grands fûts de bois et les métaux manquent aussi dans la plaine agricole du Tigre-Euphrate et, en outre, la pierre à bâtir. Sargon d'Agadé et Narâmsin doivent les chercher dans les forêts de l'Amanus, dans les mines du Taurus et de l'Ourartou; ils arrivent à la « Mer Supérieure » vers le golfe d'Alexandrette, sans prendre ombrage de la présence des Égyptiens à Byblos. Déjà la conception d'un Empire, s'étendant du golfe Persique (Mer Inférieure) à la Méditerranée, se précise dans l'esprit des rois sémites d'Agadé, des rois sumériens d'Our III, et du roi amorrite Hammourabi, qui se font appeler *shar kishshati* « rois de l'Univers », titre véritablement « impérial ». Cette titulature toutefois n'est pas encore justifiée par une conquête effective; d'ailleurs la Mésopotamie reste trop vulnérable pour servir de centre à un Empire asiatique.

MIGRATIONS DES ARYENS Depuis 2500, des invasions, lentes et prolongées, ou soudaines et courtes, vont dévaster Mésopotamie et Syrie, tandis que l'Égypte leur échappe encore jusqu'en 1680. Vers 2500, propulsés par la première grande vague des Indo-Européens passés en Asie, des barbares Gouti détruisent la monarchie d'Agadé; vers 2200, des nomades amorrites, venus de Syrie, disputent aux Élamites le pays de Sumer; au cours de luttes féroces, la vieille, glorieuse population sumérienne est anéantie. A peine l'amorrite Hammourabi a-t-il restauré l'unité, reconstitué l'empire d'Agadé, de la mer Supérieure à la mer Inférieure, que, vers 1806, Babylone subit l'attaque brusquée de nomades aryens : les Hittites et les Khourrites. Ceux-ci se retirent aussitôt, pour être bientôt relayés par les Kassites, Aryens mélangés d'Asiatiques, qui, de 1750 à 1175, imposent leurs dynasties barbares à Babylone humiliée. Jusqu'au milieu du Ier millénaire, la vie politique et intellectuelle reste en sommeil dans la Babylonie devenue royaume de Kardouniash; elle ne se réveillera qu'avec la dynastie chaldéenne (vers 626). L'aventure des Kassites en Babylonie apprend, pour la première fois, aux peuples d'Orient qu'une civilisation illustre et riche d'expérience millénaire peut s'éclipser brusquement derrière l'écran massif de Barbares pacifiques, mais très ignorants : « Nous autres, civilisations, nous savons maintenant que nous sommes mortelles »; le mot de Paul Valéry s'applique aux craintes que ressentit désormais tout l'Orient.

En effet, jusqu'à la conquête perse, les destinées de l'Orient seront réglées par le flux et le reflux des grandes migrations d'Aryens qui arrivent du Danube, de la mer Noire et de la Caspienne. Prolifiques, d'une force physique intacte que la vie urbaine n'a pas encore entamée, guerroyeurs de naissance, redoutables par leurs armes de bronze, leurs chevaux et leurs chars, d'une intelligence déliée et subtile, actifs et remuants, souvent généreux et humanitaires, aimant à lier, par traités et pactes, chefs et peuples sur de vastes espaces, et pour de larges visées, les Aryens, éparpillés du Bosphore à l'Oxus, implantent, parmi les Sémites et les Asianiques, pendant deux millénaires, leurs colonies denses et turbulentes. Ces nouveaux venus se mettront à l'école spirituelle des Orientaux et leur inoculeront, avec un sang nouveau, des conceptions libérales et rajeunies.

Comment Sémites et Égyptiens se défendront-ils ? Pharaons et Patésis disposaient d'armées professionnelles à effectifs réduits; mais voici des « nations armées » où tout homme est un guerrier traînant à sa suite famille, serviteurs, troupeaux, mobilier rudimentaire, sur des chars, masse cohérente, irrésistible mascaret qui se rassemble pour l'assaut aux vieilles civilisations. Les Sémites aryanisés de Cappadoce cédèrent aux Hittites; les Sémites d'Assyrie, bien que plus homogènes, reculèrent devant les Mitanniens, comme ceux de Syrie devant les Khourrites. Quant aux Sémites et Asianiques encore nomades en Syrie-Canaan, ou à l'affût devant les villes phéniciennes, ils grossissent maintenant la cohue des migrateurs et confondent avec eux leurs ambitions de conquête et de pillage. Une horde hétérogène de Sémites, Asianiques, Khourrites, Mitanniens tente ses chances contre la riche et paisible Égypte qui, de 1680 à 1580 environ, se laisse, frémissante d'horreur, envahir et gouverner par les *Hyksôs*. Pour la première fois,

le monde oriental, de l'Iran au Nil, était aux mains des mêmes maîtres.

Un *Empire hyksôs*, est ébauché par le roi Khyan dont quelques monuments s'égrènent de la Thébaïde à la Crète, de la Syrie à la Mésopotamie. Sa domination se réduisait vraisemblablement à faire occuper par ses guerriers quelques points stratégiques et à percevoir des tributs annuels. Aucun plan impérial, nul principe spirituel ne conférait un semblant d'unité à cet empire barbare qui s'est effondré à partir de 1580, après la réaction des Égyptiens.

HÉGÉMONIE DES ÉGYPTIENS

Délivrés de la « peste asiatique », Ahmès I et Thoutmès I font avancer leurs armées jusqu'à l'Euphrate, puis les retirent, anxieux devant le problème qui se pose : assurer pour l'avenir la sécurité de l'Égypte, par la possession du couloir stratégique syro-cananéen. L'occupation n'est durable que depuis Thoutmès III qui, au prix de vingt campagnes, enlève leurs forteresses aux Cananéens, aux Asianiques, aux Mitanniens, et plante enfin sa stèle-frontière sur la rive droite de l'Euphrate (v. 1450). Canaan et la Syrie deviennent provinces égyptiennes; les Pharaons laissent aux Phéniciens leurs ports, aux Cananéens des villes-forteresses surveillées, aux nomades amorrites et khabirou leurs chefs, coutumes et religions, n'exigeant que des tributs annuels et des troupes auxiliaires dont les cadres sont égyptiens. Malgré les rivalités intestines des Cananéens, Amorrites, Khabirou, ce régime libéral de protectorat pacifie et civilise la Syrie.

Reste à organiser un empire d'Orient. Il est remarquable que les Égyptiens aient accepté le concours des Mitanniens, héritiers des Hyksôs et maintenant refoulés sur l'Euphrate. De Thoutmès IV à Aménophis IV (1420 à 1350 env.), les Pharaons se lient aux Mitanniens par traités politiques et militaires, et ils épousent des Mitanniennes. Une « fraternité par le sang » unit les chefs des Aryens aux rois d'Égypte qui deviennent ainsi les suzerains d'une cour de rois : ceux de Mitanni, de Babylonie-Kardouniash, d'Assyrie, de Khéta, d'Alasya, etc.

Aménophis III réalise en fait le pouvoir d'un *shar kishshati*; lui-même se proclame « roi des rois », titre que reprendront Cyrus et ses successeurs. Pour remplir ce rôle impérial, lui et son fils, Aménophis IV, veulent fonder sur la religion l'unité de l'empire, en proposant aux Égyptiens, aux Nubiens, aux Asiatiques le culte commun d'Aton, soleil créateur de l'univers et de toutes les races humaines, promoteur de la Vérité et de la Justice. En effet, la doctrine d'une monarchie de droit divin issue du Soleil, maître du monde, est adoptée avec empressement par les rois alliés, pour leur prestige personnel; le disque ailé s'inscrit sur les monuments des Hittites et Assyriens; il sera emprunté par les roitelets juifs et les Grands Rois de Perse.

Comment cette politique impériale n'aurait-elle pas modifié, pour un temps, la mentalité égyptienne ? Les Pharaons à demi aryens par le sang provoquent des innovations dans les mœurs, répudient les contraintes que subissait le roi-dieu, humanisent l'art officiel. Nous avons vu qu'Aménophis IV ose substituer au dieu dynastique et national, Amon, cette divinité cosmopolite : Aton, et que Thèbes est remplacée comme capitale par El-Amarna (Ikhoutaton), d'où rupture avec le clergé d'Amon, et crise qui ruinera la dynastie et l'empire. Sous l'effort conjugué des Hittites et Assyriens, le Mitanni ainsi pris dans l'étau, non secouru par le royal prophète d'Aton, est anéanti vers 1350. Les Hittites reprennent aux Sémites Syrie et Canaan : des Aryens occupent de nouveau les voies d'accès de l'Égypte.

LES PEUPLES DU NORD ET DE LA MER

Or une seconde migration aryenne s'est déjà infiltrée dans l'Égée et sur les côtes d'Asie; ce sont les « Peuples du Nord, de la Mer et des Iles » que les Achéens chassent devant eux et précipitent aux frontières de Moutallou, roi des Hittites. Celui-ci rejette ce torrent sur le chemin de l'Égypte par l'Oronte, mais Ramsès II, à Qadesh, barre la route et refoule le flot sur l'Asie Mineure. Bientôt les intérêts des Hittites et des Égyptiens apparaissent solidaires. Ramsès II abandonne la Syrie, et garde Canaan : tel est le *condominium égypto-hittite*, scellé par un mariage (1265); une « bonne fraternité » entre les rois et les dieux d'Égypte et de Khéta consolide la paix de l'Orient jusqu'à la mort de Ramsès II (1234).

La migration aryenne se propage vers Canaan : une avant-garde d'Achéens, Toursha, Libou, Mâshaouasha se jette, par voie de terre et de mer, sur le Delta occidental. Mernephtah (1229) sauve la situation, mais les Hittites sont cernés par les migrateurs, puis assaillis par un nouveau flot, plus redoutable, qui submerge l'Asie Mineure et annihile le royaume de Boghaz-Keuï, vers 1200. Des Philistins et Zakal, déjà concentrés en Amourrou, marchent sur Canaan, pendant que Mâshaouasha et Libou débarquent aux bouches du Nil. Ramsès III repousse (1192) les uns et les autres, mais, pour arrêter leurs vagues successives, il laisse les Philistins s'établir en Palestine, les Zakal maîtriser la mer et les îles, et prend à son service les Libou et Mâshaouasha, comme mercenaires et tenanciers.

Voilà donc, d'une part, Mitanniens et Hittites résorbés dans l'am-

biance sémitique, et les nouveaux migrateurs installés comme défenseurs de la Palestine et du Delta, en attendant de les gouverner. La monarchie égyptienne se divise entre les prêtres d'Amon et les chefs des Libou, qui partageront Basse et Moyenne-Égypte en principautés féodales. Ce sera la fin de la Grande-Égypte.

En Babylonie-Kardouniash, les Kassites seront expulsés par les rois nationaux du Pays de la Mer. Cette « dynastie de Pashé » sera trop débile pour résister d'une part aux nomades araméens, maintenant organisés et en force, les *Chaldou*, et, d'autre part, pour empêcher l'essor, sans cesse rompu, mais bientôt définitif, des rois d'Assour.

Ier MILLÉNAIRE.

PETITS ROYAUMES SÉMITIQUES; EMPIRES ASSYRIEN ET PERSE.

La ruine du *condominium égypto-hittite* livre depuis le XIIe siècle, Canaan et la Syrie aux *Araméens*, troisième grande vague sémitique qui recouvrira les Amorrites de la deuxième vague que nous avons vus s'installer, puis déchoir, en Babylonie et en Amourrou.

Abandonnant la Babylonie à l'ambition des Chaldéens, les autres « Araméens errants » prennent pied, les uns en Canaan (Israël), les autres au nord de Canaan, à Samal, Hamath, Damas, etc., où ils fondent des petits royaumes éphémères, mais qui trouvent des possibilités de développement après la retraite des Égyptiens et pendant l'éclipse de l'Assyrie. *Damas* doit sa prospérité temporaire à sa situation stratégique au débouché des routes de caravanes qui relient le désert et la mer. *Israël* connaîtra un siècle de prestige au temps de David et de Salomon (1010-935); quoique, morcelé bientôt en deux faibles royaumes, il dépassera en gloire et en vigueur spirituelle tous les Araméens, ses contemporains; il marquera sa trace ineffaçable dans l'histoire par l'âpreté de sa race « à la nuque raide », même sous le joug, par le soin qu'il a pris de nous conserver ses annales ininterrompues : la *Bible*, épopée officielle et nationale, et, surtout, par sa conception finale d'un Dieu unique et d'une religion universelle.

La carence des grandes puissances laisse de même, sur la côte sud, la liberté aux nomades *Philistins*, qui, ayant cherché fortune en Crète et au Delta, viennent se livrer à l'agriculture, sans perdre leurs vertus guerrières, dans la plaine de Palestine que bordent leurs cinq villes confédérées. Au nord du Carmel, s'épanouit le génie commercial de ces Sémites cananéens, très anciennement fixés sur la côte : les

Phéniciens. Tyr prend l'hégémonie sur les autres ports, après que Sidon a été ruinée par les migrateurs, assure la police des mers, pourchasse les pirates Zakal, fait le cabotage entre le delta d'Égypte et les côtes de la Méditerranée, où elle apporte les marchandises des caravanes, les cruches d'huile, les fruits de Canaan et de Syrie, le bétail, les chevaux de Cilicie. Peu à peu, les Tyriens réalisent un empire maritime et colonial; laissant l'Égée aux Hellènes, ils établissent des comptoirs dans la Méditerranée occidentale, franchissent les colonnes d'Hercule, fréquentent le port de Tarsis et naviguent dans l'Atlantique nord jusqu'aux îles Cassitérides. Cette royauté de la mer a valu à Tyr de rester imprenable pendant des siècles, jusqu'à Alexandre, et de vendre le concours indispensable de sa flotte à tous les conquérants.

Les grands empires déchus ne virent pas sans jalousie l'essor des petits peuples libérés. De 930 à 840, les Égyptiens, au nom d'une suzeraineté périmée, réoccupent Canaan, où ils laissent des souvenirs durables de leur art et de leur pensée; mais l'anarchie féodale, le morcellement de l'Égypte en principautés sous les Libyens du Nord et leurs rivaux, les Libyens du Sud descendus d'Éthiopie, ne permet pas aux rois de Tanis et de Bubastis de se maintenir en Asie et d'y imposer une politique d'envergure.

L'EMPIRE ASSYRIEN

La voie est donc ouverte, sans concurrence, aux Assyriens dont l'heure est venue. Ils ont mis de longs siècles et une volonté de fer à briser l'étreinte des pays voisins et à se relever après des crises de croissance. Maintenant robustes, entraînés à la bataille, décidés à forcer la chance jusqu'ici contraire, ils fonderont, en moins d'un siècle (750 à 660), de l'Élam à l'Égypte, un véritable empire d'Orient, sur les ruines fumantes de Damas et Samarie, de Memphis et Thèbes, de Babylone et Suse, en foudroyant au passage l'Ourartou, la Syrie-Palestine, l'Arabie. Par malheur pour la civilisation qui aurait pu tirer profit de l'administration énergique et expérimentée des scribes assyriens, et mettre en œuvre le magnifique capital intellectuel et artistique des Mésopotamiens, la politique ninivite, vouée à la force, fut sans pitié. Par ses massacres, déportations en masse, colonisations militaires et autres procédés de terreur, elle s'aliéna, aussitôt conquises, les nations asservies, désormais unies par une commune haine.

L'Égypte dont on évoquait le protectorat tolérant, donna le signal de la révolte; malgré les répressions, celle-ci couva pendant tout le règne d'Assourbanipal (668-626), qui sombra dans un noir horizon :

Ninive et l'empire assyrien s'écroulaient en 612. A l'autre extrémité de l'empire, les Aryens du Nord et de l'Iran, encore à demi nomades, vont déchaîner sur l'Assyrie une migration irrésistible; Scythes, Cimmériens, Mèdes débordent tour à tour les frontières de Mésopotamie, de 626 à 612. La ruine de l'empire assyrien fut rapide, pour des raisons morales autant que militaires.

Tandis que les Sémites d'Assyrie s'acharnaient à organiser l'ordre, sans l'assentiment des peuples, une aspiration universelle à la paix, à la justice, à la pitié s'éveillait dans le monde oriental, las d'invasions, de bouleversements et de guerres. L'enseignement des Sages égyptiens qui, à chaque retour du désordre aux bords du Nil, a consolé les victimes des « violents », a maintenant pour pendant une doctrine iranienne, également enfantée dans la détresse sociale : Zoroastre prêche aux Mèdes une religion de paix et de justice qui conduit au salut. Ainsi la revanche des Aryens contre les Sémites s'est préparée lentement au sein de ces tribus nomades qui, une fois de plus, vont fournir des chefs aux civilisés. Cyaxare, roi des *Mèdes*, prend Ninive (612) et partage l'empire assyrien avec les *Chaldéens* de Nabuchodonosor qui ressuscite Babylone, comme capitale de l'Orient, pour quelques décades. Cyrus, roi des *Perses*, race la plus vigoureuse de l'Iran, a pu supplanter les Mèdes tôt corrompus par la richesse; en conquérant Babylone (539), il met définitivement hors de jeu la vieille politique, astucieuse et tracassière, des Sémites.

L'EMPIRE PERSE

Maître de l'Asie occidentale, Cyrus étend ses conquêtes sur l'autre versant de l'Iran, jusqu'à la Haute Asie et l'Inde, — doublant ainsi l'empire de Hammourabi et d'Assourbanipal —; il fait entrer, dans le cadre politique, des Aryens nomades, réserves de sang frais et de forces militaires, qui, désormais, forment un cordon de garde autour des Sédentaires, enfin laissés au repos. Le danger de ces invasions périodiques qui avaient épuisé et finalement brisé la résistance des Assyriens se trouva neutralisé, pour quelques siècles, par cette incorporation des nomades dans le monde civilisé. Cyrus eut d'ailleurs la sagesse de conserver comme capitales Ecbatane, Pasargade et Persépolis, situées dans la ligne médiane de l'empire élargi, au centre géographique de peuples hétérogènes et d'un actif courant d'échanges, qui, le long de la *route de la soie*, reliera bientôt par Bactres et Ecbatane, la Chine et l'Inde à la Méditerranée.

C'est à l'intégration successive des divers nomades aryens du Nord, de l'Iran et de la Haute Asie dans la civilisation orientale, qu'aboutit la lutte des Mésopotamiens et des Égyptiens contre leurs envahisseurs. Les

Perses furent rapidement assimilés; leur administration libérale donna, sinon l'unité organique, du moins l'unité politique et une paix relative à cette Asie antérieure soumise, depuis des millénaires, au flux et reflux des migrations, aux alternances de stabilité et de dissociation, aux mélanges de races et de langues.

Les précédents essais d'empire n'avaient été que des synthèses fragiles, vouées à la ruine, soit par manque de fermeté, soit par abus de la force. Le vieux titre de *shar kishshati*, dont se parèrent les Rois des 4 régions, les Pharaons d'El Amarna, les Téglatphalasar, Sargon et Assourbanipal, devint une réalité avec les grands rois de Perse. Deux siècles de répit et de prospérité succédèrent aux frénésies de l'ère assyrienne. Le régime achéménide ne s'affaiblit que par la décadence des vertus civiques et guerrières, l'excès de richesse et de puissance, le contact amollissant des vieilles civilisations dont les Aryens recueillirent les vices, avec les raffinements et le luxe corrupteurs. Ne sera-ce pas aussi le destin d'Alexandre qui, après avoir réuni le monde hellénique au monde perse, succombera dans la fatidique Babylone ?

Par chance, la culture intellectuelle, les sciences, les arts, l'expérience administrative survécurent à la dernière invasion iranienne. Les Achéménides ne laissèrent rien perdre du patrimoine des vieux civilisés qui fut ainsi transmis à la Grèce et à Rome.

Notre dette envers l'Orient

Quant aux Aryens de l'Occident, qui envahissent l'Orient sous la conduite d'Alexandre, ce ne sont plus les demi-barbares qui ruinèrent jadis l'empire des Hittites et la Grande-Égypte. En quelques siècles, les Achéens (Akhaiousha) de jadis et leurs frères, devenus les Hellènes, ont fait fleurir la plus brillante des civilisations méditerranéennes. Dans de petites cités, une élite d'hommes libres exaltent les droits de l'individu, les vertus civiques, les valeurs intellectuelles; peu soucieux d'une vie d'outre-tombe, ils mettent leur foi dans leur propre raison pour réaliser sur terre une existence embellie par le goût des arts et des lettres, mais agitée par l'examen critique, par la discussion — inconnue en Orient — des dogmes et des lois, qui engendre les compétitions entre individus et entre cités. Çà et là ont surgi des « tyrans » pour discipliner les citoyens; au IVe siècle, les rois de Macédoine imposent, par la force, l'unité aux Hellènes, et leur inspirent une politique nationale en les entraînant à la conquête de l'Orient.

Quel jugement porteront les Grecs sur ces grands royaumes, fondus dans l'empire perse, mais relativement autonomes, où les chefs avaient joui d'une autorité sacrée, donc incontestée, dans la permanence des cadres établis; où la religion reste le moule des institutions : lois, statut social, sciences, arts ? Là, l'individu s'efface (Égypte) dans la communauté nivelée, ou émerge à peine (Mésopotamie) de la collectivité pour quelques initiatives, limitées par l'intérêt général; la vie terrestre y a moins de prix que la vie éternelle (Égypte), et, en tous cas, comporte des sanctions, ici-bas comme dans l'autre monde, pour toute offense à la Vérité et à la Justice proclamées par les dieux.

Cette appréciation des Grecs devant un Orient vieilli, mais non flétri, aux racines tenaces, nous devons en tenir compte, parce qu'ils ont reconnu eux-mêmes leur dette envers les Orientaux dont certaines institutions leur ont servi de modèle pour organiser l'empire d'Alexandre.

Par leurs rapports avec les Phéniciens, par leurs établissements en Asie Mineure, leurs colonies en Égypte depuis les rois saïtes, puis au cours des guerres médiques, les Grecs avaient appris à connaître, derrière la façade perse, les mœurs des divers peuples de l'Orient et les méthodes de gouvernement, fruits d'une expérience millénaire, consignée aux archives des temples. Parmi les marchands grecs qui visitèrent l'Orient, il se trouvait des hommes instruits, des *philosophes*, qui, non contents de leur gain matériel, entendaient profiter du trésor spirituel dont les prêtres d'Égypte et de Babylone restèrent, jusque dans la décadence, les dépositaires[2]. Ils allèrent dans les écoles sacerdotales pour y apprendre les secrets de la Sagesse : « rerum cognoscere causas ». Ainsi Lycurgue et Solon, ayant recueilli l'enseignement des Égyptiens, en auraient tiré des lois pour Sparte et Athènes. On disait aussi que Solon avait rapporté de Saïs la légende de l'Atlantide, inscrite sur des stèles à lui montrées par ses maîtres. Deux siècles plus tard, un de ses descendants, Platon, relatera, dans le *Timée*, le récit poétique transmis par sa famille. Vers 550, Thalès, déjà initié à l'astronomie chaldéenne, vient en Égypte et y apprend que l'eau est l'élément primordial de l'univers; il fait de ce principe la base de sa cosmogonie; ses disciples attribueront le même rôle au feu, à l'air, regardés aussi

2. Nous renvoyons pour une discussion critique au livre déjà ancien de D. Mallet, *Les premiers établissements des Grecs en Égypte*, I, p. 365 et suiv.; à compléter par le livre très bien informé de Léon Robin, *La pensée grecque et les origines de l'esprit scientifique* (1923), ap. *Évolution de l'Humanité*, t. XIII.

comme essentiels par les philosophes d'Alexandrie, en souvenir des pouvoirs créateurs que les théologiens d'Héliopolis prêtaient au soleil et aux souffles de vie. Vers 530, Pythagore de Samos révèle à une école d'initiés ce qu'il a appris en Orient : l'importance mystique des Nombres qui soumettent l'univers à une arithmétique divine, la signification des cultes agraires, tel celui de Dionysos, mis à mort et ressuscité comme Osiris et Adonis, et la doctrine de la métempsycose. Pythagore aurait même fréquenté Zoroastre, d'après la légende, et Démocrite, les fakirs de l'Inde (gymno-sophistes), les mages de Chaldée, les prêtres d'Égypte. En fait, les interprétations de l'univers par Thalès et ses disciples rappellent les théories orientales; la vie future est promise aux initiés des Mystères, en récompense de leur recherche scientifique et pratique du Vrai et du Juste : chez les Orphiques et à Éleusis, se développe, en marge de la religion officielle, toute humanisée et amorale, une religion mystique de salut, empruntée à l'Orient, et qui submergera la mythologie poétique, mais illusoire, des Hellènes.

Au Ve siècle, voici les *historiens* grecs, curieux de suivre, en Orient, les étapes de l'humanité avant les guerres médiques. Sous Darios I, Hécatée de Milet; sous Artaxerxès I, Hérodote d'Halicarnasse visitent l'empire perse, observent les us et coutumes de ces « Barbares », qui les étonnent, autant que leurs monuments. Hérodote discerne que les Égyptiens sont les plus anciens civilisés et que leur trait caractéristique est d'être « les plus religieux d'entre tous les hommes ». C'est en Égypte, dit-il, que les dieux se sont manifestés sur terre : Osiris, Isis, Thot ont fait des Nilotiques un peuple policé; puis, sous les noms de Dionysos, Déméter, Hermès, ils ont apporté en Grèce ces arts bienfaisants qui avaient fait la prospérité des Égyptiens » (II, 50, 37).

Même ces mystères rédempteurs, qui se fondent sur la passion d'Osiris sont devenus, chez les Hellènes, les fêtes de Déméter (II, 171). Diodore (I, 9, 14, 43) renchérira sur ces affirmations qui rendent pleine justice à l'Orient, et singulièrement à l'Égypte, en lui attribuant l'expérience initiale de la vie cultivée.

Au début du IVe siècle, Platon, lui aussi, venu en Égypte pour vendre de l'huile, y aurait séjourné plusieurs années; comme son aïeul Solon, il fréquente les écoles sacerdotales; et les prêtres d'Héliopolis lui auraient fait cette remarque : « Vous autres Grecs, vous n'êtes que des enfants... » En pleine floraison de la Grèce, Platon reconnait la dette de sa patrie envers l'Orient, et attribue à Thot toutes les inventions de l'humanité (*Phèdre*, 59). Aristote n'affirmera-t-il pas que l'Égypte est la mère des sciences, le berceau des disciplines mathématiques ? Sans

nous arrêter à justifier la faveur, peut-être la partialité, que les Grecs témoignent à l'Égypte, concluons, avec eux, que l'Orient méditerranéen a initié la Grèce à la haute civilisation.

Toutefois, Platon ne reconnaît pas, chez ses maîtres égyptiens, « cet amour qu'ont les Grecs pour la science pure »; il discerne en eux le souci de l'application utilitaire, « l'amour de la richesse » (*République*, IV, 43 A), c'est-à-dire la recherche des solutions empiriques[3], à l'usage des administrateurs, des scribes, des artisans, plutôt que l'enchaînement de cause à effet, pour la satisfaction des Sages, plutôt que cette « philosophie » désintéressée qui conduit à la connaissance du Vrai, du Juste et du Bien. Platon a-t-il raison, et pouvons-nous apprécier en ses termes le véritable caractère de la science orientale ?

Nous n'avons jusqu'ici retrouvé, en Égypte comme en Mésopotamie, que des pièces de comptabilité, des tables de multiplication, de carrés, de cubes, de fractions, d'observations d'étoiles, et des fragments de manuels scolaires. Non plus que nos livres élémentaires, ces documents destinés aux écoliers et artisans, ne comportent la théorie du problème, mais formulent des calculs pour des buts pratiques. Certes, à ses débuts, la science orientale a été utilitaire. Du dénombrement des denrées est née l'arithmétique; les poids et mesures ont été tout d'abord chiffrés en grains d'orge (*supra*, p. 762); de l'arpentage des terres vint la géométrie (*Hérodote*, II, 109); des constructions d'édifices, l'étude des surfaces et des volumes; la question des résistances se posa pour dresser une voûte cintrée, ou jeter un plafond de pierre sur des colonnes; celle du transport et de l'érection de monolithes énormes amena les progrès de la mécanique. Tous ces problèmes, Égyptiens, Mésopotamiens, Phéniciens les résolvaient avec une maîtrise qui nous frappe d'étonnement. Or ces chefs-d'œuvre de mathématique appliquée ne supposent-ils pas un enseignement théorique ? L'analyse des proportions dans les pyramides et les ziggourat prouve que les architectes connaissaient les rapports des triangles et ceux de la sphère, exprimés tant de siècles plus tard, dans le théorème dit de Pythagore, le calcul de π, les Éléments d'Euclide[4].

Si nous passons au calendrier, les Égyptiens, les premiers, dit Hérodote (II, 4), ont réglé l'année, d'après l'observation des astres, en 12 mois de trente jours et cinq jours complémentaires, « plus sages en cela

3. Abel Rey, *La Science orientale avant les Grecs* (1930), ap. *Évolution de l'Humanité*, série complém., p. 279, 331; excellent exposé d'un sujet que nous ne pouvons aborder.
4. A. Rey, *l. c.*, livres II et III : la Science chaldéo-assyrienne et égyptienne.

que les Grecs... » Quant au cadran solaire, au gnomon, aux douze divisions du jour, les Grecs les ont reçus des Babyloniens » (II, 109). Le calendrier égyptien de 360+5 jours remonte (selon le comput d'Ed. Meyer) à 4241 avant notre ère. Parallèlement, les Sumériens ont conçu l'univers comme une sphère de 360 degrés que le soleil parcourt en 360 jours de 12 heures, subdivisées en 60 minutes de 60 secondes, selon leur numération sexagésimale. Les Grecs ont fait une grande renommée aux astronomes de la « Chaldée », cette Babylonie rénovée par la dynastie des Chaldou qui firent brièvement refleurir la science et les arts inventés par les Sumériens, développés par les Akkadiens, et restés en honneur sous les Kassites. Ils trouvèrent donc, dans les temples des savants de tout ordre, en particulier des astronomes voués à l'étude des planètes, des constellations du zodiaque, et à la prédiction des éclipses. Il est probable que le personnel des temples, en Égypte comme en Mésopotamie, avait ressources et loisirs pour se livrer à la science pure. Toutefois, associant à la recherche désintéressée des calculs utilitaires, les prêtres convertissaient l'astronomie en astrologie et science des présages, au service de l'État et des particuliers.

Mêmes constatations en sciences naturelles et médecine. Les Orientaux, naturalistes experts, utilisaient les propriétés des minéraux et des plantes; éleveurs et chasseurs, ils connaissaient le caractère et les habitudes des animaux; en Égypte, la momification avait créé l'anatomie; les médecins, spécialisés par maladies (*Hér.*, II, 77, 84) et très réputés, recommandaient des méthodes d'hygiène qui rendaient les Égyptiens « très attentifs à surveiller leur santé ». Les papyrus médicaux qui nous sont parvenus prouvent, en effet, l'observation clinique et le classement des maladies, la précision du diagnostic. Toutefois, la thérapeutique est viciée — ne le sera-t-elle pas jusqu'aux temps modernes ? — par des superstitions et pratiques magiques : les remèdes agissent comme philtres; la vertu des plantes s'associe à la présence des matières les plus bizarres et à des récitations « abracadabrantes » pour produire — mystérieusement — la guérison.

Certes, la science orientale reste entachée de magie et d'empirisme, ce qui justifie la critique de Platon et l'étonnement d'Hérodote. Mais, d'autre part, les prêtres, « maîtres des divins secrets », pouvaient-ils révéler à des étrangers les connaissances jalousement réservées aux seuls initiés ? La curiosité profane se heurtait à ces « mystères » transmis par tradition écrite et orale, dans les écoles sacerdotales à plusieurs degrés. Vraisemblablement ce silence des prêtres sur le sens religieux

de certains rites (silence où se renferme aussi Hérodote) s'étendait à la théorie des sciences, car l'explication « philosophique » que les Grecs demandaient à la raison, les Orientaux la cherchaient dans une révélation des dieux.

L'art était-il plus directement accessible aux Grecs ?

Ils admirèrent les gigantesques monuments proportionnés aux ressources et à la politique de grands empires, mais ne les imitèrent pas, car ils n'en avaient point l'emploi, et ils surent adapter leur architecture et leur sculpture au cadre raisonnable de leurs petites cités; l'art chez eux est à la mesure humaine.

Au contraire, chez les Égyptiens et Mésopotamiens, héritiers directs des traditions néolithiques, l'art est, tout d'abord, une forme du culte. La pictographie figure des scènes à qui l'on prêtait une efficiente force, une réalisation magique; l'écriture figurative conserve ce pouvoir en reproduisant les traits des êtres et des choses, et le décor des temples et des tombeaux garde la même vertu créatrice. Tout artiste — comme le nom du sculpteur l'indique, en égyptien — est un magicien qui « fait vivre » (*sânkh*) ou « enfante » (*mes*) les formes qu'il crée, prétentions que les prophètes d'Israël tournent en ridicule (*Isaïe*, XLIV, 12-20). Même le décor de la vie, figuré dans les temples et les tombeaux, l'ornementation du mobilier, des outils, des armes, des vêtements, acquiert la valeur de talismans, de symboles.

D'autre part, l'art oriental nous a été surtout conservé dans des monuments officiels, palais, temples, tombeaux; il se hausse à illustrer la puissance des totems, des dieux, des rois, des riches; il sert la religion et la politique. C'est pourquoi il se plie aux exigences du dogme. Le plan des temples est tracé pour la mise en scène de rites immuables, qui excluent donc innovations et fantaisie; les statues sont des « images vivantes » où « entrent » les âmes des dieux et des morts et qui gardent des attitudes consacrées; la parure, le bijou, avant d'être un ornement, est un talisman; le décor est une sauvegarde (cf. p. 129, 453); il fait revivre les mythes et les rites; il suscite la présence effective, dans leurs figures peintes ou sculptées, des parents, serviteurs, objets, aliments désirés par le défunt. Pareilles croyances imposent à l'artiste, surtout en Égypte, des contraintes sévères, des canons, tels que : loi de frontalité, suppression des raccourcis et de la perspective; il faut que le dessin nous rende les corps tels qu'ils sont, non tels que l'œil les voit. Pour être sûr que le taureau, profilé dans une position où une patte dissimule l'autre, conserve ses quatre pattes, le sculpteur assyrien lui en donne cinq. Certaines maladresses, qui nous étonnent, relèvent de cette

conception que définira Léonard de Vinci : « L'art est chose mentale »[5]. Satisfaites les règles, respectées les propriétés essentielles des corps à reproduire, la beauté est appréciée par surcroît. Toutefois, dans les scènes non rituelles, dans l'art populaire, et à certaines époques d'affranchissement spirituel (comme celle d'El-Amarna), l'artiste égyptien révèle sa personnalité, se livre à sa verve joyeuse, humoristique, atteint un style plein de naturel et de vivacité. Moins asservie aux exigences du culte funéraire, les Mésopotamiens et Sémites interprètent avec plus d'invention et de fantaisie les aspects de la nature et les thèmes officiels imposés par les rois et les dieux.

Jusqu'au VIe siècle, la raideur rituelle des statues égyptiennes, la gaucherie conventionnelle des figures assyriennes se répètent dans les Apollons archaïques; les Grecs emprunteront des procédés égyptiens pour tailler la pierre et fondre le métal (Diodore, I, 98). Une fois maître de sa technique, l'artiste grec se dégage de ses modèles et des servitudes inexplicables pour un homme libre, sans passé ni traditions; il laisse donc cours à son inspiration personnelle, à son génie épris de la beauté et de l'harmonie du corps humain. Néanmoins il ne cessera de puiser dans cet immense répertoire de motifs créés par l'Égypte, Suse, Sumer, Akkad, Canaan, et qui s'est répandu dans tout le monde méditerranéen[6]. Son architecture dorique reproduit le plan des petits temples périptères d'Égypte, le fronton triangulaire des naos[7] (qu'on retrouve aussi en Ourartou et en Phrygie[8], les colonnes cannelées, à chapiteaux rectilignes, dont Imhetep inventa la noble ordonnance, dès le temps de Zeser, vers 2800. Dans le décor des édifices, et aux flancs des vases, les Grecs dérouleront les dessins géométriques, la tresse, l'arbre de vie, et autres symboles mésopotamiens; le Minotaure rappellera les taureaux assyriens; les sphinx égyptiens s'humanisent et l'âme ailée qui voltige sur les momies s'assouplit en sirène fascinatrice. L'invention grecque déborde ces imitations inconscientes, imposées par des contacts déjà anciens avec des traditions millénaires; finalement l'art rituel de l'Orient se reconnaît à peine dans l'art libre et personnel de l'Occident

Quant à la littérature orientale, une grande partie en resta impénétrable aux Grecs; c'était un champ plus difficilement exploitable,

5. *Le Nil*, p. 496-505 : explication des contraintes imposées à l'art oriental, surtout en Égypte.
6. A. de Ridder et W. Deonna, *L'Art en Grèce* (1924), ap. *Évolution de l'Humanité*, t. XII; plus succinctement, W. Deonna, *Ce que l'art grec doit à l'Orient*, ap. *L'Acropole*, juillet-déc. 1933.
7. Naos en bois à fronton triangulaire, imitant des édifices en pierre : Carter and Mace, *The Tomb of Tutankhamon*, I, pl. IV.
8. Temple de Mousasir, en Ourartou : M. *H.*, III, p. 59, fig; tombeau de Midas, en Phrygie : *ibid.*, p. 331, fig..

à cause de leur ignorance des langues et des écritures. Ils ont popularisé quelques thèmes orientaux : Ulysse chez les Phéaciens répète l'aventure du Naufragé égyptien de la XIIe dynastie; les scènes gravées sur le bouclier d'Achille et commentées par Homère sont empruntées, comme nous l'avons montré[9], à des bas-reliefs memphites; la personnalité et les fables d'Ésope relèvent surtout du cycle d'Ahiqar[10] (*supra*, p. 788). Après le VIe siècle, les Hellènes créent leurs propres genres littéraires qui étendent le domaine de l'esprit à des « terres inconnues » des Égyptiens et Mésopotamiens. Des œuvres objectives, drame, poésie pure, dialectique, comme celles d'Eschyle, de Platon, de Thucydide, de Démosthène sont inconcevables pour les Orientaux dont le génie religieux, âpre et passionné, s'épanche dans des récits épiques (geste de Gilgamesh), des corps de doctrines (textes des Pyramides, liturgies sumériennes) des hymnes (à Râ, Aton, Amon, Mardouk, Ishtar), des Psaumes (Bible), des contes et chants d'amour (Égypte, Judée), et surtout dans des « écrits de Sagesse ». Certes, par sa force juvénile, sa sincérité impolluée, sa fraîcheur toute rustique, par la naïveté de sa passion, le jaillissement direct et dru des images concrètes, la poésie égyptienne et sumérienne atteint une beauté, étrangère au tempérament grec, et qui ne sera dépassée en véhémence et en éclat que par la poésie biblique. Toutefois cette beauté ingénue se compose à l'insu des auteurs, sauf pour le rythme, leur seule recherche esthétique. Les écrits de l'Orient ne sont pas encore une littérature qui vise à charmer l'esprit; l'invention épique, l'effusion lyrique sont moins appréciées que la verve didactique : instruire la société de ses devoirs envers les dieux, le roi et les hommes, tel est le but de ces moralistes-nés qui ont construit, en effet, à travers fatalités et catastrophes, des régimes d'une durée inégalée.

Or, une doctrine sociale manquait précisément aux Hellènes pour gouverner les grands empires conquis par Alexandre. C'est le peuple resté le plus stable, celui du Nil, qui va fournir aux nouveaux maîtres de l'Orient l'expérience politique et psychologique d'une monarchie de droit divin; des institutions éprouvées pour faire d'une contrée une *ferme* modèle; un code de *morale sociale* pour les administrés et d'*éducation administrative* pour les fonctionnaires.

9. A. Moret, *Rois et Dieux d'Égypte*, ch. VII, Homère et l'Égypte, p. 241 (*Naufragé*), et 254 (*bouclier d'Achille*).

10. Quelques fables d'Ésope ont aussi des prototypes égyptiens : G. Maspero, *Études égyptiennes*, I, p. 260 et *H.*, II, p. 497-501, fig.; Revillout, *Revue égyptologique*, I, p. 153.

Cet « Enseignement », nous avons vu que l'Égypte, depuis trois millénaires, en avait donné la formule, toujours améliorée, depuis le temps de Merikarâ jusqu'à celui d'Amenemope. Nous en avons perçu les échos dans la *Bible*, et les harmoniques dans les *Gâthâ*; voici qu'il éveille chez Platon des résonances qui se prolongeront à l'infini. Dans ses constructions idéales de la société humaine et divine, Platon conçoit l'Intelligence suprême, qui crée l'univers, comme la science parfaite qui embrasse la Vérité toute entière[8] : « la pensée des dieux se nourrit d'intelligence et de science sans mélange, seul aliment qui lui convienne; elle s'abreuve de Vérité; elle contemple la Justice en soi, la Sagesse en soi... » (*Phèdre*.) C'est dans la « plaine de Vérité » que demeurent les dieux. Or de telles formules apparaissent littéralement aux Textes des Pyramides et aux Rituels thébains, mais, pour dégager du dogme la pleine beauté de la pensée égyptienne et lui donner l'essor, ne fallait-il pas le verbe de Platon ? Il parfait l'intuition des prêtres, en disant que la science du Vrai n'ouvre pas seulement la connaissance des choses divines et humaines, mais que sa discipline est un instrument de purification morale : le Sage, « celui qui sait » méritera l'immortalité. Un tribunal divin, présidé par Rhadamante (c'est-à-dire Râ dans l'Amenti) reléguera au Tartare « celui qui a vécu loin de la Vérité », tandis que ressuscitera, dans les Iles Fortunées, « celui qui a vécu de Vérité » (*Gorgias*)[11]. L'homme juste sera introduit dans le monde « harmonieux » où règne seule la Vérité-Justice, cette Maât, figure éternelle aux noms changeants, qui rayonne « en son air serein, sereine, salubre, plaisante » : dans ces termes exquis, notre grand humaniste, Rabelais, transposera l'image de la déesse, souveraine de ce « monde heureux » conçu par Platon[12].

Cet enseignement fructifiera sur le sol où il est né : dans Alexandrie, les Néoplatoniciens développeront le noble idéal des Pharaons et les révélations consolantes des Mystères; ils affirmeront, après leur maître, que la « politique » ne se sépare pas de « l'éducation au bien ». D'autre part, les adorateurs d'Ahoura-Mazda et les derniers prophètes juifs ont recueilli cette doctrine de justice et de salut qui fleurit ainsi de l'Égypte jusqu'à l'Inde; à travers le christianisme qui l'a épurée et approfondie, elle alimente encore les espérances d'une grande partie

11. *Rois et Dieux d'Égypte*, p. 158, 159.

12. *Pantagruel*, livre IIIe, chap. IV, dont le début s'inspire de Platon.

de l'humanité. A la fin du Ier millénaire, c'est le vieil Orient, créateur de métaphysiques et de religions, qui a fait la conquête morale de ses vainqueurs, Grecs et Romains.

***

Ainsi, depuis le XIXe siècle, l'archéologie et la linguistique — en ressuscitant des langues oubliées, des écritures muettes, des peuples disparus dans des amalgames, en nous révélant l'incroyable résistance de l'Orient qui, tour à tour, absorba ses barbares envahisseurs, — nous ont dotés d'archives que soupçonnait à peine « l'histoire classique ». Ne devons-nous pas réviser certains jugements traditionnels sur la part qui revient aux divers peuples dans le progrès de l'humanité. Aux yeux des Orientaux, c'étaient les Grecs du VIe siècle qui passaient pour des « Barbares », et les Israélites, même au temps de Salomon, prenaient une place infime dans l'attention de leurs contemporains. *L'Iliade* et la *Bible* ne sont pas découronnées de leur importance pour n'être plus considérées comme le monument le plus ancien de la littérature, ou la source de la religion. Grecs et Hébreux doivent être ramenés, de ce premier plan, peuplé de figures démesurées, à des proportions plus modestes, en regard des apports incomparablement plus anciens, et d'une originalité incontestable, des Égyptiens, Mésopotamiens et Cananéens. Ne faudrait-il pas aussi tenir compte d'une certaine force dynamique, à l'échelle du territoire et de la masse de chaque peuple ? C'est ainsi que l'expérience de l'Ancien Orient, la plus anciennement attestée, mais restreinte dans l'espace et le nombre, par rapport à l'immensité et aux multitudes de l'Inde et de la Chine, sera peut-être, dans l'avenir, réduite, elle aussi, à des proportions plus justement ordonnées à l'histoire universelle. Les arts et les sciences n'ont-ils pas été plusieurs fois découverts et perdus ?

Carrefour de peuples et d'échanges, le Proche-Orient a reçu le contre-coup de ce qui se passait dans trois continents. Sur le fonds persistant, égyptien, sémitique, asianique, s'est nourrie l'arborescence indo-européenne; par l'extrémité de ses ramifications, celle-ci touche à l'*ultima Bactra*, puis à l'Inde, et à la Chine, presque inconnues jusqu'à Alexandre. En élargissant par degrés notre horizon historique, en nous montrant l'interpénétration des races et des techniques, la solidarité de civilisations qui ne purent jamais vivre isolées et indépendantes, l'orientalisme a joué le même rôle que l'humanisme au XVe siècle. Ne devrait-il pas nous convier à cette réciproque et fraternelle compréhen-

sion, à cette communion dans le bien social, à laquelle aspirait le monde oriental depuis les Achéménides ?

Ce bien social, l'Égypte l'avait fondé sur la foi en une *immortalité* réparatrice, réservée aux justes : défi à la mort, victoire sur la matière, suprême réconfort, ne serait-ce pas le plus grand bienfait spirituel qu'ait reçu d'elle le monde méditerranéen ?

La dogmatique égyptienne nous fournira un symbole pour illustrer cet idéal, élaboré au cours des millénaires par les progrès de la conscience individuelle. Évoquons la figure bienveillante et sévère du gardien de Maât; toute infraction au Droit ébranle

« *ses sourcils, qui sont les bras de la Balance, en cette nuit où l'on fait le compte des péchés*[13]. »

Sur la face de ce *Jupiter nutans*, balance sensible, s'observe l'oscillation perpétuelle des deux plateaux où s'opposent le *cœur* passionné des hommes et la sereine *Vérité-Justice*. L'ordre de l'univers et le bonheur de la société dépendent de l'équilibre entre la conduite de l'homme et le Droit formulé par « le dieu qui vit en lui » : sa conscience[14].

Quant à l'expérience humaine, la « Sagesse » que les Orientaux léguèrent à Alexandre et aux Méditerranéens, pourrait se résumer dans la devise : autorité sacrée, qui fonde la discipline; égalité dans le service de l'État, c'est-à-dire de l'intérêt général; justice, toute légale, que le Christianisme imprégnera de charité, de fraternité.

---

13. *Livre des Morts*, ch. XVII, *in fine*.
14. « Le dieu qui vit en toi », « le dieu qui vit dans l'homme » : formules funéraires de la XVIIIe dynastie (*Urk.*, IV, p. 117, 119, tombeau de Paheri).

DATES PRINCIPALES

Dates approximatives	Égypte	Canaan-Syrie	Soubarou	Akkad-Sumer	Élam	Iran
100.000	Premiers peuplements des régions méditerranéennes.					
80.000	Outillage *paléolithique* : Égypte, Canaan, Mésopotamie : *Homo Galilensis*.					
20.000	Outillage *néolithique* : Égypte, Canaan, Mésopotamie, Sumer, Élam, Iran.					
7.500	*Première civilisation enéolithique*					
	Négadah	Gézer		Ourouk, Tepeh Moussian	Suse I *bis* et I Bouchir	Nihavend
5.000	*Deuxième civilisation enéolithique*					
	Abousir el-Meleq Fayoum calendrier (4241)	Gézer, Taanach, Samal	Assour I	Ourouk, El-Obéid, Kish	Suse II	Anau, Nihavend
4.000	*Pictographie*					
3.500	Écriture pictographique, puis phonétique : Hiéroglyphes égyptiens, Cunéiformes					
3.315	*Ire et IIe Dynasties Thinites* Ménès. Monarchie unitaire. Doctrine d'Osiris	Byblos	**Villes de Royauté**		Suse, rivale de Sumer	
3.000	**Anc. Empire Memphite (2895-2360)** IIIe dyn. Zeser (2895) IVe dyn. Khéops (2840)	Hébreux Phéniciens au Négeb. Tyr (2750) — Khattites Khourrites	Khourrites. Sémites à Mâri	*Sumériens :* Our I (2950)		
			Empire sumérien : Ourouk III, Lougalzaggisi (2750) *Empire sémitique* : Dyn. d'Agadé (2725-2543) Sargon I, Narâmsin			
	V^e dyn. (2680-2540) doctrine solaire d'Héliopolis ; monarchie absolue de droit divin					

	Égypte	Canaan-Syrie	Soubarou-Assyrie	Akkad-Sumer	Élam
2500	*VIe dyn.* (2540-2390) Pépi I en Nubie. Pépi II (2485-2390). Décadence de la royauté absolue. *VIIIe dyn.* (2390-60) révolution sociale. *IXe-Xe dyn.* Hérakléopolitaines (2360-2160) Féodalité et loi royale. **Moyen empire thébain (2160-1660)**	Campagnes de Pépi I	Migration des Gouti :	à Lagash, Goudéa.	
		Migration des Sémites Amorrites en Soubarou		Our III : rois de Sumer et d'Akkad (2350-2237) Les Amorrites en Akkad *Ire dynastie* de Babylone (2105-1806)	Rimsin, roi d'Élam, d'Isin et de Larsa.
		Empire de Hammourabi (2003-1961). Code. *Migration des Indo-européens, Kassites, Mitanniens, Hittites-Nésites,* de l'Anatolie au Soubarou et en Iran.			
				Babylone	
2000	*XIIe dyn.* (2000-1788) Rois légistes. Socialisme d'État. Conquête de la Haute-Nubie.	Égyptiens à Byblos et au Rezenou. Hittites, Khourrites en Syrie. 1er royaume hittite	Khourrites en Naharina Mitanniens et Kassites en Soubarou	Les Hittites pillent Babylone (1806). *IIIe dynastie kassite* (1750-1175). Décadence de Babylone	
	XIIIe dyn. (1788-1660) Les Hyksôs à Avaris et Memphis (1710)				
1700-1600		Empire des Hyksôs			
	Nouvel empire thébain (1580-1085) *XVIIIe dyn.* (1580-1320). Reprise de la Nubie.			Conquête des Mitanniens, de l'Euphrate à Kerkouk.	
1500	Conquête de Canaan-Syrie (Thoutmès III, 1460).				
1400	Alliance égypto-mitannienne (1420-1350). Empire d'Aménophis III (1405-1370) Crise d'El-Amarna (1364-1346) 2e roy. hittite : Shoubbilouliouma (1380-1346) conquiert Mitanni, Syrie, Canaan. *Migration des Achéens, Peuples de la Mer et du Nord*				

	Égypte	Hittites	Assyrie	Babylone
1300	*XIXe dyn.* (1320-1200), Ramsès II (1298-32) arrête Peuples de la Mer et Hittites : Qadesh (1294).		Les Assyriens à Carchémish.	
	Prépondérance de l'Égypte : Alliance des Égyptiens et Hittites (1278). Equilibre oriental (1278-30). Mernephtah (1232-24) arrête la progression des Peuples de la Mer et du Nord, qui submergent les Hittites.			
1200	*XXe dyn.* (1200-1085). Ramsès III (1200-1168) repousse les Peuples de la Mer, mais abandonne Canaan. Décadence de l'Égypte.. Les Peuples de la Mer refoulés sur l'Europe. Prise de Troie (1190)			*Dynasties nationales à Babylone* (1175-539).
	XXIe dyn. (1085-950) Scission du Delta et de Thèbes.		Téglatphalasar I arrive à la Méditerranée (1100).	
1000		Petits royaumes sémites		IVe à Xe dyn.

	Égypte	Néo-Hittites	Araméens	Phéniciens	Israël	Assyrie
	XXIIe à XXIVe dyn. de Libyens (950-715) Féodalité militaire Sheshonq I à Jérusalem (930) *XXIVe dyn. éthiopienne* à Napata (750-663) Piankhi à Thèbes et Memphis (725)	*Néo-Hittites* : Samal, Carchémish	*Araméens* : Syrie-Nord, Damas Luttes contre Israël	*Phéniciens* : Prépondérance de Tyr Hiram I (969-35) Colonisation en Méditerranée : Carthage (814)	*Israël* : Saul, David, Salomon (1025 à 935) Scission d'Israël et de Juda (935) Les Assyriens à Samarie (722)	Éclipse de l'Assyrie Constitution de l'empire assyrien Téglatphalasar III (745-27) à Babylone (721)
800		Les Assyriens annexent : Carchémish (717) Samal (713)	Syrie (738) Damas (732)			
700	Luttes contre les Assyriens (703-663) Émancipation de l'Égypte (663)	Empire assyrien des Sargonides (722-609) Sargon II (722-705) annexe Samarie, Philistie, Phénicie, l'Ourartou (714), Chypre (709). Asaraddon à Memphis (671). Assourbanipal (668-26) à Thèbes (666-63) et Suse (640) Révoltes dans tout l'empire dep. 663.				

	Égypte	Migrations des Aryens	Mèdes	Perses	Babylone = Chaldée
	—	*Migrations des Aryens de l'Iran*	—	—	—
	XXVIe dynastie à Saïs (663-525)				*XIe dyn. chaldéenne* (626-539)
	Psammétique I (663-609) appelle les Grecs.	Cimmériens (660). Scythes (625), Mèdes, Perses.	Cyaxare (633-584), roi de tous les Mèdes. Prédic. de Zoroastre.	Les Perses au pays d'Anzan	
		Mèdes, Chaldéens attaquent l'empire assyrien. *Partage de l'empire assyrien*			
600	Néchao II (609-594), allié des Assyriens, vaincu à Carchémish (605), Amasis (568-25)	Chute de Ninive (612)	Astyage (584-55) prend l'Assyrie et l'Anatolie. Cyrus d'Anzan (557-529) dépossède Astyage (555), prend Echatane, Sardes (547), la Haute-Asie j. à l'Iaxarte-Indus, et Babylone (539). Cambyze (529-21) conquiert l'Égypte (525).		Nabopolassar (626-605) annexe Syrie-Canaan. Nabuchodonosor II (605-562) prend Jérusalem (586) et Tyr (573). Exil des Juifs à Babylone (586-38). Chute de Babylone (539). Cyrus libère les Juifs (538).
	Psammétique III (525) perd l'Égypte.				
			Grand empire perse		
500			Darios I (521-485) réprime les révoltes, organise l'empire. Expéditions en Grèce.		
400	Révolte de l'Égypte (404) *Dernières dynasties nationales XXVIIIe-XXXe* (404-343). Alexandre en Égypte (333-32)		Artaxerxès III Okkhos (358-38) reprend l'Égypte. Darios III (335-30) cède l'empire à Alexandre le Grand (334-30)		La communauté juive à Jérusalem. Réformes d'Esdras et de Néhémie (445).

INDEX ALPHABÉTIQUE

TABLE DES CARTES

TABLEAUX CHRONOLOGIQUES

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE X

Moyen Empire thébain. Migration des Indo-Européens. L'Empire des Hyksôs

CHAPITRE XI

Nouvel Empire Thébain (1580-1090)
Rivalité et entente des Égyptiens et des Mitanniens.

CHAPITRE XII

CHAPITRE XIII

CHAPITRE XIV

CHAPITRE XV

ERRATA, ADDENDA

P. 29, l. 20, *lire* : Koushites; de même p. 43, l. 7, 15; p. 49, l. 18.
P. 31, l. 21, *lire* : migration de Nordiques; l. 24 : au profit d'Alexandre.
P. 37, l. 4, *lire* : II, DU PALÉOLITHIQUE, etc.; p. 41, l. 11, *lire* : III, *Le Néolithique*, etc.; p. 47, l. 15, *lire* : IV; p. 63, l. 10, *lire* : V.
P. 65, l. 28, *lire* : (*supra*, p. 67).
P. 71, l. 32, *lire* : Zendjirli; de même, p. 77, l. 6.
P. 80, l. 3 : origine de Suse II, cf. rectification, p. 313-4.
P. 95, l. 12, *lire* : Hiérakonpolis.
P. 118, l. 20, *lire* : XIII[e] dynastie thébaine. Des corrections doivent être apportées aux dates données : XII[e] dynastie, *lire* 1788; XIII[e] dynastie : 1788; XVIII[e] dynastie : 1320; XIX[e] dynastie : 1320-1200; XX[e] dynastie : 1200-1085; XXI[e] dynastie : 1085-950; XXII[e]-XXIV[e] dynasties : 715-663. Voir la table des *Tableaux chronologiques des dynasties*.
P. 138, l. 22, *lire* : Persépolis et au lieu nommé Béhistoun.
P. 146, l. 1. Une nouvelle liste de rois d'Assyrie a été retrouvée par Frankfort, elle est encore inédite : p. 660, bibliographie, l. 16.
P. 148, l. 8, *lire* : Asaraddon (680-669).
P. 150, les dates des dynasties mésopotamiennes sont à rectifier; voir les tableaux des dynasties, p. 348, 378, 389, 720-1.
P. 164, l. 33, *lire* : ORIGINE SACRÉE DU POUVOIR.
P. 172, *lire* : 4. Royaumes locaux. Des travaux remarquables ont paru sur cette question : K. SETHE, *Urgeschichte und aelteste Religion der Aegypter*, 1930; J. PIRENNE, *Histoire des Institutions et du Droit privé de l'ancienne Égypte*, I, 1932.
P. 178, l. 34, *lire* : à Hermopolis.
P. 202, Bibliographie : J. PIRENNE, *Histoire des Institutions*...; I, des origines à la fin de la IV[e] dynastie (1930); II, la V[e] dynastie (1934); III, la VI[e] dynastie et le démembrement de l'Empire (1935), très important.
P. 221, l. 2, *lire* : Temhou.
P. 258, l. 78, *lire* : régime absolu de droit divin.
P. 264, l. 33, *lire* : le Nahr el-Kébir du Sud, vers l'Oronte, par la plaine d'Akkar.
P. 268, l. 32, *lire* : Tadmor (Palmyre), Alep.
P. 271, l. 16, et 272, l. 3, *lire* : Amorrites.
P. 288, l. 3, *lire* : « Je suis » (Yahvé); cf. p. 636, l. 6.
P. 289, n. 129 : les Égyptiens caractérisent les Libyens indo-européens comme incirconcis : *A. R.*, III, § 588.
P. 313, l. 34. Rectifications au sujet de Suse I, I *bis*, II : voir G. CONTENAU, fouilles à Nihavend, ap. *Syria*, XIV, p. 11 et C. M., II, p. 645-50, III, p. 1576-81.
P. 317 et 338 : villes de royauté, fouilles récentes : A. PARROT, *L'Activité archéologique dans le Proche-Orient*, ap. *Revue des Arts asiatiques*, 1934.
P. 321, l. 35 : les constatations d'un déluge à Lagash ne sont pas confirmées.
P. 340, l. 32 : rapports du *patési* avec le dieu de la cité ou du royame : DHORME, *Religion*, p. 146, 166-9.
P. 353, l. 35. A. Parrot vient de retrouver Mâri, rive droite de l'Euphrate (*Tell Hariri*); ville et royaume de Sémites pénétrés de civilisation

sumérienne, mais affirmant déjà, depuis le début du IIIe millénaire, leur maîtrise artistique; temple d'Ishtar, palais, nombreuses statues présargoniques avec dédicaces de rois locaux, tablettes écrites. Mâri se révèle centre important de la civilisation en Soubarou : *Les fouilles de Mâri*, ap. *Syria*, 1935.

P. 367, l. 14. Au temps d'Assourbanipal (VIIe siècle) les textes prêtent encore au roi des pouvoirs magiques sur la pluie, la moisson, la fécondité des terres et des hommes : Dhorme, *Relig.*, p. 172. Pour l'Égypte, cf. *supra*, p. 188, *infra*, p. 559-61.

P. 371, l. 9, et 378 : Frankfort vient de retrouver à Ashnounnak (*Tell Asmar*) une nouvelle liste de rois sumériens entre Ournammou et Hammourabi.

P. 376, l. 22 : pas de ziggourat à Lagash (Parrot).

P. 384, l. 2, et 27 : Parrot a exhumé à Larsa, en 1933, des palais royaux et temples de la dynastie amorrite : *R. Ass.*, 1933, p. 169.

P. 391, l. 5. Voir CH. JEAN, *Lettres de Hammurapi à Sin-Idinnam* (gouverneur de Larsa et d'Our), 1913; et F. THUREAU-DANGIN, *La correspondance de H.*, ap. *Journal des Savants*, 1925.

P. 417, carte 7; sur le Balikh, Kharran = Harran.

P. 421, l. 30, *lire* : Vashouganni.

P. 422, l. 30, et 468, l. 7, *lire* : Kosséens.

P. 427, titre, lire : Moyen Empire Thébain.

P. 433, l. 8, *lire* : Mazoi.

P. 437, n. 32, *lire* : Sethe, § 126.

P. 455, n. 83, *lire* : mur de Gimilsin.

P. 475, l. 14 : Dussaud estime que les Sémites cananéens composaient la masse principale des Hyksôs : *Quelques précisions touchant les Hyksôs*, ap. *R. H. R.*, 1934, I, p. 113.

P. 519, n. 135. La question reste controversée. On a tendance à revenir au classement des Thoutmès qui résulte des biographies des fonctionnaires contemporains : Thoutmès I et II avaient régné, l'un et l'autre, jusqu'à leur mort; ensuite, le demi-frère de ce dernier, Thoutmès III; mais Hatshepsout, usurpant les titres et pouvoirs royaux, l'aurait maintenu, tant qu'elle vécut, en position subordonnée.

P. 545, n. 21, *lire* : *Canaan*, p. 452.

P. 548, l. 13. Une liste de Thoutmès III situe des *Mâshaoua* en Syrie; sur des monuments de Ramsès II, sont cités des *Mâshaouasha* : H. Gauthier, *D. N. G.*, III, p. 18-19.

P. 573 : Sur la *royauté hittite*, à consulter : Ed. Meyer, *Reich und Kultur der Chettiter*, 1914, avec figures. J. Garstang, *The Hittite Empire*, 1929; A. Götze, *Das Hetiter-Reich*, ap. *Alte Orient*, 1928; *Revue hittite et asianique*, depuis 1930; G. Contenau, *La Civilisation des Hittites et des Mitanniens*, 1934.

P. 583, n. 144; ajouter : depuis 1930.

P. 598, l. 30, « Syrie » chez les historiens grecs et les Septante désigne l'Aram des Araméens; c'est une abréviation d'Assyrie, au temps où celle-ci s'étendait du Tigre à la Méditerranée.

P. 600, *Araméens* : un État araméen, qui avait son centre à Arslan Tash (Tell-Ahmar), s'étendait des deux côtés de l'Euphrate; cf. F. Thureau-Dangin, *A. Tash*, p. 54.

P. 604, l. 22, et 638, l. 1. Sur la présence, en Canaan et au Négeb, des tribus d'Asher et Zabulon, la première, alliée, la seconde, ennemie des Phéniciens, bien avant l'occupation qui aurait suivi l'Exode, cf. Ch. Virolleaud, *L'Epopée de Kéret, roi des Sidoniens*, ap. *Rev. Et. Sémitiques*, 1934.

P. 615, l. 30, et 619, l. 14 : dans ses derniers travaux sur le mythe de Baal (cf. *R. H. R.*, 1935, I, p. 5-65), Virolleaud démontre qu'à l'origine Baal en personne était un dieu agraire, dont la mort est nécessaire à la vie de l'univers. Cette passion de Baal, de même type que celle de Doummouzi, semble antérieure à celle de son fils-hypostase Aleyin (qui deviendra Adonis); la légende a été conçue au temps où les Phéniciens habitaient le Négeb et les environs de Qadesh-Barnéa. Tous les noms géographiques

se rapportent au Négeb, à Tyr, Sidon, d'où les habitants d'Ougarit étaient originaires.

P. 628 : Bibliographie générale d'Israël : P. THOMSEN, *Palästina-Litteratur*, 1911.

P. 636, l. 6. Yahvé définit à Moïse le sens de son nom : « Je suis *qui je suis*; tu diras donc aux fils d'Israël : *qui il est* (Yahvé) m'a envoyé vers vous. » (Loisy, *Relig.*, p. 93 = Exode, III, 14). D'où le sens « il est », mentionné *supra*, p. 288, l. 2-3.

P. 638, l. 30. Pour les villes de Canaan avant la conquête israélite, voir les résultats des fouilles ap : VINCENT, *Canaan* ; MACALISTER, *A Century of Excavation in Palestine*, 1925; BREASTED, *The Oriental Institute of Chicago*, XII, 1933, p. 234 (sur Mageddo). Sur les fouilles à Jéricho, et Ay, voir *R. B.*, 1909, p. 270; 1910, p. 414; C. M., II, p. 1038. Découvertes récentes; c. r. de Dhorme, *Rev. Et. Sémit.*, juin 1934; A. Parrot, *Rev. des Arts asiatiques*, 1934, p. 268.

P. 640, l. 27 : renseignements sur la Philistie par les fouilles à Ascalon, cf. *R. B.*, 1924, p. 311.

P. 643, l. 6, cf. R. WEILL, *La Cité de David*, 1920; les fouilles ont dégagé les fortification de la cité jébuséenne et des tombeaux (vides) des rois de Juda au sud de la colline d'Ophel; résumé : C. M., III, p. 1371, 1384.

P. 647, l. 24 et *n.* 90 : en 1925, on a exhumé à Mageddo des écuries pour 300 chevaux qu'on attribue au temps de Salomon.

P. 652, l. 9. Fouilles à Samarie, par l'Université de Harvard, en 1908-1910 et depuis 1932 : on a exhumé le palais d'Omri, d'Achab, un temple; cf. R. Dussaud, *Samarie au temps d'Achab*, ap. *Syria*, VI (1925) et VII; *infra*, p. 658, 677 *n.*

P. 658, l. 16. Les ivoires de Samarie présentent aussi des *motifs* assyriens de style artistique, non dogmatique (lions dévorant des taureaux, etc.), imités du décor des palais de Khorsabad, et des sphinx ailés égypto-assyriens. De même en est-il à Damas (p. 677). On peut supposer que les palais et temple de Salomon à Jérusalem étaient décorés de motifs analogues.

P. 688, l. 7. Les récits assyriens sur l'Arabie nous apportent les plus anciens témoignages historiques sur les Arabes : cf. Hartmann, *Die arabische Frage*, 1909; résumé par le P. Jaussen, *R. B.*, 1909, p. 576; 1910, p. 291.

P. 736, l. 26 : des fragments de correspondance sur *ostraca* ont été retrouvés à Lakish par Starkey, en 1935, à propos des rapports avec l'Égypte.

P. 786, l. 3. Sur la transmission des manuscrits de l'A. T. jusqu'à nous, cf. L. GAUTIER, *Introduction à l'Ancien Testament*, 1906, et l'article « Bible », par Maurice Vernes, de la *Grande Encyclopédie*. Les 5 livres de l'*A. T.* ont été écrits en dialecte hébreu — ce qu'Isaïe (XIX, 18) appelle « langue de Canaan » — sur 5 rouleaux de parchemin, ou papyrus, conservés dans 5 étuis (*Pentateuque* signifie : cinq étuis). L'écriture devrait être celle des *ostraca* de Samarie, c.-à-d. alphabétique, comme celle du dialecte araméen à Byblos (*sup.*, p. 626). Les autres livres ont été rédigés dans les dialecte et écriture hébreux, sauf quelques fragments de Daniel, Esdras, Jérémie, écrits en araméen, car l'araméen devint l'idiome des Hébreux-Israélites, depuis l'Exil; au début de l'ère chrétienne, l'hébreu n'était plus une langue vivante, mais resta langue sacrée, étudiée dans les écoles rabbiniques et les synagogues. Au cours des siècles suivants, les manuscrits originaux en hébreu de l'A. T. ont disparu; ils ne se survivent qu'à travers les traductions faites sur ces originaux : la *grecque*, par les Septante, à Alexandrie, du IIIe au IIe siècle avant notre ère; la *syriaque*, aux IIe et IIIe siècles de notre ère; les *copte*, *éthiopienne* et *arménienne*; enfin les traductions *latines*, dont la seule parvenue au complet est la *Vulgate* de saint Jérôme, fin du IVe siècle.

Du IIIe au Xe siècle de notre ère, les écoles juives rabbiniques de Tibériade et Babylone élaborent une réédition critique des originaux hébreux, alors encore subsistants. On distingue, dans le travail prépa-

ratoire : 1° la *période talmudique*, du IIIe au VIIe siècle, où les textes anciens sont colligés et commentés dans des ouvrages écrits en néo-hébreu (ou hébreu rabbinique, langue « savante ») qui composent le *Talmud* (= Doctrine) ; nous y distinguons la *Mischnah* (= répétition), en néo-hébreu, et la *Guémara* (= complément), gloses en araméen, sans parler d'une 3e addition, la *Tosefta*, de rédaction postérieure, mais de tradition très ancienne ; 2° la *période* dite *massorétique*, du VIIe au Xe siècle, où les anciens textes de l'A. T. sont réédités, mais avec un appareil de points-voyelles, de signes d'accentuation et de ponctuation pour faciliter la coupure des mots et la prononciation vocalique des originaux dont l'écriture ne comportait que des consonnes et dont les lignes et mots étaient sans coupures. L'ensemble constitue la *massore* (= tradition) ; ce texte en hébreu massorétique de l'A. T. est le seul « original » qui nous soit parvenu (cf. PREISWERK, *Grammaire hébraïque*, 1884, Introduction). La recension dite des Massorètes ou « Canon des Juifs » ne retient pas comme authentiques tous les livres admis par les Septante ; elle rejette l'*Ecclésiastique, Baruch, les Macchabées*. Les catholiques appellent ces livres « deutérocanoniques » et les protestants « apocryphes » ; les rabbins de Palestine ont ignoré, ou n'ont pas voulu reconnaître, ces compositions plus récentes (LOISY, *Relig.*, p. 15-18).

1936. — Fontenay-aux-Roses-Paris (France).
Imprimerie des *Presses Universitaires de France*. — L. B. — 2.261.

HISTOIRE
ANCIENNE
I

A. MORET
HISTOIRE
DE L'ORIENT
II